VOYAGE

DANS LA GRÈCE.

TOME CINQUIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
rue Jacob, n° 24.

A LONDRES,
CHEZ MARTIN BOSSANGE ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,
14 GREAT MARLBOROUGH STREET.
ET CHEZ DULEAU ET COMPAGNIE, 37 SAHO SQUARE.



M.lle Robineau. Lith. de C. de Last.

ALBANAISE DU CAP SUNIUM.

VOYAGE DANS LA GRÈCE,

COMPRENANT

La description ancienne et moderne de l'Épire, de l'Illyrie grecque, de la Macédoine Cisaxienne, d'une partie de la Triballie, de la Thessalie, de l'Acarnanie, de l'Étolie ancienne et Épictète, de la Locride Hespérienne, de la Doride, et du Péloponèse, avec la vie d'Ali pacha, les événements de sa guerre en 1820; et des considérations sur l'archéologie, la numismatique, les mœurs, les arts, l'industrie et le commerce des habitants de ces provinces;

PAR F. C. H. L. POUQUEVILLE,

Chevalier de la Légion d'Honneur; ancien consul-général de France près d'Ali, pacha de Janina; correspondant de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France; de l'Académie Ionienne de Corcyre; etc.

OUVRAGE ORNÉ DE FIGURES, ET ENRICHI DE CARTES GÉOGRAPHIQUES DRESSÉES PAR M. BARBIÉ DU BOCAGE, DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS.

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXI.

AVERTISSEMENT.

Des causes indépendantes de ma volonté ayant retardé la publication du tome cinquième de mon Voyage dans la Grèce, je me suis trouvé à portée d'y faire des augmentations qui n'auraient pu avoir lieu s'il avait paru à l'époque annoncée dans le *Prospectus*. Voyant donc que les *longs délais* exigés pour la confection de la carte me laissaient du temps, j'en profitai pour donner une notice détaillée sur les principaux événements de la guerre dans laquelle Ali-Pacha se trouve engagé contre le Grand-Seigneur. En lisant cette continuation des fastes criminels du nouveau Jugurtha, on sera convaincu que le récit de sa révolte servira un jour d'introduction à l'histoire de la révolution qui a éclaté, au mois de Mars 1821, dans les principales provinces de la Turquie. Mon ouvrage était imprimé avant la date de cette catastrophe, et j'ignorais même alors l'insurrection du Péloponèse, où mon frère a eu l'honneur de servir le Roi et la cause de l'humanité en sauvant une foule de malheureux qui se refugièrent, dans ces jours d'orage, sous le pavillon de France. Ainsi, mon travail est

VOYAGE
DANS LA GRÈCE.

PÉLOPONÈSE.

CHAPITRE CXXXV.

Administration de la Morée. Émoluments des visir, pacha, cadis, voivodes et codja-bachis. Impositions, capitation, avarisi, ou tribut mobilier; cassabie, dîmes. Frais des postes aux chevaux et des garnisons. Timars et spaïliks. État des droits légaux et des droits perçus. Tableau des billets de capitation, ou caratchs, d'après la base de 1780. Nombre actuel des habitants. Population par lieue carrée dans le Péloponèse.

Le sangiac, ou drapeau de Morée, est l'apanage temporaire d'un visir, investi du droit absolu et sans appel de vie et de mort sur tous les sujets du grand-seigneur établis dans son gouvernement. Ce chef, que l'argent et l'intrigue élèvent ordinairement au proconsulat, reçoit sa commission pour une année, et il est assez rare qu'il triple son bail, par la crainte que les

Moraïtes ont de voir une famille puissante s'enraciner dans leur territoire.

A peine un satrape nouvellement élu approche des frontières de la presqu'île, que les beys, les agas et les primats grecs vont à sa rencontre pour le complimenter. Ils lui portent en même temps le *rachat* (1), qui est de cent cinquante mille piastres, comme pièce à l'appui d'une requête d'usage, par laquelle il est supplié de fixer sa résidence à Tripolitza, et non pas à Naupli de Romanie, ainsi qu'il est statué dans son barat. Cet hommage de *bienvenue*, rendu par la peur à l'avidité, est fondé sur les craintes de l'avenir. On a intérêt que le visir s'établisse dans une ville ouverte (car Tripolitza n'est enceinte que d'un cordon de murs de jardin), et non pas au sein d'une place forte telle que Naupli, afin de fuir en cas de péril, et de gagner les montagnes de l'Arcadie, qui enveloppent le bassin de la Tégéatide. La supplique, appuyée, comme je l'ai dit, d'un argument pécuniaire, n'est jamais refusée; et le satrape, avec sa suite dévorante, étant défrayé dans tous ses lieux de passage, poursuit, le plus lentement possible, son chemin vers le lieu de sa résidence, où sa joyeuse entrée est signalée par des acclamations qui ne tardent guère à être suivies de pendaisons et de destitutions, signes terribles de la puissance dont tous les visirs sont investis (2).

---

(1) Ce don est appelé par les Moraïtes ἄσπρα χάμενα, *argent perdu.*

(2) Il n'y a pas d'exemple que l'avénement d'un visir se soit

Après ces premiers coups d'autorité, le visir nomme les voivodes préposés au gouvernement des cantons; et il confirme les commandants des places fortes jusqu'à ce que son pouvoir soit affermi, tandis qu'il révoque les codja-bachis grecs, avec lesquels il n'a pas de ménagements à garder. On passe ensuite à la révision des comptes de l'administration précédente, en comparaison de laquelle celle du prince arrivant *doit être l'age d'or et le règne de Saturne pour l'honneur et la probité.* La justice, *fraîchement redescendue au sérail*, trouve, au premier aperçu, des malversations sans nombre, qu'elle punit en dépouillant ceux qui s'étaient enrichis aux dépens de l'état et du public. Elle applique à son profit les confiscations et les amendes dont on frappe les concussionnaires. Mais comme ces sortes d'avanies sont prévues, ceux qu'elles atteignent, ayant eu soin de prendre leurs précautions, n'en restent pas moins à leur aise; de sorte que le peuple, qui se réjouit, n'en est pas plus soulagé, ni le fisc plus riche. On examine, après ces opérations, l'état des revenus du visir; et comme les budjets ne roulent jamais sur des dégrèvements, on n'a pas besoin de lâcher la main d'un côté pour faire sa cour au prince, en lui procurant des moyens de l'enrichir rapidement.

Les voivodes, qui sont les représentants du visir

passé sans exécutions. Comme le pouvoir absolu est essentiellement hostile et spoliateur, les dénonciations, les destitutions et les réactions tournent à son profit; et les malheureux soumis à un pareil gouvernement roulent le rocher de Sisyphe.

dans les cantons de la Morée, entrent en fonctions à la manière de leur maître. Administrateurs armés, c'est à eux qu'appartient le droit de prêter main-forte pour la perception du cens ou caratch, de la dîme impériale, de l'avarisi, ou taxe mobilière, et de tous les impôts en général. Enfin la police, qui est différente de celle de nos sociétés européennes, puisqu'elle ne consiste que dans la répression du désordre et du brigandage, étant également comprise au nombre de leurs attributions, leur permet de mettre la main dans tous les pillages.

Les caratchs de la Morée sont une ferme dont les voivodes se constituent ordinairement les sous-traitants, qu'ils font exploiter par des caradjis grecs. Les billets dont cette contribution se compose furent fixés, après la séparation de la province du Magne du sangiac de la Morée, à cinquante-six mille six cent soixante-dix, divisés en trois séries, et répartis sur ce pied entre les vingt cantons relevant du visir de Tripolitza. D'après les réglements de l'empire, qui ont déterminé une échelle de proportion et des couleurs particulières pour les différents billets de caratch, que tout chrétien est tenu de renouveler chaque année et de porter lorsqu'il voyage, on les divise en trois classes (1). La première se compose

(1) Les individus payant le caratch (impôt désigné par les Arabes sous le nom de *djizyé*) sont divisés en trois classes, savoir : les *opulents* (ghany), les *aisés* (mutawasit), et les *indigents* (fakir-ul-cadr). La loi excepte de cette taxe, appliquée comme punition de ne pas embrasser l'islamisme, les femmes,

d'*aïlas* (ala), qui se paient onze piastres, forme un douzième de la somme totale. La seconde classe, qui comprend les *essats* (ewsat), payée à raison de six piastres, entre pour trois douzièmes. Enfin la troisième, composée des *ethnas* (ednas), sur le pied de trois piastres, complète les huit douzièmes de la capitation. D'après cette répartition par séries, le produit net de l'impôt du caratch qui rentre au trésor impérial est établi de la manière suivante pour le sangiac de Morée :

Base.................. 56,670 caratchs.

SÉRIES des caratchs	RÉPARTITION.	NOMBRE des billets.	PIASTRES.
	Aïlas, un douzième.		
Ire.......	Nombre des billets.......	4,722 ½	
	A onze piastres l'un......	....	51,947
	Essats, trois douzièmes.		
IIe.......	Nombre des billets.......	14,167 ½	
	A six piastres...........	....	85,005
	Ethnas, huit douzièmes.		
IIIe......	Nombre des billets.......	37,780	
	A trois piastres.........	....	113,340
Total des billets de caratch...........		56,670	
Total du produit des trois séries.......		....	250,292 ½

les mineurs, les vieillards impotents, les paralytiques, les aveugles, les gens incapables de gagner leur vie à cause d'infirmités, et les religieux retirés du monde.

Code politique des Turcs, art. IV.

Comme je l'ai dit, le nombre des caratchs fut fixé, en 1780, d'après le dénombrement des chrétiens de la Morée. Or, comme la capitation ne porte, conformément au canon des califes, que sur les habitants chrétiens du sexe masculin, depuis douze ans et au-dessus (1), qui se trouvèrent être cinquante-six mille six cent soixante-dix, on peut faire le raisonnement suivant pour connaître la population chrétienne existante à cette époque dans la Morée :

En France, en Angleterre, etc., le nombre des naissances des garçons est à celui des filles comme 22 à 21. En supposant la même proportion appliquée à la population du Péloponèse, nous aurons pour le nombre de ses habitants du sexe masculin de douze ans et au-dessus.............. 54,049
et pour ses habitants des deux sexes de ces âges.................................. 110,719

Si on continue d'appliquer ici la loi de la population en France, d'après laquelle le nombre des personnes de douze ans et au-dessus est L 0,7437762 de la population totale représentée par L, la population chrétienne de la presqu'île pouvait être évaluée à 148,860
ou bien en nombres ronds à............. 150,000

---

(1) Comme il n'y a pas d'état civil en Turquie, les cadis estiment l'âge au moyen d'une corde étalonnée et jaugée, avec laquelle ils jugent, d'après la grosseur de la tête, si l'individu a atteint sa douzième année. Celui qui n'a pas la mesure requise est exempt de caratch, quand même il aurait la moustache blanche.

Ce qui donnait, pour huit cent quarante-huit lieues, qui représentent la surface de la Morée, une population moyenne d'habitants chrétiens par lieue carrée de............. 187

En partant d'après l'état présent de la population, qui est de 240,000, on aura en habitants chrétiens par lieue carrée....... 282

On verrait ainsi que la capitation, loin d'être exorbitante, n'a d'odieux que son caractère, qui établit une distinction injurieuse entre le chrétien et le mahométan, à-peu-près comme la taille, qui distinguait autrefois le tiers-état parmi nous, en frappant exclusivement le roturier et en épargnant le noble. On croirait même que cet impôt, qui est invariable en Turquie, serait à peine senti par le peuple, à cause de sa modicité; mais, comme dans quelques autres royaumes de notre chrétienté, il est grevé de tant de frais additionnels contraires à l'intérêt du souverain, que sa perception est plutôt un moyen mis entre les mains des administrateurs pour leur donner l'occasion de s'enrichir, que pour subvenir aux besoins de l'état. L'industrie des artisans, le labeur des cultivateurs sont, par ce moyen, la proie d'une nuée de fermiers-généraux, de maltôtiers, de concussionnaires et de vampires, qui s'engraissent des sueurs de la classe productrice, portion la plus intéressante de la société, et partout digne de l'attention des hommes d'état. Ainsi les taxes, au lieu d'être ce qu'elles sont véritablement d'après les lois du prince, se perçoivent au détriment de ses sujets chrétiens de la manière suivante :

Base.................... 56,670 caratchs.

Répartition suivant le mode de perception.

SÉRIES DES CARATCHS.	NOMBRE DES BILLETS de caratch.	PRODUIT au taux légal.	PRODUIT suivant le taux de la perception.
I[re].			
Aïlas..................	4,722 ½		
au lieu de piastres..... 12	....	51,947 ½	
portés à *id*........... 15	....	....	70,837 ½
II[e].			
Essats..................	14,167 ½		
au lieu de piastres...... 6	....	85,005	
portés à *id*............ 9	....	....	127,507 ½
III[e].			
Ethnas..................	37,340		
au lieu de piastres..... 3	....	113,340	
portés à *id*........... 7 ½	....	....	280,050
Total légal........................		250,292 ½	
Total d'après le mode de perception.............			478,395
Différence au préjudice des administrés...........			228,103

L'avarisi (1) ou impôt mobilier, dont les mahométans et les sujets des puissances étrangères domi-

(1) Comme le comput mahométan est lunaire, ce qui fait une différence de douze mois au bout d'un cycle de trente-trois années solaires, le gouvernement exige à la fin de cette période le paiement double pour cette année, que les Grecs surnomment l'*apophrade* ou *malheureuse*.

ciliés en Turquie sont grevés, est fixé par les canons aux cinq huitièmes de la capitation, ce qui fait, au taux légal appliqué à la base de 250,292 $\frac{1}{2}$ piastres,

pour la Morée .... 156,432 $\frac{1}{2}$

tandis que, perçu sur le pied de la répartition abusive, il se monte à .... 298,996 $\frac{7}{8}$

et présente pour les administrés une différence à leur préjudice de........... 142,564 $\frac{6}{16}$

de façon qu'il rentre, sans compter les fractions, au trésor impérial du grand-seigneur pour la capitation et l'avarisi... 406,724 $\frac{1}{2}$

et dans les coffres du visir ou de ses délégués 370,667 $\frac{6}{16}$

Les législateurs arabes, auxquels il faut remonter pour connaître l'origine de ces impôts, dont on trouve les premières traces dans la capitulation de Jérusalem avec le calife Omar, les avaient appelés *revenus de l'état* (massrat). Leur application devait, dans ces temps de ferveur religieuse, avoir pour objet de secourir les émirs indigents, les pauvres de toutes les nations, et les voyageurs ou plutôt les pélerins. Nulle autorité ne pouvait rien en détourner, même pour bâtir une mosquée, suivant la défense du prophète, qui a déclaré *que l'aumône touche la main de l'Eternel avant de passer dans celle du pauvre, dont elle est la propriété sacrée.* Mais cette institution ne pouvait convenir que dans une société religieuse et enthousiaste. Si l'ame du sage a peine à se contenir dans la prospérité, comment des hommes enivrés par les succès pouvaient-ils user modérément des fruits de la victoire? Aussi les mahométans, devenus puissants, ne persévérèrent-ils pas long-temps dans de

pareils principes, dont ils conservèrent cependant l'idée pour l'appliquer à leurs systêmes de finances.

Par suite de cette altération, les successeurs des califes déclarèrent, avant le huitième siècle de notre ère, que les conquêtes, et même les pays qui se rangeraient volontairement sous leur pouvoir, leur appartiendraient en toute souveraineté et propriété. Ils ajoutèrent, en leur qualité de *chasseurs d'hommes* ou *conquérants*, que les infidèles paieraient le tribut de rachat de la vie, qu'on leur accordait comme à des animaux destinés à cultiver la terre. Ainsi furent remis en vigueur les axiômes invariables des rois de l'Orient : qu'ils étaient de droit divin les maîtres des biens et de la vie des esclaves courbés sous leur sceptre. Mais le despote ne pouvant tout garder par lui-même et pour lui seul, on distribua des terres aux chefs des hordes armées. De la même manière que Jacob assignait dans son testament à Joseph, son fils, *les terres de l'Amorrhéen, qu'il avait conquises avec son arc et son épée*, aussi légitimement que les califes s'étaient emparés de l'Orient, les successeurs du nouveau Nemrod formèrent des apanages appelés *ziamets* et *timars*, pour être distribués aux gens de guerre, enfants du carnage. Mais le souverain se réserva sur ces concessions la dîme, et il imposa aux seigneurs ou agas l'obligation de fournir un certain nombre de gabeloux ou cuirassiers montés à cheval (1), toujours

---

(1) Je laisse aux orientalistes à définir si c'est de là que vient le mot de *gabeloux*, dont les *cuirassiers* n'étaient pas plus redoutables aux ennemis de la France que ne le sont maintenant

prêts à marcher lorsqu'ils en seraient légalement requis. Ce règlement fut encore modifié dans un sens favorable au despotisme, que de grands vassaux auraient tôt ou tard attaqué et comprimé. Ainsi le concessionnaire, soit instinct ou hasard, régla que les fiefs ne seraient que temporaires ou tout au plus viagers, avec la réversibilité à la couronne. On ne vit donc, dans la suite, qu'un petit nombre de familles, telles que les Cara Osman Oglou de l'Anatolie, les Ottomans de l'Élide, les Gavrinos de la Macédoine, et quelques Déré-beys, devenir tenanciers, avec la faculté de posséder pour eux et leurs descendants, parce que la grande propriété constitue une force opposée à l'arbitraire.

Depuis le règne de Soliman *le Magnifique*, où l'on dressa le premier cadastre des *ziamets* et des *timars*, vulgairement appelés *spaïliks*, leur nombre, dans les quinze grandes satrapies (1) ou gouvernements de la Turquie d'Europe et d'Asie, se monte,

pour les ziamets, à..................	10,948
et pour les timars, à................	72,436
qui doivent fournir ensemble, suivant les états homologués aux archives impériales de Constantinople, un total de gens d'armes à cheval évalué à............	115,328

aux Russes les spaïs, quoiqu'ils fassent toujours partie des armées turques.

(1) Ces quinze grandes satrapies sont : L'Anatolie, la Caramanie, le Diarbékir, Cham (Damas), Sivas (Cappadoce), Erzéroum, Van (Arménie), Marasch (la haute Euphrate), Chypre. Tripoli de Syrie, Rika (Mésopotamie), Alep, Tchilder, la Romélie, et le gouvernement du capitan pacha.

jouissant d'un revenu territorial fixé en aspres, dont le taux approximatif s'élève à piastres.......................... 56,039,000 représentant une somme à-peu-près égale de francs, non compris les traitements des alaï-béglers (1).

La Morée, qui avait ses timars (τιμαρία) dès le temps de l'empire grec, vit qualifier, après sa réunion au gouvernement turc, les fiefs vénitiens et français de ziamets, qui forment maintenant, avec les anciens timars, un total de quatorze cent quarante-deux *menses* militaires, dont les revenus sont évalués à piastres......... 1,500,000

Les chrétiens qui défrichent ces terres de conquête ont de plus à leur charge les frais de voivodilik, qu'on porte en compte pour piastres...................... 1,000,000

Les menzil-hanés (2), ou postes aux chevaux, sont une redevance commune à tous les propriétaires des cantons, quelle

(1) Les Alaï-béglers, qui sont les colonels des Spaïs, s'entendent merveilleusement à faire figurer dans les revues des *passe-volants* ou *remplaçants*, qui se retirent après l'inspection des commissaires des guerres, auxquels on sait fermer les yeux et la bouche.

(2) Les menzil-hanés de la Morée sont : Corinthe, qui a cent dix chevaux ; Argos, cinquante ; Tripolitza, quatre-vingts ; Calavryta, cinquante ; et Mistra, quarante-six, pour l'intérieur de la province. Le long des côtes, on trouve, à partir de Corinthe, Vostitza, soixante chevaux ; Patras, quarante ; Gastouni, quatre-vingt-dix. Les autres chefs-lieux de canton font le service au moyen d'angaria ou réquisitions de chevaux.

que soit leur extraction, militaire ou ignoble. Leur entretien est calculé à... 424,000

Il en est de même pour la dîme aumônière ou impériale, qui cependant est répartie dans une proportion inégale pour les contribuables. Suivant l'usage, qui fait loi, les mahométans et les biens des mosquées paient cette rétribution au dixième, tandis que les chrétiens doivent au miri le septième de leurs récoltes, quelle qu'en soit la nature. Les dîmes, calculées d'après ces deux bases, s'élèvent année commune dans la Morée :

DIMES.

INDICATION des denrées décimables.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de chaque mesure désignée.	TOTAL de la valeur de chaque article.
Blé.............	82,000 kilos.	8 piastres.	656,000
Maïs, seigle, orge, millet, avoine, graine de lin, sésame.......	198,000 *Id.*	6	1,188,000
Légumes secs.....	10,300 *Id.*	10	103,000
Huile d'olive et olives brutes.....	En bloc.	....	367,200
Raisins de Corinthe.	*Id*......	....	57,400
Vallonée.........	*Id*......	....	20,000
Cotons..........	*Id*......	....	391,000
Soie............	*Id*......	....	100,000
Total du produit des dîmes............			2,882,600

Le bédéat, droit perçu sur les denrées et marchandises dont l'entrée ou la sortie sont prohibées,

rapporte, année commune.............. 40,000

Les stremmatica, ou arpentages sur les vignobles qui produisent les raisins de Corinthe, sont comptés au tableau de l'impôt pour................................ 43,000

Celui de Cassabie, prélevé par les dgellébis ou *pecuarii*, est estimé à........... 238,000

Les douanes (yombroukia), perçues sur les denrées ou marchandises, furent affermées en 1816 à....................... 728,000

Indépendamment des péages du grand défilé de Corinthe, évalués à............. 50,000

Quelques modifications dans les tribunaux des cadis augmentèrent les frais de leur entretien, qui portèrent les dépenses pour ces vingt chefs-lieux de justice, à... 120,000

On fixa également en plus la paie des garnisons des janissaires des places fortes, au lieu de 40,000 piastres, à............ 50,000

Enfin quelques grands propriétaires et le vacouf apportèrent des modifications dans le cens ou capitation; de façon que cet impôt fut réglé de la manière suivante pour un cycle lunaire de trente-trois années, destiné à exister jusqu'en 1850 (1).

---

(1) Je ne porte pas en compte, faute de données positives, les droits de *passe* perçus aux portes des villes, les péages des défilés, des bacs, les fermes des eaux-de-vie, du plomb et de la poudre à giboyer, ainsi qu'une foule d'articles. Il me serait impossible d'énumérer les vexations du fisc, parce qu'elles sont variées à l'infini. Peut-être même ne me croirait-on pas, si je disais que le système d'accaparement est tellement étendu,

Tableau du caratch, arrêté en 1816.

RÉPARTITION des billets de caratch, par cantons et arrondissements ruraux.	NOMBRE des caratchs.	OBSERVATIONS.
Corinthe	5,748	Le nombre des billets de capitation a été, comme on voit, augmenté de 4,189. Le villaïéti de Patras, annexé au vacouf en 1810, reçut en même temps une gratification de 800 caratchs, dont on rejeta 420 sur le bourg de Cutchumani, et le restant sur d'autres contrées, de sorte que le fisc trouva les moyens de maintenir l'axiôme, que *les impôts établis ne diminuent jamais*, mais encore de leur donner de l'extension.
Naupli de Romanie	1,965	
Argos	1,830	
Agios-Pétros	2,462	
Tripolitza	2,961	
Mistra	8,527	
Monembasia	1,731	
Léondari (avec les Imlakia)	4,457	
Caritène	1,260	
Phanari	2,072	
Dimitzana	382	
Andritzéna	200	
Androussa	55	
Calamate	1,366	
Coron	1,201	
Modon	756	
Navarin	447	
Arcadia	3,971	
Gastouni	4,443	
Pyrgos	632	
Vilina	495	
Alato-Chorio	800	
Calavryta	6,516	
Patras	2,772	
Vostitza	3,810	
Total	60,859	

qu'on a mis à Corinthe tous les objets de consommation en *appalto* ou ferme. Les oignons, l'ail, l'huile, paient un droit au gouverneur de cette ville; et le pain même est *appalto*.

Les codja-bachis (1), magistrats choisis parmi les Grecs, n'ont pour traitement que quelques prérogatives, qu'ils savent ordinairement exploiter conformément à leurs intérêts. Comme on leur accorde certaines immunités pour leurs biens et leurs marchandises, ils sont la plupart accapareurs et marchands. Ils jouissent aussi de la faculté de faire des emprunts pour les besoins de leurs cantons; et s'ils apportaient un esprit désintéressé dans leurs opérations, ils seraient les consolateurs d'un peuple auquel on ne fait jamais de remise sur ses redevances; mais il n'en est pas ainsi.

Le gouvernement turc, qui augmente rarement l'impôt, a d'un autre côté pour maxime de ne jamais faire de réduction en faveur des contribuables. Il ne considère pas si une province a été dévastée par la guerre ou par la peste; il faut que le marchand ou le laboureur s'exécutent. On exige impitoyablement le caratch fixé par le cadastre, d'une province épuisée d'hommes; et les vivants doivent payer pour les morts. Le soleil se lève toujours exactement dans l'ordre de son cours, dit le despote endormi dans la mollesse. Que l'inclémence des saisons ait désolé les campagnes, il exige des grains. Qu'une épizootie ait détruit les troupeaux, il faut des moutons pour sa table. Qu'un hiver rigoureux ait fait perir les

(1) Chefs des vieillards, sont des espèces d'administrateurs de canton. Les villages peu considérables ont un protogéros et parfois un simple proestos, qui remplissent les fonctions syndicales pour le logement des gens de guerre et des voyageurs munis de boïourdis.

abeilles; que les lentisques de Chio soient arrachés par un ouragan, et les rosiers de Caïnardgi déracinés par les torrents, les tributs accoutumés doivent être acquittés. Les larmes d'Aristée ne fléchissent point le cœur impitoyable de l'exacteur. Il veut les redevances habituelles du mont Hymète (1), et les grains des champs du Stenyclaros. Il faut du mastic de Chio (2), des essences de rose (3) aux odalisques du sérail et aux eunuques. Les satrapes, ainsi que les concussionnaires de toute espèce, demandent de l'or; et comme il n'y a ni luxe, ni superflu à imposer, les produits de la terre doivent alimenter la classe parasite qui dévore les cultivateurs. Il faut donc recourir aux emprunts dans les années de stérilité, et plus souvent encore afin de faire face aux avanies des satrapes. Dans ce cas, le gouvernement se constitue prêteur; et la dette étant inscrite aux archives du *miri* à Constantinople, au taux de dix pour cent, l'intérêt est provisoirement ajouté à la perception ordinaire de l'impôt pour l'année suivante. Telle est la première marche du fisc vers l'invasion de la pro-

(1) Le grand-seigneur prélève un tribut en nature sur le miel du mont Hymète, dont les abeilles étaient renommées dès le siècle d'Érichthonius (*Voy.* Columel., lib. II, c. 2).

(2) Le tribut sur le mastic de Chio, qu'on tire des Térébinthes, est fixé pour le sérail à soixante milliers. Chaque village est taxé à trois mille livres pesant, ou à six mille francs comptant, quand la récolte de cette résine vient à manquer.

Relation de l'île de Chio, par Galand, interprète du Roi.

(3) Le sultan lève un tribut beaucoup plus considérable sur l'essence de rose de Caïnardgi en Thrace, et du Fayoum d'Égypte.

priété. Cependant on croirait, en comparant le taux auquel il prête avec celui du change dans les places de commerce, qui est de dix-huit et même de vingt-cinq pour cent, que ses vues sont toutes paternelles. Mais comme l'agriculteur n'a recours à ces sortes d'emprunts que par nécessité, il arrive ordinairement qu'après avoir payé l'intérêt sans pouvoir rembourser le capital, il se trouve bientôt dans l'impossibilité d'acquitter l'un et l'autre. Alors on calcule les intérêts, plus les intérêts des intérêts; et au bout de huit ans, qui est le terme de rigueur pour l'expiration du crédit, on expédie aux frais des débiteurs un *moum-bachir* (1), chargé d'exiger le paiement et les contraintes, qui s'exécutent au moyen des garnisaires (*dgérémet*), de la bastonnade et de la prison. A son apparition, les terres sont abandonnées, on vend les charrues, les instruments aratoires; et on ne voit bientôt de toutes parts que des femmes et des enfants réduits à la mendicité demander l'aumône pour racheter leurs époux ou leurs pères, qu'on a plongés dans les cachots. Enfin les habitants de quelques villages, poussés à bout, prennent les armes, se répandent en voleurs, et ne craignent pas d'exposer une vie dont le poids les accable.

Quand les biens-fonds peuvent couvrir les dettes, les chrétiens, que le désespoir seul porte à la révolte, vendent alors leurs terres à titre de tchiftlik, et deviennent les fermiers de leurs biens. Heureux quand ils tombent entre les mains d'un maître bienfaisant! Dans le cas contraire, le Grec, que les lois

---

(1) Moum-bachir, inspecteur, commissaire.

turques n'ont pas rabaissé au niveau des serfs, a la faculté de se transplanter ailleurs. Mais avec quels regrets il quitte le foyer domestique! avec quelle douleur il s'en arrache et s'en éloigne, en emportant pour tout bien la natte de paille sur laquelle il couchait au milieu de sa famille, ainsi que le baril qui servait à conserver l'eau nécessaire au ménage. Ces deux articles seuls lui sont accordés de plein droit; mais souvent on lui refuse d'emmener le chien fidèle qui veillait autour de sa demeure, et le coq dont le chant marquait les heures, trop courtes pour lui, des nuits consacrées au sommeil. Oh! combien j'ai vu couler de larmes dans ces tristes émigrations! De quelles scènes déchirantes ai-je été témoin à l'aspect des peuplades entières de l'Épire transportées, par ordre d'un tyran sans pitié, dans des lieux éloignés! Quels cœurs n'auraient pas été émus lorsque la mère de famille, portant son premier-né dans le berceau suspendu comme un havresac sur ses épaules, quittait le vieil olivier et les grenadiers à l'ombre desquels elle dormit tant de fois pendant la chaleur du midi? L'église où elle entendit les chants du vieux pasteur, le puits où elle vit pour la première fois celui qui obtint sa main de son père, sont les objets de ses regrets éloquents. Les paysans qu'on chasse des lieux qui les ont vus naître apostrophent, dans les termes les plus déchirants, les tombeaux de leurs ancêtres : « Levez-« vous, nos pères, s'écrient-ils; levez-vous et suivez « vos enfants, qu'on force à vous abandonner. Mal-« heureux! nos ancêtres, dont nous avons entendu « raconter les histoires, savaient mourir; et nous,

« nous ne savons plus que pleurer et souffrir. Le « sommeil paisible du pauvre, digne et légitime sa- « laire de ses fatigues, nous est refusé. Un maître « cruel nous persécute et nous bannit! partons!... » Triste condition des chrétiens! L'oiseau du ciel a son nid, les hôtes des bois ont leurs retraites; et les fils d'Adam, régénérés par le baptême, les Grecs, ne trouvent plus d'asyle immuable ni de repos dans la patrie de Pyrrhus, d'Alexandre, d'Aristide et de Philopœmen, qu'au sein du tombeau qui les ravit à leurs oppresseurs! Une main invisible semble frapper les Grecs; et, à défaut des infidèles, Parga a trouvé des chrétiens assez lâches pour vendre les autels du vrai Dieu, les tombeaux et la patrie de cette peuplade infortunée, au sanguinaire Jugurtha de la vieille Épire.

Avec quelle cruauté on les a traités! avec quel mépris!.... Je crains de me répéter; Parga, que j'ai défendue pendant dix ans, revient sans cesse à ma pensée! Son injure, devenue européenne, est déja écrite dans la postérité par nos poëtes (1)! Ioniens dignes d'un sort prospère, bons et paisibles Corcyréens, doux Leucadiens, braves et spirituels Céphaloniotes, humbles Ithaciens, aimables Zantiotes, et vous, timides habitants de Cythère, qui formez encore un archipel civilisé autour des rivages de la Grèce asservie,

(1) M. Népomucène Lemercier, dans son ode à *Notre Age analytique*, s'écrie à ce sujet avec indignation :

Quelle voix, du monde entendue,
Aux noirs couteaux d'Ali disant Parga vendue,
Lègue au trident anglais ses malédictions? , Paris, 1820.

songez que ses habitants sont vos frères. Implorez vos nouveaux maîtres en leur faveur; ils ne portent pas tous un cœur sans pitié. Désarmez la dureté altière des satrapes anglais par vos prières et vos remontrances. Intercédez auprès d'eux, afin qu'ils ne refusent jamais l'hospitalité aux proscrits et aux fugitifs du continent. Que les enfants de J. C. (1) soient aussi sacrés pour vous que l'étaient les étrangers et les pauvres pour la fille d'Alcinoüs (2)! Que les Épirotes qui échappent au glaive du farouche Ali pacha ne soient jamais rebutés par vous; et bénissez le Ciel, qui vous préserva du joug des mahométans!

Si mes yeux, que ces rapprochements et les hautes infortunes des Grecs remplissent de larmes, se reportent sur le Péloponèse, je vois, d'après les calculs précédents, que ce royaume, malgré ses longues calamités, paie, sans compter les avanies, les redevances appliquées aux dépenses suivantes :

	Piastres.
Visir et pacha à deux queues de Naupli de Romanie coûtent annuellement, pour leur maison, leurs troupes, etc.	4,000,000
Voivodes et frais de perception des impôts	1,000,000
Cadis...........................	120,000
Capitation ou caratch..............	484,056
Avarisi ou impôt mobilier..........	302,535
	5,906,591

(1) Παίδια τοῦ Χρίστου, nom que se donnent les Grecs.

(2) *Odyss.*, lib. VI, v. 20; lib. XIV, v. 56.

	Piastres.
Report	5,906,591
Spaïliks..........................	1,500,000
Menzils-hanés ou postes aux chevaux.	424,000
Dîmes............................	2,864,600
Bédéats..........................	40,000
Stremmatica......................	43,604
Cassabie.........................	238,000
Douanes..........................	728,000
Péages du grand défilé............	50,000
Frais des garnisons...............	50,000
Monopole du tabac à priser.........	50,000
Revenus du clergé.................	913,250
Total des redevances principales et des contributions de la Morée............	12,808,045

CHAPITRE CXXXVI.

Revenus agricoles de la Morée.

Ceux qui ne recherchent dans la Grèce que des inscriptions et des médailles, seront peut-être scandalisés de voir un voyageur descendre dans des détails de pure statistique. J'ai suffisamment prouvé que je n'étais pas étranger aux souvenirs de l'histoire, en payant aux savants le tribut qu'ils étaient en droit d'attendre de mes travaux. Mais ce genre de recherches a ses bornes; et au lieu de divaguer sur les évolutions du combat de Salamine, de décrire la forme des verroux de la prison de Socrate, ou de suivre les traces du docteur Gillies (1), qui se vantait de savoir combien de livres sterling valait la toison d'or, j'ai préféré, en apercevant, au milieu des ruines de l'antiquité, des chrétiens plus intéressants que ces nobles débris, de faire connaître leurs infortunes. La cabane du pauvre, comme la tente en feuillage d'Abraham, qui y reçut des hôtes célestes, glorieux privilége que n'eurent jamais les palais des grands, a donc trouvé place dans mes récits; et j'ai senti, aux battements de mon cœur, que les Grecs étaient nos frères. Ainsi, sans avoir la folle prétention de soustraire les chrétiens à l'autorité des princes que la religion leur commande de respecter, j'ai souhaité leur émancipation. C'est aussi dans cette intention que j'ai fait connaître les vices de l'administration publique, et que j'indi-

(1) Gill., *History of ancient Greece*, t. I.

querai les avantages qu'un gouvernement éclairé pourrait tirer des raïas, s'il voulait être équitable envers eux, et raisonnable dans une cause qui touche ses intérêts particuliers.

J'ai tracé, dans ces vues philanthropiques, le tableau des charges de la Morée, en démontrant la faible portion des revenus publics qui rentrent au trésor impérial de Sa Hautesse; et je vais indiquer les ressources territoriales avec lesquelles ce royaume fait face aux dépenses publiques et aux dilapidations de ses administrateurs. Je suivrai, dans cette partie de ma narration, qui ne comprend que les produits livrés au commerce intérieur et extérieur, l'ordre topographique des cantons du Péloponèse. Ces détails me conduiront en même temps à faire connaître la nature de leur sol, en donnant des tableaux synoptiques de leurs produits agricoles.

I. — *Canton de Corinthe.*

Ce canton, gouverné depuis l'année 1719 par une famille de beys qui ont comprimé l'esprit dévastateur des Turcs, est devenu entre leurs mains une des contrées les plus florissantes du Péloponèse. L'Isthme, qui n'était couvert que d'oléastres, fournit une grande quantité d'huile depuis que ces plants sauvages ont été greffés par les moines de Salamine. Le Vôcha, ou Sicyonie, s'est peuplé d'Albanais laborieux; l'Épidaurie commence à se rétablir des désastres qu'elle éprouva en 1770; les vallées de Phénéon et de la Phliasie sont dans un état de culture satisfaisant; et les productions du villaïéti entier se sont élevées, année commune, jusqu'en 1814, aux quantités suivantes :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé	80,000 kilos	8 piast.	640,000
Orge	70,000 *Id.*	6	420,000
Légumes secs	18,000 *Id.*	10	180,000
Huile	7,000 barils	45	315,000
Fromage	12,000 quint. (1)	30	360,000
Beurre	30,000 oques	1	30,000
Soie	1,500 *Id.*	75	112,500
Vermillon	1,500 *Id.*	25	37,500
Cire	10,000 *Id.*	6	60,000
Miel	15,000 *Id.*	3	45,000
Coton	600 quintaux	120	72,000
Laine surge	3,000 *Id.*	34	102,000
Raisins de Corinthe	700 milliers de milliers	130	91,000
Résine	En bloc		180,000
Bestiaux	*Id.*		40,000
Peaux de chèvre	2,000 douzaines	15	30,000
Bois de chauffage et charbon			10,000
		Total de la vente	2,725,000

II. — *Canton de Naupli de Romanie.*

Le territoire de Naupli de Romanie, placé sous un beau ciel, serait le plus riche de la presqu'île. Mais, au lieu de défricher les landes qui se prolongent jus-

(1) Le quintal en usage est de quarante-quatre oques.

qu'à l'extrémité de l'Hermionide, les Turcs ont, à force de mauvais traitements, déterminé les cultivateurs à s'éloigner; et cette époque d'anarchie date de celle de notre révolution. Avant ce temps, où se rattache aussi le déclin de notre commerce dans le Levant, la factorerie française accaparait à Naupli toutes les denrées de l'Argolide et de la Corinthie; et elle faisait la commission des fromages, que nos vaisseaux exportaient à Naples, à Trieste et à Venise. Quant au coton court et fin qui passait alors en Allemagne, il est maintenant employé avec une partie de la soie pour tisser les chemises à l'usage des Turcs.

Comme si tous les malheurs s'étaient réunis contre cette ville, le port de Naupli s'est presque comblé sans qu'on en explique la cause, et les vaisseaux ne peuvent plus mouiller qu'au large. Enfin les marchands ont déserté ce comptoir; les détaillants, avanisés chaque jour par une soldatesque turbulente, ont fermé leurs boutiques; et ce qui reste de commerce est entre les mains de quinze familles juives, dont le négoce principal a pour objet les soies écrues de ce villaïéti et des contrées voisines. Tel est l'état de l'échelle principale de l'Argolide, où l'on ne voit plus que quelques vaisseaux hydriotes, qui jettent l'ancre du côté de Lerne, afin de commercer plus directement avec Tripolitza, Argos et le canton de Saint-Pierre.

Ses productions sont :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé.............	30,000 kilos.....	8 piast.	240,000
Seigle, maïs, orge..	70,000 *Id.*......	6	420,000
Légumes secs.....	6,000 *Id.*......	10	60,000
Coton...........	1,000 quintaux..	120	120,000
Laine surge......	2,000 *Id.*......	34	68,000
Miel.............	8,000 oques....	2	16,000
Cire.............	3,000 *Id.*......	15	45,000
Vermillon........	3,000 *Id.*......	25	75,000
Soie.............	5,000 *Id.*......	75	375,000
Éponges fines d'Hermione ou Cranidi.	Le millier........	100	100,000
	Total de la vente...........		1,519,000

III. — *Canton d'Argos.*

Ce villaiéti, quoique peu étendu et exposé, dans certaines parties, à des sécheresses désastreuses, est cependant un des mieux cultivés de la Morée. Le Schypetar argien, travailleur et industrieux, exporte lui-même ses denrées jusque dans les marchés de Nisi, de Calamate et de Patras.

On compte que ses produits s'élèvent, année commune, à :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé............	40,000 kilos.....	8 piast.	320,000
Seigle, orge, maïs..	60,000 *Id*......	6	360,000
Légumes secs.....	12,000 *Id*......	10	120,000
Riz............	8,000 kilos (de 10 oques).	6	48,000
Fromage.........	4,000 quintaux.	30	120,000
Beurre..........	Quantité inconnue.		
Huile...........	*Id*.		
Coton...........	1,000 quintaux.	120	120,000
Laine surge.......	1,000 *Id*.....	34	34,000
Cire............	3,000 oques....	5	15,000
Miel...........	8,000 *Id*......	1	8,000
Vermillon........	2,000 *Id*......	25	50,000
Peaux de chèvre salées...........	1,000 douzaines.	15	15,000
Feutres et tapis....	En bloc..........	....	20,000
	Total de la vente..........		1,230,000

IV. — *Canton de Saint-Pierre ou Cynurie.*

Pays montueux. Les Lacons de Saint-Pierre, comme les Valaques du Pinde, filent leurs laines, dont ils fabriquent des tapis, des abats et des feutres. La majeure partie des habitants de ce canton, après avoir passé quelque temps à Constantinople à exploiter l'*appalto* du beurre, rentrés dans leurs foyers, font valoir leurs capitaux au change maritime, dans les banques

d'Hydra et de la Spezzia. Leurs ports pour le commerce du cabotage sont Astros et Kyparissi.

Les productions de ce canton sont :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé.............	40,000 kilos.....	8 piast.	320,000
Seigle, orge, maïs..	*Id.*......	6	180,000
Laine surge.......	1,000 quintaux.	34	34,000
Fromage.........	5,000 *Id.*......	30	150,000
Huile............	3,000 barils.....	45	135,000
Vermillon........	2,000 oques....	25	50,000
Soie commune....	850 *Id.*......	60	51,000
Feutres et tapis ...	En bloc.........	....	25,000
Bestiaux.........	*Id*..........	....	30,000
Charbon.........	*Id.*..........	....	10,000
	Total de la vente..........		985,000

V. — *Canton de Mistra ou Sparte.*

Extension considérable de terrain, vallons fertiles, plantations variées, troupeaux nombreux, tel est le canton de Lacédémone. Avant l'insurrection de 1770, nulle autre partie de la Morée n'était comparable à la vallée de l'Eurotas. Les chrétiens, qui étaient de grands propriétaires, s'occupaient de la culture de leurs terres et de la récolte de leurs denrées, sans se livrer au commerce.

Marseille achetait alors dans les marchés de Mistra

deux mille balles de soie pesant cent dix mille oques, qu'elle payait annuellement quatre millions quatre cent mille francs, presque entièrement en espèces monnayées. La qualité de cette soie appelée *opsis*, travaillée au petit tour français, était très-fine et convenable aux manufactures de Lyon, où elle arrivait toute préparée. Cette grande ville fabricante, considérant la Morée comme une des Indes de la France, avait envoyé des ouvriers à Mistra, pour apprendre aux Grecs à dévider la soie au petit tour, en écheveaux à un seul brin; et elle avait formé à ce métier une multitude d'ouvriers. Cette vue particulière du commerce avait déja changé, à cause de la plantation des mûriers et de l'introduction des vers à soie dans le midi de la France, avant la catastrophe de la Morée, qui enleva à Mistra ses meilleurs ouvriers, et avec eux la méthode du dévidage. Ainsi, vers l'année 1780, on ne fit que recommencer à soigner les mûriers et à en planter de nouveaux. Mais, par une fatalité singulière, on n'obtint plus, au lieu de l'*opsis*, qu'une soie grossière. On aurait même alors renoncé à ce produit, si la Laconie n'avait pas trouvé de nouveaux débouchés dans les marchés de Tunis, de Smyrne, de Chio, de Brousse et de Constantinople, où les négociants expédient, année commune, de trente à quarante mille oques de soie.

Indépendamment de cet article, le cazas produit des huiles de bonne qualité, dont on pourrait centupler la récolte en greffant les oléastres, et augmenter son agriculture, qui n'offre plus que le tableau suivant de productions :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé.............	15,000 kilos.....	8 piast.	120,000
Seigle, maïs, orge..	40,000 *Id.*.....	6	240,000
Coton...........	500 quintaux.	120	60,000
Laine surge......	2,000 *Id.*.....	34	68,000
Soie............	40,000 oques....	....	1,400,000
Bourre de soie....	5,000 *Id.*.....	5½	27,500
Cire.............	4,000 *Id.*.....	5	20,000
Miel.............	10,000 *Id.*.....	2	20,000
Vermillon........	2,000 *Id.*.....	25	50,000
Noix de galle.....	En bloc.........	....	30,000
Huile...........	20,000 barils....	45	900,000
Peaux de chèvre...	1,500 douzaines.	15	22,500
Tapis et feutres...	En bloc.........	....	40,000
	Total de la vente...........		2,998,000

VI. — *Canton de Monembasie.*

Le cazas de Monembasie, qui se termine au cap Malée, renferme quelques gorges cultivées au milieu d'un terrain montueux, généralement couvert d'oléastres et de chênes verts. Il faut ranger au nombre des traditions erronées des géographes, ses prétendus vins de Malvaisie, qu'on ne récolte plus que près de l'Épidaure d'Illyrie, sur les coteaux du mont Saint-Serge, dans le territoire de Raguse. Les plateaux d'Épidélium et de Sida, et les montagnes environnantes, ne donnent plus que les produits suivants :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé.............	10,000 kilos.....	8 piast.	80,000
Huile, dernière qualité...........	1,200 barils....	36	43,200
Fromage..........	1,000 quintaux.	30	30,000
Laine surge......	1,000..........	34	34,000
Bêtes à laine qu'on exporte en Candie...........	En bloc..........	....	50,000
		Total de la vente..........	237,200

VII. — *Canton de Calamate.*

Comme je parlerai du Magne dans un article séparé, je poursuis le plan des tableaux de la Morée d'après ses divisions existantes.

Au versant occidental du mont Taygète commence le canton de Calamate, territoire riche en productions variées. La ville dont il prend le nom est, à cause de sa position, le principal marché du Magne, de l'Alaï ou Stenyclaros, des Imlak-Humayums ou domaines impériaux, des cantons de Phanari et de Caritène. Tant d'avantages, au lieu de donner de l'émulation aux Messéniens de Calamate, les ont énervés. Assis négligemment dans leurs boutiques (ἐργαςήριον), ils daignent à peine donner quelques instants à leur commerce; et ils passent la majeure partie du temps

à fumer ou à jouer aux cartes. Si quelques-uns visitent leurs champs, c'est pour jeter un coup-d'œil dédaigneux sur les Maïnotes qu'ils paient pour les cultiver.

Tandis que l'insouciant et efféminé Messénien traîne ainsi son existence, ses femmes et ses filles, accoutumées de bonne heure au travail, soignent les vers à soie, dévident leurs cocons, ou fabriquent des tissus connus sous le nom de gaze (τζήπα) de Calamate, qui sont très-recherchés dans le commerce. Quelques ouvrières font des étoffes semblables à nos gros de Tours, des bours rayés façon d'Alep, et des mouchoirs foulards qui se vendent dans l'Archipel. On calcule en conséquence qu'une oque de soie, achetée de première main cinquante-cinq piastres, et tissée par les femmes de Calamate, produit, par la vente de leurs étoffes, deux cent dix et jusqu'à deux cent vingt piastres. L'industrie leur donne par conséquent un bénéfice de soixante-dix à quatre-vingts piastres, pour la main-d'œuvre, par chaque oque de soie travaillée dans les familles.

Marseille faisait autrefois un commerce considérable avec Calamate. Sa navigation dans cette partie du golfe de Messénie avait lieu pendant les mois d'août, septembre et octobre, pour charger des cordouans, des cotons, de la soie et des grains. Mais depuis 1791, terme de notre prospérité maritime, les tanneries établies aux bords du Pamîssus sont détruites, et l'industrie languit. On ne voit plus, dans la saison de l'estivage, que des Dulcignotes, des Esclavons, des Ioniens, qui chargent trente millions de chape-

lets de figues, quelques parties de fromage, de tabac en feuilles, de cire, de miel, et de peaux de chèvres salées. Cette saison passée, les vaisseaux caboteurs se retirent au port d'Armyros dans le Magne, où ils attendent les intervalles de bonace afin de trafiquer sur la plage de l'antique Thalamé.

Le terroir de la vallée du Pamissus est tellement fort, qu'il ne peut être labouré que par des buffles ou des bœufs. La campagne est couverte de toutes parts d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de figuiers et de mûriers. Les vergers et les jardins sont remplis d'arbres fruitiers, de bananiers et de cannes à sucre, dont on pourrait facilement entreprendre la culture en grand, ainsi que de l'indigo.

Les produits de ce canton sont :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé...	20,000 kilos,....	8 piast.	160,000
Seigle, orge......	20,000 *Id*......	6	120,000
Maïs, calembok...	40,000	6	240,000
Huile............	8,000 barils....	45	360,000
Soie.............	6,000 oques....	75	450,000
Soie ouvrée sur les lieux.........	1,500 *Id*......	210	315,000
Cire...	4,000 . *Id*......	5	20,000
Miel.............	10,000 *Id*......	2	20,000
Tabac en feuilles...	10,000 *Id*......	1 ½	15,000
Peaux de chèvre salées...........	1,500 douzaines.	15	22,500
	Total de la vente..........		1,732,500

VIII. — *Canton d'Androussa, avec le coli* (χώρα) *de Nisi.*

Androussa et Nisi possèdent un territoire inondé pendant l'hiver. Les champs, qui ne s'assainissent qu'à la fin de mars, sont alors labourés par des buffles, animaux seuls capables de tracer des sillons dans un sol aussi compacte. On y sème vers la fin d'avril les maïs et les calemboks, et on ne cultive le blé et les orges que sur les coteaux.

On reconnaît les Messéniens de cette contrée à leur teint jaunâtre, indice des fièvres causées par les exhalaisons des eaux qui croupissent aux environs de leurs villages. Par une sorte de compensation, la douceur du climat est telle, que, depuis le mont Ithome jusqu'à la mer, les figuiers ne perdent que rarement leurs feuilles en hiver.

Pendant cette saison, les bateaux remontent le Pamissus; mais les grosses barques ne dépassent pas son embouchure, appelée *Bocca di Calamata*. C'est à cet attérage que les navires étrangers chargent les denrées du Sténycláros, des Imlak-humayum de la Messénie et de la partie occidentale de l'Arcadie, qui passent dans le commerce étranger.

Les productions de ce canton sont :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé.............	20,000 kilos.....	8 piast.	160,000
Seigle, orge......	15,000 *Id*......	6	90,000
Maïs et calembok..	80,000 *Id*......	6	480,000
Légumes secs.....	10,000	10	100,000
Huile...	2,000 barils....	45	90,000
Vin.............	15,000 *Id*......	10	150,000
Eau-de-vie........	600 *Id*......	45	27,000
Fromage.........	2,000 quintaux.	35	70,000
Laine surge.......	1,000 *Id*......	34	34,000
Soie.............	6,000 oques....	60	360,000
Tabac en feuilles..	25,000 *Id*......	$1\frac{1}{2}$	37,500
Figues...........	En bloc..........	....	360,000
Peaux de chèvre...	2,000 douzaines.	15	30,000
	Total de la vente..........		1,988,500

IX. — *Canton de Léondari.*

Ce canton, que bornent au septentrion les hautes montagnes de Lavos, est divisé, dans une étendue de quatre lieues d'orient en occident, par la vallée du Sténycláros ou Alaï, qui renferme une quantité considérable de villages. A la droite du grand défilé, s'ouvre celui des portes, qui conduit à Mistra en passant par le centre du Taygète ou Malévo.

Les habitants de cette contrée montueuse sont la plupart pasteurs; et les produits peu considérables

de leurs terres, qui manquent de bras, ne s'élèvent, année commune, qu'aux quantités suivantes :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé..............	30,000 kilos.....	8 piast.	240,000
Seigle, orge......	20,000 *Id.*.....	6	120,000
Maïs et calembok..	20,000 *Id.*.....	6	120,000
Fromage.........	8,000 quintaux.	35	280,000
Laine surge.......	400	34	13,600
Total de la vente..........			773,600

X. — *Canton de Coron.*

Ce cazas, qui a six lieues d'étendue le long de la côte, ne récolte pas assez de grains pour la subsistance de sa population, quoiqu'elle soit considérablement diminuée. Avant 1770, Marseille chargeait à Pétalidi huit bâtiments de blé qu'on exportait en Espagne et dans le midi de la France. On récoltait de plus dans son territoire vingt-quatre mille barils d'huile, tandis que ses meilleures années n'en donnent pas maintenant huit mille, à cause de l'anarchie d'une poignée de brigands qui composent la garnison de Coron, par lesquels cette contrée est périodiquement désolée.

Les cultivateurs, livrés à la discrétion de ces scélérats, au lieu de planter et de greffer des oliviers, abattent en détail ceux qui leur restent. Ils ont ar-

raché les ceps des vignes, dont ils leur enlevaient jusqu'aux raisins; et s'ils pouvaient fuir, ils auraient depuis long-temps abandonné un territoire qui ne sert qu'à nourrir leurs oppresseurs.

Avant l'insurrection de la Morée, la France avait quatre maisons de commerce à Coron, deux à Modon, et autant à Navarin, qui étaient protégées par des agents délégués du consul-général de la province. Ces huit établissements étendaient leurs relations avec Patras et Naupli de Romanie, où le roi nommait deux vice-consuls chargés de protéger deux majors du commerce établis dans ces échelles. Telle était l'organisation de notre factorerie, qui était en possession du commerce des huiles, et l'intermédiaire des achats de cent mille quintaux de fromage que les Esclavons transportaient à Naples et dans l'Apouille.

Ce trafic ayant été interrompu par la catastrophe de 1770, les Français s'empressèrent, trois ans après, de revenir à Coron. Ils commençaient à réorganiser leurs affaires, lorsqu'un ordre du ministre, fondé sur une décision de la chambre de commerce de Marseille, enjoignit aux négociants de s'établir à Naupli de Romanie. Le but de cette innovation était de placer le consul-général et le commerce sous la protection du visir, qui avait fixé sa demeure dans cette ville; mais malheureusement cette mesure de circonstance devint permanente. On rétablit cependant, quelques années après, un consul à Coron : mais on n'y vit plus revenir qu'un négociant; et les affaires allèrent en diminuant jusqu'en 1790, année qui fut le terme de notre supériorité commerciale dans le Levant.

Les produits du villaiéti de Coron se réduisent maintenant à :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Huile	7,000 barils....	46 piast.	322,000
Soie	1,500 oques....	60	90,000
	Total de la vente..........		412,000

XI. — *Canton de Modon.*

Les Turcs de Modon, qui entendent mieux leurs intérêts que les Coroniotes, ont porté leurs spéculations vers la traite des nègres, qui durera autant que l'empire ottoman. Ce trafic, réprouvé de nos jours par une philanthropie particulière, se fait sans aucuns remords de conscience par les Turcs de Modon, qui vont acheter des nègres à Bengazi et dans le golfe de la Sydre. Après avoir arraché ces malheureux au plus cruel esclavage, ils les vendent en Romélie et jusqu'en Bosnie à des mahométans, qui les traitent en général avec le respect dû au malheur de leur condition.

Les Turcs de Modon ont expulsé de leur ville les chrétiens, qu'ils ont obligés de refluer dans les campagnes, où ils ont fondé plusieurs tchiftliks. Quoique

possédant six fois moins d'oliviers que les Coroniotes, leurs plants leur rapportent déja au-delà de deux mille barils d'huile. Ils ont renoncé à faire de la soie, parce que leur terrain ne convient pas aux mûriers; mais en récompense, ils récoltent du coton, des grains et du vin, que leur propre cabotage exporte à l'étranger.

Leurs produits se montent, année commune, à :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé	20,000 kilos	8 piast.	160,000
Seigle, maïs, orge,	18,000 *Id.*	6	108,000
Huile	2,000 barils	45	90,000
Vin	2,000 *Id.*	10	20,000
Fromage	500 quintaux	30	15,000
Total de la vente			393,000

XII. — *Canton de Navarin.*

Navarin est le seul port de guerre de la Morée. Les Turcs qui y habitent sont en général méchants, avides, voleurs, et aussi dangereux pour les vaisseaux de relâche dans ce mouillage, que les forbans du Magne.

Ce canton produit annuellement :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé..............	10,000 kilos....	8 piast.	80,000
Maïs.............	10,000 *Id.*.....	6	60,000
Fromage..........	600 quintaux.	30	18,000
Laine surge.......	200 *Id.*.....	34	6,800
Vermillon........	1,000 oques....	25	25,000
Soie.............	500 *Id.*.....	60	30,000
Tabac en feuilles..	20,000 *Id.*.....	1 ½	30,000
Huile............	1,000 barils.....	45	45,000
Peaux de chèvre...	500 douzaines.	15	7,500
Total de la vente..........			302,300

XIII. — *Canton d'Arcadia.*

Les terres de ce canton sont fertiles. Les femmes, aussi laborieuses que les Messéniennes de Calamate, travaillent aux champs, s'occupent des vers à soie, du soin des abeilles, et de la cueillette du vermillon. Les Soulimiotes, qui habitent le mont Évan, filent le lin et le coton avec une telle perfection, que l'oque de leur fil se vend quatre-vingts et jusqu'à cent piastres. Il est ordinairement accaparé par les agas du pays, pour en faire des cadeaux aux femmes du harem impérial et des grands seigneurs de Constantinople.

Les produits de ce canton sont :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé	40,000 kilos	8 piast.	320,000
Seigle, orge	15,000 *Id.*	6	90,000
Maïs et calembok	15,000 *Id.*	6	90,000
Légumes secs	10,000 *Id.*	10	100,000
Fromage	2,000 quintaux	30	60,000
Laine surge	500 *Id.*	34	17,000
Coton	500 *Id.*	120	60,000
Huile	10,000 barils	40	400,000
Vin	15,000 *Id.*	10	150,000
Eau-de-vie	2,000 *Id.*	40	80,000
Soie	4,000 oques	60	240,000
Cire	4,000 *Id.*	5	20,000
Miel	15,000 *Id.*	2	30,000
Vermillon	2,000 *Id.*	25	50,000
Coton et lin filé	En bloc		60,000
		Total de la vente	1,767,000

XIV. — *Canton de Gastouni, et coli de Pyrgos.*

Le villaiéti de Gastouni, qui comprend toute l'Élide, est un des plus étendus et des plus considérables de la Morée. Son chef-lieu, qui est désert, était, il y a cinquante ans, une place de commerce de première importance. Chaque année, on voyait arriver sur ses rivages trois cents bâtiments du port de cent cinquante à trois cents tonneaux, qui faisaient leurs chargements dans la baie de Catacolo, à l'embouchure du Pénée, ou bien dans le golfe de Chiarenza, au

lieu qu'il n'y aborde plus maintenant que six navires marchands et quelques caboteurs ioniens.

Les chantiers des îles d'Hydra et de la Spezzia tirent leurs bois de construction des forêts d'Olympie; et les Ioniens, leurs douves ainsi que leurs charpentes, des bois du mont Pholoé. Du côté de Pyrgos, on exporte des bœufs, des moutons et des volailles pour les sept îles.

Enfin ses revenus ne se montent plus qu'à:

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé	160,000 kilos.	8 piast.	1,280,000
Seigle, maïs, calembok, orge.	260,000 *Id.*	6	1,560,000
Légumes secs.	15,000 *Id.*	10	150,000
Graine de lin.	9,000 *Id.*	4	36,000
Coton.	1,000 quintaux.	120	120,000
Laine surge.	3,000 *Id.*	34	102,000
Fromage.	8,000 *Id.*	30	240,000
Lin.	16,000 *Id.*	25	400,000
Soie	2,500 ôques. . . .	60	150,000
Tabac en feuilles. . .	25,000 *Id.*	1 ½	37,500
Raisins de Corinthe.	200 milliers de milliers. .	130	26,000
Vallonée.	8,000 *Id.*	35	280,000
Vin.	108,000 barils. . . .	8	864,000
Peaux de chèvre. . .	2,000 douzaines.	15	30,000
Goudron et résine. .	En bloc.	. . . .	144,000
Bestiaux et volaille.	*Id.*	. . . .	200,000
Bois de construct. .	*Id.*	. . . .	80,000
Douves de tonneaux.	*Id.*	. . . .	40,000
	Total de la vente.		5,739,500

XV. — *Canton de Patras.*

Patras est maintenant la principale place de commerce de la Morée. Ses communications avec Trieste, Ancône, Naples, Livourne, Gênes, Marseille et les îles Ioniennes, lui donnent une vie particulière. C'est maintenant sur sa place que se traitent les affaires, non-seulement de la presqu'île, mais encore de l'Étolie, de Lépante, de Salone et de la riche Livadie. On y fait les achats de tous les raisins de Corinthe que les vaisseaux de commerce chargent sur sa rade. Enfin c'est le lieu où résident les consuls de toutes les puissances chrétiennes.

Les productions du canton de Patras, dont l'agriculture augmente chaque année, sont :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé	25,000 kilos.....	8 piast.	200,000
Seigle, orge	25,000 *Id.*.....	6	150,000
Raisins de Corinthe.	6,000 milliers de milliers..	140	840,000
Soie	2,000 oques....	60	120,000
Gomme adragante..	3,000 *Id.*.....	6	18,000
Vermillon........	500 *Id.*......	25	12,500
Fromage.........	2,000 quintaux.	30	60,000
Laine surge.......	1,000 *Id.*.....	34	34,000
Coton...........	500 *Id.*.....	130	65,000
Huile	1,000 barils....	45	45,000
Vallonée.........	En bloc.........	....	65,000
Bestiaux.........	*Id*...........	....	80,000
	Total de la vente..........		1,689,500

XVI et XVII. — *Cantons de Vostitza et de Calavryta.*

Quoique Vostitza et Calavryta forment deux cantons distincts, le commerce les confond dans une seule catégorie pour leurs productions, qui sont :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé	50,000 kilos	8 piast.	400,000
Maïs, orge	40,000 *Id.*	6	240,000
Raisins de Corinthe.	2,200 milliers de milliers	130	286,000
Huile	1,000 barils	45	45,000
Fromage	1,200 quintaux	30	36,000
Laine surge	2,000 *Id.*	34	68,000
Soie	6,000 oques	60	360,000
Gomme adragante	1,000 *Id.*	6	6,000
Eau-de-vie	En bloc		15,000
Bestiaux	*Id.*		30,000
	Total de la vente		1,486,000

XVIII. — *Canton de Tripolitza.*

Le plateau de Tripolitza est la région la plus froide de l'Arcadie. Ses productions, moins variées que celles des autres cantons, se montent annuellement à :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé..............	80,000 kilos.....	8 piast.	640,000
Maïs.............	60,000 *Id.*.....	6	360,000
Seigle, orge......	60,000 *Id.*.....	6	360,000
Fromage..........	12,000 quintaux.	30	360,000
Laine surge.......	3,000 *Id.*....	34	102,000
Vermillon.........	4,000 oques....	25	100,000
Barils de vin......	1,5000	6	90,000
Peaux de chèvre...	1,000 douzaines.	15	15,000
		Total de la vente..........	2,027,000

XIX. — *Canton de Caritène.*

Territoire fertile, qui pourrait surpasser l'Élide en prospérité, si l'agriculture y était encouragée; mais les Grecs qui dominent dans cette contrée, au lieu de chercher la source des véritables richesses dans le défrichement des terres, se sont trop exclusivement adonnés au commerce. Tout les invitait à suivre une autre direction. Ils devaient, comme ils le font, tisser leurs laines, mais sans dédaigner la charrue, et, pasteurs comme les antiques Arcadiens, fuir les chances toujours douteuses du commerce. L'air et les eaux, qui y sont salubres, leur ont départi la santé.

Les productions de ce canton sont, année commune, de :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé.............	120,000 kilos.....	8 piast.	960,000
Maïs, seigle, orge..	60,000 *Id*......	6	360,000
Légumes secs.....	20,000	10	200,000
Vermillon........	3,000 oques....	25	75,000
Fromage.........	6,000 quintaux..	35	210,000
Laine surge......	1,000 *Id*.....	34	34,000
Bestiaux.........	En bloc.........	....	80,000
Tapis et capots....	*Id*...........	....	100,000
	Total de la vente..........		2,019,000

XX. — *Canton de Phanari, division de Caritène, comprenant l'Alvana ou mont Évan.*

Les environs de Phigalis, de Lycosure et de Bassæ, dont les rivières arrosent les vallées du mont Évan, seraient toujours d'une grande fertilité, si les habitants, moins opprimés par leurs agas, pouvaient donner un libre essor à leur industrie. On n'y voit plus errer que des troupeaux, et on ne rencontre qu'un très-petit nombre de laboureurs dans un pays où les Vénitiens possédaient leurs fermes les plus opulentes.

La distance du chef-lieu de ce canton est de huit lieues jusqu'à la plage de la Néda, où les Ioniens achètent une partie des grains de son territoire, dont les productions sont évaluées à :

INDICATION des produits agricoles et industriels.	QUANTITÉS en mesures du pays.	PRIX de la vente sur les lieux.	VALEURS en 1814.
Blé...............	30,000 kilos.....	8 piast.	240,000
Seigle, maïs, orge..	30,000 *Id*......	6	180,000
Fèves sèches.......	12,000 *Id*......	8	96,000
Fromage..........	1,000 quintaux.	35	35,000
Laine surge........	600 *Id*......	34	20,400
Tabac en feuilles...	20,000 oques.....	1 ½	30,000
Peaux de chèvre...	500 douzaines.	15	7,500
Bestiaux..........	En bloc..........	....	40,000
Tapis et abats.....	*Id*............	....	25,000
	Total de la vente..........		673,900

Si nous additionnons ensemble les valeurs des produits agricoles et industriels des vingt cantons de la Morée, nous verrons qu'ils s'élevaient en 1814, année que j'ai prise pour terme moyen, à la somme en piastres turques, alors égales au franc, de 30,698,000

Tandis que ses impôts et redevances ne montaient qu'à...................... 12,816,241

Ce qui laissait une différence, en faveur des administrés, de.................... 17,881,759

C'est avec cet excédant, dont les sept dixièmes passent dans les trésors des beys, des agas et des grands propriétaires, qu'ils paient leurs dépenses particulières, et que les cantons achètent dans les mar-

chés de la province les denrées de première nécessité qu'ils ne récoltent pas, et les objets provenant de l'étranger.

Ce serait ici le cas d'établir la balance du commerce en faisant connaître les produits des manufactures ou des denrées étrangères, qui entrent habituellement dans la consommation de la Morée; mais ces renseignements doivent, comme je l'ai déja dit en pareille circonstance, rester dans le secret du gouvernement. Puissent seulement, pour le but que je me suis proposé, mes documents améliorer le sort des chrétiens en montrant au cabinet ottoman l'intérêt qu'il a de ménager un peuple digne d'une condition meilleure que celle qu'il supporte, depuis tant de siècles, avec une si touchante résignation!

CHAPITRE CXXXVII.

Aperçus historiques sur le commerce des Français dans le Levant. Origine et état de la marine marchande des Grecs ottomans.

Le savant Huet, évêque d'Avranches, qui nous a laissé un ouvrage sur le commerce des anciens, ne dit presque rien de celui que Marseille entretint de tout temps dans l'Orient, et que les Français y font depuis le sixième siècle.

Il serait difficile d'expliquer si ce fut par l'effet d'un calcul ou du hasard que nos ancêtres s'appliquèrent au trafic de l'Égypte, qui fut le centre d'un commerce considérable, et l'entrepôt des Indes, avant la découverte du cap de Bonne-Espérance. Suivant le rapport de Cosmas-Indopleustes (1), on verra que son importance était *immense;* et en consultant les historiens, on saura la part qu'y prenaient les Français (2), qui étaient accrédités au Levant en vertu de capitulations réglées entre Chilpéric et l'empereur romain Tibère (3), pour les négociants d'Agde et de Marseille. En partant de ce point historique, on suivra la marche

(1) Cet écrivain, qui avait voyagé dans l'Inde, vivait vers 540 à 576.

(2) Agathias, qui existait dans le sixième siècle, connaissait sans doute par le commerce les Français, dont il fait un portrait avantageux. *Hist.*, p. 13.

(3) Grégoire de Tours donne quelques détails sur notre navigation dans la Méditerranée.

de nos affaires mercantiles, qui avaient déja fait de grands progrès : si on en juge par le luxe des ministres du roi Dagobert (1). On apercevra les premiers germes de la civilisation se développer assez rapidement pour permettre à des Syriens qui suivaient les ballots de papyrus et d'épiceries apportés en France par la navigation, de fonder des écoles à Paris; et aux habitants de cette ville, éclairés par leurs maîtres, de diriger leurs spéculations commerciales vers la Syrie (2).

Ces entreprises de nos armateurs, qui remontent à la première race de nos rois, furent un moment entravées lorsque Omar, vicaire de Mahomet, s'empara de Jérusalem. Mais après les orages inséparables d'une invasion, le commerce reprit son cours; et les pélerins, tout en visitant les lieux saints ainsi

---

(1) Saint Ouen nous apprend que saint Éloy, qui était employé à la cour de Dagobert, portait des habits de soie, *holoserica*, preuve de nos rapports avec l'Orient.

AUDOEN, *Vit. S. Elig.*, pars I.

(2) On lit dans Grégoire de Tours que la France tirait de l'Égypte le papyrus pour écrire, et des épiceries.

Quant aux Syriens, le même auteur dit qu'à la mort de Ragnemond, évêque de Paris, un marchand syrien, nommé Eusèbe, lui succéda, et qu'il remplit l'école de cette ville de gens de sa nation.

Enfin l'auteur de la *Vie de sainte Geneviève*, qui s'est permis de broder son agiologie d'après ce fait, nous apprend que les négociants de Paris fréquentaient la Syrie, et que c'était par leur entremise que *la bergère de Nanterre* entretenait correspondance avec saint Siméon Stylite, qui demeurait à Antioche, où il vivait sur le haut d'une colonne.

Voyez BALL., *Vie de sainte Geneviève.*

que les solitaires de la Thébaïde (1), étendaient nos relations commerciales. On avait obtenu des tarifs pour les douanes, des lieux de sûreté sous le patronage des vicomtes ou consuls; et ce fut à la violation de ces pactes par les Sarrazins, que fut due en grande partie l'idée des *croisades*. En lisant attentivement les chroniques du temps, on est convaincu que ces *saintes ligues* avaient autant pour objet le rétablissement de la *foire* de Jérusalem (2) que la délivrance du saint tombeau, chantée par le Tasse; et finalement, que ce ne fut pas un zèle purement religieux qui enflamma tout-à-coup les chrétiens du onzième siècle, pour entreprendre la conquête de la Palestine.

L'auteur de l'Abrégé chronologique de l'histoire de Lyon nous révèle les motifs politiques de la guerre d'outre-mer qu'on résolut à cette époque, quand il dit que nous avions des factoreries établies à Alexandrie depuis l'an 813 (3), et un bazard français à Jéru-

(1) *Voyez* Vitæ patrum.

(2) Les actes des SS. de l'ordre de saint Benoît contiennent la relation du voyage de saint Arculf, tel qu'il la dicta à saint Adamnan, où il est parlé de la foire qui se tenait à Jérusalem le 15 septembre dans les termes suivants : *Diversarum gentium undique prope innumera multitudo XV die septembris anniversario more, in Hierosolymis convenire solet ad commercia mutuis conditionibus et emptionibus peragenda*. Saint Arculf vivait vers l'an 705.

(3) « Les Lyonnois, dit-il, unis aux Marseillois et à ceux d'Avignon, rapportoient d'Alexandrie depuis 813, les épiceries de l'Inde et les parfums de l'Arabie. Ils remontoient le Rhône, entroient dans la Saône, d'où ils embarquoient ces marchandises sur la Moselle, d'où on les distribuoit, par le Rhin, le Mein et le Nèkre, dans l'Allemagne. »

salem (1). Or, comme les intendants des califes avaient cessé de respecter ces établissements, et que la religion avait constamment servi de voile au commerce, on fit une guerre sacrée, pour une cause d'une tout autre nature que celle de la religion; car les marchands de Verdun, qui vendaient des chrétiens mutilés aux Maures d'Espagne (2), ainsi que les Vénitiens aux califes, et les pélerins de ce temps-là, avaient des idées plus qu'étrangères aux maximes de l'évangile.

On sait que l'hôpital de Saint-Jean à Jérusalem fut bâti avant les croisades, ainsi que les caravansérails, qui sont maintenant les *hokels*, où résident les consuls de France établis en Syrie et dans l'Égypte. Il est prouvé, par les grandes richesses des hospitaliers, *devoti milites*, et des templiers, *nobiles pauperes*,

---

(1) Les actes des saints nous font encore connaître cette particularité rapportée par Bernard, qui voyageait en 870, où l'on voit qu'indépendamment de l'église de Sainte-Marie, de l'hospice et de la bibliothèque, il y avait un *bazard* où chaque négociant payait deux sequins d'or : *Forum pro quo unusquisque ibi negotians in anno solvit duos aureos illi qui illud providet.*

(2) Les Vénitiens faisaient le commerce d'esclaves chrétiens, qu'ils allaient vendre aux mahométans; et le pape Zacharie racheta en 748 plusieurs de ces malheureux, qu'on mutilait à Rome. Les négociants de Verdun, au rapport de Luitprand, vendaient des eunuques français aux Maures d'Espagne, pour servir à la garde des femmes de leur harem. Ils appelaient, à l'instar des Grecs, ces esclaves *Carsamatia*, et Luitprand donne l'explication de ce nom : *Carsamatium autem Græci vocant, amputatis virilibus et virga eunuchum, quos Verdunenses, ob immensum lucrum, facere solent et in Hispaniam ducere.*

qu'ils furent beaucoup plus attentifs à protéger les marchands et le grand bazard de la sainte cité que les pélerins, qui, comme les Arméniens de nos jours, étaient assez contents d'être battus par les Arabes, afin d'augmenter l'œuvre méritoire de leur voyage. Enfin la vanité, qui fut dans tous les temps la même, portait, dit Glaber (1), *certains hommes à passer en terre sainte par des vues humaines, la plupart ne visant*, comme il arrive de nos jours, *qu'à se faire admirer au retour, en racontant des choses merveilleuses.*

Malgré les vexations des Sarrazins, il est probable qu'on aurait continué à vivre en paix avec eux, lorsque des événements inattendus amenèrent une crise nouvelle dans l'Orient. Des essaims de barbares, sortis du Turkestan, après avoir détrôné le calife de Bagdad, dont ils embrassèrent la religion; conquis l'Arménie, l'Asie mineure, la Syrie; vaincu les Grecs, fait prisonnier l'empereur romain Diogènes, s'emparèrent de Jérusalem, où ils mirent tout à feu et à sang. Comme ils n'avaient pas de *capitulations* avec les Latins, ceux-ci ne furent pas plus épargnés que les vaincus; et Pierre l'ermite, qui se trouvait alors dans la Terre-Sainte, repassa en Europe plein de ressentiments, dans l'intention de faire connaître au monde chrétien

(1) Glaber n'excepte de ce reproche qu'un nommé Lethbaldus d'Autun, qui mourut à Jérusalem en odeur de sainteté : *Iste procul dubio liber à vanitate ob quam multi proficiscuntur ut solummodo mirabiles habeantur.* Enfin il confirme qu'il y avait dans cette ville des foires réglées, où l'on se rendait pour le commerce et par esprit de dévotion.

les excès dont les Turcs venaient de se rendre coupables.

Les négociants avaient chargé cet ascétique fougueux de plaider leur cause devant le roi de France; et il la présenta sous un point de vue tout différent, qui fut celui de la religion.

Il arrive souvent, même dans les empires parvenus au plus haut point de civilisation, des événements dont la cause est inconnue, parce que, n'étant pas la suite de projets formés, ils naissent en quelque sorte d'eux-mêmes. D'abord les souverains n'y prennent aucune part; mais quand tous les corps de l'état ont adopté une idée conforme à leurs intérêts, elle devient l'expression de la volonté générale; et alors les rois, les grands, les hommes publics ou privés sont emportés par le torrent. Le pape, fidèle au système d'ambition qui animait alors la cour de Rome, autorisa Pierre l'ermite à prêcher la croisade; et le roi de France, obsédé par la clameur publique, profita de la disposition des esprits pour se débarrasser des grands vassaux, qui étaient un obstacle à son repos et au bonheur de la nation (1).

Des raisons d'état déterminèrent donc Rome et Paris aux guerres d'*outre mer,* dans lesquelles le fanatisme entraîna le peuple; et la débauche détermina les grands à se mettre à la tête d'une ligue dans la-

---

(1) Il suffit de lire l'histoire de Philippe Ier pour admirer la conduite de ce prince, excommunié par le pape, et sans cesse tourmenté par les grands; pour voir qu'il n'eut pas de meilleur parti à prendre pour sa gloire et son repos.

quelle ils voyaient un moyen de donner un libre cours à des passions dont ils trouvaient la rémission, en prenant le bourdon et la croix (1). Plébéiens, nobles, clergé, tous, à l'exception des souverains, devinrent illuminés (2). Enfin on mit en œuvre, pour exalter les esprits, les mêmes moyens qu'on employa en 1798 (3), en promettant aux soldats de la croix,

---

(1) Guillaume de Tyr dit à ce sujet, « qu'il n'y avait plus dans « l'Occident ni religion, ni justice, ni foi. Les grands, sous les « plus vains prétextes, portaient le fer et le feu sur les terres de « leurs voisins. Le riche, pour être dépouillé, était jeté dans « les prisons et livré aux plus cruels tourments. Personne n'o- « sait faire connaître qu'il avait du bien, parce que c'eût été « s'exposer à la mort. Les églises, les monastères, étaient aban- « donnés au pillage; rien n'y était respecté. Ceux qui s'y réfu- « giaient en étaient arrachés pour être livrés aux bourreaux. « Les grands chemins, les places publiques et les villes étaient « remplies de voleurs; on n'était en sûreté nulle part; les « crimes les plus horribles étaient permis. Dans l'intérieur des « familles, les mœurs étaient portées au dernier point de cor- « ruption. Le luxe, le jeu et l'ivrognerie régnaient partout; « le clergé ne tenait pas une conduite plus régulière; les « évêques étaient livrés à la débauche et à la simonie. »

(2) Tels furent les hommes que la dévotion porta à se croiser. Cependant plusieurs se vantaient d'avoir trouvé sur eux des *croix* imprimées miraculeusement, que quelques-uns se donnaient avec un fer chaud. Les femmes, plus accortes, employaient un sel alcalin afin de faire paraître une croix sur leur peau. Le concours fut tel, que l'archevêque Baudry dit que la *purgation* qui débarrassait la France d'une foule de mauvais sujets, fut trop forte : *Excessit tamen medicina modum.*

(3) Dans un ordre du jour publié à Toulon, le général en chef promettait à son armée le partage des propriétés et des biens des Mameloucks. En cela il avait au moins autant de droits que

comme aux républicains de notre âge, le partage des biens des infidèles qu'on allait combattre. Ces vues temporelles, attestées par les historiens du temps, produisirent un effet plus merveilleux alors que ne le firent de nos jours les promesses d'un chef célèbre sur l'esprit de nos soldats, qu'on enlevait à une patrie défendue au prix de leur sang, pour les transporter au milieu des sables de l'Afrique.

On connaît quel fut le résultat de ces entreprises mal dirigées, et comment il ne nous resta de nos conquêtes dans le Levant, après la grande croisade, que les comptoirs de Tripoli de Syrie et de Jérusalem, qui étaient sans cesse menacés par les Arabes. On sait trop ensuite pourquoi saint Louis, afin de conserver ces établissements, résolut de couper le mal dans sa racine en détruisant les soudans d'Égypte, pour qu'il soit à propos de revenir sur cette guerre, injustement critiquée par ceux qui n'y ont vu que l'effet mal entendu d'un zèle pieux. La religion et la politique furent le mobile de cette entreprise, qui avait pour objet de conserver un pays que nous avions possédé pendant cent quatre-vingt-douze ans.

Il est probable que notre commerce se maintint sur un assez bon pied, même après cet échec; car nous voyons en 1332 un inspecteur, Jean de Mandeville, partir de Marseille pour visiter nos établissements dans le Levant. L'imprudente croisade de l'année 1365 ne fut pas non plus destructive de nos

---

le pape, qui regardait les terres occupées par les Sarrazins comme des fiefs du saint-siége, qu'il promettait aux croisés.

intérêts, car les historiens arabes du temps des Mameloucks parlent souvent de nos négociants et de leurs consuls. Enfin les affaires étaient très-profitables à nos armateurs, sous le règne de Charles VII, si on en juge par la fortune considérable que Jacques Cœur avait honorablement acquise, en faisant le grand cabotage du Levant (1).

Ces avantages étaient dus en partie à une résolution prise dans le concile de Vienne tenu en 1311 et 1312, où l'on avait décidé, dans l'intérêt de la religion (2) et de l'état, d'établir à Paris, à Rome, à Oxford, à Bologne, à Salamanque, des chaires d'hébreu, d'arabe et de chaldéen, afin d'obtenir, au moyen des lumières, des avantages qu'on n'avait pu conquérir par la voie des armes. On s'occupait de ces projets lorsque les Turcs, conduits par Mahomet II, arborèrent leurs drapeaux sur les murs de Constantinople.

La politique religieuse et commerciale comprit qu'elle n'avait plus à traiter avec les Sarrazins, qui honoraient les lettres, et dont les califes gouvernaient d'après des lois écrites; et on dut adopter des errements nouveaux vis-à-vis des Turcs, gouvernés par des sultans absolus. Droit public, législation, tout était ignoré de ces enfants de la victoire et du carnage; mais, comme ils étaient barbares, on s'aperçut

(1) En 1440, comme on le voit par son procès, duquel il résulte que ce grand négociant avait dix à douze vaisseaux employés au commerce du Levant (*Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XXXIV, p. 367, édit. in-12).

(2) Clément., lib. V, *In Corp. jur. Can.*, t. II.

qu'on pouvait en obtenir des concessions avantageuses.

La diplomatie de ces temps savait que, si la propriété est un mot vide de sens dans les états despotiques, où il ne peut exister que des usufruitiers soumis aux volontés d'un maître qui a le droit de disposer de leur vie et de leurs biens, à plus forte raison il ne doit y avoir, sous une pareille autocratie, qu'un trafic de détail et de caravane, comme il y en èxista de tout temps dans l'Orient. En effet le commerce, tel que nous le concevons, tend trop directement à élever une force opposée à l'asservissement du peuple, pour qu'il ne soit pas repoussé par le despotisme avec plus de soin que par l'oligarchie, qui se contente de proscrire l'industrie et les lumières, afin de maintenir dans la dépendance, la classe dévouée au travail des mains.

Tel était le véritable ordre des choses dans le Levant, quand les Turcs envahirent Constantinople; et comme ils n'avaient pas commis de contre-sens politiques, l'état se composait alors de *conquérants* et de *subjugués*. Les vaincus avaient été condamnés, par le droit du plus fort, à travailler les terres au profit de la caste militaire, qui, consommant et ne produisant rien, n'admettant ni arts, ni manufactures, mais recevant leurs produits, dut accueillir l'étranger et lui ouvrir les mers qu'elle fermait à ses sujets. Venise, quoique déja sur le retour de ses prospérités, car le commerce des Indes avait cessé de passer par ses mains depuis que les Portugais avaient étendu leur navigation; Venise essaya la première de profiter

des nouveaux avantages commerciaux qui se présentaient. Ses tentatives furent assez heureuses; mais elle apprit bientôt à ses dépens que la France, fille aînée de la haute civilisation, pouvait seule traiter les affaires en grand dans les marchés de l'Orient. Bien différents des caboteurs vénitiens comprimés par une aristocratie lâche et jalouse, les Français, encouragés par les rois paternels qui avaient travaillé, depuis saint Louis, à l'affranchissement des communes, purent déployer toute l'étendue de leurs spéculations commerciales. Ils avaient pour eux l'expérience, et ils obtinrent bientôt les encouragements de l'autorité.

Les ministres, qui étaient loin de considérer la France comme un pays uniquement agricole, dont le moyen terme de la population ne devrait jamais dépasser vingt millions d'habitants, qu'on pourrait contenter avec du pain et des vêtements, aspirèrent à donner à la nation de plus nobles destinées. A la vérité, le commerce n'avait point été défini, comme quelques métaphysiciens le font de nos jours, *une cause d'immoralité tendante à individualiser les hommes, à corrompre la bonne foi, et à substituer l'influence des richesses*, qui est une réalité, à des préjugés fantastiques condamnés par la justice divine. Ces doctes raisonnements n'avaient point été imaginés quand François Ier, par l'entremise de son ambassadeur Aramon (1), posa les bases de nos ca-

(1) Cet ambassadeur dit, dans la relation de son voyage à Jérusalem en 1549, qu'il y rencontra Pierre Gilles, qui nous a laissé la meilleure description connue du Bosphore, et Guil-

pitulations politiques avec la Porte Ottomane. Dictées par une piété éclairée, elles stipulaient des garanties pour les missionnaires destinés à soutenir les chrétiens dans le sentier de la foi, pour les pélerins, et sur-tout pour nos factoreries, qui s'étendirent bientôt dans toute la Grèce.

Partout où les Français se montrèrent à cette époque, on reconnut d'anciens alliés, des amis, ou des maîtres généreux; et on les reçut comme de nos jours, on reçoit avec plaisir dans l'Égypte les compatriotes des vainqueurs des Pyramides, d'Aboukir et d'Héliopolis. A Andrinople, on n'avait point oublié le noble dévouement des chevaliers français qui combattirent sous les drapeaux de l'empereur Baudoin; on se rappelait d'eux à Thessalonique. On se souvenait à Athènes des ducs français qui avaient régi cette ville; on parlait encore de Ville Hardouin à Patras, à Argos et à Corinthe, lorsque nos premiers consuls ainsi que les missions furent accrédités dans ces différentes échelles. On se trouva également en pays de connaissance dans l'Épire et dans la haute Albanie, qu'un évêque visiteur recommandé par la France avait parcourues en 1545, et où la maison d'Anjou avait laissé des souvenirs honorables. Enfin, partout où le pavillon de nos rois fut arboré, les habitants de l'Orient le saluèrent avec transport, comme celui d'un peuple allié, non moins brave que fidèle à ses engagements; et sa protection fut invoquée par presque

---

laume Postel, chargé par François Ier d'acheter des manuscrits orientaux. Ainsi s'élevait en silence notre grand édifice social:

toutes les puissances qui naviguaient alors dans les mers de la Grèce.

Les instructions données en 1579 par Henri III à son ambassadeur, M. de Germigny, prouvent qu'il était, conformément à la teneur des traités (1), chargé de défendre en quelque sorte les droits de toute la chrétienté à Constantinople, quoiqu'il y résidât des ministres de plusieurs souverains de l'Europe. Cependant, par une contradiction politique digne de remarque, le roi très-chrétien, qui protégeait tout le monde, écrivait alors à la seigneurie de Venise pour la prier d'*accommoder* son ambassadeur de quelque galère *afin de le transporter à Constantinople* (2). Ainsi la France avait un commerce ma-

(1) La teneur de nos capitulations, renouvelées en 1581, portait : *Que les Venitiens en hors, les Genevois, Anglois, Portugais, Espagnols, Catalans, Siciliens, Anconitains, Ragusois, et entierement tous ceux qui ont cheminez soubs le nom et banniere de France d'ancienneté jusques à ce jourd'huy, et en la condition qu'ils ont cheminez, d'ici en avant ils ayent à y cheminer en la même maniere; que les gallions ou nefs venans et retournans, cheminans en l'exercice de leurs affaires, toutefois et quant que de leur part ils ne feront démonstration contre l'amitié; que semblablement de notre part, les pactions et articles jurés ayent à être honorés et maintenus; et qu'aucun de nos pachas, ni des gens de nos heureux exercites, ne leur ait à donner fascherie ne empeschement.*

(2) Cette lettre se trouve à la suite de l'illustre Orbandale, imprimée à Châlons-sur-Saône en 1672, ainsi qu'un état curieux des présents envoyés par Henri III au grand-seigneur, à son visir, à ses officiers, à ses bouffon, cuisinier, drogman, médecin juif, et jusqu'au *soubachi*, ou syndic des vignes de Péra, ou les ambassadeurs des rois chrétiens étaient alors *parqués*, comme le sont les juifs dans le *Guetto* de Venise.

ritime important sans moyens de le protéger avec une marine militaire, tandis que Venise, qui déclinait, et l'Espagne, qui ne trafiquait pas dans le Levant, couvraient la Méditerranée de leurs escadres, sans cependant oser prescrire à aucune puissance le nombre des vaisseaux qu'on pouvait mettre en mer.

Cette imprévoyance de la part du gouvernement français devait avoir des conséquences nuisibles à notre crédit. Aussi voit-on M. de Germigny, malgré ses lumières, sa constance et son dévouement, échouer dans ses négociations, ou ne réussir que dans des bagatelles (1), auxquelles les Turcs ont l'adresse de donner une grande importance afin d'obtenir des avantages majeurs. Mais, si le succès ne répondit pas aux efforts de M. de Germigny, ses avis ne furent pas perdus.

Henri IV, parvenu au trône, profita de ces renseignements pour prendre un ton convenable au descendant de saint Louis et à la nation qu'il représentait. Il obtint, en déployant une sage fermeté, des égards qu'on avait refusés à la modération; mais il ne put empêcher que les puissances chrétiennes qui

---

(1) Les *hors-d'œuvre* qui entravèrent alors M. de Germigny furent l'élargissement de certains captifs, qu'il eût été plus simple de faire racheter par quelque courtier juif; le rétablissement d'un Grec du Fanal dans la principauté de Valachie, au préjudice d'un de ses compétiteurs; la restauration d'un patriarche qu'on n'avait nul intérêt politique à protéger; et quelques autres misères qu'on pouvait abandonner aux *sous-ordres* de Péra, qui s'entendent merveilleusement à traiter les choses de basse importance.

avaient navigué jusqu'alors au Levant sous la *bannière* de France, n'entrassent en partage des priviléges dont elle avait joui exclusivement. C'était le résultat des progrès de la civilisation, qui change les traités prétendus éternels, enfantés par les calculs d'une politique étroite, qui voit tout en grand, parce qu'elle ne porte jamais ses regards dans l'avenir. La mer, étant l'élément de tous les peuples, devait être leur commun apanage, comme il le sera quand ils voudront interdire les continents aux tyrans qui ont osé s'emparer du sceptre de Neptune, et combattre leur monopole en encourageant l'industrie destinée à affranchir l'Europe des tributs humiliants qu'elle paie aux manufactures d'un gouvernement aussi avare que Carthage, et plus ambitieux que le sénat romain.

La prévoyance de la diplomatie ne pouvait donc pas empêcher ce qui devait nécessairement arriver à notre commerce dans le Levant. Les cabinets avaient senti leur dignité. Il savaient que tout peuple qui se laisse approvisionner par un autre, et qui achète son nécessaire de l'étranger, est atteint d'une maladie mortelle, et que ses ennemis n'ont plus rien à lui souhaiter. M. de Germigny sentit ces vérités; et comme il ne s'amusait pas, ainsi que le fait le commun des ambassadeurs, à recueillir de futiles anecdotes, il jugea la Turquie d'une manière *consulaire*. Il avait, si on consulte ses écrits, calculé ses ressources, étudié ses mœurs politiques; et il traça, dans un de ses rapports que le temps a respecté, la conduite qu'il faudra toujours tenir pour réussir auprès des mahométans. *Sire*, mandait-il au roi, *les Turcs préfèrent une*

petite commodité présente à la prévoyance du bien ou mal trop ou plus important à leur estat, tant ils sont aveugléz d'ignorance conioncte avec l'extrême avarice, perfidie et iniquité qui les possède; ainsi je ne connois que deux seuls moyens de traiter avec eux. Le premier où il plairoit à V. M. leur faire voir en effect bonne quantité de gallères, qui est la force qui se fait en leur endroict le plus redouter. Le second, compatissant en quelque façon à l'extrême cupidité et avidité d'iceux, aux moins es occasions des plus grands et importans affaires, seroit l'argent, tant la crainte d'un costé et le profict de l'autre, ont de pouvoir envers cette nation engoulfée et comme submergée en toute sorte d'avarice et de cupidité.

Plein de ces idées, Louis XIV, dont la noble ambition préparait la gloire de la France par les grands moyens qui augmentent la prospérité publique, donna le signal de notre restauration politique dans l'Orient. En même temps qu'il favorisait le développement de nos manufactures, auxquelles il aurait ouvert, comme l'a fait un de ses augustes descendants, les galeries royales du Louvre, il élevait notre crédit au plus haut point de splendeur en montrant ses flottes victorieuses sur la Méditerranée. Honneurs, prérogatives, avantages, il obtint tout; et l'impulsion qu'il donna fut telle, que ni le gouvernement efféminé de la régence, ni le siècle de Louis XV, ne purent ralentir les progrès de notre commerce. Louis XVI lui faisait concevoir les plus grandes espérances; la marine française, qu'il avait recréée, non pour opprimer, mais pour maintenir la liberté des mers, of-

frait des chances nouvelles aux spéculateurs. On avait combiné des moyens particuliers de négoce, même dans la Turquie, où tout semble être connu, lorsque la révolution vint arrêter des projets qui auraient suffi pour illustrer un monarque dont nous n'entrevîmes que les vues bienfaisantes.

Époque de gloire et de malheurs pour la France, la révolution fit passer, comme je l'ai déja dit (1), notre commerce entre les mains des Grecs; et le gouvernement turc, en dérogeant à ses principes, fit une chose avantageuse à ses intérêts pécuniaires. Les Grecs, devenus ses facteurs, furent les instruments de son grand cabotage; et l'archipel, habité jusques alors par une race craintive, reprit une vie nouvelle. Argonautes intrépides, on vit tout-à-coup les habitants des îles d'Hydra, Spezzia, Poros, Psara, etc., qui ne s'étaient essayés à trafiquer que terre à terre avec des barques à voiles latines, construire de grands vaisseaux de transport, les armer en course et marchandises, et se présenter dans les ports de la chrétienté. Ils apportaient à la France, à l'Espagne, à l'Italie et aux comptoirs de l'Adriatique, les grains, les denrées et les matières premières des états ottomans. Les bénéfices furent considérables; et aux retours, qui se succèdent encore plus rapidement que les saisons, on fut étonné de voir débarquer des tonnes d'or ainsi que des étoffes de prix sur de pauvres îles dont les habitants, naguère couverts de haillons, imploraient la pitié des étrangers qui touchaient

(1) T. III, p. 489 de ce Voyage.

de temps en temps leurs rivages. Des résultats aussi étonnants enflammèrent la cupidité; on construisit, sans réfléchir que la cause d'une pareille fortune était l'œuvre de la discorde qui a déchiré l'Europe pendant une guerre de vingt-cinq ans; et en 1813, où je m'arrête pour marquer cette grande révolution commerciale dans le Levant, la marine grecque ottomane offrait le tableau statistique suivant.

Est-elle parvenue à son plus haut point de splendeur? La paix, en ouvrant au commerce ses voies ordinaires, sera-t-elle défavorable aux Grecs? Quel parti le gouvernement ottoman pourrait-il tirer d'une pépinière aussi intéressante de marins? Quelle peut être leur influence dans les destinées futures de la Turquie? Que les économistes, les législateurs, les politiques et les philosophes établissent des systêmes, des réglements, des théories, ou des utopies, je me contente d'exposer les faits, sans me permettre aucunes applications. Je m'abstiens donc d'aborder ces questions, pour reprendre la narration de mes derniers voyages dans le Péloponèse, après avoir fait connaître les richesses navales des sujets de la Porte Ottomane.

TABLEAU DE LA MARINE

INDICATION des îles de l'Archipel et des ports du continent qui ont des vaisseaux de commerce.	NOMBRE des vaisseaux appartenant à chacune de ces îles ou ports.	TONNAGE moyen des vaisseaux.	NOMBRE moyen des marins par vaisseau.	NOMBRE moyen des canons par vaisseau.
Hydra........	120	375	45	20
Spezzia.......	60	325	45	15
Poros........	4	150	30	6
Psara........	60	425	30	12
Myconi.......	22	150	20	6
Bathino......	13	130	15	4
Léro.........	4	120	12	4
Rhodes......	2	450	80	20
Simi.........	25	180	18	4
Castelorizo....	30	120	15	2
Chio.........	6	200	15	4
Scyros.......	12	100	12	4
Scopélo.......	35	180	15	4
Mitylène......	2	140	12	2
	395			

MARCHANDE GRECQUE EN 1813.

TOTAL du tonnage de chaque île ou port.	TOTAL des marins de chaque île ou port.	TOTAL des canons de chaque île ou port.	OBSERVATIONS.
45,000	5,400	2,400	Cette île possédait en 1816 quarante vaisseaux du port de quatre cents à six cents tonneaux construits dans ses chantiers, avec des pins d'Olympie.
19,500	2,700	900	
600	120	24	Au lieu de seize bâtiments qu'elle comptait en 1804.
25,500	1,800	720	
3,300	440	132	La majeure partie des navires de cette île consiste en polacres de construction napolitaine.
1,690	195	52	
480	48	16	
900	160	40	Les vaisseaux de Rhodes sont des propriétés turques. Cette île a de plus dix barques pontées employées au grand cabotage.
4,500	450	100	Les bâtiments de Simi trafiquent avec l'Égypte et la Syrie.
3,600	450	60	
1,200	90	24	Le commerce de cette île a acheté nouvellement quelques vaisseaux à Constantinople et à Messine. Il y a un grand nombre de barques pontées pour le cabotage.
1,200	144	48	
6,300	525	140	Commerce avec la mer Noire et la Syrie.
280	24	4	La fertilité de Lesbos a détourné ses habitants de la navigation.
114,050	12,546	4,660	

Suite du TABLEAU DE LA MARINE

INDICATION des îles de l'Archipel et des ports du continent qui ont des vaisseaux de commerce.	NOMBRE des vaisseaux appartenant à chacune de ces îles ou ports.	TONNAGE moyen des vaisseaux.	NOMBRE moyen des marins par vaisseau.	NOMBRE moyen des canons par vaisseau.
Report...	395			
Lemnos......	15	260	20	6
Trikéri et Volo.	12	180	18	4
Salonique....	4	180	15	2
Naxos........	2	120	12	2
Crète........	40	375	55	12
Zéa..........	7	80	12	2
Tino.........	11	80	12	4
Nio..........	1	150	16	2
Énos.........	4	100	12	4
Syphno......	2	80	10	2
Santorin......	32	80	15	4
Andros......	40	70	10	2
Galaxidi......	50	200	20	6
TOTAUX...	615			

MARCHANDE GRECQUE EN 1813.

TOTAL du tonnage de chaque île ou port.	TOTAL des marins de chaque île ou port.	TOTAL des canons de chaque île ou port.	OBSERVATIONS.
114,050	12,546	4,660	
3,900	300	90	Commerce principal avec l'Égypte et Constantinople.
2,160	216	48	Commerce avec l'Égypte et Constantinople.
720	60	8	Commerce avec la Syrie et Constantinople.
240	24	4	La population oisive de Naxos se glorifie de posséder plusieurs familles nobles issues des croisés. Villoison pensait que ces illustrations ne sont pas la postérité des seigneurs français, mais de leurs domestiques, qui dérobèrent les parchemins de leurs maîtres, après leur déconfiture en terre sainte.
15,000	2,200	480	Ces vaisseaux, surnommés galions, commercent avec l'Égypte, Smyrne, Constantinople et Salonique.
560	84	14	Constantinople et la mer Noire.
880	132	44	
150	16	2	Mer Noire.
400	48	16	Cette échelle possède depuis ce temps soixante sacolèves du port de quarante à cinquante tonneaux, qui trafiquent avec Constantinople.
160	20	4	
2,560	480	128	Commerce avec la mer Noire.
2,800	400	80	
10,000	1,000	300	Commerce avec l'Italie, l'Espagne et les côtes d'Afrique.
153,580	17,526	5,878	

CHAPITRE CXXXVIII.

Départ de Patras pour me rendre à Coron. Détails de route jusqu'au bac de l'Alphée.

Après de longues années employées au service de l'état et à parcourir la Grèce, j'avais reçu le congé qui me permettait de revoir la France. En conséquence, le 6 août 1816, à trois heures après midi, je sortis de Patras pour me rendre à Coron, où je devais m'embarquer sur un vaisseau du commerce français destiné pour Marseille. Les consuls des puissances étrangères avaient arboré leurs pavillons en signe d'adieu; et tous formèrent une cavalcade, qui m'accompagna jusqu'à une lieue de la ville. Arrivé à cette distance, je me retournai vers la maison de France, où j'avais laissé mon frère alité par les fièvres; et les larmes que je vénais à peine d'essuyer coulèrent de nouveau en pensant à notre triste séparation. M. John Cartwright, consul de S. M. B., qui voulait encore passer une soirée avec moi, vint jusqu'à Pharès, où nous nous arrêtâmes au coucher du soleil. Le bey propriétaire du tchiftlik de Cato-Achaïa, informé de notre dessein, avait pourvu à notre réception; nous fûmes bien accueillis, et nous nous endormîmes assez tard pour ne pas nous apercevoir de la longueur de la nuit.

Le 7 au matin, j'embrassai mon ami M. Cartwright, et je pris avec M. Mertrud, drogman de France, la route de l'Élide. Nous vînmes déjeûner avec nos provisions au khan d'Ali Tchélébi, qui était alors tenu

par un banni (φυγάδης) de Zante. Nous prolongeâmes, en partant de là, l'étang de Cotiki; et nous traversâmes des bois de haute futaie, qui se terminent à la lisière du plateau de l'Élide. Le vent brûlant du siroc chassait dans ce moment devant lui des nuages de fumée occasionnés par l'incendie des chaumes et des herbes sèches auxquels les paysans sont dans l'usage de mettre le feu après la récolte. Nous côtoyâmes ainsi pendant près de quatre lieues un vaste horizon de flammes, d'où nous ne sortîmes qu'en montant à Andravida, où nous fîmes halte. Comme nous ne tardâmes pas à poursuivre notre route, nous guéâmes le Pénée Éléen, qui était rempli de lins que les paysans y font rouir; et sur les trois heures après midi, nous entrâmes à Gastouni.

On était alors dans le Rhamazan, temps de jeûne pendant lequel les Turcs sont en général de très-mauvaise humeur. Mon drogman, M. Mertrud, s'étant adressé au lieutenant du voivode pour obtenir des chevaux de poste, en reçut des injures. Ce refus, qui avait pour but de me rançonner, nécessita des démarches auxquelles l'arrivée du primat grec chez lequel nous étions logés mit fin, par la promesse de nous procurer le lendemain des montures. Je me tranquillisai; et je reçus dans l'après-midi la visite d'un bey de la Thesprotie, Hassan Tchapari, qui était un des proscrits victimes de la tyrannie d'Ali pacha. Il me parla, avec les larmes aux yeux, de son vieux père, qui gémissait dans les cachots de Janina, et du général Donzelot, qui lui avait accordé l'hospitalité à Corfou, aussi long-temps que cette île était restée au pou-

voir de la France. Depuis le changement de protection de l'heptarchie ionienne, il avait dû, comme tous les Turcs dont les îles étaient la nouvelle patrie, pourvoir à sa sûreté et à son existence. Il était en conséquence passé en Morée; et le visir venait de le nommer commandant de la place de Gastouni, où sa douceur le faisait chérir de tous les habitants. Après le coucher du soleil, je reçus les beys de Lâla, qui me parlèrent à leur tour du général Donzelot, ainsi que du maréchal-de-camp Cardenau, et de la reconnaissance qu'ils leur avaient pour avoir secouru les agas de l'Épire dans les moments les plus difficiles. Je n'ose rapporter ce qu'ils me dirent pour la modération dont j'avais usé envers eux-mêmes, lorsqu'une bande de Lâliotes avait violé le droit d'asyle chez le consul de France (1), au mois de septembre de l'année précédente. Nous nous quittâmes fort bons amis, sans cependaut avoir pu décider le voivode, qui était un Asiatique, à me promettre des chevaux à l'heure fixée pour le lendemain.

Le 8 août, le jour parut; le voivode dormait : il fallut de nouvelles négociations; et les chevaux n'arrivèrent qu'à dix heures du matin. La chaleur était extrême, le soleil brûlant; et la campagne parais-

(1) Au mois de septembre 1815, le consulat de France à Patras fut inopinément assailli par plus de cent Lâliotes, qui voulaient assassiner un de mes janissaires. Comme la porte d'entrée leur fut livrée sans que j'aie jamais su comment, je me trouvai au milieu de la fusillade, dans laquelle je fus épargné par une sorte de miracle.

sait embrasée quand nous sortîmes de Gastouni. Avec quelle fatigue nous traversâmes le plateau de l'Élide, qui finit au Cœlé! Nous étions dévorés de soif lorsque nous arrivâmes à la fontaine de Messalongi. Une quantité considérable de gros serpents qui se désaltéraient dans ses eaux s'éloignèrent, quoique lentement, pour nous laisser rafraîchir. En partant de là pour traverser la vallée basse de l'Élide, je revis la position de Myrtuntium, la baie de Catacolo, Létrinus; et à trois heures après midi, nous arrivâmes à Pyrgos.

Je fus logé chez le sieur OEconomopoulo, vieillard estimable, duquel je fus accueilli avec un empressement aussi amical qu'à mon premier voyage. On foulait les grains sous mes fenêtres; les moissonneurs étaient dans l'allégresse, lorsque leurs chants furent interrompus par un préposé du fisc, qui voulait forcer de pauvres glaneurs à payer la dîme de leur cueillette. J'envoyai dire à cette sangsue publique de se désister de son entreprise; et je fus assez heureux pour être favorablement écouté. Dans la soirée, j'eus une entrevue avec le voivode de l'Élide, qui tenait ses assises à Pyrgos; je me plaignis des insultes de son lieutenant de Gastouni, et j'obtins toutes les satisfactions que je demandai. Nous prîmes ensuite des sorbets à la glace qu'on tire du mont Pholoé; et Ismael aga (qui était cet obligeant voivode), après avoir commandé les chevaux pour nous transporter à Arcadia, eut l'attention de me faire cadeau d'une charge de melons et de pastèques pour nous désaltérer en route. Il me supplia à diverses reprises de

croire qu'il châtierait sévèrement son lieutenant, en me faisant promettre de mon côté de ne rien écrire de ce qui s'était passé au visir de Tripolitza, dans la crainte qu'il ne le punît lui-même de la faute d'un homme incivil et brutal.

Le 9, aux premières blancheurs du jour, je pris congé de mon hôte grec; et nous arrivâmes au bord de l'Alphée lorsque l'aurore commençait à colorer les sommets des montagnes de l'Arcadie. Je portai mes regards vers Olympie. Je dis adieu pour jamais aux bocages de l'Élide; et le bac nous ayant déposés sur les terres de la Triphylie, je commençai, au lever du soleil, les observations qui me restaient à faire pour compléter, à l'exception de la vallée de l'Eurotas (1), la description du Péloponèse.

(1) J'avais réservé cette tâche pour l'automne de 1816. Ainsi les voyageurs peuvent regarder comme tout entier à explorer dans ses détails le grand bassin de la Laconie, à l'exception de Sparte, ville sur laquelle M. Ambroise Didot m'a fourni une notice; mais il reste à décrire la partie du Magne depuis Monembasie jusqu'au cap Malée.

CHAPITRE CXXXIX.

Triphylie. Route depuis la rive gauche de l'Alphée jusqu'à Arcadia. Chaîne du mont Minthé. Chalcis ou rivière de Sinitza. Défilé de Clidi. Lac de Caïapha. Ruines présumées de Chàa. Plaine Æpasium. Khan de Saint-Isidore. Acidon ou rivière de Glatza. Khan de Bouzi. Embouchure de la Néda. Cyparissus ou fleuve de Cartéla. Description d'Arcadia, anciennement appelée Cyparisseïs.

C'est un problême de savoir si la Triphylie, primitivement habitée par trois familles ou colonies qui étaient des Minyens, des Épéens, et des Éléens (1), appartenait à l'Élide ou bien à l'Arcadie. Scylax l'englobe dans l'Élide (2), quand il dit que cette province s'étendait jusqu'à Lépréas; mais comme il attribue en même temps Pylos au territoire des Arcadiens, qui se prolongeait de ce côté jusqu'à la mer, la position spéciale de la Triphylie reste indéterminée. Denys Périégète (3) laisse la question dans le vague, quand il indique la Triphylie à l'occident du Péloponèse. Strabon, de son côté, n'est guère plus précis, puisqu'il se contente de dire que ce territoire, traversé

---

(1) Steph. Byz.

(1) Scylax Peripl., p. 16.

(3) Τῆς πρὸς ζεφύροιο Τριφυλίδος ἤθεα γαίης.

Dionys. Perieget., v. 409.

par l'Alphée, fut toujours un objet de contestation entre les Éléens et les Arcadiens. Polybe de Mégalopolis (1), sans discuter les prétentions des peuplades, est le seul qui fixe le gisement de la Triphylie le long de la plage occidentale du Péloponèse, à l'extrémité de l'*Achaïe*, nom auquel il faut, je pense, substituer celui d'*Arcadie*, car jamais les Achéens n'étendirent leurs possessions jusqu'à cette extrémité de la presqu'île. Le même auteur, passant ensuite à l'énumération des villes de cette contrée, qu'il porte au nombre de neuf, ne dit rien de leur emplacement. Strabon, au contraire, qui ne trace qu'à vol d'oiseau le site de la Triphylie, nous apprend que les places de sa dépendance se trouvaient dans l'intérieur des terres, à l'exception de Samicum, qui était bâtie dans le voisinage de la mer sur une éminence, comme son nom l'indique (2).

La rive de l'Alphée, où nous débarquâmes, est brisée de monticules couverts de vignobles, entre lesquels nous marchâmes pendant un quart d'heure pour monter à Agolinitza. Nous avions à l'occident des champs cultivés, où je remarquai une multitude de petites tentes en toile de coton. Leur forme sépulcrale, surmontée d'un dôme au centre, m'aurait

---

(1) Κεῖται δὲ (ἡ τριφαλία) τῆς Πελοποννήσου παρά θάλατταν, μεταξὺ τῶν Ἠλείων καὶ Μεσσηνίων χώρας. Τετράπεται δὲ εἰς τὸ λιβυκὸν πέλαγος ἐσχατεύουσα τῆς Ἀχαΐας (leg. Ἀρκαδίας) ὡς πρὸς χειμερίνας δύσεις. POLYB., lib. IV, c. 78.

(2) Strab., lib. VIII, p. 343, 346; lib. X, p. 457; Pausan., lib. I, c. 5.

fait croire que je dominais sur un cimetière turc, si l'on ne m'eût dit que c'étaient des mousquitières tendues en plein air, sous lesquelles les habitants dorment pendant l'été, afin d'être au frais et de se préserver des cousins. Je plongeais, un mille à l'occident, sur les vastes pêcheries formées par les attérissements de l'Alphée, qui, comme je l'ai dit, a changé d'embouchure (1). Nous ne nous arrêtâmes à Agolinitza, où il n'y a rien de curieux à voir, que le temps nécessaire pour compléter nos provisions; et nous poursuivîmes notre route en suivant la base du mont Minthé. A trois quarts d'heure du bourg que nous quittions, nous passâmes au tchiftlik d'Anémochori. Nos guides firent leurs *metanoïais* devant la chapelle de Saint-Nicolas, où les marins apportent des offrandes afin d'obtenir, comme le disait Platon, des graces qui ne devraient être demandées que par des prières religieuses (2). Je remarquai que cette chapelle repose sur une substruction hellénique qui appartenait, dit-on, à un temple dédié aux sept Pléïades, filles d'Atlas (3) et de la nymphe Pléione. La base crayeuse des montagnes, qui court du nord au midi, nous portait à cette distance au bord des lagunes qui s'étendent plus de deux lieues à l'ouest, en couvrant la mer d'îlots verdoyants séparés par des canaux, au bord desquels on aperçoit des cabanes et des phares

---

(1) *Voyez* t. IV, c. CXXIII de ce Voyage.

(2) Plat., *In Eutyphron.*

(3) Les Pléiades étaient : Électre, Alcyone, Célæno, Stérope, Taygète, Maïa, et Mérope. OVID., *Fast.* lib. IV.

de pêcheurs. Nous employâmes une demi-heure de là pour arriver au khan d'Anémo-Chori, situé au bord d'une petite rivière qui verse ses eaux dans les pêcheries. Nous marchâmes ensuite pendant vingt-cinq minutes sous l'ombrage des pins dont les branchages se dessinent en forme de parasol, pour arriver à Sinitza, village situé près du fleuve Chalcis, dont les eaux limpides baignaient autrefois les murs de Scillonte (1), ville illustrée par Xénophon (2). Ce fut dans cette solitude que cet homme, aussi grand historien que général, écrivit la retraite des dix mille guerriers qu'il avait commandés, la Cyropédie, et les ouvrages par lesquels il s'est acquis une gloire impérissable. En remontant le cours du Chalcis, on découvrirait probablement les restes du temple de Minerve, que Strabon place à la hauteur d'Olympie, c'est-à-dire trois lieues environ à l'orient de l'endroit où nous nous trouvions.

A trente-cinq minutes de Sinitza, en continuant à marcher au midi, nous passâmes en vue de Tavla. Ce village, qu'on laisse sur la gauche, domine un plateau qui est probablement la plaine Æpasium, objet de litige entre les habitants de Pylos Lépréatique et les Arcadiens (3), comme il est encore celui des agas de Lâla et des beys de Phanari, pro-

---

(1) Scillonte. Σκυλλοῦνς πόλις Τριφυλιακή, Steph. Byz.; Strab., lib. VIII, 344; Paus., lib. V, c. 6.

(2) Plutarch., *de Exilio;* Xenoph., *Cyr. Expedit.*, lib. V; Stob., *de Fortitud.;* Laert., *In Xenoph.*

(3) Strab., lib VIII, p. 348.

priétaires de cette contrée. A une demi-lieue de ce cirque cultivé, nous entrâmes dans le défilé de Caïapha, nom qui a quelque consonnance avec celui de Châa, acropole citée par Strabon (1). A cette hauteur, commence un lac qui se prolonge une lieue et demie au midi, entre le mont Minthé et une barre sablonneuse par laquelle il est séparé de la mer. Nos guides me dirent qu'on voit une ville submergée au milieu; on m'avait raconté la même chose à Pyrgos; mais je présume que c'est une fable populaire. Nous passâmes entre cet étang, dont les eaux sont saumâtres, et les pêcheries que nous avions longées depuis Agolinitza, en prenant une chaussée bâtie sur arcades, commandée par un fortin nommé Clidi, qui est situé au couronnement d'une butte rocailleuse. Quoiqu'on eût eu soin d'excommunier les sauterelles en vertu d'un mandement de l'évêque d'Arcadia, cela ne les avait pas empêchées de dévorer les moissons de cette partie de la Triphylie (2).

---

(1) Strab., *Ibid.* Mélétius prétend que c'est *Lepreum* (*Geogr.*, p. 366). Pour moi, je pense que c'est Châa; et la montagne est, à mon avis, la partie du Minthé que Strabon surnomme *les roches achéennes*, Ἀχαιαὶ πέτραι.

(2) J'ai dit ailleurs comment on excommunie les ours (t. I, p. 202 de ce Voyage), les sauterelles et les fourmis. Les Turcs ne sont pas moins enfants que les Grecs sur cet article; mais, comme ils ont le droit du glaive, ils punissent autrement les animaux, ainsi que cela eut lieu à Tripolitza au mois d'avril 1816, quand le visir condamna juridiquement et fit pendre un *dinde*, accusé d'avoir, très-innocemment sans doute, occasionné entre deux femmes une batterie dont les suites avaient excité une sédition dans le quartier qu'elles habitaient.

Au sortir de la chaussée qui est construite sur un marais profond, nous traversâmes un fourré d'agnus-castus et de sabiniers, pour prendre le rivage sablonneux indiqué par Strabon (1), sur lequel nous fîmes une demi-lieue dans la direction du sud-sud-ouest. Parvenus à cette distance, nous contournâmes une grande flaque d'eau pour revenir au bord du lac de Caïapha. J'aperçus alors distinctement de l'autre côté, au penchant des montagnes, un rempart bastionné que je crois être l'enceinte de Samicon, qui méritait justement à ce titre le nom de *haute* (2). L'aride contrée des Lépréates est, comme au temps de Pausanias, un pays *arèneux* planté de pins clair semés dont la pâle verdure augmente la tristesse. Enfin à vingt-cinq minutes de là, en continuant notre route au milieu des sables, qui fatiguèrent beaucoup nos chevaux, nous arrivâmes au khan d'Agio-Sidéro, ou Saint-Isidore, où l'on prétend qu'il exista un temple dédié à Isis.

Depuis que je voyageais en Turquie, j'étais guéri de l'idée de trouver les caravansérails des Mille et une Nuits (3), qui n'ont jamais été vus que par M. de Choi-

(1) Strab., lib. VIII, p. 344.

(2) Homer., *Iliad.*, lib. II, v. 722. Strabon ajoute que son nom venait de sa position, les Grecs appelant σάμοι *les lieux élevés*. Σάμους ἐκάλουν τὰ ὕψη. Lib. X, p. 457.

(3) Belon du Mans, écrivain aussi instruit que véridique, qui voyageait dans le Levant en 1550, parle des caravansérails, qui n'ont pas été améliorés depuis ce temps, dans les termes suivants : *Il faut que les voyageurs portent avec eux leurs ustensiles, comme lodiers, estramats pour dormir, linges et autres besongnes ; car on ne baille autre chose au carbachara* (caravansérail), *sinon une*

seul-Gouffier; et le khan de Saint-Isidore, dont nous nous hâtâmes de sortir, mit le comble au dégoût que m'ont toujours inspiré ces sortes de chenils. Nous nous retirâmes donc le plus loin possible du *palais des caravanes* de la Lépréatide, pour aller nous établir et dîner avec nos provisions sous la feuillée épaisse d'un caroubier, où je rencontrai des marins zantiotes qui mangeaient une étuvée d'oignons et d'aulx assaisonnés de piment. Je relevai, de la station où nous nous trouvions placés, à la distance de vingt toises de la mer, une lieue à l'opposé dans le nord, Xérochorion, situé au penchant du mont Élaïus, chaîne inférieure de l'Alvana, montagne qui donne son nom à une subdivision du coli de Liodoras, qui est lui-même enclavé dans le canton de Caritène.

Comme notre journée était longue, car la distance entre Pyrgos et Arcadia est évaluée à quatorze heures de marche, nous quittâmes la plage solitaire d'Agio-Sidéro dès que nous eûmes dîné. Nous passâmes presque aussitôt la rivière de Sidéro, que je crois être l'Acidon (1), qui coulait près du tombeau de Jardanus, ou plutôt de Dardanus (2). A une demi-lieue de ses bords, nous fûmes en vue de Petzi, village situé à peu de distance d'une acropole ruinée. La

---

petite chambre vuyde : et faut qu'un chacun se serve de ce qu'il aura apporté. A l'arrivée, un chacun déploye ses hardes ; et s'il a affaire d'eau, il lui conviendra en aller quérir. S'il veut du potage, quand il y en a, faut porter son écuelle qui en veut avoir (c. XLIX, f. 60.)

(1) Ce fleuve est appelé Acidas par Pausanias, lib. V, c. 5.

(2) Schol. d'Homère, par Villoison, *in Iliad.* VII, v. 133, p. 180.

tradition du pays porte que c'est la seconde Pylos, ville fondée par des Pélasges d'Iolcos, qu'Eusèbe dit avoir été contemporains de Salomon (1). Nous devions être dans la plaine *Samicum*, dont Stésichore a célébré la brillante population (2). Un mille au-delà, nous franchîmes un coteau; et après avoir marché durant une demi-lieue à travers des champs cultivés, nous arrivâmes à la tour de Glatza. Je regrettai de ne pas avoir le temps de visiter des ruines qui se trouvent entre les villages de Ktypana (3) et de Cato-Éléa, près de Saréni, nom qui rappelle celui d'Arène. Ceux de ces hameaux qui retraçaient à mon souvenir, l'un une ville ancienne de cette contrée, et l'autre le nom que portait autrefois cette partie des montagnes de l'Arcadie, servirent encore à me faire déterminer l'emplacement de la Pylos-Triphyliaque, d'où l'on comptait quatre cents stades jusqu'à la Pylos de Messénie. Nous traversâmes ensuite une forêt à moitié-incendiée, qui a une demi-lieue de diamètre jusqu'au khan de Bouzi, situé à la rive droite de la Néda.

Nous venions de faire halte à cette extrémité de la Triphylie, lorsqu'une femme, les cheveux épars et poussant des cris lamentables, attira notre attention. Elle déplorait la mort de son époux et de son fils, qui venaient d'être assassinés par des Turcs d'Arcadia. Leurs cadavres palpitaient encore, et comme nous ne pouvions lui donner que de vaines consola-

(1) Euseb., *Chron.*, lib. II.

(2) Strab., lib. VIII, p. 347.

(3) Strab., lib. VIII, p. 344; Steph. Byz.

tions, nous nous empressâmes de quitter le caravansérail ensanglanté de Bouzi, autour duquel on voit des ombrages frais et des champs très-bien cultivés.

A l'endroit où nous guéâmes la Néda (1), qui est surnommée Paulitza, et Hellénico, nous nous trouvions à six lieues de Phigalée ou Phigalis (2). Je pris un croquis du gisement de l'embouchure du fleuve qui porte le nom de Bouzi, depuis le khan au-dessous duquel il forme un coude au sud-ouest pour se jeter obliquement dans la mer. Nous traversâmes immédiatement un plateau cultivé, en laissant un mille au nord le village de Chilia-Modia, près duquel on voit des ruines. Comme nous nous trouvions au milieu d'un pays rempli de brigands, nous hâtâmes le pas; et dans quinze minutes, nous arrivâmes à la fontaine d'Argaliana, village bâti dans les escarpements des montagnes. Un demi-mille plus loin, nous laissâmes à gauche un roc isolé appelé Clidi, qui est dominé par une tour, où l'on lit, dit-on, une inscription hellénique. Presque aussitôt, nous entrâmes dans un bois en partie incendié, qui aboutit à la grève aride du golfe Cyparissien, que nous suivîmes pendant quatre milles, et en tournant à cette distance à l'ouest, nous passâmes près d'un édifice que les habitants appellent Vòmos (Βωμὸς)

---

(1) Ce fleuve rapide sort du *Lycæum*, montagne d'Arcadie. *Voyez* Strab., lib. VIII, p. 348.

(2) Phigalée, les ruines de cette ville sont au village de Paulitza, bâti dans une enceinte située au S. O. du temple; une heure un quart S., se trouvent les ruines d'Ira, célèbre dans la seconde guerre de Messénie; et l'autel mystérieux de Jupiter se reconnaît encore à peu de distance des sources de la Néda.

ou l'Autel (1). Je m'y arrêtai le temps nécessaire pour constater que sa substruction a servi postérieurement de fondements à une église chrétienne. A quelques pas de là, nous arrivâmes au bord du Cyparisséis, fleuve de la Macistie, que les modernes appellent *Cartéla-Potamos*. Cette rivière torrentueuse, qui coulait, il y a une trentaine d'années, sous un pont en pierre de cinq arches, ouvrage des Vénitiens, a changé son embouchure, qui s'ouvre à quelques toises plus loin. Nous passâmes son cours à gué pour entrer dans une vaste olivaie, dont l'aspect me rappela l'*avenue des philosophes* et les ombrages romantiques qui environnent la ville de Sainte-Maure (1). Nous venions de traverser quelques torrents qui sillonnent la partie basse du territoire d'Arcadia, lorsque je fus accosté par des Turcs armés comme des forbans, qui, après m'avoir assailli de questions arrogantes et de menaces, prirent cependant le parti de me quitter à l'entrée de la ville. Nous mîmes un quart d'heure à escalader ses rues bâties en escaliers pour monter à la maison du sieur Pasqualigo, agent du consul d'Angleterre, chez lequel je fus très-bien reçu.

Arcadia, surnommée Christianopolis dans le catalogue des trônes ecclésiastiques de l'église d'Orient,

---

(1) Cet autel serait-il une des chapelles banales que les anciens consacraient à Apollon sur les plages de la mer, sous la dénomination de Βωμὸς πανήγυρις Ἐπακτίου Ἀπόλλωνος.

APPOLL., *Stat. Achill.*, lib. II, vers. 22.

(2) La plupart des plants d'oliviers qui existent en Morée datent du temps de la possession de ce royaume par les Vénitiens ou d'époques plus anciennes.

occupe l'emplacement de Cyparisséis, ou Cyparissia. Sa position, au penchant des escarpements du promontoire *Platanistus* (1), dut en faire en tout temps une place importante, parce qu'elle commande les chemins qui conduisent de l'Élide dans la Messénie, soit qu'on prenne le rivage de la mer, ou qu'on suive le défilé de Messène, pour pénétrer au midi, ou afin de remonter en sens inverse vers la Triphylie. Depuis le fleuve de Cartéla jusqu'à l'entrée de la ville, on voit des soubassements d'édifices anciens et d'églises que je n'eus pas le loisir d'examiner. Je remarquai, en montant à mon logement, des tambours de colonne en marbre rouge veiné, qui m'auraient fait espérer de trouver quelque chose; mais la méchanceté des Turcs d'Arcadia s'opposa à toutes mes recherches. Je dus, à cause de cela, m'abstenir de visiter la citadelle, à laquelle on arrive par une longue galerie tracée aux flancs des rochers. J'aperçus seulement de loin que ses murs, qui sont de construction vénitienne, reposent sur une maçonnerie que je crois hellénique. Il fallut également me contenter de promener mes regards vers le rivage de la mer, où les paysans se rassemblent pour tenir une foire ou panégyri, qui a lieu chaque année à la fête de la nativité de la Vierge.

Nous eûmes dans la soirée un de ces beaux couchers du soleil qui sont particuliers à la Grèce; et

(1) Promontorium Platanistus: omnia hæc ad occasum versa. Ad meridiem autem Cyparissius sinus cum urbe Cyparissiâ LXXII. M. P. circuitu. PLIN., lib. IV, c. 5.

dès que la brise commença à rafraichir l'air, on servit le souper. Le voivode me fit prévenir qu'il m'enverrait de grand matin les chevaux de poste. Il m'avertit en même temps de ne pas prendre la route de Gargaliano, à cause que le chemin était infesté par des forbans tunisiens, dont le bâtiment se trouvait mouillé à Prodano (1). Il fut en conséquence arrêté que nous passerions à travers la forêt de Cocla et par Messène pour nous rendre le lendemain à Androussa.

CHAPITRE CXL.

Messénie. Limites et subdivisions du canton d'Arcadia. Route depuis cette ville jusqu'à Androussa. Forêt de Cocla. Contrée nommée Géranos et Gerennios. Cours du Cneus et du Balyra, maintenant appelé rivière de Boudia. Ruines de Messène. Chaîne du mont Ithome ou Vourcano. Pont du Pamissus. Distances générales entre Messène et Tripolitza. Détails.

Le canton d'Arcadia embrasse la partie de la Messénie comprise entre la Néda et le fleuve Séla au midi, sur un rayon transversal d'orient en occident, pris depuis Messène jusqu'au rivage qui fait face à l'île de Prodano. Ses colis ou subdivisions, au nombre

---

(1) Prodano, anciennement Proté, Πρώτη. Ptolem., Plin. edit. ab Ortel.

de quatre (1), sont : Sourtza, du côté de la Triphylie; Soulima, à l'orient; Coudounia, dans la région montueuse, au midi, avec l'enclave de Gérennios; et Arcadia, proprement dit, qui occupe le littoral depuis le chef-lieu jusqu'à trois heures de distance de Navarin.

Nous descendîmes d'Arcadia un peu avant le lever du soleil, et nous marchâmes environ trois quarts d'heure à l'orient à travers une olivaie qui finit au-dessous du village de Rizès, qu'on laisse à main droite sur la montagne. Dix minutes plus loin, en déviant au sud-est, nous guéâmes un ruisseau; et à trente-cinq minutes de sa rive, nous accostâmes le fleuve de Cartéla, que nous remontâmes par sa rive gauche durant une demi-lieue, afin de prendre le pont sur lequel on le passe. Nous franchîmes presque

---

(1) *Premier Coli.*

Sourtza, villages	19
Nombre des familles	267
Deuxième Coli.	
Soulima, villages	33
Nombre des famillles	494
Troisième Coli.	
Coudounia, villages.	32
Nombre des familles	330
Quatrième Coli.	
Arcadia, villages	25
Nombre des familles.	1,845
Total général des familles.	3,036
Id. des individus	15,180

aussitôt un coteau aride en faisant route au midi. Nous eûmes de là un quart de lieue de marche au milieu d'une forêt épaisse jusqu'au torrent appelé Caeo-Révma; et nous marchâmes de nouveau pendant trois quarts d'heure dans les bois, qui commencent à s'éclaircir à l'entrée du vallon d'Agrilos. Nous devions être peu éloignés de l'ancienne ville d'Électre, et nous avions probablement devant nous la rivière près de laquelle Thamyris fut privé de la vue, pour avoir osé se vanter de surpasser les muses dans l'art de chanter (1). Comme je n'avais pas assez de loisir pour explorer cette contrée, je me contentai de relever à la hâte les positions d'Agrilos, de Laphica et de Varibovi, qui sont situés dans cette gorge environnée d'arbres séculaires (2). Cette opération étant finie, nous marchâmes encore pendant trois quarts de lieue sous les voûtes ténébreuses de la grande forêt de Cocla, repaire accoutumé des brigands, avant d'arriver à une clairière où je pus m'orienter. Je relevai au nord-est, entre les ressauts arides des montagnes, Soulima, bourgade habitée par des Grecs d'origine messénienne, qui ont jusqu'à ce jour fait respecter leur indépendance. Je pris le gisement de la chaîne du mont Lycée, qui expire de ce côté par des pentes brusques; et, après être rentrés dans les

---

(1) Ἠλέκτρα, Électre, ville et rivière de la Messénie (*Iliad.*, lib. II, v. 95; Paus., lib. IV, c. 33).

(2) Agrilos, un quart d'heure N. E. du sentier que nous suivions; Laphica, une demi-heure E. N. E.; Varibovi, une demi-heure O.

bois, où nous marchâmes l'espace d'un quart de lieue, nous fîmes halte sous des ombrages voisins du khan de Cocla.

Nous nous établîmes au bord d'une rivière qui est probablement l'Électre; et nous causions tranquillement avec un papas accompagné de quelques paysans, lorsqu'un Turc parut, et vint insolemment s'asseoir sur mon tapis sans m'en demander la permission. L'audace était trop forte pour l'endurer. Sans m'emporter, j'ordonnai au Tartare moraïte de se retirer; et j'accompagnai mon injonction d'une expression telle, qu'il ne se la fit pas répéter. Le bey, car c'était un homme de cette espèce, se retira pâle et furieux à quelques pas de nous. Le papas et sa suite étaient tremblants; l'amour-propre d'un homme accoutumé à lever impunément la main sur les chrétiens formait un contraste si frappant, que je ne savais trop ce qui allait en résulter. On se regardait, lorsque le noble personnage vint humblement s'excuser de sa brutalité (1). Alors je lui tendis la main, et après l'avoir fait asseoir auprès du papas, nous

(1) Le docteur Avramioti, qui ose taxer, dans sa diatribe écrite en patois bergamasque, M. de Châteaubriand de forfanterie, pour avoir réprimé l'insolence de deux Turcs dans une circonstance à-peu-près semblable, parle comme un *Créole lévantin* dressé à plier sous le bâton des Osmanlis. L'auteur d'*Atala*, qui a fait d'aussi nobles preuves de courage que de talent, a dédaigné de répondre à son détracteur; et en céla, il l'a jugé aussi bien que les Turcs, dont il a peint le caractère, quand il dit que *cette race est aussi souple lorsqu'elle voit qu'on ne la craint pas, qu'elle est insultante si elle s'aperçoit qu'on a peur d'elle*

liâmes conversation. Il me raconta qu'il était un des principaux agas de Boudia, bourgade de quatre-vingts familles grecques et turques, située une lieue à l'occident dans le mont Géranon, qui donne, comme autrefois, son nom à une contrée du coli de Coudounia, qu'on appelle Géranios et Gérennios (Γέρεννιος) (1). Il me pressa de venir coucher dans son colombier, chose que je me serais bien gardé d'accepter, quand cela m'aurait été possible ; et après les compliments d'usage, nous nous quittâmes bons amis.

Pendant que ma caravane faisait ses préparatifs afin de nous remettre en route, je me rendis sur les hauteurs du khan de Cocla, d'où j'aperçus le cours d'une rivière que je regarde comme le *Cneus*, qu'on traversait pour se rendre d'Andanie à Cyparissia (2). Je questionnai inutilement le maître du caravansérail et le papas, afin de savoir s'il existait des ruines dans les montagnes des Soulimiotes ; et comme je ne pus tirer d'eux aucuns renseignements, je partis dès qu'on eut rechargé les bagages.

En quittant la station de Cocla, nous poursuivîmes notre route pendant cinq minutes en forêt, jusqu'au débouché de la rivière de Boudia, qui est peut-être le Balyra, dans lequel Thamyris laissa tomber sa lyre, que les eaux, au moment où je le vis, n'auraient pas

(1) Γέρανος τόπος. Ainsi, comme l'avait observé Strabon, les Messéniens étaient mieux fondés en raison que les Éléens pour prétendre que c'était de là qu'Homère avait emprunté le surnom de Gérennius qu'il donne à Nestor.

STRAB., lib. VIII, p. 340.

(2) Paus., lib. IV, c. 33.

eu la force d'entraîner. Mais en considérant la quantité de torrents qui y déchargent leurs eaux dans le temps des pluies, je jugeai que son cours, à cette époque, doit être considérable. A un quart de lieue de là au midi, nous arrivâmes au confluent des ruisseaux que j'appelle l'Électre, le Cnéus et le Balyra, dont la réunion forme la rivière de Messène, que les paysans nomment Mavro-Zouména. Nos guides, qui connaissaient parfaitement le terrain, me donnèrent les noms des moindres égouts des montagnes pendant cinquante-huit minutes de chemin que nous fîmes au milieu des bois, avant d'arriver en vue de Messène.

Cette ville, dont la fondation remonte à Épaminondas (1), qui en traça le plan et la distribution, après la victoire qu'il remporta à Leuctres sur les Lacédémoniens (2), atteste encore par sa position et ses ruines, sa grandeur ainsi que son importance. A la forme diverse de ses tours et aux restaurations de sa double enceinte, on pourrait y reconnaître les travaux successifs des Béotiens, de Philippe, fils d'Amyntas, et des Romains, par lesquels elle fut successivement occupée. De la position où je me trouvais à la gauche de la rivière Mavro-Zouména, j'étais trop éloigné pour juger de ses diverses époques de reconstruction, mais bien placé pour déterminer le site de Mes-

(1) Strab., lib. VIII, p. 361; Paus., lib. IV, c. 28 à 31, met les fortifications de Messène au-dessus de celles d'Amphrysse de la Phocide, de Byzance et de Rhodes.

(2) Paus., *Ibid.*, c. 27; Plutarch., *In Pelop.*, t. I, p. 290; C. Nepos, *In Epaminond.*, c. 7.

sène, qui *enveloppe entièrement le mamelon le plus occidental* du mont Ithome, dont l'élévation est très-inférieure à celle du pic méridional appelé Vourcano.

Les Français sont les premiers en date pour la découverte des ruines de Messène (1); et le chantre des Martyrs a esquissé d'un seul coup de ses pinceaux le mont Ithome, en disant qu'*il s'élève, comme un vase d'azur, au milieu des champs de la Messénie* (2). Mais s'il avait vu Messène, qu'il suppose avoir été bâtie au faîte du Vourcano, il se serait épargné la peine de proposer un changement grammatical pour expliquer la position de cette ville (3). Comme je n'avais pas le temps de faire des observations régulières, je me contentai de prendre un tracé de la chaîne ithomienne (4); et je me remis en route, persuadé

(1) *Voyez* Mémoires de l'Académ. des Inscript. et Belles-Lettres, t. VII, p. 355, par l'abbé Michel Fourmont, qui a laissé un plan détaillé de cette ville dans son Voyage manuscrit déposé à la bibliothèque du roi.

(2) *Les Martyrs*, par F. A. de Châteaubriand, liv. I, p. 8.

(3) « Je me convainquis, dit le même auteur (*Itinér.*, p. 45), qu'on ne peut bien entendre les auteurs anciens sans avoir vu les lieux dont ils parlent. Il est évident, par exemple, que Messène et l'ancienne Ithome ne pouvaient embrasser le mont dans leur enceinte, et qu'il faut expliquer la particule περὶ par le mot *devant*, et non pas *autour*. » Si l'auteur s'était détourné de son chemin une lieue et demie sur la gauche, il aurait vu que le mot περὶ est parfaitement à sa place, et qu'il signifie *autour*. La note suivante ajoutera de nouvelles preuves à cette observation.

(4) Je puis remplir cette lacune de mon Voyage par la description suivante de Messène, que m'a communiquée M. Sau-

que ses croupes différentes durent porter des noms particuliers, et servir d'assiette à plusieurs bourgades qu'on a confondues sous une dénomination commune.

---

vaire, en attendant un plan régulier dressé par M. Cockerell, architecte anglais, qui a levé avec le plus grand soin les principaux monuments de la Grèce. « Messène est la ville du Péloponèse qui conserve les ruines les plus imposantes de l'ancienne architecture militaire. Ses remparts, bâtis en pierres de taille de quatre à cinq pieds de long sur deux de large et dix pouces d'équarrissure, enferment le mont Ithome, qui est très-escarpé. Ils existent en entier dans la partie occidentale; et la courtine est flanquée de tours dont les unes sont carrées, les autres hexagones, et quelques-unes rondes; ce qui paraît annoncer différentes époques de restauration. Toutes cependant sont assujéties à un système unique de fortification, en ce qu'elles proéminent également à l'extérieur du mur d'enceinte, dont l'épaisseur est formée par la longueur des pierres, qui sont artistement taillées. La grande porte de la ville, qui est composée de trois seules pierres servant de piliers et d'imposte, a huit pieds d'ouverture, sur une hauteur qu'on ne peut déterminer à cause des attérissements, et elle s'ouvre au N. O. En entrant par là, on voit un morceau d'architecture bâti en fer à cheval. Si on tourne ensuite à gauche, on trouve à deux cents pas une source de bonne eau, qui est peut-être la fontaine *Clépsidia*. A l'orient et au nord, on ne remarque que des ruines et des murs dégradés, mais toujours composés de grosses pierres de taille. Dans l'intérieur de la ville, qui n'est aujourd'hui qu'un champ labouré par les habitants d'un petit village appelé Mavromati, habité par quelques pauvres Messéniens, je n'ai rien découvert qui méritât une attention particulière. »

Si on se rappelle maintenant que Strabon (lib. VIII, p. 361) dit que Messène ressemble à Corinthe; que l'une et l'autre de ces villes est dominée par une montagne haute, comprise dans

En poursuivant notre chemin au milieu des forêts, je relevai, un mille au sud de Messène, sur les coteaux du mont Ithome, le village d'*Aspra-Spitia;* et deux milles plus loin, nous sortîmes enfin de la grande forêt de Cocla. Nous retombâmes presque aussitôt au bord de la rivière Mavro-Zouména, qui baigne un vallon cultivé et entouré de coteaux grisâtres. Après y avoir marché pendant cinq minutes, nous traversâmes un grand espace couvert de ruines qui sont peut-être celles d'Andanie, ville arrosée des pleurs de Mérope, veuve de Cresphonte, roi qui fut assassiné avec presque tous ses enfants par les grands de sa cour, à cause qu'il leur préférait son peuple (1). Les paysans donnent à ces décombres le nom de *village ruiné* (χώριον χάλασμενον), et celui de *Franco-Ecclisia* ou *Église-Franque* à un édifice en briques dont il reste quelques pans de murs. A peu de distance,

---

la même enceinte que la ville, et qui lui sert de citadelle; chez les Messéniens, connue sous le nom d'*Ithome*, et chez les Corinthiens, sous celui d'*Acro-Corinthe;* on verra clairement qu'elle ne se trouvait pas quatre milles au midi sur la cime du mont Vourcano. Si on fait également attention que ces deux acropoles sont les seules de la Grèce qui aient de l'eau potable, l'une au moyen de la fontaine Pirène, maintenant appelée *Draconéro*, et l'autre au moyen de la source Clépsidia, surnommée *Mavro-Mati*, on concevra pourquoi Démétrius de Pharos appelait ces deux places *les Cornes de la Vache*. C'était en effet les deux seules citadelles du Péloponèse, ou *Vache*, qui, ayant l'eau nécessaire pour une garnison, pouvaient soutenir un long siége dans un temps sur-tout où l'on n'attaquait les places escarpées qu'à coups de frondes et d'arbalètes.

(1) Paus., lib. IV, c. 6; Voyage d'Anacharsis, c. XL.

nous franchîmes un coteau rocailleux, d'où je plongeai sur le bassin de la Messénie. Je pouvais connaître le cours des torrents et des ruisseaux, en suivant les lignes des lauriers roses entremêlés d'*agnus-castus*, qui bordent de toutes parts le lit des rivières, le cours des sources et les urnes des fontaines. Nous suivîmes pendant dix minutes les lisières de ces arbustes, *qui dessinent des ruisseaux de fleurs dans les vallons, où ils remplacent souvent la fraîcheur des eaux par celle des ombres;* et bientôt nous arrivâmes au triple pont du Pamissus ou Spirnatza. La plaine, que ce fleuve traverse en coulant du nord-est au midi, se présente de là telle qu'on la voit du sommet du mont Ithome, semblable à *une corbeille* de verdure de plus de huit cents stades de circonférence (1).

Le pont sur lequel nous nous arrêtâmes un moment serait antérieur au siècle d'Épaminondas, si, comme on l'assure, les piles de la partie sous laquelle coule la rivière de Mavro-Zouména, reposent sur une substruction cyclopéenne. Quant à la partie jetée sur le Pamissus, elle est entièrement de construction hellénique, ainsi que son parapet, dont le prolongement accompagne une chaussée bâtie sur arcades (ce qui complète la troisième partie du pont), et terminée par une porte qui fermait autrefois l'entrée du défilé de la Messénie. Nous étions, comme on peut en juger, à cinq milles environ de Messène, distance qui correspond à celle de quarante stades, qu'on

(1) Strab., lib. VIII, p. 362. C'est-à-dire trente lieues et un quart, en y comprenant les enfoncements des golfes.

comptait entre les ponts du Pamissus et cette ville (1). Nous nous trouvions aussi sur la route de poste qui conduit de la basse Messénie à Tripolitza, capitale moderne de la Tégéatide (2).

Je pris tous les relevés qui pouvaient servir à m'orienter. Je regrettai que Michel Fourmont n'eût pas aussi bien précisé l'emplacement d'Andanie, comme il a fait celui de Messène. En consultant les notes tirées de son Mémoire académique lu en

---

(1) Il y a probablement erreur dans le texte de Pausanias (Messen., lib. IV, c. 31, p. 356) quand on lui fait dire : Ἰοῦσι δὲ ἀπὸ τῶν πηγῶν ἐν ἀριστερᾷ καὶ προελθόντες ὡς τετταράκοντα σταδία, ἐστὶ Μεσσηνίοις ἡ ἀπὸ τῇ Ἰθώμῃ πόλις; *si on fait quarante stades à la droite des sources, on trouve Ithome, ville de Messénie.* Je pense qu'il faudrait substituer dans le texte à πηγῶν, *sources*, le mot de γέφυρων, *ponts*, car les sources du Pamissus se trouvent, non pas à *cinq milles*, mais à *trente milles* de Messène, dans les montagnes voisines de la Laconie, comme le même auteur le dit dans un autre endroit de son Voyage, où il évalue leur position relativement à Messène à deux cent cinquante stades.

(2) La route jusqu'à Tripolitza est cotée de la manière suivante : A un quart d'heure du pont en plaine, rivière d'Agrio-Vouno; une demi-heure, Malta, sur la gauche; au-delà, rivière Xérias; une heure et demie de montée pour arriver aux trois khans situés dans l'*Hermæum;* forêt à partir de là, pendant une heure et demie, rivière de Léondari qui se rend à l'Alphée; un quart d'heure plus loin, rivière qui conflue avec la précédente; à deux heures plus loin, on franchit le mont Ogdani, forêts; une demi-heure de descente, Sapo-Livada, rivière tributaire de l'Alphée; un quart d'heure, Marmaria, autre rivière; une heure, Franco-Vrisi, khan; une demi-heure en plaine, Caloyero-Vouni; une heure de développement, Perdico-Vrisi; une heure et demie, Tripolitza.

1740 (1), je restai même persuadé qu'il n'avait probablement jamais vu cette ville, à cause qu'il la place dans le bassin immédiat du Pamissus, en nommant de suite *Pharæ* et Calamate, tandis qu'elle se trouve au fond de la gorge du Balyra ou rivière de Mavro-Zouména, qu'on passait à son confluent avec le Cneus pour se rendre à Cyparissia.

Ces remarques sommaires étant faites, nous quittâmes le pont pour nous diriger au sud-est; et après avoir dépassé un moulin situé au bord d'un ruisseau qui coule du mont Vourcano, nous débouchâmes sur un plateau cultivé. Je le reconnus pour être l'endroit où dix-huit ans auparavant j'avais rencontré un Turc parlant français, que M. de Châteaubriand trouva au même lieu, et par lequel il fut apostrophé dans des termes à-peu-près pareils à ceux qu'il nous avait adressés. Ce souvenir et les champs que je revoyais me rappelèrent les malheurs de ma jeunesse, qui s'est écoulée au milieu des chagrins et des dangers. J'aperçus bientôt après le golfe de Messénie, jadis témoin de mes larmes, lorque je déplorais la perte de ma liberté; et je pensai à mes compagnons d'infortune, qui, plus que moi, se repaissaient alors des illusions de la vie et de ses espérances trop enchanteresses. Au bout de trois quarts d'heure de marche, nous passâmes le cours d'un ruisseau tributaire du Pamissus, qui descend encore du mont Vourcano. Nous entrâmes presque aussitôt dans une gorge ressérrée enveloppée à droite par le mont Ithome, et sur la

(1) *Mém. de l'Acadêm. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XXXIII.

gauche, par un coteau aride qui encaisse le fleuve fécondateur de la Messénie. Nous marchâmes près d'une heure dans ce défilé scabreux, pour arriver au-dessous du couvent de la Notre-Dame du mont Vourcano, qui est situé à une très-grande élévation, sur une terrasse environnée de cyprès. Cet entablement garni d'arbres est la retraite d'une pieuse famille de religieux, qui semblent encore commander à la Messénie, du haut de cette retraite consacrée à la prière et à l'hospitalité. On m'assura, et on me confirma depuis, qu'il n'existe aucunes traces de ruines sur la coupole du mont Ithome, mais que le monastère de la Vierge Ithomienne a pour substruction une acropole qui est probablement celle de l'antique OEchalie (1).

Nous fîmes encore deux milles entre les montagnes, et nous descendîmes ensuite par une chaussée pavée au fond d'un torrent, à la droite duquel on trouve une fontaine. Nous avions du même côté le village de Légi, et à gauche, des plantations alignées de mûriers et de figuiers, entre lesquels nous marchâmes l'espace d'une demi-lieue, pour monter au village d'Anazyri. A cette distance, nous étions en dehors du développement de la chaîne du Vourcano; et cinq minutes plus loin, nous guéâmes une rivière d'où nous fîmes un quart de lieue à travers des haies épaisses, pour arriver à la ville d'Androussa.

---

(1) Μεσσηνὶς Οἰχαλία. Steph. Byz.

CHAPITRE CXLI.

Départ d'Androussa. Ruines de Coroné, appelée maintenant Pétalidi. Médailles de la Messénie. Temple d'Apollon Corinthus. Arrivée à Coron.

La lune, qui venait de se lever dans son éclat au-dessus du mont Saint-Élie, partie centrale du Taygète où l'on sacrifiait autrefois des coursiers au soleil, éclairait la Messénie, lorsque nous descendîmes dans la cour du voivode d'Androussa. Je reconnus, à la forme de la salle d'audience, le lieu où l'on m'avait fait comparaître avec mes camarades, lorsqu'on nous conduisait, en 1799, comme esclaves chez le satrape de Tripolitza. Je racontai ce qui m'était alors arrivé au voivode en activité, en lui demandant des nouvelles de son prédécesseur. Comme il me dit que cet ancien sous-préfet de la Messénie était son voisin, je le priai de l'engager à venir passer la soirée avec nous; ce qui eut lieu. Mais il fallut au préalable l'assurer que je ne conservais aucun ressentiment du passé, et cela convenu, le noble aga se rendit à mon invitation. Nous feignîmes réciproquement de nous reconnaître, et après avoir fait quelques cadeaux au même homme qui avait autrefois ordonné de me mettre à la chaîne, la conversation devint très-amicale. Le voivode en titre, généreux comme un Turc, charmé de voir que nous avions apporté notre vin et nos provisions, fit largement les frais d'une cruche d'eau fraîche pour mêler à notre boisson, savoura notre café, reçut des oranges

et du sucre que je lui donnai en m'assurant qu'il aimait mieux les Français que tous les autres *infidèles* du monde. Pour preuve de cela, il m'apprit que la veille il avait donné l'hospitalité à un *jeune consul de France*, qui se rendait en poste à Coron afin de m'y attendre. Si je n'avais pas laissé mon frère alité à Patras, j'aurais cru qu'il m'avait devancé pour me voir encore avant mon départ. La chose étant impossible, je conclus qu'un pareil empressement ne pouvait venir que de M. Dubouchet Saint-André (1), qui avait conçu pour moi une affection aussi véritable que celle que mon cœur lui a vouée dès que je l'ai connu.

Comme la chaleur nous avait accablés depuis que nous étions en route, nous convînmes de partir au plus tard à deux heures après minuit. Ainsi je m'étendis sur le sofa, où je dormis profondément jusqu'au moment du départ. A mon réveil, le voivode, qui avait, dit-on, jugé des procès et chanté des cantiques, s'était rendu à la mosquée, car les prières publiques se font de nuit pendant le temps du Rhamazan; et je ne trouvai plus que quelques valets, qui n'oublièrent pas de demander leurs étrennes. Je remarquai

---

(1) M. Dubouchet Saint-André, vice-consul de France à Naupli de Romanie, se trouvait depuis six mois en Morée. Il avait été précédemment officier d'état-major du général La Roche Jaquelin. Blessé dans l'action qui coûta la vie à son chef, en 1815, et fait prisonnier, il fut transféré à la Roche-sur-Yon, condamné à mort par une commission militaire; et il dut, à ce qu'il m'a assuré, la vie au général Travot, qui prit sur lui de suspendre la sentence fatale.

en même temps que mon hôte avait eu l'attention de laisser un janissaire chargé de m'accompagner jusqu'à Coron; et quoique ce fût une politesse purement dispendieuse, puisque j'avais bien voyagé depuis Patras sans escorte, je lui sus tout le gré que méritait une pareille attention.

Au sortir d'Androussa, que quelques personnes croient être l'ancienne Andanie, nous vîmes de grands tombeaux entourés de cyprès; et nous descendîmes, à un quart de lieue de là, dans la vallée, en marchant dans le lit desséché d'un torrent ou *Cacorevma*. Nous suivîmes de vastes plants d'oliviers, en prolongeant au sud-ouest un coteau qui sépare cette contrée du bassin proprement dit du Pamissus. Nous réveillâmes chemin faisant des paysans qui dorment au milieu des champs pendant cette saison brûlante; et nous vîmes poindre le jour en approchant de Philippaki. Le froid qui accompagne l'aurore, dans les climats même les plus chauds, commençant à se faire sentir, on m'affubla d'une casaque rouge, qui, en me réchauffant, m'endormit si profondément, qu'il fallut le coup de fusil d'un chasseur embusqué près de là pour me réveiller. Mon cheval bondit, et en ouvrant les yeux, je m'aperçus que j'étais sur le pont de la rivière de Dgidgiôri, où Bias (1), fleuve qui avait pris son nom d'un fils d'Amythaon. Notre estime de route nous plaçait à huit milles d'Androussa, chemin qui me parut bien plus long à cause de notre voyage de

---

(1) Paus., lib. IV, c. 34.

nuit; temps, comme je l'ai observé, où les distances semblent doubles de ce qu'elles sont.

Dans l'espace de deux lieues, à partir du Bias, je comptai six rivières un peu moins considérables, avant de monter à Pétalidi, village situé au milieu des ruines de Coroné. Comme j'étais meurtri d'une chûte de cheval que je venais de faire, on me déposa auprès d'un magasin bâti autrefois par le commerce français, d'où je pris une partie de mes relèvements. Après m'être un peu reposé, je me fis soutenir afin d'examiner les débris les plus curieux des ruines d'une ville qui eut quelque célébrité.

Polybe nous a heureusement donné la description du port de Coroné, qui fut une des principales échelles de la Messénie au temps de sa prospérité. J'avais besoin de l'indication de cet historien pour reconnaître qu'il y eut un mouillage sur la côte, où les bateaux peuvent à peine s'abriter derrière un mole à demi submergé qui s'avance dans la mer, parallèlement à une pointe de terre dont la direction se projette au nord-est; tandis que les bâtiments du commerce sont obligés de jeter l'ancre sur une rade foraine située au nord, où le fond est de mauvaise tenue. Ainsi il en est du port de Coroné comme de tant d'autres, qui étaient des attérages, bons pour le temps où l'on tirait les barques à sec sur le rivage de la mer. J'avais pris pour point de reconnaissance le mont Thématée, auquel s'appuient les coteaux de Coroné, afin de ne point dévier dans mes recherches, qui ne me permirent pas de découvrir les temples de Diane Nourrice, d'Esculape, ni le forum où l'on

montrait une statue de Jupiter Conservateur. Pour me dédommager du non succès de mes explorations, j'achetai des médailles, qui etaient la plupart de la Messénie (1), sans pouvoir m'en procurer aucune de Coroné autonome.

Pausanias dit que le territoire de cette ville confinait avec celui de Colonis, place située sur une élévation, à l'entrée du golfe de Messénie, à peu de distance de la mer. Nous eûmes en vue cette seconde ville, qui est la moderne Coron, pendant une heure que nous mîmes à traverser des coteaux arides. A cette distance, nous trouvâmes une rivière qui arrose un vallon entouré de huit villages habités par des Grecs (2). Une demi-lieue plus loin, nous passâmes

---

(1) Les plus remarquables de ces médailles sont les suivantes :

Bronze. Tête laurée de Jupiter, à droite.

R. ME. NIKAXOC. Bâton entouré d'un serpent.

Bronze. Tête diadémée de Neptune, à droite.

R. M. ΕΠΙ ΔΙΟΣΚΟΥ... Trident entre deux dauphins.

Bronze. Buste lauré de Caracalla, à droite, vêtu du *paludamentum.* MAP. AYP.·. ANTΩNINOΣ.

R. KYΠAPICCIEΩN. Minerve debout, tenant dans la main droite une patère, dans la gauche, la haste; et ayant à ses pieds, un autel allumé.

Bronze. Tête de Julie, à droite. IOYΛIA ΔOMNA CE...

R. Femme tenant de la main gauche une corne d'abondance, et de l'autre, un flambeau allumé. MECCHNIΩN.

(2) Ces villages sont Chaïcali, Gambia, Mourelendi et Caco-

devant Avthentico; et nous traversâmes une olivaie, afin de monter aux hameaux de Castéli et Vounaria. Nous devions être peu éloignés de l'emplacement du temple d'Apollon Corinthus, qui était célèbre par ses guérisons miraculeuses (1); et je sus que les habitants de Coron viennent encore passer la mauvaise saison de ce côté, non pour invoquer le dieu dont Esculape tenait le jour, car son nom est oublié dans la Grèce ainsi que l'art divin d'Hippocrate, mais afin de se préserver des fièvres, l'air de cette contrée étant très-salubre. Nous descendîmes de là vers un ruisseau, au bord duquel on trouve une fontaine qui est l'aiguade des bâtiments que leurs affaires obligent de relâcher à Coron. Nous prîmes immédiatement un sentier tracé en spirale qui traverse le village de Saint-Dimitri; et après une descente d'un mille, j'arrivai au terme de mon voyage.

Le vaisseau français qui était en rade hissa son pavillon en nous voyant descendre le glacis du coteau; et en entrant chez M. Sauvaire, j'y trouvai M. Dubouchet Saint-André, dont la compagnie contribua puissamment à me faire supporter le séjour que je dus faire dans la ville anarchique qui remplace l'antique Colonis.

---

revma. La rivière prend ses sources deux heures au N. O. au-dessus des hameaux de Longa, 86 familles grecques; Pachalina, 22 f. g., et Arabo-Chorion, 18 f. g.

(1) Paus., lib. IV, c. 34.

CHAPITRE CXLII.

Les proscrits de l'Épire, qu'Ali pacha avait déportés en 1815 à Alger, arrivent à Coron. Chant d'un Messénien. Aperçu sur Coron. Cadastre de son canton. Situation de cette ville. État déplorable de sa population chrétienne, exprimé par les plaintes d'un jeune diacre.

Le lendemain de mon arrivée à Coron, un bâtiment portant le pavillon de Maroc parut en rade. A peine eut-il jeté l'ancre, qu'on vit des passagers, brunis par le soleil, portant de longues barbes, descendre dans les barques qui accostèrent leur navire, et se précipiter sur le rivage, en s'écriant : *Salut, mille et mille fois salut, ô patrie !* Je crus un instant revoir les Messéniens, informés qu'Épaminondas, vainqueur des Spartiates, avait relevé leur ville, aborder à la plage de Colonis, qu'ils touchèrent au retour de leur long exil dans les déserts de la Lybie. C'étaient d'autres bannis moins célèbres, car la Grèce n'a plus d'écrivains pour faire connaître les douleurs de ses enfants, mais aussi recommandables par leurs infortunes que les habitants d'Ira et d'Ithome ! C'étaient les chefs des familles patriciennes de la Thesprotie, qui abordaient aux terres de la Grèce, après avoir traîné leur misère parmi les Évespérides répandus dans les déserts de la Mauritanie... Ils revenaient des bords de l'Océan Atlantique.

Parmi ces hommes que j'avais laissés chargés de fers et entassés sur un vaisseau qui avait appareillé,

le 20 mars 1815 (1), de Salagora, port du golfe Ambracique, pour Alger, se trouvait un Schypetar chrétien nommé Lytris, cousin germain de Vasili, épouse d'Ali, pacha de l'Albanie (2). Quel fut mon étonnement, en rencontrant parmi les proscrits de l'Épire le parent d'une femme puissante, que j'avais vu riche et honoré à la cour du satrape de Janina! Par quelle intrigue avait-il pu être enveloppé dans la fatale catastrophe des grands de la Thesprotie? J'ignorais son malheur; je doutais que ce fût bien lui, lorsqu'il me salua, en me disant à la dérobée qu'il me demandait une entrevue secrète pour le soir. J'y consentis.

A l'heure convenue, Lytris se rendit à mon domicile, où il me raconta comment le visir Ali, pour le dépouiller des biens dont il l'avait comblé, lorsqu'il renonça à la main de Vasili, avec laquelle il fut fiancé au berceau, l'avait banni afin d'effacer un témoin vivant de son ingratitude. « Il ne voulut pas « verser mon sang, ajouta-t-il, sans doute à cause de « ma cousine. Mais vit-elle encore, l'infortunée Vasili? « je ne vous demande pas si elle a changé le cœur « du tyran; cet ouvrage serait un prodige, et Dieu « seul peut en opérer. » Je le rassurai sur l'existence de Vasili; et après avoir versé quelques larmes, il voulut savoir comment j'avais eu le bonheur de sortir de l'*antre du vieux tigre* (ἀπὸ τὴν τρύπαν τοῦ παλαίου κατελανιοῦ); il s'informa de mon frère, *du bon Hugues Pouqueville*, répétait-il; et il poursuivit :

---

(1) *Voyez* t. III, c. xcv, p. 463 de ce Voyage.

(2) *Voyez* t. III, c. xc, p. 369 et 370 de ce Voyage.

« Nous apprîmes, monsieur le consul, par nos « gardiens, que vous étiez passé près de notre vais- « seau, sans savoir que vous quittiez l'Albanie, lors- « que nous fîmes voile de Salagora pour être déportés « en Barbarie. A peine sortis de Prévésa, les vents « nous poussèrent vers Paxos. Dans un autre temps, « nous aurions pu nous emparer du vaisseau qui nous « portait, et nous sauver à Corfou. Mais les Français « n'y étaient plus; et les Anglais, qui avaient chassé « nos compatriotes réfugiés dans cet asyle du mal- « heur, nous auraient indubitablement livrés au tyran « qui est leur digne allié. Ainsi nous nous résignâmes « à notre sort; et au bout d'une navigation de courte « durée, nous arrivâmes à Alger.

« Après notre débarquement, nous fûmes conduits « au bagne; et comme les Turcs avec lesquels je me « trouvais ne dirent pas que j'étais chrétien, je me « trouvai exempt du sort des captifs, qui est d'être « à la chaîne. Nous fûmes traités avec assez de dou- « ceur, et notre sort s'améliora, lorsque nous con- « sentîmes à nous enrôler dans la milice qui est « chargée de maintenir la police dans l'intérieur des « terres. Quelque temps après, on nous envoya sur « les frontières du Fèz Padischa (empereur de Maroc), « et nous passâmes aussitôt dans le Fézoustan, où, en « notre qualité de Musulmans, nous fûmes reçus avec « intérêt, et bientôt rendus à la liberté par le souve- « rain de cette contrée. C'est à ses bontés que nous « devons notre retour dans la Grèce. Mes compagnons « d'infortune vont se rendre auprès des Schypetars de « Lala; j'ai des amis à Tripolitza, qui m'offrent un

« asyle; et quand l'Épire sera délivrée de son oppres« seur, nous nous flattons tous de rentrer dans nos « foyers. »

Lytris m'avait quitté, et j'étais placé près d'une galerie donnant sur le golfe de Messénie, que la lune éclairait, lorsqu'une barque, glissant à la surface de la mer, s'arrêta devant moi. J'y faisais peu d'attention, quand les sons d'un tétracorde pareil à celui de Terpandre (1), m'arrachèrent aux réflexions que je faisais sur le proscrit qui venait de se retirer. Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'aux accords du nautonier succéda cette messénienne antique! Je crus entendre la voix d'Aristomène, ou celle de Comon, pleurant sur les malheurs de leur patrie.

CHANT D'UN MESSÉNIEN.

ANTISTROPHE.

Comment le peuple fort, qui brilla sur la terre,
Est-il tombé? Réponds, ô pays des héros;
Ithome, séjour du tonnerre,
Réponds! et toi, réponds, champ du Sténycleros.

STROPHE I.

Maintenant veuve et solitaire,
Soumise à des maîtres nouveaux,
O Grèce! *deux fois tributaire* (2),
Tu dors du sommeil des tombeaux.
Comment le peuple fort, etc.

(1) Strab., p. 618.

(2) Les Romains, qui ne furent jamais des ennemis généreux, qualifiaient les Grecs de *bis victi*, ou deux fois vaincus.

II.

Lève-toi, sors de la poussière,
Abjure un indigne repos,
Reprends ton antique bannière,
Et change en lauriers tes pavots.

Comment le peuple fort, etc.

III.

Transforme en lance meurtrière
Les fers dont tes lâches bourreaux
Ont flétri ta valeur guerrière,
Et Mars soutiendra tes travaux.

Comment le peuple fort, etc.

IV.

Renais dans ta gloire première,
Du Parnasse aux mers de Myrtos,
O terre, des dieux nourricière,
Que Thétis baigne de ses flots.

Comment le peuple fort, etc.

V.

O Chersonèse printanière,
Dont Flore embellit les coteaux,
Renais, et que l'humble chaumière
Soit l'ornement de nos hameaux.

Comment le peuple fort, etc.

VI.

Et toi, céleste avant-courrière
Du jour qui verra nos drapeaux
Des Grecs guider la race altière,
Vénus (1), renais du sein des eaux !

Comment le peuple fort, etc.

---

(1) Cette invocation à Vénus se retrouve fréquemment comme objet

VII.

Mais ils sont morts dans la carrière,
Les soldats de Thèbe et d'Argos (1);
Messène a péri tout entière,
Et mes chants lassent les échos.

ÉPODE.

Deux fois le peuple fort, qui brilla sur la terre,
A succombé; gémis, ô pays des héros!
Ithome, séjour du tonnerre,
Gémis; et toi, gémis, champ du Sténycliros.

Le Chant du Messénien fut suivi de quelques accords plaintifs qui finirent, comme la vie de l'homme, par un soupir....

Déployant tout-à-coup ses voiles, ainsi qu'une colombe timide ouvre les ailes et s'envole à l'approche de l'oiseau de proie, la barque qui portait le rapsode

---

de culte et de comparaison chez les poëtes anciens, et notamment dans l'Iliade XXII, dont Virgile a imité et souvent égalé les beautés.

Οἷος δ'ἀςὴρ εἶσι μετ' ἀςράσι νυκτὸς ἀμολγῷ
Ἕσπερος, ὃς κάλλιςος ἐν οὐρανῷ ἵςαται ἀςήρ.

Qualis ubi Oceani perfusus lucifer unda,
Quum Venus ante alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit.

(1) Les habitants d'Argos furent de tout temps alliés des Messéniens (Tyrt., ap. Paus., lib. IV, c. 14; Polyb., lib. VI, p. 300). Après la bataille de Leuctres en Béotie (trois cent soixante-onze ans avant J. C.), le jour de la dédicace de Messène par Épaminondas, le général des Argiens assista à cette cérémonie (Paus., lib. IV, c. 27); et on voit dans l'histoire les guerriers de Thèbes et d'Argos fréquemment unis pour défendre les Messéniens contre les Spartiates.

messénien s'éloigna, en entendant les cris des Turcs qui sortaient des mosquées voisines du port. Elle cingla, à la faveur d'une brise légère, vers le fond du golfe de Messénie, où elle disparut, au milieu de l'ombre et des vapeurs de la nuit.

La ville de Coron, où je séjournai pendant une partie du mois d'août, est située sur l'emplacement de Colonis. La forteresse, suivant toute apparence, a remplacé l'acropole que Pausanias indique au couronnement (1) d'une butte; car le varochi, ou quartier des chrétiens, s'étend à mi-côte jusqu'au bord de la mer. L'horizon, relevé du haut du château, embrasse l'étendue entière du golfe Messénien; l'île Théganusse ou Vénético, du côté de la haute mer; le Taygète jusqu'au cap Ténare; et, vers le nord, le faîte orageux de l'Ithome, ainsi que les chaînes escarpées du mont Évan, cher à Bacchus. L'histoire moderne de Coron, prise et reprise par les Vénitiens et les Turcs, dévastée d'une manière horrible par les chevaliers de Malte, prouve qu'elle est celle de toutes les places du Péloponèse qui est la plus exposée au brigandage des conquérants. Quant à son importance militaire ou commerciale, elle serait exagérée, si je copiais servilement ce que plusieurs voyageurs en ont dit. La forteresse, très-faible par ses travaux de défense, peut être battue du côté de l'occident; et ses remparts, quoique garnis de cinquante canons, n'opposeraient pas une longue résistance à un ennemi qui l'assiégerait en règle. La rade, inabritée,

(1) Paus., lib. IV, c. 34.

n'offre qu'un ancrage exposé aux vents de nord-est et de sud-est, qui jettent les vaisseaux à la côte, lorsqu'ils n'ont pas le temps de mettre à la voile pour se réfugier dans les ports de Chitriès ou d'Armyros, situés sur la côte du Magne. Enfin la ville, qui ne compte qu'une population anarchique de huit cents Turcs et de sept cents Grecs courbés sous leur joug, est une place inhospitalière, où le commerce ne trouve plus aucune espèce de garantie.

M. Sauvaire me montra, à l'entrée de sa maison, la méridienne tracée par Chabert, qui a déterminé astronomiquement plusieurs positions des côtes de la Grèce. Je me trouvais ainsi, en terminant mon voyage, au point où commence celui de M. de Choiseul-Gouffier, dans lequel on trouve une vue très-exacte de Coron. En consultant le cadastre de ce canton pour l'année 1815, je vis que M. de Châteaubriand a eu tort de dire qu'il ne savait pas s'il se trouvait encore quatre ou cinq villages dans sa juridiction. Pellégrin, qui l'avait visitée vers l'année 1715, en porte le nombre à quatre-vingts; et il en reste encore soixante-seize (1), dont la population se monte à trois mille deux cent cinquante Grecs.

---

(1) *Cadastre du canton de Coron en 1816.*

Coron, ville, nombre des habitants turcs........ 800

Faubourg ou varochi, Grecs 750

Villages situés dans les oliviers.

Noms.	Nombre des habit. grecs.
Giaffer-Oglou...........	140
Hiéracadès..............	44
Néochori................	28
Télali..................	19
Papara..................	8
Phanari.................	26
Noussouli...............	15
Aïdin...................	12
Pachaga.................	15

La férocité des Turcs qui habitent la citadelle de Coron m'empêcha d'y monter; et j'eus même la pré-

Noms.	Nombre des habit. grecs.
Dimitri	36
Armenious	17
Agia-Triada	58
Catiniadez	40
Characopion	80
Pétriadez	60
Combous	30
Cadir-Oglou	24
Cordgi-Oglou	32
Chark-Oglou	28
Vounaria	36
Codja-Cadine	26
Vounaria (tchiftlik, propriété des Grecs)	98
Castellia	46
Longa	86
Calamboca	14
Pachaline	22
Kénourio-Chorion	15
Arabo-Chorion	18
Potamia	12
Dervich-Ali	10
Gôna	16
Villages situés hors des oliviers, et qui ne produisent que des grains.	
Vasiliki	44
Saraka	42
Giaïzi	18
Caplani	14
Zizani	16
Valtoûna	12
Cleïsoura	12
Rou-Moustapha	16
Néochori	12

Noms.	Nombre des habit. grecs.
Couchou-Mâdi	10
Souballi	14
Lichisea	16
Gombria	28
Anézogli	16
Cokino	16
Romiri	16
Tripès	18
Péra	38
Panipéra	40
Castagnia	26
Polystrati	32
Balli	44
Chaïcali	46
Dranga	30
Levca	18
Pastri-Mogli	22
Mourelendi	18
Cacorevma	34
Caphou	12
Caracassili	30
Misca	50
Pélécanada	40
Zaïm-Oglou	26
Courtachi	18
Mourati	12
Vigla	12
Samouchez	16
Néochori-tou-Balta	14
Philippaki	38
Hastem	32
Avramios	36
Hadgi-Ali	24
Madéna	18
Ismaïlou	22
Moustapha-Bacha	30

caution de sortir le moins possible en ville, afin de n'être pas insulté. Mon hôte, tout dévoué qu'il était à cette race anarchique, s'indignait parfois de leur barbarie. Il me raconta de quelle manière ils avaient égorgé le capitaine d'un vaisseau marchand russe, afin de piller son vaisseau; et, comme on n'avait pas tiré vengeance de cet attentat, l'impunité avait augmenté leur audace à tel point, qu'ils ne gardaient plus aucune mesure vis-à-vis des étrangers. Indigné de ce que je voyais moi-même chaque jour, j'aurais voulu m'éloigner de ce repaire de scélérats, au moins jusqu'à ce que le vaisseau sur lequel je devais m'embarquer eût terminé sa cargaison; mais l'extrême chaleur rendait toute espèce d'excursion dans les villages voisins, à-peu-près impossible. Je passai donc mon temps à prendre les renseignements dont j'avais besoin pour compléter mes descriptions. Je ne pouvais puiser à meilleure source, pour l'histoire des événements, que dans les souvenirs de M. Sauvaire, qui habite la Morée depuis près de soixante ans; et je terminai presque sous sa dictée la description de la partie occidentale de la Messénie, ainsi que le périple de l'Éleuthéro-Laconie.

La barque que j'avais entrevue, le soir de mon arrivée à Coron, ne reparut plus; mais un chantre plus sublime que le batelier messénien, qui mêlait des idées de domination aux souvenirs des calamités de la Grèce, vint à son tour charmer mes ennuis. Lorsque tout le monde était couché, je m'asseyais à une fenêtre voisine de l'humble métropole de Colonis, afin d'entendre l'Orphée sacré de la Messénie. C'était

un jeune diacre, qui répétait les lamentations du fils d'Helcias, prophète que l'Éternel avait béni dès le sein de sa mère. Sa voix, pure et céleste, n'était soutenue que par le bruit monotone des vagues de la mer, qui renvoyaient en gémissant aux échos le nom de l'Éternel, qu'il invoquait. « Voyez, Seigneur, « s'écriait-il d'un accent plaintif; roi tout puissant, « voyez notre opprobre et nos maux. L'héritage de « nos aïeux est tombé aux mains de l'étranger! L'é- « pouse est veuve! nous sommes orphelins; et nous « ne buvons l'eau de nos sources qu'à prix d'argent. « Les femmes et les filles de Sion sont livrées aux « affronts! l'adolescent est l'objet de la luxure de nos « oppresseurs; et la jeunesse expire sour leur bâton « ensanglanté! Tout plaisir est banni de nos fêtes! « Dieu paternel, Adonaï, entends nos cris (1)!.... » Et mes yeux se remplissaient de larmes, en comparant les tourments de Sion avec ceux des enfants de la nouvelle Jérusalem. Le diacre, moins heureux que Jérémie, qui avait conservé le droit de pleurer au milieu des Israélites captifs, devait même user de circonspection pour exhaler ses plaintes. Quelquefois des coups de pistolet tirés par des janissaires brutaux, qui vomissaient en passant des injures contre le saint des saints, interrompaient ses élégies. La voix du lévite s'arrêtait alors, comme celle du rossignol lorsqu'un bruit extraordinaire trouble subitement le silence des bois! Il semblait essuyer ses

(1) *Lament. Hieremiæ*, c. V, a v. 1 ad 22.

larmes; et ses chants se ranimaient pour soupirer de nouvelles douleurs, dès que les infidèles s'étaient éloignés.

CHAPITRE CXLIII.

Suite de la description de la partie occidentale de la Messénie. Position d'Asiné. Port Phœnique, maintenant appelé Marathy. Ile Théganusse ou Vénético. OEnusses ou Sapiences. Modon. Ile Sphactérie ou Sphagie. Navarin. Zonchio. Emplacement de la Pylos Messénienne au village de Pylos.

Pausanias fixe la position de Colonis à quarante stades d'Asiné (1); mais c'est probablement en ligne droite, car on compte près de deux heures de chemin jusqu'aux ruines qu'on présume être celles de cette dernière ville. De l'extrémité du promontoire Acritas, qui est maintenant surnommé cap Gallo, on plonge sur un îlot désert, appelé Vénético, et autrefois Théganusse. Les recherches qu'on y a faites n'ont procuré que la découverte d'un caveau funéraire, entouré de sarcophages de deux pieds de hauteur, sans couvercles ni inscriptions, ainsi que des déblaiements qui prouvent qu'on y a fait des fouilles. L'île dont je parle est séparée du continent par un canal de deux milles de diamètre, qui est assez profond pour permettre aux vaisseaux de haut bord d'y

(1) Paus., lib. IV, c. 34.

naviguer. Après en être sorti, si on porte le cap au nord-ouest, on trouve le port Marathy ou Phœnique, qui était situé dans le territoire des Asinéens. La plaine qui se déploie à l'orient, ainsi que la montagne à laquelle elle s'appuie, s'appellent Sélitza, nom dérivé peut-être de celui d'une bourgade dont on trouve les décombres aux environs. On entre immédiatement dans un second canal, large de deux lieues et demie, qui est abrité par les trois Œnusses, que les navigateurs actuels nomment Cabréra, l'Ile-Verte, et l'*Isola-di-Sapienza*, où l'on navigue pendant quatre lieues pour arriver à Modon, second port de la Messénie dans l'ordre de notre périple.

Modon, qui fut appelée, dans ses différents périodes historiques, Pédase et Méthone, est défendue par un fort bâti sur une langue de terre qui s'avance dans la mer en face de l'île Sapience (1); et le corps de la place est séparé du continent par un pont de bois soutenu sur des piliers en pierre. C'est de ce côté qu'est sa principale force, car les ouvrages sont commandés au nord par des hauteurs qui permettent de les battre avec avantage. On sait avec quel succès

(1) C'est aux attérages de cette île qu'on trouve l'ancrage nommé le *Fer-à-Cheval*, où les plus gros vaisseaux peuvent mouiller, et appareiller par tous les vents. Les vaisseaux marchands ont au S. E. un port de refuge, appelé l'*Espulmador*. Pour y entrer, on doit se guider sur le Saint-Bernardin, qui est la *grosse roche* dont parle Pausanias (lib. IV, c. 35), que je crois être le produit d'une éruption volcanique, ou, comme on le dit, d'une montagne de ce genre qui appartenait au continent dont elle est maintenant séparée.

le prince Dolgorouski l'avait attaquée de ce côté, et comment il fut abandonné par six mille Grecs auxiliaires, au moment où la ville allait capituler. Après cette défection, il dut, malgré des prodiges de courage, abandonner son artillerie pour faire retraite sur Navarin; et ce mouvement rétrograde mit le comble à sa gloire. Sa petite troupe, qui était de sept cents hommes, se trouvait réduite à quatre cents, y compris les blessés qu'il emporta, en faisant, presque à chaque pas, face aux ennemis, dont il tua un nombre considérable. Les Turcs montrent avec orgueil les vingt-quatre pièces de canon de gros calibre que le général russe, fut obligé de leur abandonner; et c'est cette artillerie, avec cinquante-six autres canons, qui garnissent maintenant les remparts de Modon. Son port, nommé Mandraki, ne peut recevoir que des bâtiments de cinquante tonneaux; et la mer, qui entre avec impétuosité par la passe ouverte entre l'île de la Sapience et le fort construit à l'entrée du mouillage, le rend extrêmement dangereux.

La distance entre Modon et Navarin est de deux lieues et demie par mer, et de deux seulement en suivant la route de terre. Si on prend la première de ces directions, on navigue au nord pendant six milles; et on fait ensuite le nord-est durant un mille pour entrer au port de Navarin par la passe de Pylos, qui s'ouvre entre la ville et l'île Sphactérie ou Sphagie, qu'il faut avoir soin de ranger au plus près. Le fond, qui est de vingt brasses dans ce goulet, augmente en avançant dans la baie, dont les diamètres

sont d'une lieue et un quart, du sud-est au nord-ouest, sur un rayon de deux milles. Quoiqu'on puisse mouiller partout depuis vingt jusqu'à quarante brasses, on est dans l'usage de tirer la bordée au nord-est, afin de jeter l'ancre par cinq et neuf brasses entre un îlot inhabité et le rivage oriental du port.

La route par terre de Modon à Navarin n'offre rien de remarquable qu'une chapelle de Saint-Nicolas, qui a donné son nom au mont Égialée. La ville de Navarin, qu'on croit être la même que celle d'*Abarinus*, citée par Gémiste et Sophien, et qu'Ortélius regarde comme l'*Abarmus* de Ptolémée, n'est pas plus intéressante sous le rapport des antiquités. Comme place de guerre, elle pourrait être d'une tout autre importance; car le port dont elle commande l'entrée est le seul de la Morée qui soit capable de recevoir et d'abriter une armée navale.

L'île de Sphactérie, rendue célèbre par la défaite des Lacédémoniens (1), ne l'est pas moins de nos jours par le massacre des Moraïtes qui s'y réfugièrent après la retraite du général Dolgorouski. Ce chef, forcé de renoncer à la délivrance de la Morée, à cause de la défection des Grecs, se retira sur Navarin, dont Orlow s'était emparé le 2 avril 1770, afin

(1) Les Lacédémoniens y furent vaincus par les Athéniens aux ordres de leur général Démosthènes (Thucyd., lib. IV), ou, suivant d'autres, de Cléon, corroyeur et cordonnier, qu'on tira de sa boutique pour battre et humilier les orgueilleux Spartiates, dont il vendit les prisonniers à l'encan, comme de vils eunuques.

de s'assurer un point de retraite. Il se contenta de recueillir sur ses vaisseaux les soldats russes et les blessés, avec lesquels il mit à la voile le 8 (1), en abandonnant les Moraïtes, qui se réfugièrent dans l'île de Sphactérie, où ils furent bientôt attaqués et égorgés par les Turcs. Telle fut l'issue d'une expédition plus légèrement entreprise que mal combinée, puisqu'elle ne manqua que par le défaut d'ensemble et de persévérance des Grecs qui l'avaient provoquée.

Le canal qui sépare au nord l'île de Sphactérie du continent, est si peu profond, qu'il n'est praticable que pour de petites barques. C'est après l'avoir passé, et au couronnement d'une butte isolée, qu'on aperçoit les ruines du vieux Navarin surnommé Zonchio, forteresse construite, dit-on, par les Vénitiens, afin de battre le fond du port. En la laissant à gauche, on ne tarde pas à arriver au bord d'un étang, qui communique avec le port par une espèce de tranchée ou goulet qu'on passe sur un pont en pierre de quelques arches.

J'avais autrefois, d'après de fausses notions, déterminé l'emplacement de Pylos à l'endroit où sont les ruines de Zonchio (2); mais une connaissance plus parfaite des localités m'a fait connaître que cette ville exista au hameau qui porte encore son nom, et

(1) Le brave général Orlow, ayant été rejoint dans l'Archipel par la division navale d'Elphinston, ne tarda pas à réparer l'échec qu'il avait éprouvé en Morée, en brûlant la flotte turque à Tchesmé, sur les côtes de l'Asie mineure.

(2) *Voyage en Morée*, t. I, par Pouqueville. Paris, 1805.

qu'on trouve à l'orient du port, vis-à-vis de Sphactérie. Quoique situé dans la montagne, il domine un beau plateau qui est arrosé par une rivière abondante. Si on n'y trouve plus de traces de l'acropole que Pylus, chef des Léléges, avait bâtie; ni les remparts, ouvrage des Pélasges, dont Nélée fut le chef; ni le souterrain dans lequel Nestor renfermait ses troupeaux, on y voit probablement encore la même source que Bacchus avait fait jaillir de la terre, en la frappant de son thyrse (1). C'est à cette fontaine que les Turcs ont établi la prise des aqueducs qui transportent ses eaux à Navarin. Il est à présumer qu'ils employèrent, pour construire cet hydragogue, les pierres des remparts de la *divine Pylos*, et qu'ils nous ont ainsi privés d'une des constructions cyclopéennes les plus anciennes du Péloponèse.

Le canton de Navarin, qui fit partie du royaume de *gerennius Nestor, le dompteur de chevaux*, compte entre les murs de sa capitale moderne six cents Turcs, et cent trente Grecs qui habitent le *varochi*. Cette population, calculée avec celle de trente-six villages relevant de la juridiction de Navarin, donne un total de seize cent treize individus justiciables de son cadi. Il est vraisemblable que cette contrée, ainsi que la Triphylie, étaient plus peuplées qu'elles ne le sont, lorsque les guerriers de l'agréable Arène; de Thryon, voisine du gué de l'Alphée; de Cyparisse, d'Amphigénie, de Ptélée, d'Hélos, qui

(1) Paus., lib. IV, c. 36.

n'est pas celle de Laconie, mais une place voisine des pêcheries d'Agolinitza (1) ; de Dorion et d'OEchalie, nécessitèrent l'emploi de quatre-vingt-dix barques profondes pour transporter leur contingent au rivage de Troie (2).

M. Castelan, dans ses Lettres sur la Morée, a si bien reconnu la côte occidentale de la Messénie depuis Navarin jusqu'à Arcadia, dans une étendue de neuf heures de pays, que je borne ici mes descriptions, afin de parler de Sparte, et de donner un itinéraire important tracé entre cette ville et Olympie par M. Ambroise Firmin Didot. Je redescendrai, après cette excursion, dans le bassin du Pamissus, pour tracer, à partir de Calamate, le périple de l'Éleuthéro-Laconie, contrée sur laquelle on n'a jusqu'à-présent que des renseignements vagues et confus.

---

(1) Il y avait non-seulement plusieurs villes ainsi appelées dans la Grèce, à cause de leur position dans les *marais*, mais des contrées, telles que la Hellopie, dont le nom faisait allusion à l·ur emplacement. Il est probable que l'Élide même, dont le plateau encaissé est noyé pendant la saison des pluies, prit sa dénomination à cause de son terrain marécageux.

(2) *Iliad. Beot.*, a vers. 98 ad 109.

CHAPITRE CXLIV.

Laconie. Itinéraire de M. Ambroise Firmin Didot depuis Tégée jusqu'à Lacédémone, et à partir de cette ville jusqu'à Olympie. Ruines de Tégée. Bassin de Tripolitza. Détails de route. Magoula; ses jardins. Emplacement de Sparte; théâtre, parapet en construction pélasgique. Vandalisme de Michel Fourmont apprécié à sa valeur. Eurotas ou Vasili-Potamos; cascades, roseaux, sources de ce fleuve et de l'Alphée. Léondari; ruines anciennes. Sinano. Mégalopolis. Caritène. Phanari. Dimitzana. Enceinte cyclopéenne de Gorthys. Englinóva. Anargyri. Cours de l'Alphée. Arcadiens. Condition malheureuse des paysans.

J'ai dit ailleurs comment le desir bien naturel de profiter du congé qui m'était accordé par le roi, me fit renoncer au voyage de la Laconie (1); et je vais tâcher de remplir la lacune que la description de cette contrée laisserait dans mon voyage, en employant des renseignements puisés dans une notice que je dois à l'amitié de M. Ambroise Firmin Didot.

Ce jeune voyageur, que l'amour de la science avait conduit dans l'Orient en 1816, après avoir visité Constantinople, les côtes de l'Asie mineure, l'Égypte,

---

(1) *Voy.* t. V, c. CXXXVIII, p. 72 de ce Voyage.

le mont Liban, la Palestine et l'Attique, résolut de terminer son voyage en traversant la Morée, pour se rendre à Zante. S'étant en conséquence embarqué au Pirée, il vint prendre terre à Hiéro dans l'Épidaurie, pour remonter à Tripolitza, d'où nous allons suivre ses pas, afin de compléter l'ensemble de nos topographies du Péloponèse.

Nous nous arrêtâmes, dit-il, à un mille de Tripolitza, sur l'emplacement de Tégée, à un endroit maintenant appelé *Palæo-Épiscopi*, qui se trouve à la droite du sentier qu'on prend pour se rendre dans la Laconie. Je remarquai, parmi les décombres qui couvrent une assez grande quantité de terrain, quelques fragments d'architecture d'un beau travail; et je déchiffrai, sur un marbre scellé dans le mur d'une vieille église, construite en grande partie de débris antiques, quelques noms grecs, qu'on présume être ceux des guerriers morts à Platée. A la vue de ce monument j'éprouvai l'émotion que produit en tous lieux le souvenir des belles actions sur le cœur d'un Français. Je venais de quitter l'Attique, où chaque année l'Archonte-Roi évoquait solennellement les mânes *des héros morts aux champs de Platée pour la liberté des Grecs* (1); et je retrouvais leurs

(1) C'était le 16e de *Mémactérion* (la troisième lune après l'équinoxe d'automne), qu'on célébrait l'anniversaire de ce sacrifice funèbre. « Au point du jour, dit Plutarque, la procession partait précédée d'un trompette qui sonnait la charge, « suivi de chars remplis de couronnes et de branches de myrte. « On voyait ensuite un taureau noir accompagné de jeunes « gens de condition libre, portant des vases remplis de lait et

noms mutilés, mais vénérables, suspendus aux parois d'un temple chrétien que le temps et la barbarie n'ont pas épargné davantage.

Près de là, j'aperçus quelques débris de colonnes entremêlés de chapiteaux doriques, ioniens et corinthiens, qui proviennent sans doute du temple de Minerve Aléa, que Scopas avait construit, en y employant le luxe des trois ordres de l'architecture grecque (1). On m'assura, et ceux qui ont vu Tripo-

---

« de vin destinés aux libations, ainsi que des fioles d'huile et « de parfums. Après eux, marchait l'archonte seul, suivi du « reste des citoyens. Ce chef, qui, le reste de l'année, était vêtu « d'habits blancs, auquel il n'était permis de toucher rien où il « entrait du fer, paraissait ce jour-là en robe de pourpre, ceint « d'un baudrier et armé d'une épée, tenant dans ses mains « l'urne sacrée qu'il prenait dans le lieu où l'on dépose les « actes civils.

« Arrivé aux tombeaux, il puisait de l'eau dans une fontaine « voisine, lavait les cippes ou colonnes sépulcrales, qu'il oi- « gnait et parfumait ensuite. Après avoir égorgé la victime, « dont il faisait couler le sang dans une fosse, et tandis qu'on « la mettait sur le bûcher, il invoquait Jupiter et le Mercure « infernal, en appelant par leurs noms les braves morts pour « la patrie, qu'il invitait à se rassasier du sang qu'on avait ré- « pandu (*). Remplissant ensuite une coupe de vin, il la ré- « pandait dans la fosse, tandis qu'on y versait les cruches de « lait; et il s'écriait : *A la santé des héros qui se sont immolés pour* « *la liberté des Grecs.* »

(*) Ces libations, la fosse, le sang, le lait qu'on y versait, et le mode d'évocation, paraissent empruntés du cérémonial pratiqué par Ulysse au *Nécyomantion* de la Thesprotie. *Odyss.*, lib. XI, vers 25 et seq.

(1) Scopas, sculpteur et habile architecte, l'avait construit sur l'emplacement de celui qu'Aleus, roi d'Arcadie, avait élevé à Diane. PAUS., lib. VIII.

litza certifient que les débris les plus précieux de cet édifice se trouvent employés dans la construction des mosquées, des fontaines et de quelques maisons de cette ville sale et mal bâtie.

Nous partîmes de Tégée sans avoir pu déterminer l'emplacement de ses monuments, dont les traces ont disparu sous le sol qui les recouvre; et nous rentrâmes dans le sentier commercial qui conduit de Tripolitza à Mistra, capitale moderne de la Laconie. La plaine que nous traversions, privée d'arbres; les flancs arides des montagnes, et la tristesse des aspects rendent ce bassin de la Tégéatide, le lieu le plus sauvage de la Morée. Il est brûlé par les feux du soleil pendant l'été; couvert de neige en hiver, à cause de son élévation au-dessus du niveau de la mer; privé même d'eau coulante (car les sources ne fournissent qu'avec peine une boisson de mauvaise qualité aux habitants), et l'on ne conçoit pas comment on s'est décidé à établir le chef-lieu de la province dans un lieu aussi dépourvu des choses nécessaires aux premiers besoins de la vie. Tripolitza est située entre Tégée et Mantinée, qui n'est plus qu'un marais fétide connu sous le nom de Milias; c'est, dit-on, de la population de ces deux villes que la cité moderne fut formée. Après avoir passé et repassé plusieurs fois un torrent sinueux décoré du titre pompeux de *Saranta-Potamos* (les quarante fleuves), qui sont tout au plus *quarante égouts* des montagnes, nous fîmes halte auprès d'un khan ombragé de beaux platanes, où des chevriers nous vendirent du lait pour nous rafraîchir.

Nous touchions à cette extrémité de la Tégéatide qui aboutissait autrefois aux Hermès de la Laconie; et ce fut du haut de la montagne, dont on descend le revers avec peine à cause des roches, à travers lesquelles il faut se frayer un chemin, que j'aperçus le développement du Taygète. Ses sommets, chargés de neige, formaient alors un contraste éblouissant avec sa base rembrunie par des sapins noirâtres. Le khan où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, avait toute la simplicité des maisons de Sparte, qui ne devaient être construites qu'avec la hache et la scie. Comme il était dépourvu de tout, nous nous hâtâmes d'en sortir dès que le jour commença d'éclairer la vallée de l'Eurotas. Nous étions à cheval aux premières blancheurs de l'aube, que les Grecs appellent l'*allégresse* (τὰ χαράματα). Le disque de la lune dorait de ses rayons l'extrémité des nuages blancs accumulés autour des sommets du Taygète, dont les premiers feux du soleil nous découvrirent les belles formes, qu'ils commençaient à éclairer de teintes roses. En contemplant la beauté de cet aspect, nous arrivâmes au pont sur lequel on passe l'Eurotas. Le fleuve Royal (Βασίλι-Ποταμὸς), nom que lui donnent les modernes, coulait alors à plein canal; et bientôt ses eaux limpides se colorèrent, ainsi que la vallée de Lacédémone, des rayons du soleil qui éclairèrent enfin la campagne. Je descendis de cheval pour dessiner le point de vue qui s'offrait à mes regards, et je suivis à pied la rive droite du fleuve encore orné de ses grands roseaux et de ses lauriers roses, et auquel il ne manque que ses cygnes pour compléter les tableaux que les poëtes ont

faits de ses bords enchanteurs. Un calme profond, un air suave, la fraîcheur du matin, le bruit des cascades de l'Eurotas, rendaient ma promenade délicieuse. J'étais dans une sorte d'enchantement, lorsque j'aperçus, sur la rive opposée du fleuve, des *Tchacons* (nom moderne des Spartiates, dérivé du mot Λάκων) qui coupaient des roseaux. Leur aspect m'ayant tiré de mes rêveries, je leur demandai où étaient *les vieilles murailles* (ποὺ εἶναι τὰ παλαῖα κτιρεῖα). Ils me les indiquèrent du doigt dans la direction de Magoula; ce qui me fit espérer que l'emplacement de la ville de Lycurgue ne serait pas aussi difficile à retrouver que je me l'imaginais, d'après le récit d'un voyageur célèbre.

Nous côtoyâmes le prolongement des collines peu élevées qui se déploient parallèlement au Taygète et sur le prolongement desquelles est placé le peu de ruines qui subsistent de Sparte. Nous rencontrâmes, près d'un canal qui forme une espèce d'île en se réunissant à l'Eurotas, des laboureurs brûlés du soleil, occupés à travailler, en excitant leurs bœufs avec des cris plus semblables à des hurlements qu'à des voix humaines. Arrivés au village de Magoula, des femmes lacédémoniennes nous invitèrent à entrer dans des vergers que la Thiase baigne de ses eaux. A l'aspect du pays, je présumai que nous foulions le sol du Plataniste, où les filles de Sparte, couronnées d'hyacinthes, répétèrent, en formant des danses pudiques, l'épithalame d'Hélène (1). Les

(1) Ἔν ποκ' ἄρα Σπάρτᾳ, ξανθότριχι πὰρ Μενελάῳ,
Παρθενικαὶ θάλλοντα κόμαις ὑάκινθον ἔχοισαι,

bords de l'Eurotas, qui retentirent des chants d'un hymen si saintement juré et si fatal aux Grecs, me rappelaient le lieu de la scène chantée par Théocrite. Si je ne voyais plus l'arbre de la sœur des Dioscures, recommandé aux respects du voyageur par les compagnes d'Hélène (2), je me trouvais environné d'innombrables berceaux de vignes entrelacées aux mûriers; les citronniers et les grenadiers

---

Πρόσθε νεογράπτῳ θαλάμῳ χόρον ἐςάσαντο,
Δώδεκα ταὶ πρᾶται πόλιος, κ. τ. λ.

THEOCRIT., Idyll. XVIII.

Ménélas venait d'obtenir Hélène et de se renfermer avec elle, lorsque

Douze vierges, les bras mollement enlacés,
Frappant toutes le sol de leurs pas cadencés,
S'avancent, et de fleurs la tête couronnée,
Remplissent le palais des chants de l'hyménée.
Quoi! lorsqu'à peine luit l'étoile de Vénus,
Tu dors, époux chéri, tu dors! Est-ce Bacchus
Qui pour toi du repos hâte l'heure ordinaire?
Si la main de ce dieu pesait sur ta paupière,
Tes sens d'un doux sommeil pourraient être charmés;
Mais du moins, partageant nos jeux accoutumés,
Sous les yeux de sa mère, Hélène aurait encore
Attendu parmi nous le retour de l'aurore.
N'est-elle pas à toi, le soir et le matin,
Chaque jour, chaque année? Oh! quel heureux destin,
Quel favorable dieu t'a conduit à Mycène,
A la ville, où vingt rois se disputaient Hélène?
Tu viens; et tu peux seul, parmi les demi-dieux,
Donner le nom de père au souverain des cieux;
Sa fille, partageant ta couche nuptiale,
Ne voit point de beauté qui marche son égale.

(2) Γράμματα δ' ἐν φλοιῷ γεγράψεται (ὡς παριών τις
Ἀνγνοίη) δωριςὶ; Σέβου μ' Ἑλένας φυτὸν εἰμί.
Sur son écorce en lit on langue dorienne:
« Passant, respecte-moi; je suis l'arbre d'Hélène. »

(Traduction de FIRMIN DIDOT.)

mêlaient leurs fruits de pourpre et d'or, en formant des voûtes de fleurs et de verdure. J'étendis mon matelas de voyage (*childé*) sous le feuillage odorant d'un oranger remarquable par sa grandeur; et, après m'y être reposé quelques instants, je dirigeai mes pas vers Sparte.

Strabon nous apprend qu'un des faubourgs de Sparte s'élevait au milieu d'un terrain marécageux, qui fut exhaussé dans la suite, ensorte que le temple de Bacchus *Limnæ* se trouva dégagé des inondations. On ne voit plus, comme je viens de le dire, que des vignes enlacées aux mûriers à l'endroit où l'on présume qu'était situé le hiéron consacré à Bacchus. C'était pendant les fêtes de ce dieu que les jeunes filles de Sparte faisaient retentir de leurs cris les échos du Taygète (1), dont maintenant les sommets renversés par les tremblements de terre, présentent un aspect sévère; mais qui varie à chaque instant par les effets que la lumière produit en éclairant les rochers placés à divers plans, et les parties de la montagne qui se sont écroulées. Les voyageurs qui arrivaient à Sparte par la route de Tégée, rencontraient le long du chemin des figures de Mercure, placées pour épouvanter les voleurs, dont le Taygète fut le repaire en tout temps; le temple de Minerve aux Noyers; le lieu où Oreste furieux s'était mordu le doigt; et plusieurs autres stations, objets du respect populaire des Grecs, superstitieux en tout temps.

Sparte prit dans la suite le nom de Lacédémone,

---

(1) ....Virginibus bacchata lacænis,
Taygeta........ VIRG.

qu'on donnait auparavant à toute la Laconie, et les deux noms désignèrent indistinctement la même ville, comme probablement Pise-Olympie, et *Lutetia Parisiorum*. Mais ces deux noms illustres de Sparte et de Lacédémone ne sont plus reconnus des modernes habitants de la Laconie, et la dénomination des *Vieux-Murs*.(Παλαῖα-Κτιρεῖα) sert maintenant à guider le voyageur à la ville de Lycurgue et de Léonidas.

La seule ruine qui indique authentiquement la position de Sparte est le théâtre, qui, ainsi que presque tous ceux de la Grèce, est creusé en demi-cercle dans la dernière des collines mamelonnées sur lesquelles la ville et les monuments de Sparte étaient construits. Du haut de cette éminence, j'eus une très-belle vue de la plaine, bordée à l'occident par la chaîne du Taygète, et à l'orient par la ligne des monts Ménélaions, qui enferment au loin cette fertile vallée en s'abaissant au midi. Je parcourus avec soin l'emplacement de la ville, où l'on voit si peu de ruines, que, sans l'aspect du Taygète et de l'Eurotas, le voyageur douterait s'il est sur les lieux qu'occupait la fameuse Sparte.

Si on s'en rapportait à ce qu'écrivait Fourmont au comte de Maurepas (1), on serait tenté de croire que la ruine de Sparte date du temps où ce voyageur

(1) Fourmont, qui dans sa correspondance manuscrite, parle toujours du *jus de la treille* avec jubilation, est loin d'avoir fait ni pu faire tout le mal dont il se vante. Comment, en admettant, d'après une moyenne proportionnelle, qu'il eût employé cinquante paysans par jour à ses destructions, serait-il parvenu dans un mois, dont il faut défalquer les dimanches et les fêtes,

la visita. « Je l'ai fait, mandait-il au ministre, non « pas abattre, mais raser de fond en comble. Il n'y

---

où les Grecs ne travaillent pas, c'est-à-dire avec environ douze cents journées d'hommes, à démolir une ville aussi considérable que Lacédémone? On ne fit pas cette réflexion dans un temps où l'on ignorait que les manœuvres même de la Grèce moderne, ne connaissaient pas l'usage de la pioche, ni de la pince de fer (car ils ne bâtissent qu'en blocage, en terre et en bois), instruments sans lesquels il est impossible de remuer une pierre de taille de sa place; ce qui prouve qu'il était au-dessus de ses moyens de renverser aucune muraille solide. Il est probable que Fourmont avait sacrifié à Bacchus Limnæate, lorsqu'il laissa tomber sa signature au bas d'une pareille dépêche. Je ne lui conteste pas d'avoir pu faire briser *en cachette*, car un *Franc* ne se permettrait pas impunément une pareille action en public, les marbres susceptibles d'être cassés d'un coup de marteau; d'en avoir enfoui quelques-uns, après en avoir copié les inscriptions, qui sont le seul titre de gloire qu'on ne peut lui contester; parce qu'il était aussi incapable, à cause de son peu d'érudition, d'être un *faussaire*, comme on l'en a injustement accusé, que de rien supposer dans leur contenu.

Quant à la jactance qui le porte également à se vanter avec une joie barbare d'avoir renversé Amyclée, dont on connaît l'emplacement; Mantinée, que les eaux recouvrent; Stymphalus, qu'il n'a jamais vu; Pallantion, qu'il ne sait où placer; Tégée, où il n'est point entré; Trézène, et sur-tout Hermione, dont les remparts pélasgiques subsistent; Tirynthe (*), que des mineurs, en employant la poudre à canon, pourraient à peine ébranler; Phliaka (Phigalis), où l'on vient de découvrir des bas-reliefs précieux; Argos, où j'ai copié, sans le savoir, les

(*) Pausanias, dit au sujet de l'enceinte de Tirynthe, que tous les voyageurs peuvent encore voir, qu'elle est construite de masses telles, qu'un attelage de chevaux ne pourrait pas seulement en remuer la plus petite pierre. Lib. II, c. 25.

« a plus de cette grande ville une pierre sur une « autre. Depuis plus de trente jours, trente et quelquefois soixante ouvriers abattent, détruisent, ex« terminent la ville de Sparte! » Puis il ajoute, pour motiver une telle action : « Si, en renversant ses murs « et ses temples; si, en ne laissant pas une pierre sur « une autre au plus petit de ses *sacellums*, son lieu « sera dans la suite ignoré, j'ai au moins de quoi la « faire reconnaître, et c'est quelque chose : je n'avais « que ce moyen de rendre mon voyage illustre. »

Mais laissons Fourmont se glorifier de faits qu'il n'a jamais commis, car je crois qu'on pourrait retrouver encore les marbres du temple d'Apollon Amycléen, qui ont fourni le sujet d'un beau mémoire à l'abbé Barthélemi; et on peut être assuré que la ruine de Sparte, comme celle de toutes les villes du Péloponèse, fut primitivement l'ouvrage des barbares. Mistra, ville de fondation moderne, en était trop voisine pour que les conquérants qui bâtirent cette place ne se servissent pas des matériaux qu'ils trouvaient tout préparés, pour construire leurs forteresses et leurs principaux édifices. Les ponts qu'on voit sur l'Eurotas et la Thiase sont fabriqués avec des pierres tirées des ruines de Lacédémone; chaque jour on en arrache des débris; enfin les tremblements de terre,

---

mêmes inscriptions que les siennes, qu'on peut consulter au cabinet des manuscrits du roi (**); et Olympie, qu'il n'a vue qu'en songe; toutes ces villes, je puis l'assurer, n'auront souffert que peu de dommages de la part de celui qui se vante de les avoir renversées de fond en comble.

Note de M. POUQUEVILLE.

(**) *Voy.* t. IV, c. XII, p. 163, n. 1 de ce Voyage.

les ravages du temps et les attérissements qu'il forme dans sa marche insensible, ont contribué à détruire et à ensevelir ce que les hommes avaient épargné.

Le soc de la charrue sillonne maintenant les coteaux sur lesquels Sparte était disséminée; la dernière colline, contre laquelle est adossé le théâtre, est la seule qui ne soit pas cultivée. Je remarquai, aux deux côtés de cet édifice, des pans de murs qui, malgré leur solidité, ne me semblèrent pas d'une antiquité très-reculée; mais je n'y vis plus de traces des gradins en marbre dont Pausanias dit qu'il était orné; les moindres fragments en sont enfouis. Tandis que je dessinais la vue de la plaine de Lacédémone, un jeune Rhodien, qui m'avait accompagné, déclamait la première scène de l'Hécube d'Euripide, que nous avions représentée, quelques mois auparavant, dans le collége de Cydonie (1). C'était peut-être la première fois que ce théâtre retentissait des accents

(1) Cydonie est une ville qui s'est formée récemment sur le continent de l'Asie, derrière les îles Hécatonnèses, nommées maintenant *Mosconnisi*. Cette ville, peu connue encore en Europe, s'accroît rapidement de tous ceux qui trop opprimés par les Turcs, viennent de toutes les parties de la Grèce y chercher un refuge. Elle comptait, en 1817, près de 25,000 habitants. Pendant le séjour que j'y faisais alors, je vis arriver une colonie de Macédoniens, sous la conduite d'un jeune Grec envoyé dans le village où il était né, par Ali pacha, afin d'employer la force contre ses compatriotes, que deux années stériles avaient mis dans l'impossibilité d'acquitter leurs taxes. Mais ce chef, digne des temps glorieux de la Grèce, témoin de la misère de ses concitoyens, ne put se résoudre à exécuter les ordres sanglants dont il était porteur; et, renonçant à ses emplois et à la

de Melpomène; Sparte aurait craint qu'il ne se glissât dans les maximes sévères de la tragédie ou dans les

---

faveur du pacha, il s'expatria avec ceux qu'il était chargé d'opprimer.

Les Turcs donnent à Cydonie le nom de Aivali, qui, dans leur langue, a la même signification que le mot grec Κυδώνια. (Κυδώνιον μῆλον, le coing, fruit du coignassier.) Pline, liv. II et V, nous apprend qu'une des îles qui se groupent auprès les unes des autres, entre Lesbos et le continent d'Asie, portait anciennement le nom de Cydonie.

Dans l'une des îles qui fait face à la ville actuelle de Cydonie, et près de la passe que, dans la crainte des Turcs et des pirates, les habitants ont tellement obstruée, que les plus petits bateaux ont de la peine à la traverser maintenant, j'allai visiter des ruines indiquant la position d'une ville, qui peut-être portait anciennement le nom de Cydonie, transporté depuis à la ville actuelle.

Son principal commerce est celui des huiles, que produisent abondamment les oliviers qui entourent Cydonie, et que les habitants savent cultiver avec intelligence. Mais ce qui la rend célèbre, c'est l'institution de son collége, l'un des premiers qui aient été établis dans la Grèce, et qui comptait, lorsque j'y demeurai, près de 300 élèves. Il fut établi par les dons volontaires des principaux habitants de Cydonie, qui, pour la plupart, sentant le malheur d'être privés d'instruction, voulurent procurer à leurs enfants une éducation soignée. Ils eurent le bon esprit de s'entendre pour réunir les fonds assez considérables qu'ils destinaient à ce but; et, en employant l'adresse et la persévérance, malgré les divers obstacles qu'ils rencontrèrent, ils parvinrent a élever un vaste collége, dont l'institution philanthropique invite toute la jeunesse de la Grèce à participer, sans aucune rétribution, aux leçons destinées primitivement aux enfants des fondateurs du collége. Le logement leur est fourni gratuitement; et les jeunes gens studieux qui sont dans l'indigence, en servant de répétiteurs aux plus jeunes enfants, trouvent les moyens

railleries piquantes de la comédie, quelque atteinte, même indirecte, contre la majesté de ses lois et le

de pourvoir à leur subsistance, et peuvent continuer ainsi leurs études. Trois professeurs, distingués par leur savoir et leur zèle ardent, Grégoire, Eustrate et Théophile, y enseignent les diverses branches des connaissances humaines. Ce dernier, imitant l'exemple des anciens Grecs qui allaient chercher l'instruction dans les pays alors plus éclairés, vint en France se perfectionner dans l'étude des sciences exactes.

Pendant les deux mois que je me renfermai dans ce collége, astreint au régime rigoureux que les Grecs observent pendant les 40 jours qui précèdent les fêtes de Pâques(*), dans lesquelles le peuple se livre encore aux jeux et aux exercices admirés jadis dans Olympie, j'ai été extrêmement frappé du zèle et du respect, on pourrait dire religieux, avec lequel ces jeunes gens se comportaient dans le collége à l'égard de leurs maîtres.

Je trouvai, dans cette petite colonie de Grecs instruits, quelques jeunes gens qui, à ma sollicitation, entreprirent d'abandonner pour leur conversation le langage vulgaire, et firent revivre, dans le collége de Cydonie, le langage de Démosthène et de Platon. Nos soirées se passaient agréablement à lire les auteurs anciens et à préparer la représentation de quelques-unes de leurs tragédies. J'ai appris depuis avec un vif plaisir qu'ils avaient continué de parler le grec ancien, et qu'ils avaient ainsi maintenu la promesse qu'ils me firent en partant, d'observer jusqu'à mon retour la loi que nous avions décretée à cet effet, et qui fut inscrite sur le mur de la salle de nos assemblées.

Deux imprimeries viennent de s'élever dans les colléges de Chio et de Cydonie : je me félicite d'avoir pu contribuer en quelque sorte à leur établissement. Les lumières que les livres

(*) Pendant tout ce temps les Grecs, avec un scrupule minutieux, dont ils se font une espèce de point d'honneur, ne mangent ni viande, ni poisson, ni beurre, ni œufs, ni lait, ni huile, ni fromage ; ils s'abstiennent même de boire du vin ; aussi, sur la fin de ce rigoureux carême, on ne voit plus que des figures pâles et défaites ; et l'on a peine à concevoir comment les hommes peuvent continuer tout ce temps leurs pénibles travaux.

respect religieux qui leur était dû (1). D'ailleurs la rigidité des mœurs de ces fiers guerriers aurait été insensible aux sentiments de terreur et de pitié qu'inspire la tragédie, et ils n'auraient trouvé aucun charme à la comédie, qui poursuit, par le ridicule, des vices pour la plupart inconnus à Sparte. Ils ne permettaient, sur le théâtre, que des exercices capables de donner au corps la force et la santé, qualités si précieuses pour cette république, que les enfants mal conformés étaient condamnés à périr.

---

vont répandre dans la Grèce, contribueront puissamment, en détruisant l'ignorance et la superstition, à renverser le despotisme ottoman, qui n'est fondé que sur ces deux funestes appuis.

Le savant et respectable docteur Coray, qui voulut bien éclairer ma jeunesse de ses doctes leçons, et dont toutes les pensées, tous les écrits et toutes les actions n'ont d'autre but que d'éclairer les Grecs, afin de les mettre en état de sortir un jour de la funeste position où l'ignorance avait plongé sa patrie, vient de m'apprendre que des Américains avaient directement envoyé leurs enfants au collége de Chio, qui s'augmente rapidement de jour en jour, et qui deviendra bientôt un des plus célèbres de l'Europe.

La ville de Cydonie, où il n'y a de Turcs que le gouverneur et quelques employés aux douanes, est administrée d'une manière fort douce par douze Ἐπίθροποι et trois Δημογέροντες, élus par le peuple assemblé dans les églises : et par une sage alliance du gouvernement despotique, aristocratique et démocratique, les habitants de Cydonie ont su se procurer une existence très-heureuse, du moins comparativement au reste de la Grèce placée sous le joug immédiat des Turcs.

(1) Κωμῳδίας καὶ τραγῳδίας οὐκ ἠκροῶντο, ὅπως μήτε ἐν σπουδῇ, μήτε ἐν παιδιᾷ ἀκούωσι τῶν ἀντιλεγόντων τοῖς νόμοις. Plutarch. Instit. Lacon.

Mes observations étant terminées, je revins au village de Magoula, dont les maisons sont environnées de vergers, comme dans nos hameaux de la fraîche Normandie. Mais je crus à propos, afin de me dérober à la vermine qui pullulait dans la maison où l'on m'avait offert l'hospitalité, de passer la nuit à la belle étoile sous les orangers. Un Grec qui s'était d'abord emporté contre moi, pour une réprimande que j'avais faite à son fils d'avoir maltraité un chien de Laconie dont la race me parut dégénérée, nous offrit tout ce qu'il possédait. Il nous parla de la condition malheureuse des chrétiens, qui ont remplacé les Hilotes; ce qui prouve que la Grèce fut toujours destinée à être habitée par une population composée d'un petit nombre d'hommes libres et de cultivateurs esclaves (1). Nous nous entretînmes long-temps de ce triste sujet de réflexions; et, tout considéré, on peut

(1) En lisant l'histoire de la Grèce, on voit qu'une faible portion de ses habitants opprima toujours le plus grand nombre avec une cruauté presque sans exemple. Ses différents états possédaient des esclaves : les Thessaliens avaient leurs Pénestes; les Crétois, leurs Clarotes et leurs Périœciens; les Héracléens, leurs Dorophores; les Argiens, leurs Gymnètes; les Sicyoniens, leurs Corynéphores; les Syracusains, leurs Arottes; et les Lacédémoniens, leurs Hilotes (Jul. Pollux, lib. III, c. 8; Eustath., p. 295). Enfin Thucydide (lib. VIII, c. 40) dit qu'il y en avait un nombre considérable à Chio. Quelques-unes de ces peuplades asservies, qu'on distinguait des esclaves domestiques, οἰκέται, étaient habiles à posséder. Tous les individus cependant étaient en principe laboureurs, *castellani, agreste genus*, dit Tite-Live (lib. XXXIV), ou *vilains*. Les métiers qu'on leur permettait d'exercer étaient ceux de forgerons, de charpentiers et de charrons. Ils étaient soumis à des redevances; on obligeait les Hilotes,

dire que les Grecs, au plus haut période de la gloire et de la civilisation, furent peut-être encore moins équitables envers les hommes que les soldats de Mahomet, qui possèdent maintenant les fiefs des Euryphontides. Car le sort des hommes dans ces siècles trop vantés de liberté était pire que celui des serfs; et il n'appartenait peut-être qu'à la religion chrétienne d'abolir un jour l'esclavage, en proclamant les droits sacrés de l'humanité.

Nous sortîmes de Magoula, deux heures avant le lever du soleil, pour nous rendre à Léondari. La lune, qui brillait dans son plein, nous éclairait en nous guidant à travers des avenues d'oliviers parsemés de touffes de lauriers roses. Nos guides, au lieu de répéter les élégies de Tyrtée, qui enflammaient les mâles Spartiates, en leur rappelant *qu'il est beau de mourir au premier rang dans les combats* (1), *et de se dévouer pour la patrie* (2); nos guides, mus par l'instinct des enfants, qui chantent quand ils

---

en signe d'hommage, d'assister aux funérailles des rois de Lacédémone, de se frapper la poitrine, de pousser de longs gémissements, et de crier, par étiquette, *qu'ils perdaient le meilleur roi du monde* (Herodot., lib. VI, c. 58); et ces hommes avilis étaient appelés à la défense de l'état. Trente-cinq mille Hilotes, commandés par cinq mille Spartiates, versèrent leur sang à la journée de Platée, sans que leurs maîtres, qui s'attribuèrent les palmes de la victoire, songeassent à améliorer le sort de leurs braves compagnons d'armes.

Note de M. POUQUEVILLE.

(1) Tyrtæusque mares animos in martia bella
Versibus exacuit.... HORAT.

(2) Τεθνάμεναι γὰρ καλὸν ἐπὶ προμάχοισι πεσόντα
Ἄνδρ' ἀγαθὸν, περὶ ᾗ πατρίδι μαρνάμενον.

ont peur, entonnèrent les tristes complaintes des voleurs, que les Grecs célèbrent comme les ennemis de leurs tyrans. Mon jeune Rhodien, mieux inspiré, commença de son côté le fameux chant des Grecs modernes, qui doit les conduire un jour à la gloire et à la liberté :

Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων ....

en s'interrompant souvent pour déplorer l'état de misère où sont réduits les descendants de tant d'hommes

---

Τὴν δ' αὐτοῦ προλιπόντα πόλιν, καὶ πίονας ἀγροὺς,
Πτωχεύειν, πάντων ἔστ' ἀνιηρότατον,
Πλαζόμενον σὺν μητρὶ φίλῃ, καὶ πατρὶ γέροντι,
Παισί τε σὺν μικροῖς, κουριδίῃ τ' ἀλόχῳ.
Ἐχθιστος γὰρ τοῖσι μετέσσεται, οὕς κεν ἵκηται,
Χρησμοσύνῃ τ' εἴκων καὶ στυγερῇ πενίῃ·
Αἰσχύνει τε γένος, κατὰ δ' ἀγλαὸν εἶδος ἐλέγχει,
Πᾶσα δ' ἀτιμία καὶ κακότης ἕπεται.
Εἶθ' οὕτως ἀνδρός τοι ἀλωμένου οὐδεμί' ὤρη
Γίνεται, οὔτ' αἰδὼς εἰσοπίσω τελέθει.

Il est beau qu'un guerrier, à son poste immobile,
Meure pour sa patrie, et meure aux premiers rangs!
Mais fuir et ses foyers, et sa ville, et ses champs;
Mais mendier au loin une pitié stérile;
Mais, avec une épouse, une mère débile,
Traîner et son vieux père et ses jeunes enfants,
Guerriers, de tous les maux ces maux sont les plus grands.

L'homme qui fuit, partout n'obtient que des outrages;
Les besoins importuns l'assiégent jour et nuit;
De ses traits altérés la beauté se détruit :
En vain de ses aïeux il montre les images,
Un sang dégénéré n'attire point d'hommages :
Méprisable en tous lieux, en tous lieux on le fuit :
Le chagrin l'accompagne et l'opprobre le suit.

(Traduction de M. Firmin Didot.)

illustres, lorque j'essayai de le consoler, en lui citant ces vers de Lemierre :

> Ah ! lorsqu'à cet excès l'esclavage est porté,
> L'esclavage, crois-moi, touche à la liberté.

Nous nous rappellions avec plaisir les souvenirs héroïques de la Laconie, en parcourant la contrée occupée par la tribu des Limnatides, nom que nous donnâmes à la partie du vallon qui est entrecoupée de canaux. Nous entendîmes bientôt le bruit des cascades de l'Eurotas, que les anciens avaient probablement divinisé parce qu'il répand la fertilité dans la belle et riche vallée de Lacédémone.

Les oiseaux, qui annonçaient le retour de l'aurore par leurs gazouillements, le murmure des eaux, le frémissement du feuillage, enchantaient les bords du *fleuve Royal*, dont le cours, généralement rapide, couvre tantôt une large grève de sable, et se trouve parfois resserré entre des bords escarpés. Quant aux cygnes sauvages, qui, suivant Aristote, se baignaient dans les eaux de l'Eurotas, et qu'on y voyait encore il n'y a guère plus d'un siècle, il est probable que le bruit des armes à feu les en aura éloignés pour toujours. Les Moraïtes ajoutent qu'il n'en paraît plus que de temps en temps dans leur province, où ils étaient aussi communs qu'ils le sont de nos jours dans les grands lacs de l'Étolie et sur le golfe Ambracique. On m'avait assuré qu'on voyait sur les rives de l'Eurotas, de distance à autre, des quais bâtis en polygones irréguliers assez semblables à l'enceinte cyclopéenne de Mycène. Je n'eus pas le temps d'aller à leur recherche, car je fus obligé de hâter mon voyage en Morée, dans la crainte que la peste, qui ra-

vageait alors l'Eubée et avait pénétré à Thèbes, ne se répandît dans le Péloponèse, ce qui m'aurait empêché d'être reçu dans les lazarets d'Italie.

Avant d'entrer dans la région que les anciens appelaient Bleminatis (1), nous traversâmes une plaine couverte de mûriers, dont le feuillage, convenable aux vers à soie, est gardé par des Albanais; la plus grande partie de ces arbres, qui récemment encore étaient si abondants dans le Péloponèse qui en prit son nom moderne (*la Morée*), ont été dévastés par les Albanais, lors du massacre qu'ils firent des Grecs du Péloponèse que les Russes avaient fait soulever, et qui restèrent ensuite abandonnés sans défense. Un chemin pratiqué sur les montagnes, à travers les rochers, nous conduisit à une ancienne église, entourée de fort beaux arbres, d'où nous eûmes une vue superbe de la plaine qui se développa à nos regards; et, bientôt après, nous arrivâmes à Léondari, que l'on croit être maintenant l'ancienne Leuctres de Laconie.

La famine qui affligea la Morée dans les années de 1816 et 1817 se faisait tellement sentir, que nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer des vivres dans cette misérable petite ville. Après m'être reposé un peu, je montai à la citadelle, où l'on remarque des ruines; de là notre guide nous fit observer, aux deux versants opposés du plateau du mont Ogdani ou Borée, d'un côté les sources de l'Eurotas, et de l'autre celles de l'Alphée. Je n'eus point le temps de rechercher dans cette région, qui établit la séparation des eaux entre la Laconie et l'Arcadie, le hiéron

(1) Strab., lib. VIII, p. 343.

sur lequel les Pélasges sacrifiaient à Borée, le plus redouté des vents.

Notre petite caravane se mit en route vers Sinano, qui occupe peut-être l'emplacement de Sciritès; et, un quart de lieue au-delà de ce village, nous arrivâmes à Mégalopolis. Notre premier soin fut de rechercher le théâtre, qui était un des plus vastes de la Grèce; et nous le découvrîmes creusé en hémicycle dans le flanc des collines qui bordent la rive gauche de l'Hélisson. Je remarquai, au bas du théâtre, des murailles fort bien construites; et, en allant vers la droite, on voit un pont brisé appelé Coméno-Géphyri (Κομμένη-Γέφυρα) (1), qui donne son nom à l'Hélisson, qui va se jeter près de là dans l'Alphée. Au-dessus du théâtre, je rencontrai quelques Arcadiennes, dont le costume simple, mais élégant, devait être celui des bergères antiques du Ménale. Ces femmes, qui étaient les épouses ou les filles des pasteurs dont les troupeaux errent dans ces retraites, étaient occupées, les unes à faire cailler du lait dans un chaudron suspendu à un chêne, sous lequel elles avaient allumé du feu; les autres à battre le beurre, et quelques-unes à étendre leurs fromages sur des claies. Je m'empressai de dessiner cette scène, digne des chants de Théocrite ou de Virgile.

J'examinai ensuite dans tous les sens Mégalopolis, qui n'était plus, dès le deuxième siècle, qu'une *grande solitude*. Je vis, sur la rive opposée de l'Hélisson, une

---

(1) C'est sur une des piles de ce pont que se trouve l'inscription rapportée t. IV, c. CXXIII, p. 276 de ce Voyage.

quantité d'assises de quelque temple d'ordre dorique; plus loin, l'enceinte d'un autre édifice; et à peu de distance, celle d'un temple plus grand, dont une partie des murailles existe encore, la plupart des colonnes qui l'entouraient sont encore debout; mais brisées au-dessus du sol à des huteurs différentes. Avec du temps et à l'aide des inscriptions et des bas-reliefs que les pluies mettent à découvert, on pourrait assigner à ces ruines le nom des édifices dont Pausanias nous donne une description détaillée, afin de faciliter sans doute aux voyageurs qui viendraient après lui, les moyens de les reconnaître, car il nous apprend que, déja de son temps, Mégalopolis, dépouillée de son ancienne splendeur, n'offrait plus que de vastes décombres, et que Thèbes, Mycène, Orchomène et Délos avaient aussi éprouvé un sort à peu près semblable. Je me contentai de prendre une idée générale de cette ville, qu'il est facile à tous les voyageurs de visiter et d'examinèr en détail.

De Mégalopolis nous nous rendîmes à Caritène, où nous nous procurâmes assez facilement des vivres, parce qu'on venait d'y apporter des blés d'Odessa, qui avaient préservé les habitants des horreurs de la famine. Du haut de la citadelle, j'eus une fort belle perspective de la vallée de l'Alphée, qu'on appèle ici *Carbonaro* et qui baigne le pied de montagnes assez élevées, en prenant de là son cours vers le nord. Comme je n'avais rien de particulier à voir dans la ville, je me dispensai de la parcourir.

En partant de Caritène, après avoir fait route au nord-est pendant deux heures, nous arrivâmes en

vue de Dimitzana, située au couronnement des coteaux qu'on aperçoit, à peu de distance au nord-nord-ouest. A l'orient était le gros village de Stemnitza, et, six lieues à la partie de l'ouest-sud-ouest de Caritène, la ville de Phanari, qui est peu éloignée d'Andritzéna. En poursuivant notre route, nous aperçûmes bientôt le monastère d'Ásticolos; et, une lieue plus loin, nous nous arrêtâmes aux cabanes d'Ambélos. Nous nous trouvions presque au pied de l'enceinte cyclopéenne de Gorthys, dont la projection se déploie à l'orient. J'y vis un grand nombre de tours bâties en polygones comme les constructions du Pnix ou de Mycène; et je mesurai un pan bien conservé, qui a soixante-quatre pas de longueur.

Toujours pressés par le temps, il fallut quitter Gorthys pour continuer notre route dans la direction du nord-ouest; et, après avoir descendu le lit d'un torrent desséché, nous arrivâmes à Englinova, où des sources abondantes forment une rivière nommée Képhaloris, qui conflue avec l'Alphée. Les paysans nous dirent qu'il existait des ruines et des marbres sur une montagne voisine appelée *Troupais*, que j'invite les voyageurs à visiter.

Notre estime de route nous plaçait à deux lieues d'Anargyri, que M. Barbié du Bocage appelle Iri dans sa carte de la Morée, et au-delà duquel on passe l'Alphée en bac, un peu au-dessous de son confluent avec le Ladon. Nos guides évaluaient les rapports de distance entre Caritène et Dimitzana à trois heures de pays, et à huit entre cette ville et Tripolitza.

En prolongeant l'Alphée par sa rive droite, j'eus occasion de remarquer que ses eaux ont une teinte nébuleuse, et qu'elles sont par conséquent bien différentes de celles de l'Eurotas, que leur limpidité fait paraître d'un vert diaphane.

Le costume des femmes de l'Arcadie cis-alphéenne, qui sont en général grandes et belles, me parut très-favorable à la peinture, sur-tout par la manière d'ajuster leur voile, qui leur sert en même temps de coiffure. Je fus également frappé de la beauté des paysages, qui forment un contraste frappant avec l'aridité des coteaux de la Tégéatide. Malgré cet avantage, je ne vis, même au milieu des terrains cultivés, que de misérables huttes en paille, les habitants étant accoutumés à se retirer dans les montagnes, pour éviter le logement des Turcs et des Albanais, qu'ils sont tenus d'héberger en qualité de *gens de guerre*. Ainsi les cultivateurs ne peuvent jouir de l'aspect des campagnes fertilisées de leurs sueurs. Ils fuient les bocages où reposent les cendres de leurs ancêtres; et si, comme aux siècles antiques, ils souhaitent encore de finir leur existence dans les lieux qui les ont vus naître,

.... O quam molliter ossa quiescant!

ce n'est plus parce qu'en Arcadie les fleurs ornent les tombeaux, mais parce qu'ils sont le seul asyle où ce peuple de pasteurs soit à l'abri des tourments d'une vie agitée! Une année de disette augmentait encore les souffrances de ces infortunés. Tandis qu'on exigeait d'eux les tributs accoutumés, ils luttaient contre

la mort, qu'ils n'évitèrent qu'en se nourrissant des glands du *chêne doux*, ainsi que le faisaient les Pélasges leurs aïeux, avant l'arrivée de Cérès et de Triptolème dans la Grèce; et, pour parvenir jusqu'à Olympie, si je n'avais pas rencontré quelques chévriers, qui nous procurèrent du lait et du fromage, j'aurais été forcé de me soumettre à cette nourriture, n'osant plus manger le pain grossier que je me procurais à grands frais, tant il était rempli d'ivraie.

Après avoir vu les débris du stade d'Olympie, qui est à moitié détruit par l'Alphée, les restes de l'hippodrome, dont les briques cintrées et d'une grande dimension forment une maçonnerie solide, je me rendis à Pyrgos; et une barque, que je nolisai dans la baie de Catacolo, me transporta à Zante. »

CHAPITRE CXLV.

Éleuthéro-Laconie ou pays du Magne. Nombre de ses capitaineries. Périple de cette contrée, depuis Calamate jusqu'à l'embouchure de l'Eurotas. Indication de ses principaux ports. Inscriptions. Population. Nombre d'hommes capables de porter les armes. Productions et revenus du pays.

Calamate, située à dix minutes de la mer au fond du golfe de Messénie, paraît avoir succédé à l'ancien

bourg de Calamé (1). Fourmont, qui y voyageait en 1730, découvrit, dans les fouilles qu'il fit aux environs, des inscriptions qu'on trouve consignées et commentées dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il part de *Pharæ*, d'où il compte deux heures et demie de chemin pour se rendre à Calamate; et sur la route il place la source salée dont parle Pausanias. Mais il ne justifie pas, par des détails de position, pourquoi, comme il le dit, la ville moderne se compose de la forteresse *Thyræ*, de *Thalamæ*, et du faubourg de *Calamæ*; et ces faits sont avancés au hasard. On trouve bien, à quelque distance de Calamate, les restes d'une forteresse bâtie par les Vénitiens; et il peut se faire que notre voyageur ait cru voir dans ces ruines celles de *Thyræ*; mais où plaçait-il celles de *Thalamæ*? voilà ce que son récit ne nous apprend pas. Il est plus facile de reconnaître dans la ville moderne de Calamate l'emplacement de *Calamæ*, par la description de Pausanias. En effet, si on traverse un bois d'oliviers qui s'étend à l'orient de la ville, on se reconnaît en arrivant au bord de l'Axaris ou Apsara, rivière éphémère près de laquelle la déesse de Syrie eut autrefois des autels (2). C'est à cette distance qui est d'une lieue et demie depuis Calamate, que finit le territoire de son canton. On entre aussitôt dans celui de Ianitchianika, qui est la propriété des

(1) Καλάμαι κώμη, Paus., lib. IV, c. 31; Polyb., *Id.* Χωρίον, lib. IV; *Id.* Πόλις, Steph. Byz.

(2) Paus., lib. IV, c. 31.

principales familles chrétiennes de la partie voisine du Magne. Les ombrages formés par les oliviers, les figuiers et une multitude d'orangers, rappellent le souvenir du bois de *Cherius*. Mais on ne voit plus qu'en idée l'emplacement d'Abia (1), l'une des sept villes qu'Agamemnon promettait au bouillant Achille pour prix de sa valeur; ce qui me porte à croire que les acropoles héroïques étaient des gentilhommières à peine occupées par quelques centaines de raïas de ces siècles illustrés par la lyre d'Homère. Les poëtes et les mythologues ont le privilége de tout embellir, sans sortir du domaine de la vérité; et le prestige attaché aux moindres objets qu'ils ont nommés fait qu'on s'intéresse jusqu'à leur poussière vénérable. Mais on chercherait en vain quelques traces des temples d'Hercule et d'Esculape, qui faisaient l'ornement d'Abia. Leurs restes sont aussi inconnus que le hiéron voisin de *Thalamæ*, où l'on venait dormir afin d'obtenir des idées lucides (2), comme les Grecs le font encore en couchant dans les églises pour se procurer des songes heureux ou des inspirations propres à les guider dans la guérison de leurs maladies; comme si nous n'étions pas l'éternelle proie des infirmités et de la douleur. Cette inquiétude vague

(1) *Iliad.*, IX, v. 292; Paus., lib. IV, c. 30.

(2) Cet usage de consulter les dieux par des songes existait aussi chez les Romains. Servius dit qu'on interrogeait par ce moyen l'oracle de Faune (in Virg., *Æneid.*, lib. VII, v. 90); et il ajoute qu'on couchait dans le Capitole, afin de recevoir des songes de Jupiter.

de l'homme, qui fut de tous les temps son idole, annonce que ses espérances ne sont pas toutes terrestres. L'ame, qui partage les souffrances avec le corps, ne s'inquiète que parce qu'elle soupire après la céleste patrie d'où elle est descendue. Elle brûle d'une soif ardente pour ce séjour tandis que la nature elle-même triomphe de ce que nous appelons *destruction*, en se préparant une nouvelle jeunesse avec ses propres débris. Les hommes, sans le savoir, rendent donc, par leur inquiétude même, un hommage indirect au créateur dont ils tiennent l'existence, et le hiéron de Thalamæ mérite nos respects, comme tous les autels primitifs où les hommes rendirent, par un instinct religieux, hommage à la divinité.

L'enclave de Ianitchianica confine à l'orient d'été avec celui de Coutchoukmani, qui relève de Patras (1) depuis une haute antiquité. Enfin il a ses limites au septentrion et au nord-est, avec la juridiction de Mistra. Son étendue, qui embrasse la plaine fertile que Danville nomme Sténycláros, est couverte de trente-sept villages appartenant au domaine impérial (2), dont les revenus s'afferment chaque année aux enchères publiques à Constantinople. Telles sont

(1) Le voivode de Patras expédie chaque année à Coutchoukmani le *bouha* ou *bouhagor*, qui est le percepteur des contributions. Ainsi il faut peut-être traduire par ce nom le terme de *bouhagor*, que Fourmont rend par l'interprétation de *classium juventutis moderator*.

(2) Imlak-Humayum; ils appartenaient primitivement à un nommé Moussa aga, dont le grand seigneur confisqua les propriétés au profit du trésor impérial en 1790.

les divisions actuelles du bassin méridional de la Messénie, que les piétons traversent pour se rendre à Mistra, en passant par le défilé des Portes (1). Ce sentier forme la frontière et le point de communication le plus rapproché entre Sparte et Calamate; ce qui porte à croire que ce fut le lieu de passage par lequel les Lacédémoniens descendaient, comme le font encore les Bardouniotes, lorsqu'ils exercent leurs brigandages dans la fertile Messénie.

On sait comment la puissance des Lacédémoniens, auquels la perte de la bataille navale de Gnide arracha l'empire de la mer, déclina à son tour sur terre, après les journées de Leuctres, de Mantinée, et surtout à la suite du combat de Sellasie (222 ans avant J. C.), dans lequel Antigone les écrasa sous le poids de la phalange macédonienne. L'histoire ne montre plus depuis ce temps sur le trône de Sparte qu'un roi aussi lâche que féroce dans la personne de Cléomènes, qui, après avoir empoisonné le dernier rejeton de la dynastie des Euryphontides, et assassiné les Éphores, s'enfuit en Égypte, où il fut mis à mort, écorché, et

(1) Cette traverse entre Calamate et Mistra est de huit heures de marche. Le chemin est très-mauvais; et, comme il faut passer au village de Pigadia (les Puits), qui est habité par une peuplade de voleurs, il est rare qu'on n'y soit pas dépouillé. L'archevêque de Monembasie, dans une de ses tournées, y éprouva de mon temps pareille aventure. On en agit à la vérité à son égard avec une sorte de respect, qu'on porta, tout en lui enlevant ce qu'il possédait, à exiger de Sa Sainteté une absolution en bonne forme, et de plus, la promesse écrite qu'il n'excommunierait pas les habitants qui l'avaient pillé, quand il serait hors de leurs mains.

sa peau empaillée attachée aux fourches patibulaires d'Alexandrie.

Comme l'anarchie succéde toujours aux subversions des familles royales, on voit en continuant le dépouillement des fastes historiques de Lacédémone, succéder à ce prince meurtrier un Lycurgue, qui avait acheté la couronne à prix d'argent; Machanidas, dont le nom n'est connu que par une guerre impolitique dans laquelle il perdit la vie (1). Enfin Nabis, qui était une conséquence inévitable de l'anarchie militaire, saisissant le pouvoir et l'exploitant dans le sens le plus naturel de l'usurpation, paraît pour exterminer à son tour ce qui restait de Spartiates d'ancienne origine. En frappant ce coup qui éteignait la noblesse, le tyran, toujours conséquent dans ce principe, que rien de légitime ne peut s'associer au brigandage, repeupla Lacédémone de serfs assassins qu'il avait affranchis, de voleurs publics, de sacriléges et de gens, dit Polybe (1), qui avaient échappé au glaive des lois. Ce fut encore lui, et ce ne pouvait être qu'un tyran, qui peupla l'Éleuthéro-Laconie d'une race impure de corsaires, dont les Maïnotes ou Maniates semblent être la postérité.

Vainement prétendrait-on qu'à une époque antérieure, la Laconie fut plus civilisée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Isocrate, qui contestait aux Spartiates la gloire, non-seulement de cultiver les lettres, mais le simple mérite de connaître la grammaire (2), prouve

(1) Paus., lib. VIII, c. 50.

(1) Polyb., *In Fragment.*, lib. XIII, *a Casaub. publicat.*

(2) Panathen., p. 276. D.

trop leur barbarie pour la révoquer en doute. Malgré cela il en était probablement de cette assertion comme du reproche qu'on fait aux Turcs, d'être en général illétrés, quoiqu'il y ait chez eux des colléges et quelques érudits. Ainsi les Lacédémoniens étaient, dans un sens, comme le disent Plutarque (1) et Élien (2), un peuple sans culture; quoiqu'il y eut parmi eux quelques hommes instruits. Ce ne serait cependant pas comme Meursius (3) et H. Dodwel (4), traitent cette question, qu'on peut la résoudre en faveur des Lacédémoniens; car c'est, à mon avis, une fort mauvaise manière de raisonner, que de prétendre, parce qu'on a trouvé des inscriptions dans la Laconie, que les sciences et les lettres y furent en honneur. En partant de ce principe on pourrait aussi bien dire un jour que les Turcs furent aussi les amis des *sciences* et des *lettres*. Nulle part, comme dans l'empire ottoman, on ne trouve autant de légendes gravées sur les moindres revêtements des fontaines, aux ponts les plus mesquins, ou sur les cippes des tombeaux élevés, comme ailleurs, par des époux ou des femmes inconsolables aux objets d'*une tendresse et de regrets éternels*, expressions solennelles qui, jusqu'à nos jours, sont un objet de doute pour ceux qui savent combien nos plaisirs et nos peines sont éphémères. Nulle part aussi les inscriptions ne sont plus

(1) Plutarch., *Institut. Lacon.*, t. II, p. 327. A.

(2) Ælian., *Var. Hist.*, XII, 50.

(3) Meurs., *Miscel. Lacon.*, III, 4.

(4) H. Dodwel., *Cycl. Lacon.*, p. 838.

pompeuses. Le moindre personnage est comparé à Alexandre, à Féridoun, à Cosroës ou à Darius, parce qu'il a entouré un puisard de murs, ou bâti une tourelle; et, malgré cela, on ne s'est point encore avisé de publier que les Turcs sont un peuple éclairé. Peut-être un jour quelques commentateurs les réhabiliteront-ils sur ce point, avec autant de raison que certains voyageurs ont déja fait des Osmanlis, un peuple de philosophes.

La civilisation du Magne n'était sans doute pas plus brillante qu'après la catastrophe de Nabis, lorsque Auguste affranchit du joug des Spartiates la partie de la Laconie qui prit alors le surnom de *libre* ou d'Éleuthéro-Laconie. Pausanias, qui parle de cette émancipation, énumère dix-huit villes existantes alors dans cette contrée (1), preuve qu'elle n'était pas tout-à-fait déchue, puisqu'on n'y en comptait que vingt-quatre au temps de sa splendeur (2). Elles reçurent, comme on peut s'en convaincre par les inscriptions recueillies sur les lieux, des bienfaits des empereurs romains; et la population grecque de l'Éleuthéro-Laconie s'est conservée telle qu'elle était alors dans les escarpements du Taygète. Constantin Porphyrogénète (3), en confirmant ces faits, justifie d'une manière positive l'origine grecque du peuple qui habitait de son temps le Magne, nom moderne par le-

---

(1) Paus., lib. III, c. 21.

(2) Strab., lib. VIII, p. 366.

(3) *De Administrat. Imper.*, parte II, p. 134 et 135, edit. de Banduri, in-folio.

quel il désigne l'Éleuthéro-Laconie. « On saura, « dit-il, que les habitants du Magne ne tirent point « leur origine de ces Sclaves (les Ézérites et les Mé« linges), mais des anciens *Romæi*, que les habitants « appellent encore aujourd'hui Grecs, parce qu'ils « furent anciennement idolâtres et adorateurs des « faux dieux à la manière des Hellènes, jusqu'au « temps où ils reçurent le baptême, sous le règne de « l'empereur Basile. » Ainsi les Maïnotes ou Maniates étaient spécialement reconnus comme de race grecque du temps de Constantin Porphyrogénète, par une sorte d'observation qui semblerait indiquer qu'on avait élevé des doutes à ce sujet. Ils étaient Grecs, et ils le sont encore aujourd'hui; car on ne trouve, ni dans leur idiôme, qui est le roméique (grec vulgaire), ni dans la dénomination même de leurs villages dont je possède le catalogue, rien qui ait trait aux esclavons, avec lesquels certains voyageurs ont voulu les confondre.

J'ai énuméré, dans l'introduction générale à la topographie de la Morée (1), les capitaineries et les anarchies qui forment les divisions territoriales du Magne. J'ai dit également de quelle manière ce pays, qui dépendait du sangiac de Tripolitza, en fut détaché pour former, à l'instar de la Valachie, une espèce particulière de gouvernement soumis à l'autorité d'un bey qualifié de bach-bagou, suffragant du capitan pacha. Enfin, pour terminer l'histoire politique de cette contrée, il suffit de dire que, parmi

(1) *Voy.* t. III, c. 96 de ce Voyage.

les bach-bagous des Éleuthéro-Lacons modernes, quatre ont été pendus aux galères de Constantinople, depuis l'époque glorieuse de leur affranchissement de l'autorité du satrape de Morée.

En reprenant mes descriptions à partir du territoire de Ianitchianika, et en faisant route au midi, on entre dans la première des capitaineries du Magne, qui est celle des Capitanakis, famille ancienne du pays. Elle s'étend le long de l'Aris, et on suit probablement le sentier qui conduisait d'Abia à Pharæ, ville fondée par un fils de Mercure et de Philodamie, issue de Danaüs. On ressaisit les traces de l'histoire, en arrivant à une fontaine salée, qui donne le nom d'Armyros au premier port du Magne du côté de la Messénie, dans lequel ses eaux se déchargent. On est à deux lieues de Calamate, qu'on peut signaler au moyen d'une tour que les Capitanakis ont fait bâtir à Armyros, qui est le mouillage d'hiver des vaisseaux du commerce. Cent pas environ au nord et à dix brasses perpendiculaires au-dessus du niveau de la mer, on voit jaillir la fontaine ou plutôt la rivière souterraine d'Armyros. Elle sort d'une colline sablonneuse, d'où ses eaux coulent sur un talus pavé en dalles, pour s'épancher par des canaux vers des moulins à blé qu'elles font mouvoir. Les habitants prétendent que cette rivière souterraine augmente considérablement quand le vent du nord souffle dans l'Archipel, et qu'elle roule des algues marines; enfin que par les vents du sud-ouest, son cours diminue considérablement. Pour rendre raison de ce phénomène, on ajoute qu'il existe une caverne con-

sidérable sur la côte opposée de la Laconie, dans laquelle les eaux s'absorbent avec plus ou moins de violence, suivant la direction des vents; mais, comme on ne dit pas dans quel lieu on trouve cet antre, ce fait peut être révoqué en doute, quoiqu'il n'ait rien de contraire aux lois de la physique.

La seconde capitainerie après Armyros est celle de Stavro-Pigi, qui est la partie la plus fertile et la mieux cultivée du Magne. On compte dans son étendue les bourgades de Zarnate, Varôchi ou Varoussi, Mandiniès, Dolous et Kytriès, qui sont situées dans un rayon de deux lieues de la mer. Alexandre Comoundouro, qui était le chef de cette capitainerie en 1815, avait fixé sa résidence à Castron, espèce de tour dans laquelle il soutint, il y a quelques années, un siége de plusieurs jours contre le *réala-bey* (1), chargé de recouvrer les impôts du pays, qui l'attaqua avec trois pièces de canon de gros calibre, et duquel il obtint une capitulation honorable.

Le territoire de la Messénie finissait anciennement vers Cardamyle, partie de la côte où commence maintenant la troisième capitainerie, qui est celle d'Androuvistas, dont Scardamoula est le chef-lieu. Ce village, qui est habité par vingt familles grecques, se trouvant à dix minutes de la mer, n'occupe point par conséquent la position de Cardamyle, qui existait à soixante stades de la plage (2), mais plutôt l'em-

(1) Contre-amiral turc, que le capitan pacha détache ordinairement pour percevoir les tributs du Magne.

(2) Paus., lib. III, c. 36.

placement du temple des filles de Nérée. Les Maniates montrent à peu de distance une grotte, qui, suivant Pausanias, renfermait des objets dignes d'être vus. mais on n'y trouve plus que des espèces de sarcophages creusés au ciseau dans le roc, sans aucun ornement ni inscriptions. La capitainerie qui comprend un grand nombre de villages est régie par Panagioti-Mourgino, dont le père, qui était Bach-bagou en 1780, fut pendu aux vergues du vaisseau de l'amiral Gazi-Hassan, à cause de ses pirateries. Les attérages de cette partie de la côte sont exposés aux vents du midi, et on ne peut même en été s'abriter que derrière un rocher qui est éloigné d'une demi-portée de canon du continent.

La quatrième capitainerie est celle de Platza, petite ville éloignée de deux lieues de Scardamoûla et d'une demi-lieue de la mer. A mi-chemin, on passe à Leuctres, que les habitants appellent Levtros, dont les ruines couvrent un assez grand espace de terrain. Presque vis-à-vis, on reconnaît, au signalement qu'en donne Pausanias, l'îlot de Pephnos, où les mythologues racontaient que Castor et Pollux avaient reçu le jour (1). Ainsi chaque écueil ou chaque promontoire de la Grèce, dans ses parties même les plus sauvages, rappelle des souvenirs qu'on ne trouve qu'à de grandes distances dans les autres contrées du monde. Rome fut unique et proportionnée à la grandeur du peuple-roi; les pyramides étaient les seuls monuments qui pouvaient convenir à l'immensité du

(1) Paus., *Ibid.*

désert; mais, sous un ciel harmonieux comme leur religion, au milieu d'un territoire magique, découpé de tous côtés par la mer, les Grecs s'occupèrent à l'embellir par des ouvrages parfaits, et à les multiplier en raison des sites heureux qu'ils habitaient. Chez les uns, tout devait être gigantesque; et chez ceux-ci, les arts, en modifiant les proportions, surent produire le beau idéal. Aussi n'abordait-on nulle part en Grèce sans trouver des autels, des temples, des statues, des colonnes votives, et jusqu'à l'extrémité du cap Ténare, on marchait dans l'empire des illusions. La capitainerie de Platza, où l'on pourrait facilement faire des recherches archéologiques, est gouvernée par les Coutouphari, famille paisible qui ne prend aucune part aux pirateries et aux vagabondages des Maniates.

Au sortir de la capitainerie de Platza, on entre dans le territoire de Coutouphari, village éloigné de deux lieues de l'antique Pephnos. Le mouillage n'est pas tenable quand les vents de garbe se font sentir sur cette partie de la côte, où la mer déferle avec impétuosité. Mais, si le commerce maritime ne peut y avoir lieu qu'à la dérobée, le territoire de Coutouphari jouit au moins de l'avantage d'une assez bonne police, parce que cette autonomie se trouve placée sous la protection spéciale du bach-bagou. Là s'ouvre, en tournant à l'orient d'été, un sentier qui conduit aux capitaineries de Milias et de Castagnitza, situées au versant opposé du Taygète, dans les gorges dépendantes du bassin de l'Eurotas (1). C'est

(1) La première de ces capitaineries, qui n'est éloignée que

jusqu'à cette hauteur que le Taygète, où les filles de Sparte célébraient leurs honteuses Bacchanales (1), conserve le nom de Saint-Hélie, qu'il porte jusqu'au cap Matapan. Toute cette partie des montagnes est parsemée de vastes forêts de chênes valloniers, qui font une partie considérable des revenus du bach-bagou, à cause du monopole de la vallonée, qu'il accapare pour la revendre au commerce étranger.

Quatre lieues au sud-sud-est de Coutouphari, après avoir parcouru un pays pierreux et couvert de loin en loin de quelques olivaies, on arrive à la baie de Chimôva, vulgairement appelée par les étrangers Porto-Vitulo, et par les gens du pays, Liméonas, ou le port par excellence. La ville ancienne d'OEtylos, le temple de Sérapis et la place publique, qui était ornée d'une statue d'Apollon Carneus (2), ont fait place à une bourgade anarchique de huit cents fa-

de six lieues de Mistra, était administrée en 1816 par Constantin Durachari; et la seconde, qui est limitrophe de Bardounia, était commandée par Vénéchàno, descendant d'une des plus anciennes familles du Magne.

(1) On sait à quels déplorables excès le vin portait les Grecs et sur-tout les Lacédémoniens ainsi que leurs filles prétendues vertueuses. Ce goût les suivait jusque dans leurs colonies; témoin le reproche fait aux habitants de Tarente, de chômer les Bacchanales avec un tel enthousiasme, qu'ils croyaient, comme Penthée, voir deux soleils, et qu'ils ne reconnaissaient plus leurs propres habitations. Et c'est encore sur le compte de pareils hommes qu'on abuse la crédulité publique!

(2) Paus., lib. III, c. 36.

milles adonnées à la piraterie, contre lesquelles les armements de la marine royale de France ont souvent exercé de sévères châtiments (1). Ce fut dans cette baie que parut le *brave des braves* Orlow au mois d'avril 1770, pour appeler les Grecs à la liberté. Il comptait sur l'assistance des Maniates, qui ne parurent un

(1) On trouve par-tout le nom français attaché à des souvenirs glorieux. Avant la révolution, M. de Saint-Félix, qui commandait la frégate du roi *la Pomone*, instruit qu'un forban du Magne avait pris et conduit un vaisseau marchand français à Porto-Vitulo, résolut de lui arracher sa proie. Il vint en conséquence mouiller sous la montagne, où six cents Maniates étaient retranchés, afin de protéger la prise et le corsaire qui l'avait capturée. M. de Saint-Félix, ne pouvant s'approcher avec sa frégate, ni faire avancer le brik *le Gerbau*, qui l'accompagnait, ordonna d'armer les embarcations, et chargea M. de Bataille, son premier lieutenant, de les diriger. Le pirate fut abordé par MM. de Montcabriès et de Lagor, officiers en sous-ordre de M. de Bataille, qui n'y trouvèrent que deux Turcs qu'on y avait transportés de la prise francaise. Ils se préparaient à faire lever l'ancre, lorsqu'une grande quantité de poudre, répandue à dessein sur le pont, prit feu au moyen d'un artifice, et s'enflamma sous les pieds de M. de Lagor, qui, se voyant brûler vif, se jeta à la mer, où M. de Montcabriès se précipita pour le sauver; et le reconduisit en nageant jusqu'à la chaloupe. Après avoir mis son ami en sûreté, M. de Montcabriès revint sur le bâtiment ennemi, dont il coupa les amarres, et qu'il fit remorquer jusqu'à la frégate. Il se porta ensuite vers le vaisseau français, qu'il délivra ainsi que son équipage. Ce coup de main, exécuté sous le feu roulant de six cents brigands, coûta la vie à MM. de Saint-Sézaire, de la Touche, au patron de la chaloupe, et à plusieurs soldats; nos blessés furent MM. de Lagor, de Chrom, ainsi que quarante marins.

moment devant les ennemis du nom chrétien que pour montrer, par leurs brigandages et leur défection, qu'ils étaient les indignes descendants des guerriers de Léonidas.

En arrière des trois capitaineries que je viens de signaler, on trouve celle de Zigos, dont le chef est Nicolaki-Coutouphari, homme prudent, qui gouverne avec sagesse le pays soumis à son autorité. Il n'en est pas de même du capitaine Troupaki, commandant de Dîro, autre enclave situé à deux lieues et demie de Chimôva; car c'est de ce repaire que sortent la plupart des brigands qui composent les armements en course qu'on équipe à Nézapos et à Porto-Caillo.

Le premier de ces ports, Nézapos, qu'on trouve à deux lieues de Dîro, est situé au nord du cap Gros, à l'endroit où d'Anville place le mouillage d'Hypsus; et au revers du même promontoire on arrive à un autre port, qui est peut-être celui de Mésa. Ces baies solitaires sont l'asyle des forbans, dont l'armateur principal était, en 1816, un nommé Casso, associé de Catramati de Céphalonie, qui a été pendu en 1817 au bagne de Constantinople, terme ordinaire des hauts-faits de tous les pirates. Enfin, à quatre lieues du cap Gros, en suivant les sinuosités du chemin, on arrive au cap Ténare ou Matapan, où l'on remarque deux calanques inabritées, qui sont probablement les ports d'Achillée et de Psamathus. Telle est la topographie de la partie occidentale du Magne, où l'on a copié les inscriptions suivantes, que je réunis dans un seul faisceau.

Les paysans de cette contrée de la Laconie ont conservé dans leurs traditions le souvenir du Nécyomantion (Νεκυομαντήϊον), qui était une caverne prophétique, où Callondas se rendit pour sacrifier aux mânes du poëte Archiloque, qu'il avait tué dans un combat (1), et du lieu par où Hercule avait amené des enfers le chien Cerbère. Dans les histoires, empreintes des couleurs du christianisme qu'on raconte encore, les Psychagogues, ou ministres des esprits, sont remplacés de nos jours par des papas, qui, après avoir pillé les naufragés, prient pour leurs ames quand ils sont morts, ou les vendent comme esclaves lorsqu'ils

(1) Plutarch., *De serâ Numinis Vindictâ*, p. 560. La même cérémonie y eut encore lieu, afin d'apaiser les mânes de Pausanias, roi de Sparte (Id., *In Vita Cimonis*, et Ibid. *De Serâ*, etc., p. 155). Mais il paraît qu'on fut obligé de faire venir d'Italie des Psychagogues, *eductores animarum*, qui avaient, comme les Martinistes, le prétendu secret d'évoquer les ombres. On peut voir dans les saintes écritures que ces sortes de devins, nommés *Oboths*, étaient en abomination au dieu d'Israel (Deuteron., XVIII, 10, 11, etc.; Levit., XX, 27). D'après cela, comment expliquer la conduite de Saül pour évoquer l'ombre de Samuel, lorsqu'il s'adressa à la prêtresse d'Endor, qui devinait par l'*ob* (Reg. I, 28, 7). Au reste, si on y réfléchit, on verra que tous ces prestiges se réduisaient probablement à une scène de *ventriloque*, puisque le devin seul voyait *quelque chose*, et que le consultant n'*entendait qu'une voix*. Ce fut ce qui arriva à Samuel, que les vociférations de la Pythonisse effrayèrent (David, *Milii Dissert. selectæ*, in-12, 1724; Diss. VII). Au reste, saint Grégoire de Nysse, saint Jérôme et Méthodius, paraissent traiter cette histoire de *mystification;* et ils soutiennent que la prétendue prédiction même fut inexacte (Dupin, *Bibl. Eccles.*, IV[e] siècle, p. 80 et 90).

échappent aux dangers de la mer. Ils racontent que l'antre où se faisaient les évocations (ἐναγίσματα, appelées *inferiæ* et *parentationes* chez les Romains), est le séjour des Broucolacas que saint Michel, nouveau conducteur des ames (ψυχομπέος), précipite dans les abymes (ςὰ τάρταρα), quand on a recours à leurs prières afin de se débarrasser des poursuites de ces larves. Mais aucun d'eux ne prétend au pouvoir de les évoquer; et personne, à l'exemple de Saül, ne serait tenté de consulter les esprits, à cause de la peur que leur nom seul inspire.

Il serait intéressant de pouvoir séjourner assez long-temps parmi les Cacovouniotes ou Cacovouliotes, qui habitent cette contrée, afin de recueillir leurs traditions, qui perpétuent, mieux que les marbres, le souvenir des mœurs et des préjugés religieux de l'antiquité. Mais quel Européen voudrait se résigner à vivre chez des pirates adonnés au brigandage, qui ne comptent, comme les habitants des Syrtes (1),

---

(1) Les habitants du golfe de Bengazi n'ont de revenus industriels que les débris des vaisseaux qui périssent dans l'Adriatique. Les anciens savaient que cette mer se divise à son débouquement en remoux, qui se dirigent, l'un vers le golfe de Naples, l'autre vers les îles Ioniennes, et qu'un grand courant se porte au large dans la direction de la mer Égée (Macrob., *Saturnal.*, lib. VII, p. 719). Nos navigateurs, qui ont visité en dernier lieu le golfe de la Sidre, ont appris des Arabes que leur principal commerce consiste en débris de vaisseaux et en vieux fers qui en proviennent, dont ils se servent, ou qu'ils vendent dans le désert. Ces barbares savent, de temps immémorial, que ces décombres proviennent des naufrages qui ont lieu dans le golfe de Venise.

que sur les dépouilles des naufragés et sur les débris des vaisseaux pour avoir de quoi commerçer avec leurs voisins. Là comme en Afrique les hommes, sans être aussi féroces, sont inhospitaliers; et le christianisme seul qu'ils professent permet d'espérer qu'ils pourront appartenir un jour à l'Europe civilisée, dont ils sont, à leur honte, l'écume et le rebut.

INSCRIPTIONS

EXISTANTES EN 1816.

A Kiparisse ou Tipariston dans le Magne.

I.

ΗΠΟΛΙϹ

. . . .

ΗΤΑΙΝΑΡΩΝΩΑΚ. .
ΟΦΙΛΛΟΝΤΑΝΑ
ΓΡΟΝΤΟΝΑΞΙΟΛϹ
ΓΩΤΑΤΟΝΠΟΛΕΙ
ΤΗΝΤΗΣΕΙϹΑΥΤΗΝ
ΕΥΝΟΙΑϹΧΑΡΙΝ. . .

Ψ Η̄ Β̄ ⁝

II.

ΗΠΟΛΙC
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑΙCΑΡΑ
ΜΑΝΤΩΝΙΟΝΓΟΡΔΙΑΝΟΝ
ΕΥCΕΒΗΕΥΤΥΧΗCΕΒΑ
CΤΟΝ
. . . .
. . . .
. . . .
ΑΙΕΦΟΡΩΝΤΩΝΠΕΡΙΜ
ΑΥΡΗΛΙΟΝΘΑΛΙΑΡΧΟΝΘΑ
ΛΙΑΡΚΟΥ . ΚΑΙΕΠΙΜΕΛΗΤΟΥ
ΜΑΥΡΗΛΙΟΥΥCΤΞΕΝΟΥ
ΤΟΥΑΥCΚΡΑΤΟΥ

III.

' Une partie de cette inscription, publiée à Oxfort en 1807, se trouve à la note 1, liv. VIII, pag. 366 de la traduction française de Strabon.

ΤΟΚΟΙΝΟΝΤΩΝΕΛΕΥ
ΘΕΡΟΛΑΚΩΝΩΝΓΑΙΟΝ
ΙΟΥΛΙΟΝΛΑΩΝΑ ΕΥ
ΡΥΚΛΕΟΥΣΥΙΟΝΤΟΝ
ΙΔΙΟΝΕΥΕΡΓΕΤΗΝ . . .
ΔΑΜΑΡΜΕΝΙΔΑΣΣΤΡΑ
ΤΗΓΩΝΕΠΕΜΕΛΗΘΗ . . .

IV.

Sur une colonne.

ΗΠΟΛΙC . . . .
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑΙCΑ . . . .
ΜΑΡΚΟΝΑΥΡΗΛΙΟΝΑΝΤΩΙ . . .
ΕΥCΕΒΗΕΥΤΥΧΗCΕΒΑCΤC . . . .
ΠΑΡΘΙΚΟΝΜΕΓΙCΤΟΝΒΡΙ . . . .

ΝΙΚΟΝΜΕΓΙCΤΟΝΓΕΡΜΑ . . . .
ΜΕΓΙCΤΟΝΑΡΧΙΕΡΕΑΜΕ. . . . .
ΔΗΜΑΡΧΙΚΗCΕΞΟΥCΙΑC . . . . .
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΤΟΓΥΠΑΤΟ . . .
ΠΑΤΕΡΑΠΑΤΡΙΔΟCΑΝΕΙΚΗ . . .
ΤΟΝΙΔΙΟΝCΩΤΗΡΑΚΑΙΕΥΕΡ . . .
. . . .
. . . .
. . . .
ΔΙΕΦΟΡΩΝΑΥΡΗΛΙΩΝΑΙ . . . . .
ΛΟΥCΤΟΥΕΛΛΑΝΙΚΟΥΑΛΚΙ . . .
ΤΟΥΡΟΥΦΟΥΚΑΛΛΙΚΡΑΤΙΔ. . . .
ΚΑΛΛΙΚΡΑΤΙΔΑ . . . . .
ΚΑΙΤΑΙΠΑΛΥΡΗΛΙΟΥΔΙΚΑΙΟΥΤΟΙ...

V.

Sur une colonne.

ΑΠΟΛΙC
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑ . . . . .
ΑΜΑΥΡΗΛΙΟΝΑΝΤC. . . . .
ΕΙΝΟΝCΕΒΘΕΟΥΑΝ . . . . .
ΩΝΕΙΝΟΥΥΙΟΝΘΕΟΥ. . . . .
ΔΡΙΑΝΟΥΥΙΩΝΟΝ . . . . . .
ΘΕΟΥΤΡΑΙΑΝΟΥΠΑΡΘ . . . .
ΚΟΥΕΓΓΟΝΟΝΘΕ . . . . . .
ΝΕΡΒΑΑΠΟΓΟΝΟΝΑΡΜΕ . .
ΝΙΑΚΟΝΠΑΡΘΙΚΟΝ . . . . .
ΜΗΔΙΚΟΝΑΡΧΙΕΡΕΑΜ . . .
ΕΤΟΝΔΗΜΑΡΧ. . . . .
ΕCΞΟΥCΙΑCΥΠ . . . . .
ΤΟ Γ

VI.

CLAVDIA PRISCA
VIXIT ANNOS DUO
ET MENSES IIII ET
HVE

VII.

Sur une colonne.

. . . . . VEI . . . . . .
. . . . . ΔΡΙ . . . . . .
. . . . . ΕΟΥ . . . . . .
. . . . ΠΑΡΘΙ . . . . . .
. . . . ΝΟΝΘΕ . . . . .
. . . ΑΕΓΓΟΝΟΝ . . . .
. . . ΛΤΩΝΜΕΓΙ . . . .
. . ΥΑΥΤΟΚΡΑΤΟ . . . .

VIII.

ΤΩΝΨΩΝ ΗΜΨΕΑΕΖ
ΩΝΑΡΕΩΚΑΠΟΝΩ

IX.

Au village d'Alica, sur un cippe; cavalier, lancé au repos, bouclier au bras gauche, chapeau rond avec banderoles servant de mentonnière.

ΠΙΒΑΝΑΡΕ . . . .
ΧΑΙΡΕ . . . . ΤΑΙ . . . .

X.

A Asomatos ou Liternes, dans le Magne.

ΠΕΝΤΕΚΑΙΕΞΗ
ΚΟΝΤΑΕΤΩΝΜΕ
ΓΑΣΗΜΑΚΑΛΥΠΤΕΙ
ΕΥΤΥΧΟΝΟΙΚΟΝΟ
ΜΟΝΠΟΛΛΗΝΦΙΛΙ
ΗΝΠΟΡΙCΑΝΤΑ

XI.

. . . . . ΛΡΡΑΕ
. . . . . ΠΓ
. . . .
. . . .
. . . .

XII.

. . . .

ΕΤΕΑΡΧΟΥΥ
ΙΟΝΙΟΥΔΙΑΕΤΕ
ΑΡΧΙΓΗΘΥΓΑ
ΤΗΡ

XIII.

. . . . ΚΕΔΑΙΜΟΝΙΟC . . . .
. . . . . . ϽΙΝΩΙΤΩΝΑΑΚΕ. . . . .
. . . . Α2,ΑCΙ . ΑΙΜΕΓΑΔΑCΧ. . .
. . . . ΧΗΤΑΙ . . . ΚΑΤΑΚΟΙΝΟΝΚΑΙ . .
. . . ΧΑΙΤΟΝ . . . ΤΥ . . . . ΝΟΥCΙΝCΠ. . .
. . . . ΙΟ. . . . . . CΟΥΘΕΝΕΒΑΕΙΠΟ . . . . .
ΑΡΑΚ. . . . . ΕΙΝΑΕΔΟΣΕΤΩΙΚΟ. . . . .
. . . CΔ. . . . . ΜΟΝΙΩΝΦΙΔΩΝΑΝΠ . . . . . .
. . . . ΑΙΜΟΝΙΟΝΠΡΟΞΕΝΟΝ . . . .
. . . . ΥΕΡΓΕΤΑ . . . ΤΟΥΚΟΙΝΟΥ . . . . . .
. . ΑΑΚΕΔΑΙΜΟΝΟΝΙΟ . . ΚΑΙΕΓΓΟΝΟΥ. . . .
. . . ⊲ΑΙΕΙΜΕΝΑΥΤ . . CΚΑΙΟΙΚΙΑC . . . .
. . . . . VΙCΑΙΕΠΙΝΟΜΙΑΝΚΑΙΑΤΕΛΕΙ . . .
. . . . . . ΥCΙΑΝΚΑΙΠΟΛΕΜΟΥΚΑΙΕΙ . . .
. . . ΑΙΤΑΛΟΙΠΑΤΙΜΙΑΟCΚΑΙΤΟ . . . . . .
. . . ΠΡΟΞΕΝ . . ι L . . Ι . ΕΥΕΡΓΕΤΑΙ. . .
. . . VΟΥΤΩΝΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩ. . . . . .
. . . . Ε . Ι . . Α . Ι . . ΤΑΥΤΑΝΑΝΑ. . .
. . . . . ΑCΙΑ . . ΑCΟΤΑΜΙΑCΕΙC . . .
. . . . ΚΑΙΑΝΑΟCΤΟΕΙCΤ . . . .
. . . . . ΕΙΔΑΝΟCΤΟΥΕΠΙΤΑΙΝΑ . . . . . .

XIV.

Sur une urne.

ϽΣΔΕΚΙΟΣ
ΟΥ
ΝΙ

En remontant, à partir du cap Matapan, la côte orientale du Magne qui borde le golfe de Colochina, on arrive dans une heure et un quart de marche à Porto-Caillo, nid de pirates, enclavé dans le territoire des *Cacovouliotes* ou Cacovouniotes. Ce fut dans cette baie que M. de Vénel, commandant la frégate du roi *la Modeste*, brûla en 1787 l'escadrille de forbans aux ordres du soi-disant amiral Lambro. A trois lieues de là au nord, on trouve le port Vathy ainsi que Scutari, chef-lieu d'une capitainerie, et deux lieues plus loin Marathonisi, espèce de bourgade où le Bach-bagou fait sa résidence habituelle. Le rivage présente, six milles au nord-est, Phrinassa, village dépendant de la capitainerie de la famille Cladianos, dont la juridiction territoriale aboutit à l'embouchure de l'Eurotas, où je termine le tableau de mes topographies, faute de données sur la partie du Magne qui s'étend jusqu'au cap Malée.

L'état du Magne, gouverné par un bach-bagou et par des capitaines souvent révoltés contre son autorité, offre le tableau de la Grèce héroïque dans le temps où les peuplades, soumises à des chefs particuliers, vivaient dans un état perpétuel d'anarchie. Chaque coin de terre, formant une *ochlocratie* (1) armée, influencée par un capitaine, est continuellement sur le qui-vive ou bien en guerre avec ses voisins, et toutes ensemble se regardent en état d'hostilité permanente avec le reste du monde. Ainsi la xénélasie, les ra-

(1) Ochlocratie, gouvernement de la lie du peuple.

pines, l'assassinat, le mensonge et la perfidie, qu'on érigeait en vertus dans Sparte, où le vol était licite comme il l'est chez les Schypetars, pourvu qu'il ait lieu à l'étranger, se retrouvent parmi les Maniates (1). Enfin les prétendus sages de cette contrée inhospitalière ont encore pour maxime cet adage du Spartiate Lysandre, qu'*il faut tromper les enfants par des jeux et les hommes par des serments*.

Suivant les capitulations qui datent de l'année 1780, la Porte Ottomane, en séparant la province du Magne, du drapeau de la Morée fixa ses tributs à trente-cinq bourses. Elle institua en même temps, sous le titre de bach-bagou, un chef responsable de l'administration et surtout de la perception de l'impôt, qu'il verse entre les mains du capitan-pacha. En vertu de cette attribution, le bey du Magne est une espèce de fermier par l'entremise duquel toutes les ventes s'opèrent, ce qui fait que ses revenus s'élèvent à plus de cent cinquante mille piastres. Comme chaque capitaine fait en petit la même spéculation que son chef exécute en grand, il en résulte que le *peuple souverain* du Magne végète dans un état voisin de l'indigence.

On a donné trop d'importance aux Maniates; et moi-même, je l'avoue, j'ai été induit en erreur lorsque je vantais leur bravoure. Catherine II les avait bien mieux appréciés, lorsqu'elle écrivait à Voltaire que

(1) C'est l'idée de tous les peuples barbares, comme le rapporte César, en parlant des nations celtiques et germaniques, qui étaient adonnées au brigandage : *Latrocinia nullam habent infamiam, quæ extra fines cujusque civitatis fiunt. Comment.*, lib. VI.

les guerriers de Léonidas n'existaient plus dans les vallées du Taygète; et M. de Châteaubriand a dit depuis à bon droit qu'il ne pouvait reconnaître *dans ces pirates les vertueux héritiers de la liberté de Lacédémone*, si toutefois le nom de *vertueux* convient à des fanatiques qui outrageaient les lois sacrées de l'autel et du serment en violant, au gré de leurs intérêts, les traités les plus solennels de paix et d'alliance. Le Maniate comme le Lacédémonien est sombre, astucieux, délié et fourbe. Personne ne s'entend mieux que lui à négocier dans le sens de ses intérêts, qu'il suit avec d'autant plus de ténacité qu'il n'est jamais distrait de sa pensée dominante par les mouvements propres aux ames nobles et généreuses. Rapportant tout à ses vues, il ne vit que par lui et pour lui seul. Il rit du mépris; il aime qu'on le croie ignorant, afin de mieux tromper par les dehors de la simplicité, qui masquent sa pénétration habituelle. Jamais, à moins qu'il ne soit entraîné par l'avidité, il ne s'engage qu'à coup sûr dans une entreprise. Aussi traître que lâche, il porte ses coups dans l'obscurité; et, s'il combat en plein jour, il est comme le soldat d'Horace, *brave quand il a perdu sa bourse, et lâche dès qu'il l'a retrouvée.* C'est pour le butin qu'il se bat, et presque toujours retranché au milieu des rochers, ou au fond de quelque embuscade dans laquelle il ne craint pas d'être tourné. Farouche et avide, le Maniate n'est sobre que par avarice ou par nécessité. Sévère envers le sexe, dissolu dans ses mœurs, fanatique et irréligieux, une telle espèce ne peut inspirer qu'un sentiment de commisération à

l'observateur, qui voit à quel excès de misère l'absence de la morale et le manque de civilisation peuvent rabaisser les hommes.

L'auguste religion qu'ils professent est, entre les mains de leurs ministres, un objet de scandale et d'immoralité. Chaque barque de forbans, chaque troupe de brigands a son aumônier, et leurs prêtres, pareils aux orphiques que Platon (1) et Théophraste (2) avaient signalés au mépris public, offrent à prix d'argent l'*expiation* des plus grands crimes! ils ne rougissent pas de suspendre aux autels des saints de l'Éternel les *ex-voto* de pirates souillés d'assassinats et de forfaits; ils prient pour eux; ils prétendent avoir la puissance de les réconcilier avec le ciel: et de tels hommes osent dire qu'ils sont chrétiens!

C'est cependant vers cette peuplade barbare que

---

(1) Les orphiques, suivant Platon (*Cratyl.*, p. 375, 376; Protag., *De Legib.*, VI, 875, 11), étaient des *charlatans*, ἀργύται, qui frappaient à la porte des grands pour leur offrir de les purifier des crimes dont eux ou leurs ancêtres pouvaient être souillés, au moyen de quelques sacrifices et de certaines cérémonies. Ils séduisaient non-seulement des particuliers, mais des villes et des républiques entières.

(2) Théophraste, disciple d'Aristote, parle des mêmes charlatans dans le caractère du *superstitieux* (Theophrast., *Charact.* XVII), qui ne manque jamais, dit-il, d'aller tous les mois se faire *expier* chez les *orphéotélestes*, d'y conduire sa femme et même ses enfants portés par leurs nourrices. Plutarque raconte (*Apophthegm. Lacon.*) qu'un de ces *orphiques*, voulant exciter la libéralité d'un Lacédémonien, lui vantait le bonheur destiné dans l'autre vie aux prêtres et aux initiés de sa secte; sur quoi le Spartiate lui répondit : *Que ne te hâtes-tu de mourir?*

plusieurs puissances européennes ont tourné queelquefois leur attention, sans réfléchir qu'elle n'est pas plus moralement que numériquement importante. D'après un état détaillé que je pourrais publier, si cela était nécessaire, il résulte que les Maniates comptaient en 1813 neuf mille huit cent soixante-dix individus depuis l'âge de quatorze jusqu'à soixante ans, qu'ils appellent *palicaria* ou gens capables de porter les armes. En prenant ce calcul pour base de leur cadastre, si on triple ce nombre pour les femmes, les enfants et les vieillards plus que sexagénaires, on verra que le total de la population ne s'élève pas à trente mille ames. Ainsi se réduisent à leur plus haute valeur les exagérations de ceux qui ont prétendu que le Magne était une pépinière de soldats; et je pense que les Éleuthéro-Lacons, appréciés à leur valeur, resteront désormais dans leurs montagnes, sans qu'on s'occupe de leur donner une importance politique qu'ils sont incapables de justifier.

Les produits territoriaux du Magne occidental consistent en huit mille barils d'huile, trois mille oques de soie, deux mille livres de vermillon, et quelques chargements de vallonée, dont le prix est évalué année commune à neuf cent mille francs. Le commerce de la partie orientale du Magne est de son côté estimé à cinq cent cinquante mille piastres, ce qui porte le total des ventes de cette province à quatorze cent cinquante mille piastres, dont une partie sert à acheter les grains nécessaires à la consommation du pays, et l'aure à se procurer quelques articles provenant de l'étranger.

CHAPITRE CXLVI.

Départ de Coron. Navigation. Arrivée à Marseille.

Pendant mon séjour à Coron, j'y vis arriver la frégate du roi *la Fleur de Lys*, expédiée à la poursuite de quelques pirates tunisiens échappés des côtes d'Afrique, qui infestaient alors l'Archipel.

Le 17 août, le thermomètre de Réaumur marquait en rade 34 degrés; et nous devions en avoir quelques-uns de plus à terre, car la chaleur était tellement considérable, que nous étions couverts d'ampoules, comme si nous eussions été plongés dans un bain de vapeurs brûlantes.

Enfin le 18, le capitaine Gairaud, commandant le brick marchand *le Généreux*, sur lequel j'avais pris passage, m'ayant averti qu'il fallait partir, je me rendis à son bord à quatre heures après midi, accompagné de MM. Dubouchet St.-André et Mertrud. J'embrassai ces excellents amis au moment où la secousse du câble annonça que l'ancre avait quitté prise; et, pendant qu'on déployait la voile, je m'inclinai encore le long du bord pour les saluer. Nous appareillions avec vent contraire; la prudence nous ordonnait de rester: mais, comme je n'avais pas voix au chapitre, je me résignai sans mot dire à souffrir. En passant sous la volée de la frégate du roi, on hêla le souhait de *bon voyage au capitaine;* et ces paroles furent les dernières que j'entendis en quittant les rivages de la Grèce.

La nuit fut orageuse, et depuis le 19 jusqu'au 24 nous naviguâmes à l'aventure. Le 25, les brises que les marins appellent *vents de la St.-Louis*, nous permirent pour la première fois de porter le cap en bonne route. Nous solennisâmes cette journée sous le ciel d'Afrique, témoin des vertus du grand roi, vertus que l'Éternel a conservées dans son auguste dynastie avec l'héritage de sa gloire et de sa constante piété. On tira le canon; l'équipage eut double ration, et les matelots chantèrent dans leur patois ce refrain, que les plages de la Mauritanie redisaient aux échos avec le nom de Louis-le-Grand, lorsque l'amiral Duquesne foudroyait les bastions d'Alger :

Dieu, conserve le Roi! Dieu, conserve Louis
A jamais dans sa gloire :
Accorde la victoire
A l'empire des Lis!

Jusqu'au 30 nous fîmes route avec des brises éphémères, qui nous conduisirent en vue de Malte. Le 1er septembre nous eûmes du gros temps dans les parages de Maretimo; et le 3 nous fûmes chassés pendant toute la journée par un pirate, auquel nous eûmes le bonheur inespéré d'échapper.

Comme les manœuvres que fit le capitaine pour éviter le forban nous portèrent hors de route, nous ne reconnûmes le cap Tolare de Sardaigne que le 7 septembre. Le 10, nous passâmes assez près de Bastia en Corse, pour entendre les tambours de la place. Le 12, on découvrit au coucher du soleil le cap Roux,

terre de France! Le 13, nous entrâmes dans le canal des îles d'Hières; et le 14, à onze heures du matin, nous mouillâmes au port de Pomègue, d'où je passai le lendemain au lazaret de Marseille, pour faire ma quarantaine.

Mon logement fut désigné à la galerie de la duchesse de Berry, où l'on voit une inscription destinée à perpétuer le souvenir du séjour qu'y fit cette royale princesse, que le Ciel destinait aux couronnes de l'hymen, aux larmes du veuvage et à la gloire miraculeuse de faire refleurir la tige antique des lis.



HISTOIRE.

Fragments pour servir à l'histoire de Souli, depuis la prise de ce canton par Ali pacha, en 1803, jusqu'au licenciement du régiment royal macédonien au service de S. M. le roi des Deux-Siciles, en 1820.

1803. 12 Déc. Capitulation de Souli.

DIEU,

PAIX ET PARDON.

Moi Véli pacha de Delvino (1), fils d'Ali, fils de Véli, fils de Mouctar, fils de Salik Tébélen, au nom d'Ali Té-

(1) Θεὸς, εἰρήνη, καὶ συγχώρησις.

Ἐγὼ, πασᾶς Δελβίνου, Βελῆς Ἀλῆ Βελῆ Μουχτὰρ Σαλῆ, Τεπελενλῆς, εἰς τ'ὄνομα Ἀλῆ Τεπελενλῆ Γαζῆ, Ἰάννινα βαλεσῆ, τοπάρχου Θεσσαλίας, Δερβεντζῆ πασᾶ, μέλους τοῦ ὑψηλοῦ συμβουλίου τοῦ Δεβλετίου τοῦ βασιλέως τῶν βασιλέων τοῦ περιδόξου Σουλτὰν Σελὶμ, διαμοιραστοῦ τῶν στεμμάτων τῶν Κράληδων, τῶν βασιλευόντων δι' ἀδείας τω εἰς τοὺς θρόνους τοῦ κόσμου, δίδω πρὸς τοὺς χριστιανοὺς τοῦ Σουλίου τὴν παροῦσαν συνθήκην.

Α'. Οἱ Σουλιῶται εἶναι ἐλεύθεροι ν'ἀναχωρήσουν ἀπὸ τὸν τόπον των, μὲ τ'ἄρματα, ἀναγκαῖα τοῦ πολέμου, τροφὰς, καὶ ὅ, τι ἄλλο θέλουν νὰ πάρουν, διὰ νὰ ὑπάγουν εἴτε μέσα εἴτε ἔξω τῆς Ἀλβανίας, ἢ ὅπου ἀλλοῦ θελήσουν.

Β'. Ὑπόσχομαι νὰ τοὺς προμηθεύσω ἀνεξόδως τὰ ζῶα τ'αναγκαῖα νὰ μεταφέρουν τὰ πράγματα, ἀναγκαῖα τοῦ πολέμου, ζωοτροφίας, πληγωμένους, ἀῤῥώστους, γέροντας, γυναῖκας, καὶ παιδία ἕως τὸν τόπον, ὅπου κατοικήσουν.

Γ'. Θέλει λάβουν τοὺς κατὰ πρόσταγὴν τοῦ πατρός μου βεζίρη κρατημένους Σουλιώτας ὡς ῥεέμια.

Sélen Gazi (victorieux) Janina Vali-cy, toparque de la Thessalie, dervendgi pacha, membre du conseil suprême (Dovletgi) de la porte de félicité du monarque des monarques, le glorieux sultan distributeur des couronnes aux Cosroès, qui règnent *avec sa permission* sur tous les trônes du monde; j'accorde aux chrétiens de Souli la capitulation (achama) suivante:

ARTICLE I.

Les Souliotes auront la liberté de sortir du pays qu'ils occupent, avec armes, bagages, munitions,

---

Δʹ. Ὅσοι ἀπὸ τοὺς Σουλιώτας θελήσουν νὰ κατοικήσουν εἰς τὴν Ἀλβανίαν, θέλει λάβουν χάρισμα ὑποστατικὰ καὶ χωρία, καὶ θέλει εὕρουν διὰ πάντα τιμὴν, ἀσφάλειαν, καὶ προστασίαν ἀπὸ τὸν πατέρα μου καὶ ὅλον τὸ ὀτζάκι μας.

Εʹ. Βεβαιόνω μεθ' ὅρκου ταύτην τὴν συνθήκην ἱερὰν καὶ ἀκαταπάτητον, καὶ ποτὲ Σουλιώτης νὰ μὴν ἐνοχληθῆ, ὑβρισθῆ, ἢ ζητηθῆ κανεὶς ἀπὸ κανένα διὰ τὰ περασμένα. Ἂν βιάσω, ἢ ἀπὸ τοὺς ἀνθρώπους μόυ κανεὶς πατήσῃ τὰ συμφωνημένα, νὰ μὴν ἤμεθα Μουσουλμάνοι μήτ' ἐγὼ, μήτε οἱ περὶ ἐμέ· αἱ γυναῖκές μας νὰ μᾶς χωρίσουν, καὶ ὁρκιζόμενα' τρεῖς φοραῖς τὸν μέγαν ὅρκον νὰ μᾶς κηρύξουν ξένους, καὶ τοὺς τοῦ γάμου δεσμούς μας διαλυμένους.

Εἰς ἔνδειξιν δὲ πίστεως, ἴσον τῆς παρούσης συνθήκης θέλει δοθῆ εἰς τοὺς Σουλιώτας, καὶ ὁ Θεὸς νὰ μὲ καύσῃ μὲ τὴν φωτίαν τῶν ἀστραπῶν του, ἂν δὲν τὴν φυλάξω.

Συμφωνηθὲν, κυρωθὲν, καὶ ὑπογραφθὲν ἀπὸ ἐμένα καὶ τοὺς συμπολεμήσαντας μ' ἐμένα συναδέλφοὺς μου, ὅλους Μουσουλμάνους Σουνίτας.

Σοῦλι, 12 δεκεμβρίου, 1803.

Βελῆ πασᾶς Ἀλῆ Ζαδές.

Ἐλμάς πεης, Ἰσμαὴλ πεης Κοντζιώτης, Μουαμὲτ Μουχουρτάρης, Ἰσμαὴλ Πασόπεης, Χασὰν Δερβίσης, Ἄγος Μουχουρτάρης, Αἔδεν Ζαρχὰν, Ὀμὲρ Δερβίσης, Μίτζο Πόνος, Χατζῆ Πέτος, Δατιφ Χότζας, Χσύζα Τόσκας, Ἀπὰζ Τεπελενλῆς.

vivres et ce qu'ils voudront emporter pour se rendre, soit hors de l'Albanie, soit dans l'Albanie et partout où bon leur semblera.

ART. II.

Je m'engage à leur fournir et faire fournir gratuitement les bêtes de somme nécessaires au transport de leurs effets, vivres, munitions de guerre, blessés, malades, femmes, vieillards et enfants, jusqu'au lieu où ils desireront se retirer.

ART. III.

Les otages retenus en vertu des ordres du visir mon père, seront rendus aux Souliotes.

ART. IV.

Ceux des Souliotes qui voudront rester dans l'Albanie et s'y fixer, auront *gratis* en toute propriété des terres, des villages, et trouveront à jamais honneur, sûreté et protection auprès de mon père et de notre famille (hodjaki).

ART. V.

Je jure que ce traité est sacré, qu'aucun des Souliotes ne sera jamais molesté, insulté, ni recherche pour sa conduite passée par qui que ce soit. Si je contrevenais à ce pacte, ou s'il était violé par quelqu'un des nôtres, je me soumets pour moi et les miens à mériter le titre de *Musulman apostat. Puissions-nous alors être abandonnés de nos femmes, qui feraient trois fois le grand serment*, τὸ μέγαν Ὅρκον, *et que nos liens matrimoniaux soient rompus.*

Pour preuve de ma loyauté, copie de ce pacte sera

délivrée aux Souliotes; et *que Dieu m'écrase de sa foudre*, si j'y contreviens.

Délibéré, arrêté, ratifié et signé par moi et mes frères d'armes musulmans sunnites.

Souli, 12 décembre (vieux style) 1803.

Véli pacha Ali Zadé.

Elmas, bey; Ismaël, bey de Conitza; Mouhamet Mouhardar; Ismaël Pachô, bey; Hassan, derviche; Hago Mouhardar; Abden Zarchan; Omer, derviche; Mètcho Bono; Hadgi Bèdo; Latif Codja; Choûsa Toskas; Abas Tébèlen.

Évacuation de Souli. 15 déc. V. S.

Les otages sont rendus aux Souliotes; la majeure partie de ses habitants se met en marche pour se rendre à Parga, sous la conduite des capitaines Phôto Djavella, Dîmo Draco, et Tzîma Zerva.

D'autres détachements, commandés par les capitaines Kitzo Bochari (Βοτζαρὶς), Koutzonicas et Palasca, se retirent à Zalongos, village et château fortifié du canton de Rogous. Quelques familles, composées de femmes veuves et d'enfants, se rendent à Régniassa.

Mort du caloyer Samuel. 16 déc. V. S.

Le caloyer Samuel, dernier polémarque de Souli, qui n'avait pas voulu accéder à la capitulation, après s'être héroïquement défendu, met le feu au magasin à poudre du fort de Counghi et se fait sauter.

Véli pacha fait poursuivre les Souliotes. 17 décemb.

Véli pacha se parjure et donne ordre de poursuivre les Souliotes avec injonction de les massacrer; ceux-ci, attaqués à l'improviste, se défendent courageusement et parviennent, après une lutte opiniâtre,

à se refugier à Parga. Les troupes du satrape menacent cette ville, la bloquent, et ne se retirent que d'après les représentations énergiques du comte Mocénigo, ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur de Russie, auquel appartenait alors la haute protection des îles ioniennes et de leurs dépendances.

Ali, forcé de lever le blocus de Parga, ordonne à ses troupes de se porter vers Zalongos, afin d'égorger les Souliotes qui venaient à peine de s'y établir. Résistance intrépide de Kitzo Bochari et de Koutzonicas. Courage héroïque de soixante femmes, menacées d'être réduites en esclavage par les Turcs. Elles lancent leurs enfants en guise de pierres sur les assaillants, du haut des rochers où elles se trouvaient; puis, entonnant leur hymne funèbre et se donnant la main l'une à l'autre, elles se précipitent au fond de l'abyme, où les cadavres amoncelés de leurs enfants en empêchèrent quelques-unes de trouver la mort, objet de leurs vœux. Massacre d'une partie des Souliotes refugiés à Zalongos. 22 déc. v. s.

Après cet acte de désespoir, les hommes qui n'avaient pas succombé, et les débris de la colonie souliote de Zalongos, résolurent de se frayer un passage à travers les lignes ennemies. En conséquence, vers le milieu de la nuit suivante, quelques femmes portant leurs enfants à la mamelle, des vieillards donnant la main à ceux qui pouvaient suivre, sortirent en silence de la place, précédés des guerriers qui marchaient le sabre à la main. Quoiqu'on observât le plus grand silence, on fut découvert; et, après un combat terrible, cent cinquante individus seulement parvinrent à se dégager et à gagner les bois, d'où ils Fuite d'une partie de la colonie. 28 déc. v. s.

se rendirent à Parga. On vit, dans cette affreuse circonstance, des mères étouffer leurs enfants, afin que les cris qu'ils poussaient ne fissent pas découvrir la trace des fugitifs. Les prisonniers qui tombèrent au pouvoir des Turcs furent envoyés à Janina; et Ali pacha, après en avoir livré une partie aux bourreaux, envoya le restant dans la colonie de Vourgarelli, village du canton de Djoumerca, éloigné de six lieues nord de l'Arta.

L'affaire de Zalongos étant terminée, les troupes d'Ali pacha se portèrent aussitôt par son ordre vers Régniassa, où s'étaient retirées, aux termes de la capitulation de son fils Véli, vingt familles souliotes, composées de veuves et d'enfants, formant cent douze individus. Comme ils étaient sans défense, les Turcs, en arrivant, commencèrent à faire main basse, en tuant ou en prenant esclaves ceux qui tombaient sous leur main. Le village retentissait de cris, lorsque la veuve du capitaine Georges Botzi, qui habitait dans la tour appelée Dimoûla, dont on voit encore les ruines au centre du hameau, voyant le carnage, commença à faire feu sur les assassins. Aussitôt leur attention se porte de ce côté; ils l'attaquent avec furie : la généreuse Souliote comprend qu'elle ne peut résister; et, s'adressant aux femmes qui se trouvaient avec elle, elle leur demande si elles veulent mourir libres ou vivre esclaves? Toutes ayant répondu qu'elles préféraient la mort à la servitude, la veuve de Georges Botzi leur ordonne de se ranger autour d'elle. Alors, s'asseyant sur un caisson rempli de cartouches, elle y met le feu avec un tison; et

Massacre des Souliotes refugiés à Régniassa. 1804. 12 janv. v. s.

toutes ensemble sautent avec la tour, qui devint la proie des flammes.

Les noms de cette héroïne, des femmes et des enfants qui moururent avec elle, pour la liberté et la religion, sont les suivants :

Despo (Reine), épouse de Georges Botzi.
Tasso (Anastasie), fille de Despo.
Nasto (Athanase), fils de Tasso.
Maro (Marie), fille de Tasso.
Despo (Reine), seconde fille de Despo.
Kitzia (Angélique), troisième fille de Despo.
Nicolas, fils de Kitzia.
Sopho (Sophie), veuve, bru de Despos.
Kitzo, fils de Sopho.
Panagio (Toussaint), veuve et seconde bru de Despo.
Catero (Catherine), fille de Panagio.

Le lendemain de cet événement, les satellites d'Ali pacha reprirent la route de Janina.

Inquiétude des Souliotes de Vourgarelli.

Les Souliotes établis à Vourgarelli, apprenant ce qui était arrivé à leurs compatriotes fixés à Zalongos et à Régniassa, ramassent des vivres, se procurent sous main des munitions, et se refugient à Seltzo dans l'Agraïde. Ce monastère, éloigné de huit lieues à l'orient de Vourgarelli, se trouve près de Véternitza, village situé au pied du mont Phryssias, chaîne qui sépare le canton d'Agrapha de l'Achéloüs, et à un mille environ du pont de Coraca. Ils y sont presque aussitôt cernés par un corps d'armée du visir Ali, qui était aux ordres de Hago Muhardar, un des signa-

taires parjures de la capitulation de Souli, et par Békir Dgiocador (le joueur), ainsi surnommé à cause qu'il est adonné aux jeux de hasard. Ils résistent avec des chances variées pendant six semaines, et ne succombent qu'épuisés de faim et accablés par le nombre. Cent soixante femmes et enfants, enveloppés par les Turcs, après s'être battus à coups de pierres et de couteaux, percent les rangs ennemis, et se précipitent dans l'Achéloüs, où ils se noient. De trois cents combattants dont se composait la colonie des Souliotes, cinquante-cinq seulement se sauvent avec Kitzo Bochari, traversent les montagnes, passent les rivières à la nage, et parviennent à se retirer à Parga, asyle des proscrits de l'Épire.

Catastrophe de la colonie Souliote de Vourgarelli. 1804. 14 mars v. s.

Le restant de l'année n'offre aucunes particularités remarquables pour servir à l'histoire de Souli.

L'affaire des Souliotes au pont de Coraca sert de prétexte au visir Ali pour perdre plusieurs personnes, auxquelles il en voulait, sous prétexte de connivence avec ses ennemis.

Il fait périr, au moyen de cette accusation banale, les principaux habitants de l'Agraïde.

Un Grec, nommé Chousmane (le Gras), primat de cette contrée, qui avait depuis long-temps pour crime, aux yeux d'Ali pacha, de grandes richesses et une vie irréprochable, fut une des victimes les plus remarquables que les calculs de sa politique résolurent d'immoler. Les cruautés du satrape ont toujours un but d'intérêt, et elles diffèrent en cela de celles de Véli, qui, dès sa plus tendre enfance, fut toujours cruel avec

plaisir, même envers ses maîtresses (1). Déja le visir avait égorgé un des frères de Chousmane, injustement accusé d'avoir donné asyle à quelques-uns des proscrits qui composaient alors les bandes armées d'Agrapha, plus connues sous les noms d'*armatolis* et de *cleftes* ou voleurs; et il cherchait le moyen d'éteindre une famille dont il convoitait les biens. Il chargea en conséquence son fils Véli de l'exécution de ce projet.

Celui-ci, ayant traversé le Xéroméros et la Carlélie pour se rendre à Missolonghi, sans que Sousman, qui lui avait envoyé des présents, osât se présenter devant lui, devina facilement les motifs de cette réserve. Loin d'en paraître offensé, il feignit d'agréer ses excuses, en l'assurant, dans les termes les plus affectueux, qu'il était son meilleur ami, qu'il sentait l'embarras de la position dans laquelle de faux bruits l'avaient mis auprès du visir; mais qu'il fût à cet égard sans aucune inquiétude, qu'il arrangerait ses affaires, et qu'il le préviendrait quand elles seraient terminées à sa satisfaction.

Intrigue contre Chousmane et son fils.

1805. Janv. Quelques mois s'étant écoulés, Véli pacha revint à L'Arta, d'où il s'empressa d'écrire à Chousmane que le Janina Vali-cy, son père, dont il avait *baisé pour*

(1) Véli pacha, qui porte dans sa physionomie quelque chose du tigre, en a aussi l'instinct sanguinaire. Il aime à tourmenter jusqu'aux victimes de ses plaisirs, à leur égratigner le sein, à les déchirer; et ce fut dans une de ces sortes d'orgasme, qu'il fit couper les oreilles à une malheureuse femme de Janina appelée Catherine, qu'il a livrée depuis au mépris public.

lui les bottes d'or, avait rendu ses bonnes graces à son fidèle raïa Chousmane et qu'il l'invitait à ne plus différer de venir à L'Arta avec son fils, pour recevoir l'assurance de sa réconciliation avec un prince tel qu'Ali, qui les portait dans son cœur. *Je suis votre ami*, ajoutait-il de sa main au bas de la lettre (1), *et je serai à jamais votre défenseur. Si cette assurance ne suffisait pas, je la change en serment que je fais de vous défendre; et je vous jure une amitié éternelle, au nom de ma religion et par la tête de mes enfants.* Μὰ τὴν πιςὴν καὶ μὰ τὰ παίδιαμοῦ.

Lettre de Véli pacha à Chousmane.

Vainement l'épouse et les parents de Chousmane voulurent le dissuader de se rendre auprès de Véli pacha; vainement, à son passage à Prévésa, on l'engagea à rebrousser chemin : il le pouvait encore; mais ni les remontrances ni les avis ne servirent qu'à faire courir plus promptement à sa perte celui qui pouvait l'éviter en se refugiant à Leucade, où les Russes lui offraient une retraite assurée pour sa famille et pour lui. Chousmane et son fils s'embarquent; un vent propice les porte à Salagora, où ils trouvent en abordant des chevaux de main et une garde d'honneur que Véli leur avait envoyée. Complimentés par un nommé d'Herman, alors commandant des forces navales du visir, ils partent avec lui, et traversent l'Amphilochie entourés d'un cortége brillant. Ils descendent au logement qu'on leur avait préparé par ordre de Véli pacha, qui, se trouvant à souper chez un tailleur,

Il se rend à son invitation.

(1) Cette manière d'apostiller les lettres est regardée dans l'Orient comme une haute faveur accordée à un inférieur.

son client (1), l'envoie complimenter par son *devictar* (2), qu'il avait en même temps chargé de les inviter à dîner pour le lendemain dans son palais.

Chousmane et son fils, enchantés d'une pareille réception, ne pensent qu'à se réjouir; la musique du pacha leur donne une aubade; ses danseurs viennent, par son ordre, les divertir; son jardinier leur apporte des bouquets; les victimes sont parées de fleurs (3); on brise des vases de parfums précieux sur leurs têtes dévouées à la mort, qu'on cache du voile des plaisirs. Ils se couchent ivres de joie, en souhaitant avec impatience de voir poindre le dernier jour qui devait briller pour eux. Il a parut enfin; cinq heures (onze heures du matin dans cette saison) sonnent à

Sa réception.

---

(1) Cet usage qu'ont les satrapes de manger chez les particuliers, paraît leur être venu des Romains. Auguste, qui, comme Ali pacha et son fils, s'amusait parfois à arracher les yeux de la tête à ses sujets avec un tire-bourre, et à les faire étrangler quand bon lui semblait, s'humanisait aussi jusqu'à descendre à leur table. Macrobe nous apprend à ce sujet comment le fils du divin Jule, *qui ne refusait presque jamais personne, ayant été chétivement traité dans un banquet privé*, où on l'avait reçu à la fortune du pot, *murmura ces paroles en prenant congé de son hôte : Je ne croyais pas être autant de vos amis ; non putabam me tibi tam familiarem.*
Saturnal., lib. II, p. 399. Lugdun, 1560.

(2) Devictar, secrétaire des commandements.

(3) C'est une coutume établie dans les Albanies, lorsqu'un étranger est admis à la cour d'un grand, que les musiciens, les danseurs, etc., du seigneur, viennent présenter à son hôte leurs hommages, beaucoup plus par intérêt (car, en pareil cas il faut leur donner des étrennes), que par un reste du cérémonial de l'antique hospitalité.

l'horloge de la ville (1); les chaonas (2) de son altesse viennent les inviter de monter au palais.

Ils parcourent la ville sur des chevaux richement enharnachés; ils arrivent à l'archevêché où Véli pacha avait établi son prétoire. Admis en sa présence, il leur tend la main, qu'ils baisent; il les nomme ses *chers amis*, et, quoique ses *raïas*, il les fait asseoir à ses côtés. Les plus douces paroles coulent de sa bouche; il rit de leurs inquiétudes passées, en leur disant combien le visir son père est bon et généreux, même envers ses ennemis, qu'il ne se décide jamais à châtier que lorsqu'ils le réduisent à cette fâcheuse extrémité! On sert le dîner du maître, Chousmane et son fils y assistent, car un sujet ne mange jamais en cérémonie à la table de son seigneur; et, dès que le repas est fini, il les congédie afin qu'ils se rendent au banquet qu'on leur a préparé.

Ils est présenté à Véli pacha.

L'appartement où devait se donner le prétendu festin était situé au-dessous de celui du pacha, qui commanda aussitôt à ses musiciens et à ses saltimbanques de paraître en sa présence. « Nous allons, « dit-il, à Chousmane et à son fils, nous divertir ici, « tandis qu'on vous régalera en bas; et, dès que vous « aurez fini, vous serez de la fête. » Les victimes s'inclinent respectueusement; et Véli, prenant lui-même

(1) Quoique l'usage des cloches soit défendu dans toute la Turquie, il y a, malgré cela, des horloges sonnantes dans la plupart des grandes villes de province.

(2) L'étymologie de ce nom signifie un archer; mais il s'applique maintenant à des espèces d'huissiers à verge, qui sont les *bâtonniers* ou Ραύδουχοι de la cour du Bas-Empire.

une lyre, donne le signal des plaisirs. Un chœur de Bohémiens entonne les chansons par lesquelles les Albanais célèbrent ordinairement les hauts-faits du visir Ali, tels que sa guerre de Liboôvo, qu'on compare au combat des Centaures et des Lapithes, ou bien ses premiers exploits, lorsque, semblable à Mercure, il volait les moutons de son beau-père Capelan pacha, qu'il fit ensuite assassiner (1), circonstance qu'on n'omet jamais d'exalter comme une de ses plus belles prouesses. Véli, échauffé par le vin, quittant sa pelisse et son turban, s'élance lui-même au milieu des danseurs; et, les cheveux flottants, la lubricité dans les yeux, pareil à une Bacchante effrénée, il dispute le prix du cynisme aux yamakis (2), qui dansent l'impur *bolero* des Bohémiens. Il trépigne, il se dépouille; et, perdant toute pudeur.... Ma plume s'arrête!

Délire de Véli pacha.

Chousmane et son fils luttaient pendant ce temps contre la mort. A peine avaient-ils mis le pied dans la salle où l'on avait préparé, au lieu d'un banquet, les instruments de leur supplice, qu'ils furent saisis par des bourreaux travestis en officiers du palais. On leur jette le fatal lacet au col, on les traîne, on les suffoque après une longue agonie, et on sépare ensuite à coups de hache leurs têtes de leurs cadavres palpitants.

Chousmane et son fils sont assassinés.

Un cri se fait entendre dans l'appartement de Véli pacha : *les voilà!* disent les bourreaux en lui pré-

(1) Voy. t. III, p. 278 et 279 de ce voyage.

(2) Yamakis, espèce de prostitués, qui font le métier de danseurs publics.

sentant les têtes dégouttantes de sang de Chousmane et de son fils dont les yeux, encore étincelants, semblaient lancer des regards de colère sur leur lâche assassin! un rire convulsif est sa réponse; il ordonne de les déposer sur des plateaux de vermeil. Il commande en même temps que les danses continuent; mais un Grec, nommé d'Herman (1), com-

---

(1) C'est d'Herman lui-même que je tiens les détails de cette affaire. Je voyageais avec lui au mois de février 1808, lorsque, la nuit nous ayant surpris au-dessous de Coumchadèz, nous nous décidâmes à monter à ce village pour y coucher. A peine avions-nous quitté la grande route, que l'obscurité devint si profonde, que nos guides perdirent la trace du sentier. Un de nos chevaux de bagage tomba au fond d'un torrent, et nous fûmes obligés de mettre pied à terre pour éviter de périr. Nous errions à l'aventure, lorsqu'un éclair, qui déchira les nuages, nous laissa apercevoir une maison isolée. Nous nous dirigeâmes de ce côté; et, nos conducteurs ayant frappé à la porte, une voix demanda qui nous étions? — Officiers d'Ali pacha, répond-on. — Ah! dit la même personne, je le crois; car il n'y a que des voleurs, des démons, ou des gens du visir, qui puissent courir les montagnes avec un pareil temps! En finissant ce colloque, la porte s'ouvre; une femme âgée se présente, tenant une torche de bois gras allumée à la main; elle reconnaît d'Herman : *Le voilà*, s'écrie-t-elle, *l'assassin de Chousmane*, *mon frère*! elle laisse tomber sa lumière, et fuit en poussant des cris affreux. Nos chevaux, effrayés, renversent l'échafaudage d'une treille qui formait le vestibule ou *crevata* de cette cabane : je suis enveloppé sous ses débris, dont je ne me débarrasse que pour courir sur d'Herman, persuadé qu'il avait monté un coup afin de me faire assassiner. Celui-ci, quoique mieux armé et plus fort que moi, se prosterne à mes genoux, en protestant de son innocence. Un papas, attiré par nos cris, se présente; il ramasse la torche enflammée; et cet ange de paix, après avoir rétabli le calme,

plice des forfaits de son maître, s'évanouit à cet aspect; les Bohémiens s'effraient; et Véli pacha, voyant le désordre commencer, se retire avec ses ichoglans (1) impurs au fond de ses appartements.

Telle fut la fin tragique de Chousmane et de son fils, que les Étoliens comptent au nombre des martyrs, et qu'ils invoquent dans leurs prières religieuses.

Ali pacha menace les Parguinotes d'une déclaration de guerre du grand seigneur contre l'empereur de Russie. Les Souliotes réfugiés à Levkimo, dans l'île de Corfou et à Paxos, conçoivent, à cette nouvelle, l'espérance de rentrer dans leur patrie. Ils négocient une ligue offensive et défensive avec les agas ou seigneurs turcs du Chamouri. 1805. 2 février. Espérances des Souliotes.

Intervention des Russes qui s'engagent à fournir par chaque mois, aux Souliotes, cent *mogi* de maïs, cinq mille dixaines de cartouches, et deux cents soldes à raison de deux piastres fortes et demie. Avril. Soutenue par les Russes.

Conclusion définitive du traité entre les Souliotes et les agas du Chamouri à Parga. Il est signé du côté 2 juillet.

---

s'achemine précédé d'un chien molosse, et nous conduit, en chantant les litanies des saints, à la maison du primat de Coumchadèz, dont l'épouse, qui était seule, nous reçut avec cordialité. Elle chercha à excuser d'Hermane, avec lequel elle avait tenu dans sa jeunesse un enfant sur les fonds baptismaux. A l'entendre, son compère était plus lâche que criminel, et ses forfaits étaient l'ouvrage du tyran qui avait abusé de son inexpérience.

(1) Ichoglans, espèce de pages.

des Turcs par Jacoub, aga de Margariti, Deli Hassan de Palæo Kistès, Mousa Roussi d'Arpitcha, Balo Chouso, Tzano Spachi, et Semi, fils de Moustapha. De la part des Souliotes il est souscrit par les capitaines Dîmo Draco, Phôto Djavella, Touza Zerva, Kitzo Bochari et Gonca Dangli.

14 juillet. Les Souliotes sortent de Parga, chassent les troupes du visir Ali des villages de la Cestrine, s'emparent de Tourco Paloucon et de Zalongos.

Août. La défection s'étant mise parmi les Turcs leurs alliés, les troupes d'Ali pacha assiégent les Souliotes dans le château de Zalongos; et c'est après des prodiges de valeur, qu'ils parviennent à regagner Parga.

Septembre. Les Souliotes, repoussés du continent, passent au service de S. M. l'empereur de Russie, sous le nom de chasseurs-légers; on leur adjoint cinq cents Albanais chrétiens tirés des villages voisins de Phanari, de Paramythia et de Lakia. Le régiment est divisé en centuries; Mosco, femme de Phôto Djavella, en est nommée major; et le commandement en est distribué aux nommés Georges Draco, Phôto Djavella, Touza Zerva, Tzîma Zerva, Nazy Photonara, Gonca Dangli, Tzigouro Djavella, Vasili Zerva et Diamanti Dangli; chaque centurion ayant sous ses ordres cent trois hommes, y compris un cinquantenier et deux sous-officiers. On incorpore dans ce corps quatre centuries de Chimariotes; et la direction de la phalange ainsi organisée est donnée à M. de Békentorw, auquel succéda le général Papadopoulo.

Les Souliotes font la campagne de Naples contre 1805.
les Français, et reviennent de l'expédition connue
sous le nom d'Anglo-Russe, à Corfou. Mortalité qu'ils
éprouvent; ses suites sont funestes à un grand nombre.

Ils sont employés par les Russes aux bouches de 1806.
Cataro et à Leucade, contre les Français et les Turcs.

Une partie de leur régiment fait la campagne de 1807.
la mer Égée, sous les ordres de l'amiral Sinewin. Paix
de Tilsitt. Les îles ioniennes sont occupées par la
France, qui prend les Souliotes à son service.

Prise de Sainte-Maure par les Anglais. Les Sou- 1810.
liotes trahissent la France, et passent sous les drapeaux
de la Grande Bretagne, qui en forme un corps dont le
commandement est donné au brave et honorable co-
lonel Richard Church, anglais, aujourd'hui lieutenant
général au service de Naples. 1813.

Le major Kitzo Bochari, rendu à Ali pacha par
les Anglais, sous la condition d'être respecté, est as-
sassiné à l'Arta par ordre du visir au milieu d'un festin. 1814.

Corfou est cédé aux Anglais, qui licencient le corps
albanais. Un petit nombre de Souliotes et tous les
Chimariotes passent au service de Naples, où ils for-
ment de nouveau le régiment connu autrefois sous
le nom de Royal Macédonien. 1820.

Ils sont licenciés en vertu d'un décret du prince
royal François, vicaire général et *alter ego* de
S. M. Ferdinand, roi des Deux-Siciles.

ΙΣΤΟΡΙΑ

ΣΥΝΤΟΜΟΣ

ΤΗΣ ΗΠΕΙΡΟΥ.

HISTOIRE

ABRÉGÉE

DE L'ÉPIRE.

ΙΣΤΟΡΙΑ ΤΗΣ ΗΠΕΙΡΟΥ.

ΜΙΧΑΗΛ ΝΕΠΟΤΑ

ΤΟΥ ΔΟΥΚΟΣ.

Αριθμοὶ τῶν ἀπὸ κτίσεως κόσμου ἐτῶν μέχρι τῆς βασιλείας Ἰωάννου υἱοῦ Ἀνδρονίκου τοῦ Παλαιολόγου· ἐν ᾗ καὶ ἡ ἅλωσις ἐγεγόνει τῶν Ἰωαννίνων ὑπὸ τῶν Σέρβων.

Ἀπὸ Ἀδὰμ τοῦ πρώτου ἀνθρώπου ἕως Νῶε, ἐφ' οὗ ὁ κατακλυσμὸς γέγονε, γενεαὶ δέκα γεγόνασι. Πρώτη, ἡ καὶ παρὰ Θεοῦ, ἡ τοῦ Ἀδάμ· μετὰ δὲ σλ' ἔτη δευτέρα ἡ τοῦ Σὴθ παρὰ τοῦ Ἀδάμ· μετὰ δὲ τὸν Σὴθ σέ· ἔτη τρίτη ἡ τοῦ Ἐνὼς ἐκ τε Σήθ· μετὰ δὲ τὸν Ἐνὼς σος' ἔτη τετάρτη ἡ τοῦ Καϊνὰν ἐκ τοῦ Ἐνώς· μετὰ δὲ τὸν Καϊνὰν ρό ἔτη πέμπτη ἡ τοῦ Μαλελεὴλ ἐκ τοῦ Καϊνάν· μετὰ δὲ τὸν Μαλελεὴλ ρξέ ἔτη ἕκτη ἡ τοῦ Ἰάρεδ ἐκ τοῦ Μαλελεήλ· μετὰ δὲ τὸν Ἰάρεδ ρξβ' ἔτη ἑβδόμη ἡ τοῦ Ἐνὼχ ἐκ τοῦ Ἰάρεδ· μετὰ δὲ τὸν Ἐνὼχ ρξέ ἔτη· ὀγδόη ἡ τοῦ Μαθουσάλα ἐκ τοῦ Ἐνώχ· μετὰ δὲ τὸν Μαθουσάλα ρξζ'· ἔτη· ἐννάτη ἡ τοῦ Λάμεχ ἐκ τοῦ Μαθουσάλα· μετὰ δὲ τὸν Λάμεχ ρπή· ἔτη δεκάτη ἡ τοῦ Νῶε· Νῶε δὲ ἦν ἐτῶν ἑξακοσίων, καὶ ὁ κατακλυσμὸς τοῦ

HISTOIRE DE L'ÉPIRE.

MICHEL NEPOTA DUC.

La chronologie depuis la création du monde jusqu'à Jean, fils d'Andronic Paléologue, sous le règne duquel la ville de Janina fut prise par les Serviens, est la suivante :

Depuis Adam, qui fut le premier homme, jusqu'à Noé et au déluge, on compte dix générations. La première, qui commence à Dieu, est celle d'Adam, dont la durée fut de deux cent trente années. La seconde, qui est celle de Seth, descendant d'Adam, fut de deux cent cinq ans. La troisième, qui est celle d'Énos, fils de Seth, de deux cent soixante-seize ans. La quatrième, ou celle de Caïnan, issu d'Énos, de cent soixante-dix ans. La cinquième, qui fut celle de Maléléel, de cent soixante-cinq ans. La sixième, qui est la génération de Jared, descendant de Maléléel, de cent soixante-deux ans. La septième, ou celle d'Énoch, issu de Jared, de cent soixante-cinq ans. La huitième, qui fut celle de Mathusalem, fils d'Énoch, de cent soixante-sept ans. La neuvième, ou celle de Lamech, fils de Mathusalem, de cent quatre-vingt-huit ans. Enfin la dixième fut celle de Noé, qui vé-

ὕδατος ἐγένετο ἐπὶ τῆς γῆς· ὥς τε ἀριθμεῖσθαι ἀπὸ Ἀδὰμ ἕως τοῦ κατακλυσμοῦ ἔτη ϐσμϐ'.

Ὁμοίως καὶ ἀπὸ τοῦ κατακλυσμοῦ ἕως Ἀϐραὰμ γενεαὶ δέκα, ἔτη ᾳρά. Ἀϐραὰμ δὲ ἦν ἐτῶν οέ, ὅτε μετῴκησεν εἰς γῆν Χαναὰν ἐκ τῆς Μεσοποταμίας· κἀκεῖ διατρίψας ἔτη κέ, ἔτεκε τὸν Ἰσαάκ. Ἔτεκε δὲ Ἰσαὰκ παῖδας δύο, Ἠσαῦ καὶ Ἰακώϐ Γενόμενος δὲ Ἰακὼϐ χρόνων ρλ', κατῆλθεν εἰς Αἴγυπτον ἅμα τοῖς δώδεκα υἱοῖς αὐτοῦ, καὶ τοῖς ἐγγόνοις αὐτοῦ, τὸν ἀριθμὸν οέ. Παρῴκησε δὲ Ἀϐραὰμ σύν τῷ σπέρματι αὐτοῦ εἰς γῆν Χαναὰν ἔτη υλγ', καὶ πληθυνθὲν, εἰς δωδεκάφυλον ἐλογίσθη, καὶ πλῆθος εἰς ἑξακιςχιλίας χιλιάδας ἐψηφίσθη, ἐκ τῶν δώδεκα υἱῶν τοῦ Ἰακὼϐ, ὧν τὰ ὀνόματα ταῦτα· Ῥουϐὶμ, Συμεὼν, Λευΐ, Ἰούδας, Ἰσάχαρ, Ζαϐουλὼν, Νεφθαλεὶμ, Γὰδ, Ἀσὴρ, Δὰν, Ἰωσὴφ, καὶ Βενιαμίν.

Καὶ τοῦ μὲν Λευΐ ἀπόγονοι Μωϋσῆς καὶ Ἀαρὼν, ὧν ὁ μὲν τοῦ ἱερατεύειν ἦρξατο, ὁ δὲ Μωϋσῆς πρὸς τὸ ἄρχειν μεθίστατο· ὃς ἐν τῷ ὀγδοηκοστῷ ἔτει τῆς ζωῆς αὐτοῦ πατεῖ τὴν ἐρυθρὰν θάλασσαν, καὶ ἐξάγει τὸν λαὸν ἐξ Αἰγύπτου. Οὗτος ἤκμασεν ἐν τοῖς καιροῖς Ἰνάχου, πρώτου βασιλεύσαντος· οὕτως ἀρχαιότεροι Ἑλλήνων Ἰουδαῖοι.

(1) On peut, je pense, réduire toutes les origines mythologiques des Grecs à deux familles, qui étaient les Inachides, issus de Phoronée ou *Pharaon*, fils d'Inachus, que Platon nomme le premier roi de la Grèce (in Timæo), auquel Pline attribue la gloire d'avoir commencé l'œuvre de la civilisation (lib. VII), et qu'Acusilaus appelle, pour cela sans doute, le père des hommes (Clément Alexandr. Strom., lib. I. Pausan., lib. II.). Quant

cut six cents ans, époque du déluge universel. Ainsi on compte, depuis Adam jusqu'au grand cataclisme, deux mille deux cent quarante-deux ans.

Il y eut de même dix générations depuis le déluge général jusqu'à Abraham, dont la durée fut de onze cent un ans.

Abraham était âgé de soixante-quinze ans, quand il quitta la Mésopotamie pour aller coloniser dans la terre de Chanaan, où, après avoir habité pendant vingt ans, il eut un fils appelé Isaac. Isaac engendra Ésaü et Jacob. Jacob, étant parvenu à l'âge de cent trente ans, descendit en Égypte avec ses douze enfants et ses soixante-quinze petits-fils. Ainsi Abraham et sa postérité habitèrent la terre de Chanaan l'espace de quatre cent trente-trois ans. Alors le peuple ayant augmenté, on en fit le dénombrement, et il fut divisé en douze tribus, dont le total montait à six millions; et les tribus prirent les noms des douze fils de Jacob, qui étaient : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Isachar, Zabulon, Nephthalim, Gaad, Aser, Dan, Joseph et Benjamin.

Les descendants de Lévi furent Moïse, et Aaron, auquel commence le sacerdoce, et le gouvernement resta à Moïse. Ce dernier, étant âgé de quatre-vingts ans, passa la mer rouge à pied sec avec son peuple qu'il délivra de l'Égypte. Moïse fut contemporain d'Inachus, premier roi (1), et on voit ainsi de com-

---

à la seconde famille, on sait qu'elle descendait de Deucalion, fils de Prométhée; enfin, ces deux dynasties tiraient leur origine des Titans, fils d'Uranus, qui étaient, l'un l'Océan, et l'autre Japet son frère (Apoll., biblioth., lib. I et II).

Διατρίψαντες δὲ ἐν τῇ ἐρήμῳ ἔτη τεσσαράκοντα, καὶ ὑπὸ Ἰησοῦ τοῦ Νευῆ ἀρχόμενοι ἔτη εἴκοσι πέντε, καὶ ὑπὸ τῶν Κριτῶν ἔτη τετρακόσια πεντήκοντα τέσσαρα, μέχρι τῆς βασιλείας Σαοὺλ, τοῦ πρώτου παρ' αὐτοῖς καταςάντος βασιλέως· ἐφ' οὗ, ἐν τῷ πρώτῳ ἔτει τῆς βασιλείας αὐτοῦ, ὁ μέγας τίκτεται Δαβίδ. Ὥς τε συναθροίζεσθαι ἀπὸ Ἀβραὰμ ἕως Δαβὶδ γενεὰς δεκατέσσαρας, ἔτη ᾳκά, καὶ ἀπὸ Δαβὶδ ἕως τῆς μετοικησίας Βαβυλῶνος γενεὰς δεκατέσσαρας, ἔτη χδ', καὶ ἀπὸ τῆς μετοικησίας Βαβυλῶνος ἕως τοῦ Χριςοῦ γενεὰς δεκατέσσαρας, ἔτη φδ'.

Ὁμοῦ κατὰ τὰς τῶν χρόνων ἀκολουθίας συμψηφίσαντες, εὕρομεν ἀπὸ Ἀδὰμ ἕως τοῦ Χριςοῦ ἔτη 5500· ἀπὸ δὲ τῆς ἐνσάρκου οἰκονομίας ἕως τοῦ μεγάλου Κωνςαντίνου ἔτη 318· ἀπὸ δὲ τῆς βασιλείας τοῦ μεγάλου Κωνςαντίνου ἕως τῆς βασιλείας Ἰουςινιανοῦ ἔτη 210· ἐν τῷ αὐτοῦ χρόνῳ ᾠκοδομήθη τὸ μέγα τέμενος, τὸ ἐπ' ὀνόματι τῆς ἁγίας Σοφίας παρ' αὐτοῦ σκευασθέν· ἀπὸ δὲ τῆς βασιλείας Ἰουςινιανοῦ ἕως τῆς βασιλείας Κωνςαντίνου καὶ Εἰρήνης τῆς μητρὸς αὐτοῦ ἔτη 205· ἀπὸ δὲ τῆς βασιλείας Εἰρήνης ἕως τῆς βασιλείας Ἀλεξίου τοῦ Κομνηνοῦ ἔτη 205.

Ἐβασίλευσε δὲ Ἀλέξιος ἔτη 37 καὶ μῆνας τέσσαρας καὶ ἥμισυν· Ἰωάννης, ὁ υἱὸς αὐτοῦ, ἔτη 24, καὶ μῆνας ὀκτώ· Μανουὴλ, ὁ υἱὸς Ἰωάννου, ἔτη 37, καὶ μῆνας ἐννέα· Ἀλέξιος, ὁ υἱὸς Μανουὴλ, καὶ Ἀνδρόνικος, ὁ φονεὺς Ἀλεξίου, ἔτη 3. Ὥς τε εἶναι τὰ πάντα ἔτη τῆς βασιλείας τῶν Κομνηνῶν 101, καὶ μῆνας ἐννέα. Μετὰ δὲ τὸν Ἀνδρόνικον

bien les Juifs sont plus anciens que les Grecs. Les Hébreux habitèrent ensuite pendant quarante années dans le désert. Ils furent, après cela, gouvernés par Josué, fils de Névi, durant vingt-cinq ans; et par des juges, l'espace de cinq cent cinquante-quatre ans, jusqu'au temps de Saül, qui fut le premier de leurs rois. Cela posé, on compte, depuis Abraham jusqu'à David, quatorze générations, comprenant mille vingt-quatre ans. Depuis David jusqu'à la captivité de Babylone, il y eut quatorze autres générations, dont la durée embrasse une période de six cent neuf ans; et, depuis la transmigration jusqu'à J.-C., quatorze autres générations, faisant cinq cent quatre ans.

En additionnant la somme de toutes ces phases chronologiques ensemble, nous trouverons, depuis Adam jusqu'à J.-C., cinq mille cinq cents ans. Du siècle de grace jusqu'au règne de Constantin-le-Grand, nous compterons trois cent dix-huit ans; et de là deux cent dix jusqu'à celui de Justinien, sous lequel fut bâti le grand temple dédié à sainte Sophie. Du règne de Justinien jusqu'à celui de Constantin et d'Irène, sa mère, le nombre des années sera de deux cent cinq ans, et d'une égale quantité depuis leur ère jusqu'à celle d'Alexis Comnène.

Alexis régna trente-sept ans et quatre mois et demi; Jean, son frère, vingt-quatre ans et huit mois; Manuel, fils de Jean, trente-sept ans et neuf mois; Alexis, fils de Manuel, et Andronic, l'assassin d'Alexis, trois ans; ainsi le règne de la dynastie des Comnènes fut de cent un ans et neuf mois. Après

ἐβασίλευσεν Ἰσαάκιος ὁ Ἄγγελος ἔτη 9, καὶ μῆνας ὀκτώ. Ἀλέξιος δὲ ὁ Ἄγγελος ἔτη 9· Δούκας ὁ Μούρτζουφλος μῆνας δύο. Ὡς τε εἶναι ἀπὸ κτίσεως κόσμου ἕως τῆς βασιλείας Δούκα, ἐν ᾗ καὶ ἑάλω ἡ Κωνςαντινούπολις παρὰ τῶν Λατίνων, ἔτη 6712, ἀπὸ Χριςοῦ 1204, Ἀπριλλίου 12, ἡμέρᾳ τῆς ἕκτης ἑβδομάδος τῶν νηστειῶν.

Μετὰ δὲ τὴν τῆς πόλεως ἅλωσιν ἐβασίλευσε Θεόδωρος Λάςκαρις ἐν Νικαίᾳ ἔτη 18· Ἰωάννης Δούκας ὁ Βατάτζης, καὶ γαμβρὸς Θεοδώρου τοῦ Λασκάρεως ἐπὶ θυγατρὶ ἐν τῇ Μαγνησίᾳ τῇ ἐν Σιπύλῳ ἔτη 33· Θεόδωρος Λάσκαρις, υἱὸς αὐτοῦ, ἔτη 4· Ἰωάννης Λάσκαρις, πρὸ τοῦ ςεφθῆναι τυφλωθεὶς, ἐξώσθη τῆς βασιλείας παρὰ Μιχαὴλ τοῦ Παλαιολόγου.

Ἐν τῷ τρίτῳ αὐτοῦ ἔτει ἐξώσθησαν καὶ οἱ Λατῖνοι ἐκ τῆς πόλεως, καὶ εἰσῆλθε βασιλεύων ἐκ τῆς ἀνατολῆς Μιχαὴλ ὁ Παλαιολόγος. Μέχρι τῆς βασιλείας τούτου ἡ μικρὰ Ἀσία, Παφλαγονία, Μυσία, Βιθυνία, Φρυγία μεγάλη, Φρυγία Πακατιανὴ, Καρία, καὶ μέρος Κιλικίας ὑπὸ Ῥωμαίους τελοῦσαι ἦσαν. Οἱ δὲ Τοῦρκοι, ἐγκάτοικοι Λυκαονίας ὄντες, τὰ ἐπέκεινα ἦρχον, ἤτοι Λυκαονίαν, Καππαδοκίαν, Γαλατίαν, Παμφυλίαν, Ἀρμενίαν, Ἑλενόποντον (1), Πισιδίαν, Λυκίαν, κοίλην Συρίαν, καὶ ἕτερα. Ἐβασίλευσε δὲ καὶ Μιχαὴλ ἔτη 24· μετὰ δὲ τὸν Μιχαὴλ ὁ υἱὸς αὐτοῦ Ἀνδρόνικος ὁ Παλαιολόγος ἔτη 43.

---

(1) On sait que cette province, qui était la neuvième de l'Asie mineure, fut détachée de l'ancien Pont par Constantin-le-Grand, et nommée Hélénopont en l'honneur de l'impératrice Hélène. Voyez Le Quien, *Oriens Christian.*, t. I, col. 521. On sait encore qu'antérieurement à cette époque, le royaume

Andronic, Isaac l'Ange régna neuf ans et huit mois; Alexis l'Ange, neuf ans; et Doucas Mourtzouphlos, deux mois. Cela fait en tout, depuis la création du monde jusqu'au règne de Doucas, six mille sept cent douze ans, et douze cent quatre depuis J.-C., année où les Latins s'emparèrent de Constantinople, le 14 avril, dans la sixième semaine du grand carême.

Après la prise de Constantinople, Théodore Lascaris régna dix-huit ans à Nicée. Jean Doucas Batatzès, gendre de Théodore Lascaris, régna trente-trois ans dans la Magnésie du Sipyle; Théodore Lascaris, son fils, quatre ans. Jean Lascaris, ayant eu les yeux crevés, fut dépossédé du trône, et Michel Paléologue prit les rênes du gouvernement.

La troisième année de son règne, les Latins ayant été chassés de Constantinople, Michel Paléologue revint de l'Asie où il était réfugié, dans cette capitale. L'empire grec (*romain*), comprenait alors l'Asie mineure, la Paphlagonie, la Mysie, la Bithynie, la Phrygie, la grande Phrygie, la Cappatiane, la Carie, et une partie de la Cilicie. Les Turcs, alors établis dans la Lycaonie, possédaient, indépendamment de cette province, la Cappadoce, la Galatie, la Pamphylie, l'Arménie, l'Hélénopont (1), la Pisidie, la Lycie, la Célésyrie, etc.: le règne de Michel fut de vingt-quatre ans; et celui de son fils Andronic Paléologue, qui lui succéda, de quarante-trois.

---

de Pont fut divisé en deux provinces, savoir: le Pont polémonique, qui prit son nom de la ville de Polemonium; et le Pont proprement dit. Dans la suite des temps, la première province fut réunie à celle qui avait reçu sa dénomination de la mère de Constantin, sous le nom commun d'Hélénopont.

Ἐν τῷ ἔτει τῆς βασιλείας αὐτοῦ ἑάλω ἡ μητρόπολις τῆς Ἀσίας Ἔφεσος, καὶ ἡ ἐπαρχία Καρίας παρὰ τοῦ Μαυταχία· καὶ ἡ Λυδία παρὰ τοῦ Ἀτὴν ἄχρι Σύρνης· καὶ ἡ Μαγνησία μέχρι Περγάμου, καὶ πάσης Μαγεδῶν (1) ἐπαρχίας παρὰ τοῦ Σαρχάν· Φρυγία πᾶσα παρὰ τοῦ Καρμάν· ἑτέρα Φρυγία ἡ μεγάλη ἀρχομένη ἀπὸ Ἀσσοῦ πόλεως ἄχρι καὶ Ἑλλησπόντου παρὰ τοῦ Καρασῆ· Βιθυνία πᾶσα, καὶ μέρη τῶν Παφλαγόνων παρὰ τοῦ Ὀθμάν. Οὗτοι ἦσαν ἀρχηγοὶ Τούρκων.

Σὺν αὐτῷ δὲ τῷ Ἀνδρονίκῳ ἐβασίλευσε Μιχαὴλ ὁ υἱὸς αὐτοῦ. Μετὰ δὲ τὸν Μιχαὴλ ἐβασίλευσεν Ἀνδρόνικος ὁ ἐπονομαζόμενος νεώτερος ἔτη 13· μετὰ δὲ τὸν Ἀνδρόνικον Ἰωάννης ὁ Παλαιολόγος, ὁ υἱὸς αὐτοῦ, νέος ὢν, καὶ παιδαγωγούμενος παρὰ τοῦ κυρίου Ἰωάννου τοῦ Καντακουζηνοῦ.

Ἐν τῷ αὐτοῦ καιρῷ ἤρξαντο οἱ Τοῦρκοι περᾷν τὸν Ἑλλήσποντον, ἐκ μὲν τῆς Ἀσίας Ὀμοὺρ, ἔγγονος Ἀτὴν, ἀρχηγὸς Τούρκων, δεσπόζων Σμύρνης, Ἐφέσου, καὶ τῶν πέριξ· ἐκ δὲ Προύσης Ὀρχὰν, ἔγγονος τοῦ ῥηθέντος Ὀθμάν.

---

(1) Le texte dit Μαγεδῶν ; mais je crois qu'il faut lire Μυγδόνων, des Mygdoniens. Pour appuyer la leçon du manuscrit, on pourrait m'objecter que les interprètes de Ptolemée parlent d'une ville appelée *Magidus*, dont il est fait mention dans les actes du VI[e] concile; mais j'observerai que ce n'était qu'une place de la Pamphylie, et très-éloignée de la contrée que notre auteur appelle *Magédonie*. La Mygdonie, au contraire, conserva toujours son nom, qu'elle donna même, comme l'assure Strabon, à plusieurs autres contrées(lib. XII, p. 564), et spécialement a la Bithynie.

(2) Ὀμοὺρ ; le manuscrit porte ὁ Μοὺρ, indiquant l'*o* comme article, au lieu de le réunir comme partie du nom, ainsi que

Sous le règne de cet empereur, la métropole d'Asie Éphèse, et la Carie entière furent conquises par Mavtachia ; la Lydie, par Aten (Aden), jusqu'à Syrnès ; la Magnésie et Pergame, ainsi que toute la Mygdonie (1), par Sarkan ; la Phrygie, par Karman ; la grande Phrygie, qui s'étend depuis la ville d'Assos jusqu'à l'Hellespont, par Karasès ; la Bithynie et la Paphlagonie, par Othman ; tous ces individus étaient des chefs ou généraux turcs.

Après Andronic qui s'associa son fils Michel, régna Andronic-le-Vieux, qui occupa le trône pendant 13 ans, et à celui-ci succéda Jean Paléologue, son fils, qui, n'ayant pas l'âge requis pour gouverner, eut pour régent Jean Cantacuzène.

Vers ce temps-là, les Turcs commencèrent à traverser l'Hellespont ; ce furent, du côté de l'Asie mineure, Omour, descendant d'Aden, chef turc, qui commandait à Smyrne, à Éphèse et aux environs ; et, du côté de Prusses, Orchan, fils d'Othman. Pas-

cela devait être, à en juger seulement par celui de Ὀρχὰν, qui suit sans être précédé d'article. J'aurais peut-être même dû changer l'O en A, parce que Nicéphore Grégoras, qui nous fait connaître ce chef Turc sous des rapports avantageux, l'appelle Amour, prince de Lydie. Cantacuzène, qui avait eu à se louer de son amitié, lui donne aussi le nom de *Amur*, fils d'Aïtine, satrape de Smyrne, Éphèse, et autres villes d'Ionie (p. 282 et 294). Enfin, notre historien fait voir que Cantemir a eu tort de le confondre avec Amurat (Hist. de l'emp. ottom., p. 38), puisque celui-ci était fils d'Orchan, tandis qu'Amur ou Amour descendait d'Aïtine ou Aden.

Περῶντες γοῦν λῃστρικῷ τρόπῳ, ἐπόρθουν Χεῤῥόνησον πᾶσαν, καὶ τὴν παράλιον Θράκης, μὴ ἔχοντες τὸν ἀνθιστάμενον, ἢ ἀντεροῦντα, ἀφόβως ἄχρι Διδυμοτείχου· καὶ πρὸς τὴν βασιλεύουσαν ἄχρι Σηλυμβρίας κατέτρεχον, ὡς πᾶσαν τὴν Θράκην ὑπὸ χεῖρα ποιήσασθαι.

Ἐν τῇ βασιλείᾳ γοῦν τοῦ ῥηθέντος Ἰωάννου, ἔτι μείρακος ὄντος, ἑάλω καὶ Χῖος ἡ νῆσος παρὰ τῶν Γενουϊτῶν, καὶ αἱ λοιπαὶ Κυκλάδες παρὰ τῶν ἀπὸ Ναυάρας ἀφικομένων Φράγκων, καὶ Πελοπόννησος πᾶσα, πλὴν Λακεδαιμονίων καὶ Μονεμβασίας, καὶ αἱ κατ' Ἰωνίαν Φώκαιαι παρὰ τῶν Γενουϊτῶν· καὶ ἡ τῶν Ἰωαννίνων πόλις παρὰ τοῦ βασιλέως τῶν Τριβαλλῶν, ἤτοι τῶν Σέρβων, ὡς παρακατιὼν ὁ λόγος δηλώσει.

Ἱστορία Πρελούμπου καὶ ἄλλων διαφόρων Δεσποτῶν τῶν Ἰωαννίνων, ἀπὸ τῆς ἁλώσεως αὐτῶν παρὰ τῶν Σέρβων ἕως τῆς παραδόσεως εἰς τοὺς Τούρκους.

Τοῦ μακαρίτου βασιλέως Ἀνδρονίκου τοῦ Παλαιολόγου πρὸς τὰς ἀκηράτους μεταστάντος μονὰς, καὶ τὴν τῶν Ῥωμαίων βασιλείαν, ὡς ὄπισθεν ἔφημεν, ἐπὶ παιδὶ καταλείψαντος νέῳ, καὶ ἅπασαν τὴν Ῥωμαΐδα διοικεῖσθαι θεσπίσαντος ὑπὸ τοῦ προῤῥηθέντος κυρίου Ἰωάννου τοῦ Καντακουζηνοῦ, ἀνδρὸς συνετοῦ, καὶ περὶ τὰ πολεμικὰ μαχιμωτάτου, καὶ τῶν εὐγενῶν, ὡς ἂν εἴποι τις, ἄνθους εὐόσμου (τοιοῦτον γὰρ ὄντα καὶ ὁ προβεβασιλευκὼς Ἀνδρόνικος κατὰ πάντα ὡς ἀδελφὸν ἡγεῖτο, καὶ τὴν βασι-

sant furtivement le détroit, et ne trouvant devant eux aucune résistance, ils ravageaient périodiquement la Chersonèse, les côtes de la Thrace, les environs de Didimotique, et ils poussaient leurs incursions vers la capitale jusqu'à Sélymbrie (Sylivri), de manière à envahir toute la Thrace.

Sous le règne du même empereur Jean, qui n'était pas encore majeur, les Génois conquirent l'île de Chio. De leur côté, les Français venus *de la Navarre*, s'emparèrent des Cyclades et du Péloponèse, à l'exception de Lacédémone et de Monembasie. Les Génois de leur côté occupèrent Phocée dans l'Ionie, et la ville de Janina fut prise par le roi des Triballes ou Serviens, comme nous le dirons ci-après.

Histoire de Prélompos ou Prélobos et de plusieurs autres despotes de Janina, depuis la conquête de cette ville par les Serviens, jusqu'à sa reddition aux Turcs.

Le bienheureux Andronic Paléologue ayant passé à une meilleure vie, laissa, comme nous l'avons dit ci-dessus, le trône des Grecs à son jeune fils, placé sous la tutelle de Jean Cantacuzène, homme prévoyant et expérimenté dans l'art de la guerre, qui tirait son origine d'une des plus illustres familles de l'empire; ces titres et ses qualités avaient engagé Andronic, qui le regardait comme son frère, à lui laisser le soin de son fils. Le prince des Serviens, qui

λείαν σὺν τῷ παιδὶ τελευτῶν αὐτῷ ἀνέθετο) ὁ τῶν Σέρβων τότε ἄρχων ἄδειαν εὑρηκὼς, ἐπιπηδᾷ τὰ τῶν Ῥωμαίων ὅρια· Στέφανος δὲ οὗτος κατωνομάζετο· καὶ ἐτόλμησεν ἀναδύσασθαι κράτος, καὶ Κράλης Σερβίας ἁπάσης ὀνομάζεσθαι. Τοῦτο γὰρ τὸ βάρβαρον ὄνομα ἐξελληνιζόμενον, βασιλεὺς ἑρμηνεύεται. Καὶ τῷ 6858 διάδημά τε ἑαυτῷ περιτίθεται, καὶ βασιλεὺς παρὰ τῶν ἰδίων ἐπευφημίζεται σατραπῶν, καὶ πᾶσαν ληΐζεται Ῥωμαΐδα γῆν. Τὰς δ' ἐν αὐτῇ πόλεις τε καὶ χώρας, τὰς μὲν πολιορκίᾳ εἰληφὼς, τὰς δὲ εὐνοίᾳ καὶ δώροις δεξιωσάμενος, πρὸς ἑαυτὸν ἐπεσπάσατο. Εἶτα καὶ τὴν ἐν Ἑλλάδι Βλαχίαν (*) ἐπιπη-

Μετὰ Χ. 1350.

Βασιλεία Στεφάνου.

(*) Γίνωσκε, ὅτι ἡ ἐν Ἑλλάδι Βλαχία εἶναι τὰ Τρίκκαλα σὺν τῇ Λαρίσσῃ. Ἄλλως. Ἑλλάδα ἐννοεῖ ἐδῶ ὁ ἱςορικὸς ὄχι ὅλην τὴν γῆν τῶν Ἑλλήνων, τὴν ὁποίαν αὐτὸς γῆν Ῥωμαΐδα ὀνομάζει, ἀλλὰ μέρος τῆς Θεσσαλίας. Φαίνεται δὲ, ὅτι τὸ ὄνομα μετεφέρθη εἰς πολλὰ τῆς ἐπαρχίας ταύτης μέρη. Ὁ Στράβων ἀναφέρει γνώμας πολλῶν, ἀποδιδόντων αὐτὸ; τῶν μὲν εἰς ὅλην τὴν νοτείαν Θεσσαλίαν, τῶν δὲ εἰς μέρος ταύτης, ἄλλων δὲ διατεινόντων αὐτὸ ἀπὸ τὴν παλαιὰν Φάρσαλον ἕως τὰς Φθιώτιδας Θηβας (Βιβλ. θ'. κεφ. ε. § 6). Ὁ δὲ Αριςοτέλης τὴν θέτει περὶ τὴν Δωδώνην καὶ τὸν Ἀχελῶον (Μετεωρολ. βιβλ. ά. κεφ. ιδ'.). Ἀλλ, ὁ τόπος οὗτος σχεδὸν ὅλος ἦτον εἰς τὸν καιρὸν τοῦ ἱςορικοῦ μέρος τῆς τότε Αἰτωλίας (Βλέπ. σελ. 222). Βλαχίαν δὲ ἐν Ἑλλάδι αὐτὸς ἐννοεῖ, ὡς φαίνεται ἀπ' ὅσα περὶ αὐτῆς ἀναφέρει, τὴν Πελασγιῶτιν Θεσσαλίαν, μάλιςα τὴν ὀρεινοτέραν, Χάσια τώρα λεγομένην. Τοῦτο βεβαιόνει καὶ τὸ σχόλιον, λανθανόμενον μόνον, καθ' ὅτι θέτει αὐτὴν εἰς τὰς πόλεις τῶν Τρικκάλων καὶ τῆς Λαρίσσης, ἐνῷ οἱ Βλάχοι ἔπρεπε νὰ κατοικοῦν τοὺς ὀρεινοὺς μόνον τόπους, ὡς ἀπὸ τὴν ἀρχὴν ἕως τώρα φαίνονται. Τὴν λέγει δὲ Ἑλλαδικὴν πρὸς διάκρισιν ἀπὸ τὴν ὑπὲρ τὸν Δούναβιν Βλαχίαν ἢ καὶ ἄλλα μέρη τῆς Ἑλλάδος, κατοικούμενα ἀπὸ Βλάχους, καθὼς, διὰ παράδειγμα, τὴν Δολοπίαν, ὀνομασθεῖσαν πρὸ τῶν χρόνων τοῦ σχολιαςοῦ τοῦ Θουκυδίδου Ἀνωβλαχίαν, ὡς διὰ τούτων φανερόνει· « Δολοπία ἡ νῦν καλουμένη Ἀνόβλαχα » (γρ. Ἀνώβλαχα, ἢ μᾶλλον Ἀνωβλαχία). σελ. 146.

était dans ce temps-là Étienne, trouvant une occasion propice à ses desseins, entra sur les terres de l'empire grec, et osa même s'arroger le titre de *Krâle*, qui signifie *roi* dans la langue de ces barbares (1). Enfin, en 6858, ayant ceint le diadème, il fut salué empereur par ses satrapes. Bientôt après il dévasta l'empire, se rendant maître de quelques villes, qu'il réduisit, les unes par la force des armes, les autres, en y semant la corruption par des présents; enfin il attaqua la Valachie grecque (2), qu'il conquit ainsi que la ville de Janina, dont il donna le gouvernement à un de ses

Règne d'Étienne. De J.-C. 1350.

(1) Voici les titres que Étienne prenait dans ses chartes latines : *Stephanus Dei gratia Romaniæ, Sclavoniæ et Albaniæ, imperator*. Voy. Pray. annal. Rer. Hungaric. T. II, p. 290.

(2) On sait que la Valachie grecque comprend Tricala et Larisse.

N. B. L'historien entend ici par *Hellas*, non pas la Grèce continentale entière qu'il appelle *terre romaine*, mais seulement une partie de la Thessalie. Il paraît que cette dénomination varia très-anciennement en s'étendant à différentes subdivisions de cette province. Strabon rapporte à ce sujet plusieurs opinions qui montrent que tantôt la dénomination de *Hellas* a été donnée à la Thessalie méridionale, tantôt qu'elle a été restreinte à un seul de ses cantons, enfin qu'elle-même a été imposée au pays compris entre l'*ancienne Pharsale* et la Thèbes de Phthiotie (lib. IX, ch. 5 et 6.). Au temps d'Aristote on désignait par Hellas les parties de la Grèce situées depuis les *environs* de Dodone, jusqu'aux *environs* de l'Achéloüs (Météorolog. lib. I, c. 14.). La Hellas, dont parle notre historien, comprenait l'Étolie, à laquelle il assigne des dimensions particulières (Voy. T. V, p. 223 de ce voyage). Quant à ce qu'il entend par *Valachie Helladique*, c'est la Pélasgiotide et sur-tout le canton de *Cachia*; mais il se trompe en y englobant Tricala et Larisse, car les Va-

δᾳ, καὶ ταύτην ὑφ' ἑαυτὸν ποιησάμενος σὺν τῇ πόλει τῶν Ἰωαννίνων, ἕνα τῶν αὐτοῦ σατραπῶν, Πρέλουμπον καλούμενον, ἄρχοντα αὐτῆς ἀναδείκνυσι, τῷ τοῦ Καίσαρος ἀξιώματι τιμήσας αὐτόν.

Τὸν δὲ ἴδιον ἀδελφὸν, καλούμενον Συμεὼν, ὃς ἐξ ἀνεψιᾶς ἐτύγχανε τοῦ βασιλέως Παλαιολόγου, Δεσπότην τιμήσας, εἰς Αἰτωλίαν ἐξέπεμψεν, ἀρχηγὸν καὶ ἡγεμόνα ταύτης καταςήσας· ὃς ἐνταῦθα γενόμενος, τὴν τοῦ μακαρίτου Δεσπότου Ἰωάννου θυγατέρα μνηςεύεται, Θωμαΐν καλουμένην, ὀρφανὴν μὲν πατρὸς οὖσαν, ἐπὶ μητρὶ δὲ μόνῃ τὰς ἐλπίδας σαλεύουσαν, καὶ ἐπ' ἀδελφῷ νέῳ, ὃν ὡς ὅμηρον ὁ βασιλεὺς Ῥωμαίων εἰληφὼς, εἰς Κωνςαντινούπολιν ἤγαγε, καὶ τὴν τοῦ Κανταχουζηνοῦ θυγατέρα ἐπιγαμβρεύσας αὐτῷ, ἐκεῖσε εἶναι πεποίηκεν. Ἡ δὲ μήτηρ τούτων τῶν παίδων, τῆς τε Θωμαΐδος φημὶ καὶ τοῦ αὐτῆς ἀδελφοῦ, ἡμῶν δὲ βασιλὶς, Ἄννα, ἐπιγαμβρεύεται ἑαυτῇ ἄρχοντά τινα ἐκ τῶν Βουλγάρων, Δεσπότην, Κομνηνὸν καλούμενον, ἀδελφὸν ὄντα τοῦ βασιλέως Στεφάνου, καὶ ἄνω ἐπὶ τὰ Κάνινα καὶ τὰ Βελλάγραδα χωρεῖ, τὸν Συμεὼν μόνον μετὰ τῆς βασιλίσσης Θωμαΐδος τῆς ἰδίας γαμετῆς καταλιποῦσα ἐν ὅλῳ τῷ Δεσποτάτῳ, ἤτοι τῇ Αἰτωλίᾳ πάσῃ, ὡς κλήρω ὄντι ἐκ προγόνων αὐτῆς καὶ τοῦ ταύτης αὐταδέλφου.

Θάνατος τοῦ βασιλέως Στεφάνου.

Μετὰ δέ τινα χρόνου παραδρομὴν ἐκ ποδῶν ὁ βασιλεὺς Στέφανος γεγονὼς, καὶ πρὸς τὰ μέλλοντα ἀπάρας δικαιωτήρια, ἔτι δὲ καὶ οἱ τούτου σατράπαι, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ὁ τὴν τῆς Βλαχίας εἰληφὼς ἀρχὴν, Καῖσαρ ὁ Πρέλουμπος, καὶ αὐτὸς ἐξάνωθεν γενόμενος, ἐπιδημεῖ τῇ ἐν Ἑλλάδι

satrapes, nommé Prélompos (1), auquel il conféra le titre de César.

Il créa ensuite son frère Siméon, fils d'une nièce de l'empereur Paléologue, despote d'Étolie, province dans laquelle il l'envoya commander. Celui-ci, étant arrivé dans son gouvernement, épousa Thomaïs, fille du despote Jean, orpheline de père, dont toutes les espérances ne reposaient qu'en sa mère et sur un jeune frère, que l'empereur de Constantinople avait pris en otage et conduit à sa cour, où il lui donna en mariage une fille de Cantacuzène, en le gardant auprès de lui. La mère des deux enfants dont nous parlons, était notre reine Anne. Elle épousa alors un despote des Bulgares appelé Comnène, frère du roi Étienne, et ils se retirèrent à Canina et de-là à Belgrade (Bérat), laissant Siméon avec sa femme, qui était la reine Thomaïs, dans le despotat d'Étolie, dont elle était regardée comme la commune héritière avec son frère.

Quelque temps après, le roi Étienne ayant quitté ce monde ainsi que ses satrapes et le César Prélompos, pour comparaître devant le tribunal de Dieu, le despote Nicéphore, frère de Thomaïs, envoyé de

Mort du roi Étienne.

---

laques n'habitèrent jamais que les météores du Pinde, qu'ils occupent encore maintenant. Pour ce qui est du sur-nom de *Helladique*, il s'emploie ici afin de distinguer la contrée dont il est question de la Valachie ultra-danubienne.

(3) Prélompos; le manuscrit ajoute quelquefois un *a* à ce nom, comme Πρελάωμπος; mais j'ai adopté sa manière la plus ordinaire de l'écrire. Il faut au reste prononcer *Prélobos*; les lettres μπ dans le grec moderne étant employées pour le *b* français.

Βλαχίᾳ ἐκ τῆς βασιλίδος τῶν πόλεων ὁ τῆς εὐσεβοῦς βασιλίδος αὐτάδελφος Νικηφόρος ὁ Δεσπότης, καὶ ταύτην ὑφ' ἑαυτὸν ποιησάμενος, πρὸς δὲ καὶ τὴν πρώην ἀρχὴν, ἤτοι τὸ Δεσποτάτον, εἰληφὼς, τὸν δὲ ἴδιον γαμβρὸν, τὸν Δεσπότην λέγω Συμεὼν, τῆς ἀρχῆς ἐκβαλὼν, εἰς Καςορίαν ἐκπέμπει μετὰ τῆς βασιλίσσης Θωμαΐδος· αὐτὸς δὲ πᾶσαν περιζώννυται τὴν ἀρχὴν τῆς τε ἐν Ἑλλάδι Βλαχίας καὶ αὐτῆς τῆς Αἰτωλίας.

Ὁ δέ γε Συμεὼν ἐν Καςορίᾳ γενόμενος, καὶ ταύτην λαβὼν παραυτίκα, καὶ φρούριά τινα, καὶ πόλεις καὶ χώρας πλείςας, ἐν τῇ Καςορίᾳ τὴν οἴκησιν ἐποιήσατο. Πολλῶν δὲ τούτῳ προσχωρησάντων Ῥωμαίων, Σέρβων, καὶ Ἀλβανιτῶν, καὶ εἰς τέσσαρας ἢ καὶ πέντε χιλιάδας τοῦ ἀυτοῦ ςρατεύματος ἀριθμηθέντος, βασιλεὺς παρ' αὐτῶν ἀναγορεύεται· καὶ τῆς Καςορίας ἐξέρχεται, πρὸς δὲ τὰ τῆς Σερβίας ἐκςρατεύει ὅρια, ὡς τὴν ἑαυτοῦ δῆθεν, καὶ τοῦ αὐταδέλφου αὐτοῦ Στεφάνου ἀρχὴν παραληψόμενος.

Οὔπω δὲ τῷ ποδὶ τῇ ἀρχῇ τῆς Σερβίας προσηρείκει, καὶ ὁ τοῦ δεσπότου Νικηφόρου θάνατος αὐτῷ προσαγγέλλεται. Οὗτος γὰρ ἐκ τῆς Κωνςαντινουπόλεως ἐλθὼν, ὡς ἔφημεν, καὶ τῶν δύο ἐπαρχιῶν τὴν ἀρχὴν σφετερισάμενος, τῆς Βλαχίας φημὶ, καὶ τοῦ Δεσποτάτου, καὶ τοὺς Ῥωμαίους πάντας ἐξορίςους εὑρὼν, τοὺς μὲν τῆς Βλαχίας ἐκ τῆς τῶν Σέρβων ἐπιθέσεως, τοὺς δὲ τῆς Αἰτωλίας ἐκ τῆς τῶν Ἀλβανιτῶν δυςροπίας καὶ κακογνωμίας, τούτους δὴ βουλόμενος ἐπισυνάξαι, καὶ πρὸς τὰς ἰδίας ἀποκαταςῆσαι κληρονομίας, τοὺς δὲ Ἀλβανίτας τέλεον ἐκδιῶξαι τοῦ τόπου, οὐκ ἔφθη τοῦτο ποιῆσαι· ἀξιόμαχον γὰρ

Βασιλεία Συμεών.

Constantinople, arriva dans cette province, et, après avoir recouvré son ancienne principauté, qui était le despotat d'Étolie, il en chassa son beau-frère, qu'il relégua avec la reine sa femme à Castoria. Ainsi il recouvra en son entier le commandement de la Valachie grecque et de l'Étolie.

Siméon s'étant rendu à Castoria, choisit cette ville pour sa résidence, et ne tarda pas à s'emparer de plusieurs châteaux, villes et contrées des environs. Une grande quantité de Grecs, de Serviens et d'Albanais s'étant volontairement réunis à lui, il forma par ce moyen un corps de troupes de quatre à cinq mille hommes, et fut proclamé roi par ses soldats. Il sortit alors de Castoria, pour marcher contre la Servie, afin de reconquérir le royaume de son frère Étienne, sur lequel il avait des prétentions.

Il n'avait pas encore pris une possession bien solide de ce royaume, lorsqu'il reçut avis de la mort du despote Nicéphore. Ce prince qui était arrivé, comme nous l'avons dit, de Constantinople, s'était rendu maître de la Valachie grecque et du despotat d'Étolie; mais, ayant trouvé tous les Grecs qui habitaient la Valachie, expropriés par les Serviens, et ceux de l'Étolie expulsés par les avanies et les brigandages des Albanais, il voulut réunir ces hommes errants, afin de les réintégrer dans leurs possessions. Son projet était aussi de chasser totalement les Albanais; mais il ne put en venir à bout. Comme il n'avait pas pour

Règne de Siméon.

Αναίρεσις τοῦ Δεσπότου Νικηφόρου.

δύναμιν ἰδίαν μὴ κεκτημένος, Τούρκους προσεκαλέσατο εἰς συμμαχίαν. Ἐλθὼν δὲ εἰς Ἀχελῷον, καὶ πόλεμον συγκροτήσας μετὰ τῶν Ἀλβανιτῶν, καταχρατεῖται ὑπ' αὐτῶν, καὶ ἀναιρεῖται, τριετίαν μόνον ἄρξας ἐπὶ μησὶ δύο καὶ ἡμέραις τισὶν, ἔτους ὑπάρχοντος 6866, ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1358.

Τοῦτο μαθὼν ὁ βασιλεὺς Συμεὼν, τὰ τῆς Σερβίας καταλιπὼν ὅρια, κατὰ τῆς Βλαχίας ἐκστρατεύει, καὶ ταύτης ἐγκρατὴς γίνεται· καὶ ἐν τῇ τῶν Τρικκάλων πόλει τὰ βασίλεια ἐπήξατο, καὶ τὴν Αὐγούσταν Θωμαΐδα ἐκ τῆς Καστορίας μετακαλεσάμενος, ἐντὸς τῆς πόλεως τῶν Τρικκάλων ταύτην εἰσάγει, καὶ ἐπὶ τὴν τῶν βασιλείων ἀναβιβάσας αὐλὴν, ἐκεῖσε αὐτὴν κατέλιπεν ἐπὶ δυσὶ τέκνοις, ὧν τὸ μὲν ἄῤῥεν, τὸ δὲ θῆλυ. Αὐτὸς δὲ ἐπὶ τὴν Αἰτωλίαν ἐχώρει· ἔσπευδε γὰρ κἀκείνην ὑφ' ἑαυτὸν ποιήσασθαι, ὅπερ καὶ γέγονεν· οἱ γὰρ Αἰτωλοὶ ἀσμένως αὐτὸν προσεδέξαντο, καὶ ὡς βασιλέα εὐφήμησαν, καὶ τὴν Ἄρταν σὺν τοῖς Ἰωαννίνοις αὐτῷ παραδεδώκασι μετὰ τῶν λοιπῶν φρουρίων, ὧν ἡ Αἰτωλία πᾶσα κέκτηται. Δώροις οὖν ὁ φιλόχριστος βασιλεὺς Συμεὼν τοὺς προὔχοντας τῶν Αἰτωλῶν δεξιωσάμενος, πάλιν ὄπισθεν ἐπὶ τὴν Βλαχίαν παραγίνεται· ἐκάλει γὰρ αὐτὸν ἡ τοῦ Χλαπένου ἐπέλευσις.

Οὗτος δὲ ὁ Χλάπενος, εἷς ὢν τῶν Σερβικῶν σατραπῶν, καί τινα φρούρια ἐπὶ τῶν Ῥωμαϊκῶν ὁρίων εἰληφὼς, ἀλλὰ δὴ καὶ τὴν μεγαλόδοξον πόλιν Βέῤῥοιαν, μεγάλως ἐπὶ τοῖς κατορθώμασιν ἐσεμνύνετο, καὶ γυναῖκα λαμβάνει τὴν τοῦ Πρελούμπου ἐκείνου γαμετὴν, ὃν ὁ λόγος φθάσας ἐδήλωσε τῆς Βλαχίας προκατάρξαντα. Τεθνηκὼς γὰρ ὁ Πρέλουμπος

cela des troupes assez aguerries, il eut recours aux Turcs, qu'il appela comme auxiliaires; et, étant arrivé sur l'Achéloüs, il livra une bataille aux Albanais, qui le défirent complétement. Il périt lui-même dans le combat, après avoir régné trois ans, deux mois et quelques jours, en 6866, ou de J. C. 1358.

Mort du despote Nicéphore. An de J. C. 1358.

Le roi Siméon, apprenant ce qui venait d'arriver, quitta aussitôt la Servie; et, s'acheminant avec son armée vers la Valachie, il s'en rendit maître. Cela étant terminé, il fixa sa résidence royale à Tricala, où il fit venir l'impératrice Thomaïs, qui se trouvait à Castoria avec deux enfants, dont l'un était son fils, et l'autre sa fille; et, après l'avoir mise à la tête des affaires, il partit pour l'Étolie, afin de soumettre cette province à son autorité; ce qui eut lieu. Dès qu'il parut, les Étoliens l'accueillirent avec transport et le proclamèrent roi, en remettant spontanément entre ses mains, Arta, Janina, ainsi que toutes les places fortes de leur province. Le pieux roi Siméon ayant, après cela, fait des présents aux chefs des Étoliens, revint dans la Valachie, où l'apparition de Chlapénos nécessitait sa présence.

Ce Chlapénos était un satrape servien qui s'était emparé de quelques places fortes situées sur les frontières de l'empire grec, ainsi que de la grande ville de Berrhoé (Verria). Fier de ses exploits, il avait épousé la veuve de Prélompos dont nous avons parlé, en racontant la conquête qu'il fit de la Valachie. Ce

ἐκεῖνος, κατέλιπε ταύτην ἐν τῇ τῶν Τρικκάλων πόλει μετὰ τῶν υἱέων ἑνὸς τοῦ ὕςερον τυραννήσαντος τὴν πολυθρύλλητον τῶν Ἰωαννίνων πόλιν, καὶ τὸ λάβδα ταύτης ἀφελόντος, καὶ νῦ ἀντὶ τοῦ λάβδα προσθέντος αὐτῇ· τὸ γὰρ πολυθρύλλητον εἶναι ταύτην καὶ λέγεσθαι μὴ ἀνεχόμενος, πολυθρήνητον πεποίηκεν. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν πρόσω διηγησόμεθα· ἄρτι δὲ ὁ λόγος τὸν εἱρμὸν ἐχέτω τῆς διηγήσεως. Ὁ γὰρ μακαρίτης ἐκεῖνος Δεσπότης Νικηφόρος ὁ Δούκας, ὃν ὁ λόγος φθάσας ἄνωθεν ἐδήλωσεν, ἐκ τῆς Κωνςαντινουπόλεως ἐλθὼν, καὶ τὴν εἰρημένην Πρελούμπισσαν τῆς ἀνδρῴας ἀρχῆς ἐκβαλὼν, πρὸς τὴν τῶν Σέρβων ἐκπέμπει γῆν σὺν τῷ αὐτῆς υἱῷ Θωμᾷ· κἀκεῖσε τῷ τοῦ βασιλέως Στεφάνου υἱῷ Οὐρέσῃ ἐντυχοῦσα, μνηςεύεται παρ' αὐτοῦ τῷ εἰρημένῳ Χλαπένῳ. Οὗτος δὲ μετὰ χρόνον ἢ καὶ πλεῖον κατὰ τῆς Βλαχίας ἐκςρατεύει, συνεπαγόμενος μετ' αὐτοῦ καὶ τὸ κάκιςον τοῦ Πρελούμπου γέννημα, εἰς νεανίσκους ἤδη τελοῦν· ἐπὶ τῇ Βλαχίᾳ δὲ φθάσας μετὰ τῶν ςρατευμάτων, καὶ φρούριον ἐν πολιορκίᾳ εἰληφὼς, Δαμάσιν καλούμενον, εἰς ξυμβιβάσεις μετὰ τοῦ βασιλέως χωροῦσι Συμεὼν, καὶ τὸ φρούριον τοῦτο παραχωροῦσιν. Ὁ δὲ βασιλεὺς τὴν ἰδίαν θυγατέρα εἰς γάμον δίδωσι τῷ Θωμᾷ· καὶ κηδεςὸν αὐτὸν ποιησάμενος, ἐντὸς τῆς πόλεως τῶν Τρικκάλων εἰςέρχεται ὁ Θωμᾶς· ὁ δὲ βασιλεὺς Συμεὼν ἀσμένως τοῦτον ὑποδέχεται, καὶ τὴν θυγατέρα ἐκδίδωσι, τοῦ μητροπολίτου Λαρίσσης τὴν μνηςείαν τελέσαντος. Τοῦ γάμου δὲ ἤδη ἀπαρτισθέντος, καί τινας ἡμέρας ὁ Θωμᾶς ἐκεῖσε προςκαρτερήσας, τὴν ἐνεγκαμένην ὑπέρχεται πρὸς τῷ

même chef avait laissé en mourant sa femme à Tricala avec un fils (Thomas), que nous verrons gouverner plus tard la célèbre ville de Janina, dont il causa le malheur (1). Comme nous parlerons ailleurs de ces événements, je poursuis ma narration.

Le bienheureux despote Nicéphore Doucas, dont nous avons déja parlé, étant venu de Constantinople, chassa la veuve de Prélompos de la satrapie de son mari, et la relégua en Servie avec son fils Thomas. Ce fut dans ce pays qu'ayant fait connaissance avec Ourésès, fils du roi Étienne, celui-ci la maria à Chlapénos; et ce satrape, environ un an après, marcha contre la Valachie, emmenant avec lui le fatal rejeton de Prélompos. De prime abord, il prit d'assaut la forteresse de Damasion, après quoi il traita avec le roi Siméon, auquel il rendit la place qu'il avait soumise. Ce fut alors que le roi accorda sa fille en mariage à Thomas, qui, après cet arrangement, se rendit à Tricala, où il reçut la bénédiction nuptiale des mains du métropolitain de Larisse, et bientôt après, les noces ayant été célébrées, Thomas conduisit sa mère avec son épouse auprès de Chlapénos.

Augmentation de la puissance des Albanais.

Le roi Siméon, étant obligé de donner toute son attention aux affaires de la Valachie, céda l'Étolie en-

(1) L'historien, suivant le mauvais goût de son siècle, joue sur le mot πολυθρύλλητον, *illustre*. Il ôta, dit-il, la lettre *lambda* de ce nom, qu'il fit remplacer par un Nῦ, et au lieu de πολυθρύλλητον il fit πολυθρήνητον, ce qui veut dire *malheureuse*.

αὐτοῦ πατρομητρίῳ Χλαπένῳ, συνεπαγόμενος ὕστερον καὶ τὴν ἰδίαν γαμετήν.

Αὔξησις τῶν Αλβανιτῶν.

Ὁ δὲ βασιλεὺς Συμεὼν μόνης φροντίζων τῆς Βλαχίας, τὴν Αἰτωλίαν ἅπασαν τοῖς Ἀλβανίταις παραχωρεῖ, καὶ εἰς δύο ἡ ἐπαρχία πᾶσα μερίζεται, καὶ Δεσπόται ἐκ τοῦ τῶν Ἀλβανιτῶν γένους ἀναδείκνυνται δύο, ὧν ὁ μὲν τὸν Ἀχελῷον καὶ τὰ ἐπέκεινα σὺν τῷ Ἀγγελοκάστρῳ ἐκληρώσατο, Γίνος Βαΐας ὀνομαζόμενος· θάτερος δὲ τὴν Ἄρταν καὶ τοὺς Ῥωγοὺς ἐσφετερίσατο, Πέτρος καὶ οὗτος Λεώσας ὀνομαζόμενος· καὶ συντόμως εἰπεῖν, ἡ Αἰτωλία πᾶσα ὑπὸ χεῖρα τῶν Ἀλβανιτῶν ἐγεγόνει. Μόνη δὲ ἦν ἡ τῶν Ἰωαννίνων πόλις μὴ ὑποκύψασα τῇ τῶν Ἀλβανιτῶν ἐπικρατείᾳ· ἐτύγχανον γὰρ ἐν αὐτῇ ἄνδρες ἐπισημότατοι καὶ τῶν εὖ γεγονότων· ἀλλὰ δὴ καὶ ἐκ τῶν τῆς Βαγενιτίας φρουρίων πολλοὶ τῶν εὐγενεστέρων τῇ τῶν Ἰωαννίνων ἐπεδήμησαν πόλει. Καὶ εἰς ἓν ἅμα γενόμενοι, οἵ τε Ἰωαννῖται(1) καὶ οἱ ἔξωθεν ἐλθόντες, διαπρεσβεύονται πρὸς τὸν βασιλέα τὸν εὐσεβέστατον Συμεὼν, καὶ ἐξαιτοῦνται αὐθέντην καὶ ἡγεμόνα δοθῆναι αὐτοῖς. Ἀσμένως οὖν τὴν αὐτῶν προσδεξάμενος πρεσβείαν ὁ βασιλεὺς, περὶ τοῦ Θωμᾶ κοινολογεῖται τοῖς πρέσβεσιν.

Ἔλαθον δὲ οἱ Ἰωαννῖται τὸ μεῖζον κακὸν εἰς ἑαυτοὺς ἐπισπώμενοι· τὴν γὰρ δουλείαν φεύγοντες τῶν Ἀλβανιτῶν, μείζοσι κακοῖς ἑαυτοὺς περιέβαλον. Τότε δὴ πρέσβεις εἰς

---

(1) Ἰωαννῖται. Le manuscrit porte quelquefois Ἰωαννιῶται · mais j'ai suivi la leçon Ἰωαννῖται, qui est conforme au nom qu'on y trouve et qui est généralement adopté.

tière aux Albanais. Elle fut, en conséquence, divisée en deux parties; l'une, comprenant l'Achéloïde avec ce qui est au-delà (à la gauche) du fleuve, ainsi qu'Angelo Castron, fut donnée à un chef nommé Ginos Vaïa. Le second chef, appelé Pierre Léosas, eut en partage Arta et Rogous, de sorte que cette province devint la proie des Albanais. La seule ville de Janina ne tomba pas en leur puissance. Comme elle possédait alors des hommes distingués, nés de familles illustres, et que les principaux habitants des châteaux de Vagénitia (aujourd'hui *Palæa Venitia*) y faisaient leur résidence, les indigènes comme les étrangers ayant tenu conseil, résolurent d'envoyer une ambassade au roi Siméon, afin de lui demander un chef. Ce monarque ayant bien accueilli la députation des Janiotes, leur proposa Thomas pour être leur prince.

Les Janiotes ignoraient qu'ils attiraient sur eux un plus grand mal que le joug des Albanais dont ils étaient menacés; et ils se mirent dans une position plus fâcheuse que celle qu'ils voulaient éviter. Leurs députés se rendirent, avec ceux du roi, à Vodéna, où résidait Thomas, auquel ils déférèrent tous les titres et priviléges de la royauté. Ayant accepté cet hommage, Thomas ne tarda pas à suivre les ambassadeurs; et ce fut l'an 6875 de J.-C. 1367, qu'il fit son entrée dans la célèbre ville de Janina, accompagné de la reine Angélique Paléologue, son épouse, et d'un corps d'armée peu nombreux. Les Janiotes le reçu-

Arrivée de Thomas à Janina. 6875. de J.-C. 1367.

Βοδενὰ παρά τε τοῦ βασιλέως καὶ τῶν Ἰωαννιτῶν ἐκπέμπονται (ἐκεῖσε γὰρ ὁ Θωμᾶς τὴν οἴκησιν εἶχε), καὶ γνωρίζουσιν αὐτῷ τὰ τῆς βασιλείας ἅπαντα. Δέχεται, τὴν πρεσβείαν ὁ Θωμᾶς, ἐπακολουθεῖ τοῖς πρέσβεσι προθύμως, καὶ καταλαμβάνει τὴν πολυθρύλλητον τῶν Ἰωαννίνων πόλιν σὺν τῇ εὐσεβεῖ βασιλίσσῃ Ἀγγελικῇ τῇ Παλαιολογίνᾳ τῇ τούτου εὐμενεστάτῃ, ἔτους ὑπάρχοντος 6875, ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1367, συνεπαγόμενος μεθ' ἑαυτοῦ καὶ στράτευμα εὐαρίθμητον. Δέχονται τοῦτον οἱ Ἰωαννῖται ὑπτίαις χερσὶν ἐντὸς τῆς πόλεως αὐτῶν μετὰ μεγίστων κρότων καὶ εὐφημιῶν. Ὁ δὲ τὴν ἀλωπεκῆν ὑπενδὺς, ὑπούλως καὶ δολερῶς πάντας εἰς ἑαυτὸν ἐπεσπάσατο. Οὐ πολὺ τὸ ἐν μέσῳ, καὶ τὴν ἀλωπεκῆν ἀποτίθεται, τὴν δὲ λεοντῆν ὑπενδύεται.

Εἰσέλευσις Θωμᾶ εἰς Ἰωάννινα. 6675. Μετὰ Χ. 1367.

Καὶ πρῶτον μὲν κατὰ τῆς ἐκκλησίας χωρεῖ, καὶ τὸν ποιμένα ταύτης ἐξωθεῖ· Σεβαστιανὸς δ' οὗτος ἦν, ἀνὴρ ἔργῳ καὶ λόγῳ διαβόητος. Ἀφαιρεῖ δὲ τὰ προσόντα τῇ ἐκκλησίᾳ χωρία καὶ κτήματα, καὶ ταῦτα τοῖς μετ' αὐτοῦ Σέρβοις ἀπονέμει· καὶ μελανένδυτος, φεῦ, καὶ σκοτοδυτοῦσα ἡ τῶν Ἰωαννίνων μητρόπολις γίνεται, τὸν ποιμένα ἑαυτῆς μὴ ἔχουσα· ἕως οὗ καὶ εἰς παντελῆ ἐρημίαν ἡ ἐκκλησία αὕτη κατήντησε. Καὶ χορτοθήκας καὶ σιτοθήκας (1) τὰ ἐν αὐτῇ οἰκήματα πεποίηκε· κἂν τῷ ὕστερον καὶ κατὰ τῶν θείων σκευῶν χεῖρα κινῆσαι τετόλμηκε. Καὶ οὕτω μὲν τὰ τῆς ἐκκλησίας ἐποίει.

---

(1) Σιτοθήκας. Le manuscrit porte Εὐτοθήκας, que j'ai corrigé par σιτοθήκας. Cette erreur vient, je crois, de ce que les lettres σι se confondent facilement avec la diphtongue ευ, quand elles sont écrites avec des ligatures.

rent à bras ouverts, en poussant des cris d'allégresse et en chantant ses louanges; mais ce prince perfide, après avoir séduit les habitants par ses dehors fallacieux, ne tarda pas à montrer que la peau du renard cachait un lion dévorateur (1).

Il dirigea ses premières attaques contre l'église, en chassant de son siège l'archevêque Sébastien, homme recommandable par ses vertus et ses qualités. Il détacha ensuite de la mense métropolitaine, les villages et les terres de dotation qui lui appartenaient pour les donner à ses Serviens; alors commença, hélas! le veuvage de l'église, qui fut couverte des voiles d'un long deuil, après avoir perdu son pasteur. Il transforma ensuite ses édifices en magasins, qu'on remplit de blé et de foin; enfin, il osa même porter une main sacrilége sur les meubles du temple de l'Éternel (2): tel fut son début.

Bannissement du métropolitain Sébastien.

(1) L'auteur, que je ne traduis pas ici littéralement, semble, par la tournure de sa phrase, faire allusion à Lysandre, roi de Sparte, auquel on reprochait, en sa qualité de descendant d'Hercule, de n'être pas couvert de la peau d'un lion; ce qui était une accusation de son manque de franchise. A quoi l'Héraclide répondait, que quand la peau du lion ne suffisait pas pour se couvrir, il fallait y en ajouter un peu de celle du renard. V. Plutarch. in vita Lysand., t. III, p. 14, et apophthegm. Reg. et imperat., t. VI, p. 121, édit. Reiske.

(2) Je dis *meubles* et non pas *vases sacrés;* car, indépendamment de ces derniers objets, les Grecs y ajoutent la couronne, le sceptre pastoral et les ornements pontificaux.

Βατάτζη ἐξορία.

Εἶτα καὶ κατὰ τῶν εὐγενεςάτων κακὴν χεῖρα κινεῖ. Οὕτω τὸν Βατάτζην καὶ κὺρ Κωνςαντῆν μετὰ τοῦ καβαλαρίου Μυρσιώση τοῦ Ἀμυραλῆ ἐν τῇ φρουρᾷ ἀποκλείσας, καὶ δολίως αὐτοὺς τυραννήσας, τὸν μὲν Βατάτζην ἐξόριςον ἐκπέμπει, τὸν Ἀμυραλῆν δὲ ἐάσας, ἐντίμως αὐτὸν πάλιν εἶχε· τοὺς δὲ λοιποὺς παραβλέψαντος, οἱ μὲν φυγάδες ᾤχοντο, οἱ δὲ εἰς ἀποςασίαν ἐτράποντο· ἐξ ὧν καὶ ὁ Βαρδινὸς, ὁ κρατῶν τοῦ κάςρου τοῦ ἁγίου Δονάτου, αὐτὸν ἐξηρνήσατο· μετ' αὐτῶν δὲ καὶ ὁ Καψοκαβάδης κὺρ Ἰωάννης, ὁ ἐν τῷ τῆς Ἀρεοχοβίτζας πύργῳ, ἑαυτὸν ἀπεσπάσατο· Οἱ δὲ οἰκειακοὶ αὐτοῦ ἔντιμοι Σέρβοι, οἱ μὲν κρυφίως ἀπ' αὐτοῦ ἔφυγον, οἱ δὲ φανερῶς, μὴ δυνάμενοι ὑπομένειν τὴν αὐτοῦ μανιώδη σκαιότητα, ἀπ' αὐτοῦ ᾤχοντο, καὶ ἀπεδήμουν· ὡς μικροῦ πάντες αὐτὸν ἐξέλιπον. Ἀμέλει καὶ αὐτὸς ὑπέμενε, τὰ ἑαυτοῦ φρονῶν, κυριευόμενος ὑπὸ τῆς πλεονεξίας καὶ φιλαργυρίας· μικρὰ γὰρ πᾶσα κακία πρὸς κακίαν τὴν τοῦ Θῶμα·

Ἀναίρεσις Κλαυσῆ.

Εἶτα καὶ κατὰ τοῦ λαοῦ τοῦ κάςρου κακῶς χεῖρα ἐκτείνει. Ἀνὴρ γάρ τις τῶν ἐντίμων τῆς πόλεως, Ἠλίας Κλαυσῆς ὀνομαζόμενος, προσεκαλέσατο αὐτὸν ἀνάδοχον εἰς τὸ ἑαυτοῦ γνησιώτατον τέκνον. Διὰ δὲ τὸ ὑπάρχειν αὐτῷ κτήματα πολλὰ, καὶ εἶναι πλούσιον, κακῶς καὶ ἀνηλεῶς αὐτὸν ἐτυράννησε· διὰ γὰρ τὰ χρήματα τὴν γαςέρα αὐτοῦ πυρὶ κατεςάλαξε, καὶ τὰς μασχάλας λαμπάσι πυρὸς κατέφλεξε, τῷ δὲ ςόματι αὐτοῦ μάχαιραν ἐνθεὶς, ὕδωρ μιγὲν μετὰ ςακτὸς ἐνέχει· τοσοῦτον γὰρ ἦν φιλόχρυσος ὁ μισόχριςος (ὅτι τὸ πάντων ἔσχατον τῶν κακῶν, τὴν δευτέραν εἰδωλολατρείαν, τὴν φιλαργυρίαν, φημὶ, ὡς οὐδεὶς τῶν

Bientôt après, il dirigea ses attentats contre les familles patriciennes de Janina. Ses premières victimes furent Batatzès, Constance, et le chevalier Messire Amiral, qu'il renferma dans le château et fit torturer; après quoi il bannit Batatzès, et rendit ses bonnes graces à Amiral. Mais comme il ne put mettre la main sur tous les grands, une partie d'entre eux prirent la fuite, et quelques-uns se révoltèrent contre lui. Du nombre de ces derniers fut Bardinos, gouverneur du château de St.-Donat (1), ainsi que Jean Capsocabadès, commandant de la tour d'Aréochovitzas (2). De leur côté, les plus illustres Serviens le quittèrent parce qu'ils ne pouvaient plus supporter la violence de son caractère; les uns en s'enfuyant furtivement, et les autres en rompant ouvertement avec lui, de façon qu'il se vit bientôt entièrement abandonné. Frappé de ce qui se passait, il se prenait parfois à gémir de ses emportements, de son insatiabilité et de son avarice (car son caractère était l'assemblage de tous les vices), et malgré cela il ne pensa jamais à changer de conduite.

Bannissement de Batatzès.

Après avoir persécuté les grands, il fit peser son joug sur les habitants de la ville. Ainsi Élie Clausès l'ayant invité à être le parrain d'un fils qui lui était né, il feignit de s'en offenser; et, comme il était

Mort de Clausès.

(1) Castel St.-Donat, aujourd'hui Paramythia. Voy. t. I, p. 112, 144 et 407 de ce voyage; c'est comme on le dira ailleurs l'ancienne Aïdonie, ville des Thesprotes.

(2) Aréochovitzas, aujourd'hui Saracovitzas. Il n'y a plus de tour.

ἀνθρώπων ἑαυτῷ ἐθησαύρισεν), ὥς τε διὰ τοῦτο ἀνθρωποκτόνος ἀποκατέστη (1).

Ἕως ὅτου ἔφθασε, κατὰ τὸ γνωμικὸν αὐτοῦ, ἔχειν
Ἄνδρες τῆς βουλῆς τοῦ Θωμᾶ. ἄνδρας τῆς ἑαυτοῦ βουλῆς καταλάλους, κοιλιοδούλους, ἐπιβούλους, καταδότας, καὶ φαύλους, τὸν ἔργῳ ἐπονομαζόμενον Κουτζοθεόδωρον, καὶ Μανουὴλ τὸν Τζηπλινὸν, καὶ Μιχαὴλ τὸν Ἀψαρᾶν, ὃν καὶ πρωτοβεστιάριον τετίμηκεν. Οὗτος τοίνυν ὁ Ἀψαρᾶς τὸν πρωτεξάδελφον αὐτοῦ Νικηφόρον τὸν Βεταλᾶν δολίως πρὸς αὐτὸν ἐψιθύρισε· καὶ ὁ Δεσπότης Θωμᾶς τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ ἐξορύττει, καὶ μετὰ τῶν γονέων αὐτοῦ καὶ ἑτέρων συγγενῶν εἰς ἐξορίαν ἐκπέμπει, καὶ τὸν Ἀψαρᾶν πλεῖον πάντων φιλεῖ. Καὶ οὕτως ἐκ συνθήματος τούτου τοὺς Ἰωαννίτας πάντας προδότας, δολίους, καὶ φαύλους ἐπωνόμαζε· καὶ οὐ μόνον κατηγόρευεν, ἀλλὰ καὶ παντελῶς κακῶς αὐτοὺς εἶχε.

Παραυτίκα δὲ καὶ λοιμὸς μέγας καὶ θανατηφόρος τῇ
Θανατικὸν ά τῶν Ἰωαννίνων. 6876. Α. Χ. 1368. πόλει τῶν Ἰωαννίνων γίνεται, οὐχ ἁπλῶς καὶ ὡς ἔτυχεν, ἀλλὰ τῷ ὄντι τῆς μεγάλης κακίας τοῦ Θωμᾶ ἐκχέων τὴν ὠμότητα, ἔτει 6876, ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1368. Τοῦ λοιμοῦ τοίνυν παυσαμένου, κακοπραγίᾳ τῶν Ἰωαννίνων ἤρξατο ὁ Θωμᾶς τὰς χήρας γυναῖκας μνηστεύειν μετὰ τῶν Σέρβων, καὶ προσεκτίζειν αὐτοῖς τὰ κτήματα, καὶ τὰ πράγματα τῶν τοπικῶν· καὶ πρῶτον μὲν ἐξεφώνησεν ἐξαιρήματα (2), ἔπειτα δὲ τοὺς ὀρφανοὺς ἀλλοτρίους τῶν

---

(1) Le manuscrit porte ὃς καὶ διὰ τοῦτο ἀνθρωποκτόνος ἀπεκατέστη.

(2) Le manuscrit porte ἐξαλήματα, que je remplace par ἐξαιρήματα, sans garantir la correction.

riche, ce fut un prétexte pour le dépouiller. Il ordonna en consequence de l'appliquer à la torture; et, après lui avoir fait brûler le ventre et les aisselles, il commanda de lui desserrer les dents avec un poignard, et de lui verser de l'eau mêlée de cendre dans la bouche. Tel fut le crime auquel l'entraîna son avarice, passion si puissante en lui, qu'elle le porta à devenir même assassin pour l'assouvir.

Conseillers de Thomas.

Avant d'avoir composé son conseil d'hommes en harmonie avec ses principes, c'est-à-dire de délateurs, de débauchés, de traîtres, de calomniateurs et de scélérats, il appela auprès de lui Théodore, justement surnommé le boiteux, Manuel Tzéplinos, et Michel Apsaras, auquel il conféra le titre de Proto-vestiaire ou grand-maître de sa garde-robe. Cet Apsaras, afin de prouver son dévouement à Thomas, lui dénonça son propre cousin-germain Nicéphore, que le tyran condamna au bannissement, ainsi que plusieurs de ses parents, après leur avoir fait crever les yeux. Depuis ce temps, il aima Apsaras plus que personne; et, prétendant que les habitants de Janina étaient en général des traîtres et des scélérats, il les traita avec la dernière rigueur.

Première peste de Janina. 6866. de J.-C. 1368.

A cette époque, la ville déja trop malheureuse de Janina fut affligée d'une peste non moins terrible que la cruauté de Thomas. A peine eut-elle cessé, que le despote commença, au détriment des habitants, à marier les veuves avec ses Serviens, auxquels il donnait les meubles et les immeubles des defunts du pays. Pour parvenir à ce but, il se contenta d'abord de déclarer que les dots des femmes seraient la pro-

ἰδίων κτημάτων ἀποκαθιςᾷ· καὶ ἁπλῶς ἅπαντας ἄνδρας καὶ γυναῖκας μισῶν ἐξωλόθρευε· καὶ τί ἔτι λέγω; ἐπιλήψει γάρ με διηγούμενον ὁ χρόνος περὶ τῶν τότε κακοπραγιῶν τοῦ Θωμᾶ (1), περὶ τοῦ οἴνου (2), καὶ τῶν ἀγγαρειῶν, καὶ τῶν ζημιῶν, καὶ τῶν δαρμῶν τοῦ ὅλου χρόνου· ἐνόμισε δὲ τῇ πόλει καὶ ἄλλα τινὰ πάθη, ἤγουν κοιμητάτα, καὶ πορνείας, καὶ μονοπώλια, ὡς τοῦ οἴνου, καὶ τοῦ σίτου, ἄλλοτε δὲ καὶ τῶν κρεῶν, ἔσθ' ὅτε δὲ καὶ τῶν τυρῶν, ἀεί ποτε δὲ τῶν ἰχθύων καὶ ὀπωρῶν, καὶ ποτὲ μὲν δι' ἑαυτοῦ, ποτὲ δὲ καὶ διὰ τῶν ἀρχόντων αὐτοῦ, καὶ ἄλλα πλεῖςα πάθη, ἃ οὐκ ἐξὸν ἀνθρώπων οὐδενὶ λέγειν· οὐδὲ γλῶσσα δυνηθείη ἐξειπεῖν τὰ τούτου πανουργεύματα καὶ μηχανήματα, πρὸς μὲν τοὺς τῶν ἐπιςημῶν τεχνίτας ζημίας καὶ ἀγγαρείας μετὰ δαρμῶν, πρὸς δὲ τοὺς ἀτέχνους καὶ ἐλευθέρους ἀνθρώπους δουλείαν ἄμισθον, καὶ κόπον ἀδαπάνητον· μικρὰ γαρ κακία πᾶσα πρὸς κακίαν τὴν τοῦ Θωμᾶ.

(1) Ce passage se trouve défiguré dans le manuscrit, de la manière suivante: Περὶ τῶν κακοπραγιῶν τότε τοῦ Θωμᾶ, ἃς ἐνόμευσε τῇ πόλει· περὶ τοῦ ὄινου τὴν σίκλαν, καὶ τῶν ἀγκαριῶν. καὶ τῶν ζημιῶν καὶ δαρμῶν τοῦ ὅλου χρόνου, καὶ ἄλλα τινὰ πάθη, ἤγουν κοιμητάτα καὶ πορνείας καὶ μονοπουλία, ἅτε τοῦ οἴνου καὶ τοῦ σίτου, ἄλλοτε δὲ καὶ τῶν κρεῶν, ὅτε δὲ καὶ τῶν τυρῶν, ἀείποτε δὲ τῶν ἰχθύων, καὶ ὀπώρων, καὶ ποτὲ μὲν δὶ ἑαυτοῦ, ποτὲ δὲ καὶ τῶν ἀρχόντων αὐτοῦ, καὶ ἄλλα πλεῖςα πάθη, ἃ οὐκ ἐξὸν ἀνθρώπων οὐδέν· οὐδὲ γλῶσσα λαλεῖν δυνηθῇ ἐξειπεῖν, τὰ τούτου πανουργεύματα καὶ μηχανήματα· πρὸς μὲν τῶν ἐπιςημῶν τεχνίτας, ζημίας καὶ ἀγκάριας μετὰ τῶν δαργῶν· πρὸς δὲ τῶν ἀτέχνων καὶ ἐλευθέρων ἀνθρώπων, δουλεία ἄμισθος καὶ κόπος ἀδαπάνητος.

(2) Τὴν σίκλαν [λέγει.]

priété de leurs maris; mais, plus tard, il enleva les biens mêmes des orphelins pour les donner à ses créatures. Enfin, il fit tant de mal à tout le monde, que l'espace ne me suffirait pas pour énumérer ses vexations si je récapitulais les impôts sur le vin, les corvées, les amendes et les bastonnades, qu'il mit en vigueur. Il autorisa par des statuts des choses plus pernicieuses, telles que la débauche, les lieux de prostitution, le monopole du blé et du vin, du poisson, des fruits, et parfois de la viande ainsi que du fromage. Il commettait ces exactions tantôt par lui-même et tantôt au moyen de ses créatures; enfin, il se porta à tant d'excès, qu'il serait difficile de les énumérer. Il serait aussi impossible de rapporter les fourberies et les escroqueries qu'il employa contre les artisans, qu'il accablait de redevances, de corvées et de bastonnades, exigeant même des servitudes gratuites des individus sans profession.

Alors devint véritablement malheureuse la ville de Janina, et on pouvait peindre les maux dont l'apostat l'accablait, en disant que la terreur régnait au dedans et l'épouvante au dehors, l'une causée par son tyran, et l'autre par les Albanais. Ceux-ci, peu de temps après son avénement, s'étant armés contre lui, s'étaient réunis pour bloquer la ville, autour de laquelle ils restèrent embusqués pendant trois ans entiers, s'opposant à l'introduction des choses nécessaires à la vie des habitants. Thomas, sans prendre de parti, s'obstinait malgré cela à vivre au milieu des citoyens qu'il détestait, et d'ennemis extérieurs qui ne lui laissaient aucun repos.

Blocus de Janina.

Καὶ ἦν ἀληθῶς πολυθρήνητος ὁρωμένη τότε ἡ πόλις τῶν Ἰωαννίνων· εἶχε γὰρ ἐπὶ τῷ τοῦ ἀποςάτου κακῷ λέγειν· ἔσωθεν τρόμος, ἔξωθεν φόβος, πῇ μὲν τοῦ τυράννου, πῇ δὲ τῶν Ἀλβανιτῶν· οὐ πολὺ γὰρ τὸ ἐν μέσῳ ἐγένετο, καὶ οἱ Ἀλβανῖται κατ' αὐτοῦ ἐκςρατεύουσι, καὶ πολιορκεῖν τὴν πόλιν ἐγείρονται, καὶ χρόνον πρὸς χρόνον ἰχνηλατοῦντες, οὐκ ἐῶσιν αὐτὴν ἐσοδιάζειν χρόνους τρεῖς. Ὁ δὲ Θωμᾶς ἀληθῶς ἔχων τὸ ἑρμηνευόμενον αὐτοῦ ὄνομα, ἐν ἑαυτῷ οὕτως ἔχειν ἐπεχείρει· ἐν μὲν τῷ κάςρῳ τὸν λαὸν πάντα ἐμίσει, πρὸς δὲ τοὺς ἔξω καὶ ἀληθῶς ἐχθροὺς παντελῶς εἰρήνην οὐκ εἶχεν.

Ἀποκλεισμὸς τῶν Ἰωαννίνων.

Ἔτι δὲ καὶ ὁ Πέτρος Λεώσας κατ' αὐτοῦ ἐκςρατεύει χρόνους τρεῖς μετὰ τῶν Μαζαρακίων καὶ Μαλακασαίων τῆς γενεᾶς αὐτοῦ· εἶτα εἰς ἀγάπην συνίςανται, καὶ τὴν ἑαυτοῦ θυγατέρα Εἰρήνην ὁ Θωμᾶς τῷ υἱῷ τοῦ Πέτρου Λεώσα, Ἰωάννῃ τοὔνομα, μνηςεύεται, καὶ εἰς γαλήνην μικρὰν ἡ πόλις τῶν Ἰωαννίνων γίνεται ὑπὸ τῶν Ἀλβανιτῶν, χρόνῳ πέμπτῳ.

Ἐπιδημία τοῦ Πέτρου Λεώσα.

Ἀλλ' ὁ Θωμᾶς εἰρήνην ποτὲ οὐκ εἶχεν, ἀλλὰ κακῶς τὴν πόλιν πάντοτε ἐτυράννει, καὶ τοὺς Ἀλβανίτας ἐκάκιζε· κἂν τῷ ὕςερον παντελῶς ἐκάκωσε, καὶ παντοιοτρόπως αὐτοὺς ἐξηφάνιζε καὶ κατεξωλόθρευε· τὴν πόλιν γὰρ ὅλην ἐπλήρωσε, τῶν Ἀλβανιτῶν τὰ τέκνα ὀψίδας ἑαυτῷ παρατιθέμενος. Καὶ φυλακὰς δὲ καὶ κλωβία αὐτὸς ἐδείματο, καὶ παλιουρὴν ἀνήγειρεν· ἐνθυμητικώτατος γὰρ τοῦ κακοῦ ἦν εἰς τὸ ἄκρον, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ δαιμονιώδης· ὥςε τις ἀνὴρ τὰ θεῖα σοφὸς αὐτὸν προσηγόρευσεν, οὕτως εἰπών· Θωμᾶς ὁ Δεσπότης φιλεῖ τὸ ἄρχειν διὰ φιλαργυρίαν, ὡς

Incursions de Pierre Léosas.

De son côté, Pierre Léosas, à la tête des Mazarakiens et des Malacassites (1); désola par ses incursions, durant autant d'années, les terres de Thomas, qui n'obtint la cessation des hostilités, qu'en lui accordant sa fille Irène en mariage pour Jean, fils de ce prince. La ville de Janina passa après cela cinq années dans une paix équivoque avec les Albanais.

Thomas, qui ne pouvait vivre en paix sans cesser de tyranniser la ville, s'attacha particulièrement à persécuter les Albanais, qu'il maltraitait en faisant enlever leurs enfants, pour lui servir d'otages. Il fit construire des prisons, des cachots et des oubliettes, παλιουρὴν, car il avait un génie fécond pour les conceptions et les inventions infernales. Enfin, il commettait tous ces forfaits, lorsqu'un homme, respectable par son savoir, traça de lui le portrait suivant : « Le despote Thomas chérit le pouvoir « parce qu'il est avare; comme avare il commet « des injustices; comme injuste il est insatiable; « comme insatiable il est rapace; comme rapace il « exerce des concussions; comme concussionnaire il « est imposteur (2); comme imposteur il est lâche;

---

(1) Malacassites. Le nom de Malacassis s'étendait, dans ce temps, au *Naïès* ou canton de l'Arta, et il ne confond pas ici les Albanais avec les Valaques et les Bulgares. Le pays que les premiers habitaient alors, comprenait l'Amphilochie et l'Achéloïde, où l'on ne trouve plus maintenant que des Grecs.

(2) Le mot λοίδορος signifie ordinairement *convitiator, maledicus*, mais j'ai cru devoir l'exprimer ici par celui d'imposteur, qui est l'acception vulgaire de la basse grécité.

φιλάργυρος ἀδικεῖ, ὡς ἄδικος πλεονεκτεῖ, ὡς πλεονέκτης ἁρπάζει, ὡς ἅρπαξ συκοφαντεῖ, ὡς συκοφάντης λοιδορεῖ, ὡς λοίδορος καταλαλεῖ, ὡς κατάλαλος φοβεῖται, ὡς φοβιτζιάρης φονεύει, ὡς φονεύς...., πλανᾷ δὲ ὡς πλάνος· τάχα κτίζει καὶ ἐκκλησίας, καὶ ἑορτάζει, καὶ ψυχικὰ ποιεῖ.

Θανατικὸν τῆς Ἄρτης.

Τούτων δὲ οὕτως ἐχόντων, τῷ 6882, ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1374 ἔτει, λοιμὸς θανατηφόρος ἐν τῇ πόλει τῆς Ἄρτης γίνεται, καὶ Πέτρος Λεώσας ὁ Δεσπότης ἐξάνωθεν ἐγένετο· καὶ οὕτω παραυτίκα Ἰωάννης Δεσπότης ὁ Σπάτας ἐκ τοῦ Ἀχελῴου παραγενόμενος, τὴν Ἄρταν παραλαμβάνει, ἀνὴρ δραστήριος, καὶ τὰ πάντα λαμπρὸς, ἔργῳ καὶ λόγῳ κοσμούμενος, καὶ τῷ κάλλει σεμνυνόμενος· θεωρία γὰρ καὶ πρᾶξις ἦν ἀληθῶς ἐν αὐτῷ. Ἀλλὰ καὶ οὗτος κατὰ τῶν Ἰωαννίνων ὁρμώμενος, τὸν Θωμᾶν παρηνώχλει, καὶ διελῄστριζε, καὶ συνεχῶς αὐτὸν ἐναπέκλειε.

Θανατικὸν β' τῶν Ἰωαννίνων.

Τοῦ χρόνου δὲ παρελθόντος, ἐπὶ ἔτους 6883, ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1375, λοιμὸς πάλιν δεύτερος θανατηφόρος τῇ τῶν Ἰωαννίνων πόλει γίνεται μέγας, καὶ ἡ θυγάτηρ αὐτοῦ Εἰρήνη τῷ θανάτῳ ὑπέπεσεν. Ὁ δὲ Δεσπότης Σπάτας οὐκ ἐπαύσατο πάντοτε σκυλεύειν ἐπιδρομαῖς κατὰ τοῦ Θωμᾶ μετὰ τῆς γενεᾶς αὐτοῦ τῶν Ἀλβανιτῶν· ἕως οὗ ὁ Θωμᾶς τὴν ἀδελφὴν αὐτοῦ Ἑλένην εἰς μνηστείαν τῷ Σπάτᾳ ἐξήγγειλε, καὶ δώροις αὐτὸν συνεπέστρεφε, καὶ πάλιν ἐκεῖνος ἐδραπέτευε.

Τότε ὁ Θωμᾶς προσῳκειοῦτο ἑαυτῷ κλέπτας ῥυπαροὺς, λῃστὰς, καὶ κουρσάρους, καὶ μετὰ τῶν Ἀλβανιτῶν αὐτοὺς ἐξήγειρε· τοὺς δὲ τοπικοὺς Ἰωαννίτας παντοιοτρόπως πάντας ἐμίσει, καὶ τοὺς ξένους ἠγάπα, πλεῖον δὲ πάντων

« comme lâche il assassine; comme assassin il est...
« imposteur, il est fourbe; parfois il bâtit des égli-
« ses, il célèbre des fêtes religieuses et il fait des
« aumônes. »

Au milieu de cet horrible état de choses, une peste meurtrière, qui éclata à L'Arta, enleva le despote Léosas; et aussitôt le despote Jean Spatas, quittant l'Achéloïde, vint prendre possession de cette ville. Homme actif et distingué, exercé dans l'art de la parole, adroit aux armes, doué d'nne beauté remarquable, aussi habile dans la théorie que dans la pratique, il marcha aussitôt vers Janina, où son apparition et ses incursions causèrent des inquiétudes si vives au despote Thomas, qu'il le réduisit à se renfermer dans la ville. Peste de L'Arta. 6832. De J.-C. 1375.

L'année suivante, la peste se manifesta pour la seconde fois à Janina; et Irène, fille de Thomas, en mourut. La contagion n'empêcha pas le despote Spatas de continuer ses incursions et de fourrager les terres de Thomas, jusqu'à ce qu'il en eût arraché la promesse de lui accorder sa sœur Hélène, qu'il obtint en mariage avec des présents; après quoi il se retira. Seconde peste de Janina.

Alors, Thomas chercha à attirer dans son parti des voleurs, des bandits et des pirates, qu'il opposait aux Albanais. Il continua en même temps à tourmenter les Janiotes, à n'aimer que les étrangers, et sur-tout Apsaras, qu'il avait, comme nous l'avons dit, créé son proto-vestiaire. Cet homme déloyal ayant osé calomnier la vertu de la reine Angélique, qui était la légitime héritière du trône (comme fille de Siméon),

τῶν ἄλλων Μιχαὴλ τὸν Ἀψαρᾶν, ὃν καὶ πρωτοβεςιάριον ἐτίμησεν. Οὗτος μετὰ πάντων, ὧν εἶχε κακῶν, καὶ κατὰ τῆς χρυσῆς τῷ ὄντι Ἀγγελικῆς, τῆς φυσικῆς κυρίας, λόγοις σφαλεροῖς καὶ αἰσχροῖς κατατολμᾷ, καὶ ἐμπίπλησι τὰς ἀκοὰς τοῦ Θωμᾶ. Ὡς δέ τις σοφὸς προηγόρευσε, λέγων. Πονηρὸς λόγος καρδίαν ἀνδρὸς ταράσσει· καὶ οὕτως ἀπ' αὐτῆς ἐξέκλινεν ὁ Δεσπότης, καὶ εἰς κακίαν καὶ μῖσος πρὸς αὐτὴν παρετράπη, καὶ εἰς ἀρσενοκοιτίας πάθος ἐνέπεσε, καὶ κοιλιόδουλος ἀποκατέςη· τὰ δὲ κρυφῇ γινόμενα ὑπ' αὐτοῦ αἰσχρόν ἐςι καὶ λέγειν· παρεῖδε γὰρ ὅρια προγόνων ἅγια, καὶ ὅλως εἰς ἀποςασίαν ἐτράπη.

Κατέλευσις τοῦ Γίνη Φράτη. 6886. Α. Χ. 1378.

Ἐπὶ δὲ ἔτους 6886, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1378, ἰνδικτιῶνος α', ἐκςρατεύει κατὰ τῶν Ἰωαννίνων ὁ Γίνης Φράτης μετὰ τῶν Μαλακασαίων, μηνὶ Σεπτεμβρίῳ, ἡμέρᾳ ιδ', καὶ μετ' ὀλίγου ςρατοῦ τοῦ κάςρου πόλεμος γίνεται, καὶ κατὰ κράτος οἱ Ἰωαννῖται νικῶσι, καὶ τὸν Γίνην Φράτην εἰσφέρουσι βαςάζοντα τύμπανα ἐπὶ τῶν ὤμων αὐτοῦ· καὶ ὅσους μὲν κατέσφαξαν, ἐπὶ τῶν ἁμαξῶν αὐτοὺς ἐτίθουν καὶ ἔθαπτον, τοὺς δὲ λοιποὺς εἰς φυλακὰς ἐδέσμουν, καὶ ἀπημπώλουν. Τοῦτο πρῶτον νῖκος τοῦ Θωμᾶ κατὰ τῶν Ἀλβανιτῶν ἐγεγόνει.

Ἐπιδημία τοῦ Μ. Μαΐςορος.

Τούτου τοῦ χρόνου τρέχοντος, καὶ ὁ μέγας Μαΐςωρ κατὰ τῆς Ἄρτης χωρεῖ, καὶ ἰσχυρῶς τὸν Σπάταν ἐνεῖχεν. Οἱ δὲ Ἀλβανῖται συναθροισθέντες, αὐτὸν κατετρόπωσαν, καὶ εἰς χεῖρας τοῦ Σπάτα ὁ μέγας Μαΐςωρ ἔδοτο, καὶ μετ' ὀλίγας ἡμέρας πιπράσκει αὐτόν. Οἱ δὲ Ἀλβανῖται τοσούτου πλούτου δραξάμενοι, τὴν πανουργίαν τοῦ Θωμᾶ οὐκ ἐξέφυγον, ἀλλ' αὐτοὺς περιέργως ἐπιπηδᾷ, καὶ ἀσφαλῶς ἐν τῇ φρουρᾷ ἀποκλείει.

il parvint à altérer la confiance que Thomas avait en elle; ce qui justifia le proverbe du sage, *qu'un mauvais propos ébranle le cœur de tout homme*. Depuis ce temps, le despote ne montra plus d'attachement pour son épouse, qu'il traitait avec une haine dissimulée; ce qui fut cause qu'il s'adonna aux déréglements réprouvés par la nature, et aux excès de la table. Je rougirais de rapporter ses actions secrètes; il se dégrada au point de franchir les limites sacrées que l'honneur de nos ancêtres avait tracées, et il devint apostat.

Le premier jour de l'indiction de l'année 1378, Ginés Phratès marcha à la tête des Malacassites contre Janina; et le 14 septembre, mois des vendanges (1), les habitants de la ville ayant fait sortir un corps de troupes peu considérable, l'attaquèrent, le battirent à plate couture, et l'emmenèrent prisonnier en lui mettant, par dérision, un tambour sur les épaules (2). On transporta ensuite les ennemis morts sur le champ de bataille dans des tombereaux pour les enterrer, et les prisonniers furent vendus à l'encan, ce fut la première victoire que le despote Thomas remporta sur les Albanais.

Invasion de Ginès Phratès. 6886. De J.-C. 1378. 1 de l'indiction.

La même année, le grand-maître (3) marcha contre

(1) Appelé vulgairement Τρυγητὴς derivé de τρυγῶ, vendanger.

(2) Cette manière de tourner les prisonniers de guerre en ridicule, est encore usitée parmi les Albanais, qui les conduisent habillés d'une manière ridicule.

(3) Quel était ce grand-maître? voilà ce que l'auteur nous laisse ignorer. Mais, en considérant ses richesses et le faste de

Τότε παραυτίκα δολίως συσκευὴν κατὰ τῆς χώρας τῶν Ἰωαννίνων οἱ Μαλακασαῖοι ἐργάζονται, καὶ τὸν ἐπάνω γουλᾶν παραλαμβάνουσι, προδότην καὶ συνεργὸν ἔχοντες εἰς τοῦτο τὸν κωφὸν Νικηφόρον τὸν περάτην, ὅς τις αὐτοὺς περᾷ ἐπὶ τῆς βάλκας αὐτοῦ, καὶ τοὺς μὲν ἐγκρίτους μετὰ τῶν ὅπλων, πλείους τῶν διακοσίων, εἰς τὸν γουλᾶν συνεισφέρει, τοὺς δέ γε ἄλλους, παγγενῆ πλήθη ἀναρίθμητα, ἐν τῷ νησίῳ διαπερᾷ· καὶ οὕτω ςάσις μεγάλη τῇ πόλει ἐγένετο, ἔτους ὑπάρχοντος 6887, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1379, μηνὶ Φευρουαρίῳ, ἰνδικτιῶνος ϐ', σαββάτῳ, πρώτῃ τῶν νηςειῶν. Ἀλλ' ἡμῶν ὁ λόγος ἐπὶ τὴν προδοσίαν ἐπαναγέσθω τῷ διηγήματι· ἔξωθεν γὰρ περιεκλύκλουν τὴν πόλιν οἱ Ἀλβανῖται, ἔσωθεν δὲ παρηνώχλουν κακῶς τὸν γουλᾶν, κατὰ κράτος εἰς αὐτὸν ἐπισπώμενοι, καὶ ῥοῦα, ῥοῦα φωνάζοντες· τρεῖς δὲ ἡμέρας καὶ νύκτας οὐκ ἐπαύσαντο μετὰ τοῦ λαοῦ πολεμοῦντες.

6887. Α. Χ. 1379. Φευρουαρίῳ, ἰνδικτιῶνος ϐ'.

Ἕως οὗ συνηθροίσθησαν πλῆθος ἄπειρον μετὰ τῶν μονοξύλων καὶ τῆς βάλκας, καὶ ἐκινήθησαν ἀπὸ τοῦ νησίου ὅπως ἐπιβῶσι, καὶ ἀνέλωσι τὴν πόλιν. Οἱ δὲ τῆς χώρας οἰκήτορες ἐν τῇ λίμνῃ εἰσέπλευσαν μετὰ δύο βαλκῶν, καὶ μονοξύλων ὀλίγων, καὶ κατὰ τοῦ ςόλου τῶν ἐναντίων πόλεμον συνεςήσαντο. Οἱ δὲ ἐναπολειφθέντες πρὸς τὸν ἀρχιςράτηγον τοῦ θεοῦ Μιχαὴλ σὺν οἰμωγῇ καρδίας οὕτως ἐβόων· « Νῦν ἐκύκλωσαν ἡμᾶς δυςμενεῖς φθοροποιοὶ, καὶ ζητοῦσι καταπιεῖν τὴν σὴν πόλιν, ἀρχιςράτηγε, κατάβρωμα θέσθαι ἡμᾶς βουλόμενοι. Τὰ βουλεύματα τούτων αὐτὸς ματαίωσον· τὰς ὁρμὰς τὰς λυσσώδεις αὐτὸς ἀνά-

L'Arta, où il bloqua étroitement le despote Spatas. A cette nouvelle, les Albanais s'étant réunis, battirent et firent prisonnier le grand-maître, qu'ils livrèrent à Spatas, par lequel il fut vendu quelques jours après. Malgré ce succès, les Albanais, qui avaient fait un riche butin dans cette occasion, ne purent éviter les embûches de Thomas, qui, tombant adroitement sur eux, les renferma dans la place qu'ils venaient de délivrer.

Incursion du grand-maître.

Sur ces entrefaites, les Malacassites revenant à la charge contre Janina, surprirent la tour d'en-haut (1), qui leur fut livrée par la trahison de Nicéphore le sourd. Cet homme, qui était batelier, les fit d'abord passer le lac au nombre de plus de deux cents hommes d'élite qu'il débarqua avec leurs armes; quant aux autres troupes, qui étaient un ramas d'aventuriers, il les déposa dans l'île. C'était au mois de février, le second jour de l'indiction, premier samedi de carême, qu'arriva cet événement, qui fut suivi d'une révolte dans la place; mais revenons sur les suites de la trahison. Cependant les Albanais bloquaient d'une part la ville, tandis que dans l'intérieur ils assiégeaient la tour, qu'ils pressaient en l'assail-

6887. de J.-C. 1379. Mois de février, second jour de l'indiction.

---

son camp, on peut présumer que c'était un grand dignitaire de la cour de Constantinople, qui avait été envoyé contre Spatas pour reconquérir le despotat d'Étolie, qu'il avait usurpé.

(1) Cette tour était située sur le penchant des coteaux qui dominent Janina à l'occident, à l'endroit où l'on voit celle d'Abdin-bey.

ςειλον· τὴν ὀφρὺν αὐτῶν κατάσπασον· σὺ προςάτης γὰρ ἡμῶν, καὶ θεῖος φύλαξ ἀσφαλέςατος».

Ἐντεῦθεν εἰς φυγὴν οἱ ἐναντίοι ἐτράπησαν, καὶ κατὰ κράτος ἀπώλοντο· οἱ δὲ τὸν γουλᾶν ληϊςρεύοντες οἰκειοθελῶς παρεδόθησαν. Καὶ ἦν ἰδεῖν τότε μεγάλην σωτηρίαν τῇ πόλει τῶν Ἰωαννίνων, ἣν ἐλυτρώσατο Κύριος ὁ Θεὸς ἐκ τῶν χειρῶν τῶν Ἀλβανιτῶν τῇ πρεσβείᾳ τοῦ φύλακος ταύτης, τοῦ ἀρχιςρατήγου Μιχαὴλ τῶν ἄνω δυνάμεων. Τότε δῆτα καὶ ὁ Θωμᾶς τοὺς ἐγκρίτους τῶν Ἀλβανιτῶν ἐν τῇ φρουρᾷ συναθροίζει, τοὺς δὲ ἑτέρους πρὸς τοὺς ἄρχοντας αὐτοῦ καὶ τὸν λαὸν τῆς πόλεως διεμερίσατο, καὶ αὐτοὺς πωλεῖν παρήγγειλε· τοῦ δὲ πλήθους, ὅσοι ἐν τῷ νησίῳ εὑρέθησαν, τοὺς μὲν Ἀλβανίτας πρὸς τὸν λαὸν διεμέριζε πρὸς κυβέρνησιν, καὶ ἀπημπώλουν αὐτούς, τοὺς δὲ Βουλγάρους καὶ Βλάχους ῥινοτόμους ᾑρετίσατο. Αἱμάτων δὲ χύτρα ἦν τότε ἡ πόλις τῶν Ἰωαννίνων, ὡς ἔκπαλαι τῶν μαρτύρων ἡ Νικομηδέων μεγαλόπολις· εὐκαιρίαν γὰρ εὑρὼν τότε ὁ Θωμᾶς, τοὺς Ἀλβανίτας κακῶς καὶ ἀνηλεῶς ἐτυράννει, ὡς καὶ Ἀλβανιτοκτόνος ἐπεθύμει εἶναι καὶ ὀνομάζεσθαι.

Τοῦ ἔαρος δὲ ἐλθόντος, ἐν μηνὶ Μαΐῳ, ἦλθε πάλιν Ἰωάννης ὁ Σπάτας κατὰ τῶν Ἰωαννίνων, καὶ εἰς ἀφανισμὸν τά τε χωρία καὶ τὰ ἀμπέλια πάντα πεποίηκεν. Ὁ δὲ Θωμᾶς τοὺς Ἀλβανίτας πάντοτε ἐτυράννει ἰσχυρῶς, ποτὲ μὲν κρεμνῶν

lant et en criant : *Roya! Roua!* et le combat dura trois jours et trois nuits.

Pendant ce conflit, les ennemis qui se trouvaient dans l'île en très-grand nombre, s'étant procuré des embarcations, se portèrent vers la ville afin de s'en emparer. De leur côté, les habitants se présentèrent sur le lac, montés sur des barques et des canots, et ils en vinrent aux mains avec l'escadrille ennemie, tandis que ceux qui étaient restés à terre adressaient de ferventes prières à l'archange saint Michel de haute puissance, en chantant : « Nous sommes « assiégés, ô chef de la milice céleste, par des en- « nemis dévastateurs qui veulent engloutir notre ville, « et nous dévorer. Confonds leurs tentatives, repousse « leurs violences exaspérées, brise leur orgueil, toi « qui es notre protecteur et notre ange gardien! »

Aussitôt les ennemis prenant la fuite, furent mis dans une déroute complète, et ceux de la tour se rendirent à discrétion. Ainsi fut sauvée la ville de Janina des mains des Albanais par la protection de Dieu et l'intercession de son *sergent* l'archange Michel, chef de la milice céleste. Après cette délivrance, Thomas fit réunir et renfermer dans le château les plus distingués des prisonniers Albanais; et le restant fut abandonné par lui à ses archontes et au peuple de la ville, avec la condition de les vendre. Quant à la multitude qu'on prit dans l'île, il donna ceux qui étaient de race albanaise au peuple afin d'être vendus; mais pour les Valaques et les Bulgares, il ne permit à leurs parents de les racheter qu'après leur avoir fait couper le nez. Enfin, la ville de Janina fut changée en un vase rem-

αὐτοὺς ἐκ τῶν πύργων, ποτὲ δὲ καὶ τὰ μέλη αὐτῶν ἐκκόπτων, ἢ καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐξορύττων, οὓς πρὸς τὸν Σπάταν ὡς μικρὸν κανίσκιον ἐξέπεμπεν, ἕως οὗ εἰς τὰ ἴδια ὁ Σπάτας ὑπεχώρει.

Ἐντεῦθεν οἱ δημεγερθέντες ἐξεφάνησαν· καὶ τὸν Ἰωάννην, ἕνα τῶν Βουλγάρων, διὰ τοῦτο κατεκρήμνισαν, τὸν Θεοχάρην κατέκοψαν, τὸν Γαςριτζιώτην ὑπὸ ἵππων κατέσυραν, ἑτέρων τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐξώρυξαν, ὧν οἱ πλείονες χωρὶς πταίσματος· ἄλλοι δὲ ἐξώσθησαν, ἕτεροι δὲ ἐφυλακώθησαν· πλείονες δὲ ἀπὸ ψιθυρίσματος τοῦ τυράννου, καὶ τοῦ αὐτοῦ θεράποντος Ἀψαρᾶ, εἰ καὶ πταῖσμα οὐκ εἶχον, μόνον ὑπὸ τοῦ φόβου οἰκειοτελῶς ἐξωρίζοντο, καὶ ἀπέφευγον. Καὶ πάλιν μῖσος καὶ κακία τοῦ Θωμᾶ ἀπ' ἀφορμῆς ταύτης ἐγείρεται, καὶ τὴν σίκλαν αὐξάνει, τὰ μονοπώλια βεβαιοῖ, τὰς ζημίας ἐνεργεῖ, τὰς ἀγγαρείας πλεονάζει, τοὺς οἴκους τῶν Ἰωαννιτῶν μετὰ τῶν ἄλλων κτημάτων ἁρπάζει, τοὺς ἀλλοτρίους οἰκίζει, τοὺς ξένους ἀγαπᾷ, καὶ τοὺς ἰδίους μισεῖ καὶ ἀποςρέφεται· μικρὰ γὰρ πᾶσα κακία πρὸς κακίαν τὴν τοῦ Θωμᾶ.

pli de sang, comme Nicomédie au temps du massacre des martyrs; car Thomas, trouvant le moment opportun, se baigna dans le sang, et poussa la démence jusqu'à vouloir mériter le surnom d'*Albanitoctonos*, ou *destructeur des Albanais*.

Au mois de mai du printemps suivant, Jean Spatas parut devant Janina, où il fit le dégât dans les vignes, ainsi que dans les métairies voisines. Pendant ce temps, Thomas redoubla de cruauté envers les Albanais, dont il faisait pendre les uns aux créneaux des tours de Janina, couper aux autres les membres ou arracher les yeux, qu'il envoyait en forme de cadeaux à Spatas, et ces barbaries durèrent jusqu'à ce qu'il se fût retiré.

Vers ce temps, on découvrit une prétendue conjuration dont les acteurs supposés étaient Jean, l'un des chefs des Bulgares, qu'il fit précipiter du haut d'une tour; Théocharès, qu'il ordonna de décapiter; Gastritziotès, qu'il condamna à être traîné par un cheval, et plusieurs autres auxquels on arracha les yeux, quoique la plupart fussent innocents. Les bannissements et les incarcérations furent innombrables. Beaucoup de gens qui ne se connaissaient aucun reproche, prenaient la fuite au moindre propos du tyran ou de son ministre Apsaras, tant la terreur qu'ils inspiraient était grande. Prenant occasion de ces circonstances, Thomas augmenta l'impôt sur le vin, établit des monopoles, remit en vigueur les peines pécuniaires, doubla les corvées, s'empara des biens et des maisons des habitants de la ville pour y établir des étrangers qu'il préférait aux Janiotes.

Τὸν αὐτὸν ἤδη χρόνον, κυριακῇ πρὸ τῆς Χριστοῦ γεννήσεως, προσῆλθον αὐτῷ ἀπὸ τὰ μέρη τῆς Καστορίας τῶν ἐντίμων ἀρχόντων ὁ θεωρίᾳ καὶ πράξει χαριτώνυμος Θεοφύλακτος, καὶ μετ' αὐτοῦ ὁ Χοντέζης λεγόμενος· ζητοῦσι δὲ αὐτὸν αὐθέντην καὶ ἡγεμόνα τοῦ κάστρου Σερβίων. Αὐτὸς δὲ κυριευόμενος ὑπὸ τῆς φιλαργυρίας, ἐν τῇ φρουρᾷ αὐτοὺς ἀποκλείει, ζητῶν, ἃ ἐπόθει καὶ ἐφίλει, χρήματα.

Καὶ πάλιν, τοῦ χρόνου τούτου διελθόντος, ἐξ ἐπιβουλῆς τοῦ Χουχουλίτζα τοὺς ἐγκρίτους τῶν Ἰωαννίνων εἰς φυλακὴν ἔβαλεν, ὧν τὸν μὲν Μανουὴλ Φιλανθρωπινὸν τὸν πρωτασηκρήτην, δολίως κρατήσας ἐν τῇ φρουρᾷ, ἐάσας πάλιν ἐντίμως αὐτὸν εἶχεν· ἕως οὗ κεράσας αὐτὸν οἰνὸν, ἐθανάτωσε· τὸν δὲ Κωνσταντῖνον τὸν προκαθήμενον κρατήσας μετὰ δεσμῶν εἰς κλωβίον χρόνους πέντε, τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ ἐξορύττει, καὶ εἰς τὴν Βουρσίναν ἐκπέμπει, κἀκεῖ τῷ τῆς καθοσιώσεως πτώματι αὐτὸν ὑποβάλλει· κἀκεῖσε ἐτάφη· τῶν δὲ λοιπῶν, οὓς ἐν τῇ φρουρᾷ ἐνετεθείκει, τῶν μὲν τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐξώρυξε, τοὺς δὲ ἐν ὑπερορίᾳ ἐξέδοτο· καὶ πᾶσαν πόλιν καὶ χώραν τῶν Ἰωαννιτῶν πληρῶν, τὰ Ἰωάννινα ἐκένωσε.

Ἐπιδημία τῶν Τούρκων.

Μετὰ δὲ πάντων, ὧν εἶχε κακῶν, καὶ τοὺς Ἰσμαηλίτας προσεκαλέσατο, ἐπὶ τοῦ 6888 ἔτους, ἰνδικτιῶνι 3, ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1380· καὶ ἦλθεν ὁ Ἰσαῒμ Ἰουνίου 2, καὶ ᾐχμαλώτισε τὴν Βελὰν καὶ Ὀπάν· ὅτε καὶ Μαζαρακίους καὶ Ζενεβισαίους εἰς τὰς Πολιτζὰς κατέκλεισε. Τότε ἤρξατο ὁ Θωμᾶς παραλαμβάνειν τὰ καστέλια, ἀρχῇ τὴν Βουρσίναν, εἶτα τὴν Κρετζούνισταν, ἔπειτα τὴν Δραγομὴν, καὶ τὴν Ἀρεοχοβίτζαν ἐξωνήσατο, καὶ ἄλλα πλείονα· τότε τοὺς

La même année, le dimanche avant Noël, on vit arriver, des environs de Castoria, deux archontes, qui étaient Théophylactès, homme réputé pour sage, et Chontézès, qui se présentaient pour offrir à Thomas le titre de chef de la forteresse de Servia (1). Mais celui-ci, entraîné par son avarice, au lieu de leur rendre graces, les fit jeter en prison, en exigeant une forte somme d'argent, chose qu'il préférait à tout.

Dès le commencement de l'année suivante, entraîné par les suggestions perfides d'un nommé Chouchoulitza, il ordonna de mettre en prison plusieurs primats de Janina, tels que Manuel Philanthropinos, proto-secrétaire de la ville, auquel il ne feignit de rendre ses bonnes graces, après l'avoir tenu pendant deux mois en prison, que pour le faire périr ensuite en l'empoisonnant avec du vin. Quant au président Constantin, après l'avoir tenu à la chaîne durant cinq ans au fond d'un cachot, et lui avoir fait crever les yeux, il l'exila à Boursina; et, bientôt après, l'ayant accusé du crime de lèse-majesté, il le fit mourir. Pour les autres prisonniers, les uns furent privés de la vue et les autres vendus, de façon qu'il dépeupla Janina en remplissant les villes et les contrées étrangères d'une partie de ses habitants.

Tant de crimes ne lui suffisant pas, il voulut en combler la mesure en appelant les Turcs à son service; et le 2 juin 6888, troisième jour de l'indiction (de J.-C. 1380), ils arrivèrent commandés par un nommé Isaïm, qui, après s'être emparé de Véla et

Arrivée des Turcs. 6888. indict. 3. De J.-C. 1380.

(1) Servia, t. II, p. 329, 428, 429; t. III, 36, 104.

ἄρχοντας αὐτῶν, τοὺς μὲν Κεφαλάδας κατέστησεν· ἄλλους δὲ Ζουπαναίους ἐτίμησε. Ἀλλ' ὅσον ἐνεδυνάμωνε, τοσοῦτον αὐτὸν ἡ κακογνωμία συνέθλιβε· καὶ τοὺς Ἀλβανίτας ἀεὶ ἐτυράννει, τοὺς δὲ τοπικοὺς τῶν Ἰωαννίνων κακῶς διετήρει καὶ ἐξῆγεν.

Περὶ τοῦ ἡγουμένου τοῦ Μετζόβου.

Ἀλλὰ καὶ ὁ τιμιώτατος ἐν ἱερομονάχοις κὺρ Ἡσαΐας, καθηγούμενος τοῦ Μετζόβου, οὐκ ἐξέφυγεν τὴν πλεονεξίαν τοῦ τυράννου· δεσμεύσας γὰρ αὐτὸν ὡς κακοῦργον, ἔθηκεν εἰς κλωβίον διὰ φιλαργυρίαν, καὶ ἐξηγοράσθησαν οἱ ὀφθαλμοὶ αὐτοῦ παρὰ θεοφιλῶν ἀνδρῶν εἰς ἄσπρα 200· καὶ πάλιν ὁ τύραννος αὐτοὺς ἐξορύττει, καὶ αὐτὸν πιπράσκει· καὶ ὅσοι τῶν ὑπὸ τὴν ἐκκλησίαν, ἢ πάροικοι ὑπὸ τὴν κακοπραγίαν αὐτοῦ ἐναπελείφθησαν ἄνθρωποι, ἐξέβαλε μὲν αὐτοὺς τῆς Προνοίας, οὐκ εἴα δὲ ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ, ἀλλὰ δι' ἑαυτοῦ αὐτὸς ἐπεκράτει· καὶ τὸν ἅγιον δὲ Δονάτον παρὰ τοῦ Μυρσιροβέρτου ἐξωνήτατο.

Τῷ δὲ 6889 ἔτει, ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1382, ἰνδικτιῶνι ε'· ἔφερε τὸν Κωστῆν μετὰ Τούρκων, καὶ τοὺς Ζουλαναίους

d'Opa, obligea les Mazarachiens et les Zénovisiens à se renfermer dans la ville de Politza. Ce fut alors que Thomas s'empara des châteaux de Voursina, de Cretzounitza, de Dragomé, de Velchistas, d'Aréochovitzas, etc. Il réhabilita et releva alors les familles de ses archontes auxquels il conféra les titres de Képhaladès et de Zoupanei (1), sans discontinuer ses tyrannies contre les Albanais et les Janiotes.

Malgré ses vertus, Isaïe, prieur du couvent de Mezzovo, ne put échapper à son avidité. L'ayant fait arrêter et enchaîner comme un malfaiteur, il le jeta dans un cachot. Sur l'avis qu'on voulait l'aveugler, des hommes pieux se cotisèrent pour racheter ses yeux moyennant une somme de deux cents aspres; et, malgré cette rançon, le tyran lui fit ôter la vue. Après cela il le vendit, et s'empara du couvent de la Providence, qu'il s'appropria, après en avoir chassé ceux qui l'habitaient. Ce fut à cette époque qu'il acheta la place de Saint-Donat de Myrs'Robert (Messire Robert) (2).

Affaires du prieur de Mezzovo.

L'année suivante, 6889, de J.-C. 1382 (de l'indiction cinq), le tyran appela à son service un certain

6889. De J.-C. 1382. Indict. 5.

(1) Capitaines et juges; la première de ces dénominations dérive du grec moderne, et la seconde du servien. Le mot ζωπαν signifie *juge*, et on le trouve employé par Constantin Porphyrogénète dans cette acception.

(2) Μυρσεροβέρτος. Je traduis ainsi ce nom, parce que dans le style moderne de la diplomatie grecque on joint souvent le titre de la personne au nom propre; ainsi, au lieu de dire monsieur Robert, ou Lambert, etc., on écrit Μησιεροβέρτ, Μησιουλαμβέρτ; et chez Ali pacha on exprimait parfois le mien d'un seul trait: Μησιουπουκβίλ, *M. Pouqueville* au lieu de κὺρ Πουκβίλ.

ἠχμαλώτισε. Καί τις σοφὸς αὐτὸν προσηγόρευσεν, οὕτως εἰπών· Θωμᾶς ὁ Δεσπότης ἀςοχήσας τοὺς Λατίνους, Τούρκοις συγκοινωνεῖ· καὶ ἀποςάτην αὐτὸν ἐμαρτύρει, λέγων, ὅτι εἰ ἦν μεταποιῆσαι ἀντίτυπα τῶν κτισμάτων, ἓν πρὸς ἄλλο εὑρίσκετο ἄν, τὸ δὲ τοῦ διαβόλου σκεῦος οὐκ ἂν ἄλλο εὑρίσκετο, εἰ μὴ τὸ τοῦ Θωμᾶ σκῆνος· τοῦτο δὲ ἐκείλει τὸ μὲν πρότερον οὐ φανερῶς, ὕςερον δὲ καὶ κατέμπροσθεν αὐτοῦ ἐκήρυξε, λέγων· Τοιοῦτος εἶ σὺ, καὶ οὕτω σε λέγομεν. Καὶ τῷ αὐτῷ ἔτει πάλιν ἦλθεν ὁ Ἰσαΐμ, Μαΐου 5, ὅτε καὶ τὸν Ῥευνῆκον ὑπὸ σπαθίον ἐπῆραν οἱ Τοῦρκοι.

Καὶ πάλιν ὁ Σπάτας ἦλθεν ἕως τῆς Ἀρούλης· καὶ ὁ Μυρσιμαχαζιανὸς, γαμβρὸς ὢν τοῦ Σπάτα, μετὰ μεγάλης τιμῆς εἰς τὴν πόλιν εἰσῆλθε, καὶ μετὰ τῆς Ἑλένης τὸν Σπάταν ψευδοβιβάζεται, καὶ αὐτὸν ὑποςρέφει, καὶ τοὺς Ζεβεμβεσαίους παραλαμβάνει, καὶ τὸν τόπον αὐτῷ ἀναγράφει, τήν τε Βελᾶν, καὶ τὴν Δρυϊνούπολιν, καὶ τὴν Βαγενετίαν, ἀλλὰ δὴ καὶ τοὺς Μαλακασαίους ἕως τῶν Κατούνων. Καὶ τῷ 6891, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1383, ἰνδι-

Costès, qui commandait un corps de Turcs, avec lesquels il s'empara du pays des Zoulaniens. Ce fut alors qu'un savant dépeignit le tyran de la manière suivante : « Thomas, dit-il, oubliant les Latins (1) s'unit « aux Turcs, voulant par là le désigner comme apos- « tat; et il ajoutait, que si Dieu voulait faire un anti- « type de ses œuvres, il pourrait se trouver ailleurs; « mais que pour celui du diable, il n'existait que « dans la personne du despote. » Tel était le portrait qu'il faisait de Thomas, d'abord dans ses conversations particulières, et ensuite à lui-même, auquel il répéta en face ce qu'il avait dit jusqu'alors en secret. Le cinq mai de cette même année, Isaïm ayant reparu à la tête des Turcs, ils s'emparèrent de Revnécon (2).

Spatas, qui marchait de son côté, vint jusqu'à Aroula; et Myrsé-Macassian, son gendre, s'étant rendu à Janina, où il fut reçu avec de grands honneurs, y fit une paix platrée au nom de Thomas et d'Hélène. En vertu de ce traité, Thomas donna, pour la dot d'Hélène, Véla, Drynopolis, Vagenétia et le pays

---

(1) Il est probable que par ces mots *oubliant les Latins*, l'historien fait allusion, non pas à des Latins domiciliés à Janina, mais à des liaisons que Thomas avait eues avec le clergé catholique romain. Vers la même époque, en 1368, un de ses parents, Georges Balza, despote de Scutari ou Scodra, avait reconnu la suprématie du pape, et s'était fait latin dans l'espérance d'être soutenu par les Italiens et les Allemands. Voy. Rainald. ann. ecclés., T. XVI, ad. ann. 1368, note 19.

(2) Revnécon, aujourd'hui Raveni; v. t. 1. 420, 435, 436 de ce voyage; et Vagenétia, aujourd'hui Palœa-Venetia, T. I, p. 448 et 477.

κτιῶνι ε'· μηνὶ Σεπτεμβρίῳ, πάλιν ὁ Σπάτας ἀφήσας τὴν ψευδαγάπην, ἦλθε ζητῶν τῆς Ἑλένης τὴν προῖκα. Ὁ δὲ μετὰ μικρῶν δώρων αὐτὸν ἀποςρέφει, καὶ ὑπὸ τῶν Μαλακασαίων δεκαπλασίως αὐτὸς ἱκανώθη.

Εἴσέλευσις τοῦ μητροπολίτου Ματθαίου.

Τῷ αὐτῷ ἔτει, Σεμτεμβρίου 8, ἦλθεν εἰς τὸν ἑαυτοῦ θρόνον ὁ πανιερώτατος μητροπολίτης κύριος Ματθαῖος, ἐπέχων καὶ τὸν Ναυπάκτου θρόνον. Τῷ αὐτῷ ἔτει ἀπεςάλη ὁ τιμιώτατος καθηγούμενος τοῦ Ἀρχιμανδρίου Γαβριὴλ πρὸς τὸν βασιλέα Μανουὴλ τὸν Παλαιολόγον, καὶ ἐλθὼν μετὰ τοῦ ἄρχοντος Μαγγαφᾶ, ἐνεδύσατο αὐτὸν τὰ δεσποτικὰ ἀξιώματα, καὶ ἐτέλεσε τότε τὴν θείαν μυςαγωγίαν ὁ ἁγιώτατος μητροπολίτης. Ὁ δὲ Θωμᾶς τοὺς μὲν παροίκους τῆς αὐτοῦ ἐκκλησίας ἀφῆκε τῷ μητροπολίτῃ, αὐτὸν δὲ τῷ ἑαυτοῦ θελήματι οὐχ ὑπεδέχετο· καὶ διὰ τοῦτο πλέον τὴν οἴκησιν ὁ ἀρχιερεὺς ἐν τῇ Ἄρτῃ ἦγεν· ἕως ὅτου καὶ ἐξόριςος ὑπὸ τοῦ ἀποςάτου ἐγένετο, ὅπερ παρακατιὼν ὁ λόγος δηλώσει.

6893. ἰνδικ. 8. μετὰ Χρ. 1385.

Τῷ δὲ 6893 ἔτει, ἰνδικτιῶνι 8, ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1385, ἦλθεν ὁ Ταμουρτάσης μετὰ πλήθους Ἀγαρηνῶν εἰς τὸν καιρὸν τοῦ τρύγους· καὶ κατὰ τῆς Ἄρτης ἐκςρατεύσας, καὶ αἰχμαλωσίαν ποιήσας ἱκανὴν, οἴκαδε ἐπανῆλθε. Τότε δὴ ὁ Σπάτας τὸν ἀρχιερέα ἐκπέμπει μετὰ τοῦ Καλογνώμου,

des Malacassites jusqu'à Catounes; enfin, après avoir reconduit Spatas chez lui, messire Macassian s'empara, pour son compte, du pays des Zébembesiens.

Au mois de septembre 1383, Spatas, rompant le faux traité qu'il avait conclu, vint de nouveau redemander la dot d'Hélène; mais Thomas, l'apaisant par des présents, l'engagea à s'en retourner, ce qu'il fit en se dédommageant au décuple sur les Malacassites.

Le 8 septembre de cette même année, le métropolitain Mathieu, qui unissait au titre ecclésiastique de prélat de Janina, celui de Naupacte, prit possession de son trône archiépiscopal. Thomas députa à la même époque le très-honoré prieur de l'Archimandrion (1), Gabriel, avec l'archonte Mangapha, vers l'empereur Manuel Paléologue, afin d'obtenir l'investiture du poste qu'il occupait. Ceux-ci étant de retour, il fut revêtu des insignes du despotat dans une cérémonie où le métropolitain célébra l'office divin. Il consentit ensuite à lui laisser sa juridiction, mais il ne voulut pas lui permettre de résider à Janina. Ainsi l'archevêque se vit obligé de se retirer à L'Arta; et il fut plus tard, comme nous le dirons ci-après, condamné au bannissement par l'apostat.

Arrivée du métropolitain Mathieu.

En 1385, pendant la saison des vendanges, parut un certain Tamourtasès à la tête d'un nombre considé-

6893. indict 8. De J.-C. 1385.

(1) Archimandrion, dédié à Ste.-Catherine du mont Sinaï, fondé par des religieux de cette partie de l'Arabie, existe encore à Janina. Les pères conservent une patente, qu'ils prétendent leur avoir été délivrée par Omar, premier calife de Mahomet, pour passer librement dans tous les pays occupés par ses armées.

δυσωπῶν τὸν τύραννον, ὅπως διώξωσιν ἀμφότερος τοὺς Ἀγαρηνούς· αὐτὸς δὲ οὐκ ἠνέσχετο, ἀλλ' εὐκαιρίαν εὑρὼν, τὸν ἀρχιερέα ἐξόριςον πέμπει, τὸν δὲ Καλόγνωμον κρατεῖ, καὶ τὴν ἐκκλησίαν προδίδωσι τῷ Σεναχερίμ. Καὶ ταῦτα μὲν οὕτω.

Σφαγὴ τοῦ Θωμᾶ.

Τῷ αὐτῷ δὲ ἔτει, δεκεμβρίου 23, ἐπιφωσκούσης τῆς πέμπτης, ὥρᾳ 5 τῆς νυκτὸς, ἐσφάγη ὁ Θωμᾶς παρὰ τῶν ἰδίων αὐτοῦ σωματοφυλάκων, τοῦ τε Νικηφοράκη, καὶ Ῥαϊνάκη, καὶ Ἀρταβέςου, καὶ Ἀντωνίου τοῦ Φράγκου. Τότε συναθροίζονται πάντες οἱ Ἰωαννῖται ἐν τῇ μετροπόλει, καὶ μιᾷ φωνῇ τὴν φυσικὴν αὐτῶν κυρίαν, τὴν συγκακοπαθήσασαν αὐτοῖς, ἐκζητοῦσι καὶ προσκυνοῦσιν. Ἡ δὲ τὸν Μελιγλάβον μετὰ τοῦ Ἀψαρᾶ κυρίου Θεοδώρου τοὺς Ἰωαννίτας μετακαλεῖ· καὶ εἰς ἓν ἄμφω γενόμενοι, ἐντίμως τὸν ἀποςάτην θάπτουσι, καὶ τὸν ἀδελφὸν αὐτῆς τὸν βασιλέα Ἰωάσαφ εἰσφέρουσιν. Ἡ ἀγαθὴ δὲ βασίλισσα, οἷα τοῦ κοινοῦ ἀπαλλαγεῖσα κακοῦ, τοὺς πάντας εὐεργετεῖ, καὶ τοὺς ἐν ὑπερορίᾳ ὄντας καὶ ἐξορίᾳ γράμμασι ςέλλεται καὶ μετακαλεῖ.

Οἱ δὲ Ἀλβανῖται μετὰ τοῦ Σπάτα παραυτίκα τὴν πόλιν πολιορκοῦσιν. Ὁ δὲ βασιλεὺς Ἰωάσαφ μετὰ τῆς χρηςῆς τῷ

rable de Turcs, qui, s'étant dirigé du côté de L'Arta, où il fit un grand nombre d'esclaves, ne tarda pas à revenir sur ses pas. Spatas députa alors vers Thomas l'archevêque Mathieu, avec le nommé Calognôme, afin de prier le tyran de se réunir à lui pour chasser les enfants d'Agar. Mais celui-ci loin d'accepter cette proposition en prit occasion pour exiler le métropolitain et retenir Calognôme en prison, enfin il vendit l'église à *Sennachérim* (1).

Assassinat de Thomas.

Le 23 décembre de cette année, vers la cinquième heure de la nuit du mercredi au jeudi, Thomas fut poignardé par ses gardes-du-corps, qui étaient Nicephoraki, Raïnaki, Artavestos et Antoine Le Frank. A cette nouvelle, les Janiotes se réunirent à la métropole en demandant d'une voix unanime leur princesse légitime qui avait partagé leurs malheurs, et qu'ils saluèrent du nom de leur souveraine. Celle-ci ayant appelé près d'elle Meliglabos et Théodore Apsaras, ils se réunirent pour rendre les devoirs de la sépulture à l'apostat. Après cela ils invitèrent à venir à Janina le roi Joasaph, frère de la bonne reine Angélique, qui, étant délivrée du fléau public, répandit de grandes libéralités sur le peuple, et accorda des lettres de rappel aux exilés ainsi qu'à ceux qui se trouvaient à l'étranger.

(1) C'est-à-dire au *prince des Ténèbres*; métaphore que l'historien emploie, pour dire que Thomas préféra les Turcs aux chrétiens, et qu'il fut même apostat. Une autre tradition porte qu'il nia la transsubstantiation (Voy. t. I de ce voyage); mais notre historien, qui n'aurait pas manqué de citer ce fait, n'en faisant aucune mention, je le regarde comme controuvé.

όντι βασιλίσσης καὶ τῶν ἐγκρίτων ἀρχόντων βουλὴν ποιησάμενοι, τὸν Ἰζαοῦ, ὄντα καὶ αὐτὸν εἰς τὴν Κεφαληνίαν αὐθέντην, μνήςορα πρὸς τὴν βασίλισσαν προβάλλουσιν Οὐ πολὺ τὸ ἐν μέσῳ, καὶ ὁ πρωτοβεςιάριος ὁ Ἀψαρᾶς Μιχαὴλ μετὰ τῶν παίδων αὐτοῦ ἐν τῇ εἱρκτῇ ἐκτίθενται, καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐξορύττονται, καὶ ὕςερον ἐξορίζονται· οὕτω γὰρ τιμᾷν οἴδασιν οἱ δαίμονες τοὺς τιμῶντας αὐτοὺς, καὶ τοιαύτας δωρεὰς ἀπονέμουσι τοῖς φίλοις αὐτῶν.

Εἴσελευσις Ἰζαοῦ εἰς Ἰωάννινα.

Ἀμέλει μετ' ὀλίγας ἡμέρας ἔρχεται ὁ Ἰζαοῦ, καὶ δέχονται αὐτὸν οἱ Ἰωαννῖται ὑπτίαις χερσὶ, καὶ δεσπότην αὐτῶν ἀνευφημοῦσιν, μηνὸς Ἰαννουαρίου 30. Παραυτίκα δὲ ἐκκαλοῦσι παράνυμφον ἀπὸ τῆς Βλαχίας τὴν Καισάρισσαν, ἥτις μετὰ τοῦ Στεφάνου εἰσῆλθε, καὶ τὸν γάμον εὐτρέπισε, καὶ τὰ μνῆςρα εὐλογήθησαν, καὶ εἰς μεγάλην χαρὰν καὶ ἀγαλλίασιν τότε ἡ πόλις τῶν Ἰωαννίνων συνετέλει καὶ συνεσεμνύνετο. Ἀγαθὸς δὲ ὢν ὁ Δεσπότης τοὺς πάντας τότε ᾤκτειρε, καὶ ὕςερον ἐκληροδότησε.

Καὶ πρῶτον μὲν τὴν ἐκκλησίαν συςέλλει, καὶ τὸν ποιμενάρχην αὐτῆς Ματθαῖον μετακαλεῖ, καὶ τὴν ἐκκλησίαν αὐτῷ παρατίθησι μετὰ τῶν ὑπαρχόντων καὶ κτημάτων

Spatas, informé de la mort de Thomas, parut incontinent avec ses Albanais devant Janina, où il mit le siége. Ce fut alors que le roi Joasaph, après en avoir délibéré avec son conseil et les principaux archontes de la ville, proposa à l'excellente reine de prendre pour époux Isaos, qui était seigneur de Céphalonie. Après cela, on fit le procès à Michel Apsaras et aux siens, qui furent incarcérés, condamnés à avoir les yeux arrachés, et à être bannis ; ainsi justice fut faite, et ces scélérats reçurent les récompenses que les démons réservent à leurs amis.

Peu de temps après ces évènements, Isaos arriva à Janina, où il fut reçu à bras ouverts par les habitants, et salué despote le 30 janvier. On pria aussitôt la césarine (titre de la mère de Joasaph), qui se trouvait dans la Valachie, d'être *marraine de la couronne* (1), et elle se rendit à cette invitation avec Étienne. Et ayant préparé tout ce qui était nécessaire au mariage, il fut célébré à la satisfaction générale des Janiotes, auxquels le despote fit des largesses et ordonna de restituer les biens confisqués. Arrivée d'Isaos à Janina.

Dans l'ordre de la justice, le despote commença par l'église, à laquelle il rendit son archevêque Ma-

(1) J'ai dit T. I, p. 383, et au T. IV, p. 130, n. 1 de ce voyage, que dans les cérémonies nuptiales des Grecs, il y a un parrain de la couronne appelé *Nonos*, Νόνος et παρόχος. Quant le témoin du mariage était une femme, on la nommait *Paranymphe*, l'un ou l'autre montaient anciennement sur le char nuptial, entre l'époux et l'épouse. Ils recevaient pour ceux qu'ils représentaient comme cela se fait encore, les *présents de noces*, Γαμῦλία, et ils entonnaient l'*épithalame*, Γαμῆλιον, qu'on chante en se rendant à la maison de l'époux, Γαμβρος.

αὐτῆς, καὶ ἐντίμως αὐτὸν περιέχει· ἔπειτα δὲ καὶ τοὺς ἐν ὑπερορίᾳ καὶ ἐξορίᾳ μετακαλεῖ, τοὺς παρὰ τοῦ ἀποςάτου τυράννου διασκορπισθέντας Ἰωαννίτας. Τότε τοίνυν ὁ Ἰζαοῦ, φιλόχριςος ὢν, μετὰ τῆς εὐσεβοῦς βασιλίσσης Ἀγγελικῆς, καὶ τοῦ θειοτάτου βασιλέως Ἰωάσαφ τὰς φυλακὰς ἐξεκένωσαν, τὰ κλωβία καὶ τὴν παλιουρὴν ἐχάλασαν, τὰ κοιμητάτα κατέπαυσαν, τοὺς δὲ οἴκους τοῖς κληρονόμοις ἀπέδωκαν, καὶ τὰς πολλὰς δουλείας, καὶ ἀγγαρείας, ἀλλὰ δὴ καὶ τὰς ζημίας μετὰ τῶν δαρμῶν, ἃ πρότερον εἶχον παρὰ τοῦ τυράννου, αὐτοὶ κατέπαυσαν. Διὰ τοῦτο οἱ Ἰωαννῖται πανυψηλότατον καὶ ἐκλαμπρότατον αὐτὸν ἀνεκήρυξαν. Ἐπληρώθη δὲ τὸ φάσκον· τότε τὸ καλὸν δοξασθήσεται, ὅταν τὸ κακὸν αἰσχυνθήσηται· ἡλίου γὰρ λάμψαντος, τὸ σκότος ἠφανίσθη. Οὗτος οὐ μόνον τοὺς κατοικοῦντας ἐντὸς τῶν Ἰωαννίνων ἐγλύκανεν, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἔξωθεν Ἀλβανίτας εἰς γαλήνην καὶ ἀγάπην εἰρηνικὴν κατέςησεν.

Ἀλλ' ὁ Σπάτας φθονῶν οὐκ ἐπαύσατο, ἀλλὰ δρομαῖος πάλιν ἦλθε κατὰ τῶν Ἰωαννίνων· καὶ ὁ δεσπότης Ἰζαοῦ ἐπισυνάξας τὰ ςρατεύματα, κατὰ τοῦ Σπάτα ἐχώρει. Ὁ δὲ Σπάτας ἰδὼν αὐτὸν, φυγὰς ᾤχετο, καὶ μετὰ ταῦτα ἀγάπην ἐποίησαν. Καὶ τὸν ἐρχόμενον χρόνον ἔφερεν ὁ Παλαιολόγος Βριόνης τὰ δεσποτικὰ ἀξιώματα, καὶ ἔςεψε τὸν Ἰζαοῦ, τῶν δύο ἐπισκόπων τὴν θείαν μυςαγωγίαν τελεσάντων, τοῦ τε Βελᾶς καὶ τοῦ Δρυϊνουπόλεως, παρόντος καὶ τοῦ μητροπολίτου.

Τούτων οὕτως ἐχόντων, τῷ 6894 ἔτει, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1385, ὁ πανιερώτατος μητροπολίτης Ματθαῖος μετῆλθεν

thieu, avec les biens et revenus de la métropole; il confirma ensuite le rappel de ceux qui étaient bannis ou qui s'étaient volontairement retirés dans les pays étrangers. Après cela le pieux Isaos, la reine Angélique et le roi Joasaph vidèrent les prisons, les cachots et détruisirent les oubliettes; ils ordonnèrent en même temps de fermer les lieux de débauche; ils s'occupèrent de rendre les biens aux légitimes propriétaires; ils abolirent les servitudes gratuites, les corvées, les amendes ainsi que les bastonnades établies par le tyran; et les Janiotes reconnaissants décernèrent à leur despote les titres d'*illustrissime* et de *magnifique*. Ainsi s'accomplit la parole du sage : *Le bon sera honoré quand le méchant sera avili, car lorsque le soleil brille, les ténèbres disparaissent.* Enfin Isaos, non content d'adoucir les malheurs des Janiotes, leur procura encore la paix avec les Albanais qui étaient ses ennemis extérieurs.

Spatas, toujours envieux, ne tarda cependant pas à se montrer de nouveau aux environs de Janina où il commença à fourrager; mais le despote Isaos ayant réuni ses troupes, marcha contre lui, ce qui l'obligea à se retirer et à conclure la paix.

L'année suivante, Brionès Paléologue apporta à Isaos les insignes du despotat dont il l'investit dans une cérémonie religieuse, où les évêques de Véla et de Drynopolis officièrent en présence du métropolitain de Janina.

Mort du métropolitain Mathieu. 6896. De J.-C. 1386.

En 1386, le métropolitain Mathieu passa à meilleure vie, et les Serviens tentèrent à cette occasion d'obliger le despote Isaos à leur donner les biens et

ἐντεῦθεν πρὸς τὰς αἰωνίους μονάς. Τότε Ἴζαοῦ ὁ Δεσπότης, φιλόχριςος ὢν, οὐκ ἐπηκολούθησε τὰ βουλεύματα τῶν Σέρβων, καθὼς αὐτοὶ ἠνάγκαζον αὐτὸν, ὅπως ἐάσῃ αὐτοῖς τὰ τῆς ἐκκλησίας κτήματα καὶ ὑπάρχοντα, ἀλλ' εἰς ἔννοιαν καὶ σκέψιν ἐλθὼν, ἐξελέξατο ἄνδρα τίμιον καὶ εὐλαβῆ, εὐάρεςον Θεῷ καὶ ἀνθρώποις, τὸν τοῦ Ἀρχιμανδρείου ἡγούμενον Γαβριὴλ, ὃς καὶ τοῦ ἀρχιερατικοῦ θρόνου ὕςερον ἐπέβη· τοῦτον ἐκ παρακλήσεως πολλῆς τοῦ Δεσπότου καὶ τῶν τῆς ἐκκλησίας ἀρχόντων προσέφερον τῇ ἁγιωτάτῃ ἐκκλησίᾳ, τῇ πρώτῃ τοῦ Ἰανουαρίου μηνὸς, καὶ ὑποψήφιον αὐτὸν ὠνόμασαν καὶ ἐτίμησαν.

Τῷ αὐτῷ ἔτει ἐπῆγεν ὁ Δεσπότης εἰς τὸν Ἀμηρᾶν. Τότε καὶ βροντὴ γέγονε μεγάλη ἐπὶ τοῦ καμπαναρίου τοῦ μοναςηρίου, καὶ ψυχαὶ δεκατέσσαρες ἐβροντήθησαν. Ἔςησε δὲ τὴν ἐκκλησίαν, ἥτις ἦν ἔρημος τότε, ὁ ὑποψήφιος, καὶ τοὺς ἐκκλησιαςικοὺς πρὸς ἑαυτὸν συνέςειλεν· ἐποίμανε δὲ τὴν ἐκκλησίαν καλῶς καὶ θεοφιλῶς χρόνους δύο, καὶ εἰς τιμὴν καὶ βουλὴν καὶ μεγάλην ἀγάπην οἱ αὐθένται αὐτὸν εἶχον. Ἐν ἔτει δὲ 6895, ἰνδικτιῶνι α΄, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1388, κοινῇ πάντων βουλῇ ςέλλεται οὗτος ὁ ὑποψήφιος εἰς Κωνςαντινούπολιν, μηνὸς Ἀπριλλίου 23, κἀκεῖσε ἐποίησε μῆνας ἕνδεκα. Ἐνταῦθα δὲ εἰσῆλθε τὸν ἐρχόμενον χρόνον, μηνὶ Μαρτίῳ, κυριακῇ τρίτῃ τῶν νηςειῶν.

Τῷ αὐτῷ ἔτει ἐσφάγη ὁ Ἀμηρᾶς Ἀμουρὰτ καὶ ὁ Λάζαρος, μηνὶ Ἰουνίῳ· Ἰουλίου δὲ 7, λιχνευσάμενος ὁ Σπάτας, πάλιν ἔδραμεν εἰς τὰ Ἰωάννινα, καὶ σκυλεύσας κούρση τινὰ, ἐκάθησεν ἀπέναντι τῆς πόλεως· καὶ οἱ Μαλακασαῖοι ἀπέςησαν, καὶ τὸν Σπάταν προςκυνοῦσι, τὰ δὲ

les propriétés de la métropole. Mais ce prince religieux, au lieu de déférer à leur demande, choisit pour *desservant* du siége, le prieur de l'archimandrion, Gabriel, homme probe, qui parvint plus tard au trône métropolitain; car le premier janvier, il le proposa, de l'avis du clergé, au synode de la sainte église, comme candidat à la prélature.

Cette même année, le despote se rendit auprès de l'Améras (1) ou sultan. Pendant sa candidature (2), Gabriel consola l'église affligée, en réunissant autour de lui les ecclésiastiques, et pendant deux ans que dura son administration, il fut aimé, considéré et consulté par les princes. Enfin, en 6895, 1er de l'indiction, de J.-C. 1388, après une délibération générale, le candidat à la prélature partit pour Constantinople, et après y être resté onze mois, il revint l'année suivante au mois de mars le troisième dimanche de carême.

Cette même année moururent dans une bataille l'améras Amourat et Lazare (3). Le 7 juillet, l'avide Spatas se dirigea contre Janina, et après avoir fait quelque butin, il vint asseoir son camp devant la ville, et les

---

(1) Améras, c'est le titre correspondant à celui d'émir (*nobilis*) que les Byzantins des derniers temps qui ont écrit les *âges des princes mahométans* donnent aux sultans; ainsi comme on le voit plus bas ils disent Améras Amourat, pour Émir Amourat.

(2) L'auteur ajoute une particularité futile ainsi conçue : *la même année la foudre tomba sur le clocher de l'archimandrion et tua quatorze personnes.*

(3) Amourat et Lazare furent tués à la bataille de Cossovo. Voy. T. II, p. 477, 478, note 1 de ce voyage.

λήϊα πατοῦσι, καὶ τοὺς ἀμπελῶνας ἀναιροῦσι, καὶ τὴν Βελτζίςαν παραλαμβάνουσι. Καὶ ὁ ἐπίσκοπος δὲ τῆς Βελᾶς, κρατῶν τὴν Βριβίαν, ἣν ἐκ παραδόσεως τοῦ Δεσπότου εἶχεν Ἰζαοῦ, καὶ αὐτὸς παρεῖδε, καὶ τὸν Σπάταν προσκυνεῖ, καὶ τὸ φρούριον παραδίδωσι. Τότε ὁ Ἰζαοῦ ἐπισυνάξας τοὺς Ζαγορίτας μετὰ τοῦ λοιποῦ ςρατοῦ, κατὰ τοῦ Σπάτα ἐκβαίνει· καὶ αὐτὸν μὲν οὐκ ἀφῆκαν εἰς τὸν πόλεμον ἐξελθεῖν, ἐκεῖνοι δὲ ἐξελθόντες, καὶ μικρὸν προπηδήσαντες, εἰς φυγὴν ἐτράπησαν. Τότε ὁ Σπάτας εἰς τὴν λίμνην κάτεργα ἐνέθηκε δύο, καὶ ὅτε ὁ Δεσπότης ἐποίησεν ἕτερον, αὐτὸς τοῦτο ἀπέπνιξεν.

Ἐντεῦθεν καὶ ὁ Μελκούσης ςέλλεται ὑπὸ τοῦ Ἀμηρᾶ ἐκ τῆς Θεσσαλονίκης, καὶ ὁ Σπάτας ἀπέδραμεν. Εἶτα ὁ Δεσπότης μετὰ τοῦ Μελκούση καὶ τοῦ Καίσαρος, ὃς καὶ αὐτὸς ἦλθεν ἀπὸ τῆς Βλαχίας εἰς συμμαχίαν, ὑπάγει καὶ φθάνει τὸν Ἀμηρᾶν· κἀκεῖσε διατρίψας χρόνον ἕνα καὶ μῆνας δύο, ἔρχεται μετὰ τοῦ Βρανέζη εἰς τὸν Ἀχελῶον, καὶ ἀπ' αὐτοῦ εἰς τὴν Ἄρταν, εἶτα εἰσέρχεται εἰς τὰ Ἰωάννινα, μηνὸς Δεκεμβρίου 14, ἰνδικτιῶνος 4, ἔτει 6899. Ἐνταῦθα Ἰζαοῦ ὁ Δεσπότης μετὰ πάντων, ὧν εἶχε καλῶν, καὶ τοῦτο ἐπλούτει, ὅτι τὸν ἀρχιερέα πλέον πάντων ἠγάπα καὶ ἐφίλει, καὶ ἡδέως αὐτοῦ ἤκουε, καὶ εἰς τὴν βουλὴν αὐτὸν προσεκαλεῖτο· τοὺς δὲ ἑτέρους ἄρχοντας τῆς βουλῆς αὐτοῦ ἐξελέξατο ἄνδρας συνετοὺς καὶ τῶν εὖ γεγονότων. Καὶ οὕτω μετὰ ςαθερᾶς γαλήνης διῆγον τὰ Ἰωάννινα ἐπὶ χρόνους τέσσαρας.

Ἐν ἔτει δὲ 6903, ἰνδικτιῶνος 3, Δεκεμβρίου 28, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1395, ἡ ἀγαθὴ κυρία ἡ μακαρία καὶ εὐσεβε-

Malacassites qui s'étaient révoltés passèrent sous ses drapeaux. Alors il fit le dégât dans les bleds et dans les vignobles, s'empara de Velchistas; et l'évêque de Vélas, qui possédait Bribia, par concession, du despote Isaos, lui livra son château et quitta le parti de son bienfaiteur pour passer du côté de Spatas. Alors Isaos ayant réuni les Zagorites au reste de ses troupes, résolut de marcher à l'ennemi, et de lui livrer bataille. On l'empêcha de combattre en personne, et les Zagorites, après un léger engagement, prirent la fuite; alors Spatas lança deux galères sur le lac et le despote lui en ayant opposé une, elle fut coulée à fond dans le combat qui eut lieu.

Au milieu de ces événements, Melcousès, envoyé de Thessalonique par l'Améras (sultan), ayant paru, Spatas fut contraint de se retirer. Après cela, le despote, acccompagné de Melcousès et du césar Joasaph, qui était venu de la Valachie à son secours, se rendit auprès de l'Améras, où il séjourna quatorze mois. Au bout de ce temps il revint avec Branesès dans l'Acheloïde, et ayant passé aux environs de l'Arta, il rentra à Janina le 14 décembre, 4 de l'indiction, l'an du monde 6899. Le despote Isaos avait entre autres excellentes qualités, celles d'aimer, d'écouter et d'appeler à son conseil l'archevêque; il eut aussi le talent de choisir ses référendaires parmi les gens sages tirés des familles les plus distinguées, et Janina compta quatre années de paix et de bonheur.

Enfin le 3 de l'indiction, l'an du monde 6903, 28 décembre, de J.-C. 1395, la bonne et pieuse reine

ςάτη βασίλισσα Ἀγγελικὴ Δούκαινα ἡ Παλαιολογίνα τὴν τῶν οὐρανῶν βασιλείαν τῆς ἐπιγείου ἀντήλλαξε, καὶ ἐν μετανοίᾳ, καὶ ἐξομολογήσει, καὶ θερμοῖς δακρύοις ἐν εἰρήνῃ ἀνεπαύσατο. Ἡ μέντοι πόλις τῶν Ἰωαννίνων ὡς ἐπὶ κοινῇ τρέχουσα συμφορᾷ, οὐκ εἶχε πρᾴως τῆς φυσικῆς κυρίας αὐτῶν τὴν ςέρησιν ἐνεγκεῖν, ἀλλ' ἀθυμίᾳ συνείχετο, καὶ θρήνοις πολλοῖς καὶ γοεροῖς ἐκόπτετο καὶ ὠδύρετο, καὶ συναποθέσθαι πάντες τὰς ἑαυτῶν ψυχὰς τῇ ἀγαθῇ κυρίᾳ προῄρηντο. Τίς ἂν δυνηθείη εἰπεῖν τοὺς κρότους τῆς πόλεως τοὺς τότε, τοὺς ὕμνους, τὰς λαμπάδας, τὰς ψαλμῳδίας, τὰς πρὸς ἀλλήλους συμπλοκὰς, καὶ θρήνους, παμπληθεὶ κοπτομένων, κλαιόντων ἀρχόντων καὶ ἀρχομένων, πρεσβυτέρων καὶ νέων, πλουσίων καὶ πενήτων, νηπίων καὶ γερόντων. Θάψαντες οὖν αὐτὴν ἐντίμως, καὶ παννυχῶς πολλὰ δάκρυα καταχέαντες, μόλις ποτὲ πείθονται τοῦ τάφου ἀποςῆναι.

Πολλὰ δὲ θρηνήσας καὶ πενθήσας ὁ ταύτης σύνευνος Ἰζαοῦ, καὶ ἐκτελέσας τὰς πενθίμους ἡμέρας ἀξίως, μετὰ χρόνου ἑνὸς παραδρομὴν ἠναγκάζετο παρὰ τῶν ἀρχόντων αὐτοῦ καὶ τοῦ ἀρχιερέως εἰς τὰ πρὸς σύςασιν καὶ εἰρήνην τοῦ τόπου, καὶ μνηςεύεται τὴν θυγατέρα τοῦ Σπάτα Εἰρήνην καλουμένην· γυνὴ δ' ἦν ἀνδρεία, φρονήματι καὶ κάλλει εὐπρεπὴς, καὶ ἀρετῇ περιβεβλημένη. Τοῦ γάμου δὲ ἐκτελεσθέντος, μηνὶ Ἰανουαρίῳ, ἰνδικτιῶνος 4, ἔτους 6904, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1396, μετ' ὀλίγας ἡμέρας κατέβη ὁ Βρανέζης καὶ ὁ Ἰαξῆς κατὰ τοῦ Γιόνη· κἀκεῖθεν διελθόντας, ἐδέξατο τούτους ὁ Σπάτας ἐν τῇ τοποθεσίᾳ τοῦ Δρίσκου· καὶ πόλεμον συγκρούσαντο, καὶ σφάξαντες οἱ Χρι-

Angélique, duchesse Paléologue, après s'être réconciliée avec Dieu par les sacrements, passa de son royaume temporel dans les demeures célestes. A cette nouvelle, la ville de Janina sembla frappée d'un malheur public; on n'entendait que plaintes et gémissements de tous les habitants qui demandaient à confondre leurs ames avec celle de la princesse. Il est impossible de dire quel fut le deuil public, les lamentations, les chants funèbres, les psalmodies, les condoléances et les cris qui retentissaient, ainsi que le nombre de cierges allumés qu'on voyait de toutes parts. Princes et sujets, vieux et jeunes, riches et pauvres, hommes et enfants, depuis le premier jusqu'au dernier, fondaient en larmes; enfin, après qu'ils lui eurent rendu les honneurs funèbres et versé pendant une nuit entière des pleurs sur sa tombe, ils ne s'en éloignèrent encore qu'à regret.

Isaos, son époux, après lui avoir donné des larmes et consacré pendant un an les jours prescrits par le deuil, fut obligé au bout de ce temps de se rendre aux remontrances de l'archevêque e des archontes, qui le pressaient de s'occuper de ce qui concernait l'ordre et la tranquillité publique. Il se détermina en conséquence à épouser Irène, fille de Spatas, femme recommandable par ses sentiments nobles, sa beauté ainsi que ses vertus, et les noces furent célébrées le 4 de l'indiction 6904, de J.-C., 1396.

Sur ces entrefaites parurent Branesès et Jaxès qui marchaient contre Gionès, qui furent attaqués à leur passage sur le mont Driscos, par Spatas. Il leur livra un combat dans cet endroit, et les chrétiens

ςιανοὶ τοὺς Ἰσμαηλίτας, κατεδίωξαν ὀπίσω αὐτοὺς ἕως τῆς Φανερωμένης. Οἱ δὲ Ἀλβανῖται ἐξέδωκαν ἑαυτοὺς εἰς κούρση καὶ κέρδη· φεύγοντες δὲ ὁ Βρανέζης καὶ ὁ Ἰαξῆς μετ' ὀλίγων, οἳ καὶ πλείους τῶν τριακοσίων, ὅτε ἤγγισαν τὰς Πάκτορας, ςραφέντες οἱ Ἀγαρηνοὶ, ἐδίωξαν τοὺς Χριςιανοὺς, καὶ ἔσφαξαν οὐκ ὀλίγους, αὐτοὶ δὲ διεσώθησαν.

Ἔτους δὲ 6907, ἰνδικτιῶνος 7, μηνὸς Ἀπριλλίου 5, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1399, κατὰ τὸ ἀντίπασχα, ἐκςρατεύει κατὰ τοῦ Γιόνη τοῦ Ζενεβίση ὁ Ἰζαοῦ μετὰ πάσης τῆς δυνάμεως αὐτοῦ. Ἐπισυνάξας οὖν τὰ ςρατεύματα, τούς τε Μαλακασαίους καὶ Μαζαρακαίους, ἔτι δὲ καὶ τοὺς τοῦ Παπίγκου, καὶ τῶν Ζαγορίων, ἀλλὰ δὴ καὶ τῆς Δρυϊνοπόλεως μετὰ τοῦ Ἀργυροκάςρου καὶ τῶν μεγάλων Ζαγορίων, κατῆλθε μέχρι τοῦ Μεσοποτάμου. Κἀκεῖθεν δὲ θέλων διελθεῖν πρὸς τὰ μέρη τῆς Δίβρης, ἐπέπεσεν ἐπ' αὐτοὺς γνόφος καὶ θύελλα, καὶ ὁ Γιόνης ἀκολουθῶν αὐτοὺς κατὰ κράτος νικᾷ, καὶ εἰς χεῖρας αὐτοῦ ὁ Δεσπότης ἐξέδοτο, ἡμέρᾳ 4, Ἀπριλλίου 9, καὶ εἰς δεσμὰ καὶ ςρεβλώσεις μετὰ τῶν ἀρχόντων αὐτοῦ ἀποκλείεται.

Ἔχων οὖν ὁ Δεσπότης γνησίους συγγενεῖς ἀπὸ τῶν ἐντίμων ἀρχόντων τῆς περιδόξου μεγαλοπόλεως Φλωρεντίας, ἀνέδραμον οὗτοι εἰς τὴν ἑταιρείαν τῆς Βενετίας, καὶ ἐρω-

ayant fait un carnage considérable des Ismaélites, les poursuivirent jusqu'à Phanéroméni; mais les Albanais s'étant amusés à piller, Branesès et Jaxès s'étant approchés de Paktoras (1) avec un détachement de trois cents hommes, cernèrent et tuèrent un grand nombre de chrétiens, après quoi ils se retirèrent.

En 6907, le 7 de l'indiction, ou 5 avril 1399, Isaos marcha contre Gionès Zenebise, avec toutes ses forces réunies. Elles se composaient des Malacassites, des Mazarachiens, des habitants de Papingos, des Drynopolitains, voisins d'Argyrocastron, des grands Zagorites (2), et il s'avança avec son armée jusqu'à Mésopotamon. Voulant se porter par-là du côté de Dibres, il survint un brouillard accompagné d'un si grand vent, que Gionès, qui le suivait de près, le surprit, le mit en déroute, et le fit prisonnier un mercredi 9 avril, après quoi il le retint étroitement enfermé ainsi que ses archontes.

Comme Isaos était allié aux premières familles de Florence, ses parents informés de son malheur s'étant

---

(1) Paktoras. Cette chaîne de montagnes, dont j'ai oublié de donner le nom en décrivant la Hellopie ou bassin de Janina, est celle qui le sépare en deux parties égales depuis Besdouno jusqu'à Périlepti, dans une étendue de cinq milles N. S., en enveloppant Janina à l'Occident. L'étymologie de ce nom signifie, dans le grec épirote, montagne *des bergers*. Elle abonde en bartavelles, en cailles et en lièvres, sur-tout dans la partie voisine de l'église de *Phanéroméni*.

(2) C'est la partie du Zagori qu'on appelle maintenant Vlachochoria, qui est habitée par plusieurs tribus des grands Valaques.

τήσαντες περὶ τοῦ Δεσπότου, ἀπῆλθον πρὸς τὸν βάϊλον τῆς νήσου τῶν Κορυφῶν, καὶ ἐξέβαλον αὐτὸν εἰς δέκα χιλιάδας φλωρίων ἀπὸ τοῦ Ἀργυροκάςρου. Περάσας τοίνυν εἰς τοὺς Κορυφοὺς, καὶ διαμείνας ἡμέρας τινὰς, ἀπέπλευσεν εἰς τὴν ἁγίαν Μαύραν· κακεῖθεν διαβάντα εἰς τὰ μέρη Γροβαλαίας, ἐδέξαντο αὐτὸν ἀσπασίως ὁ πενθερὸς αὐτοῦ μετὰ τοῦ Σγούρου τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ, καὶ εἰσῆλθεν ἐντὸς τῆς πόλεως Ἄρτης· εἶτα πρὸς τὴν πόλιν τῶν Ἰωαννίνων παραπέμπεται. Ἐνταῦθα εἰσῆλθεν Ἰουλίου 17.

Ἔτει δὲ 6908, ἰνδικτιῶνος 8, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1400, Ἀπριλλίου 28, ἡμέρᾳ 4, ὁ Δεσπότης ἀπῆλθεν ἐκεῖθεν πρὸς τὰ μέλλοντα δικαιωτήρια, καὶ παραυτίκα ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ Σγοῦρος τὴν Ἄρταν παραλαμβάνει. Μετ' ὀλίγας δὲ ἡμέρας ἐπιπηδᾷ κατ' αὐτοῦ Βογκόης ὁ Σερβαλβανιτοβουλγαρόβλαχος, καὶ τὸν Σγοῦρον ἐκπέμπει, τοὺς δὲ τοπικοὺς τῶν ἐντίμων ὑπούλως καὶ δολερῶς πάντας ἐψιθύριζε, καὶ αὐτοὺς ἀποκλείσας, εἰς ἀφανισμὸν καὶ φθορὰς, οἴμοι, τὰ ἑαυτῶν κτήματα ἐποίησεν· ἕως οὗ καὶ εἰς ἐξορίαν αὐτοὺς ἐξέπεμψεν. Ὦ πῶς ἀδακρυτὶ τὴν τούτων ὑπενέγκω γνώμην καὶ ςέρησιν; Ἀκαρνανία κλαίουσα τὰ τέκνα αὐτῆς, καὶ οὐκ ἤθελε παρακληθῆναι, διότι οὐκ εἰσί. Δάκρυσι δὲ ταῦτα γέγραφα, οὐ μέλανι· τοῦτο γὰρ πέφυκεν ἀγάπης πληρεςάτης, τὸ χαίρειν μετὰ χαιρόντων, καὶ συμπενθεῖν μετὰ πενθούντων. Ἀλλὰ προσκυνῶ, Χριςὲ, τὰς κρίσεις σου, αὐτὰς δὲ οὐκ ἐξετάξω· ὅτι σοὶ δόξα πρέπει, μονογενὲς υἱὲ Θεοῦ τοῦ προανάρχου, σὺν τῷ σῷ πατρὶ, καὶ τῷ παναγίῳ καὶ ἀγαθῷ καὶ ζωοποιῷ σου πνεύματι νῦν, καὶ ἀεὶ, καὶ εἰς τοὺς ἀτελευτήτους αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

adressés à la communauté de Venise, obtinrent la permission de recourir au baile de Corfou, par l'entremise duquel ils le rachetèrent, moyennant dix mille ducats d'or, et le firent sortir d'Argyro-Castron. Le despote étant venu de là à Corfou, y séjourna quelques jours, et fit voile ensuite pour Sainte-Maure. Enfin, étant débarqué de là à Grobalea, où il fut bien reçu par son beau-père Spatas et son beau-frère Sgouros, et ils firent ensemble leur entrée à L'Arta, d'où il revint le 17 avril à Janina.

Spatas étant mort en 6908, le 8 de l'indiction, de J.-C., 28 avril 1400, son frère Sgouros lui succéda dans le gouvernement de l'Arta. Alors parut le Servo-Albanito-Boulgaro-Valaque Bogoës, qui chassa Sgouros de son domaine, fit emprisonner les chefs du pays sous des prétextes calomnieux, s'empara de leurs biens et les exila plus tard. Comment pourrais-je raconter leurs maux sans répandre des pleurs! *Acarnanie* (1) *pleurait ses enfants, sans vouloir se consoler, parce qu'ils n'étaient plus.* Je trace moi-même ces lignes avec des larmes, car c'est le propre de l'amitié de pleurer avec ceux qui pleurent, et d'être en joie avec ceux qui sont dans l'allégresse...... Je me soumets, ô Christ, à tes jugements, sans oser les examiner, car c'est à toi qu'appartient toute gloire, ô fils unique du Dieu éternel, avec ton père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles; ainsi soit-il.

---

(1) Acarnanie. C'est le nom que les Byzantins du dernier âge donnent à la ville de l'Arta, comme on le verra ci-après.

[Ἴξευρε, ὦ ἀναγνῶςα, ὅτι Ἀϊδονάτον ἡ Παραμυθία ὀνομάζεται.] (1)

[Ἔτει 6910, ἰνδικτιῶνος 1, μηνὶ Ἰανουαρίῳ, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1402, τὴν ἡμέραν τῶν ἁγίων Θεοφανείων, ἐξερχομένων τῶν Χριςιανῶν τὸ πρωΐ μετὰ λιτανείας, καὶ τελεσάντων τὸν ἁγιασμὸν κατὰ τὸ σύνηθες εἰς τοῦ Λιβαδιώτη, εἶτα εἰσερχομένων ἐντὸς τῆς πόλεως, ἐξαίφνης ἐχάλασε τὸ μετάρσιον τὸ ἔμπροσθεν τοῦ γουλᾶ, ἐπὶ τοῦ ὁποίου ἦσαν πολλαὶ ἀρχόντισσαι, καὶ ἔπεσεν ἡ αὐθεντοποῦλα κυρία Μανδελίνα, μετ' αὐτῆς καὶ ἡ Καυσοκαβάδαινα, καὶ τῷ θανάτῳ παρεδόθησαν, καὶ ἑτέρα γυνὴ, ἥτις ἐσώθη· αἱ ὁποῖαι ἔβλεπον ἐνάντια τὸν ἁγιασμόν. Ἐκρεμάσθη δὲ καὶ τὸ παιδίον τοῦ Ζιρίδου ἕως μισὴν ὥραν. Κρεμάμενον δὲ βλέποντες αὐτὸ ὁ λαὸς, ἔκραζον μετὰ φόβου καὶ τρόμου πολλοῦ τὸ, Κύριε ἐλέησον, ἕως οὗ ἐσώθη.]

---

(1) Ces deux derniers paragraphes n'appartiennent pas à notre historien ; cela se reconnaît au premier mot Ἴξευρε qui est du grec moderne; il en est de même de l'autre interpolation, où l'on trouve τοῦ ὁποίου *duquel*, αἱ ὁποῖαι *lesquelles*, au lieu de οὗ et αἷ que l'auteur emploie dans sa narration. Je n'ai pas cru nécessaire de traduire la dernière partie de ce narré, parce qu'il n'est d'aucun intérêt pour l'histoire.

[Sachez, lecteur, qu'Aïdonaton, s'appelle maintenant Paramythia (1).]

---

(1) Aïdonaton. Chef-lieu de l'Aïdonie, contrée consacrée à *Aidoneus* ou Pluton (Voy. T. I, préf. XVI, XVII; et p. 469 = 470 et note 1; p. 471 et note 1.). Il est probable que les Normands qui conquirent la Thesprotie, et dont les successeurs, tels que messire Robert et autres, gens fort braves, mais très-peu lettrés, crurent voir dans *Aïdonaton* une abréviation d'Agios Donatos, qu'ils traduisirent à leur manière, en disant Saint-Donat. On ne dit pas comment le nom de Paramythia a remplacé ensuite ceux d'Aïdonaton et de Castel Saint-Donat, que Meletius cite sans se douter de leur étymologie. (Voyez ci-après le fragment de la chronique d'Argyrocastron, pièce remplie d'anachronismes, mais pourtant historiquement importante.) « Le nom d'Aïdonati, dit mon ami M. Thomas-Smart « Hughes, dans son voyage à Janina, donne lieu de croire qu'il « y avait cet endroit un temple dédié à Pluton. Pour éclaircir « cette conjecture, je fis quelques questions aux Albanais de notre « suite sur l'origine de ce nom, et je me trouvai un peu décon- « certé quand je vis qu'ils le faisaient dériver de Saint-Donat, « monastère dont les ruines nous entouraient. Je me rappelai « alors une légende de ce Saint-Donat que l'évêque de Paramythia « nous avait raconté la veille : à peu de distance du village de « Glykys, nous dit-il, coule un ruisseau dont les eaux autrefois « salubres furent empoisonnées par un dragon monstrueux, « de sorte que tous ceux qui en buvaient périssaient. Saint-Donat, « ermite respecté de tout le pays, résolut de le délivrer de ce « fléau; et, montant sur son âne, sans autres armes qu'une « baguette d'osier, il partit pour chercher le monstre. Dès que « le dragon l'aperçut, il s'élança sur lui en vomissant des « torrents de flammes et de fumée; mais le pieux cénobite, « invoquant la Sainte-Vierge, le fit tomber mort en le touchant « de sa baguette. S'étant rendu ensuite au bord du ruisseau, « il puisa de l'eau dans le creux de sa main, la but en pré-

Σύνοψις ἱστορίας τῶν Ὀθομανῶν βασιλέων, ἀπὸ τῆς ἀρχῆς αὐτῶν ἕως τῆς βασιλείας τοῦ Μουρὰτ, ἐν ᾗ καὶ ἡ τῶν Ἰωαννίνων παράδοσις, καὶ ἑτέρων ἱστοριῶν.

Εδῶ γράφομεν, ὅτι ἀπὸ τὰ 1299 ἔτη τῆς τοῦ Χριςοῦ ἐνανθρωπήσεως ἄρχισε τὸ ὄνομα τῶν Ὀθομανῶν ἀπὸ τὸν ἀρχηγὸν αὐτῶν Οθμάν. Οὗτος ἔγινε πρῶτος αὐθέντης τῶν Τούρκων καθολικὸς, καὶ ἀπ' αὐτὸν ἄρχισεν ἡ ἡγεμονία αὐτῶν, ἥτις διαρκεῖ ἕως τὴν σήμερον, ἀκολουθοῦσα κατὰ διαδοχὴν εἰς τὴν γενεὰν τοῦ Οθμάν· οὔτε εὑρέθη ποτὲ ἄλλη γενεὰ νὰ γένῃ ἐναντία ταύτης. Ὁ Οθμὰν ἦτον φρόνιμος, καὶ μεγαλόψυχος, καὶ εὐτυχὴς πολλά· ἐσύςησε ςρατεύματα ἀνδρεῖα, καὶ ἐπῆρε πολλὰ καὶ δυνατὰ κάςρα τῶν Ῥωμαίων, μάλιςα πρὸς τὴν μαύρην θάλασσαν. Ἐβασίλευσε δὲ χρόνους 28, καὶ ἀπέθανεν εἰς τὰ 1327 ἀπὸ Χριςοῦ γεννήσεως.

Abrégé de l'Histoire des Empereurs othomans, depuis l'origine de leur dynastie jusqu'au règne du sultan Mourat, sous lequel Janina se rendit aux Turcs; et autres histoires.

Nous écrivons maintenant ce qui se passa depuis l'année 1299 de J.-C., temps auquel s'éleva un chef des Turcs appelé Othman, qui donna son nom à la nation dont il était le général. Cet homme fut le premier qui réunit les hordes turques sous son commandement, et auquel commence la dynastie dont la postérité a succédé en ligne directe et s'est perpétuée jusqu'à ce jour, sans qu'aucune autre famille ait interverti l'ordre de sa succession. Othman, prince sage, rempli de courage et heureux dans ses entreprises, forma des troupes aguerries, prit plusieurs places fortes aux Grecs, sur-tout du côté de la mer Noire, et mourut en 1327, après un règne de 28 ans. Règne d'Othman.

« sence du peuple, qui était accouru en foule, et s'écria : γλυκὺ, « γλυκὺ, *douce*, *douce*, ce qui fit donner le nom de Glykys au « village situé en cet endroit. En réfléchissant à cette tradition « monacale, je crus y trouver la confirmation de mes conjec« tures en voyant Aïdoneus ou Pluton reproduit sous la forme « du Dragon, dont le souffle pestilentiel empoisonna les eaux « saintes de la vie par les rites du paganisme, jusqu'à ce que « leur salubrité fût rétablie par les saints et les martyrs de la foi « chrétienne. J'en conclus donc que quelque pieux cénobite, « ayant établi un monastère sur les ruines de l'ancien temple, « lui aura donné le nom de Glykys au lieu de conserver l'an« cien. » (Voyage à Janina en Albanie, par T.-S. Hughes; T. II, p. 299 et 300 de la traduction française.)

Βασιλεία Ὀρχὰν τοῦ Οθμάν.

Μετὰ τοῦτον ἔλαβε τὴν ἀρχὴν ὁ υἱὸς αὐτοῦ Ὀρχὰν εἰς τὰ 1327. Οὗτος ἐπολέμησε μὲ τὸν Μιχαὴλ τὸν Παλαιολόγον, καὶ ἐπῆρε τὴν Προῦσαν. Ἐβασίλευσε δὲ καὶ αὐτὸς χρόνους 33, καὶ ἀπέθανε.

Βασιλεία Μουρὰτ τοῦ Ὀρχάν.

Μετὰ δὲ τὸν Ὀρχὰν ἔγινεν ἀρχηγὸς ὁ υἱὸς αὐτοῦ Μουρὰτ εἰς τὰ 1360. Οὗτος ἦν φίλος τοῦ βασιλέως τῆς Κωνςαντινουπόλεως· ἀλλ' ὕςερον ἐχθρευθεὶς, ἐκινήθη κατ' αὐτοῦ εἰς τὰ 1366, καὶ κροτήσας πολέμους φρικτοὺς, ἐπῆρε τὴν Καλλίπολιν, τὴν Φιλιππώπολιν, τὴν περίφημον Ἀδριανούπολιν, καὶ ἄλλους τόπους. Βασιλεύσας δὲ χρόνους 29, ἀπέθανε.

Βασιλεία Βαϊαζὶτ τοῦ Μουράτ.

Μετὰ τοῦτον λαμβάνει τὴν βασιλείαν Βαϊαζὶτ τοῦ Μουρὰτ ὁ υἱὸς, εἰς τὰ 1389. Οὗτος ἐςάθη ἀνδρικώτατος, καὶ ἐπωνομάζετο Ἰλδιρὶμ, ὅτι ἦτον ὡς ἀςραπὴ ὀγλίγωρος. Ὑπέταξε δὲ ὅλους σχεδὸν τοὺς τόπους τῆς δύσεως, τὴν Βουλγαρίαν, Σερβίαν, Ἀλβανίαν, Βλαχίαν, καὶ τὴν Θεσσαλονίκην. Ἀλλ' ἐπιςρέψας εἰς τὴν ἀνατολὴν νὰ πολεμήσῃ τὸν Τιμουρχὰν, βασιλέα τῆς Περσίας, ἐρχόμενον κατ' αὐτοῦ, ἔπεσεν αἰχμάλωτος, καὶ ἀπέθανε βασιλεύσας χρόνους 15.

Μετὰ τοῦτον δὲ ἀρχηγὸς ἀνεφάνη Μωάμεθ ὁ υἱὸς αὐτοῦ, εἰς τὰ 1410. Οὗτος ἀφήσας τὴν Προῦσαν, διέβη, κατὰ παραχώρησιν θείαν, καὶ ἔςησε τὸν θρόνον του εἰς τὴν Ἀδριανούπολιν. Πολεμήσας δὲ τὰ πέριξ κάςρα, ἄλλα μὲν ἐπῆρε μὲ βίαν, ἄλλα δὲ διὰ παραδόσεως· ὅτι διὰ φόβον πολλὰ τὸν ἐπροσκύνησαν. Ἐβασίλευσε δὲ καὶ οὗτος χρόνους 8.

Τοῦτον διεδέχθη Μουρὰτ ὁ υἱὸς αὐτοῦ εἰς, τὰ 1422.

À Othman succéda, la même année, son fils Orchan, qui fit la guerre contre Michel Paléologue, sur lequel il prit la ville de Prouse, et mourut après avoir régné trente-trois ans. Règne d'Orchan fils d'Othman.

En 1360 Mourat succéda à Orchan, qui, à son avènement au trône, se trouva en paix avec l'empereur de Constantinople. Mais ayant bientôt après rompu avec lui, il réunit en 1366 une armée formidable, livra des combats sanglants, à la suite desquels il s'empara de Callipolis, de Philippopolis, d'Andrinople, ainsi que de plusieurs provinces, et il mourut dans la vingt-neuvième année de son règne. Règne de Mourat fils d'Orchan.

A ce prince succéda, en 1389, Bajazet son fils, auquel sa vaillance mérita le surnom de *Ildérim*, parce qu'il était rapide comme l'*éclair*. Il conquit presque tout l'Occident en s'emparant de la Bulgarie, de la Servie, de l'Albanie, de la Valachie et de la ville de Salonique. Obligé de revenir sur ses pas pour combattre Timourkan, roi des Perses; il fut pris par ce prince, et mourut après avoir régné quinze ans. Règne de Bajazet fils de Mourat.

A cet empereur succéda son fils Mahomet, en 1410; quittant Prouse pour transférer son siège à Andrinople, Dieu qui retirait son appui aux Grecs, permit qu'il s'emparât de plusieurs villes voisines qu'il réduisit, les unes par la force et les autres par la terreur de son nom, en les amenant ainsi à capituler. Son règne fut de huit ans. Règne de Mahomet fils de Bajazet.

A Mahomet I, succéda son fils Mourat qui, marchant sur les traces de son grand père Bajazet, reprit Mourat II

Οὗτος ἐμιμήθη τὸν πάππον αὑτοῦ Βαϊαζὶτ, καὶ ἀνέλαβε πάλιν ὅσους τόπους εἶχεν ὑποτάξει ἐκεῖνος, καὶ ἔπειτα οἱ Τοῦρκοι ἔχασαν, ὡς τὴν Θεσσαλονίκην, τὴν Βέῤῥοιαν, τὰς Ἀθήνας, τὴν Λιβαδίαν, καὶ τὴν Σερβίαν ἅπασαν· καὶ ἁπλῶς εἰπεῖν, ὅλην σχεδὸν τὴν Δύσιν ἐκυρίευσε. Μετεχειρίσθησαν δὲ οἱ Τοῦρκοι εἰς τὴν αἰγμαλωσίαν τῶν πόλεών βίαν καὶ ἁρπαγὴν καὶ σκληρότητα μεγάλην.

Ταῦτα οἱ Ἰωαννῖται ἀκούοντες, ἐσύστησαν στράτευμα ἀνδρεῖον, διὰ τοῦ ὁποίου ἐκράτησαν τὸν Πίνδον καὶ τὰ λοιπὰ τῆς Ἠπείρου στενά. Δύο φοραῖς ὁ Μουρὰτ ἔστειλε καὶ τοὺς ἐπολέμησεν· ἀλλ' οὗτοι γνωρίζοντες καλῶς τὰς ἐπιτηδείας εἰς πόλεμον τοποθεσίας, τοὺς ἐδέχθησαν ἀνδρείως, καὶ σφάξαντες ἀπ' αὐτοὺς μέγαν ἀριθμὸν, τοὺς ἀπέκρουσαν μὲ φθορὰν αὐτῶν μεγάλην.

Ἰδόντες δὲ οἱ Τοῦρκοι τὸ ἀδύνατον τῆς εἰς τὴν Ἤπειρον διαβάσεως, ἔστρεψαν εἰς τὴν Θεσσαλονίκην, ὅθεν ὁ βασιλεὺς αὐτῶν ἔγραψε πρὸς τοὺς Ἰωαννίτας ταῦτα· « Μουρὰτ, « βασιλεὺς Ἀνατολῆς καὶ Δύσεως πρὸς τοὺς Ἰωαννίτας. « Ἐβεβαιώθητε ἀκριβῶς ἀπὸ τὰς νίκας καὶ ἐμοῦ καὶ τῶν « προγόνων μου, ὅτι ὁ Θεὸς δὲν ἔβαλεν εἰς τὸ βασίλειον « μου σύνορα, καὶ μὲ τὴν βοήθειάν του ὑπέταξα ὅλην τὴν « Ἀνατολὴν, καὶ αὐτὴν σχεδὸν τὴν Δύσιν· ὅτι ἔξω ἀπὸ « τὰ βουνά σας ὅλοι μ' ἐπροσκύνησαν. Σᾶς παρακινῶ λοιπὸν, « πρὶν δοκιμάσητε τὰ ὀλέθρια τοῦ πολέμου τέλη, πρὶν « ἰδῆτε τὸ αἷμα πολλῶν ἀναιτίων χυνόμενον ἀδίκως, νὰ « μὲ παραχωρήσητε τὴν πόλιν σας, ἂν θέλητε ν' ἀποφύ-

les villes et les provinces que les Turcs avaient perdues, telles que Thessalonique, Berrhõe, Athènes, la Livadie, la Servie; enfin il subjugua l'Occident, en exerçant les plus grandes cruautés et toutes sortes de brigandages au milieu de ses conquêtes.

Les Janiotes, informés de ce qui se passait, levèrent un corps d'hommes courageux, afin de défendre les passages du Pinde et les autres défilés de l'Épire. Deux fois Mourat ayant fait marcher des troupes contre eux, les Épirotes qui connaissaient parfaitement les positions avantageuses du pays, les combattirent avec vigueur dans les gorges, où ils en firent un grand carnage, et les repoussèrent en perdant de leur côté beaucoup de monde.

Les Turcs ayant reconnu l'impossibilité de pénétrer dans l'Épire, retournèrent à Salonique, d'où leur sultan adressa la lettre suivante aux habitants de Janina (1) : « Mourat, empereur d'Orient et d'Occident, « aux Janiotes. Les victoires de mes ancêtres et les « miennes ont prouvé que Dieu n'a point mis de « bornes à mon empire, puisqu'avec son assistance « j'ai conquis l'Orient ainsi que l'Occident, et qu'en « dehors de vos montagnes tout le monde me reconnaît pour son arbitre. Avant donc de vous engager « dans une lutte inutile et de répandre le sang innocent, je vous engage à considérer ce qui s'est passé, « et à m'obéir, si vous voulez éviter les maux qu'ont

(1) Cette lettre que j'avais extraite d'une chronique moins correcte que celle-ci, se trouve rapportée en d'autres termes au T. I, c. XI, p. 115, note 2 de ce voyage.

« γητε τὸν ἀφανισμὸν αὐτῆς καὶ ὅσα ἄλλοι ἀπειθεῖς καὶ « σκληροτράχηλοι ἔπαθαν, κατακοπέντες ἀπὸ τὸ σπαθί « μου, ἢ πωληθέντες ἀπὸ τοὺς ςρατιώτας μου αἰχμάλω- « τοι εἰς Ἀνατολὴν καὶ Δύσιν. Σᾶς ὑπόσχομαι, ἂν μὲ « προσκυνήσητε, πίςεις ἐνόρκους, ἐγὼ μὲν νὰ μὴ σᾶς « ἐγβάλω ποτὲ ἀπὸ τὸ κάςρον σας· ἐσεῖς δὲ νὰ μὴ φα- « νῆτε ἐπίβουλοι καὶ ἀπειθεῖς τῆς βασιλείας μου. Προσ- « έξατε, μή πως ἀποβάλλοντες τὸ ζήτημά μου, δὲν ἔχητε « πλέον οὐδὲ καιρὸν νὰ μετανοήσητε. »

Ταῦτα τὰ γράμματα λαβόντες οἱ Ἰωαννῖται, συνῆλθον εἰς συμβούλιον, καὶ ςοχασθέντες πρῶτον μὲν, πόσον ἡ βασιλεία τῶν Ὀθωμανῶν προχωρεῖ, κατὰ παραχώρησιν Θεοῦ, καθ' ἡμέραν εἰς αὔξησιν, καὶ πόσα κάςρα θαυμαςὰ Ἀνατολῆς καὶ Δύσεως ὑπετάχθησαν, καὶ πόσοι τόποι πολὺ δυνατώτεροι ἀπὸ τὸν ἐδικόν των ἐκυριεύθησαν ἀπ' αὐτοὺς, ἔπειτα καὶ τὴν μικρότητα καὶ ἀδυναμίαν τοῦ κάςρου των, ἐπροτίμησαν καλήτερα συμβιβασμὸν, παρὰ ν' ἀφεθοῦν εἰς τὸ τοῦ πολέμου ἄδηλον, ὅςτις καὶ παντελῆ ἠμποροῦσε νὰ φέρῃ εἰς αὐτοὺς ἀφανισμόν.

Ταῦτα δὲ ἀποφασίσαντες, ἔκλεξαν καὶ ἔςειλαν πρὸς τὸν Μουρὰτ ἄνδρας λογίους καὶ φρονίμους, παραγγείλαντες νὰ τὸν προσφέρουν τοῦ κάςρου τὰ κλειδία, ἂν τοὺς δώσῃ μὲ χρυσόβουλλον, ὅσα τὸν ζητήσωσιν. Οὗτοι δὲ ἐλθόντες εἰς Θεσσαλονίκην, εὗρον τὸν βασιλέα ἔξω τῆς πόλεως εἰς τόπον, ὅςτις Κλειδὶ τώρα λέγεται· καὶ ἐκεῖ τελειώσαντες τὰς συμφωνίας, ἔδωσαν καὶ ἔλαβον ὅρκους, καὶ δεχθέντες τὸ χάτι σερίφι, παρέδωσαν εἰς χεῖράς του

« éprouvés les rebelles endurcis, qui ont été taillés en « pièces par mon cimeterre ou vendus comme es« claves par mes soldats dans l'Orient et l'Occident. « Je vous promets en même temps, avec serment, de « vous laisser maîtres de votre ville, pourvu que vous « vous soumettiez sincèrement à mon empire. Ainsi « gardez-vous de perdre l'occasion propice du pardon « que je vous propose et avec elle le moment de vous « repentir d'une vaine résistance. »

Les Janiotes, au reçu de cette lettre, tinrent conseil et considérant l'accroissement rapide de l'empire Othoman qui avait englouti des villes importantes, envahi des contrées immenses, et que leur ville n'était pas assez forte pour résister; ils préférèrent un arrangement, plutôt que de s'engager dans une guerre qui pouvait causer leur ruine entière.

Après cette délibération, ils députèrent vers Mourat des hommes éclairés et prudents, chargés de lui présenter les clefs de leur ville, s'il consentait à confirmer et à sanctionner par une bulle d'or, les propositions qu'ils avaient ordre de lui faire. Étant donc arrivés à Thessalonique, pour s'acquitter de cette mission, ils trouvèrent le sultan campé hors de la ville, dans un lieu qui est maintenant appelé Clidi (la clef), où le traité qu'ils sollicitaient fut conclu et juré de part et d'autre. Alors, ayant reçu le khaty-chérif (1), ils présentèrent les clefs au grand-seigneur,

(1) *Noble papier*, ou diplôme impérial revêtu de la signature autographe du grand seigneur.

τὰ κλειδία, καὶ βασιλέα τοῦ κάςρου αὐτὸν ἐπροσκύνησαν· καὶ διὰ τοῦτο ὁ τόπος ἐκεῖνος ἀπὸ τότε ὠνομάσθη Κλειδί.

Ὁ δὲ βασιλεὺς ἔςειλεν εὐθὺς μετὰ τῶν πρέσβεων δεκαοκτὼ Τούρκους, νὰ παραλάβουν τὸ κάςρον, καὶ νὰ ςήσουν διαπαντὸς εἰς Ἰωάννινα τὴν κατοικίαν των. Οὗτοι δὲ ἐμβάντες εἰς τὸ κάςρον ἐζήτησαν νὰ ῥήξουν εἰς χαρὰν κανόνια, ἔπειτα νὰ χαλάσουν τὴν κειμένην εἰς τοὺς πύργους τοῦ κάςρου ἐκκλησίαν τοῦ ἀρχιςρατήγου Μιχαήλ· ἔπειτα ἐξελθόντες ὑπῆγαν καὶ ἔκτισαν σπήτια εἰς τὸ μέρος τῆς πόλεως τὸ ὀνομαζόμενον τώρα Τουρκοπάλουκον, ὅπου καὶ ἐκατοίκησαν, κατὰ τὴν συνθήκην. Ἐζήτησαν δὲ νὰ λάβουν καὶ γυναῖκας ἀπὸ τὰς θυγατέρας τῶν Χριςιανῶν· ἀλλὰ κάμμία δὲν τοὺς ἐδέχετο.

Οὕτω δὲ ἀποβληθέντες, ἔγραψαν πρὸς τὸν βασιλέα των, ὅςτις ἔςειλεν εὐθὺς ἄνθρωπον μ'. ἐξουσίαν καὶ γράμμα βασιλικὸν νὰ λάβουν οἱ Τοῦρκοι εἰς γυναῖκάς των ἀπὸ τὰς θυγατέρας τῶν Χριςιανῶν, ὅποια τὸν καθένα ἀρέσῃ. Μίαν λοιπὸν ἑορτὴν, ἐνῷ ἦτον οἱ Χριςιανοὶ συναγμένοι εἰς τὴν ἐκκλησίαν μὲ τὰς γυναῖκας καὶ κόρας των, ἐμβάντες οἱ Τοῦρκοι εἰς τὸ κάςρον μετὰ τοῦ βασιλικοῦ ἀνθρώπου, ἦλθαν καὶ ἐςάθησαν ἔξω τῆς μητροπόλεως εἰς τὸν μέγαν Παντοκράτορα· καὶ ὅταν μετὰ τὴν τῆς λειτουργίας ἀπόλυσιν ἐξήρχετο ὁ λαὸς, παρατηροῦντες, καθὼς ἔβλεπαν κάμμίαν ἀπὸ τὰς τιμίας παρθένους, ἥ τις τοὺς ἄρεσκε, ῥίπτοντες τὸ φόρεμά των, τὴν ἐσκέπαζαν, καὶ λαμβάνοντές την ἀπὸ τὸ χέρι, τὴν ὡδηγοῦσαν ὡς γυναῖκά

et le saluèrent roi de leur ville ; ce fut à cause de ce traité que le lieu où ils se trouvaient prit le nom de *Clidi*.

L'empereur Mourat dépêcha aussitôt, avec les ambassadeurs janiotes, dix-huit Turcs chargés de prendre possession pour lui de la ville de Janina, et de s'y établir à poste fixe. Ceux-ci, étant arrivés, exigèrent qu'on tirât le canon en signe d'allégresse, et qu'on détruisît aussitôt l'église de Saint-Michel, qui était située entre les tours de la forteresse. Ils bâtirent ensuite, hors de son enceinte, dans un lieu appelé *Tourco-Paloukon*, des maisons où ils devaient habiter conformément au traité ; enfin, ils demandèrent qu'on leur donnât en mariage des filles chrétiennes ; mais aucune ne voulut consentir à leur alliance.

Irrités de ce refus, ils adressèrent une plainte au sultan Mourat, qui expédia, sans délai, un homme portant une autorisation aux Turcs, de prendre pour femmes, celles qu'il leur plairait de choisir parmi les filles des Grecs. En conséquence, ils attendirent un jour de fête. Alors, comme les chrétiens se trouvaient réunis dans l'église, avec leurs femmes et leurs familles, les Turcs, accompagnés de l'envoyé du grand-seigneur, entrèrent dans la forteresse, et s'arrêtèrent devant la métropole du Pantocrator. Au moment où les fidèles sortaient, après avoir entendu la liturgie, les Ismaélites, regardant celles des jeunes filles qui leur plaisaient, les couvraient de leurs pelisses (1), et les prenant par la main, ils les emme-

(1) Voyez T. III, p. 279 et note 1 de ce voyage.

των. Ἦτον δὲ ἐλεεινὸν θέαμα νὰ βλέπῃ τις, ἀπὸ τὸ ἕνα μέρος τὰς τρυφερὰς ἐκείνας νέας συρομένας μὲ δάκρυα ἀπὸ βαρβαρικὰ χέρια, ἀπὸ τὸ ἄλλο δὲ τοὺς δυςυχεῖς γονεῖς κοπτομένους καὶ κλαίοντας ἀπαρηγόρητα.

Μετὰ δέ τινων ἡμερῶν παρέλευσιν βλέποντες ἀνωφελῆ τὰ δάκρυα, ἔπαυσαν τὸν θρῆνον· τινὲς δὲ ἐδοκίμαζαν νὰ παρηγορήσουν ἑαυτοὺς, ςοχαζόμενοι, ὅτι τάχα καὶ οἱ Τοῦρκοι ἐκεῖνοι εἶναι αὐθένται καὶ ἄρχοντες, καὶ κατὰ τὴν τιμὴν οὐδόλως ἀπ' αὐτοὺς κατώτεροι. Μὲ τοιαύτας δυςυχεῖς προφάσεις παρηγορούμενοι, ἢ τὴν ἀνάγκην ἀκολουθοῦντες, ἑτοίμασαν καθεὶς ὅτι ἤθελε δώσει εἰς προῖκα τῆς θυγατρὸς αὐτοῦ, καὶ τὴν ἔςειλαν συντροφευμένην μὲ μίαν δούλην καὶ μίαν βυζάςραν, προσθέσαντες καὶ ζευγαλατεῖα, καὶ λιβάδια, καὶ ἄλλα χαρίσματα. Καὶ οὕτω κατ' ὀλίγον εἰς αὔξησιν τὸ ἀσεβέςατον τῶν Ἀγαρηνῶν γένος ἐπροχώρει.

(1) [Ἐπαράλαβαν οἱ Τοῦρκοι τὰ Ἰωάννινα, ἔτους ὑπάρχοντος 6939, ἰνδικτιῶνος 9, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1431, Ὀκτωβρίου 9. Ἄλλοι δὲ λέγουν, ὅτι τὰ ἐκυρίευσαν συγχρόνως μὲ τὴν Θεσσαλονίκην, ἐπὶ ἔτους 6938, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1430.

Γράφει καὶ ὁ Μελέτιος εἰς τὸ γεωγραφικόν του βιβλίον, ὅτι παρεδόθησαν τὰ Ἰωάννινα εἰς τὰ 1424 ἀπὸ Χριςοῦ, μετὰ τὴν τῆς Θεσσαλονίκης δουλείαν.]

---

(1) Interpolation faite par quelques copistes.

nèrent en déclarant qu'ils les prenaient pour épouses. C'etait un spectacle déchirant de voir de jeunes filles désolées, entraînées par les barbares, et des parents infortunés qui fondaient en larmes.

Quelques jours après cet évènement, les chrétiens, voyant l'inutilité de leurs larmes, cherchèrent à se faire illusion en disant que *ces Turcs étaient peut-être des archontes de bonne famille qui ne leur étaient pas inférieurs pour la naissance.* Après s'être ainsi futilement consolés, ou plutôt vaincus par la nécessité, chacun songea à fournir une dot à sa fille, qu'on fit porter à la maison de l'époux, par une esclave accompagnée d'une nourrice. D'autres ajoutèrent à ces dons des paires de bœufs, des terres, des cadeaux; et ce fut ainsi que la race des enfants d'Agar prit racine dans l'Épire (1).

Les Turcs occupèrent Janina l'an du monde 6939, indict. 9, de J. C. 1431, 9 octobre; d'autres veulent que ce soit à l'époque de la prise de Thessalonique, en 6938, de J. C. 1430.

Meletius ajoute, dans sa géographie, que Janina se rendit aux Turcs en 1424, postérieurement à la réduction de Thessalonique.

---

(1) Les Byzantins qui donnent ce nom aux Turcs font allusion à la tradition de leur origine prétendue d'Ismaël, par Agar, esclave d'Abraham.

Ἀποςασία Διονυσίου τοῦ κοινῶς λεγομένου Σκυλοσόφου, καὶ ἔξωσις τῶν Χριςιανῶν ἀπὸ τὸ κάςρον.

Αλλ' ὡς νὰ μὴν ἦτον ταῦτα τὰ κακὰ ἱκανὰ, ὁ ἐχθρὸς τοῦ καλοῦ διάβολος ἐφθόνησε, βλέπων, ὅτι οἱ τῆς Ἠπείρου Χριςιανοὶ οὔτε ἀπὸ Τουρκικὴν μάχαιραν κατεκόπησαν, οὔτε τὴν πολιτικήν των δύναμιν ἔχασαν· ὅτι ὅλη ἡ ἐξουσία ἦτον αὐτῶν· αὐτοὶ εἶχον τὰ σπαΐλήκια καὶ τιμάρια· αὐτοὶ καὶ διέτασσαν καὶ ἐσύναξαν τοὺς φόρους· καὶ αὐτὴ ἡ πολεμικὴ δύναμις ἦτον ὅλη εἰς χεῖράς των· οἱ δὲ Τοῦρκοι ὄχι μόνον κανόνι τοῦ κάςρου νὰ ῥήξουν, ἀλλ' οὐδὲ νὰ κατοικήσουν εἰς αὐτὸ εἶχαν τὴν ἄδειαν.

Κατὰ τὸ 1611 ἔτος ἐφάνη ὁ Τρίκκης Διονύσιος, ἄνθρωπος ἀςρολόγος καὶ λεκανομάντης, ὅςις διὰ τοιαῦτα ἄσεμνα καὶ ἄτοπα ἔργα καὶ ἀπὸ τὸν θρόνον του ἐξώσθη, καὶ ἔμεινεν ἡ Τρίκκη ὑπὸ τὴν τοῦ Λαρίσσης ἐπίσκεψιν διὰ φόβον τῶν Τούρκων ἕως τὸ 1709 ἔτος, ὅτε ἦλθεν ἀρχιερεὺς εἰς αὐτὴν ὁ Κωνςάντιος, ἄνθρωπος ἐνάρετος καὶ σοφός. Ὁ δὲ κακοδιονύσιος, ὁ τοῦ αὐτοῦ ἐπαγγέλματος ἀνάξιος, φυγὼν μετ' αἰσχύνης πολλῆς καὶ φόβου ἐκεῖθεν, πρὸς τὰ μέρη τῆς Ἰταλίας κατέφυγεν. Ὀλίγον δὲ καιρὸν διατρίψας εἰς τὰς ἐκεῖ πόλεις, ἦλθε, κακῇ τύχῃ ἡμῶν, εἰς τούτους τοὺς τόπους, καὶ ἐκατοίκησεν εἰς τὸ τοῦ

Révolte de Denys, surnommé le Skylosophe; expulsion des chrétiens de la forteresse de Janina.

Comme si les malheurs qui frappaient les Janiotes n'étaient pas assez accablants, l'ennemi du genre humain, le diable, fut envieux de les voir conserver un reste de liberté et de puissance politique, car l'autorité était encore entre leurs mains. Ils possédaient les Spaïliks et les Timars, ils établissaient les impôts et ils en faisaient les recouvrements; enfin ils étaient les dépositaires de la force armée, au point que les Turcs ne pouvaient pas seulement tirer un coup de canon, mais même habiter la forteresse.

Les choses étaient sur ce pied, lorsqu'en 1611, on vit paraître dans l'Épire un nommé Denys, évêque de Tricala, homme adonné à l'astrologie et à l'hydromancie, qui, à cause de ses extravagances et de son inconduite, avait été chassé de son trône, dont l'inspection resta (par la crainte qu'on avait des Turcs) sous la surveillance des archevêques de Larisse jusqu'en 1709, temps auquel ce siége fut occupé par Constance, homme vertueux et éclairé. Ce méchant Denys, indigne de son caractère, s'étant retiré couvert de honte et d'opprobre, se réfugia d'abord du côté de l'Italie. Après y avoir séjourné quelque temps, il revint pour notre malheur dans l'Épire et il se fixa

ἁγίου Δημητρίου μοναστήριον, τὸ μεταξὺ τῶν χωρίων Κερασόβου καὶ Ῥαντοβιήτη κείμενον, εἰς τὸ ὁποῖον ἦτον πρότερον.

Διατρίψας δὲ ἐκεῖ ἀρκετὸν καιρὸν, κατέβη ἔπειτα εἰς τὰ Ἰωάννινα, ὅπου εἶχε τινὰς φίλους, καὶ ἰδὼν τοὺς Τούρκους ὀλίγους καὶ κατοικοῦντας ἔξω τοῦ κάστρου, ἐμελέτησε βουλὴν δυστυχεστάτην εἰς τὴν πόλιν ταύτην· καὶ εἰσελθὼν εἴς τινα φίλον του, Ταγᾶν τὸ ὄνομα, καὶ ἄλλους γνωρίμους, κοινολογεῖται πρὸς αὐτοὺς, ὅτι ἔκαμε τὸ θεμάτιον, καὶ διὰ τῆς ἀστρολογίας ἐγνώρισεν, ὅτι μέλλει νὰ γένῃ ἐλευθερωτὴς ὄχι μόνον τῶν Ἰωαννίνων, ἀλλὰ καὶ τῶν λοιπῶν πόλεων, μάλιστα καὶ εἰς τὴν Κωνσταντινούπολιν νὰ εἰσέλθῃ, καὶ αὐτὸς ὁ βασιλεὺς νὰ τὸν σηκωθῇ. Ἐκεῖθεν δὲ ἐξελθὼν, τὰ τῶν Ἰωαννίνων περίχωρα καὶ τὰ τοῦ ἀνωτέρου μοναστηρίου καὶ ἄλλας χώρας περιήρχετο, φέρων πλόσκαν ἐπὶ τοῦ ὤμου, καὶ κιρνῶν τοὺς γεωργοὺς, ποιμένας, βουκόλους, καὶ ἄλλους χωρικοὺς, προσοικειοῦτο τοιούτους ἀπαιδεύτους καὶ ἀπολέμους στρατιώτας.

Μετὰ δὲ πολλὰς ἀταξίας, τὰς ὁποίας μεθύοντες, καὶ ἀπὸ μίαν εἰς ἄλλην χώραν διαβαίνοντες ἔκαμαν, μίαν ἡμέραν συναθροισθέντες ὅλοι, ἐπέπεσαν ἔξαφνα κατὰ τῆς Τουρκογρανίζης καὶ Ζαραβούσης, χωρίων ὡς δύο ὥρας μακρὰν τοῦ προῤῥηθέντος μοναστηρίου κειμένων, καὶ εὑρόντες τοὺς ἐκεῖ κατοικοῦντας Τούρκους ἀμερίμνους, τοὺς κατέσφαξαν ὅλους, καὶ τὰ χωρία ἐρήμωσαν.

au monastère de Saint-Démétrius, lieu situé entre Kérasovo et Rantoviete, où il avait reçu les ordres religieux.

Après être resté quelque temps dans ce couvent, il vint de rechef à Janina où il avait quelques amis, et ayant remarqué que les Turcs vivaient en petit nombre relégués hors de la forteresse, il conçut un projet fatal à la ville. S'étant abouché pour cela avec un homme appelé Tagan et quelques autres personnes de sa connaissance, il leur communiqua une divination d'après laquelle il avait la conviction d'être destiné à devenir le libérateur, non-seulement de Janina, mais de toutes les autres places de l'empire, jusqu'à Constantinople, où *le sultan devait le recevoir en se levant à son approche*. Après avoir répandu ces rêveries qu'il débitait dans les conciliabules tenus à Janina, il se mit à parcourir les campagnes et les villages voisins de son monastère, portant sur ses épaules une plosque (1) pour faire boire les laboureurs, les bergers et les paysans, gens inhabiles à la guerre, qu'il séduisit et dont il forma un corps de partisans.

Ces hommes, après avoir commis quelques désordres partiels, dans l'ivresse, en courant de village en village, s'étant réunis, tombèrent à l'improviste sur Tourcograniza et Zaravousa, hameaux situés à deux heures de distance environ de son monastère, où ils surprirent les Turcs qu'ils égorgèrent et dont ils brûlèrent les villages.

(1) Vase en bois dont les voyageurs et les gens de campagne se servent pour porter leur provision de vin.

Ἔπειτα, τοῦ αὐτοῦ ἔτους τὴν δεκάτην Σεπτεμβρίου, ἐκςράτευσαν μετὰ τοῦ ἀρχηγοῦ των καλογήρου τὴν νύκτα κατὰ τῶν Ἰωαννίνων, καὶ εἰσελθόντες εἰς τὴν πόλιν, ἔβαλαν εὐθὺς φωτίαν εἰς τὴν τοῦ τότε πασᾶ Ἀσουμὰν κατοικίαν, καὶ ἔκαυσαν πολλοὺς ἀνθρώπους καὶ τὸν βασιλικὸν θησαυρόν· ὁ δὲ πασᾶς μὲ τὴν γυναῖκά του πηδήσαντες ἀπὸ τὸ παράθυρον, ἔφυγον γυμνοὶ τὴν νύκτα, καὶ ἐσώθησαν. Τὸ δὲ ἄθλιον ἐκεῖνο τῶν γεωργῶν καὶ βοσκῶν ςράτευμα μὲ τὸν ψευδαςρολόγον ςρατηγόν του ἐφώναζαν τὸ, Κύριε ἐλέησον, καὶ χαράτζι χαρατζόπουλον, καὶ ἀναζοῦλι ἀναζουλόπουλον, αἰνιττόμενοι τὸν νέον φόρον, τὸν ὁποῖον ὄχι πρὸ πολλῶν ἡμερῶν οἱ Τοῦρκοι εἶχαν ἐπιβάλει.

Οὗτοι δὲ ἀκούσαντες τὸ, Κύριε ἐλέησον, ἐγνώρισαν, ὅτι ἦλθον κατ' αὐτῶν οἱ Χριςιανοὶ, καὶ παρευθὺς ἔδραμον ὅλοι ἔφιπποι καὶ δυνατὰ ἁρματωμένοι, καὶ τρέψαντες αὐτοὺς εἰς φυγὴν εὐκόλως, ὡς πεζοὺς καὶ μὴ ἔχοντας ἅρματα πολέμου, κατέκοψαν πολλοὺς ὄχι μόνον ἀπὸ τοὺς πολεμίους, ἀλλὰ καὶ ἀναιτίους· διότι, ἐπειδὴ ἐξημέρονε κυριακὴ, ἐδέχοντο εἰς τοὺς δρόμους τοὺς ἐρχομένους εἰς τὴν ἀγορὰν, καὶ τοὺς ἔκοπταν. Μάλιςα ἤθελαν νὰ κάμουν κοινὴν σφαγὴν ὅλων τῶν κατοικούντων τὸ κάςρον Χριςιανῶν, ὅμως τινὲς φρόνιμοι καὶ ἀπὸ τοὺς προεςοτέρους αὐτῶν τοὺς ἐμπόδισαν. Οἱ δὲ Ἰωαννῖται δὲν

Après ce coup de main, les paysans commandés par le moine Denys s'acheminèrent la nuit du 10 septembre vers Janina, où ils entrèrent et mirent le feu à la maison d'Assouman, qui était alors pacha, où ils brûlèrent plusieurs hommes, ainsi que le trésor impérial. Quant au pacha, il sauta nu, ainsi que son épouse, par une fenêtre, et ils parvinrent à se sauver à la faveur des ténèbres. Alors la misérable armée, composée de laboureurs et de bergers, commandée par son général Astrologue, se mit à crier *kyrie eleïson* (1), à bas le *petit caratch* et l'*anazouli*, en faisant allusion aux impôts que les Turcs avaient récemment établis.

Au cri de kyrie eleïson, les Turcs, comprenant qu'ils étaient attaqués par les chrétiens, montèrent incontinent à cheval, armés de pied en cap, et dispersèrent facilement une multitude mal armée, dont ils tuèrent un grand nombre. Dans leur ressentiment ils tombèrent même sur les innocents; car le lendemain, qui était un dimanche, jour de marché, ils attendaient les paysans qu'il massacraient dès qu'ils paraissaient; enfin ils auraient fait un carnage général des habitants de la forteresse, si quelques-uns de leurs chefs, plus tempérés, ne les eussent détournés de ce

(1) *Kyrie eleison*, c'est le cri de guerre, de miséricorde et d'exclamation des Grecs, dans les combats, dans les prières publiques, et lorsqu'ils se trouvent en danger de la vie. C'est pareillement une de leurs protestations familières quand ils ont quelques contestations, enfin le *kyrie eleison* précède jusqu'à leurs démentis et leurs injures.

ἐφείσθησαν τὴν κατάςασίν των παντάπασιν εἰς ἀποφυγὴν ταύτης τῆς βαρβάρου σφαγῆς.

Ὁ δὲ τῆς ἀποςασίας ἀρχηγὸς Διονύσιος, ὡς ἤκουσε τοὺς ἀλαλαγμοὺς τῶν Τούρκων, καὶ εἶδε τοὺς μεθ' ἑαυτοῦ σκορπισθέντας, ἔφυγε, καὶ ἐλθὼν ἐκρύφθη εἰς τὸ σπήλαιον τῆς ἐκκλησίας Ἰωάννου τοῦ Προδρόμου, ὅπου τώρα κεῖται τὸ τζαμὶ τοῦ Ἀσλάν πασα. Ἔγινε δὲ μεγάλη περὶ αὐτοῦ ζήτησις, καὶ οὐδεὶς ἄλλος ἐδυνήθη νὰ τὸν εὕρῃ παρὰ τὸ μισόχριςον τῶν Ἰουδαίων γένος, οἱ ὁποῖοι φέροντές τον δέσμιον, τὸν παρέδωσαν εἰς τοὺς κριτὰς, καὶ διὰ προσταγῆς τῶν ἀρχόντων Τούρκων, χωρίς τινος ἐξετάσεως, τὸν ἔγδαραν ζωντανὸν, καὶ γεμίσαντες τὸ δέρμα του ἄχυρον, τὸ περιέφεραν ἀπὸ πόλιν εἰς πόλιν, καὶ τέλος καὶ εἰς αὐτὴν τὴν Κωνςαντινούπολιν. Λέγεται δὲ, ὅτι ἐκεῖ ἐσηκώθη καὶ ὁ βασιλεὺς νὰ τὸ ἰδῇ, καὶ οὕτως ἐπληρώθη τὸ τῆς προφητείας του λοξὸν, ὅτι ἔμελλε νὰ ὑπάγῃ καὶ εἰς τὴν Κωνςαντινούπολιν, καὶ αὐτὸς ὁ βασιλεὺς νὰ τὸν σηκωθῇ.

Ὅσοι δὲ ἀπὸ τοὺς ςρατιώτας αὐτοῦ ἐσυλλήφθησαν, τούτους ἐπαρακίνησαν οἱ Ἑβραῖοι τοὺς Τούρκους νὰ μὴ τοὺς θανατώσουν, ἀλλὰ νὰ τοὺς δώσουν διαφόρους κολάσεις καὶ βασάνους, ἕως οὗ εἰς αὐτὰς ἀποθάνωσι. Καὶ οὕτως ἐπειδὴ οἱ βάρβαροι τοὺς παρέδωσαν πρὸς τοῦτο τοὺς ἀνθρώπους, τὸ πονηρὸν γένος ἄλλους μὲν ἐσούβλισε, καὶ ζωντανοὺς ἔψησεν, ἄλλους δὲ εἰς πυρκαϊὰν κατέκαυσεν, ἄλλους ἀπὸ κρεάγρας ἐκρέμασε, καὶ πρὸς ἄλλους ἄλλα σκληρότατα μετεχειρίσθη μαρτύρια, τὰ ὁποῖα νὰ

dessein tandis que les Janiotes faisaient des sacrifices pécuniaires pour conjurer l'orage qui grondait sur leurs têtes.

Denys, chef de la révolte, entendant le cri de guerre des Turcs et voyant le désordre des siens, prit aussitôt la fuite et vint se cacher dans la caverne de Saint-Jean précurseur, qui était au lieu où l'on voit maintenant la mosquée d'Aslan pacha. Alors on fit de grandes perquisitions pour le trouver; et il est probable qu'on n'y aurait pas réussi sans le secours des juifs, race ennemie des chrétiens, qui l'amenèrent enchaîné et le livrèrent aux juges. Ceux-ci, sans faire la moindre enquête, le condamnèrent aussitôt à être écorché vif, et ayant fait remplir sa peau de paille, elle fut promenée de ville en ville jusqu'à Constantinople. On dit que le sultan quitta son sopha pour la voir, et ainsi s'accomplit sa prophétie amphibologique portant: *qu'il irait à Constantinople et que le sultan se lèverait pour le recevoir.*

Quant aux soldats de la bande de Denys qui furent pris, les juifs persuadèrent aux Turcs, de les faire mourir à petit feu au milieu des tortures et des supplices prolongés. En conséquence de cet avis, les barbares remirent ces malheureux entre les mains des Hébreux. Alors cette race cruelle fit rôtir les uns à petit feu, attacha les autres à des crocs de fer et inventa des tourments que je n'ose rapporter à cause de leur atro-

διηγηθῶ κατὰ μέρος ἀποφεύγω διὰ τὴν βαρβαρότητα αὐτῶν, ἕκαςος δὲ ἠμπορεῖ νὰ κρίνῃ, μανθάνων μόνον, ὅτι οἱ Ἑβραῖοι εἶχαν εἰς τοῦτο πᾶσαν ἐξουσίαν ἀπὸ τοὺς Τούρκους, καὶ ἐνθυμούμενος, εἰς πόσην ἦτον ἱκανοὶ νὰ φθάσουν ὠμότητα καὶ διὰ χάριν πρὸς τοὺς κρατοῦντας καὶ διὰ τὸ πρὸς ἡμᾶς ἄσπονδον μῖσός των.

Κατηδάφισαν δὲ οἱ Τοῦρκοι καὶ τὸ τοῦ ἁγίου Δημητρίου μοναςήριον ἀπὸ τὰ θεμέλια, ἀφήσαντες μόνον τὸν ἱερὸν ναὸν ἀβλαβῆ· καὶ τοὺς ἐκεῖ πατέρας διασκορπίσαντες, διήρπασαν τὰ πλούσια κτήματα καὶ ὑπάρχοντά του, τῶν ὁποίων παρατρέχων τ' ἄλλα, ἀναφέρω μόνον, ὅτι εἶχεν εἰς διάφορα χωρία δεκαοκτὼ μετόχια, ἕκαςον μὲ τὴν ἰδίαν του ἐκκλησίαν.

Τέλος, ἐπειδὴ οἱ Τοῦρκοι ἔγραψαν ἀναφορὰν πρὸς τὸν βασιλέα των, κηρύττοντες τοὺς χριςιανοὺς ἀπειθεῖς τῆς βασιλείας καὶ ἀποςάτας, ἦλθεν ἀπὸ τὴν Κωνςαντινούπολιν χάτι σερίφι νὰ τοὺς ἐξώσουν ἀπὸ τὸ κάςρον, ἀφαιροῦντές τους ὅλην, ὅσην εἶχαν τιμὴν καὶ δύναμιν, κατὰ τὰς συνθήκας. Οὕτως ἀπωσθέντες, ἔκτισαν ἔξω οἰκίας μικρὰς καὶ εὐτελεῖς, καὶ ἔζων ταπεινοὶ καὶ καταφρονημένοι.

ΧΡΟΝΙΚΌΝ.

Παρέλαβον οἱ Τοῦρκοι τὰ Ἰωάννινα ἐπὶ ἔτους 6939, ἰνδικτιῶνος 9, Ὀκτοβρίου 9, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1431.

Ἐκυριεύθησαν τὰ Ἰωάννινα σὺν τῇ Θεσσαλονίκῃ ἐπὶ ἔτους 6938, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1430.

Ἡ δὲ Ἀκαρνανία, ἤγουν ἡ Ἄρτα ἐπὶ ἔτους 6957, μαρτίου 24, ἡμέρᾳ δευτέρᾳ, ἀπὸ δὲ Χριςοῦ 1449.

cité. Mais on s'en fera sans peine une idée si on pense qu'on leur laissa l'entière liberté d'assouvir leur haine naturelle contre les chrétiens, haine augmentée par le désir qu'ils avaient de faire plaisir aux Turcs dont ils s'étaient faits les bourreaux volontaires.

Après cette catastrophe les Turcs détruisirent le couvent de Saint-Démétrius, dont ils ne respectèrent que l'église. Ils en dispersèrent les religieux et confisquèrent le trésor ainsi que les biens fonds qui étaient si considérables, que, pour en donner une idée, il me suffit de dire que ce monastère possédait dans différents villages dix-huit métairies dont chacune avait son église.

Enfin, les Turcs ayant adressé à leur sultan un rapport dans lequel les chrétiens étaient accusés de rebellion, ils furent, en vertu d'un kat-y-chérif, chassés de la forteresse de Janina et dépouillés des privilèges qui leur étaient accordés par le traité...... A la suite de cette disgrace, les Grecs bâtirent loin du château des cabannes dans lesquelles ils se retirèrent et vécurent humiliés et confus.

CHRONIQUE.

Les Turcs s'emparèrent de Janina le neuf de l'indiction, l'an du monde 6939, ou neuf octobre 1431.

Suivant d'autres, ce fut en même temps que de Thessalonique, l'an 6938 ou 1430.

D'Acarnanie ou l'Arta, en 6957, le lundi 24 mars 1449.

Ἡ δὲ Ναύπακτος ἐπὶ ἔτους 7007, ἀπὸ δὲ Χριστοῦ 1599.

Εἰς τὰ 1683 ἐκστράτευσαν οἱ Τοῦρκοι κατὰ τῶν Γερμανῶν, καὶ πολεμήσαντες ἐνικήθησαν κατὰ κράτος, καὶ ἔχασαν τριακοσίας χιλιάδας ἀνθρώπων.

Ἐπῆραν οἱ Βενετοὶ τὴν ἁγίαν Μαύραν καὶ Πρέβεζαν ἐπὶ ἔτους 1684.

Ἐπῆραν τὴν Κορώνην, Καλαμάταν, Ζαρνακὰ καὶ Ἀβαρίκον ἐπὶ ἔτους 1685.

Ἐπῆραν ἔτι τὴν Μεθώνην καὶ τὸ Ἀνάπλι ἐπὶ ἔτους 1686.

Ἐπῆραν ὁμοίως τὴν Ναύπακτον καὶ ὅλον τὸν Μωρέαν ἐπὶ ἔτους 1687.

Τὸ αὐτὸ ἔτος ἐπῆραν οἱ Γερμανοὶ τὸ Βελλεγράδι.

Εἰς τὰ 1690, ἐκστρατεύσας ὁ βεζίρης Κιοπριλῆς, ὑπέταξε τὸ Νύσι καὶ Βελλεγράδι, κατασφάξας πολλοὺς τῶν Γερμανῶν.

Εἰς τὰ 1691 ὑπέταξαν οἱ Γερμανοὶ τὸ Νύσι καὶ τὰς Σκοπίας ἕως τὸ Κιοπριλί.

Εἰς τὰ 1691 κατέβη ὁ Χαλὶλ πασᾶς, καὶ ἐπῆρε τὴν Αὐλῶνα ἀπὸ τοὺς Βενετούς.

Εἰς τὰ 1700 ἔκλεισεν ὁ Τοῦρκος εἰρήνην μὲ τὸν Αὐτοκράτορα τῆς Γερμανίας καὶ τοὺς Βενετοὺς, βασιλεύοντος τοῦ Σουλτὰν Μουσταφᾶ τοῦ Β'.

Εἰς τὰ 1710, σεπτεμβρίου 7 καὶ 8 ἐφάνη μέγα πλῆθος ἀκρίδων, κατερχομένων ἀπὸ τὸ βόρειον μέρος, καὶ διαβαινουσῶν πρὸς τὴν Ἄρταν. Ἡ διάβασίς των ἄρχισεν ἀπὸ τὸ ἑσπέρας τῆς 7 τοῦ μηνὸς, καὶ διήρκεσεν ὅλην τὴν

De Naupacte, en 7007 ou 1599.

En 1683, les Turcs marchèrent contre les Allemands, par lesquels ils furent mis en déroute avec perte de trois cent mille hommes.

En 1684, les Vénitiens s'emparèrent de Prévésa et de Sainte-Maure.

En 1685, de Coron, Calamate, Zarnaca et Navarin.

En 1686, de Modon et de Naupli.

La même année, les Allemands prirent Belgrade.

En 1690, le grand visir Kiuprili reprit Belgrade, et s'empara de Nixid, après avoir fait un grand carnage des Allemands.

En 1691, les Allemands reprirent Nixid, s'emparèrent d'Uskiup et du pays jusqu'à Tchiouperli.

La même année, Chalil pacha enleva la ville d'Aulone aux Vénitiens.

En 1700, sous le règne de Moustapha II, la Porte conclut la paix avec l'empereur d'Allemagne et les Vénitiens.

En 1710, le 7 et 8 septembre, parut une nuée de sauterelles, venant du nord et se dirigeant du côté de l'Arta; elles étaient si nombreuses, qu'elles obscurcissaient la lumière du soleil, et leur passage, qui commença le soir du 7, dura toute la journée suivante.

8. Ἦτον δὲ τόσον πυκναὶ, ὥς τε ἐσκίαζον τὸν τόπον, ὅθεν διήρχοντο, κρύπτουσαι τὸν ἥλιον.

Εἰς τὰ 1714, ἰουλίου 27, ἡμέρᾳ κυριακῇ, ὥρᾳ 6 τῆς ἡμέρας, ἔγινεν εἰς τὰς παλαιὰς Πάτρας σεισμὸς, ὅς τις ἐκρήμνισε τὰ καμπαναρεῖα τῶν ἐκκλησιῶν, τοὺς νάρθηκας τινῶν ἀπ' αὐτὰς, καὶ μερικὰ παλάτια· ἐσχίσθησαν δὲ καὶ οἱ τοῦ κάστρου πύργοι ἄνωθεν ἕως κάτω, καὶ ἔπεσαν τινὲς ἀπὸ τὰς ἐπάλξεις του.

Εἰς δὲ τὰς 28 αὐγούστου, ἔγινεν ἄλλος σεισμὸς μεγαλήτερος τοῦ πρώτου εἰς τὴν Κεφαληνίαν, ὅτε παρευρίσκετο ἐκεῖ καὶ ὁ ἀρχιναύαρχος μὲ ὅλον τὸν στόλον· ἐκρήμνισε δὲ οὗτος 280 σπήτια, καὶ ἄνοιξεν ἡ γῆ, ἀναβράζουσα νερόν· οἱ δὲ ἄνθρωποι διέτριψαν δύο μῆνας ἔξω εἰς τὰ περιβόλια, ἕως οὗ ἔπαυσεν.

Εἰς τὰ 1715 ἐπῆραν οἱ Τοῦρκοι τὸν Μωρέαν καὶ τὴν ἁγίαν Μαύραν, καὶ ἐπληρώθη τὸ ἄνωθεν σημεῖον.

Εἰς τὰ 1715 κατέβη ὁ Βεζίρης εἰς τὴν Κόρινθον μὲ ἑξῆντα χιλιάδας στρατεύματος, καὶ ὑπέταξεν εἰς ἕνα μῆνα καὶ αὐτὴν καὶ ὅλον τὸν Μωρέαν, ὅπου ἐμεταχειρίσθη μεγίστην ὠμότητα, κατασφάξας καὶ αἰχμαλωτίσας ὑπὲρ τεσσαράκοντα χιλιάδας ἀνθρώπων.

Εἰς τὰ 1716 ἐκστράτευσεν ὁ Βεζίρης κατὰ τῶν Γερμανῶν μὲ τετρακοσίας χιλιάδας στρατεύματος. Ἀλλὰ, Θεοῦ θέλοντος, ἔπεσαν αἰχμάλωτοι μὲ αὐτὸν τὸν Βεζίρην εἰς χεῖρας τῶν χριστιανῶν.

Τὸ αὐτὸ ἔτος, μαρτίου 1, κατέβη βασιλικὸς ἄνθρωπος μὲ ἐξουσίαν μεγάλην νὰ ἐβγάλῃ τοὺς ἀνθρώπους ἀπὸ τὴν Λάρισσαν ἕως τὴν Σαϊάδα, διὰ ν' ἀνοίξουν καὶ νὰ στρώ-

1714. Le 27 juillet, on ressentit à Patras un tremblement de terre, qui renversa les clochers et les portiques de plusieurs églises, ainsi que beaucoup d'édifices. Les tours du château se fendirent du haut en bas, et plusieurs créneaux s'écroulèrent.

Le 28 août, on éprouva un tremblement de terre beaucoup plus terrible dans l'île de Céphalonie, pendant que l'amiral Vénitien s'y trouvait avec sa flotte. Deux cents quatre-vingts maisons furent renversées. La terre s'ouvrit, il en jaillit des sources d'eau chaude et les habitants passèrent deux mois campés dans les jardins.

En 1715, les Turcs s'emparèrent de la Morée et de l'île de Sainte-Maure, événements précédés par des tremblements de terre, qui annonçaient la colère céleste.

La même année, le grand visir descendit à la tête de soixante mille hommes, vers Corinthe, et dans la durée d'un mois, il soumit cette ville, ainsi que toute la Morée, qu'il saccagea et dont il fit esclaves un grand nombre d'habitants.

En 1716, le grand visir marcha contre les Allemands à la tête de quatre cent mille hommes, mais Dieu permit qu'il fut battu avec une perte considérable, et fait lui-même prisonnier.

(1) Le premier de mars de la même année, un envoyé du grand-seigneur, muni de pouvoirs, se pré-

---

(1) Voy. T. I, p. 439, n. 1, où ce fragment est rapporté avec des variantes.

σουν τοὺς δρόμους ἑξῆντα πόδας τὸ πλάτος, καὶ νὰ ἑτοιμάσουν ζωοτροφίας, καὶ ὅσα ἄλλα ἀναγκαῖα τοῦ ςρατεύματος, τὸ ὁποῖον ἔμελλε νὰ διαβῇ ἐκεῖθεν κατὰ τῶν Κορυφῶν. Ἀλλ' ἑτοιμαζομένων τούτων, ἐμποδίσθη ὁ Βεζίρης, καὶ ἦλθεν ἀντ' αὐτοῦ ὁ Καραμουςραφᾶ πασᾶς μὲ ἑξῆντα πέντε χιλιάδας ςρατιωτῶν.

Ὅτε δὲ ἦλθεν οὗτος εἰς τὸν Βουθρωτὸν, ἔφθασε καὶ ὁ καπετὰν πασᾶς Τζανοὺμ Χότζας διὰ θαλάσσης, ἔχων σουλτάνας ἑξῆντα, γαλόνια σαράντα, γαλιότας, καὶ ἄλλα πλοῖα, διὰ τῶν ὁποίων, ἐξαίφνης ἐλθόντες, κατέλαβον τὸ ἐν Κασσώπῃ ςενὸν εἰς τὴν Παναγίαν. Οἱ δὲ Βενετοὶ, ἐρχόμενοι ἔξωθεν μὲ 28 καράβια, ἐπέπεσαν βιαίως κατ' αὐτῶν, καὶ συντρίψαντες μερικὰ ἀπὸ τὰ καράβιά των, ἔσχισαν τὸν ςόλον, καὶ ἐπέρασαν εἰς τοὺς Κορυφούς.

Ὁ δὲ Σερασκέρης διαβὰς μὲ τὸ ςράτευμά του πέραν ἐπὶ τῆς νήσου, ἐσκήνωσε παρὰ τὸν Ποταμὸν ὡς δέκα μίλια μακρὰν τοῦ κάςρου. Διήρκεσε δὲ ὁ πόλεμος εἴκοσιν ἑπτὰ ἡμέρας, καὶ ἠφανίσθη πολὺ τοῦ Τουρκικοῦ ςρατεύματος. Τέλος ἔπεσε τὴν νύκτα βροχὴ τόσον ῥαγδαία, ὥςτε ἔσυρε τὰ πράγματά των εἰς τὴν θάλασσαν, καὶ οἱ βάρβαροι ἐξυπνήσαντες, εἶδον, λέγουν, πλῆθος νέων φερόντων εἰς χεῖρας λαμπάδας ἀναμμένας, καὶ ἕνα γηραλέον ἐπίσκοπον βαςάζοντα ῥάβδον καὶ διώκοντα αὐτούς.

senta avec l'ordre de mettre en réquisition tous les habitants, pour ouvrir une route de soixante pieds de largeur, depuis Larisse jusqu'à Sayadèz, et de disposer ce qui était nécessaire pour les vivres et les logements d'une armée dirigée contre Corfou. Sur ces entrefaites, le visir qui devait la commander en ayant été empêché, on donna le commandement de l'armée, qui était de soixante-cinq mille hommes, à un nommé Cara Moustapha.

Celui-ci étant venu camper à Buthrotum, y fut joint par la flotte du Capitan pacha, composée de soixante sultanes, quarante galions, ainsi que de galiotes et d'armements légers, avec lesquels il s'empara du détroit situé vis-à-vis la vierge de Cassopo. Les Vénitiens, qui se trouvaient au large avec vingt-huit vaisseaux, étant survenus, attaquèrent la flotte turque, dont ils coupèrent la ligne, et entrèrent ainsi à Corfou.

Le Seraskier (1) ayant opéré son débarquement dans l'île de Corfou, dressa ses tentes près de Potamos, à dix milles de la place qu'il assiégea durant vingt-sept jours, avec une grande perte d'hommes. Pendant la nuit du 28e jour, il tomba une pluie si abondante qu'elle entraîna les bagages dans la mer. Les barbares, réveillés par cet ouragan, aperçurent un grand nombre de personnes portant des cierges allumés, précédés d'un évêque très-âgé, tenant son bâton pastoral à la main, qui semblait les menacer. (2)

---

(1) Titre des généraux turcs.

(2) Les Corfiotes prétendent que cet évêque était Saint-

Τούτων δὲ καὶ ἄλλων πολλῶν καὶ παραδόξων σημείων φανέντων, ἔπεσεν ἐπ' αὐτοὺς φόβος καὶ τρόμος, καὶ ἀφήσαντες τὰς σκηνὰς, τὰ ἅρματα, τοὺς βασιλικοὺς θησαυροὺς, καὶ αὐτὰ τὰ ζῶα, ἔτρεχαν, καὶ ἄλλοι μὲν ἔμβαιναν εἰς τὰ πλοῖα, ἄλλοι δὲ ἐῤῥίπτοντο εἰς τὴν θάλασσαν καὶ ἐπνίγοντο, πολλοὶ δὲ καὶ ὑπ' ἀλλήλων ὡς ὑπὸ ἐναντίων κατεσφάγησαν. Οἱ δὲ σωθέντες ἦλθον εἰς τὰ Ἰωάννινα, φέροντες ὑπὲρ δύο χιλιάδας πληγωμένους, οἵ τινες ὅλοι σχεδὸν ἀπέθαναν. Καὶ ταῦτα μὲν τότε·

Εἰς δὲ τὰ 1731, ἰουλίου 25, ἡμέρᾳ σαββάτῳ πρὸς τὸ ἑσπέρας, ἦλθεν εἰς τὰ Ἰωάννινα λεγόμενός τις υἱὸς τοῦ Σουλτὰν Ἀχμέτη, καὶ ἐξάδελφος τοῦ Σουλτὰν Μουράτη, ὅς τις διέτριβε περί που εἰκοσιπέντε χρόνους εἰς τὴν Ἰταλίαν μετὰ τῆς μητρὸς αὐτοῦ.

Αὕτη, ὡς λέγεται, ἦτον Γενοβαία, ὡραία εἰς ὑπερβολὴν καὶ χαρίτων πλήρης. Ἰδὼν δὲ αὐτὴν ὁ Σουλτάνος, εἰς ἔρωτα ἦλθε, καὶ ἐγέννησεν ἀπ' αὐτὴν υἱὸν, τὸν ὁποῖον Σελὶμ ὠνόμασε κρυφίως. Καὶ ἡ μὲν γυνὴ ἤθελε νὰ εἰσέλθῃ εἰς τὰ βασίλεια, καὶ εἰς τοῦτο πολλάκις τὸν βασιλέα ἐβίαζεν· ἐκεῖνος ὅμως ςέλλων πρὸς αὐτὴν δῶρα πλούσια, τὴν παρήγγελλε πάντοτε νὰ φυλάττῃ τὸ γενόμενον μυςικόν· καὶ ὅταν τὸ παιδίον ἔφθασεν εἰς τὸν δωδέκατον τῆς ἡλικίας χρόνον, τὴν ἔδωσεν ἕνα μιλιόνιον φλωρία, καὶ εἰς τὴν πατρίδα της νὰ ἐπιςρέψῃ μετὰ τοῦ υἱοῦ των τὴν ἐπρόςαξε.

Frappés de ce prodige et de plusieurs signes surnaturels, l'épouvante se répandit parmi les Turcs qui prirent aussitôt la fuite en abandonnant tentes, armes, chevaux, et jusqu'au trésor impérial. Les uns regagnant leurs vaisseaux, les autres se jettant à la mer, où la plupart se noyèrent, enfin, plusieurs se prenant pour ennemis, se chargèrent avec fureur et s'égorgèrent entre eux. Les fuyards qui parvinrent à passer sur le continent, apportèrent avec eux à Janina, deux mille blessés, qui moururent presque tous.

Le samedi 25 juillet au soir, de l'année 1731, on vit arriver à Janina un prétendu fils du sultan Achmet, cousin du sultan Mourat, qui disait avoir passé environ vingt-cinq ans, en Italie.

Sa mère, suivant ce qu'il racontait, qui était Génoise et d'une rare beauté, se trouvant dans son jeune âge à Constantinople, avait plu au sultan qui, d'un

---

Spiridion, qui fit ce miracle pour épouvanter les Turcs. Mais le fait historique est la résistance héroïque du général Schellembourg, qui, voyant les Turcs affaiblis par une maladie contagieuse, harassés par les fatigues et épuisés par une pluie des tropiques, telles que sont celles de Corfou, fit une sortie sur les infidèles qu'il força de se rembarquer précipitamment. Afin de contenter les Grecs, qui voient par-tout des miracles, le sénat de Venise décréta qu'à l'avenir on ferait une procession annuelle pour remercier Saint-Spiridon de la délivrance de Corfou, et qu'on éleverait une statue en marbre au maréchal de Schellembourg. Le double vœu du sénat fut exécuté; Saint-Spiridon reçoit encore les actions de grâce des Corfiotes, et l'étranger salue avec respect la statue du brave, qu'on voit de nos jours en entrant dans la *Fortezza vecchia* de Corfou.

Ο δὲ παῖς, ἀγχίνους ὢν καὶ εὐφυὴς, πᾶσαν ἐδιδάχθη παιδείαν, καὶ ὑπὸ τῶν ἐκεῖ κυβερνώντων ἄρχων τριακοσίων ϛρατιωτῶν ὠνομάσθη. Ἀλλ' ἀτακτήσας μετὰ χρόνου ἱκανοῦ παρέλευσιν, ἐφυλακώθη, καὶ μετὰ καιρὸν ἐδιώχθη ἀπὸ τὴν πόλιν. Τότε καταφυγὼν, ἐτρέφετο εἰς ἕνα μοναϛήριον, ὅπου γνωρίσας τινὰς ἐμπόρους Ἰωαννίτας, διαβαίνοντας ἐκεῖθεν, ἦλθε μὲ αὐτοὺς εἰς τοὺς Κορυφούς· ἐκεῖ δὲ, ἐλθὼν εἰς τοῦ ϛρατηγοῦ πρὸς ἐπίσκεψιν, ἐκάθησεν ἀνωτέρω ἀπ' αὐτὸν, καὶ ἐρωτηθεὶς, ποῖος εἶναι, ὡμολόγησε πρῶτον, ὅτι εἶναι υἱὸς Σουλτάνου. Τοῦτο ἀκούσας ὁ ϛρατηγὸς, ἐσηκώθη καὶ τὸν ἐπροσκύνησε, καὶ τὸν ἐπαρακίνησε νὰ ὑπάγουν ὁμοῦ εἰς τὴν Βενετίαν, ὅθεν νὰ τὸν ϛείλῃ αὐτὸς μὲ ἔξοδά του εἰς τὴν Κωνϛαντινούπολιν, εἰς τὸ ὁποῖον ὁ νέος συγκατένευσε προθύμως.

Οἱ δὲ Ἰωαννῖται μαθόντες ταύτην τὴν ὁμολογίαν του, τὸν ἐμπόδισαν, καὶ τὸν ἔφεραν μεθ' ἑαυτῶν εἰς τὴν Σαϊάδα, ἐξοδεύοντες αὐτοὶ, ὅτι ἐκεῖνος ἦτον παντάπασιν ἀχρήματος, καὶ ἐκεῖθεν ἦλθον εἰς τὴν Ζέλοβαν, ὅθεν ἔγραψαν πρὸς τὸν Κατὴν καὶ τὸν Βέην, φανερόνοντές τους τὸ πρᾶγμα, καὶ ζητοῦντες τ' ἀναγκαῖα φορέματα, ὅτι ὁ νέος ἦτον ἐνδυμένος ϛενά. Ἀλλ' οὗτοι μὴ προσέξαντες παντελῶς, οὐδ' ἀπεκρίθησαν· μόνον ὁ ἐπιϛάτης τοῦ Βέη ὑπῆγε, καὶ προσκυνήσας ἑπτάκις ἕως τὴν γῆν, τοῦ ἐφίλησε τὰ ποδάρια. Καὶ τὸ δειλινὸν ἀνέβη εἰς τὸ ἄλογον

commerce secret avec elle, eut un fils, auquel il donna le nom de Selim.

Cette femme voulant alors entrer au sérail, le sultan s'y refusa en la faisant taire à force de présents, et, quand son fils fut parvenu à l'âge de douze ans, il donna un million de ducats d'or à la mère et à l'enfant, en leur ordonnant de retourner dans leur pays.

Le fils, qui avait une aptitude particulière, s'étant distingué dans ses études, fut nommé par le gouvernement Génois commandant de trois cents hommes, et s'étant bientôt après mal conduit, il fut incarcéré et condamné au bannissement. Comme il se réfugia par suite de cet évènement dans un monastère, il eut occasion de voir des marchands janiotes qui passaient par là, et il vint avec eux à Corfou. Arrivé dans cette ville, il courut rendre visite au gouverneur, sur lequel, et de prime abord, il prit la place d'honneur. Cette démarche ayant fait sensation, on lui demanda quelle était sa condition pour en user ainsi, à quoi il répondit, pour la première fois, *qu'il était fils de sultan*. Le général entendant ce propos se leva et le salua en cette qualité, en l'invitant à se rendre avec lui à Venise, à condition de l'envoyer de-là, à ses frais, à Constantinople, ce à quoi celui-ci consentit avec plaisir.

Mais les janiotes, ayant connu cette révélation, prévinrent ce dessein en s'emparant du soi-disant fils de sultan, qui n'avait pas un denier. Ils le transportèrent, à leurs frais, à Sayadèz, et de-là à Dgélova. Arrivés dans ce village, ils avisèrent le cadi et le bey de Janina, de l'aventure qui se passait, en leur deman-

τὸ ὁποῖον ὁ Ἰμίνης τῆς Σαϊάδος τὸν ἔδωσε, καὶ ἦλθεν ὡς Φράγκος, καὶ τὸν ἐδέχθησαν εἰς τὸ σπῆτι τοῦ Σπαράγκη πλησίον τῆς βρύσεως εἰς τὰ μνήματα. Ὅταν δὲ ἦλθον ὁ Κατὴς καὶ ὁ Βέης εἰς προσκύνησίν του, οὗτος ἐξαπλωμένος, δὲν ἐκινήθη παντάπασιν, ἀλλὰ τοὺς ἐφοβέρισε σφοδρῶς.

Οὗτοι δὲ ἔγραψαν μετ' ὀλίγας ἡμέρας ἀναφορὰν πρὸς τὸν βασιλεύοντα τότε Σουλτὰν Μαχμούτην. Γνωρίσας δὲ ὁ βασιλεὺς ὅσα τὸν ἔγραφον, ἔςειλε καὶ ἐφόνευσαν τὸν νέον, τὴν 18 αὐγούςου, τὴν νύκτα· οἱ δὲ ἀπεςαλμένοι λαβόντες τὴν κεφαλήν του, ἔῤῥιψαν τὸ σῶμα εἰς τὴν λίμνην, καὶ ἐπέςρεψαν εἰς τὴν Κωνςαντινούπολιν.

Εἰς τὰ 1735, δεκεμβρίου 22, ὥραν 8 τῆς νυκτὸς, ἐπλήρωσε τὸ κοινὸν χρέος ὁ μακαρίτης Ἰωαννίνων Ἱερόθεος· εἰς δὲ τὰς 5 ἰαννουαρίου ἐχειροτονήθη Ἰωαννίνων ὁ Γρηγόριος, γέννημα καὶ θρέμμα τῆς Κωνςαντινουπόλεως, καὶ ἦλθεν εἰς τὸν αὐτοῦ θρόνον, ἔτει 1736, ἀπριλλίου 11, ἡμέρᾳ κυριακῇ· εἰσερχομένου δὲ αὐτοῦ διὰ τῶν μονοξύλων, ἔδραμεν ὁ λαὸς, καὶ τὸν ἐδέχθη μὲ μεγάλην πομπήν.

Τὸ αὐτὸ ἔτος ἄναψεν εἰς τὰ Ἰωάννινα θανατικὸν φοβερὸν, ὥς τε ἀπέθνησκαν πενῆντα καὶ ἑξῆντα, πολλάκις δὲ καὶ ὀγδοῆντα ἄνθρωποι τὴν ἡμέραν. Εἰσήχθη δὲ ὁ μολυσμὸς ἀπ' ἕνα γούναρην, Ζαμάρην ὀνομαζόμενον, ἐλθόντα ἀπὸ τὴν Βλαχίαν· καὶ διήρκεσεν ἀπὸ τὸν φευρουάριον ἕως τοῦ ἁγίου Δημητρίου.

dant des vêtements à la turque pour leur aventurier, car il était habillé à la franque. Ceux-ci dédaignant de répondre à une pareille demande, se contentèrent d'envoyer vers le prétendu prince, l'intendant du bey, qui, après sept révérences, lui baisa les pieds. Enfin, dans l'après-midi, ayant monté le cheval que lui avait donné l'intendant de Sayadèz, notre aventurier, vêtu à la *franque*, fit son entrée à Janina, où il fut logé dans la maison de Sparangé, près de la fontaine du cimetière. Ce fut dans ce lieu qu'il reçut la visite du cadi et du bey, sans se mouvoir de son sopha, et en leur adressant de sévères réprimandes.

Ces magistrats envoyèrent quelques jours après un rapport de ce qui se passait à l'Empereur, qui était alors le sultan Mamoud. Ce prince expédia aussitôt des officiers, qui décapitèrent l'aventurier la nuit du 18 août, et jetèrent son cadavre dans le lac, après s'être emparés de la tête, qu'ils emportèrent à Constantinople.

Le 22 décembre 1735, l'archevêque Iérothée mourut, et le 5 janvier, le nommé Grégoire, né et élevé à Constantinople, fut nommé au siège de Janina, dont il prit possession le dimanche 11 avril, au milieu d'une pompe populaire, les habitants l'ayant reçu au bord du lac qu'il traversa en bateau.

Une peste horrible, apportée de la Valachie, par un fourreur nommé Zamari, se manifesta pendant la même année à Janina. Ses ravages furent tels, qu'il mourut journellement cinquante, soixante et jusqu'à quatre-vingts personnes, pendant sa durée, qui eut lieu depuis le mois de février jusquà la Saint-Démétrius.

Εἰς τὰ 1737 διετάχθη εἰς τὰ Ἰωάννινα φόρος πενῆντα πέντε πουγκίων.

Τὸ αὐτὸ ἔτος, μαΐου 9, πέμπτη τῆς Ἀναλήψεως, ἔπεσεν ἀςραπὴ εἰς τὸ ἀρχοντικὸν τοῦ Μίσου, καὶ τοῦ ἔκαυσε τὸν πύργον· ἔπειτα δὲ, ἐπειδὴ ἐκίνησε διὰ τὴν Κωνςαντινούπολιν, ἔχων σκοπὸν νὰ παραπονεθῇ ἀπὸ τὸν Χατζῆ πάσαν, ἔςειλεν οὗτος καὶ τὸν ἐδολοφόνησαν εἰς τὸ ςενὸν τοῦ Τουρνάβου μαζι μὲ ἕνα Μετζοβίτην, ὅπου ἔμεινεν ἄταφος ἡμέρας πέντε, καὶ ἔπειτα τὸν ἔθαψαν οἱ Κονιάροι. Ἄφησε δὲ παιδία τρία, ὀνομαζόμενα Στέφανον, Γεώργιον, καὶ Ἀλέξιον.

Εἰς τὰ 1739, μῆνα ἀπρίλλιον, ἀπέθανεν ὁ Ἀλῆ βεης, υἱὸς τοῦ Ἀσλάν πασα. Ὁ θάνατος τούτου ἔφερεν εἰς τὴν πόλιν ταύτην μεγάλα κακά· καὶ ἔμειναν οἱ υἱοί του Σουλεϊμάνης καὶ Χουσεΐνης, κυβερνῶντες τὸ μουσελιμλῆκι διὰ τοῦ ἐπιςάτου των ἕως τὰς 9 φευρουαρίου, ὅτε ἀλλάχθη ὁ πασᾶς, καὶ γενόμενος νέος ὁ Αβδουλᾶ πάσας, διώρισε μουσελίμην τὸν Αχμέτην, ἀδελφὸν τοῦ ἀποθανόντος Ἀλῆ.

Εἰς τὰ 1740, ἰαννουαρίου 24, ἔγινε τὴν νύκτα σεισμὸς μέγας, διαρκέσας ἀπὸ τὰς ἑπτὰ ἕως τὰς ἐννέα

En 1737, la ville fut grevée d'un impôt de cinquante-cinq bourses. Le 9 mai, la foudre tomba sur la maison de Misos, dont elle renversa la tour. Cet archonte s'étant mis en route quelque temps après pour se rendre à Constantinople, dans l'intention d'y porter plainte contre Hadgi pacha, celui-ci dépêcha sur ses pas des sicaires qui l'assassinèrent dans le défilé de Tournovo (1), ainsi qu'un Mezzovite qui l'accompagnait, et leurs cadavres, après être restés cinq jours sans sépulture, furent enterrés par les Coniarides (2). Misos laissa en mourant trois fils, qui étaient Etienne, Georges et Alexis (3).

Au mois d'avril 1739, mourut Ali bey, fils d'Aslan pacha, dont la perte causa de grands maux à Janina. Ce chef avait deux fils appelés Soliman et Hussein, qui administrèrent le *Mousselimlik*, par l'entremise d'un intendant, jusqu'au neuf février de l'année suivante; temps auquel la Porte nomma à ce poste Abdoulla pacha, qui choisit à son tour pour mousselim de la ville, Achmet, frère d'Ali bey qui venait de mourir (4).

Le 24 janvier 1740, on éprouva un tremblement

---

(1) C'est le Tempé dont l'auteur veut parler.

(2) Peuplades de la Thessalie. Voyez T. III, p. 97 et 98 de ce voyage.

(3) Misos. Il reste encore des descendants de cette famille, qui sont établis à Constantinople.

(4) Ici finissent les satrapes d'origine osmanlique, et commencent les pachas de race albanaise, qui se sont succédé jusqu'à nos jours.

ὥρας. Ἐσείετο δὲ ἡ γῆ συγκρατούμενα ἕως δέκα φοραῖς, ὥς τε ἐτρόμαξαν ὅλοι οἱ ἄνθρωποι.

Τέλος τὸ Διβάνι, παραδραμὸν τὸ σωτήριον ἀξίωμα τῆς πρὸς τοὺς Ἀλβανοὺς δυσπιςίας του, ἔκαμε πρῶτον Ἀλβανὸν πασᾶν τῶν Ἰωαννίνων Σουλεϊμάνην τὸν Ἀργυροκαςρίτην, ἄνθρωπον ἄξιον μὲν, ὅμως ἀνήσυχον, ὠμὸν, και βίαιον.

Οὗτος κατέτρεξε τοὺς άρματωλοὺς πολλῶν τόπων τῆς Ἠπείρου, καὶ συνέςειλε τοῦτο τὸ μερικὸν ςρατιωτικὸν τῶν χριςιανῶν. Ἐφόνευσεν ἔπειτα τὸν προεςῶτα τοῦ Ζαγορίου Γεώργιον, ὑιὸν τοῦ προῤῥηθέντος Μίσου, ἄνδρα φιλότιμον, ἔχοντα πεῖραν πραγμάτων, καὶ ἀνθιςάμενον εἰς τὴν βιαίαν καὶ φιλάρπαγον διοίκησίν του. Ἐφόνευσε δὲ καὶ ἄλλους ἐπισήμους διὰ τὴν δύναμιν ἢ τὸν πλοῦτον. Ἀλλὰ τέλος τὰ πολλὰ εἰς τὴν Κωνςαντινούπολιν παράπονα τῶν χριςιανῶν ἐκίνησαν τὴν ὀργὴν τῆς βασιλείας, καὶ τὸν ἐθανάτωσε.

Διάδοχος τούτου ἔγινεν ὁ Ἰωαννίτης Καλό πασας. Μ' ὅλον δὲ ὅτι ὁ νωθρὸς οὗτος Ὀθωμανὸς ἐκυβέρνησε μὲ' ὀλιγωτέραν βίαν, ὅμως ἀκολουθήσας τὸ δοσμένον ἀπὸ τὸν προκάτοχόν του κακὸν παράδειγμα, ἐδολοφόνησε τὸν πρωεςῶτα Νοῦτζον τὸν Βραδέτινον, καὶ μετ' ὀλίγον ἀπέθανε.

de terre qui dura avec des intermittences depuis sept jusqu'à neuf heures du jour, temps pendant lequel on compta dix secousses si violentes que la terreur fut générale.

Le divan, mettant enfin de côté le principe salutaire *de ne pas accorder sa confiance aux Albanais*, nomma, pour la première fois, un pacha tiré de cette nation, qui était un nommé Soliman d'Argyro Castron, homme de beaucoup de capacité, mais doué d'un caractère inquiet, cruel et violent. Il persécuta d'abord les *Armatolis*, de plusieurs contrées de l'Epire, et diminua le nombre de cette milice municipale, qui était composée de chrétiens. Il fit ensuite assassiner le primat de Zagori, Georges, fils de Misos, dont nous venons de parler, homme honorable et expérimenté, qui s'opposait à ses déportements et à sa rapacité. Il fit périr plusieurs autres personnes qui avaient la réputation d'être opulentes. Enfin, les plaintes continuelles que les chrétiens portaient à Constantinople, contre ses vexations, attirèrent sur lui le courroux du sultan, qui le fit décapiter.

Après la mort de ce chef, les Janiotes passèrent sous le gouvernement de Calo pacha, qui était né dans leur ville. Ce mahométan gouverna avec moins de violence; cependant, séduit par l'exemple de son prédécesseur, il fit égorger Noutza (1), primat de Vradeton (2), et peu après il finit lui-même ses jours.

(1) C'était le bisaïeul d'Alexis Noutza, aujourd'hui primat du canton de Zagori, dont il sera parlé ci-après.

(2) Village du canton de Zagori.

Μετὰ τοῦτον διωρίσθη πασᾶς Ἰωαννίνων, καὶ ἔπαρχος τῶν Θεσσαλικῶν Δερβενίων ὁ Βερατινὸς Κούρτης. Οὗτος ὁ Ἀλβανὸς ἔδειξεν ἀπὸ τὴν ἀρχὴν μεγάλην ἔχθραν πρὸς τοὺς χριστιανοὺς ἁρματωλοὺς, καὶ ἐπειδὴ ἔκαμε πρὸς αὐτοὺς, χωρὶς ἀνάγκην, καὶ καταδρομὰς κρυφὰς καὶ πολέμους φανεροὺς καὶ πεισματικοὺς, ἠνάγκασε πολλοὺς νὰ καταφύγουν εἰς τὰ βουνά· ὅθεν καταβαίνοντες ἔπειτα, ἐλεηλατοῦσαν τοὺς τόπους του· Ἐδιοίκησε δὲ ὡς δεκαπέντε χρόνους, πότε μὲ σφοδρότητα, καὶ πότε μὲ σταθερότητα, καὶ ἀπέθανε, φαρμακωθεὶς, ὡς λέγεται. Τὸν διεδέχθη δὲ ὁ Τεπελενιώτης Ἀλῆ πασᾶς.

Calo pacha fut remplacé par Courd, bey d'Avlone, qui reçut de la Porte les titres de pacha de Janina et de grand prévôt des défilés de la Thessalie. Ce visir Albanais manifesta dès le commencement, la plus grande haine contre les Armatolis chrétiens; et comme il sévit sans nécessité envers eux, par des persécutions, des trahisons et des guerres, il en força un grand nombre à se réfugier dans les montagnes, d'où ils descendirent bientôt après pour ravager les terres de son gouvernement. Après avoir administré pendant quinze ans, avec un mélange de fermeté et de sévérité, il mourut, dit-on, empoisonné.

Ali Tébélen, dont j'ai donné l'histoire, fut celui qui succéda à Calo pacha.



OBSERVATIONS SOMMAIRES

SUR L'HISTOIRE DE L'ÉPIRE

ATTRIBUÉE A MICHEL NÉPOTA DUC.

L'HISTOIRE de l'Épire, dont on vient de lire le texte inédit avec la traduction, laisse des doutes sur l'écrivain qui en est l'auteur. Le manuscrit porte bien en tête le nom de Michel Népota Duc, Μιχαὴλ Νεπότα Δουκὸς; mais si c'était le nom de l'auteur, il devrait être précédé ou suivi du mot Histoire, Ἱστορία, ou de quelque autre désignation analogue. Le titre étant donc isolé comme nous le voyons, on pourrait présumer qu'il fait connaître seulement la personne à laquelle le livre appartenait, comme cela arrive souvent pour constater la propriété de ces sortes d'objets. Une autre conjecture, quoique moins vraisemblable, porterait peut-être à penser que le *Michel Népota Duc*, se rapporte au mot Ἀριθμοί qui suit, et dont la signification serait que le propriétaire ou le copiste aurait fait précéder l'histoire de l'Épire d'une chronologie de sa façon. Sans insister sur ces hypothèses, qu'on peut comparer à *ces toiles d'araignées* (1) des commenta-

(1) M. Thomas-Smart Hughes, professeur au collége de Saint-

teurs, jaloux de faire de l'érudition à perte de vue, nous laisserons à notre auteur le nom de Népota Duc. Nous conviendrons même que c'est vraisemblablement celui de l'écrivain, qui aura omis d'y ajouter son titre d'historien, par une bizarrerie assez commune aux siècles d'ignorance où il écrivait.

Si ces considérations ne préviennent pas en faveur de Michel Népota Duc, son histoire n'en est pas pour cela moins intéressante sous plusieurs rapports. Elle nous révèle des choses essentielles par elles-mêmes, ou bien en ce qu'elles se rattachent à des évènements qui, sans elle, nous seraient entièrement inconnus. Ainsi on y trouve les annales particulières des trois principales provinces de la Grèce septentrionale à une époque remplie d'agitations, lorsque les derniers barbares qui l'envahirent remuaient les débris fumants des villes de la Grèce, déja désolée par les Suèves, les Alains et les Scytho-Sclaves, dont les hordes avaient frayé la route aux Mahométans. On remarque au milieu de ces convulsions à quel état d'anarchie était livré l'empire de Constantin, prince

---

Jean de Cambrige, en parlant d'un de ces redresseurs de virgules, a peint l'espèce en général dans le portrait qu'il trace du docte Palamas d'Athènes : « Il ôta, dit-il, son calpak, toussa deux « ou trois fois ; et se mit à expliquer un passage d'Homère, vers par « vers, en enveloppant la belle simplicité du poète *dans les toiles* « *d'araignées* de ses commentaires. Cette érudition me fit souvenir « d'une vieille épigramme, qui suppose le désespoir dont David « serait saisi s'il entendait un clerc de paroisse chanter ses psau- « mes (on pourrait ajouter), et les docteurs modernes en tor- « turer le sens. »

aussi indigne de l'apothéose que des honneurs de la légende (1), puisqu'il prépara la ruine de son pays par les institutions vicieuses d'ou sortirent ces grands vassaux qualifiés de rois, ῥῆγας; d'augustes, ἀυγούςους; de césars, καίσαρους; de despotes, δεσπότους; de ducs, δούκαδες; de comtes, κόμητες; de marquis, μαρκησίους; de barons, βαρουνίους; qui se disputèrent les lambeaux de l'empire sous ses faibles descendants. C'est ce que prouve notre historien, en rapportant ce qui se passait de son temps dans la Thessalie, province fertile, au sein de l'Épire, ainsi que dans l'Étolie.

Tels sont les évènements principaux qui frappent l'attention en lisant l'histoire des derniers âges de l'Épire, où l'on ne voit l'autorité des empereurs de Byzance, se ranimer à de longs intervalles, que pour expirer sous les coups des barbares sortis du Turkestan. C'est cette dernière ombre du tableau de la Grèce sortie de l'état sauvage, parvenue au plus haut période de la civilisation, et retombée dans l'abîme du malheur, que le faible pinceau de Népota a esquissée. Sans doute l'historien n'a pas considéré ces évènements du point de vue d'où il aurait dû les envisager; mais il sera toujours bon à consulter pour compléter les annales des trois provinces les plus classiques de la Grèce, dont les Byzantins ne parlent que transitoirement.

---

(1) Mirum de Constantino maximo proditur, qui diversarum religionum assensu ab ethnicis inter divos relatus fuit, et à christianis inter sanctos. Alexand. ab Alexand. Genial. Dier. Lib. VI, fol. 326, ed. Paris, 1575.

Il nous reste deux remarques essentielles à consigner ici, sur les noms de Améras et de Maïstor (1), que nous avons passés trop légèrement.

Nous observerons au sujet du premier ou Ἀμηρᾶς, qu'on lit dans la vie de Saint-Bacchus *junior*, que ce nom était donné aux généraux en chef des barbares (2). Théophanès rapporte dans son histoire de Léon Chazarus, *qu'il y eut dans une bataille cinq Améras* (ou Émirs) *et deux mille Arabes tués* (3); et Constantin Porphyrogénète applique ce titre aux sultans de la Perse et de l'Égypte (4).

Le mot Ἀμυραδας (on l'écrit encore de cette manière), est cité par l'anonyme *de Nuptiis Thesei*, lib. VII.

Βασιλεῖς,	ἄρχοντες φρικτοὺς,	Δουκάδες,	Ἀμυράδες.
Rois,	Chefs vaillants,	Ducs,	Amyrades.

Ce fut de ce nom qu'on dériva dans la suite celui de Ἀμηράλης, *classis præfectus*, *amiral*; et de Ἀμυραχούρης, ou *Émir achor*, que les Turcs ont changé en celui de *Embrochor*, *stabuli præfectus* (5), *grand*

(1) T. V, p. 237 et 259, de ce voyage.

(2) Vita. S. Bacchi junioris, p. 106 : ὁ ϛρατηγὸς ὁ παρ' αὐτοῖς, ὁ καὶ Ἀμηρᾶς ὀνομαζόμενος et S.-Nili junioris, p. 121.

(3) Theophanes, an. 3, Leonis Chazari : Καὶ ἔπεσον πέντε Ἀμηράδες, καὶ δύο χιλιάδες Ἄραβες.

(4) Constant. Porphyrogen., *de administr. imper.*, lib. 44 : Ἐγένοντο ὑπὸ τὴν ἐξουσίαν τῶν τριῶν ἀδελφῶν τῶν προῤῥηθέντων Ἀμηράδων. Ἀμηρᾶς Αἰγύπτου, Περσίδος, etc.; apud anonymum Combefisian., *in Porphyrogen.*, n. 3.

(5) Leunclavius, *in Pandect. Turc.*, n. 14 et 228; Georg., *Acropolit. in Chron.*, c. VI.

maître des écuries, d'où est venu notre dignité palefrenière de *comes stabuli*, ou connétable.

Quant au mot Maïstor, ou Magistros, Μάγιϛρος, on voit que ce fut un des grands dignitaires de l'empire (6). Il avait la police du palais (7), le commandement de la garde (8), il tenait rang au-dessus des patriciens (9); et c'est peut-être de-là qu'est venu le nom générique de magistrat.

On peut conjecturer l'époque à laquelle vivait Népota, d'après son histoire, et conclure qu'il est mort vers le commencement du quinzième siècle. J'en juge d'après sa narration qui finit à l'année 1400; il prend part aux derniers évènements de l'Épire comme contemporain; il mêle ses larmes à celles des habitants de Janina et de l'Arta, pour déplorer leurs misères communes; et il en parle de manière à montrer qu'il était Épirote. Enfin, en suivant la marche de ses idées ascétiques, on serait porté à croire qu'il était moine, si on ne savait pas que dans le temps où il écrivait, les laïcs ne le cédaient pas en bigoterie aux plus fervents cénobites. Quant à son style, c'est celui des chroniqueurs byzantins, et s'il est au-dessous des chefs de cette école demi barbare, il ne laisse pas

---

(6) S. Athanas., *apolog. ad Constantium in Concil.* VI. *œcumenico.*

(7) Τῶν ἐν τῇ αὐλῇ καταλόγων ἡγεμὼν. Menand., Protect. *in Legat.*; Zozim., lib. II; Evagr., lib. III, *hist.* c. 29; Agath., lib. IV; Procop., lib. III, *reg.* c. 3, lib. I, *de bello persico*, c. 8.

(1) Ὁ περὶ τὸν βασιλέα πεζαιτέρων, ἀσπιδιφόρων, καὶ Δορυφόρων τὴν ἡγεμονίαν πεπιϛευμένος. Suid., *in Rufin.*

(2) Luithprand., lib. VI, *rer. per Europam gestarum*, c. 5.

d'être supérieur à Phrantzès et à plusieurs écrivains de la basse grécité.

Le manuscrit qui a servi à l'histoire de Népota fourmille de fautes qu'on a dû corriger; mais en le faisant on n'a pas toujours cru nécessaire de rapporter les leçons lorsqu'elles étaient évidemment vicieuses, comme à la page 208, ligne 16, où il était écrit ἤρξαντο πέραν τὸν Ἑλλήσποντον; on a corrigé le mot πέραν, *au-delà*, par περᾶν, *passer*. Page 206, ligne 17, le manuscrit porte Παμφλαγονία, Μυσρα, ἡ καί Βιδυνὶα, Φρυγία, Μεγάλη Φρυγία, Φρυγία Καππατιανὴ, qu'on a rectifié par Παφλαγονία, Μυσία, Βιθυνία, Φρυγία μεγάλη, Φρυγία Πακατιανὴ, qui sont les véritables noms de ces provinces. Page 212, ligne 11, Τὴν Ἑλλάδα Βλαχίαν, et ligne 13, τὴν ἐν Ἑλλὰς Βλαχίαν, qu'on a rétabli par τὴν ἐν Ἑλλάδι Βλαχίαν; le manuscrit porte ensuite πρὸς ἑαυτὸν ἀπεσωάσατο, qu'on a rectifié par πρὸς ἑαυτὸν ἀπεσπάσατο, etc., etc. Dans les erreurs moins palpables, ou lorsqu'on n'était pas sûr de la correction, on a eu soin de placer les leçons du manuscrit en note au bas des pages.

Les deux morceaux d'histoire, tels que celui de Denys Skylosophe, et la chronique ottomane qui suit, étant mieux écrits, n'ont pas eu besoin des mêmes rectifications. La dernière de ces pièces nous montre, dans les pachas turcs, des hommes plus astucieux que cruels; et dans ceux d'origine albanaise, les dignes précurseurs d'Ali Tébélen, qui était destiné à développer, dans toute son atrocité, la tyrannie, foulant aux pieds la religion, les droits du trône et les saintes lois de l'humanité.

ΙΣΤΟΡΙΑΣ

ΤΗΣ ΗΠΕΙΡΟΥ

ΑΠΟΣΠΑΣΜΑ.

FRAGMENT

DE

L'HISTOIRE DE L'ÉPIRE.

Ἐλλείπει.

. . . .

. . . .

οἱ θεοὶ τὰς ἐπιβουλὰς αὐτῶν, καὶ μέλλει νὰ καταχαύσουν τοὺς τόπους ἐκείνους, καὶ τοὺς ἀνθρώπους· ἀλλ' ἡμεῖς ῥήγνοντες εἰς τὸ μαντεῖον τοῦ Ἀπόλλωνος, ἔτζη μᾶς ἐδίδαξε νὰ φύγωμεν ἐκείνην τὴν ὀργήν· καὶ ἔχομεν βοηθὸν τὸν θεὸν τὸν Πᾶνα, ὅς ἑρμηνευεται θεὸς τῶν πάντων. Καὶ ἀκούσαντες οἱ ἐν Τρίκκῃ παρὰ τοῦ Ἄτλαντος ταῦτα, ἐχάρησαν χαρὰν μεγάλην, καὶ ἐφίλευσαν αὐτοὺς φιλοφρόνως. Καὶ περνώντων τὸ Πίνδου ὄρος, ἦλθεν ὁ λόγος εἰς τὸν Δαμάςριον, ἐξουσιαςὴν τῆς Ἠπείρου, καὶ ἐθαύμαζε, πῶς καὶ τί μέλλει νὰ κάμῃ τόσον πλῆθος, καὶ ἔδωκέ τους ςράταν, καὶ ἐδιάβησαν διὰ τοῦ Ζαγορίου, καὶ ὁδηγοὺς νὰ τοὺς περάσουν ἐκ τῆς Ζαμβρῆς, καὶ νὰ τοὺς εὐγάλουν εἰς τοὺς ἐρήμους τόπους καὶ ἀκατοικήτους.

Καὶ οὕτως ἐπειδὴ φθάσαντες εἰς τὴν ἔρημον ἐκείνην, δὲν εἶχαν μὲ τί νὰ τρέφωνται, ἐκατασκεύασαν τέχνας καὶ ἐμάζοναν τὸ μελίδρυον, καὶ ἐτρέφοντο μὲ αὐτὸ χρόνους ἑξῆντα τέσσαρας· διότι πολὺ ἔπιπτεν ἐκ τῶν δένδρων μέλι, ὅτι ὁ κάμπος ἐκεῖνος ὅλος εἶχε δένδρα δρυός· καὶ ἐξ αὐτῶν ὠνόμασαν καὶ τὴν πόλιν, τὴν ὁποίαν ἔκτισαν, Δρυϊνόπολιν.

Le commencement manque.

. . . .

. . . .

les dieux, leurs embûches, et qu'ils vont réduire en cendre les habitants de cette contrée; mais nous étant adressés à l'oracle d'Apollon, il répondit que nous devions éviter cette colère et prendre pour protecteur Pan, qui est le Dieu de toutes choses. Les habitants de Tricca (1) entendant ces paroles de la bouche d'Atlas (2), furent transportés de joie, et convièrent *ceux qu'il commandait* (3) à un festin, en leur faisant les démonstrations les plus amicales. Ces *étrangers* ayant ensuite franchi le Pinde, le bruit de leur apparition parvint à Damastrius prince d'Épire, qui s'enquit de ce que voulait un peuple aussi nombreux, et il leur permit le passage *par ses terres. Cela étant accordé*, ils prirent leur direction à travers le Zagori, sous la conduite de guides chargés de les mener par Zambre, dans les lieux déserts et inhabités.

---

(1) Tricca auj. Tricala en Thessalie.

(2) Comme le commencement du manuscrit manque, la suite de la narration nous apprendra qu'Atlas était un des chefs de cette colonie. Descendait-il de la famille d'Atlas d'Arcadie? C'est là ce qu'on ignore.

(3) Tous les mots en caractères italiques sont des interpolations, que j'ai cru nécessaire d'introduire dans ma traduction, afin de mieux lier le sens des phrases.

Ὁ δὲ Τῖτος ἀποκτίσας τὴν Δρυϊνόπολιν, κατέβη εἰς τὸ ςενὸν τὸ ἀντικρὺ τοῦ Ἀλβανιτικοῦ μέρους, ὅπου διαχωρίζει τοὺς τόπους ὁ Βιοτικὸς ποταμὸς, καὶ ἔκτισε κάςρον, καὶ τὸ ὠνόμασε Τιτούπολιν, ἥ τις τανῦν Τεπελένη λέγεται.

Οἱ δὲ Μολοσσοὶ, ὡς ἔμαθον, ὅτι ἐκατοικήθη ὁ ἔρημος ἐκεῖνος τόπος ἀπὸ Ἀθηναϊκὸν γένος, ἔςειλαν πρὸς τὸν Αϊδώνιον νὰ τοὺς δώσῃ βοήθειαν νὰ κάμουν πόλεμον, καὶ νὰ τοὺς διώξουν ἐκεῖθεν. Ἀλλ' ὁ Ἄτλας ἔχων μετ' αὐτοῦ τὸν σοφὸν Ἀριςόβουλον, τὸν συμμαθητὴν τοῦ Ἀφειδία, τὸν ἔςειλε πρὸς τὸν Αϊδώνιον πρέσβυν ἀγάπης· καὶ οὗτος ἔςειλε πρὸς τὸν Γαλιρίωνα, ἐξουσιαςὴν τῶν Μολοσσῶν, καὶ ἐτελείωσε τὴν ἀγάπην ἀναμεταξύ των μὲ ὑποσχέσεις, ὥς τε ποτὲ νὰ μὴν ἠμποροῦν νὰ κάμουν μάχην, καὶ νὰ συγχίζουν ἕνας τὸν ἄλλον· καὶ οὕτως ἐπέρασαν χρόνους κδ'.

Étant arrivés dans ces lieux déserts, sans y trouver les moyens ordinaires de subsistance, ils eurent recours aux expédients (*a*), et parvinrent à recueillir le miel des chênes (méli-dryon), et ils vécurent de cet aliment pendant soixante-quatre ans. Beaucoup de miel coulait alors des chênes (1), et la campagne étant couverte d'une multitude de ces arbres, ils appelèrent, à cause de cela, la ville qu'ils construisirent, Drynopolis.

Après avoir fini de bâtir Drynopolis, Titus (2) se rendit au défilé voisin de l'Albanie, que le fleuve Viotikos (3) sépare *du canton de Drynopolis*, où il

---

(1) Le texte traduit mot à mot porte : *ils inventèrent les arts* et la tournure de la phrase ressemble à celle de Diodore, lorsqu'il parle de l'origine de la civilisation chez les Indiens : Ὁμοίως δὲ καὶ τῶν τεχνῶν τὰς εὑρέσεις καὶ τῶν ἄλλων τῶν πρὸς βίον χρησίμων ἐκ τοῦ κατ' ὀλίγον γενέσθαι, etc. lib. II, 87.

(2) On sait que saint Jean, précurseur, vécut de Meli-Dryon, mais il est probable que c'est ici une metaphore pour désigner le fruit du *chêne nourricier, quercus esculenta*, que les poëtes ont surnommé *Glans chaonia* et qu'on mange encore dans la Basse-Albanie. Au reste comme on vit dans plusieurs contrées du nord de l'Europe du miel, que les abeilles sauvages déposent dans le creux des arbres, l'histoire du Meli-Dryon n'est pas dépourvue de vraisemblance.

(3) Voilà encore un nouveau chef des étrangers, dont la perte du manuscrit nous fait regretter de ne pas connaître l'origine.

(4) Viotikos, c'est le même fleuve que l'Aous ou Voïoussa, dont le cours servait probablement de limites entre l'Épire et l'Illyrie macédonienne, car Cleïsoura, située sur la rive droite, à l'entrée du défilé des monts Asnans et Ærope, est regardée comme une dépendance de la Macédoine.

Τοῦτον δὲ τὸν χρόνον ἐδόθη φήμη εἰς τὸν Ἄλβαν, ὅς τις εἶχε κτίσει τὴν Ἀλβιούπολιν, τὴν νῦν λεγομένην Ἀλβασάνι, καὶ ἔστειλε νὰ ἰδῇ, τί γένος εἶναι ἐκεῖνοι οἱ νεοκατοίκητοι ἄνθρωποι. Οὗτοι δὲ τὸν ἀπεκρίθησαν τὴν ἀλήθειαν δι' ὅσα τοὺς συνέβησαν, καὶ εὐθὺς ἐκίνησε μὲ μερικὸν στράτευμα καὶ ἦλθεν ἀντικρὺ τῆς Τιτουπόλεως, καὶ ἐζήτησε νὰ ἰδῇ τὸν πρῶτον αὐτῶν· ὁ δὲ Τῖτος ἐπέρασεν εὐθὺς μὲ τεσσαράκοντα ἄνδρας ἐκλεκτοὺς καὶ ὡραίους· καὶ, ὡς τοὺς εἶδεν ὁ Ἄλβας, ἐθαύμασε τὴν εὐμορφίαν τῶν ἀνδρῶν, καὶ συνομιλῶν πολλὰ, καὶ διηγουμένων αὐτῶν τὰ ἄθλα τῆς πατρίδος των, ἔμεινεν ἐκστατικὸς, συλλογιζόμενος, τί νὰ κάμῃ· ὅτι ἐφοβεῖτο, μή πώς ποτε ἤθελαν πληθυνθῇ καὶ ὑποτάξει τοὺς τόπους του. Ἀλλ' ὡς φρόνιμος ὁ Τῖτος ἐκατάλαβε τὸν στοχασμόν του, καὶ τὸν ἀπεκρίθη μὲ λόγους πιθανούς. «Ποτὲ, λέγων, ὦ ἀγαπητὲ, μὴν ἔχε τοιοῦτον συλλογισμὸν, ὅτι εἴμεθα ξένοι καὶ τῆς φιλτάτης μας πατρίδος ἐξόριστοι, καὶ ἐπαρακαλέσαμεν τὸν Θεὸν Πᾶνα νὰ μᾶς καταστήσῃ εἰς τόπον εἰρηνικὸν· ὅμως ἄν τις ἤθελε μᾶς ἐγγίξει χωρὶς αἴτιον, τότε βάνομεν τὴν ζωήν μας εἰς θάνατον, ὡς ἐξόριστοι καὶ ἀπηλπισμένοι». Ἀκούσας ταῦτα ὁ Ἄλβας, ἐπίασε τὸν Τῖτον καὶ τὸν ἐφίλησε τρὶς, λέγων. «Καὶ ἐγὼ εἰρήνην θέλω μ' ἐσᾶς, καὶ μάλιστα διὰ τὴν εὐμορφίαν καὶ εὐγλωττίαν σας θέλω ἀκόμη νὰ μοὶ δώσητε τρεῖς κορασίδας τὰς ἐκλεκτοτέρας καὶ τρεῖς νέους ἐκ τοῦ γένους σας, καὶ νὰ σᾶς δώσω καὶ ἐγὼ τρεῖς κορασίδας ἐκλεκτὰς καὶ τρεῖς νέους».

construisit une place forte qu'il nomma Titopolis, et qui est aujourd'hui Tépélène ou Tébélen.

Les Molosses informés que le pays désert était habité par une peuplade athénienne (3), envoyèrent des députés à Aïdoneus (4) pour l'engager à leur prêter secours, afin de la combattre et de la chasser de cette contrée. Atlas qui avait pour conseiller le savant Aristobule, condisciple d'Aphideias, *apprenant ce qui se passait*, l'envoya vers Aïdoneus en qualité de ministre pacificateur. Ce prince expédia de son côté *un négociateur* près de Galirion, chef des Molosses; et on parvint à conclure un traité entre les dissidents, par lequel il fut convenu qu'ils ne pourraient ni se molester ni se faire la guerre. Ils passèrent vingt-quatre ans dans cet état de choses.

---

(1) La suite montrera, quel soin les Athéniens prirent pour dérober la connaissance de cette colonie, composée d'hommes rejettés de leur sein.

(2) Quant à une dynastie Aïdonite ou Aïdonienne, qui régna dans l'Épire, il serait difficile de nier son existence. Justin, lib. XVII, parle d'un roi des Molosses appelé Aïdoneus. Eustat. ad Dionys. dit : Αἰδωνεὺς βασιλεὺς Ἠπείρου τῆς ἐν Μελοττοῖς, on peut même connaître approximativement l'ère de cette famille royale par ce passage de Plutarque, dans le récit qu'il fait de l'expédition que Thésée entreprit dans l'Épire pour enlever la fille d'Aïdoneus, roi des Molosses : Εἰς Ἤπειρον συναποδημῆσαι, ἐπὶ τὴν Αἰδωνέως θυγατέρα τοῦ Μολοσσῶν βασιλέως (in vit. Thes.) Scaliger ajoute que sa capitale s'appelait Aïdonée. Quelques auteurs prétendent que Jupiter Stygien ou Dodonéen avait conduit dans ces lieux, Thyenne, Thioné, ou Dione vulgairement appelée Proserpine, qu'il avait enlevée dans les champs Hennéens.

Καὶ ἀκούσας ὁ Τῖτος, ὑπεσχέθη, ὅμως ἔστειλεν εὐθὺς καὶ ἔκρυψε τὰς ὡραίας κόρας καὶ γυναῖκας, καὶ εὔγαλε τὰς κατωτέρας· καὶ βλέπων ἐκεῖνος αὐτὰς ἀσχήμους, ἐθαύμαζε, τί φύσις γεννᾷ τοιούτους ἄνδρας ὡραίους μὲ τόσον ἀσχήμους γυναῖκας. Ἀλλὰ πάλιν ἐστάθη εἰς τὸν λόγον του ὁ Τῖτος, καὶ τὸν ἔδωσε τρεῖς κόρας καὶ τρεῖς νέους, ὁποίους ἠθέλησεν ἀπὸ τοὺς ἀνυπάνδρους. Πρὸς τούτοις ἠρώτησεν ὁ Ἄλβας, τί εἶναι ἡ τροφή των, καὶ ἀπεκρίθησαν, μελίδρυον καὶ ἄγριον κρέας· καὶ ἐζήτησε καὶ ἔφαγεν ἐκ τοῦ μελιδρύου καὶ αὐτὸς, καὶ ἐθαύμασε, πῶς ἔζησαν μὲ αὐτὸ μόνον χωρὶς ψωμί.

Ἐλθὼν δὲ εἰς τὸν τόπον του, ἔστειλε καὶ αὐτὸς τοὺς τρεῖς νέους καὶ τὰς τρεῖς χορασίδας (1), ὡς ἐσυμφώνησαν. Ἐξ αὐτῶν ἡ μία ἦτον ἀνεψιὰ τοῦ Ἄλβα, εὔμορφος καὶ πολλὰ πλουσία, λεγομένη Χομήλη, τὴν ὁποίαν ἔλαβεν εἰς γυναῖκα ὁ υἱὸς τοῦ Τίτου Ζωΐλος. Τοὺς ἔστειλε δὲ ὁ Ἄλβας καὶ τρία φορτώματα γένημα, ἐν ῥόβι, ἐν κεγρὶ, καὶ ἄλλο σῖτον διὰ νὰ σπείρουν· καὶ οὕτως ἐπολλαπλασιάσθη τὸ γέννημα εἰς τοὺς τόπους των.

---

(1) Κοράσι, κορασίδα. Nomocanon Cotelerianus, num. 331, hoc nomen indicat, et Anonymus de nuptiis Thesei.

Νεουτζικήτον τρυφερὴ ἀκόμη κορασίδα.

Cette même année, la voix publique apprit à Albas, qui avait fondé Albioupolis, aujourd'hui Albassan *ou Elbassan*, l'existence de cette peuplade. Il envoya en conséquence savoir quels étaient ces nouveaux venus, et ceux-ci lui répondirent en faisant connaître la vérité sur tout ce qui leur était arrivé. Au reçu de cette nouvelle, il se mit immédiatement en route avec un petit nombre de soldats, et ayant fait halte vis-à-vis de Titopolis, il demanda à voir son gouverneur. Titus, pour répondre à cette invitation, passa aussitôt *le fleuve* à la tête de quarante de ses principaux hommes d'élite. Albas, en les voyant, fut émerveillé de la beauté de ces individus ; et ayant entendu de la bouche de leur chef le récit des grands exploits de leur patrie, il en fut frappé et parut réfléchir sur le parti qu'il devait prendre à leur égard ; car il craignait que ces étrangers, venant à se multiplier, ne parvinssent à subjuguer ses propres états. Titus, homme pénétrant, devinant la cause de ses anxiétés, lui adressa ces paroles persuasives : « Éloignez, mon « ami, les pensées qui obsèdent votre esprit. Nous « sommes des étrangers chassés de notre chère patrie. « Nous avons prié le dieu Pan (*a*) de nous établir « dans un pays pacifique ; mais si quelqu'un voulait « nous inquiéter sans motif, nous saurons nous dé« fendre et mourir comme des bannis réduits au déses« poir ». Albas, entendant ces paroles, prit Titus par la main et l'embrassa trois fois. « Et moi aussi, re-

(1) Il parait que ce fut le premier dieu portant un nom spécial, qui fut adoré par les Pélasges.

Τοῦτον δὲ τὸν χρόνον ἔμαθον οἱ Ἀθηναῖοι τὴν εὐτυχίαν τοῦ Ἄτλα, καὶ ἐλυπήθησαν· καὶ μὴν ἔχοντες, ἄλλο τί νὰ κάμουν, ἔβαλαν διαλαλητὰς εἰς ὅλους τοὺς τόπους των, ὅτι τὰ ὀνόματα ἐκείνων νὰ μὴν ἀναβάνωνταί ποτε οὔτε Ἄτλα οὔτε Τίτου, οὔτε εἰς κἀνένα ἱςορικὸν νὰ φαίνωνται, οὔτε νὰ ὀνομάζωνται γεννήματα τῶν Ἀθηνῶν, γράψαντες καὶ κατὰ τοῦ σοφοῦ Ἀριςοβούλου εἰς ὅλους τοὺς τόπους, ὅτι εἶναι ψεύςης καὶ ἀπατεὼν, καὶ νὰ μὴν ἤθελε βαλθῇ καὶ αὐτοῦ τὸ ὄνομα διὰ κἀμμιᾶς λογῆς μνήμην πούποτε· Καὶ διὰ τοῦτο οὔτε ὁ Ταλκανιώτης ἱςορικὸς ἐτόλμησε ν' ἀναβάλῃ δι' ἐνθυμήματα τὰ ὀνόματα τούτων· τὸ δὲ γένος τοῦ μὲν Ἄτλα ἦτον ἐκ τῶν λεγομένων Πεδιαίων, τοῦ δὲ Τίτου ἐκ τῶν Διακρίων. Ἀλλ' εἷς μαθητὴς τοῦ Σόλωνος, Ἐπικύδης τὸ ὄνομα, ὢν διωγμένος εἰς τοὺς Δελφοὺς, ἔγραψεν ὀλίγας ἐνθυμήσεις περὶ τούτων τῶν ἡρώων ἀνδρῶν.

Τοῦτον δὲ τὸν καιρὸν ἐσηκώθη ἕνας καὶ ἐθανάτωσε τὸν Ἄτλαν εἰς τὸ ἱπποδρόμιον, ἐνῷ ἔτρεχαν. Φοβηθεὶς δὲ ὁ Τῖτος, ἔβαλε τὴν Χομήλην, καὶ ἔκτισε κάςρον εἰς τὸ ὄνομά της εἰς τόπον πολλὰ εὔμορφον, ἔχοντα γύροθεν κάμπους, καὶ πλησίον ἐκ μὲν τοῦ ἑνὸς μέρους ποταμὸν Δρυΐτην,

« partit-il, je n'aspire qu'à rester en paix avec vous; je « veux de plus, pour la sceller, que vous me donniez « trois jeunes garçons et trois jeunes filles des mieux « faits de votre tribu, de mon côté je vous en rendrai « un égal nombre. »

Titus, ayant agréé cette proposition, envoya secretement ordre de cacher les femmes ainsi que les filles les plus belles, et fit venir les laides. Sur quoi Albas témoigna sa surprise en demandant comment une race d'hommes aussi parfaits pouvaient sortir de créatures aussi laides. Après cette supercherie, Titus tint parole, et lui donna trois garçons et autant de filles, choisis parmi ceux qui n'étaient pas mariés. Albas s'informa ensuite de quoi ils vivaient, et comme ils répondirent que c'était de miel de chêne et de la chair des bêtes fauves, il en demanda, et après en avoir mangé il parut étonné comment ils avaient pu exister avec cela seulement, sans pain.

Étant retourné dans son pays, il envoya les trois jeunes garçons et les filles qu'il était convenu de donner. L'une de ces trois filles était nièce d'Atlas, belle et riche, appelée Chomêle, qui fut donnée pour femme à Zoïle, fils de Titus. Indépendamment de cet échange, Albas envoya encore aux étrangers trois charges de grains composées de vesce (1), de millet et de froment pour semer, et c'est ainsi que les plantes céréales furent introduites dans cette contrée.

---

(1) Ῥέβιη Vesce. Cette denrée sert dans l'Épire à engraisser les bœufs. Après l'avoir broyée avec des moulins à bras, χειρομύλους, on en forme une espèce de pâte, et c'est un objet de grande consommation.

ἐκ δὲ τοῦ ἄλλου Πιξότην ποταμὸν, ὥς τε νὰ μὴν ἠμποροῦν ποτε οἱ Δρυϊνοπολῖται νὰ κάμουν ἐπανάστασιν κατὰ τῆς Τιτουπόλεως διὰ τὸν φόβον καὶ τὴν μεγαλειότητα τοῦ θείου της Ἄλβα. Ἰδόντες δὲ οἱ Δρυϊνοπολῖται τὸν θάνατον τοῦ Ἄτλα, ἐλυπήθησαν σφόδρα, καὶ ἔβαλαν εἰς τὸν θρόνον τὸν υἱὸν αὐτοῦ Στράτωνα· καὶ οὕτως ἐστάθησαν εἰρηνικὰ χρόνους ἑπτά.

Τοῦτον δὲ τὸν χρόνον ἐσηκώθησαν οἱ Βελαρῖται, καὶ ἐπατοῦσαν τὸ Χαονικὸν μέρος· καὶ βλέπων ὁ Στράτων, ὅτι δὲν ἠμπορεῖ νὰ κάμῃ τίποτε ἀλλέως, ὑπῆγε καὶ ἔκτισεν ἐκεῖ κάστρον, καὶ τὸ ὠνόμασε Χαονίαν πόλιν, ὅπου ἔβαλεν ἑπτακοσίους ἄνδρας, καὶ εἰς τὸ Δέλιον, ὅπου εἶχε κτίσει φρούριον ὁ Ἄτλας πλησίον τῆς Ζαμβρῆς ὡς ὡρῶν διάστημα δύο. Ἡ δὲ ἀδελφὴ τοῦ Στράτωνος, τ' ὄνομα [Ἀρίστη], ἔκτισεν ἕτερον φρούριον κατὰ τὸ μέρος τοῦ Ἀϊδωνίου, καὶ τὸ ὠνόμασεν εἰς τὸ ὄνομά της Ἀρίστιον. Ὁ δὲ Στράτων ἔκτισε καὶ ἕτερον φρούριον πρὸς τὸ κάτω μέρος τῶν Μολοσσῶν, καὶ τὸ ὠνόμασε Γάρδιον.

Μετὰ δὲ χρόνον ἕνα ἐσηκώθησαν τινὲς Μολοσσοὶ, καὶ ἐκούρσευαν τὰ ἀντικρὺ τῆς Χομήλης· καὶ ἀπὸ τοῦτο παρακινηθεὶς ὁ Ζωΐλος, ἔκτισε φρούριον εἰς τὰ στενὰ μεταξὺ

Les Athéniens, apprenant alors le bonheur d'Atlas, en furent dépités; et ne pouvant plus lui nuire autrement, ils firent publier par des hérauts, dans toute l'étendue de leur pays, la défense de prononcer son nom et celui de Titus; il fut enjoint aux historiens de ne jamais en faire mention, en déclarant qu'ils ne devaient plus à l'avenir être regardés comme enfants d'Athènes. En même temps ils écrivirent de tous côtés pour les diffamer, en les qualifiant de fourbes et d'imposteurs; enfin ils statuèrent que leurs noms ne figureraient jamais sur aucun monument public. C'est pourquoi l'historien Talkaniotis (1) n'a pas osé transmettre leur souvenir à la mémoire des hommes; mais dans la suite, un disciple de Solon appelé Épicyde, qui était exilé à Delphes, a fait quelque mention de ces hommes héroïques. La famille d'Atlas était de la faction des Pédiens, et celle de Titus des Diacriens (2). Vers ce temps-là un homme

---

(1) Dans une histoire d'Athènes écrite en grec moderne et imprimée à Venise, il est souvent question de Talkaniotis. Je regrette d'avoir oublié le titre de cet ouvrage, que les savants pourraient consulter.

(2) Les Pédiens Πεδιαῖοι, les Diacriens Διάκριοι, les Paraliens Παράλιοι et les Hectémoriens Ἑκτημόριοι étaient les dénominations des factions qui partageaient Athènes. Les Pédiens qui étaient les plus riches voulaient *l'oligarchie;* les Diacriens demandaient la *démocratie* avec l'arrière-pensée de *s'emparer du pouvoir*. Les Paraliens étaient des *circonstanciels* qui s'attachant tantôt à un parti et tantôt à l'autre, *empêchaient tout moyen de parvenir à fonder la liberté;* enfin le poids des injures publiques retombait sur les Hectémoriens, qui étaient les petits propriétaires, desquels les puissants exigeaient annuellement le sixième de leurs revenus. (Guill. Postel de Rep.

τῶν Μολοσσικῶν βουνῶν καὶ Χειμάῤῥας, καὶ τὸ ὠνόμασε φρούριον Ζωΐλου. Μετὰ δὲ τὸν θάνατον τοῦ Αϊδωνίου ἐξουσίασεν ὁ υἱὸς αὐτοῦ Γλύκων· τὴν δὲ ἀδελφὴν αὐτοῦ Δοβίλην ἔδωσε τὸν υἱὸν τοῦ Ἄτλα Φιλήμωνα εἰς γυναῖκα διὰ τὴν ὡραιότητα αὐτοῦ καὶ εἰρήνην παντοτεινήν. Ἡ δὲ Δοβίλη ἐξωδίασε καὶ κατεσκεύασεν ἔξω τῆς Δρυϊνοπόλεως τόπον ἀγορᾶς καὶ ἐργαστήρια· καὶ ἔφερε καὶ τεχνίτας νὰ δουλεύωσιν ἀνυφαντικὰ, ἐκ δὲ τοῦ ὄρους τοῦ πέραν τοῦ ποταμοῦ ἔφερε μὲ ἔξοδα μεγαλώτατα νερὸν εἰς τὸ κάστρον τῆς Δρυϊνοπόλεως, καὶ τὸ ὠνόμασε νεόχορον ὕδωρ. Ὁ δὲ Στράτων ἔζησε χρόνους λγ'.

Μετὰ τοῦτον ἐξουσίασεν Ὀλύμπιος ὁ υἱὸς αὐτοῦ, ὅστις ἔκτισε φρούριον εἰς τὸ Χαονικὸν μέρος ἐπὶ τοῦ Σοχακοῦ ποταμοῦ· ἐπάνω δὲ τούτου πρὸς τὸ Βαθύπελον εἰς τὸ ὄρος ἔστησεν ἄγαλμα τοῦ Κρόνου· καὶ ἕτερον τοῦ Πανός· νῦν δὲ εὑρίσκεται χώρα λεγομένη ἐπάνω Λάμποβον. Ἐξουσιάσας δὲ ὁ Ὀλύμπιος χρόνους πολλοὺς, ἀνέβη εἰς τὸ τέλος του εἰς τὸ Χαονικὸν ὄρος, καὶ ἔκαμε πανήγυριν ἡμέρας πέντε, καὶ ἔστησεν ἄγαλμα ἐκεῖ εἰς μνήμην του, καὶ καταβὰς εἰς τὴν Χαονίαν, ἀπέθανεν.

assassina Atlas dans l'hippodrome, au moment où l'on y célébrait des jeux. Titus, craignant alors pour lui-même, engagea Chomèle à faire bâtir une forteresse à laquelle elle donna son nom. L'emplacement qu'elle choisit était environné de plaines qui s'étendent entre les rivières Dryëte et Pixote, de façon que les Drynopolites ne pouvaient inquiéter Titopolis, tant à cause de la position que de la crainte que leur causait son oncle Albas. Profondément affligés de la mort d'Atlas, les Drynopolites, après avoir élevé son fils Sraton au trône, passèrent sept ans entiers dans une paix profonde.

Au bout de ce temps, les Vélarites (1) ayant commencé à fourrager dans la Chaonie, Straton, pour les tenir en bride, fit bâtir sur leur frontière une place forte qu'il appela Chaonopolis (2), où il mit une garnison de sept cents hommes, ainsi que dans Délion (3), forteresse construite par Atlas, à deux lieues de Zambre. Enfin Aristée, sœur de Straton, fit élever du côté de l'Aïdonie un château fort qu'elle nomma Aristion, et Straton en fonda un autre dans la basse Molosside, qu'il appela Gardion (4).

Athen. apud Gronov. c. 1.) C'est pourquoi Polybe compare l'état d'Athènes à un vaisseau sans pilote. Hist. Liv. vi.

(1) Vélarites, habitants de Velas. Vide T. I, 112, 169, 399, 400. T. V, 245, 247, de ce voyage. La manière de narrer de l'historien nous prive du nom ancien de cette ville.

(2) Chaonopolis aujourd'hui Lachano-Castron.

(3) Delion, aujourd'hui Dougliana. T. I, 160, 161, 397.

(4) Gardion, aujourd'hui Casdiki. T. I, 354, 355.

Ἐξουσίασε δὲ Ἀπολλώνιος ὁ ὑιὸς τοῦ Λευκίδου, ὅς τις ἐωειδὴ ἐγίνετο τόσον πλῆθος ἀνθρώπων εἰς τὸ κάςρον Δρυϊνοπόλεως, ἐβουλήθη νὰ κάμῃ πόλεμον μὲ τοὺς Βελαρίτας. Ἀλλ' ὁ Κόνις, ὢν ἀγαπημένος μ' αὐτοὺς, δὲν ἄφησε· καὶ οὕτως ἐκίνησε κατὰ τοῦ Κόνεως, καὶ ἔκαμαν τόσον πόλεμον, ὥς τε καὶ ἀπὸ τὸ ἕνα μέρος καὶ ἀπὸ τὸ ἄλλο μόνον οἱ πρῶτοι ἐγλύτωσαν. Ὁ δὲ Κόνις ὕςερον ἔκτισε κάςρον θαυμαςὸν, τὸ ὁποῖον τώρα Κόνιτζα λέγεται· καὶ ἔκαμαν ἕνωσιν μὲ τοὺς Ἠπειρώτας, καὶ οὕτω πλέον δὲν ἐπολέμησε κανεὶς μ' αὐτοὺς. Καὶ πάλιν μετὰ μερικὸν καιρὸν ἐκίνησεν ὁ Ἀπολλώνιος κατὰ τῆς Αἰδωνίας, καὶ πολεμήσας χρόνους ἑπτὰ, ἐγύρισεν ἄπρακτος, καὶ ἀπέθανεν.

Ἔγεινε δὲ ἀντ' αὐτοῦ ἐξουσιαςὴς ὁ Μαρδάριος, καὶ ἔζησεν εἰρηνικῶς ἕως οὗ ἐκςράτευσεν ὁ Φοινικεὺς κατὰ τῆς Γάρδης καὶ Χομήλης, καὶ μετὰ τριῶν ἐτῶν πολέμους ἐφονεύθη, μαχόμενος. Ἦτον δὲ οὗτος ὁ Φοινικεὺς ἀπὸ τὴν Μολοσσὸν, καὶ ὁ ὑιὸς αὐτοῦ Καλλίας λαβὼν τὸ λείψανόν του, τὸ ἔφερεν εἰς τὸν τόπον αὐτοῦ, καὶ ἔχων πλοῦτον πολὺν, ἔβαλε καὶ ἔκτισαν εἰς ὄρος μικρὸν, κείμενον εἰς τὸ μέσον τῶν κάμπων τῶν Μολοσσῶν, κάςρον θαυμαςὸν καὶ ὡραῖον, τὸ ὁποῖον εἰς τὸ ὄνομα τοῦ πατρός του Φοινίκειαν ὠνόμασε.

Un an après que ces ouvrages furent terminés, quelques Molosses ayant poussé des incursions jusqu'au voisinage de Chomêle (1), Zoïle se décida à construire un fort dans le défilé qui sépare les monts Molossiens de ceux de la Chimère, qu'il appela Zoïlon (2).... Et Aïdoneus étant mort, son fils Glykon, qui lui succéda, donna sa sœur Dovile en mariage à Philimon, fils d'Atlas, comme le gage d'une paix sincère. Dovile, qui avait de grandes richesses, dépensa des sommes considérables pour établir près de Drynopolis un marché avec des boutiques et des artisans qui exerçaient la tisseranderie; enfin elle fit, au moyen d'un acqueduc, amener de l'eau dans la ville à une fontaine qu'elle nomma *Néocoron hydor*. La durée du règne de Straton fut de trente-trois ans.

Après la mort de ce prince, son fils Olympius étant monté au trône, fit bâtir une forteresse du côté de la Chaonie, près de la rivière Socachus, et ordonna d'ériger des statues à Saturne et à Pan, sur le haut de la montagne voisine de Vathypelon, à l'endroit où l'on voit maintenant un village appelé Apanolampovon. Enfin, au bout d'un long règne, *sentant approcher sa fin*, il se rendit sur la montagne *pour assister* à une fête qui dura pendant cinq jours, y fit élever une statue en son honneur, et étant descendu dans la Chaonie, il y termina ses jours.

A Olympius succéda Apollonius, fils de *Leucide*,

(1) Chomêle, aujourd'hui Chomelitza, son enceinte est en construction cyclopéenne.

(1) Zoïlon, auj. Zoulati. T. I, 358.

Μετὰ δὲ τὸν Ἀπολλώνιον ἐβασίλευσε τῆς Δρυϊνοπόλεως καὶ Χαονίας ὁ Περίκλητος, ἄνδρας θαυμαςὸς καὶ εὔγλωτος πολλὰ, ὅς τις ὑπῆγεν εἰς τοὺς Ἄλβας, καὶ ἐπῆρε τέσσαρας χιλιάδας ἀνδρῶν ἐκλεκτῶν, ἔχων καὶ ἄλλας ἐξ ἰδικῶν του, καὶ ἐκςράτευσε κατὰ τῶν Κολώνων, καὶ τοὺς κατέσφαξεν, ὥς τε μόνον τὰς γυναῖκας καὶ τὰ παιδία των ἄφησεν· ὅτι ἦτον ἄνθρωποι κάκιςοι. Μαθόντες δὲ οἱ Χειμάριοι, ὅτι ὁ Περίκλητος ἀφάνισε τοὺς Κόλωνας, ἔτρεξαν εἰς τὴν Τιτούπολιν καὶ Χομήλην, καὶ ἔκαμαν πολὺν ἀφανισμὸν καὶ εἰς ἀνθρώπους καὶ εἰς πράγματα. Τοῦτο μαθὼν ὁ Περίκλητος ἔτρεξε κατόπιν αὐτῶν, ὡς λέων, καὶ τοὺς ἐδίωξεν ἕως τῆς θαλάσσης, κατασφάζων αὐτούς· καὶ, ὡς γράφει ὁ Τλήμων, ἐθανάτωσεν ὡς δέκα χιλιάδας· καὶ οὕτως ἐξουσίασαν τοὺς τόπους ἐκείνους, ὄχι μόνον αὐτὸς, ἀλλὰ καὶ οἱ μετ' αὐτὸν ὡς χρόνους 150, καθὼς γράφει ὁ ἱςορικὸς Ἀνθίφιλος, καὶ ὁ Κόριος, καὶ ἐπέρασαν εἰρηνικὰ μὲ τοὺς πλησιάζοντας καὶ εὐτυχέςατα.

Μετὰ δὲ τοὺς χρόνους τούτους ἐβασίλευσεν ὁ Σέραπος, ὅς τις ἐκατάγετο ἐκ τοῦ γένους τοῦ Ἄτλα, ἀλλ' ἦτον ἄνθρωπος ὑπερήφανος καὶ ἀσυλλόγιςος, καὶ ἄνοιξε πόλεμον

qui, voyant que la population de Dryaopolis était considérablement augmentée, résolut de faire la guerre aux Vélarites. Mais Conis qui avait formé une alliance avec eux, *ayant déclaré* qu'il s'opposerait à cette entreprise, il tourna ses armes *contre lui*; et dans le combat qui se donna, la fureur fut telle de part et d'autre, qu'il ne resta que les chefs. Conis fit construire quelque temps après une place forte qu'on nomme maintenant Conitza (1); il conclut ensuite un traité avec les Épirotes, et ainsi personne n'osa plus songer à l'attaquer. Quelque temps après, Apollonius marcha contre les Aïdonites, qu'il harcela pendant sept ans sans obtenir aucun avantage, et étant rentré dans son pays, il mourut.

Conis de son côté ayant cessé de vivre, fut remplacé par Mardarius, qui vécut en paix jusqu'au temps où Phénicus déclara la guerre aux habitants de Gardes (2) et de Chomêle qu'il molesta pendant trois ans, au bout desquels il périt les armes à la main sur le champ de bataille. Phéniceus était Molosse; et son fils Callias qui recueillit ses dépouilles mortelles, les ayant transportées dans son pays, et étant fort riche, fit élever sur une montagne isolée au milieu des plaines de la Molosside un château fort qu'il appela, à cause du souvenir de son père, Phéniceon (3).

(1) Conitza. Voy. 168, 169. Il y a une enceinte cyclopéenne, ce qui porterait à croire, que toutes ces peuplades étaient Pelasgiques, et adoraient spécialement le dieu Pan.

(2) C'est le même ville que Gardion ou Cardiki. Voy. Cardiki.

(3) Il y a encore dans cet endroit des restes de constructions cyclopéennes. Voy. T. I, 420, 442, 443.

μὲ τοὺς Μολοσσοὺς, Αϊδωνίους, καὶ Ἠπειρώτας· ὅμως ἔχων ςρατιώτας ἀξίους, ὅλους τοὺς ἐκαταπόνει. Οὗτοι δὲ ἔγραψαν εἰς τὴν Ἰταλίαν, ὅλοι κλαιόμενοι ἀπὸ αὐτὸν πρὸς τὸν ὑιὸν Ἰουλίττης Αὐγούςης, ὅς τις ἐκίνησε μὲ πενῆντα χιλιάδας ἐκλεκτῶν ἀνδρῶν, καὶ ἦλθεν εἰς Χειμάρας, καὶ ἔςειλε λόγον πρὸς τοὺς Ἠπειρώτας καὶ Αϊδωνίους, καὶ ἐκίνησαν ἐκ τοῦ ἄνωθεν μέρους τῆς Χαονίας, καὶ τὸν ἐπερικύκλωσαν εἰς τὴν μέσην χρόνους ἐννέα, ὥς τε ὁ Σέραπος ἔγλυσε μὲ ὀλίγον μέρος τῶν παλαιῶν γενῶν τοῦ Τίτου καὶ Ὀλυμπίου, καὶ ἐκρύβησαν εἰς τὸ Χαονικὸν ὄρος. Τὰ δὲ κάςρα καὶ φρούρια κατεκρήμνισαν, καὶ μόνον ἡ Χαονία πόλις ἔμεινεν ἀχάλαςος· ὅτι οἱ Κόνιοι εἶχαν ἀγάπην μὲ τὰ γένη τοῦ Ἄτλα, καὶ μετ' ὀλίγον καιρὸν ἐμβῆκαν εἰς τοῦτο τὸ κάςρον, ἐξουσιάζοντος Δαμίου τοῦ ὑιοῦ αὐτοῦ, ὅς τις εἰρήνευε μὲ ὅλους τοὺς πλησιάζοντας· ἀλλ' ἡ Δρυϊνόπολις καὶ ὅλα τὰ ὑπ' αὐτὴν κάςρα ἔμειναν ἀκατοίκητα καὶ πάντῃ ἔρημα χρόνους 185, ὡς γράφει περὶ τοῦ Σεραπου ὁ σοφὸς Κάςωρ ὁ Χαονεὺς, καὶ ὁ Μακεδὼν Φόρμιος.

Périclétès, homme éloquent et distingué, étant parvenu au trône après Apollonius, régna sur les Drynopolitains et les Chaoniens. Ayant passé chez les Albes ou Albanais, il y recruta quatre mille hommes d'élite qu'il joignit à six mille des siens pour marcher contre les Colons, race d'hommes très-méchants, qu'il tailla en pièces, en n'épargnant que les femmes et les enfants. Les Chimariotes, informés de ce que faisait Périclétès, se répandirent aux environs de Titopolis et de Chomêle, où ils exercèrent de grands ravages; mais celui-ci apprenant ce qui se passait, revint sur ses pas et, comme un lion, poursuivit les dévastateurs jusqu'à la mer, en en faisant un grand carnage. Suivant le récit de Tlémon, il tua environ dix mille hommes de cette nation, qui passa sous l'autorité de ce chef et de ses successeurs, où elle demeura cent cinquante ans, comme le rapportent les historiens Anthiphile et Corius; cette contrée fut, durant cette période, heûreuse et en paix avec ses voisins.

Au bout de ce temps on vit monter au trône Serapus, descendant de la famille d'Atlas. Ce prince superbe et irréfléchi entreprit aussitôt la guerre contre les Molosses, les Aïdonites et les Épirotes, qu'il soumit au moyen des troupes bien disciplinées qu'il commandait. Après cet échec, les nations que je viens de nommer, se concertèrent pour écrire en Italie, afin de se plaindre de Sérapus au fils de l'auguste Julitte (1),

(1) Quel est cet Auguste Julitte ? On voit facilement que le chroniqueur, qui n'avait aucune connaissance de l'histoire générale, entasse anachronismes sur anachronismes. Dans la suite

Μετὰ δὲ τοὺς χρόνους τούτους ἦλθαν οἱ Χαονῖται εἰς δύναμιν, καὶ ἐνθυμούμενοι τὴν πατρίδα των, ὑπῆγαν παρακαλεςικῶς πρὸς τοὺς Ἠπειρώτας, καὶ Αϊδωνίους, καὶ Μολοσσοὺς, καὶ Φοινικεῖς (ὅτι ὅλοι οἱ ἐξουσιαςαὶ (1) τῶν Μολοσσῶν καὶ Χειμάρων εἰς τὴν Φοινίκειαν εὑρίσκοντο), ζητοῦντες νὰ ὑπάγουν ν' ἀνακαινίσουν τὴν Δρυινόπολιν μὲ τὰ ἐπίλοιπα κάςρα της. Ἀλλ' αὐτοὶ δὲν τοὺς ἔδωσαν θέλημα, ἀκούοντες τὰ πρότερα σκάνδαλα καὶ ὅσας καταδρομὰς ἐπάθαιναν ἀπὸ τὸ γένος των, ἀλλὰ τοὺς ἔςειλαν εἰς τοὺς ἐξουσιαςὰς τῆς Ἰταλίας νὰ ὑποτάσσωνται.

Οὕτω λοιπὸν ὑπῆγαν καὶ ὑπετάχθησαν εἰς τὸ βασίλειον τῶν Φράγκων, καὶ ἦλθεν ὁ βασιλεὺς τῆς Ἰταλίας πρὸς τὰ μέρη τῆς Ἀλβιουπόλεως καὶ τοῦ Αὐλῶνος, καὶ τὸν ἐπροσκύνησαν ὅλα ἐκεῖνα τὰ μέρη· ὁμοίως ὑπετάχθησαν καὶ τὰ

(1) *Proceres, potestates, summi magistratus* hoc nomen vulgari græcitate datur syndicis ἄρχοντες καὶ ἐπ' ἐξουσίας (Joann. Mosch. in Limon, ch. 79.) et aux primats des cantons, καὶ τοῖς κατὰ τόπον πραιποσίτοις in Martyr. S.-Procopii apud Zachar. Papam. lib. 3, dialog. c. 7.

qui, s'étant mis à la tête de cinquante mille hommes d'élite, vint débarquer au canton de la Chimère. Ayant donné avis de son arrivée aux Épirotes et aux Aïdonites, ils descendirent de la haute Chaonie; et après avoir harcelé Serapus pendant neuf ans, ce prince avec un petit nombre de ses partisans, issus des familles de Titus et d'Olympius parvinrent seuls à se réfugier dans le mont Chaon où ils se cachèrent. Leurs ennemis renversèrent alors leurs châteaux et forteresses, à l'exception de Chaonopolis, qu'ils respectèrent parce que les habitants avaient un traité d'alliance avec les peuplades d'Atlas. Peu de temps même après cette catastrophe les Chanopolitains purent rentrer dans cette forteresse, dont la propriété était celle de Damius, qui était en paix avec tous ses voisins. Quant à Drynopolis et aux places qui en dépendaient, elles restèrent inhabitées et en ruines l'espace de cent quatre-vingt-cinq ans, suivant les histoirés de Castor le Chaonien et du Macédonien Phormius, qui ont fait mention de Sérapus.

Après ce nombre d'années, les Chaoniens refaits de leurs désastres et conservant le souvenir de leur patrie, s'adressèrent aux chefs des Épirotes, des Aïdonites, des Molosses et des Phéniciens alors rassemblés à Phénice, en les suppliant de leur permettre de relever Drynopolis et les places qui en dépendaient; mais ceux-ci se rappelant des scandales publics qu'ils avaient causés et de leurs brigandages, rejettèrent leur demande en leur disant de s'adresser

---

on verra qu'il continue à divaguer et que son histoire a toutes les couleurs d'un roman informe.

Βελλάγραδα μὲ ὅλα τὰ φρούριά των. Ἐκεῖ ὑπῆγαν καὶ οἱ ἐκλεκτοὶ Χαονῖται, καὶ τὸν ἐπροσκύνησαν· καὶ ἰδὼν ἐκεῖνος τὴν εὐμορφίαν τῶν ἀνδρῶν καὶ μεγαλοκορμίαν, ἐθαύμασε, καὶ τοὺς εἶχεν εἰς τιμήν. Ἔβαλε δὲ καὶ ἐδιάλεξαν ἀπὸ τὸ γένος τοῦ Τίτου τὸν Σάρωνα, καὶ τὸν ἔκαμε Στρατάρχην (1), ὅς τις ἔκτισε κάστρον ἀντικρὺ τῆς Δρυϊνοπόλεως, καὶ τὸ ὠνόμασε Γορανούπολιν εἰς τ' ὄνομα τοῦ πατρός του Γορανοῦ, τὰ νῦν Γοραντζὶ λεγεται. Τὸν δὲ Λιβατόνιον, τὸν ἐκ τῆς φυλῆς τοῦ Ἄτλα, χιλίαρχον ὠνόμασε· καὶ ἔκτισε καὶ οὗτος ἕτερον κάστρον, καὶ τὸ ὠνόμασε Λιβατόνιον, κείμενον καὶ τοῦτο εἰς τόπον ὡραῖον, καὶ εὔκρατον, καὶ ὕδατα ἄριστα ἔνδοθεν ἔχοντα.

Βλέπων δὲ ὁ βασιλεὺς τὴν θαυμαστὴν ἐκείνην τοποθεσίαν καὶ τὴν ἀνακαίνισιν, ὡς τὸ πρότερον, ἔφερε δέκα χιλιάδας ἀνδρῶν ἐκ τῆς Ἰταλίας, καὶ τοὺς ἐκατοίκισεν ἐκεῖ μὲ τὰς γυναῖκας καὶ τὰ παιδία των. Περιῆλθε δὲ εἰς τὰ μέρη ταῦτα χρόνους πέντε, καὶ ἐκεῖ ἦλθαν καὶ οἱ Ἠπειρῶται, καὶ Αϊδώνιοι, καὶ Φοινικεῖς, καὶ Χειμάριοι, καὶ τὸν ἐπροσκύνησαν. Ἀναχωρῶν δὲ, ἐπέρασε νὰ ἰδῇ τὴν θαυμαστὴν Φοινίκειαν, καὶ ἀσθένησε, καὶ ὅταν ἔφθασεν εἰς τὸν θρόνον του, ἀπέθανεν.

---

(1) Στρατάρχης, dux exercitus in barbarâ græcitate dicitur. Sic Theodorus Prodomus carm. εἰς φιλίαν dicit στραταρχίαις et Anonymus in Porphyrogen, n° 17; στρατηγὸς, στρατάρχης, κρατάρχης.,

aux princes italiens, réponse qui les détermina à se soumettre à la domination *des Francs*.

En conséquence de cet appel, le roi d'Italie s'étant rendu du côté d'Albioupolis et d'Avlone, tous les cantons voisins, jusqu'à Belgrade (Bérat) et les places de sa dépendance, reconnurent son autorité. Charmé de la valeur de ces peuples, il choisit dans la tribu de Titus un nommé Saron (1) qu'il créa généralissime, et ce chef bâtit, vis-à-vis de Drynopolis, un château fort qu'il appela Goranopolis, du nom de son père Goranon, à l'endroit où l'on voit maintenant Gorandgi (2). Le roi promut ensuite au grade de chiliarque, Libatonius, de la tribu d'Atlas, qui fit élever la forteresse Libatonion, dans un site charmant, salubre et abondant en sources d'eaux vives (3).

Le roi, enchanté de la beauté du pays et voyant ses villes restaurées, fit venir de l'Italie dix mille hommes qu'il y établit avec leurs familles. Ayant ensuite visité les environs, pendant cinq ans qu'il employa à soumettre les Aïdonites, les Épirotes, les Phéniciens et les Chimariotes, il se rendit à la belle ville de Phénice, où il tomba malade, et de retour dans son pays il y termina ses jours.

Ce fut de cette manière que Drynopolis, ainsi que toutes les contrées *voisines de la mer*, jusqu'à Avlone,

---

(1) Il y a encore dans l'Épire une rivière de ce nom. Voyez T. I, 369, 374, 376.

(2) Gorandgi. Voyez T. I, 341, 342, 343.

(3) Je crois que cette ville exista à l'endroit où l'on voit maintenant une église appelée Palæo episcopi. Voy. T. I, 75, 344, 364.

Οὕτω λοιπὸν ἡ Δρυϊνόπολις καὶ ὅλα τὰ κάτω μέρη ἕως τὸν Αὐλῶνα ἔμειναν ἐξουσιαζόμενα ὑπὸ ξένων· ἀλλ' οἱ κάτοικοι ἐπλήθυναν ἐκεῖ πάλιν, καὶ ἔγειναν δύο μερτικὰ ὑπὲρ τὸ πρῶτον. Καὶ ἐπειδὴ ἄρχισαν νὰ φαίνωνται αἱρέσεις ἀπὸ τὰ δυτικὰ μέρη, καὶ νὰ νοθεύουν τὴν πίςιν, τὴν ὁποίαν ἐδιδάχθησαν παρὰ τοῦ ἁγίου Πέτρου καὶ ἄλλων ἀποςόλων, ἐκινήθησαν οἱ χριςιανοὶ ἐναντίον τῶν ξένων, καὶ ἀποδιώξαντες αὐτοὺς, ἐςάθησαν ἀνδρείως εἰς τὰ πρῶτα, τὰ ὁποῖα ἐδιδάχθησαν, καὶ ἐσυμφώνησαν μὲ τοὺς Ἠπειρώτας, καὶ Ἀϊδωνίους, καὶ Φοινικεῖς, καὶ Κονίους.

Καὶ ἕως μὲν τὸν καιρὸν τοῦ μεγάλου Ἰουςινιανοῦ οὗτοι οἱ τόποι ἦτον μὲν προσκυνημένοι, ὅμως μακρόθεν, εἰς τὴν Κωνςαντίνου βασιλείαν· τότε δὲ ἐκίνησαν καὶ ὑπῆγαν εἰς τὸν μέγαν Ἰουςινιανὸν δώδεκα Δρυϊνοπολῖται καὶ δώδεκα Χαονῖται, ἄνδρες διαλεκτοὶ, μεγαλόκορμοι, καὶ φρόνιμοι· καὶ ὡς τοὺς εἶδεν ὁ βασιλεὺς, ἐχάρη καταπολλὰ τὴν ὡραιότητα καὶ γνῶσίν των, καὶ εὐθὺς μετὰ τρεῖς ἡμέρας τοὺς ἔδωσεν ἀξιώματα νὰ εὑρίσκωνται κοντά του καὶ εἰς τὸν τόπον των, καὶ ἔςειλε τὸν πρωτοσπαθάριόν του περιβλέπτην ὅλων τῶν μερῶν ἐκείνων, Ἀϊδωνίας, Φοινικείας, Χειμάρας, καὶ ἕως τὸν Αὐλῶνα καὶ τὰ Βελλάγραδα· καὶ εἰς ἑπτὰ χρόνους εἰρήνευσαν οἱ τόποι, ὡς ἤθελαν.

Ἀποθανόντος δὲ τοῦ πρωτοσπαθαρίου Ἀλεξάνδρου, ἔγεινεν εἰς τὸν τόπον ἐκείνου Κωνςαντῖνος ὁ Δρυϊνοπολίτης, ὁ ἐκ χώρας Λαμπόβου, ὅς τις διὰ συνδρομῆς βασιλικῆς ἔκτισεν εἰς αὐτὴν τὴν χώραν ναὸν τῆς ὑπεραγίας

furent soumises aux étrangers. Pendant ce temps la population devint double de ce qu'elle était auparavant ; mais les hérésies ayant commencé à se manifester dans l'Occident, et ses habitants ayant altéré la foi qu'ils avaient reçue de saint Pierre et des autres apôtres, les chrétiens se soulevèrent contre les étrangers qu'ils chassèrent. Fermement attachés aux premiers dogmes qu'ils avaient embrassés, ils formèrent une ligue défensive et offensive avec les Épirotes, les Phéniciens et les Coniens (1).

Jusqu'au temps de Justinien-le-Grand, toutes ces contrées n'avaient été qu'indirectement soumises au trône de Constantin. On députa donc alors vers Justinien douze Drynopolitains et autant de Chaoniens, tous hommes remarquables par leur condition et leur prudence, que l'empereur fut charmé de voir. Trois jours après l'audience qu'il leur accorda, il investit les uns de dignités pour les attacher à sa cour, et il en conféra aux autres afin de les renvoyer dans leur pays. Il nomma ensuite son proto-spataire intendant de ces contrées, qui étaient l'Aïdonie, la Phénicie, la Chimère, Avlone et Belgrade, et au bout de sept ans le pays fut pacifié selon ses desirs.

Le proto-spataire Alexandre étant mort, Constantin, Drynopolite de la ville de Lampovo, fut nommé à sa place. Ce nouvel intendant, aidé de la munificence de l'empereur, fit bâtir dans cette ville une église magnifique sous l'invocation de la vierge mère (2).

---

(1) Habitants de Conispolis. T. I, 377, 379, 456.

(2) Ὑπεραγία Θεοτόκου, la très-sainte mère de Dieu. Les Grecs

Θεοτόκου θαυμαςὸν καὶ ὡραῖον, ὡς ἤθελεν· ἦτον δὲ ἡ χώρα σπήτια ἐννεακόσια δέκα, καὶ οἱ ἄνθρωποι ἄξιοί τε καὶ ἀνδρεῖοι, καὶ εὔμορφοι, καὶ εὔγλωττοι, καὶ ἔκαμαν ἐκείνην τὴν χώραν νὰ ἦναι ςαυροπήγιον (1) αὐτοδέσποτον, καὶ ὅλοι οἱ ἐκεῖσε χριςιανοὶ αὐτοδέσποτοι, καὶ πάντοτε ἕτοιμοι εἰς βασιλικὰς χρείας. Οἱ δὲ ἄνω μαχαλάδες, ἀναφερόμενοι εἰς τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου, ὑπέκειντο εἰς τὸν τοῦ τόπου ἀρχιερέα, ὡς καὶ ἡ λοιπὴ ἐπαρχία. Ἦτον δὲ, οὗτοι μὲν σπήτια ἑκατὸν ὀγδοήκοντα, οἱ δὲ κάτω, ὡς εἴπομεν, ἐννεακόσια δέκα. Ἀφιέρωσε δὲ ὁ αὐτὸς βασιλεὺς τόπον ζευγαρίων εἴκοσιν εἰς γεωργίαν, καὶ μύλους δύο, πρὸς σύςασιν καὶ ζωοτροφίαν τῶν δώδεκα ἱερέων τῶν διωρισμένων κατὰ τὸ χρυσόβουλλον. Ἀφιέρωσεν ἔτι καὶ τίμιον ξύλον δραμίων ἑξῆντα, καὶ χρυσᾶ σκεύη γροσίων χιλίων.

---

(1) Σταυροπήγιον. Jusfigendæ crucis. Justinian Nov. 5, § 1. Basil. lib. iv, tit. 1, ch. 1. Euchol. Goari p. 607, 608. Balsamon, ad canon vii, septimæ synodi. At postérioribus sæculis alia notione usurpatam hanc vocem observare est, scilicet pro eo jure quod patriarcha competebat, in quacumque diæcesi episcopali ecclesiam dedicandi et consecrandi, defixa in ea, quam in hunc finem mittebat, lignea cruce, in concha, retro altare, cum inscriptione continente annum et diem, alios que characteros temporis defixa eo in loco crucis: cujus ritus, ipsa ecclesia jam non episcoporum, in quorum diæcesi extructa fuerat, jurisdictionis erat, sed tota patriarchæ. In iis ςαυροπηγίοις, solius patriarchæ nomen in sacris liturgiis recitabatur. Quærentibus autem episcopis multis et præsertim Artæ métropolitano (in Jur. græc. sancit Germani patriarch., p. 232.), istud privilegium patriarchale, abrogavit Michael Paleologus imp., vid. Pachym., lib. vi, c. 11

La cité qui était alors composée de neuf cent dix maisons habitées par une superbe race d'hommes, fut déclarée *stauropegium*; indépendante ainsi que les habitants, avec la seule réserve d'être toujours prêts à la réquisition de l'empereur pour les besoins extraordinaires de l'état; quant au quartier d'en haut, composé de cent quatre-vingts maisons, qui dépendait de l'église de Saint-Athanase, il resta soumis à l'archevêque ainsi que le reste du diocèse. Le même empereur attacha à *cette église*, à titre de dotation, une terre labourable de vingt *zevgaria* ou journaux (2), avec deux moulins pour l'entretien et la nourriture de douze moines institués par une bulle d'or impériale; enfin il y ajouta le don de douze drachmes du bois de la vraie croix et d'ornements brochés en or, estimés au prix de mille piastres.

---

ont encore Παναγία ἐλεοῦσα, *la Vierge de miséricorde*; Παναγία τῶν πόνων, *la Vierge des douleurs*; Παναγία τῶν χαρίτων, *la Vierge des graces*; Παναγία γλυκοφιλοῦσα, *la Vierge du doux baiser*, qu'on représente caressant maternellement l'enfant Jésus, Παναγία πλατυτέρα, *la Vierge immense*, embrassant l'enfant Dieu entre ses bras, et renfermant ainsi celui que le ciel même ne peut contenir, ce qui fait qu'on la surnomme πλατυτέρα τοῦ οὐρανοῦ *ou plus vaste que les demeures célestes.*

(2) Je rends ce mot par *journaux*, ne trouvant pas son appréciation juste dans les Byzantins. Théophilacte, archevêque de Bulgarie, épist. 41, p. 7, le définit par τῶν ζώων ἐκκουσσείαν, *attelage de bêtes*. Spon, T. II, p. 305, rend ζευγάριον par *prædium rusticum*. Mais Damascenus Studita, serm. 29, dit que c'était une mesure particulière de terres; χαμήλια τρεῖς χιλιάδες Ζευγάρια πενταχόσια, φοράδες πενταχόσιαις, etc., *Trois mille chameaux, cinq cents zevgaria, et cinq cents juments*, etc.

Μετὰ δὲ τὸν θάνατον τοῦ μεγάλου Ἰουςινιανοῦ ἐβασίλευσεν Ἰουςῖνος ὁ Κουροπαλάτος, καὶ ἐπειδὴ δὲν ἔβαλεν εἰς τοῦτα τὰ μέρη καλὸν κυβερνήτην, εὐγῆκαν ἐκ τῆς Ἰταλίας εἴκοσι πέντε χιλιάδες ἐχθροὶ, καὶ κατεχάλασαν τὴν περίφημον Δρυϊνόπολιν, καὶ τὰ τείχη αὐτῆς κατεκρήμνισαν διὰ τὴν ἀπ' αὐτῶν προτέραν ἀποςασίαν. Ἀλλ' ὄντες ἀπὸ τὸ γένος τοῦ Λιβατονίου τρεῖς ἄνδρες θαυμαςοὶ, ὁ εἷς Ἀργυρὸς, καὶ ὁ ἕτερος Κολόρης, καὶ ὁ ἄλλος Χρυσόδαλος, ἐσυμφώνησαν καὶ ἐςάθησαν ἐξουσιαςαὶ, μοιράσαντες τοὺς τόπους εἰς τρία μέρη· καὶ ὁ μὲν Ἀργυρὸς ἔκτισε κάςρον ἐπὶ τῆς σπηλαίας εἰς τὸ ὄνομά του, ὁρίζον τὴν Γάρδην, τὴν Ζωῖλην, τὴν Χομήλην, καὶ τὴν Τιτούπολιν· ὁ δὲ Κολόρης ἔκαμεν ἀντικρὺ τοῦ Ἀργυροῦ φρούριον, ἐπάνω τοῦ κρυφίου ὕδατος πλησίον τοῦ Δρυΐνοῦ ποταμοῦ, ὁρίζον τὸν κάμπον ἕως τὸ Ἀρίςιον, καὶ ἄνωθεν ἕως τὸ μοναςήριον τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου, Κοσοβίτζα λεγόμενον. Ὁ δὲ Χρυσόδαλος ἔκτισε καὶ αὐτὸς φρούριον εἰς τὴν ποδιὰν τοῦ Πελάκου ὄρους, διὰ νὰ ἔχῃ τοὺς ἀδελφούς του κοντὰ, καὶ νὰ βοηθῇ ἕνας τὸν ἄλλον· τοῦτο δὲ ὥριζε τὴν Χαονίαν πόλιν καὶ τὸ Δέλιον καὶ ἕως τὸ Σοχακὸν ςενὸν τοῦ ποταμοῦ·

Ταῦτα τελειώσαντες ἔςειλαν εἰς τὸν βασιλέα Τιβέριον, καὶ ἐπροσκύνησαν, διηγούμενοι καὶ τὸν ἀφανισμὸν τῆς Δρυϊνοπόλεως. Οὗτος δὲ ἐχάρη πολλὰ, ὅτι εὑρίσκοντο εἰς

Justin Curopalate, qui succéda à l'empereur Justinien, ayant mis un chef incapable à la tête du pays, il ne put résister à vingt-cinq mille ennemis sortis de l'Italie, qui s'emparèrent de la célèbre ville de Drynopolis dont ils détruisirent jusqu'aux remparts, afin de se venger de sa défection. Malgré cette catastrophe il resta trois notables issus de la famille de Libatonius, appelés Argyrus, Colorès et Chrysodalus, qui se partagèrent à l'amiable la contrée par portions égales. En conséquence, le premier fit élever sur la caverne (1) une forteresse à laquelle il donna son nom, et qui réunit sous sa juridiction les places de Gardes, de Zoïle, de Chomêle et de Titopolis. Colorès fit construire un château fort au voisinage du *Souterrazzi* (2), près de la rivière Drynus, et il eut dans sa banlieue, d'une part, la plaine qui s'étend jusqu'à Aristion, et vers le pays d'en haut jusqu'au monastère de la vierge de Cossovitza. Enfin Chrysodalus ayant fait fabriquer un bastion au pied du mont Pélakos, afin d'être près de ses frères et de pouvoir se secourir mutuellement, eut en partage Chaonopolis et Délion, jusqu'au détroit de la rivière Socachus.

Ces arrangements étant terminés, les trois frères députèrent vers l'empereur Tibère, afin de lui rendre hommage et pour lui apprendre en même temps la

---

(1) Le chroniqueur fait allusion à la caverne de Gorandgi, qui s'étend, au dire des gens du pays, jusque sous la ville d'Argyro-Castron. Voy. T. I, 341, 342, 343.

(2) Souterazzi. Canal hydraulique souterrain. Voyez T. I, 347, 348.

τόσην εὐσέβειαν καὶ ἀνδρίαν τῆς πίςεως, καὶ μετακαλέσας ἐκεῖ τὸν Ἀργυρὸν, τὸν ἔκαμε μεγάλας χάριτας, καὶ τὸν ἔδωσεν ὁρισμοὺς νὰ κυβερνᾷ ὅλα τὰ μέρη ταῦτα εὐσεβοφρόνως καὶ δικαίως, καὶ νὰ ςέλλῃ εἰς τὸ βασίλειον κατ' ἔτος φλωρία χιλιάδας εἴκοσι, τὰ δὲ λοιπὰ νὰ φυλάττωσι διὰ χρείαν τοῦ τόπου εἰς καιρὸν πολέμου. Τὰ δὲ εἰσοδήματα τῆς Χαονίας καὶ Δρυϊνοπόλεως ἕως τὴν Τιτούπολιν ἐγίνοντο χρυσῶν χιλιάδες ὀγδοήκοντα δύο. Ἔκτισε δὲ ὁ Ἀργυρὸς εἰς τὸ κάςρον του ναὸν τοῦ Παντοκράτορος μὲ βασιλικὸν χρυσόβουλλον καὶ χαρίσματα παρὰ τοῦ αὐτοῦ Τιβερίου. Ἔκτισε καὶ ἄλλον ναὸν τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου.

Ἐπέρασαν δὲ εἰρηνικὰ ἕως τὸν καιρὸν Κωνςαντίνου τοῦ Πωγωνάτου, ἔτος 5,ρλέ· ἀπὸ δὲ Χριςοῦ χνέ. Οὗτος ὁ βασιλεὺς, ἀκούσας, ὅτι εὑρίσκονται δώδεκα σκῆται εἰς τὸν πάτον τοῦ Δρυϊνοῦ ὄρους, ἔςειλε καὶ ἔκτισε ναὸν μικρὸν μὲν, ὅμως πολλὰ ὡραῖον, εἰς τὴν ὑψηλὴν Πέτραν, πλησίον τῶν ἀσκητῶν, καὶ διώρισε χαρίσματα πολλὰ τούτου τοῦ ναοῦ, ὡς τὸν τόπον τῆς Γάρδης μὲ τὴν Κλεισοῦραν τῆς Ζωΐλης καὶ τῆς Χομήλης· ἐσήκωσε δὲ καὶ τὴν πανήγυριν τὴν γινομένην εἰς τὸ Πέλακον, καὶ τὴν μετέφερεν εἰς τῆς Χαονίας τὸ μέρος, καὶ τὴν ὠνόμασε Πωγωνιανήν· εἰς ταύτην ἐσυνάζετο πλῆθος ἀνθρώπων, καὶ διήρκει ἕνα μῆνα.

ruine de Drynopolis; et ce prince fut charmé de retrouver dans ces hommes leur persévérance dans les sentiments de foi et de piété. Ayant ensuite appelé près de lui Argyrus, auquel il fit de grandes largesses, en lui recommandant de gouverner le pays avec des sentiments de religion, de prudence et de justice; il lui imposa l'obligation de payer annuellement au trésor impérial vingt mille pièces d'or, et de tenir le surplus des tributs en réserve afin de subvenir aux besoins du pays en cas de guerre. Les impositions de la Chaonie et de Drynopolis, y compris Titopolis, montaient alors à quatre-vingt mille pièces d'or. Argyrus fit construire dans l'intérieur de sa ville une église sous l'invocation du Pantocrator (1), qui fut fondée en vertu d'une bulle d'or avec dotation de l'empereur Tibère, ainsi qu'un temple dédié à la très-sainte mère de Dieu.

Le pays resta en paix jusqu'au règne de Constantin Pogonat, qui eut lieu l'an du monde 6135, de J.-C. 655. Ce monarque étant informé qu'il se trouvait douze hermitages au mont Drynus, ordonna de faire bâtir sur le haut du rocher, une église petite, mais belle, qu'il dota en lui concédant le village de Gardes avec *les péages* du défilé de Zoïle et de Chomêle. Il ôta à Pélakos la foire, dont la durée était d'un mois, qu'il transporta dans la partie de la Chaonie appelée Pogoniani, dont elle prit le nom.

La paix continua ensuite jusqu'au règne de Léon

(1) Tout-puissant. Par un abus de mots, les Grecs appellent Παντοκράτορας, les moines qu'on nomme, dans l'église latine *provinciaux*. Voy. Jean Morin, lib. 1, exercit. eccles., c. VIII.

Ἔζησαν δὲ εἰρηνικὰ ὁ κόσμος ἕως τὸν καιρὸν Λέοντος τοῦ Ἰσαύρου, ὅςτις, ὡς εἰκονομάχος, ἔςειλε νὰ κρημνίσῃ τὰς ἁγίας εἰκόνας, καὶ νὰ τὰς συντρίψῃ. Τοῦτο οἱ χριςιανοὶ ἀκούσαντες, ἔτρεξαν καὶ ἐφόνευσαν τοὺς ἀπεςαλμένους· ὁ δὲ Ἀγριόλεος, μαθὼν αὐτὸ, ἀντεφόνευσε τεσσαράκοντα ἐκλεκτοὺς ἄνδρας ἀπὸ τὰ κάςρα ταῦτα, εὑρισκομένους κοντά του, κατὰ τὰς διαταγὰς τοῦ μεγάλου Ἰουςινιανοῦ. Διὰ ταύτην λοιπὸν τὴν εἰκονομαχίαν ἐςάθησαν ἐναντίοι ἕως τὸν καιρὸν Κωνςαντίνου καὶ Εἰρήνης, ὅτε μαθόντες, ὅτι ἡ εὐσέβεια πάλιν κηρύττεται παρὰ τοῦ βασιλέως, ἔτρεξαν εὐθὺς μὲ δῶρα βασιλικὰ, καὶ ἐπροσκύνησαν, καὶ ἔδειξαν τὰς διαταγὰς τῶν προτέρων βασιλέων, καὶ οὕτως ἔςελλαν κατ' ἔτος τὸ εἰσόδημα τῶν τόπων τούτων, κατὰ τὸ χρυσόβουλλον, ἕως τὸν καιρὸν Ἀλεξίου τοῦ Κομνηνοῦ, ἔτος 5,φπζ'.

Ὅτε δὲ ἐβασίλευσεν ὁ Ἀλέξιος, ἔςειλεν εἰς ὅλα τὰ περαθόρια νὰ ὑπάγουν διὰ νὰ ἰδῇ τὰ χρυσόβουλλα καὶ τὰς συνθήκας ἑκάςου τόπου· καὶ οὕτως ἔςειλαν καὶ οἱ Δρυϊνοπολῖται τὸν ἀρχιερέα των Μεθόδιον, ὅς τις κατήγετο ἐκ τοῦ γένους τοῦ Κολόρου, ἄνθρωπος σοφὸς καὶ ἐπιςήμων, καὶ μετ' αὐτοῦ δώδεκα ἄρχοντας ἐκλεκτοὺς ἐπαρχιώτας του, τὸν Δούκαν ἐκ τῆς Ἀργυροῦ, Μάρκελλον ἐκ τῆς Γάρδης, Ἀνδρέαν ἐκ τῆς Χομήλης, Ἀγγελινὸν ἐκ τῆς Τιτουπόλεως, Κωνςαντῖνον ἐκ τῆς Κολόρης, Πέτρον ἐκ τῆς Ζωΐλης, Μάρκον σπουδαῖον ἐκ τῆς Χαονίας, Ἰωάννην ἐκ τῆς Πολιανῆς, Μανόλην ἐκ τῆς Δέλης, Λεόντιον ἐκ τῆς Λιβατοβίας, καὶ Κυριακὸν ἐκ τοῦ Ἀριςίου.

Τούτους ἐδέχθη ὁ βασιλεὺς εὐσεβοφρόνως, καὶ τὸν μὲν

l'Isaurien, qui, étant iconoclaste, envoya l'ordre de détruire et de briser les saintes images; sur quoi les chrétiens se révoltèrent et tuèrent ses commissaires. A cette nouvelle, Léon ordonna de massacrer les quarante otages qu'on lui avait envoyés au terme des capitulations stipulées avec l'empereur Justinien-le-Grand. Après cet évènement, les contrées en question demeurèrent en révolte jusqu'à l'avènement à l'empire de Constantin et d'Irène. Les Épirotes informés du respect de ces princes pour la religion, s'empressèrent de se rendre auprès d'eux avec des dons, afin de leur prêter serment de fidélité. Ils leur présentèrent leurs capitulations, et ils continuèrent à payer les tributs au taux où ils étaient fixés par leur *ancienne* bulle d'or, jusqu'au règne d'Alexis Comnène, qui arriva l'an du monde 6697.

Alexis, étant monté sur le trône, fit savoir dans toutes les provinces qu'on eut à lui représenter les capitulations et les bulles d'or existantes. En conséquence, les Drynopolitains députèrent vers lui leur archevêque Méthode, qui tirait son origine de la famille de Colorès, auquel ils adjoignirent douze archontes, qui étaient: Doucas, d'Argyre; Marcellus, de Gardes; André, de Chomêle; Angélinus, de Titopolis; Constantin, de Colorès; Pierre, de Zoïle; Marc le savant, de la Chaonie; Jean, de Polyanie; Manuel, de Délès; Léontinus, de Livatovie; et Cyriaque, d'Aristion.

L'empereur reçut ces envoyés avec un respect religieux, et il permit à l'archevêque de prendre huit mille pièces d'or sur ses revenus pour bâtir une église

ἀρχιερέα ἔδωσεν ὁρισμὸν, καὶ ἐπῆρεν ἐκ τῶν εἰσοδημάτων τούτων χιλιάδας φλωρίων, ὀκτὼ διὰ νὰ κτίσῃ ναὸν τῆς ἐπισκοπῆς του εἰς μνήμην τῆς κοιμήσεως τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου, πλησίον τοῦ Πελάκου, ὅπου ἐγίνετο ἡ μεγάλη πανήγυρις, τὴν ὁποίαν Κωνςαντῖνος ὁ Πωγωνάτος ἐσήκωσε, καὶ νὰ ἦναι καὶ τὸ μέρος τοῦτο εἰς τὴν ἐξουσίαν τοῦ ἀρχιερέως, καὶ ἡ δωδεκαήμερος πανήγυρις. Ἀκόμη τὸν ἐχάρισε καὶ ὅλον τὸ σύνορόν του καὶ τὸ φρούριον τοῦ Πελάκου νὰ λαμβάνῃ τὸ δέκατον, καὶ ὅσοι χριςιανοὶ ἤθελαν κατοικήσει ἐκεῖ εἰς τὴν ἐπισκοπὴν, νὰ ἦναι αὐτοδέσποτοι· τοὺς ἔδωσε καὶ χρυσόβουλλον θαυμαςὸν, ὥς τε νὰ μὴν ἠμπορῇ ἄλλος νὰ τὸ χαλάσῃ, βεβαιωμένον καὶ ἀπὸ τὸν τότε πατριάρχην Εὐςάθιον.

Καὶ ἐλθὼν ὁ ἀρχιερεὺς, ἔβαλε εὐθὺς καὶ ἔκτισαν τὸν ναὸν τῆς ἐπισκοπῆς του εἰς μνήμην αὐτοῦ τοῦ βασιλέως, ὡς εὑρίσκεται τὴν σήμερον· διότι εἰς τὸ Πέλακον εὔγαιναν ἄνθρωποι ἄξιοι καὶ ἐνάρετοι. Ο δὲ βασιλεὺς ἐδωρήσατο εἰς τὴν ἐπισκοπὴν τόπους, τὴν Κλαδάνην μὲ ζευγαρία δέκα, καὶ ἐλαίας ατο΄., τὴν Κοσοβίτζαν μὲ ζευγάρια ὀκτὼ, τό Μαυρίκι μὲ ζευγάρια δώδεκα, καὶ ἐλαίας ω΄., τὸν Ζαμβρινὸν τόπον μὲ ζευγάρια πέντε, καὶ ἐλαίας ψ΄., εἰς Πεπέλους τὸν ναὸν τῆς ἁγίας Τριάδος μὲ ζευγάρια ὀκτὼ, καὶ ἐλαίας χ΄., τοὺς Γονάτας μὲ ζευγάρια δέκα, καὶ μύλους δύο, εἰς τὴν Δέρβην τὸν ναὸν τῶν Ἀσωμάτων μὲ ζευγάρια πέντε. Καὶ εἰς μὲν τὴν Κλαδάνην ἔκτισε ναὸν τοῦ ἁγίου Νικολάου, εἰς δὲ τὸν Ζαμβρινὸν ναὸν τοῦ ἁγίου Γεωργίου, τὸν ὁποῖον ὀνομάζουν ὑψηλὸν Γεώργιον.

sous l'invocation du sommeil de la vierge (1), près de Pélakos, à l'endroit où l'on tenait la grande foire que Constantin Pogonat avait transférée ailleurs; il concéda cette contrée à l'archevêque, ainsi que *les péages* d'une foire qu'il y institua, et dont la durée fut fixée à douze jours. Il ajouta à ces dons le droit de percevoir les dîmes dans toute l'étendue de son diocèse, ainsi que le château de Pélakos, en déclarant que ceux qui viendraient s'y établir seraient indépendants de la couronne; enfin il confirma ces priviléges par une bulle d'or perpétuelle et irrévocable, adressée au patriarche Eusthate qui y donna son approbation.

L'archevêque étant de retour, fit bâtir, conformément aux ordres de l'empereur, l'église de son évêché, telle qu'on la voit encore aujourd'hui. Il reçut ensuite de nouveaux bienfaits de la munificence impériale qui furent accordés à titre de dotation pour l'archevêché, savoir : le village de Cladène avec douze *zevgaria* en terre labourable, et treize cent soixante-quinze pieds d'oliviers; Cossovitza avec huit *zevgaria;* Mavriki avec douze *zevgaria* et huit cents oliviers; Zambrinos avec cinq *zevgaria* et sept cents oliviers; l'église de la sainte Trinité de Pepelos, qui jouissait de douze *zevgaria* et de six cents oliviers; Gonatès avec dix *zevgaria* et deux moulins; à l'église des Asomates de Dervès, cinq *zevgaria.* Il fit de plus bâtir à Cladène une église dédiée à saint Nicolas, et une autre à

(1) Les Grecs se servent de cette denomination pour designer l'assomption de la Vierge.

Ἐπέρασαν δὲ οἱ τόποι οὗτοι εἰρηνικὰ ἕως τὸν καιρὸν Ἀνδρονίκου βασιλέως τοῦ Ἐλεήμονος. Τότε ὑπῆγεν ὁ ἀρχιερεύς Ἀθανάσιος τὸν πρὸς βασιλέα καὶ τὸν τότε πατριάρχην· ὁ δὲ βασιλεὺς τὸν ἐχάρισε τὴν πανήγυριν τὴν γινομένην εἰς τὸν Ζαμβρινὸν τόπον τὴν 8 τοῦ Ἰουνίου, καὶ μύλους δύο, ἀκόμη καὶ εἰς τὸν Βομπλὸν τόπον διὰ ζευγάρια τρία, ὅπου ἔκτισε ναὸν τοῦ τιμίου Προδρόμου, καὶ εἰς τὸν Σοχακὸν χωρίον μὲ τόπον διὰ ζευγάρια πέντε, μύλους δύο, καὶ ἐλαίας τ'· καὶ ἕτερον μετόχιον (1) εἰς Δολοβίςαν.

---

(1) **Μετόχιον. Definitur a Byzantinis:** ***Cella monastica a majori monasterio dependens.*** **Portius: Μετόχι, *vicus;* Ῥυμὴ, *platea;* κώμη, *pagus;* ἀββατεία, *abbatia. Sumitur etiam pro quovis monasterio,* ut apud Damascenum studitam, Hom. 18. Prædium rusticum, seu *villa, metairie,* nunc autem ferme usurpatur.**

Zambrinus qu'on appelle maintenant Saint-Nicolas d'en haut.

Il ne se passa rien d'extraordinaire jusqu'au temps de l'empereur Andronic Éleïmon, que l'archevêque Athanase alla saluer ainsi que le patriarche. Il obtint, à cette occasion, les péages de la foire qui se tenait à Zambrinus le 8 juin, ainsi que deux moulins; trois *zevgaria* de terre labourable, à Vomplon, où il fit bâtir une église sous l'invocation de saint Jean précurseur; au village de Socachus, cinq *zevgaria* de terre, deux moulins et trois cents oliviers, et un autre *métochi* à Dolovistas......

OBSERVATIONS

SUR LA

CHRONIQUE D'ARGYRO-CASTRON.

Le fragment historique qu'on vient de lire, me fut donné, en 1806, par l'évêque de Drynopolis, pendant le séjour que je fis à Argyro-Castron. Le manuscrit, consistant en vingt pages d'écriture, petit in-4°, n'avait ni commencement, ni fin, et malgré ces lacunes il me parut intéressant pour ce qui concerne les affaires de l'Épire à des époques, où toutes les traditions nous manquent sur cette contrée, qu'on regarda toujours comme à moitié barbare. Au temps d'Homère, sous le gouvernement des Romains, et jusqu'à notre siècle, il a toujours été aussi difficile que dangereux de voyager dans l'Épire, et si on en excepte le règne de Pyrrhus; on voit que quelques unes des peuplades de cette province vécurent dans un état d'isolement et de férocité tels, qu'elles repoussèrent avec obstination toute espèce d'amalgame. Vainement le consul Q. Flaminius et ses successeurs entreprirent de donner aux Épirotes des institutions civiles et de les élever au rang d'alliés; la résistance que les consuls et les proconsuls romains éprouvèrent fut telle, qu'ils durent renoncer

au projet d'enchaîner des pleuplades belliqueuses par l'appat décevant de la civilisation. Enfin Rome ayant perdu tout espoir de vaincre une pareille obstination, ordonna à ses délégués de former une sorte de *cordon sanitaire* autour de la barbarie, en faisant surveiller par des garnisons établies dans des camps fortifiés les défilés de l'Épire, et de couper ainsi à ses habitants toute communication avec les provinces voisines.

Il ne faut donc pas s'étonner si les écrivains n'ont jamais fait mention d'une peuplade cantonnée dans la vallée de Drynopolis, contrée située au centre de la sauvage Chaonie. Si nous avions le commencement de l'histoire, que j'appelle chronique d'Argyro-Castron, parce que je la découvris dans cette ville, nous saurions d'où venait la colonie athénienne dont elle parle, et il est vraisemblable que ce complément, tout curieux qu'il serait, ne donnerait pas plus d'authenticité à une histoire qui pèche souvent par la vraisemblance. L'auteur que j'ai traduit nous permet de conjecturer, d'après son style, qu'il écrivait vers le commencement du XVII[e] siècle, et que son ouvrage est une version en grec vulgaire, de manuscrits anciens qui nous sont inconnus, et de traditions qu'on trouve parmi les *Bardi*, ou montagnards de la haute Albanie, ou comme chez les paysans de l'Écosse, l'histoire des temps héroïques s'est conservée dans des chants nationaux. Le chroniqueur, absolument étranger à la critique, n'a cherché que ce qui plaisait à son imagination, et en entassant les anachronismes sur les fables les plus puériles, il a sacrifié l'ordre chronologique à son goût bizarre pour le merveilleux. Ce dé-

faut fut au reste long-temps celui des Grecs. L'histoire même d'Athènes, au temps de sa splendeur, n'est pas exempte de ce reproche, quand on examine de combien de manières est racontée l'anecdote de la rédaction des poëmes d'Homère faite par les soins de Pisistrate. Des prodiges accompagnèrent cette publication de la *Bible* épique des Grecs. Dans la suite des temps, les romanciers racontaient que les immortelles rapsodies de l'Iliade et de l'Odyssée avaient été réunies en corps d'ouvrage par des savants de l'école d'Alexandrie, qui prit naissance deux siècles environ après Pisistrate. D'autres prétendaient que cet Archonte, ainsi que l'avait fait Aristeas pour la Vulgate, réunissant soixante-dix grammairiens, dont une demi douzaine aurait suffi pour ternir l'éclat poétique d'Homère, leur avait ordonné de rédiger séparément les vers du prince de l'épopée, et d'en composer un ensemble parfait (1). Faut-il ensuite s'étonner qu'un Épirote du bas empire, ou plutôt des siècles d'esclavage, puisque notre auteur, ou du moins son traducteur en langue vulgaire, a écrit depuis la conquête par les Turcs, ait confondu les temps et les lieux?

Le fragment que je publie m'a paru, malgré ses incohérences, mériter l'attention du public. A travers le vague qui règne dans son contenu, il nous révèle l'existence de plusieurs auteurs, qu'on exhumera peut-être un jour de la poussière des cloîtres de la Grèce,

(1) Leo Allatius de patria Homeri, et Villoison, anecd. græc., T. II, p. 182.

qui sont loin d'avoir été explorés avec des soins capables de ne permettre plus d'y rien découvrir. Qui oserait nier qu'un érudit tel que le savant Angelo Maï, ne découvrira pas un jour dans leurs archives, où les Bollandistes de l'Orient ne cherchent que des vies de saints, de plates homélies, et des dotations des empereurs de Constantinople qui épuisaient leurs peuples pour enrichir des moines, qui oserait dire qu'un pareil homme ne retrouverait pas quelqu'un des trois cents volumes d'Épicure? C'est peut-être entre les lignes de l'édit infâme qui mettait un impôt sur l'air que respirent les hommes, *pro haustu aeris* (1), et à travers les ordonnances fiscales du bas empire, qu'un honnête homme ne peut lire sans verser des larmes, qu'on déchifferait les dialogues de Platon qu'on croit perdus! Que les voyageurs lisent donc tout ce qui se trouve dans les papiers des métropoles, des abbayes et des moindres monastères. Qu'ils ne reculent point devant le traité du cérémonial de la cour de Justinien, monument aussi extravagant que celui du césar moderne qui éleva son pavois sur les débris du trône de saint Louis; qu'ils affrontent l'ennui des nobiliaires qui ont pris naissance dans l'Orient, où l'on vit des espèces d'hommes sans mérite personnel, sans génie, se forger des blasons pour briller aux yeux de la plus vile populace (2); un heureux hasard peut servir l'homme persévérant. C'est peut-être là

---

(1) Mercerus in edit. Harmenopul. Lib. I, tit. IV, § 47. Περὶ ἀερικῶν ζημιῶν.

(2) Ce furent les descendants de ces êtres infatués de leur

que reposent, raturés par la pointe du stilet, les principes de Thalès, les leçons d'Anaxagore, qui eût des autels et pas un disciple, parce qu'il n'enseigna que la vertu; les maximes de l'austère Zénon, qui mit la nature entière dans *un réseau de fer*, qu'il traîna dans l'espace! Que les savants inondent la Grèce, je leur en ai tracé les chemins, et puissent leurs découvertes, en faisant oublier les miennes, combler l'espérance de la république des lettres, qui se glorifie de toutes les conquêtes propres à augmenter ses domaines!

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur le fragment de la chronique d'Argyro-Castron. Il est du nombre de ceux qui se trouvent conservés en assez grande quantité dans les couvents, où leur étude fournirait des renseignements pour l'histoire de la Grèce. C'est un type des Byzantins modernes qui porte, ainsi que tous leurs ouvrages, l'empreinte de la décadence du goût prêt à se réveiller chez un peuple aussi respectable par sa constance à supporter l'infortune, que recommandable par son antique illustration.

---

prééminence, qui s'écriaient : *vender i figli ma mai la nobiltà, vendons, s'il le faut nos enfants; mais jamais notre noblesse.* Daru Hist. de Venise, liv. XXXV, p. 63.

OBSERVATIONS
SUR DODONE.

Addition et Correction au chapitre XI du Voyage dans la Grèce.

En consultant la carte des environs de Janina qui comprend la Hellopie, la Perrhébie et une partie de la Molosside ou Molossie, on placera dans leurs rapports le Hiéron de Thémis au monastère de *Hellopi*, la ville de Hella à *Castritza* et l'enceinte des Selles ou Dodone, à l'endroit appelé *Proskynisis*, *lieu d'adoration*, où l'on voit les ruines de Gardiki; tels sont les points capitaux à fixer d'une manière précise.

Dans l'hypothèse des deux Dodones, que j'ai peut-être eu tort d'admettre (1), j'ai dit comment l'oracle de Thémis, fille de la Terre (2), qui avait reçu de sa

(1) T. I, préf. p. XIV, n. 1, de ce voyage. Vid. Trigland. conject. in Dodon. b 324 et seq. in Gronov. T. VI.

(2) C'est de cet oracle que le poëte a dit.

..... Cum regna Themis, tripodasque teneret
Ut vidit Pæan vastos telluris hiatus
Divinam spirare fidem, ventosque loquentes,
Expirare solum, sacris se condidit antris,
Incubuitque adytis, vates ibi factus Apollo.

Lucan. *de Themide*. lib. V, vers 81 et seq.

mère le don de prophétie, favorisa l'introduction d'une divinité étrangère parmi les Pélasges, qui adoraient *des dieux sans nom*. Mais j'ai omis de rapporter comment deux Péléïades (1), ou *négresses éthiopiennes*, sorties du temple d'Osiris d'Égypte, instituèrent son culte; l'une dans l'Oasis d'Ammon (2) et l'autre dans l'Épire, où elle fut vendue par des navigateurs. Missionnaire d'un dieu exotique, celle qui annonça le Jupiter de Dodone serait peut-être demeurée à jamais dans l'oubli *sans un bucheron de la Hellopie* (qui, de connivence avec elle ou dupe de ses *prestiges*) *découvrit l'oracle* (3), auquel on éleva un hiéron qui eut bientôt ses ministres, ses rites et une célébrité aussi étonnante que son origine avait été obscure. Jusques-

Origine de l'oracle de Dodone.

Sa manifestation.

Sa haute antiquité est attestée par Eschyle, dans ses Euménides, v. 2, 3, 4, par Euripide, dans son Iphigénie en Tauride, v. 1259 et suiv.; et par Sidonius Panegyr. IV, v. 253, et T. I, préf. p. VIII, n. 1, de ce Voyage.

(1) Péléiades. Nom dérivé du mot grec Πέλας, *noir*. Πέλειαι παρὰ Δωδωναίοις ἐμαντεύσαντο. PAUS. lib. X.

(2) C'est à dire du *desert*, ou des *sables;* Jupiter y était adoré sous la forme d'un belier. *Voyez* Lilius Gyrald, *Syntagm.* 2, *Hist. Deor.;* Politian., c. 52; Miscell. et Hygin, lib. II, *de sign. célest. historiis.*

(3) Didyme, ou celui qui a commenté Homère ad Iliad. Π. rapporte ainsi le fait : Ἕλλος ὁ δρυτόμος, ὥς φασι, πρῶτος καταδεῖξαι τὸ μαντεῖον. Ce nom de Drytomos ou *Bucheron*, prouve que les Pelasges qui habitaient l'Épire, étaient déjà avancés dans la civilisation, pour avoir des outils tels qu'une hache. J'ai vu un de ces instruments en bronze, trouvé à Pandosie, et je ne pense pas que ce fut la coignée du bûcheron de Théocrite, auquel un traducteur moderne fait *fendre des brins de bruyère.*

là on voit la marche ordinaire de la superstition, maladie incurable de l'espèce humaine qui, en changeant d'objet sans déguiser ses formes, se reproduit encore de nos jours dans la Grèce. Ainsi la madone thaumaturge de Cossovitza, objet de l'adoration des habitants du mont Polyanos, a été trouvée dans les forêts par une *bucheronne* (1); la vierge de Parga est due à la révélation d'un berger (2), et toutes opèrent des prodiges aussi bien constatés que ceux des oracles de Thémis, de Dodone, et du Nécyomantion de la Thesprotie. Commune aux madones.

Ces fables et ces rapprochements tirés de l'histoire et de la connaissance des localités, ne m'avaient pas présenté le degré d'intérêt qu'ils méritent, lorsque, entraîné par mon sujet, j'écrivais le chapitre XI[e] de mon voyage. Maître d'une découverte nouvelle en géographie (soit qu'on place Dodone à *Proskynisis* ou à *Hellopi*), je ne voyais qu'elle seule, et je négligeai de l'envisager sous son point de vue historique, que je crois indispensable de développer.

Un dieu étranger étant annoncé dans l'Épire, l'enthousiasme d'un peuple qui ne voyait rien qu'à travers le prisme d'une imagination brillante, adopta ce que lui débitait une femme élevée à l'école mensongère des prêtres de Thèbes. Assise sur son sou- Péléiade ou prêtresse.

(1) Ce fait est consigné dans une histoire manuscrite de la vierge de Cossovitza, que je possède, ainsi qu'une homélie très-éloquente de Maxime Hiéromonachos, qui pourraient figurer avec intérêt dans l'histoire ecclésiastique de l'église d'Orient. Ces deux pièces font suite à mon manuscrit de l'histoire de l'Épire.

(2) *Voyez* T. I, c. XXXIII, p. 495, n. 1, de ce Voyage.

pitail prophétique (1), elle persuada facilement aux crédules pélasges que les arbres parlaient. Ces arbres séculaires, car l'Épire était alors couverte de forêts profondes, qui avaient été la demeure des premiers hommes (2), réduits à habiter dans leurs troncs creusés par le temps, pouvaient bien servir à recéler quelques imposteurs; et la fraude était d'autant plus facile, vis-à-vis d'hommes charmés d'être trompés (3), qu'il était défendu d'en approcher. Ainsi le chêne fatidique de Jupiter (4) qui s'agitait quand on le consultait (5), avait une grande facilité pour répondre dans plusieurs langues (6). Quant aux présages tirés du

Arbres et airain prophétiques.

(1) Il paraît qu'il y avait à Dodone ainsi qu'à Delphes un soupirail prophétique, si on en juge par ce passage de Pline : *Chaonias scrobes et fatidicos specus.* Lib. X, c. 95.

(2) *Voyez* Hésiod., *in Eoïs :* « In cavitatibus arborum homines olim habitarunt, ex iis teste historia multi vocem inexpectato emittentes, fraudibus, fabulis, præstigiis benignam materiem præbuere. » *J. Trigland. in Dodon.*, f. 324, t. VI. Gronov. et Virgile dit à ce sujet :

Genusque virum, truncis et duro robore nata.

(3) *Mundus vult decipi;* parce qu'en tout état de cause, la croyance est plus facile, que le raisonnement.

(4) Ἐκ δρυὸς ὑψικόμοιο Διὸς βουλὴν ἐπακοῦσαι.

Odyss. XX.

C'était d'un chêne aux branchages élevés que l'oracle de Jupiter se faisait entendre ; et comme il portait des glands doux (*voy.* Schol. de Théocrite Idylle IX) : plusieurs historiens ont cru que c'était un hêtre.

(5) C'est Suidas qui nous fait connaître cette particularité : Εἰσιόντων τῶν μαντευομένων ἐκινεῖτο δῆθεν ἡ δρῦς ἠχοῦσα.

(6) C'est dans ce sens que le chêne de Dodone est sans cesse

son des cloches frappées par un automate mu par les vents, et armé d'un martinet formé de lanières de métal; c'était une de ces déceptions favorables aux interprétrations qu'on tirait des sons de *l'airain de Dodone*, ainsi que des frémissements inarticulés (1), du feuillage de l'arbre sacré, qui n'étaient peut-être que les accords de quelques harpes éoliennes, instruments bien capables de faire crier au miracle.

Ces prestiges étaient la partie extérieure d'un culte qui n'aurait pas été de longue durée sans le secours de la morale, base essentielle de toutes les religions. Les Péléiades (car leur nombre s'augmenta dans la suite) (2) l'avaient apportée de Thèbes, cette morale, avec les grandes idées de la divinité, que la voix seule de l'Éternel qui parla sur le mont Sinaï pouvait rendre palpables. Peut-être avait-elle retenti jusqu'au fond du sactuaire d'Osiris, car elies disaient:

Jupiter fut, Jupiter est, Jupiter sera, grand Jupiter!
Ζεὺς ἦν, Ζεὺς ἐςὶ, Ζεὺς ἔσσεται, ὦ μεγάλε Ζεῦ!

Et comme les prophètes du Dieu d'Israël, leurs réponses étaient toujours précédées de la formule sacrée: *hæc dicit dominus; voici ce que dit le seigneur;* τὰ δὲ

---

qualifié de *polyglosse*, Πολύγλωσσα. Sophocl., *Eustat.* et Plutarch., *de defect. orac.*

(1) *Les voix des dieux ne sont pas articulées* répétait-on sans cesse au peuple: αἱ τῶν Δαιμόνων φωναὶ ἄναρθροι εἰσί. C'est pour cela aussi que le sacerdoce eut ses hiéroglyphes et ses langues sacrées, qu'il était seul en droit d'interpreter.

(2) Hérodote en nomme trois, savoir Promenaie, Timarete et Nicandre.

λέγει ὅ Ζεὺς! Mais ce qui environnait leur ministère du respect populaire, c'étaient les austérités, toujours agréables à la multitude, qu'elles pratiquaient. Elles faisaient vœu de continence *sanctimoniales ;* elles devaient même être vierges (Παρθενούσαι), et c'est pour cette cause sans doute qu'on les surnommait *colombes*, dénomination donnée parmi nous aux religieuses qui se consacrent au service de l'autel. Ainsi s'explique naturellement l'épithète de *colombes*, appliquée aux deux Péléiades qui s'étaient envolées, l'une vers la Lybie et l'autre du côté de la terre des Thesprotes ou Molosses (1).

Dogmes religieux.

S'il est prouvé par les faits que j'ai exposés succinctement que les prêtresses de Dodone étaient sorties du temple d'Osiris de Thèbes, il est naturel de croire qu'elles introduisirent la croyance de leur dieu qui était Osiris ou Jupiter (3), ainsi que ses rites, dans l'Épire (2). Nous venons de voir qu'elles annonçaient des maximes particulières aux prêtres de l'Égypte, en proclamant un dieu éternel et infini, et on doit présumer qu'elles établirent aussi le cérémonial propre au

---

(1) Ces qualifications données à des devineresses sont communes dans l'antiquité; *Debora*, qui dans la langue des Hébreux signifie *Abeille*, était le surnom d'une prophetesse de ce peuple.

JOSEPH., lib. V, *Archeolog.* c. 6.

(2) C'est ce que Hérodote confirme : Ὥσπερ ἦν εἰκὸς, ἀμφιπολεύουσαν ἐν Θήβῃσι ἱερὸν Διὸς ἔνθα ἀπίκετο, ἐνθαῦτα μνήμην αὐτοῦ ἔχειν. Lib. II, c. 56.

(3) Hinc Aristophanes in Avibus: Ἐσμὲν δ' ὑμῖν Ἄμμων, Δελφοί, Δωδώνη, Φοῖβος Ἀπόλλων.

culte d'Osiris. C'est pourquoi elles instituèrent une tribu sacerdotale tirée de la peuplade des Selles, qui se fixèrent autour du hiéron de Jupiter, comme les lévites des Hébreux, qui étaient de *Méturgeman* (1) ou Προμάντιαι, *vicevates*, furent établis autour de l'Arche. La Bible (2) et Homère (3) s'accordent sur ce point, et les vierges de Dodone ne firent en cela qu'une chose consacrée par les statuts d'Osiris.

Hérodote, qui rapporte ce qu'il avait appris des ministres de Dodone, prouve que la religion qu'ils professaient était phénicienne ou plutôt égyptienne. Les Péléïades faisaient connaître la volonté du dieu qui parlait par leur bouche, en rendant des oracles ou réponses verbales. Les Selles, placés dans un ordre inférieur, remplissaient les fonctions de Thérapeutes ou serviteurs, et ils avaient des caractères particuliers aux Égyptiens; car, à l'expression ὑποφῆται, Homère ajoute celle de τόμουροι ou circoncis (4) qu'ils portaient également. Par suite de cette dernière déno-

Selles, ministres de Jupiter.

(1) C'est peut-être de-là que vient le nom de Tergeman: Trucheman, Drogman, ou interprête.

(2) Num. I, 53.

(3) *Iliad.*, lib. XVI, v. 253 et suiv.

(4) Strabon, et après lui Scaliger, Henri Étienne etc., ont traduit ce mot par *sous prophètes*, *subvates*, mais ils n'ont point expliqué celui de *tomouros*, ce qui fait que quelques auteurs les ont à tort pris indifférement, quoiqu'ils exprimassent des qualités distinctes. Ainsi Homère, en parlant des ὑποφῆται de Dodone, fait dire à Amphidomus:

Ἐι μεν κ' αἰνήσωσι Διὸς μεγάλοιο Τόμουροι
Nisi id probent Jovis magni Tomouri Odyss.

mination, les Épirotes avaient appelé la montagne sur laquelle ils habitaient Tom-oros, ou montagne des *circoncis;* en adjoignant l'épithète de Tomorites celle de ὑποφῆται (1). Enfin, si la pratique de la circoncision était une marque de leur affinité religieuse avec les Égyptiens (2); leurs rites s'y rapportaient également. Ainsi que les ministres d'Osiris, et tels que les Juifs dans les jours d'expiation, ils *couchaient par*

Etaient circoncis.

Sur quoi Trigland ajoute, que le poète s'est exprimé par une onomatopée, *voluit*, ὀνοματοποιεῖν, en donnant une expression speciale pour une chose nouvelle.

(1) Le nom de Tomorites est évidement synonyme de circoncis, et un τόμ-ουρὸς était celui, auquel ἡ οὐρὰ τέτμηται, ou comme les grecs modernes disent un κολώβος, ou κόθουρος, les grecs appelant le *membrum genitale*, οὐρὰ; Hesych. οὐρὰ, τὸ Αἰδοῖον. Les Romains donnaient dans ce sens le nom de *Curti judæi* aux Hébreux. Horat. *Satyr.* 2, lib. 1:

...... caudam que salacem
Demetenet ferro....

Et pour prouver que cet usage était égyptien, j'emprunterai le témoignage du scholiaste d'Aristophane sur la comédie du Plutus, et un passage de sa pièce des oiseaux, qu'on voudra bien m'excuser de ne pas traduire: Ψωλὸς κατὰ Σουΐδαν ὁ λειπόδερμος ὀξυτόνως· οἱ δὲ Αἰγύπτιοι ψωλοὶ λέγονται αἰδοαί. Τουτέςι περιτετμημένοι: et in avibus; Ψωλοὶ πεδίον δὲ, *circumcisi in campos!* formula proverbii jactati in Ægyptios messis tempore! Ita Scholiastes: κατὰ τὴν παροιμίαν, ὅτι ἐπὶ τῶν Αἰγυπτίων ἦσαν ψωλοὶ πολλοί.

(2) On sait que la circoncision fut une des conditions imposées à Pythagore, qui dut s'y soumettre pour être initié aux mystères des prêtres d'Égypte.

Clemen. Alex. Strom., lib. I.

terre (1), *sans se laver les pieds* (2); genre d'austérité qu'un théologien, cité par Stobée, exalte en représentant les moines de son temps sous la plupart des traits employés par Homère pour qualifier les Selles épirotes (3).

D'après un caractère aussi distinctif, je pense qu'on ne confondra plus désormais les *Selles* avec les *Helles*, question dans laquelle Strabon lui-même se trouvait embarrassé par l'ambiguité de l'orthographe. L'autorité d'Homère est décisive en faveur de la distinction des deux peuples, et Aristote qui connaissait bien les lieux, la confirme pleinement lorsqu'il dit que *l'ancienne Grèce est cette contrée située entre Dodone et l'Achéloüs où habitent les Selles et les Hellènes, qu'on appelait anciennement Grecs* (4). Pour ce qui concerne

Confondus à tort avec les Helles.

(1) Χαμαιεύναι. *Iliad.*, loc. supr. citat.

(2) Ἀνιπτοπόδαι. *Ibid.* et Job., c. 11; Ruffin., II; Hist. eccles., c. 23. Cette pratique était observée par la prêtresse de Junon aux approches de la fête de cette déesse, dans laquelle elle officiait pontificalement. Plutarch. quæst. Rom. 86. Enfin elle fut adoptée par Pythagore, qui était agregé au collége des prêtres égyptiens. Maxime de Tyr nous apprend, que les austérités, qu'on poussait jusqu'à coucher sur des *cailloux* et des *épines*, étaient propres à produire des extases. *Dissert.* XXVI.

(3) *Voyez*, disait ce théologien qui peignait les Trapistes par anticipation, *ces hommes étrangers à la vie, restant debout, faibles, décharnés, rabougris, pâles, ne lavant jamais leurs pieds, couchant sur la dure et s'approchant ainsi de la divinité.* Ὁρᾷς τοὺς ἀβίους τούτους καὶ ἀνεςίους, κὶ ἀσάρκους, μικροὺς, καὶ ἀναίμονας, καὶ Θεῷ κατὰ τοῦτο πλησιάζοντας, τοὺς ἀνιπτόποδας, καὶ χαμαιεύνας.

Ap. Stob.

(4) Météorolog., lib. I, c. 14.

les Helles, ou Hellopiens, je me servirai des paroles d'Apollodore pour dire qu'il a eu tort de les confondre avec les Selles; puisque c'étaient, suivant lui, les habitants de la *vallée voisine des lacs et de Dodone*(1), qui avaient emprunté leur nom du lieu qu'ils occupaient, tandis que les ministres de Jupiter étaient tirés de la Selleïde, qu'on croit être le pays de Souli.

Conjectures sur l'étymologie de Dodone.

Quant à l'étymologie du nom de Dodone, on ne peut à cet égard former que des conjectures plus ou moins hazardées. C'est ce qu'a dit le scholiaste d'Aristhophane, qui le fait dériver du son de ses bassins d'*airain* (*lebetes*), qu'il exprime par le terme imitatif de *Thret-tane-lo*, Θρέτ-τανε-λο; et Paulmier de Grentemériil qui semble l'avoir traduit par celui de *Dô dô*, Δω δῶ, d'où l'un et l'autre ont conclu que la dénomination de Dodone en est dérivée. Mais cette érudition est aussi triviale que celle du R. P. Barletta, qui prétendait que le son des cloches de son monastère enseignait la voie du ciel aux fidèles (2). S'il était

(1) Voyez pour cette discussion Strab., lib. VIII, p. 328, les paroles d'Apollodore, qui dit, que le nom des Helles est venu des lacs, sont les suivantes : ἀπὸ τῶν ἑλῶν τῶν περὶ τὸ ἱερόν.

(2) Le père Barletta, dont les sermons burlesques ont eu plusieurs éditions, prêchant devant un auditoire, auquel il tâchait de prouver la nécessité, *de donner son bien aux églises, afin d'obtenir la rémission des péchés, et de gagner ainsi le ciel*, s'écriait dans un saint transport : « vous me demandez, mes « très-chers frères, *quelle est la voie du ciel?* hélas les cloches « mêmes du monastère vous l'annoncent, écoutez-les : *Dando, « Dando*, en *Donnant*, en *Donnant!* Donnez-les donc vos biens « aux églises, et vous irez droit en Paradis. »

permis après cela de proposer une opinion étymologique, je pencherais pour celle qui fait venir le nom de Dodone de Κοδονα, ou Κώδωνα, *sonnettes*. J'ajouterais que ce fut peut-être par une sorte de réminiscence de l'airain de Dodone, qu'on vit dans la suite Auguste, qui avait fait ses études à Apollonie où il s'instruisit des usages des Épirotes, qu'on le vit, dis-je, orner de *cloches* la coupole du temple de Jupiter Tonnant qu'il bâtit à Rome (1); mais je sens que ce n'est encore là qu'une hypothèse, et je m'abstiens de rapporter plusieurs autres fables débitées sur le même sujet.

Le hiéron de Dodone, construit par les pélasges auxquels l'oracle de Thémis, modèle d'une rare tolérance, avait permis de recevoir le dieu égyptien, ne fut primitivement connu que comme un autel prophétique (2). Sa célébrité y ayant attiré des pélerins, il s'y forma bientôt un village (3), et ensuite une ville qui prit rang dans l'Épire (4); de là vinrent les Ville de l'Épire.
noms de *temple*, de *village* et de *ville*, que les poètes

(1) *Voyez* Sueton., *in August. et Dion.*, in lib. LIV.

(2) Martian. Capella, lib. VI, p. 209; Eustat, *ad Iliad.* 8', et Scym. *Chios.*

(3) Δωδώνη χωρίον : dit Didyme, mot que je traduis par village au lieu de *contrée*, ainsi que les Italiens rendent *paese*, par hameau. Le poliorcete d'Olympie, de Delphes, etc. *Qui duplicem Thebam Ægyptiacam vidit, et Epithraciam fabulosam invenit;* fera-t-il grâce à la ville de Dodone?

(4) Ville des Thesprotes. Homer Odyssée Ξ, v. 327, sur quoi Eustathe ajoute: Ποῖεται δὲ μνήμην καὶ Δωδώνης πόλεως Θεσπρωτικῆς ποτὲ, εἰ καὶ ὕςερον ὑπὸ Μολοσσοῖς φασιν ἐγένετο.

et les historiens joignirent au nom de Dodone, soit qu'ils en parlent à des époques différentes, ou, comme le dit Lucien, par la bouche de Timon, pour arrondir leurs périodes, ou bien pour remplir leurs vers par quelque épithète nécessaire à la cadence métrique. Les témoignages sont si unanimes à cet égard, qu'il n'est pas probable que quelque Poliorcete moderne ose l'effacer du nombre des cités de la Grèce. Le temps a respecté son enceinte, et si on n'y voit plus les dépouilles opimes que les rois d'Épire y avaient consacrées (1); si on n'y trouve plus aucun des innombrables trépieds qui en faisaient l'ornement; ses vieux murs sont toujours l'objet du respect public, et les paysans appellent encore maintenant *l'enceinte sacrée des Selles*, ministres de Dodone (2), *Proskynisis*, Προσκύνησις, ou lieu d'*adoration*.

Nom moderne de son hiéron.

Le gisement de la position est aussi fidèlement indiqué par les anciens. Dodone, suivant Didyme, était placée dans la partie hyperboréale ou N. E. de la Thesprotie; ce qui est exact si l'on fait attention à l'emplacement de cette contrée entre la Thyamis, ou Calamas, et l'Achéron (3). Nonnius, Pindare, et Pausanias (4) même, lui donnent le surnom de Thespro-

Gisement.

(1) Pyrrhus, le Molosse, y avait consacré des boucliers enlevés aux Macédoniens dans une bataille, qu'il avait gagnée contre Antigone. PAUS., lib. II, p. 125.

(2) C'est en relisant mes journaux que j'ai retrouvé ce nom, donné par les paysans aux ruines de Dodone.

(3) Δωδώνη χωρίον ἐν ὑπεϐορείῳ, τῆς Θεσπρωτίας. DIDYM.

(4) Paus., lib. I, p. 30.

tique, et Hygin celui de Molossique, en la transportant à tort avec cette province dans la Macédoine (1). On voit assez la position qu'elle occupe dans la carte des environs de Janina, rédigée par M. Barbié du Bocage, ainsi que son emplacement, pour qu'il ne soit pas besoin d'autres éclaircissements. Afin de justifier la confiance que mérite cette carte, je dirai que ce fut en 1809 que je commençai à dresser sur une grande échelle la topographie des environs de Janina, de manière à y faire entrer les moindres accidents du terrain. Ces opérations m'ayant conduit à la discussion des auteurs anciens, je composai sur les lieux un mémoire que je présentai avec mon croquis de carte manuscrite à l'académie des inscriptions et Belles-Lettres de l'institut de France, à mon retour à Paris au commencement de l'année 1817. On connut, j'ose le dire, pour la première fois le centre de l'Épire et le *discrimen aquarum* ou *partage des eaux* qui coulent des hauteurs du Pinde à travers les différentes provinces de la Grèce continentale. Je montrai ainsi les faîtes culminants de cette chaîne majestueuse qui forme un diaphragme de plus de cent cinquante lieues entre la Macédoine et la Thessalie qu'il sépare de l'Illyrie, de l'Épire, de l'Acarnanie, des deux Étolies, et de la Phocide, jusqu'aux Thermopyles, où il expire par des pentes hérissées de rochers, en face de l'Eubée. J'aurais voulu, mais la chose m'était impossible, donner autant de détails sur les sommets dominateurs du Callidrome, de l'Othryx, et d'une multitude de cou-

Analyse de la carte des environs de Janina.

(1) Higin., c. 225.

poles qui furent sans doute des îles, (car on y trouve par-tout des coquilles) (1); lorsque la Méditerranée (qui s'est, dit-on, abaissée de cinq cents toises,) baignait les bases du Mont-d'Or en Auvergne, et couvrait la Grèce de ses eaux, avant qu'elles eussent rompu les colonnes d'Hercule pour s'épancher dans le vaste Océan. Je m'appliquai donc à faire connaître plus particulièrement une contrée que je pouvais parcourir à loisir, et il me reste maintenant à rallier ses noms modernes aux dénominations antiques, qu'une juste défiance de mes moyens ne m'a pas permis de mettre en rapport, sur les cartes dressées, uniquement d'après mes levés et mes plans.

Diamètres et ruines de la Hellopie.

La Hellopie, dont j'ai parlé en décrivant le hiéron de Dodone, se trouve au centre de la banlieue de Janina, comprise Nord et Sud entre les villages de Petchiali et de Saint-Dimitri. D'Orient en Occident elle est flanquée par la chaîne du Mitchikéli et du Driscos qui se déploient parallèlement à la ligne des coteaux, dont la projection se contourne depuis Protopapas jusqu'au monastère de Saint-Dimitri. C'est dans cette ellipse qu'on remarque près du monastère du Saint-Esprit les ruines de Dodone, surnommées *Proskynisis*, *adoration*; au monastère de Castritza l'enceinte de *Hella*, ville pélasgique, et au couvent de Hellopi, le point que j'appelle *hiéron de Thémis*. Ainsi les mêmes lieux où s'élevèrent des autels consacrés aux dieux du paganisme, ont été, et sont encore de nos jours, sanctifiés par les chrétiens. Il est probable que

---

(1) *Voyez* T. III, c. LXXIII, p. 9 et n. 2, de ce voyage.

les petites chartreuses de Dourakan, de Lycotrichi, eurent pareillement quelque illustration; quant aux villages, la plupart sont modernes, et ceux qui portent des noms sclaves, aussi bien que les principales sources du lac, les tiennent des Serviens. L'histoire de Janina atteste leur long séjour dans l'Épire, sous les rois ou princes Triballes qui gouvernèrent cette province, et il est probable que ce furent eux qui donnèrent le nom de Zagori à l'antique Perrhébie. Ce canton, situé dans les escarpements du Pinde qui avoisinent *la froide Dodone*, est compris entre le mont Mitchikéli au couchant, le Tchoukarouka au S. E., et le Palœovonni au N. E. C'est dans cet espace que sont placées les sources de la branche perrhébique de l'Inachus ou Ouarda, et d'un affluent de l'Aous ou Voïoussa, qui pénètre dans le bassin de ce fleuve en passant entre le mont Piscop et le Panesti. Les ruines cyclopéiennes de Dovra, qui sont peut-être celles de Tegmon et celles voisines de Scamneli dans le mont Coutcha, sont renfermées dans cet espace; mais ce qui présente un intérêt tout particulier aux observations du voyageur, est cette école de médecins empyriques, qui se reproduit de toute ancienneté parmi les habitants de quelques villages de l'antique Perrhébie, et le langage mystique au moyen duquel ils s'entendent. Ce n'est que dans cette espèce d'*Argo* que les calo-iatri, ou bons médecins, qui se donnent le nom de *Kataphiani*, rendent leurs oracles. Ils s'en servent pour écrire leurs prescriptions, pour conférer entre eux, et à moins d'être initié dans le collége de ces sycophantes, il est impossible de parvenir à en-

Perrhébie ou Zagori.

Caste singulière de médecins.

tendre leur langage (1). Le plateau du mont Lingon, qui est arrosé par la branche mère de l'Aous, commence au versant hyperboréal du Palæovonni, qui s'embranche avec les chaînes dont le développement couronne la haute région du Pinde.

Au midi de la Perrhébie, ou canton de Zagori, et

---

(1) Je n'ai jamais lu sans étonnement la dispute entre J. J. Rousseau et Condillac, sur l'origine des langues, dont le philosophe de Genève rapportait la formation à un miracle de la providence, qui dans la sagesse de ses vues se plut à les confondre. Qu'aurait dit J. J. de nos dialectes scientifiques, qui changent aussi périodiquement que les modes? Qu'aurait-il pensé d'un idiome fabriqué de toutes pièces, tel que celui des médecins Zagorites? Ces histrions, dont l'instruction est purement traditionelle, et qui jurent par les paròles du maître; αὐτὸς ἔφη, comme les disciples de Pythagore, avaient besoin d'une langue non entendue de leurs dupes. Comme ils ne savaient pas le latin; ils ont donc pris *le louable parti*, de se créer un dialecte, au moyen duquel ils écrivent leurs oraclès, et soutiennent de longues conversations. Je ne citerai, pour indiquer cette langue d'exception, que quelques mots de leur vocabulaire :

Καταφιανὸς,	Kataphianos	— Médecin, charlatan, trompeur.
Καταφιανίζειν,	Kataphianizin	— faire la médecine, tromper.
Ανθίζειν,	Anthizin	— comprendre, entendre.
Βιξιόνειν,	Vizionin	— aviser.
Τοῦφα,	Toupha	— maison, village, ville.
Ἁγιότουφα,	Agiotoufa	— église.
Λαχανᾶς,	Lachanas	— cadi, juge.
Καραντσούλης,	Carantsoulis	— goùverneur, pacha.
Γράζειν,	Grazin	— donner.
Κοτοῦρος,	Cotouros	— monnaie, argent.
Ζουφρόνειν,	Sophronin	— prendre, voler.

au-delà du *Mont-Rouge*, ou Tchoukarouka, coule la branche principale de l'Inachus., qui prend sa source au-dessus de Mezzovo. Au-delà commence, avec la chaîne du mont Polyanos, la Dolopie, qui est maintenant le *coli* de Syraco, contrée dépendante du *Naïes*, ou canton de Malacassis. Les ruines les plus remarquables de cette région escarpée sont celles de Godista ou *Climène*, et de Palæochori ou *Scyron*, villes des Dolopes qui consistent en murailles formées de poligônes irréguliers. Cet enclave a pour frontières au midi l'Athamanie, ou coli de Djoumerca, dont une des montagnes les plus remarquables est l'Agnanda. Au bord de la rivière qui coule au fond des précipices de Syraco et de Calaritès, on trouve les restes d'*Athenæum*, maintenant appelé Avados, et dans le S. O. de la carte on remarquera une des courbes de l'Aspropotamos ou Achéloüs. La partie occidentale de la subdivision territoriale de Syraco présente le Driscos, ou *montagne des chênes*, les *catzana choria*, et le village de Serviana, auprès duquel on trouve les ruines de Tétraphylia qui fut une ville de l'Athamanie. Dolopie.

En examinant la partie occidentale des environs de Janina, on trouve le défilé de Protopapas qui conduit par Dzidza dans la Molosside, l'Argyrine et le pays de Delvino ou Chaonie des anciens. On y remarquera le cours sinueux de la Calamas ou Thyamis, ainsi que la renaissance de la décharge des lacs de Janina et de Labchistas, qui forme la Velchis.

A partir de la gauche de cette rivière jusqu'au dessous de Passaron, dans la vallée formée d'un côté par la crête des monticules qui s'allignent depuis Rodo- Thymphéïde.

tovi, en passant par Tista, Sodovitza, Cosméras, jusqu'au mont Saint-Dimitri, et de l'autre côté par les monts Olichiniens, Olytzika-Vouna, on aura l'étendue de la Thymphéïde. Là, se trouvent l'enceinte et le théâtre de Passaron, les ruines de *Bounima* placées entre Costani et Govigliani, et près du monastère des Halliers ou Paliouri, non loin du confluent du Térino avec la Velchis, les restes de *Thympé* ou *Trampeia*.

Le mont Olytzika, qui est le Thymphé des anciens, donne naissance par son verseau occidental à l'Achéron, qui porte à cette hauteur le nom de Zagoura, et par sa partie méridionale à la Lourcha, fleuve qui est le même que l'Arachthus, ou Arethon des anciens.

Si ce que je viens de rapporter éclaircit plusieurs points historiques et topographiques, je pense qu'il est également utile de relever quelques erreurs numismatiques répétées sur la foi des archéologues. Ainsi, en parlant des médailles des Épirotes, on dit à tort: Argent, têto de Jupiter et de Junon; R.: bœuf Cornupete dans uue couronné de chêne (1).

Observations sur la numismatique.

En examinant plus attentivement la chose, je pense que la tête de femme est celle de Dioné (2), compagne de Jupiter Dodonéen, qu'on invoquait et qu'on faisait parler avec lui dans les oracles (3) et à laquelle

---

(1) J'ai plusieurs de ces médailles dont j'ai omis de faire mention.

(2) Demosthen., *de falsâ legatione contr. Æschin.*

(3) Id., *Epist.* IV, *adv. Theramenem:* Καὶ ταῦτα οἶδα καὶ τὸν Δία τὸν Δωδωναῖον καὶ τὴν Διώνην ἀεὶ λέγονται ἐν ταῖς μαντείαις.

on immolait un bœuf (1); hommage plus éclatant que celui qu'on rendait à Isis, à laquelle on se contentait de sacrifier une oie (2). Ainsi le bœuf Cornupete vient à l'appui du fait que j'énonce; soit qu'on le considère comme une offrande à Dioné, ou comme l'attribut d'Osiris, qui était le Jupiter égyptien. Quant à sa couronne, c'était l'emblême ordinaire des prophètes (3), et Scaliger prétend que celle des Épirotes sur-tout était de chêne, parce que le Jupiter Dodonéen appartenait aux dieux infernaux, et que Hécate, ainsi que les Parques, avaient le front ceint de feuilles de cet arbre.

(1) In orat. advers. Midian.

(2) Les prêtres d'Isis, ou suivant quelques théologiens, ceux d'Osiris n'avaient rien de la rusticité des ministres de Dodone. Ils étaient vêtus de robes de lin, ils avaient la tête rasée, ils portaient des souliers de papyrus, et tenaient à la main tantôt un cistre, parfois un rameau d'absinthe marine, ou une pomme de pin *telle qu'on en voit sur les médailles des Molosses. Voyez* Ovid. *Metam.*, lib. I; Diodor., lib. I, c. 2; D. August., lib. VIII, cap. ult. et aliis locis; Lactant. I, c. 11 et 15; Macrob. *Saturn.*, I, c. 20; Lilius Gyrald. *Syntagm.* 12; Alex. ab Alex., lib. II, f. bb, et lib. III, f. 142; Andr. *Alciat. emblem.* VII.

(3) Ovid Trist. lib. III, eleg. 1.



NOTICE

SUR LES EVÈNEMENTS

ARRIVÉS DANS L'ÉPIRE,

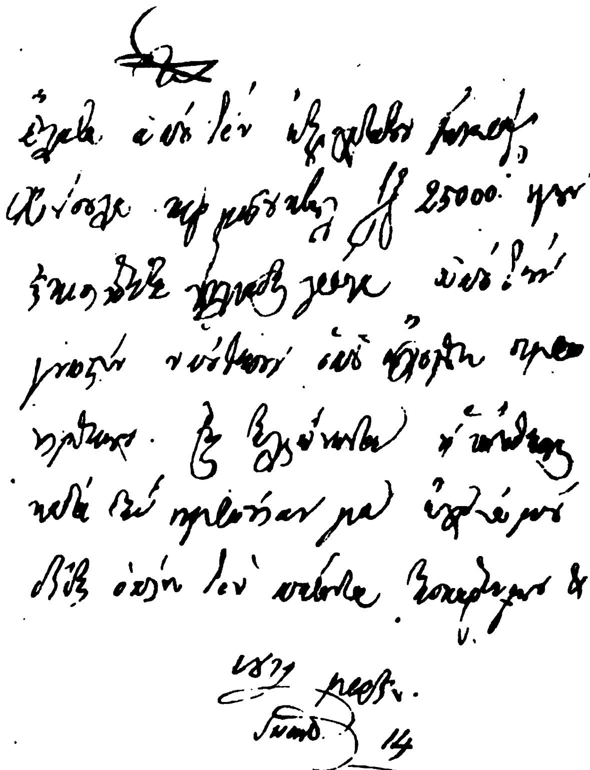
Pendant l'année 1820.

Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Absolvit que Deos.

CLAUDIAN in Ruf., lib. 1, v. 20 et 21.

Boiourdi du Visir ALI-PACHA

contenant une obligation de 25,000 piastres à lui comptées par M.r Pouqueville, précédé de sa signature autographe.



NOTICE

SUR LES ÉVÈNEMENTS

ARRIVÉS DANS L'ÉPIRE,

Pendant l'année 1820.

GUERRE CONTRE ALI PACHA.

Gouverner, c'est tromper; cette maxime désastreuse pour les peuples était celle d'Ali pacha, parvenu à travers des flots de sang à l'usurpation d'un pays égal en population aux royaumes unis de Suède et de Norwège. Le pouvoir n'était en effet à ses yeux, comme il l'est à ceux des parvenus nés dans la bassesse, qu'un moyen de faire sentir le poids de son autorité et d'assouvir ses passions. C'était à ces honteuses conditions qu'il chérissait son rang, et il ne répandait ses faveurs que sur l'espionnage et la fraude. Activité, intelligence, talents, tout aboutissait à son égoïsme criminel; et, en voyant un tel homme, Épictète se serait écrié: *que son ame portait un cadavre dont le contact aurait souillé jusqu'à la vertu.*

Comblé des faveurs d'une politique barbare, l'occupation de Parga était loin, ainsi qu'il l'avait tant de fois répété, d'avoir mis le comble aux vœux du tyran; la joie de sa possession était refroidie par le regret de n'avoir pu immoler à sa vengeance les Parguinotes qui avaient fui sur une terre étrangère à sa domination. La conquête de la moyenne Albanie le faisait soupirer après celle de Scodra, où il soudoyait une faction qui réduisait le jeune Moustaï pacha à vivre dans de continuelles alarmes. Sa vengeance contre le malheureux Ibrahim de Bérat, qu'il tenait à la chaîne, ainsi que son fils, depuis sept ans, était incomplète tant qu'ils traînaient un reste de vie, qu'il n'osait leur arracher dans la crainte de laisser enlever le sangiac du Musaché à Mouctar pacha (1). Il s'indignait de voir le Romili vali-ci établi depuis cinq ans à Monastir, et un dieu vengeur en entretenant l'envie dévorante dans son sein allait le pousser à sa perte.

Situation politique d'Ali pacha au commencement de l'année 1820.

La fortune qui l'accablait de ses dons aurait dû,

(1) La porte qui ne voulait pas consacrer l'usurpation du sangiac de Bérat, s'était contentée de donner le titre de Béglier bey de ce drapeau à Mouctar, fils d'Ali. Chaque année elle adressait le firman d'investiture à Ibrahim pacha, que son oppresseur contraignait d'écrire au divan, qu'étant vieux et accablé d'infirmités, il suppliait Sa Hautesse de vouloir bien confier la gérance de son gouvernement à son gendre Mouctar. Il joignait à cette requête, dictée par la force, l'assurance qu'il était traité chez Ali avec les plus grands égards. Cette comédie, dont personne n'était la dupe puisqu'on savait qu'Ibrahim pacha et son fils étaient renfermés dans un cachot, sauvait les apparences qui sont tout, quand les gouvernements n'ont pas la force de faire respecter leur autorité.

comme Policrate, l'avertir qu'elle était prête à l'abandonner. Ses succès devaient le faire trembler, lorsqu'après avoir soldé aux agents de l'Angleterre le prix de la vente de Parga, il en fut tout-à-coup remboursé au quintuple, au moyen des dons forcés de ses vassaux, et par la valeur intrinsèque des biens-fonds des Parguinotes, qui étaient devenus sa propriété (1). Son palais de Tébélen, incendié en 1818, venait d'être reconstruit plus vaste et plus brillant aux frais des communes. Ses fils et ses petits fils étaient pourvus d'emplois éminents. Il pouvait se croire égal aux souverains; car si le titre lui manquait, les flatteurs ne lui manquaient pas. L'adulation de quelques lâches écrivains prompts à prodiguer leurs acclamations aux tyrans que le hasard fait sortir des rangs vulgaires, commençait à l'élever sur le pavois des usurpateurs heureux. On avait imprimé à Vienne un poëme en l'honneur d'Ali Tébélen; un savant dans l'art héraldique lui avait fabriqué un blason (2); on venait de lui dédier une grammaire française et grecque, où les titres de *haut*, de *puissant* et de *très-clément* lui étaient prodigués (3). Déja il avait à Leucade un consul

(1) Voy. An estimate of the property abandoned by the Parguinotes in refutation of the statements, in n° XIV of the Quarterly Review. London, 1820.

(2) Ce blason, inventé par un habitant de Bergame, ville en possession de fournir de toute ancienneté des arlequins et des arbres généalogiques à l'Europe, représentait *sur un fond de gueule, un lion embrassant trois lionceaux*, emblême de la dynastie Tébélénienne.

(3) Cette grammaire est celle de Michel-Étienne Partzoulla

toléré par les Anglais, dans la personne du sieur Marino Lazaro; on ne désespérait pas de le voir s'adresser au *digne ambassadeur* de Christophe, roi d'Haïti, pour agir en son nom à Londres. Il pouvait d'un moment à l'autre avoir ses comtes et ses barons; on se flattait de cette heureuse régénération sociale. Quant à la grande propriété, comme il possédait les neuf dixièmes des biens-fonds, les landes qui couvraient son pays en démontraient si clairement les bienfaits, qu'on n'avait pas besoin de lui recommander de persévérer dans un système qui fait de l'homme, créé à l'image de Dieu, un animal consacré exclusivement au labourage, et avili dans son intelligence. Quoique dépourvu de gloire, un autre Cinéas pouvait lui dire plus justement qu'à Pyrrhus, qu'il était temps enfin de se couronner de fleurs, et de se reposer au sein des plaisirs; mais il n'aurait pas été compris de celui qui n'éprouvait que le besoin d'employer une effervescence humorale uniquement consacrée à faire le mal.

La Porte ottomane, débonnaire en apparence, s'était laissé arracher toutes les concessions que le vieux satrape avait demandées, en feignant d'ignorer sa perfidie et ses déportements. Elle affectait la plus grande sécurité, quoiqu'elle eût par devers elle les preuves des intelligences d'Ali avec ses ennemis, qu'il avait

---

de Cléïsoura en Macédoine, imprimée à Vienne en 1815; la dédicace porte : ΤΩ ΥΨΗΛΟΤΑΤΩ-ΓΑΛΗΝΟΤΑΤΩ, ΚΑΙ ΚΡΑΤΑΙΟΤΑΤΩ ΔΟΒΛΕΤΗ ΒΕΖΗΡ ΑΛΗ ΠΑΣΣΑ. Après ce beau début, l'auteur, en suppliante posture, s'écrie : « *La terre, illustre prince, est remplie de la gloire de ton nom; personne n'ignore la brillante et éclatante renommée de tes nobles vertus*, etc.

favorisés spécialement pendant le cours de la dernière guerre, qu'elle s'était vue forcée de terminer en souscrivant le traité de Bukarest. C'étaient les intrigues du satrape de l'Épire qui avaient alors paralysé les efforts des pachas de la haute Albanie et de la Romélie, retenus chez eux par la crainte de perdre leurs gouvernements, tandis qu'ils marcheraient vers le Danube. Elle souffrait un mal passager, persuadée que le temps lui ferait bientôt justice du plus dangereux des visirs de l'empire, par sa position topographique et ses relations avec les étrangers. Elle prévoyait qu'à la mort d'Ali, la division de ses fils, en les affaiblissant, replacerait sous le sceptre de Sa Hautesse la Grèce continentale qui en était en quelque sorte séparée. Le grand âge du factieux permettait d'envisager comme prochain cet évènement qu'on attendait avec une fièvre d'impatience, surtout en pensant qu'il avait deux cent millions dans ses coffres. On convoitait cet or, et cependant la foudre restait assoupie à côté du trône qu'Ali pacha avait baigné du sang généreux de Sélim III, lorsque ses intrigues excitèrent à Constantinople une des plus épouvantables séditions dont cette ville ait jamais été le théâtre.

Système du divan relativement à Ali pacha.

Telles étaient les dispositions politiques du divan à l'égard du pacha de Janina qui se serait éteint au sein du crime pour retomber dans l'oubli avec sa coupable célébrité, sans la main divine par laquelle il était conduit à sa perte. Le ciel réservait un exemple éclatant de sa justice aux hommes, et ce fut par l'ambition qu'il voulut sans doute châtier celui que son ambition avait élevé presqu'au rang suprême.

Cette espèce de fureur hypocondriaque, l'ambition qui est propre aux tyrans, était fomentée dans le cœur d'Ali pacha par les suggestions de quelques vagabonds nouvellement établis dans l'Épire. Je ne souillerai point ma plume en faisant connaître les noms de ces hommes échappés pour la plupart au glaive des lois, qui abondent dans le Levant, parce que l'historien doit taire la partie honteuse de son sujet. Il me suffit de rapporter que les plus ardents, et par conséquent les plus immoraux de ces êtres réprouvés de la société, saluaient depuis long-temps Ali pacha du titre de *Roi*, qu'il repoussait, comme, aux jours des Lupercales, le modeste César refusait le diadême que lui présentait Antoine. Il avait également dédaigné d'arborer, à l'instar des régences barbaresques, un pavillon particulier, afin de ne pas compromettre, pour des futilités, les avantages réels qu'il possédait. En cela il était judicieux, et il l'était encore en répétant depuis long-temps que ses enfants le perdraient, parce qu'ils voulaient être visirs; l'instinct l'avertissant qu'un usurpateur qui aspire à mourir dans son lit, ne doit point avoir d'héritiers à établir.

Projets indéterminés d'Ali pacha.

En laissant percer ces idées, il ménageait ses fils, ainsi que les novateurs, comme un corps d'élite qu'il pourrait employer aux jours du danger, en comptant néanmoins plus particulièrement sur les étrangers que sur sa famille. Voilà mes défenseurs, mes appuis, disait-il en montrant les Guègues, les assassins, les pirates, les faux monnoyeurs et les renégats (μαγάρισμενοι) qu'il tenait à sa solde.... Cette idée de péril, ou plutôt de châtiment, apparaissait sans cesse à sa pensée. C'était

son ver rongeur: *un visir*, je lui ai moi-même entendu répéter cette maxime, *est un homme couvert de pelisses, assis sur un baril de poudre qu'une étincelle peut faire sauter;* mais il était loin de prévoir d'où jaillirait ce feu vengeur, qui devait délivrer l'humanité d'un de ses plus lâches bourreaux.

Cependant la mesure de ses iniquités était comblée, et, comme au festin de Balthazar, le terme de ses fausses prospérités fut annoncé au tyran lorsqu'il apprit que Ismaël Pachô bey, échappé à ses embûches, était nommé capigi bachi par le grand seigneur. Cette nouvelle fut pour Ali pacha un coup de foudre; et dès ce moment il ne goûta plus aucun repos. Son ennemi, disons mieux, le proscrit dérobé aux coups de ses sicaires troublait toutes ses pensées; il ne pouvait céler son chagrin; on ne l'abordait plus que pour l'entendre exhaler ses plaintes ou sa haine contre Pachô bey. Il agrandissait l'importance de cet homme, en lui attribuant le non succès de ses négociations ténébreuses dans le divan; il le voyait sans cesse occupé à traverser ses desseins, et il s'écriait par fois: *Si le ciel me rendait ma jeunesse passée*, et comme son enthousiasme n'était pas celui de Nestor pour la gloire, il ajoutait: *j'irais le poignarder au milieu même du divan*. Quel était donc cet être extraordinaire auquel il vouait de pareils ressentiments? De quoi était-il coupable à ses yeux? Que lui avait-il fait? Je viens de le nommer; essayons de tracer succinctement son histoire.

Craintes subites qu'il éprouve.

Pachô bey, dont j'avais cru à propos de taire le nom dans mes récits, afin de ne pas rappeler son souvenir à son persécuteur, méritait cependant de

Aventures de Pachô bey.

tenir une place dans le cadre que je m'étais tracé. J'aurais raconté comment Ali pacha l'éloigna en 1807 de Janina, sa ville natale, en le forçant d'accepter la place de sélictar (1) auprès de Véli pacha qui venait d'être nommé au sangiac de Morée. Je l'aurais peint à cette époque sous des couleurs odieuses, sans être équitable à son égard, puisqu'il était alors l'instrument des désordres de Véli, qui rendirent son administration détestable aux Moraïtes. En suivant sa carrière, il fallait le montrer fuyant avec les fils d'Ali devant les cosaques à Routchouk, à Lovcha, et dans toutes les rencontres où les deux rejetons du crime ne parurent que pour signaler leur lâcheté. Après ces époques honteuses il me serait resté à dire comment Pachô bey, dépouillé de ses biens par Ali, mais toujours fidèle à Véli, passa avec lui à Larisse, où il eut le bonheur d'échapper aux coups de sept assassins que *le vieux de la montagne* avait expédiés pour se venger de ce confident qui avait révélé à son fils la honte de son lit conjugal.

Ses torts à l'égard d'Ali pacha.

J'avoue qu'indépendamment de l'intérêt qui m'animait pour Pachô bey, trop de douleurs accablaient une infortunée pour ne pas m'empêcher de l'affliger en racontant comment Ali avait abusé d'une de ses brus, épouse de Véli; mais le temps est venu de faire connaître l'ame toute entière de cet impie. Souillée, sans cesser d'être vertueuse, puisque le monstre avait engourdi ses sens au moyen d'un breuvage soporifique, la victime de sa lubricité ne connut le crime dont elle était inno-

(1) Sélictar. Porte-épée. Πρωτοσπαθάριος, Codin. off. c. v, n. 55.

cente, que par les signes d'un état qui, dans d'autres temps, fit le bonheur de sa vie. Des demi-confidences de la part des femmes que son beau-père avait menacées de la mort, si elles ne favorisaient pas ses désirs, quelques souvenirs confus, ne lui permirent plus de douter qu'elle portait dans son flanc le fruit horrible de l'inceste. Qu'on juge du désespoir d'une femme qui idolâtrait un époux auquel elle avait déja donné plusieurs gages chéris de son amour! Mais à qui s'adresser, à qui recourir dans son malheur? Ce ne pouvait être, et ce ne fut qu'à l'auteur de son opprobre. Elle lui écrivit en l'invitant à se rendre au harem, lieu impénétrable à tout autre qu'à celui qui l'avait pollué; car Ali seul, en sa qualité de chef de la famille, avait le droit de voir les femmes de ses fils, le législateur n'ayant pas supposé qu'il pût jamais exister rien de criminel entre un père et ses enfants. Ayant déféré aux instances de sa bru, elle tombe à ses genoux qu'elle embrasse, il mêle ses larmes aux siennes et lui avoue sans détour le crime dont il osa se rendre coupable. Il l'engage au silence, en promettant d'effacer les suites de son attentat; mais vainement elle veut s'opposer au crime qui doit faire disparaître un crime.

Moyens employés par Ali pour effacer son crime.

On était alors dans les longues nuits d'hiver de l'année 1812, et les ombres, toujours favorables aux méchants, couvrirent de leur voile la noyade des odalisques qui avaient été complices de l'inceste du visir. Elles furent jetées dans le lac par des Bohémiens auxquels le tyran fit aussitôt trancher la tête dans les souterrains du château, en employant des

nègres muets pour les égorger, et cette combinaison le rendit, à ce qu'il crut, maître d'un secret qu'il voulait étouffer. Quelque temps après, l'attentat tout entier fut consommé par le ministère d'une de ces infâmes Thessaliennes qui possèdent un secret que l'enfer seul pouvait inventer, afin d'attaquer la génération humaine jusque dans sa source. Mais ce que ni l'or, ni la tyrannie, ne purent empêcher, ce fut la divulgation d'un forfait qui mettait le comble aux forfaits d'Ali Tébélen.

Il est revélé par Pachô bey à Véli pacha.

Il n'y a point de secret chez un despote, parce que ceux qui l'entourent épient ses mouvements et sont sans cesse en état de conspiration contre son autorité. Pachô bey ne tarda pas à être informé de ce qui s'était passé entre le visir Ali et sa bru. Ne calculant que ses ressentiments, il dépassa les bornes sacrées de l'honneur, en faisant part à Veli pacha d'un évènement qui allait faire le malheur de sa vie. Celui-ci, dans sa fureur, remercia son indiscret ami; ils jurèrent ensemble de se venger de l'auteur commun de leurs infortunes; et dès-lors commença une lutte qui ne pouvait avoir de terme que par des parricides ou des assassinats.

Premier assassinat de Pachô bey manqué.

Ali n'était pas homme à se laisser devancer dans la carrière des attentats. Après avoir traité de calomnie le fait qu'on lui imputait, sans s'abaisser à se justifier, il expédia à Larisse sept assassins montés sur des chevaux vigoureux, avec l'ordre de percer de coups Pachô bey, lorsqu'il se rendrait de sa maison au palais de Véli. Il fut obéi avec une rare célérité; mais le ciel, qui réservait cet homme pour punir un jour le

satrape de Janina, ne permit pas qu'il mourût sans vengeance; il fut manqué par les sicaires de son ennemi.

Je me trouvais au sérail quand on reçut la nouvelle que cinq de ces émissaires, pris en flagrant délit, avaient été pendus par ordre de Véli pacha. Ali rugissait, et j'entendis sortir de sa bouche, agitée par un mouvement convulsif, ces paroles: *il ne m'échappera pas*. Je savais tout, et jamais il n'avait été plus essentiel, pour ma sûreté particulière, de paraître ignorer ce qui se passait. Il était dangereux de rester, il y avait de l'inconséquence à sortir dans un moment pareil; le tyran ne comprit pas mon embarras, et quelques faux-fuyants qu'il prit pour me cacher son trouble, en me parlant en termes généraux de l'ingratitude de ses enfants, lui laissèrent juger par mes réponses que j'étais loin de pénétrer son secret. J'eus cependant l'air d'en savoir assez pour lui repondre: *que je gémissais d'une division qui ne permettait plus de rapprochement entre lui et son fils.*

Pachô bey, élevé à la cour d'Ali pacha, connaissait mieux ce qu'il devait attendre d'une famille gangrenée par la prospérité et conséquemment immorale. Il profita de l'évènement qui venait d'éclater pour demander à Véli pacha la permission de s'éloigner d'un pays où il devenait l'objet d'un scandale public. Son cauteleux ami, qui n'était pas fâché de cette proposition, l'ayant acceptée, il partit sans différer pour se rendre dans l'île de Nègrepont, où un second complot d'Ali, auquel il échappa miraculeusement, lui apprit qu'il n'était pas en sûreté. Congédiant alors ses serviteurs,

Pachô bey s'exile volontairement de Larisse ; il échappe à un second assassinat.

il se décida à errer de contrées en contrées sous la sauvegarde de la providence consolatrice des malheureux. Tantôt, travesti en marin, il parcourut les échelles commerciales de l'Asie et les villes de l'Égypte, couchant quelquefois à l'abri des portiques des mosquées, ou parmi les pauvres sur les cendres chaudes des bains publics. Souvent il fut réduit à vivre dans les palais des grands, confondu avec leurs clients et leurs esclaves, sans laisser paraître les chagrins qui le dévoraient. Enfin, fatigué de traîner une vie misérable, il résolut de passer auprès du nazir de Drama, qui était un des seigneurs les plus magnifiques de la Thrace.

Il se retire auprès du nazir de Drama ; danger imprévu auquel il se dérobe.

Se présenter à la cour de Mouhamet Ali et lui plaire, fut pour Pachô bey l'affaire d'un moment ; mais son ennemi, qui ne perdait pas la trace de ses pas, lui réservait une attaque à laquelle il était loin d'être préparé. Au milieu d'une de ces parties de chasse que les seigneurs aiment avec passion, on vit arriver un capigi bachi qui, s'adressant au proscrit, s'informe où était le nazir, en lui disant qu'il avait une affaire importante à traiter avec lui. Mouhamet Ali Drama se trouvait à une lieue de là, et Pachô bey, justement soupçonneux, se donnant pour le nazir, répliqua à l'envoyé de la Porte qu'il pouvait s'expliquer. Ils se retirèrent dans un khan voisin, où le confiant envoyé du sultan lui apprit qu'il était chargé d'un firman obtenu à la requête d'Ali, pacha de Janina. — D'Ali Tébélen, c'est mon ami, comment pourrais-je lui être agréable ? — En faisant exécuter l'ordre dont je suis porteur, par lequel le divan vous enjoint de faire trancher la tête à

un mauvais sujet nommé Pachô bey, qui est depuis quelque temps à votre service. — A cela ne tienne; mais je vous préviens que c'est un homme difficile à saisir, brave, violent, et il faut l'attirer adroitement dans nos filets. Il peut venir d'un moment à l'autre, il est donc essentiel qu'il ne vous voie pas, et que mes gens mêmes ne puissent soupçonner qui vous êtes. Il n'y a que deux lieues d'ici à Drama; allez m'y attendre; ce soir j'y serai de retour et vous pouvez regarder votre mission comme remplie.

Le capigi bachi, tournant aussitôt du côté de Drama, pique des deux, tandis que Pachô bey prenait la fuite en sens contraire, craignant que le nazir, qui ne le connaissait que de fraîche date, ne sacrifiât légèrement un malheureux condamné injustement à mort. Au bout d'une nuit de marche, il prend les vêtements d'un moine bulgare auquel il paie sa dépouille, et se présente, après avoir traversé la haute Macédoine, à la porte du grand couvent des moines serviens, qui est situé près des sources de l'Axius. Il y est reçu, sous son costume religieux, comme un frère venant du saint tombeau; il compose son roman et on se félicite de trouver dans le nouveau venu un homme aimable, qui de plus avait une bourse bien arrondie.

Il se réfugie dans un couvent servien.

Deux hommes féconds en expédients, égaux en ruses, disputant, l'un les moyens de satisfaire sa vengeance, et l'autre le soin de défendre sa vie, sont un de ces spectacles des arènes politiques de l'Orient, où l'on voit l'injure au front d'airain, opprimer le mérite et la vertu! On déteste le tyran, et on respire en voyant Pachô bey, à la faveur de son déguisement, dormir

en paix sous le toit hospitalier des moines serviens, auxquels ils ne cacha sa condition que le temps qu'il lui fallut pour s'assurer de leur discrétion, et cette franchise qui pouvait le perdre, le sauva.

Ali, incapable d'abandonner le projet d'immoler sa victime, accusa d'abord auprès du divan Mouhamet Ali Drama d'avoir favorisé l'évasion de Pachô bey, calomnie qu'il ne lui fut pas difficile de réfuter. C'était ce que voulait le délateur, qui partit de ce point pour faire suivre par ses espions les brisées de celui qu'il voulait perdre, et dont il parvint à découvrir la retraite. Comme dans les explications qui avaient eu lieu à Constantinople l'innocence de Pachô bey avait été reconnue, il n'était plus possible d'obtenir un firman de mort contre lui, et son ennemi sembla l'abandonner à son sort, afin de cacher le coup qu'il voulait lui porter. Athanase Vaïa, auquel il fit part de son projet d'assassiner Pachô bey, le supplia de lui accorder l'honneur d'une pareille entreprise, en promettant qu'il ne lui échapperait pas.

Ali découvre la retraite de Pachô bey.

Après cette confidence, le plan du maître et du sicaire fut voilé sous l'apparence d'une disgrace qui étonna la ville entière de Janina. A la suite d'une scène horrible qu'il lui fit en public, Ali chassa du palais le confident ordinaire de ses iniquités, en disant que s'il n'était le frère de lait de ses fils il l'aurait fait pendre. Vaïa, feignant de son côté une profonde affliction, court chez tous les grands de la ville qu'il supplie d'intercéder auprès du visir, afin de solliciter son pardon, et la seule grace qu'on put obtenir pour lui, fut de partir sur-le-champ pour la Macédoine.

Il feint de disgracier Athanase Vaïa.

Il plie bagage, il quitte Janina avec les démonstrations du plus grand désespoir pour se rendre au lieu de son exil, où il ne trouve, à l'entendre, de sûreté qu'en prenant le froc des caloyers, afin de se rendre en pélerinage au mont Athos. Chemin faisant, il rencontre un des frères quêteurs du grand couvent des Serviens, dont il fait son ami. Il lui raconte sa disgrace en le priant de le faire recevoir dans son couvent; et le frère se hâte de faire part de cette nouvelle au supérieur, qui s'empresse d'annoncer à Pachô bey le compagnon d'infortune qu'il va bientôt voir arriver. Au portrait qu'il lui en fait, celui-ci reconnaît Athanase Vaïa, et il ne put se dissimuler, comme cela était réellement, qu'il ne fût envoyé pour l'assassiner. Il fait part de ses soupçons au prieur, qui consent à retarder l'arrivée de l'assassin, et pendant ce temps le proscrit se décide à se rendre à Constantinople. C'est là qu'il court affronter l'orage, et combattre ouvertement son ennemi.

Son projet d'assassiner Pachô bey est éventé.

Celui-ci se rend à Constantinople.

Une haute stature, une physionomie pleine de noblesse, une assurance mâle, le don précieux de presque toutes les langues usitées dans l'empire Ottoman, que Pachô bey parlait avec élégance, ne pouvaient manquer de le faire distinguer. Parvenu à s'établir dans la capitale, il se trouvait à portée de déployer le genre de talents qui convenait au pays, et sa conduite mesurée lui promettait d'y acquérir des amis puissants. Malgré cette juste ambition, son penchant le porta d'abord à rechercher les bannis de l'Épire qui étaient ses anciens compagnons d'armes, ses amis ou ses parents, car il tenait aux principales familles et il

Son portrait.

appartenait même au visir Ali par les liens du sang, puisqu'il avait épousé une de ses parentes.

Cette alliance, qui avait fait le bonheur de Pachô bey dans sa jeunesse, était devenue une source d'inquiétudes depuis qu'il avait quitté Janina, où son épouse et ses enfants étaient restés en otage. L'idée des dangers auxquels ils étaient exposés depuis le fatal secret qu'il avait révélé à Véli, le tourmentait. Il hésitait encore à attaquer de front Ali pacha, lorsqu'il apprit que le tyran avait chassé la bonne Aïsché de son palais, sur son refus de demander le divorce, pour la remarier à un de ses sicaires, et qu'il avait emprisonné sa famille. Une lettre que cette femme infortunée fit parvenir à Pachô bey, en lui racontant ses peines, lui traçait les devoirs qu'il avait à remplir. « Tes enfants sont dans « les fers, et ta fidèle épouse, lui mandait-elle, relé- « guée dans une cabane (χαμοκοῖλα), est réduite à « filer pour gagner son pain. Les religieuses chrétiennes « la soutiennent des deniers de l'aumône, quand les « maladies ne lui permettent pas de subvenir à ses « besoins. Son lit, autrefois couvert d'étoffes d'or, ne « se compose plus que d'une natte de paille et d'une « triste *vélendja* (1). Elle t'envoie le dernier ornement « qui lui reste, sa chevelure; ne songe plus à moi que « pour venger ta famille et ton épouse Aïsché ».

Il se fixe à Constantinople; derniers adieux de sa femme.

Cette femme, que j'avais connue au sein de l'opulence, n'ayant, dit-on, existé qu'une année après mon départ de Janina, Pachô bey se trouva libre de disposer de sa main. Il le pouvait sans cela en suivant la

(1) Espèce de couverture d'écurie.

loi mahométane ; mais il lui aurait été impossible d'affliger son épouse ; et si, comme je le dirai ailleurs, la politique l'a obligé de former d'autres nœuds, son cœur est toujours resté fidèle au souvenir de la douce et tendre Aïsché. Il leva les yeux au ciel en apprenant sa fin douloureuse, et le ciel, pour le récompenser, lui envoya un ami qui était destiné à relever ses espérances.

Un Turc, quel qu'il soit, semble conduit par la nécessité à appeler quelque grec à ses conseils. La science des affaires s'est conservée parmi les descendants d'Aristote, de Polybe et de Xénophon, admis dans tous les conseils des Tartares mahométans qui gouvernent les plus belles parties du monde. Rien ne marche dans le divan sans les drogmans grecs du fanal, et il n'y a pas de satrape, de bey, ni de grand dans l'empire, qui n'ait un grec pour conseiller. Pachô bey ayant rencontré l'Étolien Paléopoulo, lui ouvrit son cœur ; et ce fut en 1817 qu'eut lieu la coalition de ces deux hommes qui étaient appelés à changer la destinée de la famille d'Ali. Il s'associe avec Paléopoulo.

Démétrius Paléopoulo, né à Carpénitzé dans l'Étolie, d'une des familles grecques restées debout au milieu des ruines de leur patrie, était comme Pachô bey une des victimes de la tyrannie d'Ali pacha. Éprouvé par le malheur, car après la mort de son père qu'il perdit dans sa quatorzième année, il fut réduit à s'expatrier afin de se dérober aux poursuites des ennemis de sa maison, après avoir erré de village en village, il se vit contraint d'entrer dans les bandes d'Armatolis, où il ne tarda pas à se distinguer par une pru-

dence aussi rare, que son courage était remarquable. Dans les siècles héroïques Paléopoulo serait devenu un autre Thésée, tandis que parmi les Grecs humiliés il ne pouvait être qu'un chef de partisans. Malgré cette fausse position, le bruit de sa valeur volait de bouche en bouche, lorsqu'un ancien ami de son père, Canavos, Grec de race antique, l'arracha à la profession avantureuse qu'il avait embrassée. Il l'appela auprès de lui, et content de sa docilité, il ne tarda pas à lui donner en mariage une fille unique qu'il possédait, et à lui faire obtenir le poste de primat de l'Étolie, que son père avait occupé avec honneur.

Histoire de ce primat grec.

Ces faveurs, en comblant de joie la majeure partie des Étoliens, réveillèrent la haine des ennemis de Paléopoulo, qui obtinrent, à force d'intrigues, un firman de mort contre leur nouveau primat. Comme il arrive dans les gouvernements absolus que de pareilles sentences sont ordinairement sans effet, quand elles ne frappent pas à la manière de la foudre, le chef des Étoliens, informé à temps du sort qu'on lui préparait, s'y déroba par la fuite, qui est la plus sage des raisons en pareil cas. Il se jeta dans les bras des Armatolis, ses anciens frères d'armes; et, après une guerre de deux ans contre le visir de Thessalie, la Porte lui rendit, avec ses bonnes graces, l'emploi de primat d'Étolie.

Il s'attache à Ali Tebélen.

De retour à Carpénitzé, Paléopoulo, séduit par l'idée qu'Ali pacha, qui lui avait fait des offres de services, serait peut-être un jour le libérateur de la Grèce, crut pouvoir s'attacher à sa fortune. Les opprimés sont toujours disposés à se faire illusion sur

ce qui sourit à leurs desirs. Le primat de l'Étolie était de l'âge d'Ali; leurs pères avaient été liés d'amitié, et la ressemblance des fils était telle qu'on les appelait les Ménechmes épirotes. Mais autant ils se rapprochaient par la physionomie, autant ils différaient par les qualités du cœur. L'un, véridique et brave, ne savait ni feindre ni reculer devant un ennemi, tandis que l'autre déguisait sans cesse sa pensée et pâlissait au moindre danger. Souvent, dans les guerres qui divisèrent de tout temps l'Albanie, Ali Tébélen, au moment d'en venir aux mains, priait Paléopoulo de prendre ses habits, et il usa plusieurs fois de ce stratagème pour se dérober à l'ennemi, sur-tout lorsqu'il était obligé de fuir (1).

(1) Ce fut particulièrement dans la déroute qu'Ali éprouva devant Souli qu'il usa de cette sorte de travestissement pour se soustraire à ses ennemis. Paléopoulo, qui commandait l'arrière-garde, ne voyant plus dans Ali qu'un criminel, fit part à Anagnostis Canavos, son beau-frère, du dessein où il était de purger la terre de ce monstre; mais celui-ci lui donna de si bonnes raisons qu'il le détourna de son dessein.

Canavos qui avait plaidé la cause sacrée de l'honneur en détournant son beau-frère d'un lâche assassinat, ne tarda pas à éprouver l'ingratitude du tyran. Plus il lui rendait de services, plus il voyait décroître son crédit. Il commençait même à concevoir des soupçons, lorsque, se trouvant seul avec Ali, celui-ci lui dit qu'il ne craignait que trois choses au monde, en l'engageant à deviner ce que ce pouvait être. La première chose sans doute, repartit Canavos, c'est Dieu? — Je ne l'ai jamais craint, répliqua brusquement Ali. — Dans ce cas, nommez-les vous-même. — Celui que je redoute sur-tout, c'est Christos Bochari; le second, c'est Jousouf-bey, kiaya de la sultane Validé; et le troisième.... Eh bien, dit Canavos. — Le

Il n'y a pas d'esprits plus susceptibles de jalousie, a dit un ancien (1), *que ceux qui n'ont point un mérite égal à leur rang*. Les soldats d'Ali voyant sans cesse Paléopoulo au poste des dangers, conçurent pour lui une affection qui ne tarda pas à porter ombrage au satrape. Vainement il s'efforçait de dissimuler, l'envie perçait dans tous ses discours, et Paléopoulo, craignant le sort de son beau-frère Anagnostis Canavos, qui venait d'être assassiné, ne trouva de salut que dans une fuite précipitée. D'abord il rassembla autour de lui quelques compagnies d'Armatolis, à la tête desquelles il lutta aussi long-temps que les montagnes d'Agrapha furent inaccessibles à la puissance d'Ali. Après la soumission de ce pays, n'ayant plus pour retraite que les forêts et les cavernes qui lui servirent d'asyle pendant dix ans, il en sortit accablé d'infirmités pour se rendre par mer à Constantinople. Placé sous la protection de la légation de France, il adressa à la Porte ottomane une apologie de sa

Il devient suspect à Ali.

Il est obligé de se dérober par la fuite à sa vengeance.

---

troisième, c'est toi-même! tes services, ton courage, te rendent redoutable à mes yeux. — Puisqu'ils n'ont pu me mériter votre confiance, ma vie est en votre puissance et vous pouvez en disposer. — Je te l'arracherais à l'instant, s'écria Ali, si cela ne me compromettait point auprès de mes soldats; juge donc combien tu es dangereux pour moi.

Quelque temps après cet entretien, au moment où Canavos traversait de nuit une rue de Janina, il fut atteint d'un coup de pistolet qui le blessa légèrement à l'épaule. Cet avis l'ayant décidé à se retirer secrètement dans l'Étolie, il ne tarda pas à périr dans une embuscade qu'Ali lui avait fait dresser.

(1) Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 7.

conduite, et un plan détaillé, exposant les moyens propres à réduire Ali Tébélen.

Pachô bey et Paléopoulo reproduisent le plan de destruction contre la famille d'Ali.

Ce mémoire, remis au divan vers la fin de l'année 1812, avait été le signal d'une disgrace, à laquelle Ali n'échappa, comme je l'ai dit ailleurs, que par les événements d'une plus haute importance, qui occupaient alors le cabinet Ottoman (1). Comme le grand-seigneur avait fait serment de reprendre ce projet dès qu'il le pourrait, Ismaël Pacho-bey et Paléopoulo avisèrent aux moyens de le reproduire, afin d'y donner suite. Tous les points en étaient discutés avec lucidité; et Pachô-bey, qui répondait du succès sur sa tête, assurait que, malgré les troupes, les places fortes et les ressources d'Ali, il se flattait *d'arriver en vue de Janina sans brûler une amorce.*

Les plans des ennemis d'Ali, tout sages qu'ils paraissaient, et peut-être parce qu'ils l'étaient effectivement, ne se trouvaient pas du goût des ministres de Sa Hautesse, accoutumés à recevoir de fortes pensions du moderne Jugurtha, qui se vantait, comme le Numide, *que, si Constantinople trouvait un acheteur, elle périrait* (2), sans penser que cet or sur lequel il comptait, devait causer sa perte. Il était cependant plus doux à un cabinet accoutumé à temporiser, d'attendre l'héritage des trésors de Tébélen, que d'en brusquer l'acquisition par une guerre ouverte, car on vit toujours, en Turquie, les grandes fortunes particulières se fondre dans le trésor impérial. L'*ha-*

---

(1) Voyez T. III, p. 409, de ce voyage.

(2) C'est le propos attribué à Jugurtha. Voy. Salluste, c. 35.

bitude, dans ce gouvernement, est la grande maxime d'état; et si l'on pouvait arrêter la marche du temps qui mine les institutions humaines, les Orientaux auraient trouvé la *stabilité*, qu'on dit être la source du bonheur. Tout en applaudissant au zèle de Pachô-bey, on ne lui répondait donc que par des moyens dilatoires: *Bacalum*, *On verra*; *Inschalla*, *Plaise à Dieu*. Des équivoques on en vint aux refus; et Paléopoulo, fatigué de solliciter, se disposait, malgré ses infirmités, à se rendre dans la Bessarabie russe, pour y fonder une colonie, lorsque la mort vint mettre fin à ses malheurs.

Mort de Paléopoulo; conseils qu'il donne à Pachô-bey.

Le ciel semble accorder aux hommes arrivés à leur heure suprême, et qui n'ont plus d'intérêt à dissimuler, je ne sais quelle prévision, qui rend leurs dernières paroles prophétiques. Le vieil Étolien qui demanda à voir son compagnon d'infortune, l'engagea à persévérer dans ses projets, en l'assurant que bientôt la famille d'Ali tomberait sous ses coups. *Je regrette*, ajouta-t-il, *de ne pas me trouver avec vous* sur le Driscos, Ali pacha reconnaîtrait encore Paléopoulo, *au bruit de son gros fusil* (1).

Pachô-bey se consola bientôt de la perte de Paléopoulo; car un chrétien, quel qu'il soit, n'est jamais pour la caste tartare, qu'une de ces *espèces subalternes*, qu'on délaisse dès qu'on n'en peut plus retirer d'utilité; mais il n'oublia pas les sages conseils qu'il en avait reçus pendant leur liaison.

(1) Le fusil de Paléopoulo, qui était d'un calibre énorme, avait une réputation aussi grande dans l'Épire que l'épée de Roland parmi nos anciens preux.

Un auteur moderne a dit que si Confucius revenait au monde, il ne serait peut-être pas mandarin du neuvième ordre, parce que plus le despotisme vieillit, plus le mérite devient un moyen négatif de parvenir aux emplois. Pachô bey sentait cette vérité; et au lieu de présenter désormais des plans de réforme toujours odieux dans un pays d'abus, il résolut de miner sourdement l'influence d'Ali. Il s'établit en conséquence l'intermédiaire de ceux qui portaient leurs doléances au divan, contre l'administration du satrape de Janina et de ses fils. Il dressait leurs *arzugals*, *requêtes*, qu'il remettait aux ministres, charmés, comme le juge de la Fable, de se trouver entre les plaignants, qu'ils rançonnaient, et le visir de l'Épire, duquel ils tiraient de fortes sommes d'argent, afin d'étouffer le cri de la vindicte publique. Mais ce manège ne pouvait avoir qu'un temps, et la voix de la justice outragée ayant retenti jusque sous le dais impérial du successeur des califes, le sultan qui voulut voir Pachô-bey, compatit à ses infortunes et le nomma son capigi bachi. Quoique ce poste, autrefois terrible (car c'étaient ces sortes d'officiers qu'on chargeait de faire étrangler les pachas), n'ait plus la même importance, ce fut cependant la nouvelle d'une pareille élévation qui porta, comme je l'ai dit, le trouble dans les esprits du moderne Cacus, et on ne tarda pas à voir que ses alarmes étaient fondées.

Conduite adroite de Pachô-bey.

Il est nommé capigi bachi

Depuis la révolte d'Euthyme Blachavas, la Thessalie, désolée par la guerre et la peste, était à peine débarrassée de ces fléaux qu'elle tomba sous le gouvernement de Véli pacha; elle ne pouvait éprouver un

plus grand malheur. Les prodigalités de ce visir surpassaient les ressources ordinaires ; les impôts étaient quintuplés ; et cette belle province, après avoir perdu sa physionomie opulente, était menacée d'être privée de sa population. Les Grecs émigraient en foule pour se rendre à Odessa, azile qui leur rappelera à jamais les bienfaits de M. de Richelieu ; les grandes familles turques refluaient vers Constantinople, lorsque le sultan, informé par Pachô bey de la détresse de la Thessalie, punit Véli pacha en le reléguant au poste obscur de Lépante. Cette disgrace frappa le fils d'Ali au moment où il venait d'élever un palais à Rapchani ; et on n'eut connaissance de sa destitution dans le pays, qu'en lui voyant prendre la route de la Livadie pour se rendre au lieu de son exil, avec une foule de saltimbanques qui composaient son entourage (1).

Destitution de Véli pacha ; il est nommé au sangiac de Lépante.

Les ennemis d'Ali Tébélen comprirent par le coup qui atteignait le plus puissant de ses fils, que toute espérance n'était pas perdue pour eux ; et les Moraïtes seuls furent consternés de voir leur ancien visir se rapprocher de leurs rivages. Ils avaient éprouvé l'année précédente, lorsque son père vint prendre les bains aux Thermopyles, combien le voisinage de cette famille était dangereux pour la Morée, dans laquelle il lança des bandes de voleurs qui la désolèrent pendant plusieurs mois. Ils craignaient que Véli ne troublât leur tranquillité, et plus encore de le revoir un jour,

Joie des ennemis d'Ali pacha.

(1) Il traînait à sa suite une troupe de comédiens Morlaques, de danseurs bohémiens, des meneurs d'ours, des *Buretinieri* ou joueurs de gobelets, et une foule de prostitués.

par ses intrigues, parvenir à arborer ses queues sur le château de Tripolitza.

Ali et son fils étaient bien éloignés de concevoir de pareils projets et de nourrir de telles espérances. Il fallait avant tout relever un crédit qui ne pouvait que décroître tant que Pachô bey aurait accès auprès du grand-seigneur. La vénalité des ministres était plus que difficile à tenter; Ali le concevait, et il résolut d'épouvanter le divan par un de ces coups d'audace qui lui avaient souvent valu des succès que le bon droit même obtient rarement. Il résolut de se défaire de Pachô bey. Il ne lui fut pas difficile de trouver des sicaires prêts à exécuter son projet; et trois Albanais, qu'il expédia à Constantinople pour remplir sa commission, parvinrent à assassiner Pachô bey à coups de pistolet. Le hazard voulut que les balles qui l'atteignirent ne lui fissent pas de blessures mortelles; et les coupables, saisis en flagrant délit, après avoir avoué qu'ils avaient été mis en avant par Ali pacha, furent pendus devant la porte du sérail impérial de Sa Hautesse.

Troisième assassinat de Pachô bey.

Le supplice des assassins de Pachô bey, loin de calmer les inquiétudes du sultan et de ses ministres, leur démontra qu'il n'y avait plus de sûreté publique dans la capitale, tant que le satrape de Janina aurait des Seïdes capables de se dévouer à la mort pour accomplir ses volontés. On se rappela qu'il était parvenu, en 1807, à faire égorger, dans le désert de Damas, Jousouf Lâla, kiaya de la sultane Validé, lorsque ce ministre revenait de la Mecque avec la caravane des hadgis. En récapitulant ses crimes les plus marquants,

Ali pacha est déclaré fermanly.

et sur-tout en considérant que ses nombreux trésors faisaient sa principale force, la perte du tyran fut arrêtée dans un conseil privé, et on lança contre lui la sentence de *Fermanly*, qui fut ratifiée par un fetfa du mouphti. Elle portait que, Ali Tébélen, déclaré coupable de lèse-majesté au premier chef, ayant obtenu à diverses reprises le pardon de ses déportements et de sa félonie, était mis comme relaps au ban de l'empire, s'il ne se présentait *au seuil doré de la porte de félicité*, dans le délai de quarante jours pour s'y justifier.

Violences du gouvernement turc, au moment d'une déclaration de guerre.

Les résolutions du cabinet ottoman, au début d'une guerre, sont toujours marquées du sceau de la violence. A peine le grand-pontife de Mahomet a-t-il autorisé les vrais croyants à tirer l'épée contre une puissance, qu'on se précipite sur ses agents diplomatiques; ses marchands sont arrêtés dans leurs comptoirs, ses vaisseaux sont saisis dans les ports, et les sujets d'un prince déclaré *harb (en guerre,)* sont traités en ennemis du trône et de l'autel. Malgré cette véhémence, compagne du fanatisme, on n'a jamais vu en Turquie, comme il arriva dans l'Europe chrétienne en 1754, les hostilités précéder le manifeste de guerre. Les Mahométans ne sont point dépravés à ce degré de corruption; et il était réservé au Spartiate Lysandre, ainsi qu'à un ministre plus digne de siéger parmi les centumvirs de Carthage qu'aux conseils d'un peuple vertueux, de soutenir sa perfidie en proclamant que *l'équité était incompatible avec ses maximes d'état*. On vient de voir qu'on avait employé la voie juridique des formes contre un rebelle, avant que ses

capitchoadars, ses courriers, et tous ses agents fussent mis aux fers.

Quelque temps après on eut connaissance à Janina de l'anathême religieux lancé contre Ali Tébélen, qui commençait par ces paroles-tirées de l'Alcoran: *Nos oreilles sont bouchées, nous sommes trop éloignés de toi pour entendre ce que tu dis, observe ta loi, nous suivrons la nôtre*(1)*!* Comme on trouve tout ce qu'on veut dans le livre canonique du Prophète, après avoir fait le procès au rebelle avec des versets de l'Écriture, on finissait en lançant contre lui l'imprécation: *Voici*, portait la bulle, *un temps malheureux pour le méchant; nous ferons souffler contre lui un vent impétueux dans un jour fatal; nous ferons tomber les hommes comme des palmiers déracinés, parce qu'ils ont tué le chameau de Salhé*(2)*! nous les avons maudits sur la terre, et au jour de la résurrection ils seront abominables à tout le monde*(3).

Bulle du mouphti.

Ali pacha, qui se vantait dans sa prospérité de *n'avoir jamais craint Dieu*, fut frappé d'épouvante à l'annonce d'une résolution qu'il aurait dû prévoir s'il avait été susceptible de calculer les suites possibles de ses attentats. Imbu des prestiges de sa fortune accoutumée, il crut pouvoir s'excuser par des dénégations. Il eut recours aux supplications les plus humbles, à la corruption; mais on n'accepta plus que l'or qu'il versait

Tentatives inutiles d'Ali pour obtenir son pardon.

(1) Alcoran. Chapitre de l'*Explication*, ou suivant Gélaldin, de l'*Adoration*.

(2) Ibid. ch. de la *Lune*.

(3) Ibid. ch. de l'*Histoire*, écrit à la Mecque.

à pleins cazenets(1); et ses tentatives pour rentrer en grace furent inutiles. Personne même n'osait prononcer son nom, depuis que le sultan avait déclaré qu'il ferait trancher la tête de quiconque oserait lui parler d'Ali Tébélen.

Préparatifs de guerre contre Ali Tébélen.

La détermination du grand-seigneur étant irrévocable, on décida d'équiper une escadre qui se rendrait après le rhamazan sur les côtes de l'Épire avec des troupes de débarquement qu'on devait recruter en partie dans le Magne. On donna en même temps ordre à Mouhamet-Drama-Ali pacha, nazir de la Thrace, dont Pachô bey venait d'épouser une fille, à Pehlèvan-Baba, pacha de Routchouk, ennemi personnel de Véli et de Mouctar pachas, de réunir les contingents de la Macédoine transaxienne; ainsi qu'à tous les chefs de la Romélie de se tenir prêts à marcher au printemps avec les Spaïs et les Timariots de leurs gouvernements, contre le proscrit de l'Épire. De pareils commandements furent adressés au Romili Vali-cy, ainsi qu'à Moustaï, pacha de Scodra; et il fut décrété que Pachô bey, désigné pacha de Janina et de Delvino au titre onéreux d'*arpalik*(2), aurait le commandement en chef de l'expédition dirigée contre Ali Tébélen, dont le nom fut effacé du tableau des visirs de l'empire.

L'assassinat de Pachô bey avait eu lieu au commencement de février, et le mois de mars était déja

(1) *Cazenet*, trésor; manière de s'exprimer en Turquie pour signifier une somme d'argent considérable, mais indéterminée numériquement.

(2) Arpalik, c'est-à-dire, de conquête.

avancé sans qu'on eût encore réuni sous la tente un seul soldat pour entrer dans l'Albanie. Tout pouvait encore changer de face dans un gouvernement incapable de maîtriser les évènements, car la fin du rhamazan ne tombait cette année qu'au 10 juillet, jour de la nouvelle lune. Un homme de génie aurait pu, dans cet intervalle, déjouer des projets vacillants et peut-être porter un coup fatal à l'empire. Le sultan voulait la guerre sans rien débourser pour la soutenir, et il était par conséquent facile de corrompre une partie des grands vassaux obligés de marcher à leurs frais contre un homme qu'ils n'avaient pas également intérêt à accabler. Les moyens de séduction de ce genre étaient faciles à celui qui possédait deux cents millions dans ses coffres, et quoiqu'on se rappelât qu'il n'avait jamais soudoyé de partisans que pour leur arracher ses dons avec la vie, dès qu'il s'était trouvé en mesure de se passer de leurs services, l'attrait de l'or est si puissant en Turquie, qu'on risque tout pour en gagner. Cette idée ne frappa point Ali, ou plutôt le danger n'était pas encore assez imminent pour le décider à verser son argent dans des mains d'où il ne voyait pas, à son âge, le moyen de le retirer.

Ali néglige un grand moyen de succès.

Il aima mieux écouter les intrigants qui se trouvaient auprès de lui. C'étaient, la plupart, des hommes hardis et entreprenants qui, cherchant à exécuter les plans donnés à une autre époque à Ali par des officiers anglais trompés sur ses ressources, voulaient l'engager à prendre l'offensive. On lui conseillait, dans cette hypothèse, d'asseoir un camp du côté de Cara-

Plans qui lui sont proposés.

véria, d'occuper le Tempé et de s'emparer des Thermopyles, en confiant à ses trois fils le commandement des corps d'armée établis sur ces points. En cas de revers, ces divisions pouvaient se replier facilement sur l'Épire : l'une, en y entrant par le défilé de Milias; celle du Tempé, en rétrogradant par la gorge du Gomphi, aujourd'hui appelée Crionèro; et la troisième, en remontant la vallée du Sperchius. Il suffisait de tenir une forte garnison à Bérat pour être tranquille du côté de la haute Albanie, et le visir devait, en conservant son quartier général à Janina, être prêt à envoyer des troupes sur le littoral de l'Épire pour défendre la ligne des places fortes, qui étaient suffisantes pour résister à un coup de main. Mais Ali, qui voulait conserver aussi long-temps que possible les apparences de la soumission vis-à-vis du grand-seigneur, ne pouvait que goûter partiellement ces mesures gigantesques et d'ailleurs disproportionnées à ses moyens militaires.

Déclaré fermanly, il n'était rebelle qu'en ce qu'il ne voulait pas se rendre à Constantinople, où comparaître et périr étaient pour lui une seule et même chose; il se trouvait dans la position forcée des rebelles qui, ne pouvant changer la forme du gouvernement, sont réduits à défendre leur propre existence. Il ne pouvait déja plus se fier aux mahométans, que leurs maximes religieuses attachaient à la cause de leur souverain. Il prévoyait que les Turcs de Larisse, qui n'étaient plus comprimés par Véli, étaient prêts à marcher contre lui; il ne pouvait même compter sur l'affection de ceux de l'Épire, et il ne vit d'espérance

de salut qu'en recourant aux chrétiens. Il pensa donc à appeler à son secours les Armatolis, dont il crut pouvoir recomposer les bandes, en leur offrant l'appât d'une solde considérable et du butin. Ce plan était, de tous ceux qu'on lui avait présentés, le plus judicieux, le mieux adapté aux localités, et le plus conforme à sa manière d'agir. Il pouvait organiser ainsi une guerre de *guerrillas*, d'autant mieux dirigée qu'elle aurait pour centre Janina, et le succès en était infaillible si l'indignation publique n'avait pas ôté au satrape son ancienne influence sur les esprits. Celui de ces plans auquel il s'arrête.

L'Épire, depuis le temps de la conquête par Amurat, renferme trois nations de langues et de mœurs différentes, qui sont, les Turcs d'extraction tartare; les Schypetars, ou Albanais, devenus mahométans ou restés chrétiens; et les Grecs, portion respectable de l'état qu'elle vivifie du produit de son industrie. On a vu, dans l'histoire de Népota Duc, comment les Albanais de Spatas, de Pierre Léosas et des princes de l'Étolie, harcelèrent constamment les Janiotes et les paisibles habitants de la Hellopie. Ces barbares, devenus mahométans depuis l'asservissement de la Grèce septentrionale, ne tardèrent pas à en user vis-à-vis des Turcs comme ils avaient fait envers les faibles despotes de Janina. Les pachas que la Porte envoyait dans cette ville, ou bien à Tricala, étaient plutôt les esclaves des beys schypetars que les officiers du grand-seigneur. On n'entendait parler que de scandales publics, que de brigandages; et il y avait autant de factions qu'on comptait d'agas qui rançonnaient amis et ennemis. Pour réprimer cette anarchie seigneuriale, Origine des Armatolis.

on résolut, dans le divan, d'opposer aux Albanais mahométans, les chrétiens, de quelque langue qu'ils fussent, dont on forma des milices sous le nom d'*Armatolis* (ἀρματωλοὶ) ou *gendarmes;* et les Grecs semblèrent encore une fois sortir tout armés du sein de la terre. La caste des grands feudataires qui avait embrassé le mahométisme, réprimée et bientôt après comprimée, fut réduite à se renfermer dans ses châteaux et à vivre sur ses terres. Enfin l'Épire, grace aux Armatolis (1), jouissait d'une paix si profonde dans les glorieuses années du siècle de Louis XIV, qu'il fut possible à ce monarque, auquel rien de grand ou d'utile n'échappa jamais, d'établir à Janina la résidence d'un consul-général destiné à répandre, avec la majesté de son nom, le commerce des Français dans les Albanies.

Les institutions salutaires sont rarement de longue durée. Pour consolider et maintenir celle des Armatolis, la Porte n'aurait jamais dû placer à la tête des sangiacs de la Grèce septentrionale que des pachas d'origine turque; et, comme elle dévia de ce principe en conférant le gouvernement d'Albanie à Courd pacha, qui était de race albanaise, il ne tarda pas à porter

(1) Suivant le rescript impérial, la Grèce septentrionale était divisée en quatorze capitaineries d'Armatolis; c'étaient dans la Macédoine cisaxienne, Verria, Servia, Alassona, Greveno et Milias; pour la Thessalie, Olympos, Mavrovouni, Cachia, Agrapha, Patradgik et Malacassis; pour l'Acarnanie et l'Étolie, Venetico, Lidoriki, Xéroméros, qui embrassait la basse Épire jusqu'à Rogous et Djoumerca.

atteinte aux priviléges de la gendarmerie chrétienne. Il faudrait écrire une histoire qui ne serait pas dénuée d'intérêt, si j'entreprenais de faire connaître les guerres des satrapes de la Thessalie et de l'Épire contre les milices grecques qui ne furent plus désignées par eux que sous le titre de *Cleftes* ou *brigands* (1), dénomination dont elles se glorifient comme d'un titre de persécution uniquement applicable à leurs oppresseurs. Elles avaient résisté avec succès à leur adversaire; mais dans la suite, corrompues par Ali qui les arma contre les Souliotes, et bientôt après divisées par ses intrigues, leurs derniers capitaines périrent les armes à la main dans l'enceinte de Cassiopée (2), où les bandes de Ro-

Ils sont harcelés par les pachas de race albanaise.

Leur destruction.

(1) Le savant helléniste Goëthe a, dit-on, recueilli et publié en Allemagne une collection des chansons usitées parmi les *Cleftes*, qui engagera probablement les voyageurs à faire des recherches ultérieures pour rassembler ces précieux débris de la poésie grecque historique.

(2) Les ruines de cette ville, qui est maintenant appelée Régniassa, ont été vues dernièrement par M. Hugues Pouqueville, dont le rapport s'accorde avec celui de M. Smart Hughes.

Leur étendue, renfermée dans un mur d'enceinte de plus d'une lieue de développement, embrasse deux plateaux couverts d'édifices publics et d'habitations particulières, assez bien conservés pour qu'on reconnaisse les rues et le plan de la ville. La citadelle, qui est en architecture cyclopéenne, située au couchant, s'élève encore dans quelques parties à la hauteur de douze à dix-huit pieds. On descend de là par un couloir étroit d'une trentaine de pas de longueur dans une salle quarrée, de neuf pieds environ en tous sens, ayant un plafond arqué, revêtu en stuc, divisé en compartiments par des moulures et des corniches d'un bon goût. Au N. N. E. de la ville, près du rempart, qui a 8 pieds et demi d'épaisseur, à l'endroit voisin d'un

gous furent décimées par le fer. Quelques capitaines du mont Pélion, dont la résistance fut longue, se virent réduits, comme les Carthaginois après la ruine de leur patrie, à errer sur les mers où ils exercèrent d'innombrables pirateries. Telle fut la fin des milices grecques; et la terreur succédant à la police qu'elles exerçaient, le satrape crut avoir rétabli l'ordre parce qu'il avait égorgé les beys schypetars et rangé toutes les peuplades sous le tranchant de sa rondache ensanglantée (1).

Erreur politique d'Ali Tébélen.

Depuis Dyrrachium jusqu'à l'embouchure de l'Axius, les diverses tribus de la Grèce septentrionale paraissaient dévouées à Ali Tébélen. Leurs langues, enchaînées par la crainte, ne se déliaient que pour lui souhaiter de longues années. Au moindre signe de sa volonté, les archevêques, les évêques, les pachas, les cadis, les Aïans, accouraient à sa cour et tombaient à ses pieds. Tous, à l'annonce du danger qui le menaçait, parurent redoubler de dévoûment pour sa personne, dans la crainte qu'ils éprouvaient de

---

précipice, on remarque un théâtre avec trente rangées de siéges de 14 pouces de hauteur sur 16 de large. Au S. E. de la ville on trouve un édifice en maçonnerie cyclopéenne épaisse de 3 pieds, qui a 100 pieds environ sur toutes ses faces. Non loin de là on voit deux temples helléniques; le premier ayant quatre-vingts et quelques pieds de longueur sur 25 de diamètre, et l'autre de même proportion qui avait une façade ornée de colonnes. Enfin la largeur moyenne des rues tirées au cordeau, qui se coupaient à angle droit, m'a paru être de dix-huit pieds.

(1) La rondache (halta), la masse d'armes (topous), sont le sceptre et la main de justice des visirs quand ils siégent en grande tenue.

voir, comme cela était arrivé, leurs espérances trompées. On se prononça avec un si grand zèle, que le décepteur, tant la flatterie a d'empire sur les plus clairvoyants, eut la faiblesse de se croire aimé de *ses peuples*, expression qu'il avait substituée depuis peu de temps dans ses discours, à celle de vassaux et de Raïas.

Malgré la bonne opinion qu'Ali avait de *ses peuples*, il desirait vivement se réconcilier avec son souverain. Il avait échappé à son courroux en 1813 par l'intervention de la légation britannique à Constantinople, et il crut pouvoir espérer dans la médiation de ses anciens amis. Il se rendit en conséquence à Prévésa, où il avait demandé une entrevue à un des chefs anglais; mais les temps étaient changés, et les protecteurs *du vieillard vénérable de Saint-Jean d'Acre* (1), Dgézar pacha, qui faisait sceller des hommes vivants dans les murs de son sérail, afin d'entendre leurs cris, ne se trouvaient plus dans les dispositions philanthropiques qui les animaient à cette époque. Ils avaient à la vérité donné depuis à Ali Tébélen des fusées à la congrève, des parcs d'artillerie; on avait même pu lui sacrifier Parga, *nom qu'il doit suffire de prononcer pour que les joues de tout Anglais se couvrent de la rougeur de la honte* (2), mais les circonstances n'étaient plus les mêmes. On consentit cependant à lui vendre des

Il s'adresse inutilement aux agents de l'Angleterre.

(1) Voy. Anastase, ou Mémoires d'un Grec à la fin du XVIII[e] siècle; t. II, p. 403, note 1 de la traduction française.

(2) Voy. Smart Hughes, Voyage à Janina, t. II, p. 125 de la traduction française.

munitions de guerre et des armes pour se défendre contre son souverain, parce qu'il en est de certains négociateurs comme des Chinois, qui se croient hors de leur élément quand ils ne trouvent pas à brocanter. On lui offrit au demeurant de garder ses trésors, de lui donner asyle; mais on fut inflexible sur la demande d'une assistance armée, tout en lui promettant d'empêcher l'escadre turque de paraître dans les eaux de la mer Ionienne.

Il réorganise le corps des Armatolis.

Satisfait dans cette dernière partie de ses demandes sur laquelle il avait compté d'après le traité de 1800 (1), qu'il viola le premier lorsqu'il croyait tout oser impunément, Ali reprit la route de Janina, où il ne fut pas plutôt de retour qu'il s'occupa de réorganiser les Armatolis, qui se levèrent en masse à sa première demande. Ravi de cet empressement, il ne fut pas moins flatté de voir accourir près de lui une foule de montagnards, qu'il distribua par compagnies auxquelles il donna des capitaines qu'il croyait dignes de sa confiance. De ce nombre étaient Odyssée (Ulysse), fils d'Andriscos, jeune brigand aussi léger à la course et peut-être non moins brave qu'Achille, qui était regardé comme le coryphée des voleurs de grands chemins; il le chargea de défendre la Livadie.

---

(1) Cette disposition du traité porte, que les vaisseaux de guerre ottomans ne peuvent naviguer dans la mer Ionienne, sans la permission du sénat de Corfou; chose qui avait pour but l'éloignement des barbaresques, le grand-seigneur n'ayant jamais entendu se privér de la faculté d'envoyer des bâtiments de haut bord dans les ports de cette partie de son empire.

Il désigna plusieurs autres chefs moins connus pour se répandre dans les montagnes de la Thessalie, et il se décida à regret à placer un nommé Zongos à la tête des bandes de la Macédoine. Mais comme il n'eut pas la précaution de dissimuler le déplaisir qu'il éprouvait d'être obligé de faire un pareil choix, et qu'il demanda des otages, cette proposition fut sur le point de rompre les mesures qu'il venait d'adopter.

Les Armatolis ayant obtenu gain de cause sur ce point, ne tardèrent pas à se rendre aux différents postes qui leur étaient assignés, et les dégâts qu'ils firent auraient suffi, dans d'autres temps, pour amener la Porte à composition. Répandus de tous côtés, les courriers étaient dévalisés, les caravanes interceptées, les impôts cessaient d'être payés, et la clameur publique, s'élevant du sein des provinces dévastées, parvint jusqu'au sultan; mais cette manœuvre fut appréciée à sa valeur. Vainement les primats des cantons, qui demandaient la répression du brigandage, disaient dans leurs doléances qu'Ali seul était capable de le réprimer; on ne fut pas dupe de ce stratagême. La ruse était surannée, et on répondit aux plaignants que c'était à eux à faire cesser les désordres, en engageant les *Cleftès* à tourner leurs armes contre Ali, qui n'avait plus rien à espérer de la clémence du souverain offensé, jusqu'au sein de la capitale, par le plus lâche des assassinats. Des circulaires qu'on essaya de répandre prévenaient en même temps les Épirotes de se séparer de la cause d'Ali, en leur insinuant d'aviser aux moyens de se débarrasser d'un malheureux qui allait attirer les calamités de la guerre sur leur pays.

Excursions de ces bandes; conduite politique du divan.

Une pareille résolution pouvait seule préserver l'Épire de l'invasion dévorante des armées turques; mais les plans de la tyrannie étaient tellement compliqués et son action si puissante, que cette province était destinée à épuiser le calice des douleurs. Ali qui avait prévu depuis long-temps les coups détournés qu'on tâcherait de lui porter, étendait sa surveillance, non pas sur cette communication de la pensée qui se propage par les Gazettes, puisqu'il n'en existe aucune dans la Turquie, mais sur le secret des lettres que tous les gouvernements respectent, comme on sait, quand ils n'ont pas intérêt à le violer. On excepta néanmoins de la règle générale la correspondance des marchands, qu'on se contentait de décacheter à *huis clos*, et dans laquelle on rayait les paragraphes qui pouvaient offrir quelque double entente. Mais comme on ne s'arrête pas en fait d'arbitraire, on devint insensiblement plus difficile; on crut découvrir des allusions dans les expressions mercantiles, on en vint même à suspecter les factures, et celui qui allait bientôt parler de charte à *ses peuples*, leur défendit toute communication avec Constantinople. Pour surcroît de précautions, il enjoignit aux gardiens des défilés de tuer sans rémission tout porteur de dépêches qui ne serait pas muni d'un ordre signé de sa main, et de faire escorter jusqu'à Janina les voyageurs qui voudraient pénétrer dans l'Épire.

Correspondance avec Constantinople défendue.

Soit que le despotisme s'environne de la terreur, ou qu'il appelle à son secours l'anarchie, sa tendance naturelle le porte à se perdre par ses excès. Ali Tébélen, entouré d'une nuée d'espions, servi par des

bandes indiciplinées de voleurs, n'avait qu'un parti sage à prendre dans la fausse position où il était placé; c'était de fuir avec ses trésors et sa famille sur une terre étrangère; il en était temps encore au mois de Mai. Plus de deux cents millions qu'il pouvait emporter, un mobilier considérable, en lui donnant à l'étranger l'éclat d'une grande représentation, auraient jeté un vernis favorable sur les désordres de sa vie passée. Il aurait sans peine rencontré, au sein de notre Europe civilisée, des hommes assez bénévoles pour le réhabiliter dans l'opinion d'un certain public aux yeux duquel une haute fortune efface plus que des erreurs. Les massacres de Saint-Basile et de Cardiki, les noyades, auraient été des peccadilles pour ceux qui traitent de bagatelle la vente de Parga. Mais indépendamment de ce que le satrape, qui jugeait autrui par lui-même, ne pouvait pas se persuader qu'on ne le fît mourir pour s'approprier ses trésors, les préjugés de son enfance s'opposaient à une pareille résolution. Quitter son pays pour habiter au milieu des infidèles, le mahométan le plus relâché se révolte à cette seule idée, et s'il y a quelques exceptions parmi eux, c'est une monstruosité religieuse chez ce peuple anti-chrétien.

Parti salutaire qu'aurait dû prendre Ali Tébélen.

Les factieux qui entouraient Ali étaient loin de lui donner le conseil de fuir. N'ayant à perdre que la vie et tout à gagner dans une crise révolutionnaire, ils lui persuadèrent facilement de compromettre *ses peuples*, en les enveloppant dans sa félonie. « Le divan, lui « dirent-ils, vous a proscrit; levez franchement de

Il cherche à compromettre les chrétiens.

« votre côté l'étendard de la révolte; laissez croire « aux Grecs, qui se le persuaderont sans peine, que « vous n'êtes pas éloigné de vous faire chrétien; « promettez aux Turcs qui sont pauvres le partage « des biens des agas que vous avez confisqués; convo- « quez les chefs de vos états et faites-leur entendre le « nom de liberté. Ce scandale public étourdira le di- « van, et si le succès couronne votre entreprise, vous « reprendrez d'autant plus facilement votre pouvoir, « que vous semblez en faire volontairement le sacrifice. »

Il convoque les primats de l'Épire

Il n'y avait pas de temps à perdre, car les circonstances s'aggravaient de jour en jour; ainsi Ali se hâta de rassembler ce qu'il appelait un grand divan, auquel il manda les chefs principaux des Turcs et des chrétiens étonnés d'une pareille convocation. On vit dans cet étrange champ-de-mai, à côté du pieux Gabriel, archevêque de Janina, qu'on obligea de sortir d'un monastère, où il vivait retiré, le vieux Abas, chef de la police, qui avait présidé au supplice de Phrosine, nièce du prélat. Au-dessous de ces deux doyens d'âge, paraissaient le saint évêque de Vélas, qui portait encore les stigmates des chaînes dont le tyran l'avait chargé; le vénérable prélat de Drynopolis, qu'on avait arraché de sa métropole; celui de Paramythia, long-temps réduit à la mendicité; et Porphyre, archevêque de l'Arta, plus digne de porter le turban que d'être un ministre des autels.

Honteux du rôle auquel il était réduit, et après avoir long-temps hésité, Ali prit la parole en s'adressant aux primats grecs qu'il apostropha en ces termes :

(1) « Si l'on examine impartialement ma conduite, « ô Grecs, on y verra les preuves manifestes de la « confiance et de la considération que je vous accordai « dans tous les temps. Quel pacha vous traita jamais « comme je l'ai fait? Quel autre que moi environna « d'autant de respects vos prêtres et les objets de votre « croyance? Quel autre vous concéda les priviléges « dont vous jouissez? Car vous tenez rang dans mon « conseil; et la police, ainsi que l'administration de « mes états, sont entre vos mains! Son allocution.

« Je suis cependant loin de vouloir dissimuler les « maux dont j'ai affligé les Grecs; mais hélas, ces « maux furent l'ouvrage de *l'inflexible nécessité* (kis- « met) et de mon obéissance aux ordres aussi perfides « que cruels de la sublime Porte. C'est à ce cabinet « qu'il faut les attribuer; car si l'on pèse mes actions, « on verra que je n'ai jamais fait le mal gratuitement. « Jettons un coup-d'œil sur les évènements, ils par- « leront mieux qu'une apologie détaillée.

« Les coups dont j'accablai les Souliotes n'admet- « taient pas de moyen terme, et dès que j'eus rompu « avec eux, je fus réduit à la nécessité de les extermi- « ner ou de les chasser de mon pays. Je connaissais « trop bien la politique fallacieuse du perfide cabinet « ottoman pour ignorer qu'il nourrissait le projet de « me faire, tôt ou tard, une guerre à laquelle il m'était « impossible de résister si, d'une part, j'avais à re-

(1) Je m'abstiens de donner la minute grecque de ce discours, que je possède, mais je certifie qu'il est traduit fidèlement.

« pousser son agression, et de l'autre à combattre les « redoutables Souliotes.

« Je puis dire la même chose pour ce qui concerne « les Parguinotes. Vous le savez, leur ville était le re- « fuge de mes ennemis, et chaque fois que je les in- « vitais à changer de conduite, vous n'ignorez pas avec « quelle hauteur et quel orgueil ils me répondirent. « Ils prêtèrent sans cesse secours aux Souliotes quand « je leur faisais la guerre, et si Parga était encore au « pouvoir de ses habitants, vous les verriez empressés « d'ouvrir l'entrée de l'Épire aux armées du sultan.

« Je sais que ma conduite est sévèrement critiquée « par certains ennemis que je compte au dehors de « l'Albanie!.... Et moi aussi, je la condamne, en dé- « plorant les fautes dans lesquelles une fatale politique « m'a entraîné. Fort de mon repentir, je n'ai donc « pas hésité à m'adresser à ceux même que j'avais le « plus grièvement offensés. Ainsi j'ai rappelé depuis « long-temps à mon service les Souliotes, et ceux qui « se sont rendus à mon invitation occupent des em- « plois avantageux. Enfin pour combler la mesure de « la réconciliation, je viens de faire écrire à ceux qui « se trouvent encore à l'étranger de se rendre auprès « de moi; et des avis certains m'apprennent qu'ils « sont prêts à se rapatrier. Réunis sous mes drapeaux, « alors nous combattrons à outrance les Turcs nos « communs ennemis.

« Quant à l'avidité dont on m'accuse, je peux la « justifier par la nécessité où je me trouvais de satis- « faire à chaque instant l'insatiable cupidité du mi- « nistère ottoman, duquel je devais racheter sans cesse

« ma tranquillité. En cela je fus personnel, je l'avoue, « et je l'étais encore en accumulant des trésors pour « soutenir la guerre que le cruel divan ose enfin me « déclarer. »

Il garda un instant le silence, et ayant ordonné de verser un tonneau rempli de séquins d'or au milieu de l'assemblée, il s'écria :

« Voilà une partie de cet or que j'ai conservé avec « tant de soin, et que j'ai particulièrement arraché aux « Turcs, nos communs ennemis ; il est à vous !

« C'est à présent plus que jamais qu'il m'est agréa« ble d'être resté attaché aux Grecs. Leur bravoure « me répond de la victoire, et dans peu nous relève« rons leur empire, en chassant la race ennemie des « Turcs au-delà du Bosphore.

« Archevêques, et vous prêtres du Tout-Puissant, « bénissez les armes des chrétiens qui sont vos enfants. « Primats, je vous confie le soin de défendre vos droits « et de régir avec équité la brave nation que j'associe « à mes intérêts. Demain je vous communiquerai une « résolution importante ».

Le discours d'Ali Tébélen, qui fit dans un même jour l'ouverture et la clôture de son bizarre parlement, ne fut point suivi des acclamations qui accompagnent les allocutions paternelles des princes chéris du peuple. Les archevêques et les ministres des autels ne lui répondirent qu'en levant au ciel des yeux baignés de larmes. Quelques primats firent entendre un murmure d'adhésion, et on allait se retirer, lorsque le chef des Mirdites, parlant au nom des Schypétars latins, déclara au tyran que lui et les siens

ne serviraient jamais contre la majesté du sultan. Sa voix fut étouffée par les vociférations de quelques chefs de voleurs et des aventuriers qui firent retentir la salle des cris de *Vive Ali pacha! vive le restaurateur de la liberté!*

Le lendemain de la fameuse séance, tenue au château du lac, parut la résolution importante annoncée dans le grand divan:

ALLÉGRESSE.

Moi, Ali Tébélen.

Proclamation et circulaire d'Ali Tébélen.

(1) « Chrétiens mes frères, je vous salue. Je vous « fais savoir qu'ayant besoin de soldats, vous ayez à « me faire le plaisir d'en rassembler (il spécifiait le « nombre qu'il exigeait de chacun de ceux auxquels « sa lettre était adressée). En conséquence, je vous « fais la remise des redevances que vous payez à ma

---

(1) ΓΑΪΡΕΤΙ.

ΕΓΩ ΑΛΗ ΤΕΠΕΛΕΝ.

Ἀδελφοὶ μοῦ χριςιανοὶ σᾶς χαιρέταῶ. Καὶ σᾶς φανερόνω ὅτι ἐπειδὴ ἔχω χρείαν ἀπὸ ἀνθρώπους, νὰ μοῦ κάμετε τὴν χάριν νὰ μοῦ συνάξετε (τόσους...). Καὶ σᾶς ἀφίνω ὅλα τὰ χρέη ὁποῦ ἐπληρώνετε εἰς τὸ σπῆτι μοῦ. Καὶ οἱ ἄνθρωποι ἀς ἔλθουν εἰς Ἰωάννινα διὰ νὰ ςαλθοῦν εἰς ἐκεῖνο τὸ μέρος ὁποῦ ἐγὼ τοὺς διορίσω. Καὶ νὰ μὲ νομίζετε ὡς ἕναν ἐδεικὸν σας.

Ὑγιαίνετε.

Ἰωαν. μαιου 24, 1820,

« maison; expédiez vos contingents à Janina, afin « que je les emploie où besoin sera. »

Comptez-moi au nombre des vôtres. Salut.

Janina 24 mai 1820.

Ce n'est point en se plaçant sur les hauteurs qu'on peut découvrir la marche ténébreuse des cabinets ombrageux de l'Orient, qui ne déploient jamais plus d'activité, que lorsqu'ils paraissent sommeiller. La Porte, qui avait éclaté avec fureur, semblait à la lenteur de ses préparatifs, craindre de compromettre la sûreté de l'état, en entrant en lice contre celui qu'elle avait frappé de la proscription et de l'anathême; elle se trouvait effectivement dans l'embarras. Résolution du cabinet ottoman.

L'histoire ne nous montre plus depuis un siècle l'empire Ottoman, que sous les traits d'un colosse frappé de vétusté. L'Éternel qui appela les Turcs d'un *coup de sifflet des extrémités de la terre pour venir prendre ses ordres*, *afin de punir les prévarications de son peuple*, *les* a délaissés. *Le glaive dont il les arma s'est rouillé* entre les mains des enfants du carnage, *la valeur qu'il leur inspirait s'est évanouie comme la fumée des sacrifices* (1). *Le dieu qui traçait aux soldats de Sennachérib* et des successeurs des califes, *leurs campements en faisant marcher devant eux la terreur et l'effroi*, *leur a mis un cercle au nez et un mors dans la bouche* (2). Les troubles, les séditions sont maintenant le partage de ceux qui firent trembler l'Eu-

(1) Isaïe, 5, 25, 30, 10, 28, 34, 13, 4, et 5.

(2) 4 Reg. 19, 28.

rope chrétienne, et ainsi que les jours de triomphe, le temps est passé, où le sultan se défaisait d'un sujet dangereux auquel on envoyait le cordon qu'il recevait à genoux, avant de livrer sa tête aux bourreaux chargés de l'étrangler. Le sens moral s'est réveillé chez les nations les plus abruties, et on ne voit plus des esclaves saluer un autre Claude de ces accents aussi lâches que touchants : *Ave imperator, morituri te salutant*, quand dix-neuf mille hommes allaient s'égorger sur le lac Fucin pour le plaisir d'un tyran stupide. Il faut aujourd'hui mettre des armées en campagne pour réduire un rebelle; et le succès, dans ce cas, atteint rarement le but qu'on s'était proposé.

La Servie n'était pas tranquille; et depuis quelque temps, le divan se trouvait occupé à éluder l'accomplissement de l'article XIX du traité de Bukarest, qui accordait aux Serviens un gouvernement pareil à celui de la Valachie. On disait d'un autre côté, qu'une puissance étrangère favorisait Ali Tébélen, afin d'établir à l'occident de l'empire turc, une grande vassalité capable de contre-balancer celles des provinces ultrà-danubiennes. Mille bruits divers avaient éveillé d'innombrables soupçons ; et ainsi qu'il arrive à ceux qui séparent la politique de la justice, le cabinet ottoman, qui avait mécontenté tout le monde, était inquiet sans savoir précisément ce qu'il avait à craindre.

Ali qui connaissait le côté vulnérable de son gouvernement, non content d'avoir réorganisé les armatolis, avait expédié des émissaires secrets aux Monténégrins ainsi qu'aux Serviens, afin de les engager à la

révolte, et il avait écrit à ses agents secrets. Ses bandes venaient d'obtenir quelques succès du côté du Vardar; il avait des intelligences avec le nouveau pacha de Larisse: le temps s'écoulait, et ses ennemis ne se montraient nulle part. Le nombre de ses soldats augmentait chaque jour: des compagnies entières de Toxides, de Iapys et de Chamides arrivaient à Janina; enfin, le châtiment différé rehaussa ses espérances et il parut rempli d'un courage nouveau. Irrité de savoir que Pachô bey s'était vanté *d'arriver en vue de Janina sans brûler une amorce*, il osa dire dans son aveuglement, *qu'il ne traiterait désormais avec le grand seigneur, que quand l'armée Albanaise serait campée à Daoud pacha*, bourgade éloignée de huit lieues de Constantinople. Espérances d'Ali; sa jactance.

Cependant, après bien des hésitations, le divan qui avait provoqué à regret des mesures de rigueur contre Ali, réveillé par l'appât des trésors considérables dont le proscrit était possesseur, sortit de son inaction. Le pacha de Larisse, qu'on suspectait, fut remplacé par Drama Mahomet Ali pacha, qui avait conçu une haute opinion de Pachô bey, avec lequel il venait de sceller une sorte de traité de famille, en lui donnant en mariage une de ses filles qui remplissait le vide que la mort de la tendre Aïsché laissait dans son cœur. On accélérait l'équipement d'une escadre, on expédiait courriers sur courriers, pour activer la réunion des contingents de la Romélie. Le pacha de Salonique qui était le premier en ligne, faisait recrépir les murailles de sa ville, et pour en imposer aux *voleurs*, au nom desquels il tremblait, il ordonnait Préparatifs militaires du divan.

d'entasser des piles de boulets de marbre, afin qu'on pût voir de loin qu'il était en mesure de repousser leur aggression.

Tandis que ces préludes grotesques d'une guerre qui allait prendre un autre caractère se passaient aux bords du golfe Thermaïque, l'armée de Drama Mahomet Ali pacha campait aux champs de Philippes, où elle se grossissait des Spaïs et des Timariots du bey de Serrès, ainsi que des principaux aïans de la Macédoine transaxienne. Partie de cette station, elle reçut en approchant du Vardar, les milices du pacha de Salonique, et dans les derniers jours du mois de mai, le Nazir, devenu pacha de Larisse, fit son entrée dans cette ville aux acclamations unanimes des janissaires, qui s'étaient réorganisés depuis le départ de Veli pacha. A peine y était-il installé qu'il reçut la soumission de Zongos ainsi que de ses armatolis, et cette défection en faveur de la cause légitime contraignit Ali Tébélen de rappeler à lui les avant-postes, qu'il avait établis à Castoria, à Florina et à Chatista. Mais il était trop tard; déja les troupes qui tenaient garnison dans ces villes, et les Cauloniates même sur lesquels il comptait spécialement, s'étaient rangés sous les drapeaux du Romili Vali-cy. Il perdit ainsi sans coup férir, la Macédoine cisaxienne et la Thessalie jusqu'au défilé de Gomphi (Crio néro), où Drama Ali pacha s'arrêta, conformément au plan de campagne réglé dans le divan, pour attendre l'arrivée d'Ismaël Pachô bey.

Ali Tébélen perd la Macédoine cisaxienne et la Thessalie.

Les contrées situées à l'Orient du Pinde venaient de rentrer sous l'autorité du sultan, lorsque Pechlé-

van Baba pacha, nommé au sangiac de Lépante, parut à l'entrée du Tempé. Ce Bulgare, parvenu du métier de lutteur public à celui de brigand, et de celui de brigand à l'une des hautes dignités de l'empire, était un de ces ravageurs de provinces, insensibles à la gloire, avides de pillage, qui ont coutume de conduire leurs soldats par la faim à la victoire. La voix de sa renommée était, pour me servir d'une expression prophétique, *un affreux rugissement qui porte avec soi la terreur et la dévastation* (1). Il traînait à sa suite les Kersales ou Chrysalides, qu'il avait toujours opposés, avec un avantage décidé, aux cosaques du Don. Ils étaient chargés des lances et des dépouilles enlevées à ces Tartares chrétiens, lorsque la guerre ensanglantait les rives du Danube. Quoiqu'ils ne fussent pas en pays ennemi, les enfants du mont Hémus, aussi braves qu'indisciplinés, ne tardèrent pas à outrager les janissaires de Larisse qu'ils accablaient de coups, en leur reprochant la lâcheté qu'ils avaient montrée à Routchouk. Leur chef insultait le Nazir, dans toutes les entrevues qu'ils avaient ensemble, en lui disant qu'il n'avait soif que des trésors d'Ali Tébélen, et en lui demandant arrogamment pourquoi son gendre Pacho bey ne paraissait pas. On était conséquemment empressé de se défaire d'un homme aussi turbulent, et il ne se fit pas prier pour prendre le chemin des Thermopyles, où il se flattait de rencontrer les armatolis commandés par Odyssée.

Arrivée de Pechlévan Baba pacha à Larisse.

Son départ de cette ville.

Les habitants de Livadie, à cette nouvelle, invitè-

(1) Ézéchiel, 19, 27.

rent Odyssée, qui avait établi son quartier dans leur ville, à vouloir bien se retirer. Sur son refus ils le chassèrent et ils députèrent ensuite vers Baba pacha, qu'ils trouvèrent occupé à rançonner les villages situés sur sa route. Ils lui apportaient leur soumission; et son premier mot fut de leur demander de *l'argent*, sous peine d'être pendus à l'instant. Ils s'étaient heureusement précautionnés, et ils lui donnèrent le cadeau de bien-venue. Mais à son entrée à Livadie, il exigea de nouveau de *l'argent*, et il arracha encore de *l'argent* en quittant les paisibles Béotiens qui s'étaient dévoués à sa cause.

Réception qu'il fait aux primats de Livadie.

Véli pacha quitte Lépante; alarmes des Patréens.

Veli pacha qui fut parfois brave, apprenant la marche de Baba pacha, ne jugea pas convenable de l'attendre dans les murs de Lépante, et il expédia aussitôt son harem avec ses meubles par mer à Prévésa. Ce convoi, composé de vaisseaux marchands escortés de quelques chaloupes canonnières, ayant été refoulé par les courants vers la côte de Morée, les Patréens se crurent menacés d'une invasion. On poussa le cri de guerre, le voivode (1) fit distribuer des armes aux Turcs et aux Grecs, qui montrèrent autant d'intrépidité, en voyant s'éloigner la pacifique flotille chargée

(1) Comme j'ai souvent employé ce nom sans le définir, il convient de dire qu'il est passé des Hongrois et des Serviens aux Turcs et aux Grecs, qui l'ont adopté. Il répond aux qualifications de *capitaneus*, *tribunus*, *dux militum*. V. Leunclav. in Onomast. ad Hist. musulm. Constant. de administr. imperii, c. 37. Les Byzantins écrivent βοεβόδα, Sguropul. Hist. concil, florent. sect. 9, c. 11. Βενβόδα, Duc, hist. c. 19. Βαΐβοδα, c. 39, et βεϊβόδας, c. 45.

de femmes, d'esclaves, d'eunuques et de meubles, qu'ils avaient témoigné de frayeur à son apparition. Malgré cela, le prudent gouverneur expédia des courriers au visir de Tripolitza qui partageait ses terreurs, tant le nom de la famille d'Ali Tébélen était redouté, et bientôt Patras fut rempli de milices provinciales. Quoique la garnison fut devenue considérable, on croyait à tous moments voir paraître un ennemi imaginaire, et on ne fut rassuré qu'en recevant une lettre de Veli pacha, qui annonçait au voivode des Achéens, son départ de Lépante, où il laissa une garnison de quatre à cinq cents hommes.

Odyssée, au lieu de s'embusquer dans le défilé d'Arachôva, qu'il aurait pu défendre avec succès contre les Kersales, s'était retiré à Salone, qu'il fut forcé d'abandonner, comme il avait fait Livadie. Il se jeta dans le canton de Malandrino, tandis que Baba pacha s'emparait de la riche vallée d'Amphisse, et il battit en retraite du côté de Cravari, quand il le vit se mettre en marche pour traverser le pays des Locriens Ozoles. Il y eut cependant quelques escarmouches assez vives, dans les montagnes de Lidoriki, et les soldats d'Odyssée parvinrent même à la faveur d'une marche de nuit à pénétrer jusque dans les rues de Salone, où ils mirent le feu, mais c'étaient là des succès d'avant-postes, qui ne décident rien dans une cause générale.

Baba pacha s'empare de Salone.

Véli pacha, que nous avons vu évacuer Lépante, fit halte à Missolonghi pour y lever ce qu'il put de contributions, nomma un commandant à Vrachori, passa l'Achélous au gué de Stratos, vint se reposer à

Arrivée de Véli pacha à Janina.

l'Arta, d'où il remonta quelques jours après à Janina. Le rapport qu'il fit à son père, n'avait pour objet que des revers présents et des craintes pour l'avenir. Il ne lui dissimula point que les Turcs étaient chancelants dans leur fidélité pour sa famille, et cette révélation, sans être nouvelle pour Ali, le décida à désarmer ceux de Prévésa et de l'Arta. Il exigea des otages de la plupart des beys; et ce qui restait d'agas du Chamouri fut mis en état de surveillance.

Et de Mouctar pacha.

Mouctar pacha, rentrait à Janina presqu'en même temps que son frère. Il venait de terminer une grande inspection dans le Musaché, province dont les habitants trouvent plus honnête de labourer, et de garder les troupeaux, que de vendre leurs services à l'étranger, ainsi que le font les Schypetars des monts Candaviens. Il n'avait trouvé que des intentions bienveillantes, dans ce pays de grande fertilité, où l'agriculteur, qui devrait faire partout l'objet de la sollicitude du prince, n'a pas cessé depuis les Romains d'être *écorché plutôt que tondu*, par tous les proconsuls qui s'y sont succédés. L'Acrocéranne, privée de ses défenseurs, lui avait offert le calme des tombeaux, et il avait pris l'attitude armée des Chaoniens pour un dévouement à sa cause, tant les anciens amis de Moustapha pacha avaient su lui déguiser les ressentiments qu'ils nourrissaient au fond de leur cœur. Malgré ces bonnes dispositions, Mouctar avait engagé sa tante Chaïmitza à quitter Liboôvo; mais, cette femme implacable, n'ayant voulu se déterminer à céla qu'après avoir vu au préalable massacrer les Argyrocastrites, on l'abandonna à son sort. Le temps était passé

où l'on pouvait lui offrir l'holocauste d'une ville entière, et son neveu continua sa route vers Janina.

Les rapports opposés de Veli et de Mouctar, servirent de texte pour diverger sur la règle de conduite, qu'on devait tenir à l'égard des mahométans. La division éclata entre les deux frères, et sous ce prétexte, ils cachèrent l'objet réel qui les animait, je veux dire l'héritage de leur père, qu'ils ambitionnaient avec une égale cupidité. Ali avait fait transporter à Janina les trésors qu'il tenait entassés à Tébélen, et, depuis ce temps, aucun de ses fils ne voulait plus s'éloigner d'un être chéri. Ce n'étaient qu'élans de tendresse *pour un aussi bon père*, et Veli n'avait, à l'entendre, quitté Lépante que pour venir partager ses dangers. Sans le même motif, Mouctar serait resté à Bérat; mais qu'aurait-on pensé de lui dans des circonstances aussi graves? puis on en revenait à dire d'un coté qu'il fallait ménager les Turcs et de l'autre qu'on devait s'en méfier! Et les jours fuyaient sans songer que le ciel réservait de cruelles douleurs à la vieillesse d'Ali, auquel les pensées secrètes de ses enfants n'étaient pas inconnues. Le grand coupable dévorait ces chagrins amers, lorsqu'un de ses canonniers ayant assassiné un domestique de Veli pacha, celui devant lequel tout était accoutumé à trembler se trouva arrêté dans le châtiment qu'il voulait tirer du meurtrier, par la révolte entière du corps des artilleurs. Cet événement lui révéla que l'autorité échappait de ses mains et pour sauver les apparences, il dut recourir au misérable subterfuge de se faire demander la grace de celui qu'il ne pouvait punir.

Divisions entre les fils d'Ali Tébélen.

État des places fortes et de l'artillerie d'Ali Tébélen.

Avec des troupes fidèles, la position d'Ali Tébélen était cependant encore loin d'être désespérée. Il avait ordonné de mettre sur le pied de guerre Ochrida, Avlone, Canina, Bérat, Cleïsoura, Prémiti, port Panorme, Santi-Quaranta, Buthrotum, Delvino, Argyrocastron, Tébélen, Parga, Prévésa, Souli, Paramythia, l'Arta, les Cinq-Puits, Janina et ses châteaux. Le recensement de l'artillerie qui garnissait ces places murées, présentait un effectif de plus de quatre cent vingt canons, depuis le calibre de dix-huit jusqu'à celui de trente-six, la plupart en bronze, montés sur affûts de siège, et de soixante-douze mortiers. Il possédait en outre dans un arsenal du château du lac, quarante canons de campagne, soixante pièces de montagnes, et une certaine quantité de fusées à la congrève, qui lui avaient été données par les Anglais. Ses munitions de guerre déja considérables avaient été augmentées d'une quantité prodigieuse, qu'il avait récemment fait acheter à Corfou, par l'entremise de son drogman Colovo, que les Grecs surnommaient ironiquement *le haut commissaire*, en faisant allusion à un personnage devenu fameux dans l'Épire par la cession de Parga. Enfin on avait établi une ligne de sémaphores ou signaux depuis Janina jusqu'à Prévésa, pour avoir rapidement des nouvelles de l'escadre Ottomane, qui devait paraître de ce côté.

Ces ressources et les mesures de sûreté qu'on venait d'établir, loin de ramener les esprits en faveur d'Ali Tébélen, qui devenait plus formidable en concentrant ses forces, ne firent qu'accélérer la vaste conspiration ourdie contre son existence politique.

Turcs et chrétiens sans se concerter, sans se communiquer leurs pensées, donnaient un exemple mémorable de la dissimulation d'un peuple fatigué du joug de la tyrannie. Plus le danger augmentait et plus l'enthousiasme public se manifestait par tout ce que les protestations ont de plus démonstratif. Ali ne sortait plus de ses palais qu'au bruit des acclamations publiques, et les ouvriers qu'il inspectait chaque jour au milieu de leurs travaux, rivalisaient d'efforts pour seconder ses désirs. Tantôt porté sur un brancard, tantôt à cheval, ses forces semblaient triompher des années, et il se multipliait en se trouvant à toute heure présent où il croyait à propos de se montrer. Assis sur les bastions, au milieu des batteries, il s'entretenait familièrement avec ceux qui l'entouraient. Il racontait aux uns les succès obtenus jadis par Cara Mahmoud, visir de Scodra, contre les armées du sultan qui l'avait frappé du décret de *Fermanly*. Il disait comment le rebelle retranché dans sa citadelle avec *soixante-douze braves*, avait vu briser contre ce faible donjon, les forces réunies des quinze grandes satrapies de l'empire Ottoman, commandées par vingt-deux visirs ou pachas. Il exaltait le courage des Guègues, qui firent main-basse sur cette armée, qu'un même jour, ainsi qu'il arriva aux Carthaginois (1) et depuis aux Français en Sicile, vit exterminer partout où les osmanlis disséminés furent rencontrés. Il aimait

Dissimulation des Épirotes.

Ali essaie de soutenir leur fidélité.

---

(1) Le premier exemple de ces massacres arriva en Sicile, dans la xcv[e] olympiade, avant J.-C. 398; de la fondation de Carthage, 485. Voy. Diodor. lib. xiv, c. 14.

surtout à raconter, parce quelle est plus rapprochée de nos jours, la victoire éclatante de Passe-Vend-Oglou, qui est encore le sujet des chansons guerrières des Haïdouts ou brigands de la Romélie. Par ces souvenirs, il réchauffait le courage des siens, et il crut abuser la confiance publique, en annonçant qu'il était prêt à donner une *charte* aux Épirotes.

Il leur promet une charte.

Une charte? à ce nom auguste, je vois sourire de pitié ceux qui savent la haute civilisation à laquelle un peuple doit être parvenu, pour jouir d'un pareil bienfait. On avait suggéré au vieux satrape, cette idée qu'il ne comprenait pas plus qu'elle n'était comprise de ceux auxquels il promettait cette institution. *Une charte*, disaient tout bas les Turcs, *n'avons-nous pas notre Koran, hélas le malheureux veut changer les saintes lois de nos pères!* les Albanais se demandaient, *si cela ferait augmenter leur paye?* les Grecs riaient de pitié en criant: *Donnez-nous une charte!* ΝΟΜΙΚΟΣ ΚΑΝΩΝ. Ainsi pour plaire particulièrement aux novateurs qui lui avaient fait tenir son champ de mai, on statua *qu'un sujet*, donnerait une constitution *à des sujets*. Ali, qui avait en cela son but, promit tout, consentit à tout, et l'infortuné Colovo, qui n'avait jusqu'alors reçu de commission que pour brocanter avec les Anglais, fut chargé de passer à Corfou, afin de demander aux enfants d'Alcinoüs, un décalogue politique à l'usage de l'Épire.

Colovo, chargé d'une commission tout autre que la rédaction d'une charte, eut pour adjoint Constantin Monovarda, négociant de Janina, homme de bien et de tout temps étranger aux intrigues d'Ali Tébélen, qui gémissait de se trouver compromis dans

une pareille expédition. Mais bon gré ou non, il fallut partir et les deux commissaires s'acheminèrent en prenant la route de Sayadèz. Tout était tranquille dans la Thesprotie à la mi-juillet lorsqu'ils la traversèrent, et leur arrivée à Corfou ne fit impression qu'auprès des désœuvrés. On feignit de chercher des avocats pour coopérer au grand œuvre, et quoiqu'on n'en manque pas d'aussi affamés que M. Patelin, personne ne voulut déférer à l'invitation des envoyés d'Ali, qui, à la faveur de leur mission, étaient venus mettre en lieu de sûreté une somme assez considérable d'argent. J'ignore dans quelles mains ce dépôt fut placé, et ce secret n'importe pas à l'histoire. On fit en même temps partir, munis d'un coffre fort bien lesté, des émissaires pour Cataro, qui avaient l'ordre de se rendre auprès du Vladika ou Saint-Évêque du Monténégro, avec lequel on avait un pacte secret, tendant à opérer une diversion en faveur d'Ali; enfin une autre somme fut expédiée en Servie. Ces commissions remplies, on s'occupa pour la forme de déterrer une charte. Il était essentiel de prolonger la déception, et comme les îles Ioniennes ont eu une demi-douzaine de constitutions depuis 1800, jusqu'à l'an de grace 1818, où la Grande-Bretagne gratifia l'Heptarchie d'une de ces institutions, on acheta la première venue chez un pharmacien qui les tenait en *rame*, pour son débit courant. Colovo, naturellement gai, se repaissait de l'idée d'amuser Ali de sa supercherie, lorsqu'on eut avis à Corfou de l'arrivée de l'escadre Turque dans la mer Ionienne.

Commissaires pour la charte. Objet véritable de leur mission.

Aussitôt les envoyés d'Ali s'empressèrent de tra-

verser le canal pour regagner les terres de l'Épire, où ils furent saisis en débarquant par les Chamides, qui s'étaient révoltés contre Ali, à l'apparition de l'escadre Ottomane. Traînés de là à bord du *reala bey*, ou vice-amiral Turc, Colovo, qui était signalé comme l'ame des conseils du proscrit, fut aussitôt chargé de chaînes, et bientôt après appliqué à la question ordinaire et extraordinaire. Quant à son compagnon de voyage, on se contenta de le retenir prisonnier, sans lui faire éprouver un traitement aussi cruel. Tel fut le premier acte de défection des beys de la Thesprotie, qui en donnant un gage de leur fidélité au sultan, se trouvèrent par le fait, en état de guerre contre le proscrit.

Ils sont pris et livrés au vice-amiral ottoman.

Cette démarche précipitée aurait pu leur coûter cher dans d'autres temps, car Pachô bey venait à peine de quitter Constantinople, pour prendre le commandement de l'armée destinée à agir contre Ali Tébélen. Mieux inspiré, Ali aurait eu le loisir de tirer des Chamides un châtiment capable d'intimider ceux qui auraient été tentés de les imiter, mais il se contenta de faire mettre à mort les otages qu'ils lui avaient livrés. Toutes ses vues étaient tournées du côté de Constantinople. L'état des finances du trésor impérial était si déplorable, que c'était aux frais des pachas mis en réquisition que la cause du sultan devait être défendue. Ainsi on pouvait prévoir d'avance que la guerre serait poussée avec tiédeur. Cependant l'appât du butin qu'on se proposait de faire à Janina, semblait animer les chefs et les soldats; on ne parlait que de la quantité d'or accumulé dans les palais du rebelle;

Pachô bey entre en campagne.

on se partageait d'avance ses femmes, ses esclaves, ses chevaux, ses armes et ses magnifiques ameublements. Plusieurs fois des beys furent prêts d'en venir aux mains, pour savoir qui aurait les gouvernements de Prévésa, ville que le vieux Ali avait embellie de sérails, et de Parga, qu'on comparait aux jardins des Hespérides. Tel qu'un autre Agamemnon, Pachô bey souriait aux chefs, en leur promettant des timars et des spaïliks; il payait les troupes avec l'argent d'Ali qu'il ne possédait qu'en espérance; il assurait aux émigrés de l'Épire, qu'ils seraient réintégrés dans leurs biens (qu'il avait ordre d'annexer au domaine de la couronne), aux proscrits qu'ils pourraient se venger, et, dans ses lettres au divan, il disait que l'héritage d'Ali serait la proie des ministres, sans préjudice des têtes qu'il enverrait pour décorer le *Bab humayoum* ou porte impériale du sérail de Sa Hautesse.

En se repaissant de ces illusions, on arriva sur le Vardar vers la fin de juillet, et au cri de guerre parti du camp de Pachô bey, les Guègues ainsi que les Toxides répondirent par le cri de vengeance, contre le tyran de l'Épire. Moustaï pacha, qui avait à punir d'anciennes injures, ne tarda pas à voir accourir sous ses drapeaux, les hordes du Kraïna (1), composées de Pastrovichiens, de Dulcignotes, d'Antivariens, hommes agrestes et durs comme les rochers au milieu desquels ils habitent. A sa voix, les Bardes (2), qui chantent encore les exploits de Scanderbeg, unis aux

(1) Kraïna, *frontière*, canton de la haute Albanie.

(2) Bardes, montagnards.

Moustaï pacha rassemble ses troupes; énumération de ses bandes.

Boukemirs, aux Léporosches et aux Grouémirs, quittèrent les *maisons blanches* (1) de leurs pères, situées aux bords du lac Zenta, pour répondre à l'appel fait à leur loyauté. Ils ne tardèrent pas à être suivis des peuplades répandues au voisinage du lac Plava (2), et des Clementi, mission latine qui compte parmi ses guerriers les Schypetars de Cruchèvo (3), les Nicaci, les Vouglé et les Moritchi, dont les tribus paissent d'innombrables troupeaux au milieu des pâturages, que la Sem baigne de ses eaux écumantes. Enfin les Grudiens (4), les Triébèchi, les Chôti (5), les Mogouls (6), les Bogous (7), les Bratonèsi (8), et toutes les familles des Zadrimiotes, rangées sous un même étendard, quoique commandés par différents Knèz (9), descendirent aux bords de la Boïana, fleuve poissonneux qui sort du lac Labéatis.

---

(1) *Maisons blanches;* cette désignation est aussi souvent employée dans les poésies sclaves, que celle d'*Aurore aux doigts de rose*, dans les divines rapsodies d'Homère.

(2) Plava, lac des nageurs.

(3) Cruchèvo, pays des poiriers.

(4) Grûda, boule de neige.

(5) Chôti, volontaires.

(6) Mogouls, puissants.

(7) Bogous, pauvres.

(8) Bratonèsi, frères.

(9) Knèz. *Toparques*. Vid. salut. ad epistol. pontif. apud Habertum et Goarum.; ou *Princes*, suivant Diocleates, in Hist. Dalmat.; ou *Ducs*, selon Sigismond. Herberstenius de Rel. Moscovit. *Nomen ducis apud eos dicitur* Knèz, et *magni duces dicuntur* Weliki, *Knesi*.

Ces races vigoureuses d'hommes, qui tirent leur origine des Sclaves et des Guègues aux longues chevelures, car les montagnards du royaume de Gentius chérissent cet ornement de la nature, ne demandaient qu'un signal pour entrer en campagne !.... Il ne se fit pas attendre, et dès que les chefs principaux eurent assisté au grand Ziaphet ou *Kongiarion*(1) d'usage, après lequel Moustaï pacha, arbora ses queues au même donjon, où son oncle Cara Mahmoud avait déployé trente ans auparavant le drapeau de la révolte, l'armée entière passa le Drin au-dessus de Chosi. Il passe le Drin.

Au premier campement, l'*Ordi*(2) de Moustaï pacha fut grossi du contingent des Mirdites, composé de soldats autres que ceux qui avaient quitté le service d'Ali Tébélen ; car, ayant *mangé le pain et le sel* à sa solde, ils devaient rester neutres dans la lutte prête à s'engager. Après eux parut la cavalerie des Dibrans qui brûlaient de venger la mort de leur bey, assassiné au sein de sa famille par une machine infernale que le tyran trouva moyen de lui faire parvenir(3). On marcha immédiatement vers Durazzo, que les partisans d'Ali s'empressèrent d'évacuer, et au bout de quinze jours le Musaché fut délivré d'une foule d'agents du crime qui désolaient ses habitants, depuis que le vertueux Ibrahim pacha avait cessé de gouverner cette opulente province. S'empare de Durazzo et de la moyenne Albanie.

(1) Banquet public. Vid. Chronic. Alexandrinum, p. 276.

(2) Ordi, ou Hourti (horde), nom employé par les Turcs pour désigner le quartier-général d'une armée avouée par l'état.

(3) Voy. t. III, c. XCII, p. 408, 409, de ce voyage.

Dispositions militaires d'Ali Tébélen. Commandements qu'il donne à ses fils et à ses proches.

En apprenant l'ébranlement de la haute Albanie, Ali, déja réduit à la défensive du côté de la Macédoine et de la Thessalie, se contenta d'envoyer son fils Mouctar, beglier-bey du sangiac d'Avlone, prendre le commandement de Bérat. Il plaça sous ses ordres Salik pacha, qu'il chargea de la défense de Prèmiti et du soin de couvrir les défilés de Pyrrhus jusqu'à la Cléïsoura. Véli pacha eut en partage le gouvernement de Prévésa; son fils aîné, Méhémet pacha, fut nommé au poste de Parga. Hussein pacha, fils de Mouctar, passa à Tébélen; Tahir Abas, chef de la police du satrape, se rendit à Souli; et ces résolutions, dictées par la nécessité, mirent fin aux dissentions domestiques de la famille du vieux satrape.

Il se réserve la défense de Janina.

Ali, en distribuant ainsi les places principales qu'il se proposait de défendre à toute outrance, jugea convenable de rester à Janina, point central de ses opérations. Il se flattait, en cas de défection, que des châteaux forts bien approvisionnés, confiés à ses enfants qui étaient ses défenseurs naturels, étaient sinon imprenables, du moins capables par une longue résistance, de ruiner une armée qu'on est sûr de voir se débander quand on peut faire traîner la guerre en longueur. Il s'arrangea lui-même de manière à fatiguer ses ennemis, persuadé qu'à force d'intrigues, d'argent, de constance et de temps, il parviendrait à ressaisir peut-être plus qu'il ne risquait de perdre par les évènements dont il était menacé, et au pis-aller à sauver sa tête.

Rassuré par cette idée et n'espérant pas entièrement sur ses troupes, Ali nomma pour général en chef de

son armée, composée de quinze mille hommes d'élite, Omer bey, Brioni d'Avlone. Il donna à ce séraskier, coupable d'avoir autrefois trahi les beys d'Égypte et son bienfaiteur Ibrahim pacha, pour lieutenants, Mantho, qu'il avait tiré de la charrue pour en faire son secrétaire des commandements, et Alexis Noutza, primat du Zagori, qui n'avait jamais manié de fusil que pour tuer des lièvres. Toujours magnifique en promesses, il annonça de grandes récompenses dans l'avenir, distribua le moins d'argent qu'il lui fut possible, en engageant chacun à faire son devoir, et il prévint l'armée de se tenir prête à occuper les défilés du Pinde, devenus la frontière de ses états.

Promotion de ses généraux.

Pendant que ces choses se passaient au centre de l'Épire, le jeune Moustaï pacha s'avançait vers le Génussus. Canina, Avlone et Bérat, n'attendaient que son apparition pour lui ouvrir leurs portes, lorsque des courriers, partis de Scodra, lui apprirent l'entrée des Monténégrins dans la haute Albanie. Il comprit que cette diversion, qui mettait son gouvernement en danger, était l'ouvrage d'Ali; et, son intérêt principal étant avant tout de veiller à sa conservation, il songea à se retirer avec la majeure partie de ses troupes. Sa politique lui conseillait cette démarche; elle voulait l'affaiblissement d'Ali plutôt que sa destruction, et il se crut quitte envers la Porte qui, en recouvrant la plénitude de son autorité dans les Albanies, aurait pu lui contester certaines prérogatives contraires aux droits de l'empire, qu'il s'était arrogées; on pensa même, avec quelque apparence de raison, qu'il n'était pas fâché de cet incident. Il rebroussa donc chemin vers

Retraite de Moustaï pacha.

Scodra, en faisant part au Romili vali-cy des embarras que l'ennemi commun venait de lui susciter, et en l'invitant à pénétrer promptement dans le Musaché.

Arrivée de Mouctar pacha à Bérat.

Mouctar pacha arriva à Bérat au moment où les Guègues quittaient les bords de l'Apsus, et sa prudence reconnue ne lui permit pas d'inquiéter leur marche, qui se fit sans dislocation jusqu'à Durazzo, où Moustaï pacha laissa garnison. Il fit également occuper Tyranna, Elbassan, Croïe, et renvoya la cavalerie des Dibres au Romili vali-cy. Le fils d'Ali qui, dans d'autres temps aurait crié victoire et qu'on aurait salué, à son retour à Janina, du titre de *gâzi* (victorieux), ainsi qu'il le fut en 1813, lorsque battu à Routchouk, battu à Lorcha, battu à Tournovo dans la Bulgarie, la ville entière eut ordre de sortir à sa rencontre pour le féliciter sur ses prouesses; Mouctar se contenta d'informer son père de la retraite de Moustaï pacha.

On fut dans l'allégresse à Janina d'un évènement qui permettait d'espérer qu'on pourrait conserver la moyenne Albanie, pays capable de procurer des vivres et des ressources qu'on ne pouvait plus tirer de la Thessalie. L'orage parut s'éloigner; Pachô bey, campé entre le Vardar et l'Haliacmon, n'avançait pas, l'escadre qui avait paru dans la mer Ionienne s'était retirée du côté de la Morée: on respira.

Idée d'une armée turque.

L'idée la plus juste qu'on puisse se former d'une armée turque composée de contingents (je parle ici d'après ce que j'ai vu), serait de la comparer à ce que disent nos vieilles chroniques, des bandes de pélerins armés qui se rendaient à Saint-Jacques de

Compostelle, priant Dieu, faisant *rude guerre aux huguenots* et pillant les villages situés sur leur route. Ici les huguenots sont les chrétiens qui ont toujours tort parce qu'ils sont les plus faibles et d'une religion différente de celle du peuple conquérant. Au lieu de gens caparaçonnés de coquilles, des calenders bigarrés et coiffés de bonnets pointus, montés sur des ânes en signe d'humilité, marchent en tête des files tumultueuses, et agitent des drapeaux en vociférant *allah! allah!* autant que les forces leur permettent de crier. Viennent ensuite les Délis (Fous), ou cavaliers d'élite, qui battent l'estrade en pillant tout ce qui leur tombe sous la main. Après eux, marchent ordinairement les Timariots, ou cavalerie nationale, affourchés sur des chevaux ou des mulets, la plupart volés, enharnachés de bâts (σαμαρία), les pieds passés dans des cordes en guise d'étriers. On voit ensuite paraître l'infanterie, qui est regardée comme le dernier corps de la milice chez un peuple dont elle fut la gloire aux siècles de sa splendeur militaire. Divisés par baïracs (bannières), les soldats armés de fusils sans bayonnette, chargés d'énormes pistolets d'arçon et de larges poignards, tels que des trophées ambulants, marchent confusément en élevant des nuages de poussière pareils aux tourbillons que forment des troupeaux pressés par leurs bergers. Après l'infanterie, paraissent les topdgis (canonniers), qui font traîner leurs pièces par des buffles ou des chrétiens qu'ils chassent à coups de fouet. Enfin, derrière ce mélange confus de barbares, d'idiomes différents, dont les uns chantent à tue-tête et les autres tirent en l'air, pour s'amuser, des coups de fusil à

balles, s'avancent les chefs, richement vêtus, entourés d'un domestique insolent et nombreux, qui annonce l'importance de ses maîtres en distribuant des coups de bâton à quiconque n'a pas soin de se tenir à une distance respectueuse. Malgré leur brutalité, c'est sous le patronage de cette valetaille prétorienne que se placent les vivandiers grecs, les frippiers juifs qui, depuis le temps de la captivité jusqu'à nos jours, allégent en tout pays le poids de la monnaie du prince, et les Zingari, ou Bohémiens, faisant tour-à-tour le métier de forgerons, de musiciens, de nécromanciens, de voleurs de poules, et de bourreaux publics.

On conçoit facilement l'embarras d'une pareille armée, dans sa marche et à chaque campement, où elle serait dans un dénûment absolu sans le secours des enfants d'Israël, qui de toute antiquité furent des hommes essentiels chez les rois de l'Orient, où plus d'un Joseph et d'un Tobie (1) trouvent encore aujourd'hui le moyen de faire le monopole pour le compte du souverain, sans oublier leur fortune particulière. C'est toujours quelque juif qui est le directeur des subsistances militaires des armées turques (charge sujette à la critique), quoiqu'elle roule sur un très-petit nombre d'articles, car c'est aux Spaïs et aux Timariots à se fournir d'orge pour leurs chevaux et de pain pour leur nourriture, à moins qu'on ne

(1) Ce saint personnage, emmené captif en Assyrie, devint, comme on sait, l'un des principaux officiers de Salmanasar. Tob. c. 1.

soit obligé de séjourner long-temps au même endroit. Leur besogne est donc très-simplifiée; et, tandis que les valets dressent les tentes; les bazârs s'ouvrent dans les différentes parties du camp. C'est là que les partisans mettent en vente les moutons qu'ils ont enlevés, et que les Bohémiens qui ont dépeuplé les basses cours étalent des sacs de volailles à demi-asphyxiées par la vapeur du soufre, qu'ils emploient pour les faire tomber des arbres en les étourdissant. Les cantiniers grecs dressent leurs tabagies; les cafetiers Turcs allument leurs fourneaux; les Israëlites, armés de trébuchets, font le change des monnaies; les soldats, chantent en s'accompagnant de leurs mandolines; le séraskier donne audience; les grands se visitent; et, sans établir ni sentinelles, ni postes avancés, chacun s'endort ensuite à la garde de Dieu.

C'était avec une horde de cette espèce, forte de vingt mille hommes, commandée par six visirs ou pachas qui marchaient à contre-cœur, qu'Ismaël Pachô bey, après avoir traversé la Thessalie, arrivait à Larisse, au moment ou Moustaï pacha rentrait dans sa capitale. Comme on ignorait heureusement ce qui se passait au nord de l'Épire, Pachô bey envoya l'ordre au romili vali-cy de se porter par les défilés des monts Candaviens sur Bérat. Cette mesure était doublement salutaire, pour réparer la défection du visir de Scodra, et afin d'inquiéter Ali de ce côté tandis qu'on attaquerait les défilés orientaux de l'Épire. On expédia en même temps un courrier à Baba pacha, qui était stationné à Salone. Il lui était enjoint de s'emparer de Lépante et de se porter, en traver- Entrée de Pachô bey dans la Thessalie.

sant l'Étolie ainsi que l'Acarnanie, sur le golfe Ambracique, afin de coopérer à l'attaque de Prévésa, de concert avec le chef de l'escadre Ottomane et les troupes de débarquement, qu'il avait recrutées en grande partie dans le Magne.

Prise de Lépante par Baba pacha.

Baba pacha, qui avait repoussé au loin les bandes du capitaine Odyssée, n'ayant plus d'intérêt à rester à Salone, depuis qu'il avait rançonné tous les villages de sa juridiction, traversa aussitôt les cantons de Malandrino et de Lidoriki. Les paysans qui fuyaient devant lui ne tardèrent pas à porter la nouvelle de son approche à Lépante, ou Véli pacha avait laissé garnison. Dès qu'il fut en vue de la place, le commandant, sous prétexte de défendre le terrain, ayant fait sortir les troupes, ferma les portes de la ville sur leurs pas et arbora le drapeau blanc en signe de paix. Vainement à ce signal les Albanais voulurent essayer de rentrer dans la place; ils durent prendre la fuite dans les montagnes, avant l'entrée de Baba-pacha dans Lépante.

Il ne séjourna dans cette ville, qui était le chef-lieu de son gouvernement, que le temps nécessaire pour l'épuiser du peu d'argent et de vivres que les habitants avaient dérobés à la rapacité des Albanais. Après cette collecte il marcha en avant; et, le passage de l'Événus ne lui étant pas disputé, il n'eut que la peine de se présenter devant Missolonghi, pour recevoir la soumission de cette ville. Anatolico suivit cet exemple ainsi que Vrachori, dont la garnison passa sous ses drapeaux; ce qui ne l'empêcha pas de rançonner ces places avec d'autant plus de

De Missolonghi, d'Anatolico, de Vrachori.

rigueur, qu'on venait de les annexer à son sangiac de Lépante.

L'Étolie connut ainsi, qu'en changeant de maître sa condition ne faisait qu'empirer; et elle apprit à ses dépens que, *si toute puissance vient de Dieu*, les actes de la puissance et ses voies ne dérivent pas du même principe. La violence, inséparable du despotisme, flétrissait tout sous les pas du sauvage Baba pacha. Les pasteurs épouvantés s'étaient retirés avec leurs troupeaux, dans les forêts du mont Callidrôme, et les habitants des villages de l'Acarnanie, où il aurait pu être arrêté à chaque pas par Odyssée, si ce chef eût été homme de tête, s'enfuirent à l'approche du satrape bulgare, qui entra, sans tirer l'épée, à Vonitza. Il trouva cette ville déserte; et, comme il n'y avait rien à voler, il y établit à regret son quartier-général, en attendant impatiemment l'instant de prendre part au siége de Prévésa, ou Véli pacha avait rassemblé des moyens de défense formidables.

Et de Vonitza.

Pendant que Baba pacha était occupé à pousser sa pointe vers l'Épire, le plan d'attaque du capitana-bey avait commencé sur les côtes de l'Acrocéraune. Il s'était emparé, sans éprouver aucune résistance, de la forteresse de port Panorme, où son escadre mouilla afin de rallier les peuplades de l'Acrocéraune.

Opérations de l'escadre ottomane.

Mouctar pacha, qui avait pris l'attitude armée des Chaoniens, pour un dévoûment spontané à la cause de son père, ne tarda pas à revenir de son erreur. Tandis qu'il se croyait tranquille possesseur de Bérat, il apprit la défection des habitants de Canina, d'A-

Soumission d'Avlone, de Caninac, de Bérat; fuite de Mouctar pacha.

vlone et de la partie septentrionale de la Chimère, qui étaient allés se soumettre au capitana bey. Quoique le danger fût éloigné, il ne se crut plus en sûreté; et, dès qu'il eut avis de la prise de Ghéortcha par le Romili vali-cy, il sentit qu'il ne pourrait pas compter long-temps sur la fidélité des Toxides. Il se hâta donc de quitter Bérat, qui tomba au pouvoir de ses ennemis ainsi que le Musaché.

Il se renferme dans la forteresse d'Argyro-Castron.

Accompagné d'un corps de Toxides, qui lui étaient restés fidèles, Mouctar, après avoir mis garnison à Cleïsoura et à Premiti, où commandait son frère Salik pacha se rendit à Tébélen, dont il donna le commandement à son fils Husseïn pacha. Après avoir ainsi établi sa ligne de défense, il se retira dans la forteresse d'Argyro Castron, boulevard inexpugnable pour des Turcs, devant lequel il pouvait se flatter de voir les armées ennemies se fondre en détail, si le juste ciel n'avait pas résolu de confondre les desseins d'une famille qui avait comblé la mesure des iniquités.

Prise de Santi-Quaranta, de Delvino, de Saint-Basile, de Buthrotum et de Parga.

Tandis que le fils aîné du satrape se retranchait à Argyro-Castron, l'escadre ottomane, sortie de Port-Panorme, s'emparait du fort de Santi-Quaranta. Les anciens partisans de Moustapha pacha se rendaient maîtres du château de Delvino, de la palanque de Saint-Basile et des tours de Moursina. D'un autre côté, le fortin de Buthrotum recevait garnison turque, et le capitana bey, maître du littoral, jetait l'ancre à l'embouchure de la Thyamis, afin de se concerter avec les Chamides pour assiéger Parga.

De Parga.

La défense de cette place avait été confiée à Mé-

hémet pacha, fils de Véli; et on devait s'attendre à rencontrer une résistance qu'on n'avait pas encore éprouvée. On résolut donc d'en faire l'attaque par terre et par mer, afin que les assiégés, pressés de toutes parts, fussent réduits, dans le moins de temps possible, à capituler. Le succès dépassa encore ici les espérances. L'armée navale venait de paraître devant Parga, et les troupes de terre qui s'étaient emparées d'Agia et de Rapésa, sans coup férir, commençaient à peine à se mettre en bataille auprès de la fontaine de Saint-Tryphon, que les Byzantins rangent au nombre des bienheureux Anargyres (1), que la ville basse fut évacuée. Enfin, après quelques volées de canon tirées des bâtiments de guerre, on vit le jeune Méhémet pacha, accompagné d'une trentaine des siens, descendre de la citadelle, s'embarquer sur une félouque et voguer vers le *capitana bey*, auquel il se rendit à discrétion.

La prise d'une ville qui venait de causer un scandale public, dans l'Europe civilisée, fit une impression profonde parmi les Épirotes, qui élevaient sa possession bien au-dessus de son importance réelle. Ali déchira ses vêtements en maudissant les jours de sa

(1) Anargyres. Cette dénomination est donnée à certains personnages de l'hagiologie grecque, qui ont exercé gratuitement la médecine en faveur des pauvres. Voy. Philostorg. lib. III, c. 15, in Æt. Ath. Heretic. Les plus remarquables de la légende sont : S. S. Cosme et Damien, Cyrus et Jean, Pantéléémon et Hermolaüs, Samson et Diomède, Thallalæus et Tryphon. Il existe un cantique grec composé en leur honneur par Jean, métropolitain des Euchaïtes.

prospérité, qui ne lui avaient point appris à supporter le malheur, parce que ses oreilles n'avaient été ouvertes qu'à la flatterie. Quant au jeune Méhémet pacha, que la peur avait forcé de livrer la ville, son ame, qui ne connaissait pas encore la profonde duplicité des hommes d'état, s'ouvrit aux plus douces espérances lorsqu'il se vit gracieusement accueilli par le vice-amiral turc. On lui donna la plus belle chambre du vaisseau, on l'entoura de pages, et on lui persuada facilement qu'il allait être comblé des faveurs du sultan, qui n'en voulait qu'aux destinées criminelles de son aïeul. On l'engagea en conséquence d'écrire à sa famille ainsi qu'à ses partisans, pour les déterminer à abandonner la cause du vieux Ali, et leur annoncer les jours de bonheur prêts à briller sur l'Épire.

Arrivée des Souliotes.

Parga venait de recevoir garnison turque lorsque les Souliotes et les Albanais, qu'Ali s'était flatté de voir grossir ses rangs, débarquèrent au port Glychys. Les uns arrivaient du royaume de Naples, d'où ils avaient été licenciés; les autres sortaient des îles ioniennes; et tous s'empressèrent d'offrir leurs services au général du grand-seigneur. Ils ne sollicitaient pour récompense de leur dévoûment que la faveur de reconquérir, au prix de leur sang, les montagnes de la Selléïde, où reposaient les cendres de leurs pères; et cette grace leur fut promise en exigeant d'eux, au préalable, de concourir à la prise de Prévésa. Ils demandèrent ensuite à former l'avant-garde; et, en passant l'Achéron à Valondoraco (Val d'Orcus), ils saluèrent avec transport les rochers qu'ils avaient perdus de vue depuis seize années révolues.

Enfin, à leur voix, les débris des bandes d'armatolis ayant fait cause commune avec l'armée, la Cassiopie entière fut soumise jusqu'à Nicopolis.

Soumission de la Cassiopie.

Baba pacha, informé de ce qui se passait dans cette partie de l'Épire, sortit aussitôt de Vonitza pour se rendre à Actium, et il s'établit à l'endroit où le général vénitien Strasoldo avait autrefois ouvert la tranchée pour battre le château de Prévésa. Il n'y attendit pas long-temps l'armée et l'escadre, qui parurent presque simultanément, l'une sur les hauteurs de Micalitchi, et l'autre dans la rade extérieure du Pantocrotor, de façon que Véli pacha fut menacé à-la-fois sur tous les points. Les Turcs qu'il avait fait désarmer, reprenant courage, commencèrent à murmurer; et le pacha, ayant profité du répit que lui laissait la nuit pour envoyer une partie de ses trésors à Sainte-Maure, ne songea, après avoir brûlé le magnifique sérail construit par son père, qu'à se retirer dans la citadelle avec les hommes qui lui étaient le plus dévoués.

Blocus de Prévésa; prise de l'Arta; brigandages de Baba pacha.

Il fallait faire un siége pour soumettre Véli pacha; et, ce soin ayant été laissé au vice-amiral, Baba pacha eut ordre de se porter contre la ville de l'Arta. Une partie de son armée s'achemina en conséquence en contournant le fond du golfe Ambracique, tandis qu'il prit sa route par Loroux et Candja, où il devait passer l'Arethon, pour arriver, en sens contraire de l'aile droite de son armée, en face de la ville qu'on se proposait d'attaquer. Chemin faisant on fit le dégât, et l'insatiable Bulgare ne parut au pont de

l'Arta qu'après avoir désolé les plaines de la fertile Amphilochie. L'Arta fut prise après une faible résistance et livrée aux excès d'un barbare, qui l'aurait anéantie si les circonstances ne l'eussent pas forcé de lâcher sa proie.

Pachô bey sort de Larisse; combat de Krionero ou Gomphi.

On venait d'apprendre que Pachô bey, qui s'était porté en avant, se préparait à attaquer les défilés du Pinde; et Baba pacha, qui avait ordre de concerter ses mouvements avec lui, dut provisoirement aller camper à l'entrée du défilé de Coumchadez. Ainsi l'Arta fut temporairement délivrée de son dévastateur, qui, de proche en proche, s'empara de Mougliana, maison de campagne d'Ali, et du poste fortifié des Cinq-Puits, où il fit halte en attendant des nouvelles ultérieures. Il y apprit que le séraskier avait battu, après un combat assez sanglant, les troupes d'Ali à Krionéro; mais il était loin de penser aux succès qui devaient être le résultat de cette escarmouche, et il se flattait de pouvoir bientôt retourner vers l'Arta pour y continuer ses déprédations.

Positions occupées par l'armée d'Ali Tébélen.

Malgré les revers éprouvés à Krionéro, Ali Tébélen espérait, non sans quelque apparence de raison, de conserver ses limites naturelles, qui étaient les montagnes du Pinde. Il venait de mettre en mouvement son armée, forte de plus de quinze mille hommes d'élite. Omer bey Brioni, son général en chef, avait établi son quartier-général sur le plateau du Lingon, entre les sources de la Voïoussa et du fleuve de l'Arta, de manière à défendre les défilés de la Macédoine et du Pinde. Le scribe Mantho, son lieu-

tenant, était campé dans la région du Polyanos, entre Calaritès et le mont Baros. Alexis Noutza, primat du Zagori, son second lieutenant, établi entre les monts Flambouréchi, Tchoukarouka et Palæovouni, pouvait, en surveillant la voie royale (vasiliki strata), appuyer en même temps la gauche du séraskier Omer bey Brioni. On devait présumer qu'une armée bien payée, composée de soldats armés de toutes pièces, ayant de l'artillerie de montagne, embusquée dans des retranchements formidables, tels que les gorges du Pinde, écraserait, non-seulement les troupes de Pachô bey, formées de contingents, mais toutes les forces réunies de l'empire ottoman si elles se présentaient. Les chances militaires étaient en faveur d'Ali Tébélen, qui, victorieux dans une seule action, reprenait bientôt après les places du littoral de l'Épire qu'il avait perdues, débloquait Prévésa, et faisait immanquablement Baba pacha et ses kersales prisonniers de guerre; mais il était écrit que la trahison châtierait celui qui ne devait son élévation qu'aux parjures, à la perfidie et aux assassinats.

Pachô bey, qui connaissait parfaitement les localités (ayant fait long-temps la guerre aux Armatolis d'Agrapha lorsqu'il était au service d'Ali), au lieu de tenter le passage du Zigos, se jeta brusquement dans les défilés de l'Anovlachie. Il s'était emparé de Véterniko, et il avait passé la branche-mère de l'Aspropotamos, ou Achéloüs, au pont de Dgénelli, quand Mantho se décida à marcher à sa rencontre. Il pouvait encore lui disputer le défilé de Cotari; mais, Pachô bey passe le Pinde; défection de l'armée d'Ali Tébélen.

au lieu de se présenter hostilement, il passa sous les drapeaux de l'implacable ennemi d'Ali Tébélen. Non content de cette défection, il informa Omer bey Brioni de ce qu'il venait de faire, en l'invitant à imiter son exemple. Celui-ci, qui depuis long-temps avait des motifs de mécontentement contre le satrape auquel il avait échappé miraculeusement (1), quittant aussitôt son camp, vint avec sa division se réunir à Pachô bey, qu'il trouva campé sur le Driscos. Enfin, Alexis Noutza ayant accédé à la trahison générale, Ali, qui comptait sur quinze mille hommes depuis long-temps attachés à son service, se trouva tout-à-coup sans armée.

Jusque-là, Pachô bey avait tenu parole au divan, lorsqu'il s'était vanté d'arriver en vue de Janina sans brûler une amorce; car le combat de Krionéro était une de ces affaires d'avant-postes qu'on compte pour rien en fait de guerre. L'indignation publique avait secondé ses desseins; mais il fallait désormais des armes réellement offensives pour réduire des châteaux hérissés de canons, défendus par un homme qui allait combattre avec toutes les ressources de la rage et du désespoir.

État de Janina avant le siége.

Janina, que j'ai fait connaître, est enveloppée à l'occident par la courbe la plus élevée de la chaîne du Paktoras, qui expire au-dessous de l'église de

(1) Ali pacha, non content de dépouiller Omer bey en grande partie d'une fortune considérable, avait essayé à diverses reprises de le faire empoisonner.

Périlepti, en face du Tchiftlik de Bonila, et à l'orient par le lac supérieur de la Hellopie, dont les eaux baignent la base inaccessible de la partie du Pinde appelée mont Mitchikéli. Dans la région septentrionale de leur bassin s'élève une île, naguère couverte de sept monastères et d'un village, où le rebelle a fait bâtir, en dernier lieu, une forteresse et des magasins pour renfermer ses munitions de guerre. L'extrémité orientale de la terre-ferme, séparée de la ville par un fossé navigable, renferme une vaste forteresse qui est dominée par le château de Litharitza, d'où l'on commande l'étendue entière de la ville. Une artillerie composée de deux cent cinquante bouches à feu couvre ces trois châteaux, qui devinrent l'asyle du maître de l'Albanie, que la désertion de son armée réduisait à abandonner la défense de l'enceinte palissadée de Janina. Enfin, le tyran s'était rendu maître de la navigation du lac au moyen d'une escadrille de chaloupes canonnières montées par des Grecs corfiotes du faubourg de Mandoukio. Ali pacha nourrissait depuis long-temps l'idée, dans le cas où il serait attaqué par son gouvernement, de se défendre dans ses châteaux, en détruisant la ville de Janina, qui pouvait offrir à l'ennemi des logements et les moyens de faire des approches contraires à sa sûreté. Du moment où il se vit abandonné de ses soldats, il ne déguisa plus cette résolution; et les Janiotes ne pensèrent qu'à dérober leurs fortunes, ainsi que leurs familles, aux flammes et à l'avidité des hordes qui les environnaient.

Résolution terrible d'Ali Tébélen.

Dès qu'on aperçut l'armée turque campée sur le

Driscos, le lac fut aussitôt couvert de barques chargées d'enfants et de femmes des premières familles, qu'on transportait du côté de Pérama pour les conduire dans le Zagori, en prolongeant les lacs que l'armée turque n'avait pas encore tournés. La plupart des habitants enfouissaient leur or, lorsque le tyran permit aux Albanais, restés fidèles à sa cause, le pillage d'une ville qu'il ne pouvait plus conserver. Aussitôt les maisons furent envahies par une soldatesque effrénée. La métropole où les Grecs, et les Turcs même, déposaient, comme les anciens le faisaient dans les temples des dieux (1), argent, bijoux, billets à ordre, et jusqu'à des marchandises précieuses, devint le premier but du pillage. Trésors, autel, sanctuaire, rien ne fut respecté. On brisa les armoires qui renfermaient le vestiaire; on ouvrit les tombeaux des archevêques, où l'on avait caché des reliquaires enrichis de pierres précieuses; et le sanctuaire (2) du temple de l'Éternel fut teint du sang des brigands, qui en vinrent aux mains pour se disputer les lampes en vermeil ainsi que les vases sacrés. La ville offrait de toutes parts un spectacle non moins déplorable; chrétiens ou Turcs étaient égale-

Pillage et incendie de Janina.

(1) On y déposait des trésors, suivant Strabon, lib. XIV; Xiphilin. in Commod., dit que c'étaient des entrepôts publics, et que, la foudre étant tombée sur le temple de la Paix, les marchandises des Égyptiens et des Arabes y furent brûlées. César, Auguste, et Antoine, avaient déposé leurs testaments dans le temple de Vesta. SUETON. c. 83 et 101.

(2) Ce lieu est appelé Βῆμα et Ἄδυτον; il n'est permis qu'aux prêtres, et autrefois à l'empereur, d'y entrer. Vid. Synod. Trullan., can. 69.

ment frappés. Les harems et les gynécéons forcés présentaient la pudeur aux prises avec la violence; tout retentissait de cris, de gémissements, et du bruit des armes de ceux qui défendaient leurs foyers contre les Arnaoutes, quand une détonation terrible, suivie de sifflements prolongés, annonça la destruction de Janina. Soudain une grêle de bombes, d'obus, de grenades enflammées et de fusées à la congrève, portèrent la dévastation, le carnage et le feu dans les divers quartiers de la ville, qui, au bout de deux heures, n'offrit qu'un vaste incendie. Semblable à l'ange exterminateur, Ali Tébélen, assis sur un des bastions de son château du lac, commandait les manœuvres en désignant les endroits que le feu tardait à envahir; et, à sa voix redoutable, la mort étendit son voile sanglant aussi loin que portait l'artillerie de ses forteresses. Le donjon de Litharitza vomissait des torrents de feu, qui réduisirent en cendres la partie septentrionale de la ville; à partir du consulat de France jusqu'au cimetière des Juifs. L'hôpital, la bibliothèque de la ville, la bibliothèque, plus précieuse encore, des frères Balano, qui avaient rassemblé une foule de manuscrits rares et d'inscriptions intéressantes pour l'histoire; le collége, le cabinet de physique, furent réduits en cendre. Enfin, depuis la métropole jusqu'à l'église de Sainte-Marine, une mer de flammes engloutit les bazars, les bézestins, la poste aux chevaux, les mosquées, les bains publics, et une multitude d'édifices qui s'étendaient jusqu'à la porte de Calo-Tchesme.

Les Janiotes qui étaient parvenus à se dérober à

Fuite et désastres des Janiotes.

l'incendie, traînant à leur suite des hommes à demi brûlés ou mutilés par les éclats des bombes, des femmes éplorées chargées de leurs enfants, des vieillards affaiblis par l'âge, chargés de ce qu'ils avaient sauvé de précieux, avaient à peine dépassé l'enceinte palissadée du mont Paktoras, qu'ils furent attaqués par les avant-postes de l'armée ottomane. Loin de protéger des infortunés échappés au carnage, les bandes de la Romélie fondent sur des bourgeois sans défense, les dépouillent, arrachent de leurs bras les femmes et les adolescents; et, au lieu d'un asyle, les Janiotes ne trouvent dans le camp de leurs prétendus libérateurs que l'opprobre et l'esclavage. Un cri perçant donne au loin le signal d'alarme, et la population se disperse comme une nuée d'oiseaux qui s'éparpillent pour se dérober aux serres des éperviers. Mais, où fuir? Ceux qui échappent aux Turcs arrêtés dans les défilés par les montagnards qui étaient accourus pour prendre part à la *curée*, sont dépouillés sans pitié, ou assassinés s'ils osent résister, et les masses seules parviennent à se frayer un passage. Chacun ne prend plus conseil que de son désespoir; l'excès du malheur exalte les têtes. L'épouvante donnant des forces au sexe le plus faible, des femmes, portant leurs enfants à la mamelle, franchirent les chaînes du Tymphé (Olytzyca), pour gagner les rivages de la Thesprotie, d'où elles espéraient passer dans les îles ioniennes; d'autres, parcoururent à pied, dans la durée d'un seul jour, le chemin de Janina à l'Arta (1);

(1) De ce nombre fut la sœur d'un domestique de mon frère,

et plusieurs, saisies des douleurs de l'enfantement, expirèrent au milieu des forêts. De jeunes filles, après s'être défigurées par des incisions meurtrières, comme les vierges martyres du temps des persécutions, se cachèrent dans les cavernes, où un grand nombre mourut de faim. Les défilés, les chemins, furent jonchés de blessés, de mourants, de cadavres; et, pour les crimes d'un scélérat, une ville de plus de trente mille ames fut accablée de maux innombrables. Ceux de ses habitants seuls qui parvinrent à pénétrer au sein de la Perrhébie obtinrent de l'inépuisable charité des chrétiens zagorites des secours généreux, un asyle temporaire et les moyens de se rendre dans les montagnes de la Thessalie.

Massacres partiels des Arnaoutes.

Chargés de butin, ivres de débauche, fatigués de luxure, les Arnaoutes, qui convoitaient depuis long-temps le pillage de Janina (1), au lieu de se renfermer avec Ali Tébélen, ne pensèrent qu'à regagner leurs villages. Comme tous les brigands armés, ils n'étaient plus occupés que de l'idée de jouir du fruit de leurs rapines. Leur part était faite; ils remontaient vers le Tomoros et l'Acrocéraune, lorsqu'ils se

qui mourut en arrivant à l'Arta, d'épuisement et des suites d'un accouchement prématuré.

(1) Les habitants de Janina s'attendaient depuis long-temps à être saccagés par les Albanais, qu'ils haïssaient et dont ils étaient détestés par suite de ces antipathies nationales qu'on ne peut expliquer. A la moindre nouvelle d'une altération dans la santé d'Ali pacha, ils tremblaient, persuadés qu'à sa mort, la police venant à cesser, ils seraient pillés par les hordes qu'il tenait à son service.

trouvèrent isolément assaillis par des paysans jaloux de leurs richesses. Quelques Janiotes, unissant leurs justes ressentiments aux passions des montagnards, commencèrent une de ces guerres de partisans toujours fatales aux spoliateurs, qui expièrent en détail les crimes de leur avidité. On ne parla bientôt plus que de massacres et d'assassinats. Les défilés de l'Aoüs devinrent le théâtre de mille embuscades; et jusqu'aux frontières de la moyenne Albanie on ne vit pendant un mois que des schypetars turcs mutilés, égorgés, ou pendus aux arbres qui bordent les voies rurales.

Entrée de Pachô bey Janina; il est proclamé pacha; excommunication d'Ali Tébélen.

L'armée ottomane n'avait pris part aux évènements qui venaient de se passer, que pour piller les Janiotes échappés à l'incendie de leur ville. On attendait Baba pacha, qui arriva le 19 août avec ses bandes; et le lendemain, Pachô bey leva son camp pour marcher vers la capitale de l'Épire. Ses ruines fumaient encore lorsqu'il y entra par la porte de Périlepti; et ayant fait dresser sa tente hors de la portée du canon, il y arbora les queues, emblême de son pouvoir, après la lecture du firman qui lui conférait les titres de pacha de Janina et de Delvino. Ali Tébélen entendit du haut de son donjon les acclamations des Turcs qui saluaient Pachô bey des noms de *Vali* (1)

(1) L'étymologie véritable de ce nom, que j'ai défini ailleurs, T. II, p. 306, n. 1, de ce voyage, ne viendrait-elle point originairement du mot grec Βαλὴ, employé par Eschyle pour signifier un *roi*? Voy. Mém. de l'Academ. des Inscript. et Belles-Lettres, T. 57, p. 394, édit. in-12.

de l'Épire et de *gazi* ou *victorieux* (1). Après cette cérémonie, le cadi donna lecture de la sentence qui déclarait Ali Tébélen Véli-Zadé déchu de ses dignités et excommunié, avec injonction de ne prononcer à l'avenir son nom que précédé du titre de *Cara*, *Noir*, dénomination donnée aux sujets retranchés du nombre des mahométans sunnites ou orthodoxes. Un Marabout (2) lança ensuite une pierre du côté du château où le proscrit était enfermé; et l'anathême contre *le Noir Ali* fut répété par tous les assistants, aux cris de *vive le sultan; ainsi soit-il, amen!*

Fanfaronnades des assiégés.

Ces foudres n'étaient pas celles qu'il fallait pour réduire trois forteresses hérissées de canons et de mortiers servis par des artilleurs sortis des différentes armées de l'Europe. Les assiégés, qui ne s'en mettaient pas beaucoup en peine, répondirent par des huées et des coups de canon aux acclamations de l'armée ottomane. L'escadrille du rebelle se pavoisa comme dans un jour de fête, en défilant sous les yeux des *Impériaux Padischalidès*, qu'elle saluait à boulets dès qu'ils faisaient mine de s'approcher des bords du lac.

Malgré la résolution de ses soldats et la confiance qu'Ali Tébélen feignait d'avoir dans sa position, il ne put dissimuler long-temps les chagrins qui le dévoraient. Son armée, qu'il apercevait dans le camp

(1) Γάζης, Στρατιωτικὸς, vainqueur, belliqueux, héros. Leunclav. in Onomastic. ad Historiam Turcic., et not. ad Alex. p. 415.

(2) Marabout. *Enfant du roseau ardent.* Cette espèce de derviches, très-connus dans l'Orient, marchent ordinairement à la suite des armées turques pour fanatiser les soldats.

d'Ismaël pacha, c'est le nom que nous donnerons maintenant à Pachô bey; son petit-fils Méhémet pacha au pouvoir de l'ennemi; séparé peut-être à jamais de Mouctar, de Véli, et de Salik, objet de ses plus tendres affections; sans amis, car les tyrans n'ont que des complices, il tomba dans une mélancolie profonde. Il se crut perdu; et des larmes abondantes, qu'il ne chercha pas à cacher, coulèrent de ses yeux creusés par les veilles et la douleur. Il ne voulait plus prendre de nourriture; et pendant sept jours entiers, il resta assis sur une natte de paille à la porte de son anti-chambre, tendant des mains suppliantes à ses soldats qu'il conjurait de lui donner la mort plutôt que de l'abandonner. Les protestations ne le rassuraient pas; on commençait à craindre pour ses jours, lorsque les étrangers, les uns vieillis dans le métier des armes, les autres dans l'habitude des mers où ils avaient exercé la piraterie, se réunirent pour lui faire des représentations judicieuses. Leur cause était désormais commune; car, privés d'Ali, ils perdaient l'ancre d'espérance qui les attachait à la vie, puisqu'étant fauteurs de rébellion ils devaient être *passés par les armes* (1). Les assiégeants ne leur avaient point laissé ignorer qu'ils leur réservaient ce sort terrible, et cette considération qu'ils firent valoir ne laissa plus de doute à Ali qu'ils ne l'abandonneraient à au-

Désespoir d'Ali Tébélen; il est encouragé par les étrangers.

(1) L'ordre d'Ismaël pacha portait qu'ils seraient κατατοξευόμενοι, mot dérivé de κατατοξεύεσθαι, employé in Tact. p. 23. Constant. Porphyrogen; et par Mauric. lib. 1, c. 8. Leo. Emp. lib. 1, c. 8.

cune extrémité. Ils lui représentèrent que la saison étant déja avancée (on entrait dans le mois de septembre), ses ennemis n'auraient pas d'artillerie de siége avant le temps des pluies, qui commence régulièrement à la fin d'octobre. Les calculs portaient à croire que jusqu'à cette époque les *Padischalidès* manqueraient de vivres, et que ne pouvant se loger à Janina, qui n'offrait plus qu'un monceau de cendres, ils seraient obligés, pendant l'hiver, de prendre des cantonnements éloignés. Enfin, on pouvait raisonnablement prévoir que la mésintelligence éclaterait bientôt dans une armée composée de milices hétérogènes et lâches, dès qu'elles n'auraient plus rien à piller.

Ces réflexions calmèrent Ali, convaincu, par sa propre expérience, que la morale spéculative des Orientaux ne sert qu'à déguiser le parjure et la perfidie. Il se consola de son mieux, en pensant qu'il n'avait jusqu'alors perdu que des traîtres, et, à peu d'exceptions près, qu'il ne lui restait que des hommes intimement liés à sa cause. Sa garnison se composait encore de plus de huit mille hommes, la plupart Guègues, Toxides, et *Francs* ou Européens, qui avaient une communication facile avec Litharitza, sous la protection de son canon. Le château du lac, qu'il occupait, renfermait des vivres pour plus de quatre ans et des munitions de guerre suffisantes pour faire une résistance aussi longue qu'opiniâtre. Placé au milieu d'un lac poissonneux qui lui fournissait l'eau nécessaire à ses besoins; les carpes, les anguilles, les écrevisses et les oiseaux aquatiques, lui assuraient une nourriture salubre pour sa garnison.

État des places fortes de Janina.

Maître de la navigation, son or, supérieur à toutes les défenses, lui garantissait de la viande fraîche aussi long-temps qu'il y aurait des chèvres et des moutons dans l'Épire, persuadé que les paysans, séduits par l'appât du gain, lui améneraient, au risque d'être pendus en détail, jusqu'au dernier de leurs chevreaux. Fort de ces espérances (qui n'étaient pas strictement fondées), Ali ne s'occupa plus qu'à harceler ses ennemis, en attendant le moment de profiter de leurs dissensions.

Se débarrasser d'hommes dangereux sans les mécontenter, est un secret que les ministres les plus habiles n'ont pas toujours su trouver. Il est même assez rare, en licenciant des troupes auxquelles on accorde honneurs et pensions, qu'on ne fasse pas de mécontents. J'ignore à quoi cela tient, et il était non-seulement réservé au génie fécond en ruses d'Ali Tébélen de trouver la solution de ce problême, mais encore de se faire des amis de ceux qu'il allait renvoyer de son service.

Ali chasse les soldats qui lui sont suspects.

Odyssée, qui avait battu en retraite devant les hordes de Baba pacha depuis Livadie jusqu'au centre de l'Épire, était parvenu, de montagnes en montagnes, à se retirer à Janina quelques jours avant la catastrophe de cette ville. Fidèle à son maître, il était entré avec lui dans le château du lac, où ses bandes ne tardèrent pas à se trouver trop à l'étroit. Accoutumées à la guerre des montagnes, elles n'étaient plus dans leur élément, et on devina facilement qu'elles épiaient l'occasion de déserter. Odyssée se crut obligé d'informer Ali de l'esprit de sa troupe; et celui-ci, loin de sévir contre

des hommes qui pensaient à l'abandonner, conçut l'idée de tirer parti de leurs dispositions. Il engagea donc son chef de partisans à entretenir ses soldats dans leurs sentiments et à tâcher de grossir leur bande de tous ceux qu'il croirait capables de vouloir le trahir. L'affaire étant ainsi concertée, on découvrit au bout de quelques jours que le nombre des mécontents se montait à quinze cents. On en avait dressé une liste; et Ali, ayant annoncé l'intention de faire une sortie, les désigna nominativement, *pour mettre*, disait-il, *au grand jour leur dévoûment*. Afin d'entrer pleinement dans leurs vues, il ordonna qu'on eût à payer leur solde (Uluphé) en entier; et comme il avait facilité à Odyssée les moyens d'entretenir correspondance avec Ismaël pacha, la conspiration fut conduite de manière à obtenir un plein succès.

A l'heure fixée, les quinze cents hommes, commandés par Odyssée, étant sortis du château, ne furent pas plutôt en vue du quartier-général, qu'ils arborèrent un drapeau. Leur chef, mettant un genou en terre, salua ensuite d'une voix éclatante Ismaël pacha des titres de *Vali* et de *Gazi*, qui chatouillaient agréablement son oreille, et les transfuges furent accueillis avec un grand *Alaï* (1). On les félicita de leur loyale résolution; on leur assigna un quartier pour bivouaquer, en leur promettant du pain quand on en aurait (car déja la rareté des vivres se faisait sentir dans l'armée), et de l'argent à pleines mains lorsqu'on

Ils passent à l'ennemi.

(1) Expression employée pour désigner les acclamations militaires après un succès ou au moment d'un triomphe.

serait maître des trésors du *Noir Ali*, avec lesquels on payait tout le monde.

Dans le cours de ses prospérités, il avait toujours suffi à Ali Tébélen, pour se déclarer contre les meilleurs avis, qu'ils ne fussent pas venus de lui; *consilii, quamvis egregii, quod ipse non afferret, inimicus* (1). Cette remarque avait été faite par M. Georges Foresti, résidant de S. M. B. à Janina, qu'il suffit de nommer pour rappeler un des consuls les plus capables que l'Angleterre ait employés à Janina; mais, en fait de mauvaises suggestions, Ali devina toujours les résultats les plus profonds du crime. Non content d'avoir rempli le but qu'il desirait, il rendit bientôt les transfuges suspects aux osmanlis, naturellement enclins à se méfier des schypetars. C'étaient chaque jour pour eux de nouvelles humiliations, et Odyssée mit le comble aux anxiétés de sa bande en la quittant inopinément. Aussi léger à la course qu'un chevreuil, on perdit ses traces dans les montagnes, et on ne connut son sort qu'en apprenant qu'il s'était retiré à Ithaque (2). Les armatolis qu'il avait abandonnés devinrent alors odieux; les mauvais traitements leur furent prodigués, et ils ne tardèrent pas à se débander pour se répandre en voleurs sur les derrières de l'armée ottomane, qu'ils ne cessèrent plus d'inquiéter. Ainsi s'accomplit l'in-

Mésintelligence entre les Turcs et les transfuges.

(1) Tacit. Hist. lib. 1, c. 26.

(2) L'auteur des tragédies de Marie-Stuart et d'Ulysse, M. Le Brun, qui se trouvait alors au lazaret d'Ithaque, y vit arriver Odyssée; il se proposait de tirer vengeance des habitants de Livadie, qui l'avaient expulsé de leur ville.

tention d'Ali, qui transforma une bande d'hommes dangereux pour lui en un corps de milice légère, désormais irréconciliable avec ses ennemis.

Ce premier succès d'intrigue dut avertir Ismaël pacha d'être plus que jamais sur ses gardes, car il était vulnérable de mille côtés. On touchait à la fin de septembre ; et les assiégeants, qui n'avaient ni canons, ni ingénieurs pour assiéger les châteaux de Janina, se morfondaient en attendant de Constantinople l'artillerie de siége qu'on leur avait promise. Les vivres, apportés de la Thessalie par les Grecs, qui y sont encore de nos jours, comme au siècle de Roger, roi de Sicile, soumis à la corvée (1), manquaient souvent, et les soldats murmuraient. Quelques chefs accusaient sourdement le séraskier d'oublier son devoir, d'aimer le commandement et de trancher du sultan. Quant aux Épirotes, leur condition était déplorable; mais, en leur qualité de *raïas* ou *vilains*, la caste militaire n'abaissait les yeux sur leurs misères que pour en aggraver le poids. On s'inquiétait peu de savoir que les Zagorites se fussent retirés dans les escarpements du Pinde, pourvu que leur primat, Alexis Noutza, qui de lieutenant-général avait été nommé commis aux vivres par Ismaël pacha, envoyât à son quartier-général l'obole de la veuve et le dernier morceau de pain des

Mécontentement dans l'armée ottomane.

(1) Roger, qui introduisit la féodalité dans la Grèce, déclara par une ordonnance que, *tuit li home de la cité seront tos jors mais engaraire, c'est assaver qu'ils laboureront continuellement.* M. SS. Cart. 1, Reg. Sic. 23. Ce sont là les robustes institutions de ce temps, qu'on préconise, au lieu de bénir les institutions paternelles de nos rois.

laboureurs. En cela, on suivait les errements de tous les conquérants qui, depuis Attila jusqu'au dix-neuvième siècle, n'ont jamais été que des instruments de flagellation pour les peuples, dont le sort ne serait pas plus malheureux *sous l'empire des lions ou des ours*, auxquels Sénèque les compare, que sous le régime militaire (1). Cinquante mille dévastateurs avaient remplacé un tyran; tel était le résultat des opérations de l'armée libératrice, qui devait préalablement occuper le pays et exister aux dépens de ceux qu'elle prétendait affranchir d'un joug odieux.

Ismaël pacha, qui sentait ce que sa position avait de difficile, ne perdait pas de temps. Occupé à prévenir les coups qu'on pouvait lui porter dans le divan, qui avait calculé une régénération financière sur l'héritage des trésors d'Ali pacha, il fallait accélérer sa chute par des manœuvres politiques à défaut de moyens militaires propres à le réduire. Il négocia donc sous main avec les fils du proscrit, afin de les amener à se soumettre. Véli, retranché dans la principale forteresse de Prévésa, était en mesure de résister long-temps, et, en cas de nécessité, de parvenir à se sauver avec ses trésors à Leucade. Mouctar, qui occupait la citadelle d'Argyro-Castron, où les Toxides pouvaient d'un moment à l'autre le secourir, avait une foule de chances en sa faveur. Ces considérations étaient importantes; mais comme on savait les fils d'Ali mécontents de leur position et engagés à leur corps défendant dans la cause

Négociations pour amener les fils d'Ali à se soumettre.

(1) Quæ alia vita esset, si leones ursique regnarent. Seneca de Clementia, lib. 1, c. 26.

de leur père, on jugea convenable de leur offrir une capitulation avantageuse.

En conduisant cette double négociation, il s'agissait de mettre le sultan en jouissance des immeubles qu'Ali Tébélen et sa famille possédaient, afin de lui faire attendre patiemment leur succession pécuniaire, objet spécial de ses vœux. Il fallait donc connaître l'état de leurs biens-fonds et de leurs troupeaux, dont les revenus étaient estimés à plus de quinze millions de notre monnaie. Pour atteindre ce but, le gouvernement turc ordonna de lui envoyer les trois secrétaires principaux d'Ali, qu'on avait faits prisonniers; pour être interrogés et examinés sur ce qu'on voulait connaître. Malheureusement l'intérêt du grand-seigneur n'était pas d'accord en ce point, avec celui de ses généraux. Je ne sais comment il se fit que Colovo, qu'on avait appliqué à la torture, affaibli par ses souffrances, mourut à Athènes, où on l'avait débarqué dans l'intention de rétablir sa santé; comme il ne pouvait comparaître, on expédia sa tête empaillée au divan : Mantho, qui avait trahi son maître, après avoir été comblé d'égards dans les premiers moments, venait d'être assassiné au milieu d'un banquet : Stéphani, troisième secrétaire du proscrit, avait terminé ses jours au fond d'un cachot. Pour remplir les formalités d'usage, on fit saler leurs têtes, auxquelles on joignit quelques sacs remplis d'oreilles, qu'on chargea le fils de Baba pacha de porter au *Bab Houmayoum* (1) de Constantinople. Ces trophées

Fin tragique des trois principaux secrétaires du proscrit.

Leurs têtes et plusieurs autres trophées sont expédiés à Constantinople.

(1) Bab Houmayoum. Ce nom, pris au figuré, est traduit

n'avaient pas été uniquement conquis sur des ennemis, et, pour en grossir le nombre, on avait agi comme les cadis, auxquels il faut un patient, qu'ils prennent à défaut du coupable, en saisissant le premier individu qui leur tombe sous la main. Les *chasseurs d'hommes* avaient composé leur collection aux dépens des paysans, des paisibles bourgeois de Janina, de quelques prêtres sans défense, et des Juifs qu'ils avaient dévalisés. On joignit à ces dépouilles opimes un carrosse qu'Ali avait acheté du général César Berthier, et le tout fut accompagné d'un îlam du cadi, qui constatait que les *secrétaires kafirs du Noir Ali étant crevés de la frayeur causée par le commandement ordonnant de les transporter devant la Porte éclatante du glorieux sultan; on envoyait leurs têtes au lieu de leurs personnes.*

Propositions adressées à Veli pacha.

Pour masquer ce que cette conduite avait d'irrégulier, le séraskier continuait ses négociations avec les fils d'Ali. Véli, que nous avons laissé bloqué dans un des châteaux de Prévésa, luttait avec courage contre les Souliotes, lorsqu'il reçut une lettre de son ancien ami Ismaël pacha. Celui-ci lui adressait, avec sa dépêche, un firman par lequel Sa Hautesse le nommait pacha de Saint-Jean-d'Acre, à la condition de remettre la place qu'il tenait, et de passer immédiatement sur le bord du capitana-bey. Cette proposition inespérée ne pouvait arriver plus à propos. Mais comment se fier à une capitulation dans un pays où le prince absolu ne doit compte d'aucune parole à ses

---

dans la diplomatie française, italienne et grecque, par les mots de *Sublime Porte*, *Fulgida Porta*, et Ὑψηλὴ Πορτά.

sujets? Ismaël pacha était-il un ami sur lequel on pouvait se reposer? Était-il raisonnable de se livrer à des hommes accoutumés à confondre la soumission servile avec la subordination politique, et par conséquent capables de trahir les engagements les plus sacrés? A qui s'adresser en pareil cas pour prendre un conseil? Si, dans les pays où les rangs sont assignés à la naissance, les grands, accoutumés à traiter leurs inférieurs comme des meubles de caprice ou d'agrément, n'ont que peu ou point d'amis, Véli, élevé dès son enfance dans les illusions de la puissance, pouvait-il trouver quelques conseillers sincères. Ses prétendus affidés n'avaient aimé que sa fortune; *leur ame rapetissée par la servitude* (1) était incapable d'une résolution énergique, et, dès qu'il leur eut fait part des propositions du divan, ils déclarèrent hautement que son devoir était de les accepter; un pareil avis équivalait à une défection. Le jeune Sélim, qui unissait à la beauté le caractère le plus aimable, se jetant aux genoux de son père, le conjura de prendre pitié de son frère Méhémet pacha, qui était déja prisonnier du capitana-bey, et la capitulation fut acceptée. Véli pacha remit les châteaux de Prévésa au délégué de la Porte, en prenant le ciel à témoin d'un attachement sans bornes qu'il jura au grand-seigneur.

Il capitule; reddition de Prévésa.

Malgré ses déportements, il faut rendre à Véli pacha la justice de dire que la fidélité était dans son cœur. Coupable un instant, l'excuse de sa félonie était mo-

(1) Longin fait le même reproche aux Perses dégradés par le despotisme. C. XXXV.

tivée sur le respect qu'il portait à son père et sur la proscription précipitée dans laquelle il avait été enveloppé lorsque sa famille fut déclarée fermanli. On ne pouvait pas à la rigueur juger autrement sa conduite; et, comme la capitulation stipulait l'oubli du passé, il fut, autant qu'on peut l'être en pareil cas, tranquillisé sur son avenir. Transporté à bord du vice-amiral ottoman, il s'y trouva environné d'égards et de respects. On remit son fils aîné entre ses bras, et on s'empressa de lui rendre les honneurs dus à son rang. Fêtes, plaisirs, procédés, tout lui fut prodigué; et on porta la complaisance jusqu'à le transporter dans la baie de Gomenizze pour le rapprocher de son frère Mouctar pacha, avec lequel il entra en correspondance. Enfin, on poussa les attentions jusqu'à faire venir des médecins de Corfou, pour le soigner d'une angine syphilitique dont il était incommodé depuis très-long-temps.

Et se rend à bord du Capitana bey.

Soumission de Mouctar pacha et de son frère Salik pacha.

La famille d'Ali Tébélen était destinée à succomber sans éclat. Mouctar, ayant reçu avec la lettre de son frère, qui lui annonçait la reddition de Prévésa, un firman par lequel il était nommé pacha de Kuthayé, dans l'Asie mineure, et la promesse du pardon, rendit la citadelle d'Argyro-Castron sans tirer un coup de canon. Comme on lui avait en même temps envoyé un sauf-conduit et une escorte pour se rendre par terre à Constantinople, il se chargea lui-même d'y conduire son frère Salik pacha, qui venait d'être également promu au gouvernement d'un des sangiacs de l'Anatolie. Il écrivit ensuite à son fils Husseïn pa-

cha, qui se trouvait à Tébélen, de remettre cette ville aux envoyés du grand-seigneur, et de le suivre dès qu'il aurait rempli cet acte de soumission.

Husseïn pacha refuse de rendre Tébélen.

Le fils aîné de Mouctar pacha, qu'on était accoutumé à regarder comme un être tellement dépourvu de moyens, qu'il était surnommé le *Bardeau* (ό Ζώντοϐολος) de la famille, ayant rassemblé les Toxides, parut à leurs yeux un homme nouveau. « Mon père, « mes oncles, mes cousins, et ceux que mon grand-« père, πάπους, avait honorés de sa confiance, l'ont « trompé; voudriez-vous qu'il en fût ainsi de Husseïn « pacha ? » A ces mots, prononcés avec l'accent du désespoir, les Toxides s'écrient qu'ils périront tous jusqu'au dernier plutôt que d'abandonner le petit-fils de leur maître. Tébélen retentit de cris de rage et de fureur. On déchire la sommation des envoyés du grand-seigneur; et leur héraut aurait été pendu si Husseïn pacha n'eût ordonné de respecter ses jours.

Calme admirable d'Ali Tébélen au milieu de ses désastres.

Quelle que soit l'horreur naturelle qu'inspirent les crimes d'Ali Tebélen, l'ame, flétrie par les scènes de déloyauté que j'ai racontées, s'intéresse au sort d'un jeune homme qui, seul de sa famille, reste fidèle à la cause de son aïeul. Le vieux satrape ignorait la résolution généreuse de Husseïn, lorsque des lettres de ses trois fils, qui lui furent remises par un parlementaire, l'informèrent de leur défection. On croyait que cet évènement allait l'accabler; mais, soit qu'il y fût préparé, ou qu'il eût assez d'empire sur son esprit pour dissimuler, il répondit: *qu'il était depuis long-temps persuadé que ses fils étaient indignes d'être de son sang*. Il annonça lui-même ces désastres à sa

garnison, en déclarant aux chefs et aux soldats: *qu'il n'avait plus, dès ce jour, d'autres enfants et d'autres héritiers que les braves défenseurs de sa cause.* Et, pour montrer sa résolution aux assiégeants, il engagea une canonnade qui ne finit que bien avant dans la nuit.

L'armée turque demande à monter à l'assaut.

Ces démonstrations furent autrement interprétées dans l'armée ennemie, où la nouvelle de la soumission des fils du proscrit causa un enthousiasme général. Ismaël pacha avait reçu des canons et des mortiers, on venait d'ouvrir la tranchée devant les châteaux, les boulets commençaient à découronner le château de Litharitza, quand les Turcs demandèrent à monter à l'assaut. Tous voulaient terminer la guerre par un coup d'éclat, ou plutôt s'emparer des trésors du *Noir Ali*, qui étaient le mobile principal de leur ardeur guerrière.

Le généralissime et son conseil s'y opposent.

L'entreprise était téméraire; et Ismaël pacha, qui avait des raisons particulières de réduire Ali Tébélen de manière à ménager ses richesses pour en grossir le trésor du sultan, dut tempérer une fougue irréfléchie qui compromettait, de toutes façons, le succès de son entreprise. Il représenta aux chefs l'extravagance qu'il y aurait à attaquer, le sabre à la main, une place hérissée de canons, sous le feu desquels il fallait marcher sans être protégé par aucun de ces ouvrages de l'art propres à garantir le soldat jusqu'à l'endroit où il doit affronter le danger. Le terrain était nud, il n'y avait pas de brèche au corps de la place, on n'était pas même parvenu à se loger à portée d'engager la fusillade avec les assiégés; et les hommes de bon sens, qui sont par-tout la minorité, s'étant rendus à l'avis du

généralissime, réprimèrent les murmures et les criailleries d'une vaine soldatesque.

Mécontentement et fin tragique de Pechlévan Baba pacha.

Malgré l'évidence des faits, Baba pacha, qui ne rêvait que pillage, se répandit en injures contre Ismaël pacha, qu'il taxa de lâcheté et de trahison. A l'entendre, il ménageait le proscrit pour s'emparer seul de ses trésors; et, par ses propos séditieux, le Bulgare devint le point de ralliement des mécontents, qui abondent dans toutes les associations d'hommes armés. Parfois il demandait ironiquement aux agas de l'Épire, quand est-ce qu'on leur rendrait leurs biens; parfois il les plaignait des lenteurs qu'ils éprouvaient sur le retour d'une justice qui leur avait été solennellement promise. Plus souvent, le furieux Ajax jurait par son sabre, teint autrefois du sang des Cosaques, que, si l'on n'enchaînait pas sa valeur, il prendrait, avec ses Chrysalides, le château du lac. Quelques escarmouches qu'il eut de ce côté avec les avant-postes d'Ali, auraient cependant dû le convaincre que le succès n'était pas aussi facile qu'il le croyait. Pour dissimuler sa rage, il permit secrètement à ses soldats d'aller à la maraude; et d'indiscipline en indiscipline il parvint à ouvrir une correspondance criminelle avec Ali, dont Ismaël pacha ne trouva le moyen d'arrêter les conséquences, qu'en le faisant empoisonner.

On envoie son trésor à Constantinople.

Ce coup d'état, très-commun en Turquie, fut suivi de l'inventaire de Baba pacha, auquel on trouva des bijoux, des dépouilles précieuses, et une somme de quinze cent mille francs, qu'on expédia au grand-seigneur, avec un *ilam* contenant le récit de ce qui s'était passé.

Réception triomphane et disgrace du fils de Baba pacha.

Pendant que les courriers chargés des dépouilles de Baba pacha traversaient la Turquie d'Europe, son fils, débarqué au pied des murs de Constantinople, y faisait son entrée dans le carrosse du *Noir Ali.* C'était le char du nouveau triomphateur : on applaudissait aux succès d'Ismaël et de Baba pacha ; on admirait la quantité de têtes et d'oreilles que ses tchoadars déposaient au seuil impérial de la Porte de félicité ! On enviait le sort de celui qui était chargé d'une pareille commission ! Il obtint la pelisse d'honneur dans l'audience à laquelle il fut admis ; quelle devait être sa joie ? Mais, ô vicissitude des choses humaines ! vingt-quatre heures s'étaient à peine écoulées, que le fils du héros bulgare n'était plus qu'un objet de pitié. Péchlévan Baba pacha, qu'on proclamait la veille *Gazi*, *Victorieux*, était rangé au nombre des rebelles mitigés ; ses richesses et la preuve de sa déloyauté venaient d'être déposées aux pieds du chef des croyants. On criait anathème contre sa race. Mais, comme on pardonnait ordinairement à Rome aux enfants de ceux qui s'ouvraient les veines dans le bain pour obéir aux volontés de César, de même à Constantinople, la mort de Baba pacha ayant été déclarée naturelle, on daigna faire grace à son fils, qui s'estima trop heureux de retomber dans l'oubli. Les raisons d'Ismaël pacha furent trouvées péremptoires, *il envoyait de l'argent ;* et, quoiqu'on eût une arrière-pensée sur la modicité d'une somme de quinze cent mille francs, comparée aux déprédations du défunt, on ajourna l'apuration des comptes à des temps plus convenables.

Ismaël pacha, débarrassé d'un antagoniste plus tur-

bulent que dangereux, songea à son tour à nouer quelques intrigues parmi les assiégés. C'était l'occasion de montrer à son maître, car il avait été élevé par Ali Tébélen; qu'il avait profité de ses leçons. Il s'occupa donc à faire reprocher adroitement aux Guègues et aux Toxides, qui formaient la meilleure partie de la garnison du château du lac, combien il était honteux pour eux de laisser languir dans les fers le malheureux Ibrahim, pacha de Bérat, qui avait été autrefois leur visir, ainsi que son fils. Il espérait, en réussissant à les piquer sur ce point, parvenir à susciter des mésintelligences entre eux et Ali; mais le temps de la résistance était passé pour celui que la fortune mettait aux plus rudes épreuves. Qu'aurait-il osé leur répondre? De quoi pouvait-il se plaindre? De l'infidélité du peuple, comme le font ordinairement les princes qui, voyant, dit Plutarque, leurs états bouleversés par des révolutions, s'en prennent à leurs sujets, sans se souvenir qu'ils leur ont, les premiers, donné l'exemple de l'immoralité, en ne faisant nul cas de la justice, ni de la bonne-foi, et en les sacrifiant toujours sans hésiter à leurs intérêts (1). Il consentit donc à l'élargissement de ses deux illustres prisonniers, à la seule condition qu'ils resteraient dans le château, ce qui ne souffrait aucune contestation, puisque les Guègues et les Toxides s'y trouvaient également renfermés. Forts de cette concession, les soldats qui composaient sa troupe d'élite deman-

Insurrection dans le château du lac.

Ibrahim pacha et son fils sont tirés de leurs cachots.

(1) Plut. in Pyrrh., p. 390. Rollin, Hist. anc., T. II, 335 et 336, édit. de Firmin Didot, 1821.

dèrent une augmentation de paie, que le tyran fut obligé de porter au prix exorbitant de cent francs par mois, chose qui le mit dans la nécessité d'accroître proportionnellement la solde de toutes ses autres troupes.

Ali augmente la paie de ses troupes et essaie de les tromper.

Aussi calme qu'à la veille d'une fête, Ali Téhélen fit ce nouveau sacrifice sans hésiter. *Je ne marchande point*, dit-il, *avec ma famille; mes enfants adoptifs versent leur sang pour moi, et l'or n'est rien en comparaison des services qu'ils me rendent*. Malgré ce désintéressement, Ali, toujours avide, ordonna secrètement au directeur de ses subsistances militaires, qui était un Israëlite, d'augmenter le prix des vivres que les soldats achetaient des deniers de leur paie, car dans les armées turques chacun se nourrit à sa guise; mais la fraude perça. On s'en prit d'abord aux étapiers, qu'on rouait de coups; et après les avoir battus on se mit à chansonner le satrape, auquel on donnait l'épithète de *Ali Bacal* ou *Ali le Regrattier*. Le spéculateur cauteleux, qui voulait reprendre en détail son argent, fut déconcerté; et comme il avait intérêt à ménager ses soldats, il renonça à son monopole usuraire.

Désertion parmi les assiégeants; mécontentement des Souliotes.

Ismaël pacha, malgré les avantages réels qu'il avait obtenus, se trouvait dans une position que les approches de l'hiver devaient rendre de plus en plus embarrassante. Déja les premières neiges couvraient les faîtes du Pinde; et les spaïs de la Thessalie, ainsi que les milices de la Macédoine, se débandaient chaque jour pour rentrer dans leurs foyers. Les soldats de la Thesprotie disparaissaient pendant des

semaines entières, et revenaient, quand bon leur semblait, rejoindre les drapeaux de leurs beys. Les artilleurs arrivés de Constantinople s'amusaient à lancer sur les châteaux d'Ali des bombes, la plupart vides, que les assiégés leur renvoyaient chargées. Les boulets, qui souvent n'étaient pas de calibre, produisaient peu d'effet contre des remparts en pierre solide et terrassés. On fouillait les décombres de Janina pour se procurer du bois de chauffage, tandis que Ali, pour la même cause, autant que pour prévenir un incendie, faisait démolir son vaste palais du lac. On était, de part et d'autre, mal à l'aise, quand les Souliotes, qui avaient payé de leurs personnes au siége de Prévésa, revinrent au nombre de sept cent soixante hommes au quartier-général d'Ismaël pacha. Leur premier soin fut de réclamer le prix des services qu'ils avaient rendus, en invoquant l'exécution de la parole qu'on leur avait donnée; promesse qui les autorisait à conquérir Souli à leurs risques et périls. Le château de Kiapha n'avait qu'une garnison de soixante hommes commandés par Tahir Abas, ancien chef de la police de Janina. Ils se chargeaient de le réduire, en se soumettant ensuite, comme sujets du grand-seigneur, à la teneur des capitulations accordées à leurs ancêtres. Rien n'était plus juste qu'une pareille demande; mais, soit qu'Ismaël pacha eût des ordres secrets pour les éconduire, ou qu'il craignît de réintégrer les Souliotes dans une position où leurs ancêtres s'étaient défendus pendant cent quarante ans, il éludait de leur donner une réponse catégorique. Tantôt il leur offrait le territoire

Le mécontentement devient général.

voisin du port Glychys, tantôt Loroux et ses dépendances, en ajournant à d'autres temps la restitution de Souli. Ce refus devint le signal d'un mécontentement, qui, des Souliotes, passa bientôt dans le cœur de toutes les milices albanaises. Les villages dévastés, les moissons dévorées sur pied, les magasins épuisés, les corvées, faisaient presque regretter aux chrétiens le gouvernement d'Ali. La restitution des propriétés particulières ne s'effectuait pas, et on se demandait ce qu'on gagnerait à un changement de choses, qui ne s'annonçait avec les signes d'aucune amélioration politique. Des esclaves mieux façonnés n'auraient pas fait de pareilles réflexions. Chez ceux qui ne pensent jamais au malheur de leur condition, tels que les Égyptiens, parce qu'il y a abrutissement moral, les individus souffrent et meurent, comme les animaux domestiques, sous le poids de l'oppression. Mais parmi les Épirotes qui ont appris des Français le calcul décimal et le système nouveau des poids et mesures (1), on raisonne, et si comme l'a dit un philosophe, *tout homme qui pense est un être dépravé*, les anciens sujets de Pyrrhus sont à ce titre très-près de la corruption. Constamment occupés de l'injustice du sort qui les opprime, ils ne songent qu'à une honorable émancipation; et plusieurs d'entre eux, ne pouvant

(1) Nos officiers du génie, qui ont servi à Corfou, peuvent attester avec quelle facilité les paysans épirotes avaient adopté le calcul décimal et nos différentes mesures métriques. Tout ce qui est exact et utile plaît singulièrement à ce peuple, qui s'est empressé de recevoir la vaccine, et qui, étant sans préjugés nationaux, accueillera toujours ce qui lui sera avantageux.

briser leurs fers, s'étaient élevés au-dessus du malheur, en embrassant la vertu la plus rigide, pour se consoler de la perte de leurs droits naturels. Les cloîtres, sous le gouvernement d'Ali Tébélen, étaient devenus l'asyle d'une foule d'hommes énergiques qui, ne voyant plus de moyens de fonder le règne des lois, s'étaient réfugiés dans le sein du dieu qui ne connaît *ni premier ni dernier*, dans les demeures célestes de son père. Soit instinct, soit politique, ou suite des préjugés de son enfance (1), celui qui envahissait tout sur la terre avait laissé à ses victimes la paix des monastères, où elles trouvaient d'ineffables consolations.

Ces humbles retraites, justement appelées *refuges*, Καταφύγια (2), n'avaient pas été respectées par l'armée

---

(1) Ali faisait même construire des monastères; et, dans un des abandons inexplicables de son caractère, lorsqu'il était fatigué de l'excès du crime, il disait un jour à Gabriel, archevêque de Janina: « Mon père (il lui donnait parfois ce nom), « j'ai vu en songe la vierge de Cossovitza qui m'ordonnait de « rebâtir son église pour expier une avanie que j'ai faite à ses « moines: je desire remplir ses volontés; mais comment déplacer « son image? » — L'archevêque lui ayant répondu qu'il se rendrait pour cela au monastère, où, vêtu de ses habits pontificaux, il prendrait l'image miraculeuse qu'il replacerait dans l'église aussitôt qu'elle serait rebâtie. — « O pécheur, Κρίματισ-« μενε, s'écria le visir, elle te pulvériserait; je l'ai vue terrible, « menaçante! » — Il ordonna ensuite de restituer ce qu'il avait pris aux Caloyers, en demandant à Gabriel de faire secrètement des prières pour obtenir la rémission de ses fautes.

(2) Καταφύγιον et Προσφύγιον. Vid. Theophan. ad ann. 27. Copronymi ubi monasteria dicuntur Καταφύγια τῶν σωζομένων.

mahométane. De pauvres papas avaient été égorgés; les chapelles isolées étaient devenues la proie des flammes; les croix et les images de la sainte Vierge, placées dans les défilés, avaient été profanées par les ennemis du nom chrétien. Un orage religieux et politique se formait, et s'annonçait par le mugissement sourd et terrible des murmures inarticulés qui précèdent les tempêtes populaires.

La révolte est incontestablement le pire des moyens qu'un peuple opprimé puisse employer pour améliorer son existence, parce que l'obéissance au prince, quel qu'il soit, est commandée par les préceptes de notre auguste législateur: *obedite principibus etiam discolis.* Une attitude résignée, la force d'inertie, sont les grands moyens de succès contre la tyrannie; et l'injure, qui marche le front élevé sur la terre, l'incline bientôt dans la poussière quand le laboureur se retire dans les montagnes. Les persécutions contre les chrétiens avaient amené ce résultat. Les vivres, devenus chaque jour plus rares, allaient manquer; et, pour surcroît d'embarras, les débris de la bande d'Odyssée commençaient à harceler les convois. On s'en prenait aux chrétiens, qu'on se proposait d'égorger. On s'en prit même bientôt aux Souliotes, qu'on repoussa du camp, en leur assignant pour bivouac le quartier de la porte Saint-Nicolas, où ils s'établirent, indignés d'une suspicion, qu'on n'eut pas même la précaution de leur déguiser.

Tentatives infructueuses d'Ismaël patha pour

Afin de pallier cette mesure, Ismaël pacha jugea nécessaire d'écrire aux Parguinotes pour les engager à rentrer dans leurs foyers; et, conformément aux

instructions de son gouvernement, il leur adressa de son quartier de Dgélôva la lettre suivante, en date du 13 (25) septembre : ramener les esprits; il écrit aux Parguinotes.

« Honorables Parguinotes, je vous écris pour vous « inviter à rentrer dans votre patrie. La bonté du sultan « notre maître vous autorise à racheter vos propriétés, « qu'on vous permettra de posséder à la condition de « payer la dîme impériale, le *Zygoképhalon* (1) pour « vos personnes ainsi que pour vos bestiaux, et toutes « les autres redevances qu'on jugera à propos d'exiger « de vous, ainsi que cela se pratique à l'égard des « Raïas du glorieux sultan. Ceux d'entre vous qui « n'auraient pas le moyen de rédimer leurs biens, « paieront annuellement les deux tiers des récoltes, « comme le font les paysans des Tchiftliks. Empres-« sez-vous de jouir de la faveur que je vous annonce, « c'est l'expression de la volonté souveraine de notre « *padischa*, empereur. »

Une pareille proposition fut reçue comme elle devait l'être par les Parguinotes. Leur réponse, datée du 2 octobre, portait que, n'ayant jamais été sujets de Sa Hautesse, qu'ils respectaient, ils ne lui devaient ni tribut, ni obéissance; que c'était leur patrie libre, sous la protection de la Grande-Bretagne, qui jura de défendre leur indépendance, qu'ils réclamaient sans condition. Ils finissaient en remerciant Ismaël pacha, Leur réponse.

(1) Zygoképhalon. Cet impôt remonte à Justinien. L. ult. cod. de immunit. Nem. Conced. Novella 17 Justinian. c. 8; et Cujas ad l. 3, cod. ut nemini liceat in Coempt. lib. 10. Les Turcs ont étendu ce tribut aux chrétiens, qu'ils rangent au nombre des animaux consacrés à leur service.

et en lui déclarant qu'ils n'avaient rien à démêler avec lui relativement à une affaire qui n'était pas de sa compétence.

Résultats qu'elle produit.

Les Souliotes et les chrétiens, qui faisaient partie de l'armée d'Ismaël pacha, comprenant, par le ton de sa lettre aux Parguinotes, qu'on ne voulait plus que des *Raïas* dans un pays où leurs ancêtres formaient des autonomies, virent, avec un peu plus que de l'indifférence, le succès d'une guerre qui ne devait aboutir qu'à leur donner des fers. La plupart, et de ce nombre étaient les Souliotes, avaient vécu depuis seize ans au milieu des Européens. Une nouvelle génération s'était élevée sous les drapeaux de la France, de la Russie, de Naples, et on frémissait d'indignation à la seule idée de voir renaître le servage des beys. Mieux valait encore l'allure farouche du despotisme d'Ali, et chacun ne songea désormais qu'à son intérêt personnel. Ceux qui avaient encore des propriétés et des villages où ils pouvaient se retirer, désertèrent. Les armatolis de Zongos repassèrent le Pinde; et les Souliotes, considérés comme étrangers au sein de l'Épire qui les vit naître, restèrent, tels qu'Achille entouré de ses Thessaliens, campés à l'écart, pleins de ressentiments et de vengeances.

Nouvelle de la mort des fils d'Ali Tébélen.

La fortune, qui avait agrandi outre mesure Ali Tébélen, non contente de lui ravir son armée et ses provinces, venait, disait-on, de lui enlever pour jamais ses enfants. Le bruit vrai ou supposé de leur mort se répandit tout-à-coup dans l'armée impériale (1). On ra-

(1) Cette nouvelle était controuvée. Les fils d'Ali pacha se

contait que Véli pacha avec ses deux fils, Méhémet, et Sélim, enfant adorable par ses qualités, embarqués avec leur père à bord d'une frégate destinée pour Constantinople, avaient été décapités à Modon en Morée, où le vaisseau avait relâché afin de consommer cette exécution. D'autres rapports annonçaient que Mouctar et son frère Salik pacha avaient été étranglés à Monastir, lieu témoin de la mort de leur aïeul maternel Capelan pacha, qu'Ali Tébélen y fit périr par la main du Romili vali-cy (1).

Impression qu'elle produit sur Ali; sa situation au commencement de décembre 1820.

On ne manqua pas d'informer Ali de la fin tragique de ses enfants; et, soit qu'il n'y ajoutât pas foi, ou qu'il fût au-dessus de tous les malheurs qui pouvaient le frapper, il n'en parut point affecté. *Ils avaient trahi leur père*, répartit-il froidement, *n'y pensons plus*. Malgré ce stoïcisme, on apercevait, au dépérissement du tyran, que son ame était dévorée de chagrin. Cet homme, autrefois plus que chargé d'embonpoint, était devenu d'une maigreur affreuse. Ses yeux, déprimés au fond de leur orbite, ne brillaient plus que d'un feu sombre; et ses mains arrondies, qu'il se plaisait à charger de brillants du plus grand prix, ressemblaient plutôt à celles d'un squelette que d'un être vivant. Il conservait le rire guttural, sous le voile duquel il déguisait jusqu'à ses emportements; mais ce n'était jamais l'expression du plaisir.

---

trouvent maintenant prisonniers de guerre dans l'Asie mineure, et leur sort est subordonné à des évènements politiques dont les suites sont incalculables. Toute cette histoire avait été fabriquée pour décourager leur père et lui faire perdre la tête.

(1) Voy. T. III, p. 275 de ce voyage.

Le sommeil ne fermait plus ses paupières brûlantes; et quand la fatigue l'obligeait à se reposer, il ne s'abandonnait au spasme d'épuisement que sous la garde de ses sicaires intimes. Retiré au fond d'une casemate garnie de quelques carreaux en velours, restes de sa splendeur, il appuyait sa tête défaillante sur les genoux de l'infâme Athanase Vaïa, tandis que son ancien maître des postes, Ibrahim Saratch, veillait à la porte de l'antre du tigre.

C'était spécialement dans ces deux individus qu'il avait placé sa confiance. Athanase Vaïa était devenu son secrétaire; et Ibrahim Saratch, exécuteur zélé de ses commandements, était resté ce qu'il fut dans tous les temps, son conseiller et son bourreau privilégié pour les cas extraordinaires. Jamais il n'avait discuté les ordres les plus révoltants de son maître; et parodiant, à sa manière, l'axiome favori de Mouctar pacha (1), il disait encore: *Si je connaissais un instrument plus dévoué que moi aux volontés de mon seigneur, je le poignarderais sur l'heure!* Ainsi le crime a ses héros; et le Juif renégat, Ibrahim Saratch, n'aurait pas changé au pied de l'échafaud, qui sera le dernier

(1) Mouctar pacha, que je trouvai un jour occupé à se faire traduire *le Journal de l'Empire*, dans lequel son père était maltraité, éclata, à mon aspect, en injures contre l'invention de la presse, qu'il attribuait à Voltaire: *Il n'y a que nous autres pachas qui devrions savoir lire et écrire*, s'écria-t-il; *si j'avais un Voltaire dans mes états, je le ferais pendre; et si j'y connaissais quelqu'un plus instruit que moi, je l'immolerais à l'instant!* Heureusement que le barbare était assez ignorant pour se croire des talents supérieurs; lubie assez ordinaire aux grands qui ne savent rien.

terme de sa carrière politique. Entre de pareils hommes un scélérat peut être tranquille; mais Ali et sa puissance n'étaient plus qu'une ombre pâlissante, prête à s'éteindre. Son magnifique palais du lac avait disparu; quatre cent cinquante femmes, qui composaient son harem, vivaient sous des *blindages*, où le scorbut et les fièvres commençaient à exercer leurs ravages. Un autre cœur que le sien se serait brisé; mais il justifia ce que je lui avais souvent entendu dire, que, *né dans la pauvreté, il saurait au besoin braver l'adversité* (1), *tandis que ses fils, élevés sur la pourpre, mourraient couverts de honte et d'opprobre.*

Son courage dans l'adversité.

Avec une résignation digne d'une meilleure cause, Ali, plus grand dans le malheur qu'il ne le fut jamais au faîte de la puissance, donnait, dès qu'il était jour, ses audiences à l'entrée de sa casemate; *la persévérance et le courage*, disait-il à ceux qui semblaient fatigués de leur position, *peuvent seuls nous sauver*. Si quelques-uns lui parlaient des pertes qu'ils avaient éprouvées, il leur répondait en faisant l'énumération de ses palais brûlés, de ses biens envahis, et en leur laissant entrevoir des récompenses sans bornes après la victoire. Parfois il plaisantait avec ses soldats de l'anathème lancé contre lui. *Ils m'appellent* Cara Ali; *c'est bien plutôt* Elmas Ali (la Perle) *qu'ils devraient me nommer, car on ne trouvera pas à l'âge où je suis mon*

(1) La réponse que me faisait toujours Ali pacha quand je lui représentais que sa conduite attirerait tôt ou tard sur sa tête le ressentiment du grand-seigneur : *Je suis né dans une cabane, j'ai passé ma jeunesse sous la cape; et, s'il le faut, je reprendrai la cape.*

pareil dans toute la Turquie. Les lâches, ils me regretteront un jour, et ils apprendront, par la somme de maux que je leur léguerai, de quoi le vieux lion *et les braves qu'il commande étaient capables, si l'on eût mieux connu leur mérite. Ils me font la guerre pour s'emparer de mes trésors; mais ils ne les auront que baignés de sang. Je souleverai contre eux toutes les passions de la haîne; encore quelques mois, j'ébranlerai l'empire et ceux qui m'attaquent trembleront au sein même de Constantinople. Ville infâme! avant de mourir, Ali verra tes palais en cendres et son injure vengée.*

Les timides conseillers du sultan n'étaient peut-être pas à se repentir d'avoir entrepris l'expédition contre Ali Tébélen. Les Monténégrins, rentrés dans leurs repaires dès que Moustaï pacha avait reparu à Scodra, méditaient de nouvelles attaques. On parlait de mouvements séditieux dans la Servie, province impatiente du joug des Turcs. La fortune, qui avait conduit Ismaël pacha jusqu'aux portes de Janina, semblait l'aban-

---

Et quand je lui observais qu'il était bien difficile d'oublier les grandeurs et l'aisance quand on en avait joui, il répliquait *que je ne savais pas de quoi il était capable.*

Quant à ses fils, lorsqu'il m'arrivait parfois de lui dire qu'il était plus frais et plus robuste qu'eux, sa figure devenait radieuse: *Jamais ils ne me vaudront, n'est-ce pas?* — Ils sont bien loin, je pense, d'avoir l'idée de vous égaler; et si j'en crois mes pressentiments, vous vous portez si bien que vous les enterrerez! — *Que Dieu vous entende; car, s'ils me survivent, ils dissiperont mon bien et se feront pendre comme des imbécilles; pauvre Ali pacha! tu n'as élevé que des poules!* φεῦ, καϋμένε Ἄλι πασσὰ, ἔθρεψες κοταίς!

Embarras d'Ismaël pacha.

donner; et, sans les conseils de son beau-père Drama-Mahomet-Ali pacha, il aurait peut-être succombé. Ses soldats indisciplinés ne respectaient plus ses ordres et le service était paralysé dans toutes ses branches. Le Romili vali-cy Achmet pacha, qui avait étouffé en 1814 les troubles de la Servie, venait de recevoir l'ordre de quitter l'Épire pour surveiller les bords du Danube. Le pacha de Négrepont, qui devait se rendre dans l'Épire, ne paraissait pas décidé à entrer en campagne au moment où la saison des pluies commençait. Méhémet Piassa, nommé d'abord au sangiac de Lépante en remplacement de Baba pacha, n'avait pas encore pris possession de son gouvernement, lorsqu'il reçut un autre firman qui l'appelait au pachalik de Bérat. On se trouvait de toutes parts établi sur le provisoire; et, ainsi qu'il arrive en pareil cas, il y avait confusion politique, absence d'administration, doubles titulaires pour chaque emploi, et rien ne marchait. Ismaël pacha était lui-même menacé de se voir remplacer au commandement en chef de l'armée, par le Moré vali-cy Rechoub pacha, asiatique riche, et par conséquent très-influent dans un pays où la considération s'accorde aux richesses.

Lenteur des opérations.

C'était au milieu d'une pareille fluctuation d'intérêts alarmés, que les assiégeants continuaient leurs opérations. Ils avaient déja lancé plus de cinq mille bombes sur les châteaux d'Ali, sans causer de grands dommages. Dans l'intervalle des canonnades, les soldats des deux partis trafiquaient, se rapprochaient, et fumaient parfois ensemble. Les parents des assiégés faisaient, sans peine, passer des lettres,

du tabac, de l'eau-de-vie et des rafraîchissements à ceux des leurs qui se trouvaient renfermés dans les châteaux. Parfois Ali, qui était informé très-exactement des évènements du dehors, se moquait d'Ismaël pacha en lui envoyant du sucre, du café, et en proposant de lui vendre des vivres. D'autres fois on se provoquait par des défis, plus souvent par des plaisanteries, qui conduisaient aux voies de fait; et des décharges d'artillerie, partant des deux côtés, ébranlaient les échos du Pinde.

Au milieu de ces scènes barbares, la situation d'Ali Tébélen était accablante, s'il n'avait pas eu en sa faveur les chances de l'hiver, qu'il voyait s'avancer comme un de ses plus puissants auxiliaires. Malgré ses forfanteries, il commençait à manquer de viande fraîche. Il s'était manifesté des fièvres parmi ses soldats; on pouvait craindre qu'elles ne devinssent contagieuses, lorsqu'au plus rigoureux des hivers dont la Grèce ait été affligée depuis 1813, se joignit un incident favorable à sa cause; les Souliotes se décidèrent à traiter avec leur ancien ennemi.

Ali conclut un traité offensif et défensif avec les Souliotes qu'il trompe.

Une résolution aussi extraordinaire ne pouvait être, des deux côtés, que l'œuvre du désespoir. Les Souliotes, trompés dans leurs espérances, se voyaient à la merci des Turcs, qui pensaient à se défaire, à la première occasion favorable, d'une tribu belliqueuse, depuis long-temps suspecte au sultan. Ali, en les attirant dans son parti, les compromettait à jamais, soit qu'il les rétablît dans leurs montagnes, afin d'en former le centre de réunion de tous les mécontents, ou bien en les entraînant dans sa perte. Nous sommes

trop loin des lieux pour affirmer, avec connaissance de cause, quelle fut la teneur de la convention stipulée entre les Souliotes et Ali Tébélen ; mais nous savons qu'ils manquèrent encore d'être les dupes de sa politique fallacieuse. Il leur compta deux mille bourses (un million de francs), en leur donnant une lettre pour Tahir Abas, son commandant, qui tenait le château de Kiapha, auquel il ordonnait de leur remettre cette place, et la négociation fut conduite avec tant de mystère, que Ismaël pacha n'apprit leur défection qu'en recevant la nouvelle qu'ils occupaient le défilé de Romanadèz. Il n'était plus en son pouvoir de s'opposer à leurs desseins. Au second campement, ils arrivèrent au bord de l'Achéron. Ils revoyaient Souli après plus de seize ans d'exil de la terre paternelle; mais, ô déception cruelle! Tahir Abas, qui avait sans doute l'ordre d'Ali Tébélen, refusa de leur livrer la forteresse qu'il occupait (1).

Dans cet état de choses, il ne restait aux Souliotes qu'à s'établir en partisans dans les montagnes. Ils ne pouvaient espérer de rentrer en grace auprès d'Ismaël pacha; il ne leur était même pas permis de compter sur la sincérité d'une amnistie. Ils se réunirent donc aux armatolis de la bande d'Odyssée, et à huit cents Zagorites qu'Alexis Noutza, qui s'était détaché de la cause du grand-seigneur, avait engagés à la révolte. Ce fut avec ces auxiliaires que le nouveau

Fin et conséquences des évènements de l'année 1820.

(1) Les Souliotes sont, dit-on, entrés en possession de Kiapha au mois de mars 1821, et d'une partie des trésors d'Ali Tébélen, qui y étaient renfermés.

Spartacus obtint un sursis qui le mit à même d'organiser une des révoltes les plus étonnantes que la discorde ait suscitées dans le monde.

A la nouvelle de la désertion des Souliotes, le sultan, qui soupirait après les trésors d'Ali Tébélen, crut voir échapper la proie qu'il était prêt à saisir. Des ordres furent donnés au visir de Morée de passer en Épire, et de calmer, à quelque prix que ce fut, le mécontentement; mais on éprouva que ni l'or, ni l'autorité, ne peuvent rappeler la confiance quand la parole du prince n'a pas été religieusement respectée dans les engagements contractés en son nom. Vainement on fit aux Souliotes les offres pécuniaires les plus avantageuses, elles furent rejetées avec hauteur par des cœurs ulcérés. Quoique mécontents d'Ali, il n'eut qu'un mot à leur dire : *Servez ma cause jusqu'au mois de mars, et le sultan aura tant d'embarras que nous serons en mesure de lui dicter des lois. Braves Souliotes, vous rentrerez alors dans vos montagnes, et du haut des météores de Kiapha, vous assisterez aux funérailles de l'empire ottoman.*

Quelles nouvelles hécatombes préparait le génie funèbre des destinées d'Ali Tébélen? On ne tarda pas à l'apprendre; et le Monténégro, la Servie, la Valachie, la Moldavie, soulevés par une main invisible, donnèrent le signal d'une catastrophe destinée peut-être à changer la face de l'Orient.

La Grèce disparaîtra-t-elle pour jamais au milieu de ses ruines? Ses enfants depuis si long-temps malheureux seraient-ils encore les victimes des fausses suggestions de l'enthousiasme? Je l'ignore; mais quels

que soient les évènements, j'ose affirmer que l'iniquité s'est enveloppée dans ses propres filets. Ali Tébélen a rassemblé des orages, et il ne recueillera que des tempêtes. Maudit des siens, abhorré de tous, il verra que *tromper* n'est pas *gouverner*, car le mensonge, ne donne jamais pour résultats que des illusions amères. Privé de ses fils, qui étaient ses appuis naturels, abandonné de son armée, dépouillé de ses provinces, réduit à des châteaux ébranlés par la foudre, le satrape ne porte plus ses regards obscurcis par l'âge que sur des ruines. Sa sœur, la cruelle Chaïnitza, enlevée de son palais de Libòovo, a été mise à la disposition du sultan. Le ciel a gradué la marche des peines que le tyran méritait, et si la justice suprême est lente à frapper, c'est qu'étant éternelle, Dieu réserve le grand criminel pour donner dans sa personne un exemple mémorable de la sévérité des châtiments qu'il inflige aux ennemis de la majesté de son nom.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

Les chiffres romains indiquent le tome de l'ouvrage; les chiffres arabes, la page du volume qu'on doit consulter; et la lettre n, *suivie du numérique arabe, la note des pages où se trouvent les citations et les explications; les abréviations* anc., auj. *signifient* anciennement *et* aujourd'hui.

A

B

C

D

E.

F

G

J

K

36.

O

V. 38

R

S

T

U

V

X

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

rinto (L'Antique BOUTHRÔTON)

